LE

MARÉCHAL CANROBERT

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers.

PARIS. — IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 12258.

Le Maréchal Canrobert
Etude d'après nature par Horace Vernet
(Appartient à M. André Delaroche Vernet)

HF.B
C2278
.Yb

LE

MARÉCHAL CANROBERT

SOUVENIRS D'UN SIÈCLE

PAR

GERMAIN BAPST

TOME PREMIER

Avec un portrait en héliogravure

SEPTIÈME ÉDITION

99258
27/10/09

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMALE

Monseigneur,

Il y a un demi-siècle, — en 1847, — vous étiez gouverneur général de l'Algérie et général en chef de l'armée d'Afrique. En vertu des pouvoirs extraordinaires qui vous étaient dévolus, vous proposiez d'office un colonel pour le grade de maréchal de camp et un lieutenant-colonel pour le grade de colonel — et cela, malgré l'avis formel des généraux inspecteurs.

Ces deux officiers distingués par vous devaient cependant devenir peu après maréchaux de France : l'un était le futur vainqueur de l'Alma; l'autre, le futur vainqueur d'Inkermann, le héros de Saint-Privat.

Votre jugement avait porté juste. Avant tous, vous aviez reconnu en eux les qualités supérieures du commandement

J'ai tenu, en souvenir de ce fait, à inscrire votre nom en tête de ces récits recueillis de la bouche du maréchal Canrobert.

J'ai l'honneur, Monseigneur, de vous prier d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Germain BAPST.

Paris, 28 avril 1897.

Le duc d'Aumale avait bien voulu accepter la dédicace de ce livre; aussi n'avons-nous pas cru devoir en modifier la forme, malgré la mort du Prince.

PRÉFACE

Tous ceux qui ont connu le maréchal Canrobert sont restés sous le charme incontestable de sa parole aussi entraînante qu'originale. C'étaient tantôt des descriptions d'une intensité de couleur comparable à celle des peintures d'Eugène Delacroix; tantôt des dialogues aussi remplis de verve, aussi animés que ceux qu'Alexandre Dumas met dans la bouche de ses héros.

Lorsque je connus le maréchal, je fus, comme tout le monde, saisi par l'intérêt de ses récits; dès lors je pris la résolution de recueillir tout ce que je pourrais apprendre de lui.

Je confiai mon projet à une amie dévouée du maréchal, Mme la baronne de Bourgoing. elle voulut bien m'aider, mais elle me prévint que le maréchal déjà très âgé tenait à rester étranger à toute idée de publicité : si on lui parlait d'écrire sa vie sous sa dictée, il s'y refuserait obstinément. Je me bornai donc d'abord à entretenir le maréchal des souvenirs de son enfance et de ceux se rattachant à l'époque où il était entré dans l'armée.

Cette façon de procéder m'attira un accueil bienveillant, et le maréchal me raconta tous les épisodes de sa vie de jeune officier.

Bientôt sa confiance s'accrut. De sa jeunesse, il passa aux événements principaux de sa carrière, et me parla des guerres d'Afrique, de ses grands commandements, de ses ambassades, des guerres de Crimée et d'Italie, en un mot, de tous les faits dont il avait été le héros ou le témoin.

Je voyais le maréchal presque tous les jours vers quatre ou cinq heures; souvent il m'invitait à prendre le thé avec lui, et j'écrivais des notes sur le coin de la petite table sur laquelle on le servait. Rentré chez moi, je ne me couchais jamais avant d'avoir transcrit la conversation de la journée.

Mais les notes ainsi accumulées offraient bien des répétitions et bien des lacunes; de plus, toutes n'avaient pas un intérêt identique; enfin leur publication intégrale eût exigé de six à sept volumes.

Ma première tâche a donc consisté à coordonner les notes et les documents recueillis, à les raccorder entre eux, à vérifier dans les pièces officielles jusqu'aux moindres faits, et souvent même à faire des recherches fort longues pour retrouver la date exacte de telle ou telle anecdote particulière.

Bien des fois le maréchal m'a répété qu'il lui eût été impossible, s'il l'eût voulu, d'écrire ses Mémoires. Ses lettres, ses papiers, ses notes de toutes sortes, une véritable bibliothèque, avaient été entièrement

détruits en 1871. Il avait quitté en juillet 1870 l'hôtel de l'État-major de la place Vendôme, où étaient ses meubles et ses effets, pour aller prendre le commandement du 6e corps d'armée. A son retour à Paris, après la Commune, il ne retrouva plus rien; linge, meubles, documents, tout avait disparu.

Le maréchal faisait en partie erreur. Il ignorait que les notes dictées par lui sur la première partie de sa vie, lorsqu'il était gouverneur de Lyon, vers 1862 ou 1863, existaient encore. Retrouvées après sa mort par sa fille, Mme de Navacelle, qui me les a confiées, elles m'ont été fort utiles, parce qu'elles m'ont servi à confirmer les conversations du maréchal.

Malgré cela, j'ai dû rechercher dans les dépôts publics du ministère de la guerre, de la marine, aux Archives nationales les papiers les plus importants, les lettres écrites par lui ou celles qui lui avaient été adressées.

Généralement, je courais le matin à la Bibliothèque nationale, aux Archives nationales, au ministère de la guerre ou au ministère de la marine, pour y relever soit dans les journaux et les Mémoires du temps, soit dans les documents officiels, les faits dont le maréchal m'avait entretenu la veille. Alors, fortement documenté, je lui résumais dans mes lectures les événements les plus importants.

Aussitôt sa mémoire redoublait d'intensité, il s'animait, il rectifiait, il ajoutait le bon mot laissé de côté par le narrateur officiel; son récit se colorait, il lui

donnait ce caractère de sensation profonde que le témoin oculaire peut seul apporter, c'est-à-dire le mouvement et la vie.

Puis c'étaient des idées, des jugements, des appréciations, que je soumettais au maréchal. Il les discutait, les approuvait, les rejetait : ces conversations l'amenaient de lui-même à fournir de nouveaux aperçus, et je ne manquais pas de les transcrire immédiatement.

Quelquefois même, il reprenait mes notes, les relisait et les corrigeait. Certains passages des campagnes d'Afrique, de Crimée et d'Italie ont été revus par lui.

J'ai laissé constamment la parole au maréchal pour le récit des premières années de sa vie, parce qu'il s'agissait de faits tout personnels et d'un caractère privé. Dans la suite, et lorsque les faits touchaient plus particulièrement à l'histoire, j'ai dû me substituer parfois à mon interlocuteur, parce que ses conversations manquaient de lien entre elles et avaient besoin, pour être comprises, de certaines explications. Je craignais enfin, si je ne prenais la plume à mon tour, que les jugements portés sur les hommes et sur les événements ne dépassassent la pensée du maréchal, et je tiens à en assumer toute la responsabilité, puisqu'il n'est plus là pour apporter son témoignage.

Le maréchal avait une mémoire extraordinaire. Il se souvenait des noms du moindre de ses compagnons, des numéros des régiments, des dates des ba-

tailles, avec une précision incroyable. Du reste, sa facilité à tout retenir était déjà légendaire à Saint-Cyr, où ses camarades s'amusaient sans cesse à lui faire réciter les ordres de bataille, les compositions des états-majors, avec les noms des généraux et des colonels de n'importe quelle campagne.

Dans les derniers temps de sa vie, il se plaisait à raconter les impressions et les moindres faits de sa jeunesse, de préférence aux choses plus récentes : aussi, un peu pour cela, un peu parce qu'il est curieux de voir combien les récits et les conseils de son premier capitaine ont eu d'influence sur son esprit et sur ses actions, j'ai consacré un chapitre à ce vétéran des guerres de la Révolution.

Lorsque j'ai connu le maréchal, il était déjà fort vieux. Généralement, pour me recevoir, il se plaçait devant la fenêtre à contre-jour. Sa large figure carrée au front haut et découvert, accentuée en couleur, s'enlevait dans l'ombre sur le fond de la lumière. Ses cheveux blancs — qui appartiennent à l'histoire — lui formaient comme une première auréole d'argent. L'éclat du jour en faisait une seconde encore plus éblouissante, et un collet de drap écarlate jeté sur ses épaules accentuait encore chacun de ses traits.

Si jamais il y a eu un sujet digne du pinceau de Rembrandt, c'est à coup sûr cette physionomie expressive, vibrante dans ce décor fait d'ombre et de lumière.

Le maréchal était orateur comme beaucoup de ses

compatriotes du Midi, comme Montluc, l'illustre historien du siège de Sienne; comme Murat, dont le geste plein d'emphase était si impressionnant qu'il faisait reculer les Cosaques; comme Gambetta, le maître incontesté de la tribune contemporaine. Mais à l'époque où je le connus, la goutte, les blessures et les douleurs gagnées sur les champs de bataille paralysaient chez lui le geste autrefois si expressif. Il y suppléait par son regard. La pénétration et la vivacité de ses yeux étaient parfois telles que si sa parole se fût arrêtée, ses regards auraient fait à eux seuls comprendre la suite de son récit.

Quand il parlait de sa jeunesse, de ses vieux compagnons d'armes, de Clauzel, de Bugeaud, de Soult, ses yeux de vieillard devenaient ceux d'un adolescent; puis, par moments, quand il arrivait aux pages douloureuses de notre histoire, leur expression était celle d'un profond désespoir qui n'était pourtant pas dépourvu d'une lueur d'espérance. Car le maréchal espérait toujours.

Lorsqu'à la dernière distribution des drapeaux, sur l'hippodrome de Longchamps, il se trouvait, comme seul maréchal de France, placé à cheval en tête des commandants de corps d'armée, Gambetta, alors président de la Chambre, s'approcha de lui et lui dit : « Êtes-vous content, monsieur le maréchal? — Oui, répondit-il, car j'espère bien que ces nouveaux drapeaux seront plus heureux que ceux qu'ils remplacent. »

Il résumait dans cette phrase toute la pensée des dernières années de sa vie.

A fréquenter le maréchal Canrobert, je n'ai pas seulement éprouvé le charme de sa parole, mais j'ai conçu pour lui la plus grande admiration.

C'est avec une sorte de respect et de véritable contemplation que je l'ai écouté raconter avec la même simplicité aussi bien les actes du plus haut héroïsme que ceux de l'abnégation et du désintéressement les plus sublimes.

En publiant les « Mémoires » d'un homme qui fut, dans toute l'acception du mot, un grand Français et un grand soldat, j'ai conscience d'accomplir une œuvre patriotique.

G. B.

Paris, 28 avril 1897.

CANROBERT

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE. — LE COLLÈGE. — LE SÉJOUR A SAINT-CYR.

Je suis né à Saint-Céré. — Je dois avoir Marbot pour parrain. — La famille de Certain. — La première femme de mon père. — Ma sœur meurt en prison pendant la Terreur. — Mon père est compromis dans l'attentat de la Machine infernale. — Il épouse en secondes noces Mlle de Niocel qui fut ma mère, et quitte le manoir de sa famille situé à Laval de Cère. — Mon frère est tué à Ligny. — Intransigeance royaliste de mon père. — Le plus ancien souvenir de ma vie. — Les Cent-jours. — J'organise avec mes camarades une garde nationale. — Mon premier tambour. — Mes escapades dans la montagne du Quercy. — Le château de Castel-Bretonneux. — La maison paternelle. — Grandiose beauté du paysage. — Les légendes locales. — Mlle de Montal et sainte Espérie. — Mon père me donne ma première leçon de discipline. — Nos voisins de Saint-Céré. — Mon oncle et ma tante de Labau. — Les chevaliers de Saint-Louis. — Mon père m'emmène au château de Bras, résidence des Marbot, et au château de Gruniac, propriété des de Verdal.

Mon père m'envoie au collège. — Je passe par Paris. — Je suis reçu par Adolphe Marbot qui m'installe à l'hôtel de la Grande Cité. — Mes premières promenades dans la capitale. — La marchande d'oranges. — Les shakos de la campagne de France. — Cambronne. — La colonne Vendôme. — Le pont Neuf. — La statue de Henri IV. — La cour du Carrousel. — Les Tuileries. — J'arrive à Senlis. — L'institution des Chevaliers de Saint-Louis. — Mes débuts au collège. — Mes promenades. — Je vois le prince de Condé à Chantilly, le comte d'Artois et le duc d'Angoulême à Compiègne. — Le tombeau de Rousseau à Ermenonville. — Mort de mon père. — Com-

ment je touche deux cents francs sur le legs fait par Napoléon à Marbot. — L'école de Senlis est transférée à Vaugirard. — Dom Groult d'Arcy. — Je passe mes vacances chez Marbot à Bonneuil. — La « passoire » de Marbot. — Il me raconte les faits qui lui ont valu l'exil. — J'assiste aux funérailles de Louis XVIII et au sacre de Charles X. — Je vais au théâtre pour la première fois. — Ma passion pour Mlle Mars. Je me présente à Saint-Cyr. — Mon échec. — C'est la faute à « Blanchard ». — Je suis reçu l'année suivante. — Mort de ma tante de Marbot. — Je passe mes vacances à Saint-Céré. — Souvenirs de Saint-Cyr : une révolte à l'École. — Le duc de Bordeaux me remet mes galons de caporal. — Portrait de mon instructeur, le commandant Viennot. — Nous sommes passés en revue par la famille royale. — Naïve admiration de la duchesse d'Angoulême pour un de nos camarades. — Je suis nommé sous-lieutenant au 47e de ligne. — Comment le duc d'Uzès m'empêcha d'être de l'état-major. — Ma première bibliothèque. — Je quitte l'École et vais rejoindre mon régiment.

« Je suis né dans la petite ville de Saint-Céré, le 27 juin 1809, me dit un jour le maréchal Canrobert. C'était un peu après Essling, un peu avant Wagram. Le général Marbot, mon cousin germain, alors aide de camp de Masséna, se trouvait aux bords du Danube. Prévenu aussitôt de ma naissance, il écrivit qu'il désirait être mon parrain et qu'il me donnait son nom de Marcellin. Mon père, soit qu'il eût été prévenu trop tard, soit pour tout autre motif, ne se rendit pas à ce désir et m'appela François. Malgré cela, Marbot et sa famille ne me nommèrent jamais que Marcellin, et c'est sous ce nom que je suis désigné dans ses *Mémoires*.

« Tous les membres de la famille de mon père étaient militaires. Dix-sept de mes ancêtres servirent comme officiers, et onze d'entre eux reçurent la croix de Saint-Louis.

« Mon père, lui aussi, avait été capitaine dans Penthièvre-infanterie. Il avait épousé en premières noces Mlle de Sanguinet, originaire d'une famille de Saint-

Servan, qui avait donné plusieurs officiers à la marine française; de cette union étaient nés vers 1780 une fille, ma sœur aînée, que je n'ai jamais connue, et quelques années après un fils qui, à son tour, fut militaire.

« Pendant la Terreur, la femme de mon père fut enfermée avec ses deux enfants dans la tour du Solidor de Saint-Servan, cette admirable ruine du moyen âge, toute noircie par le temps, dont les créneaux et les mâchicoulis s'aperçoivent au milieu de la Rance. Dans ce cachot datant de quatre siècles, il n'y avait ni air ni jour; aussi ma sœur tomba-t-elle bientôt malade de misère et de privations. Elle mourut sans que ma belle-mère ait rien pu faire pour la soulager. On laissa son corps dans le cachot, et durant quelques jours la mère vécut à côté du cadavre de sa fille qu'on ne recouvrit même pas d'un drap de lit. Ce fut encore plus horrible pour elle, lorsque le geôlier enleva son enfant pour aller l'ensevelir en secret dans un endroit inconnu, sans qu'elle pût le suivre et sans qu'elle espérât jamais savoir où elle reposait.

« Ce coup fut tel que la pauvre femme n'y survécut que peu de temps.

« Tenez, ajoutait le maréchal, en me montrant un tableau placé au centre de son salon, voilà le portrait de la femme de mon père; la jeune fille qui est devant elle est ma sœur; le petit garçon qui tient un nid de fauvettes, c'est mon frère.

« Mon père servit dans l'armée des émigrés; il y gagna la croix de Saint-Louis et passa ensuite en Vendée. Après la pacification de cette région, il vint vivre auprès de sa sœur, la générale Marbot, la mère de l'au-

teur des *Mémoires*, qui habitait à Paris, rue de Miromesnil.

« Il s'y trouvait lors de l'attentat de la Machine infernale. Il fut arrêté le lendemain et conduit au Temple, où on l'interrogea. Mais on ne put rien tirer de ses réponses ; il ne savait rien.

« Il séjourna longtemps en prison : c'est là qu'il contracta un catarrhe aigu dont il ne parvint jamais à se guérir complètement. Cependant, grâce au consul Lebrun, à Defermon et à Mme de Marbot, Fouché consentit à le remettre en liberté ; mais il resta encore longtemps sous la surveillance de la police. Il retourna alors dans le Quercy, où il épousa en secondes noces Mlle de Niocel, qui habitait Saint-Céré et qui fut ma mère.

« Mon père n'eut pas de regrets de quitter, lors de son second mariage, le manoir de sa famille qui était situé à Laval de Cère. Il fallait, en effet, faire un véritable voyage pour se rendre à ce petit château situé dans une sorte de gouffre sur la rivière la Cère, et si enfoncé que deux heures suffisaient à peine pour descendre le seul sentier en zigzag qui y menait.

« J'ai visité deux fois ce manoir dans mon enfance ; il existe encore aujourd'hui et appartient à un riche cultivateur.

« Mon frère, au moment de ma naissance, venait d'être reçu à l'École militaire de Fontainebleau, le Saint-Cyr d'alors.

« En en sortant il fit la campagne de Saxe et assista au combat de Lübnitz le jour même où, à quelques lieues de là, Napoléon gagnait la bataille de Dresde. Cette affaire de Lübnitz fut des plus dures. Dans la retraite,

mon frère fut blessé à la tête et perdit connaissance; les Russes le ramassèrent le soir. On l'envoya en captivité à Breslau, et il ne rentra en France qu'au milieu de l'année 1814. Quand Napoléon débarqua au golfe de Juan, mon frère était en permission chez nous, à Saint-Céré, où il se remettait de ses blessures et des souffrances endurées pendant sa captivité.

« Aussitôt la nouvelle du retour de Napoléon connue, mon père, homme d'un caractère tout d'une pièce, et qui avait fait de l'obéissance passive au Roi le but de sa vie, conseilla vivement à mon frère de quitter l'armée et de ne pas servir un autre souverain que Louis XVIII. Mais celui-ci ne voulut rien entendre; il partit comme sous-lieutenant de carabiniers et fut tué net d'une balle dans la tête à Ligny.

« Je me le rappelle très bien, et c'est là, je crois, le plus ancien souvenir de ma vie. Il y a de cela quatre-vingts ans! Je vois encore le grand plumet rouge de son shako et son habit bleu avec des épaulettes d'argent. Tout en me faisant sauter sur ses genoux, il faisait jouer pour m'amuser les batteries de ses deux pistolets; il avait aussi des fleurets auxquels il tenait beaucoup, et dont il m'expliquait le maniement. Je ne saurais pourtant plus dire quels étaient ses traits.

« Mon père ne pardonna jamais à son fils d'avoir été au service de l'Usurpateur, et il défendit qu'on prononçât son nom devant lui. A la seconde Restauration, lorsqu'il demanda à Louis XVIII la pension à laquelle lui donnaient droit son titre d'ancien officier et sa croix de Saint-Louis, et qu'il dut fournir un état de la situation de sa famille, ne voulant pas y avouer que son fils était mort à Ligny au champ d'honneur, il écrivit :

« Mon fils disparu en juin 1815, sans qu'on ait jamais « pu savoir ce qu'il est devenu. »

« Lors des Cent-jours, une nuit, mon père et ma mère se levèrent précipitamment, m'habillèrent sans allumer de chandelle et m'emmenèrent sans faire le moindre bruit à travers champs en me tenant par la main. Après un long détour dans la campagne, nous arrivâmes au faubourg de Saint-Céré opposé à celui que nous habitions, et là nous fûmes reçus chez une amie de ma mère qui nous attendait; nous restâmes ainsi cachés quelques jours.

« Voici la raison de cette fuite nocturne. Mon père avait été commandant de la garde nationale de Saint-Céré à la première Restauration, et, à la nouvelle du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il avait voulu la réunir au nom de Louis XVIII pour maintenir son gouvernement. Les bonapartistes, sans doute, l'avaient désigné au nouveau préfet comme ennemi de l'Empereur, et pour éviter d'être arrêté la nuit il avait pris la fuite.

« Sous la deuxième Restauration comme durant la première, mon père reprit son commandement. Moi-même, séduit par l'attrait de l'uniforme, je voulus aussi commander une garde nationale, et avec mes petits camarades de l'école j'en organisai une dont, à l'instar de mon père, je devins le colonel. Un d'entre eux, nommé Tugniet, fils d'un brave paysan, en fut le tambour. C'était, à n'en pas douter, sa vocation, car il demeura tambour toute sa vie, d'abord pendant les sept années de son congé, ensuite, pendant soixante autres années, à la mairie de Saint-Céré. Il vit encore et est du même âge que moi. Mais le gaillard est pas

mal quémandeur et passablement ivrogne. Il m'écrit de temps en temps pour me demander de l'argent, et il s'intitule, à cet effet, « premier tambour du maréchal Canrobert ». Vous vous doutez bien que je ne puis rien refuser à un homme qui me prend par de tels souvenirs. Le drôle boit mes aumônes à ma santé en compagnie de quelques vieux boit-sans-soif du pays.

« J'aimais beaucoup mener manœuvrer ma petite troupe sur la montagne du Quercy, en arrière de Saint-Céré. Les forêts y sont plus épaisses, les montagnes plus abruptes que partout ailleurs; leurs contours se plient et se replient sans cesse, s'enchevêtrent les uns dans les autres. J'adorais courir à travers les rochers, grimper sur les arbres, me laisser glisser dans l'herbe ou sur les cailloux, le long des pentes les plus rapides.

« Que de fois sommes-nous revenus avec des horions et nos habits en lambeaux! On nous grondait bien un peu. Mais qu'était-ce à côté des bonnes parties que nous faisions? En hiver, la neige était profonde dans ces vallées, nous y enfoncions jusqu'aux genoux; mais cela ne nous retenait pas plus que les ardeurs du soleil brûlant ne nous arrêtaient en été. Quels bons souvenirs, quand je pense à tout cela, maintenant que me voilà cloué dans ce fauteuil, — le dernier cheval qu'on me permette de monter! — Je vous assure qu'alors je ne craignais ni les refroidissements ni les rhumatismes...

« Quelquefois aussi nous allions en excursion dans les ruines du château féodal de Castel-Bretonneux, que l'on disait avoir appartenu à Brunehaut. Nous montions la gorge rocailleuse, ombragée de grands ormes, qui menait jusqu'au pont-levis. Nous parcourions alors les

salles du château, ces salles immenses au plafond éventré, aux murs couverts de plantes.

« Un de nos grands amusements consistait, lorsque nous avions fait beaucoup de tapage dans un coin de ces ruines, à arriver à pas de loup dans une tour d'angle qui regardait la Dordogne, et à en faire envoler toute une nuée de ramiers qui y avaient établi leur demeure.

« Quelle vue on avait de ces hauteurs démantelées ! Nous l'admirions sans nous rendre compte de sa beauté, sans nous rendre compte même de l'admiration que nous éprouvions.

« Ce n'est que longtemps après, lors des séjours fort rares d'ailleurs que j'ai faits à Saint-Céré, quand j'étais déjà officier, que j'ai compris la grandeur de ce site, et que j'ai apprécié les causes réelles qui nous attiraient tant dans ces ruines.

« La maison où je suis né existe encore, — une maison de paysan; — l'été, des plantes grimpantes couvraient les murs extérieurs. Un vestibule partageait la maison en deux et donnait accès au salon d'un côté, à la cuisine de l'autre. Par derrière était un jardin assez vaste donnant sur un pré qui s'étendait au loin dans la campagne. Au milieu du jardin était un petit kiosque, et tout à côté un abricotier superbe qui produisait des fruits abondants. Ce que je leur ai fait honneur, à ces abricots... Depuis, j'en ai souvent goûté d'autres; ils n'ont jamais été aussi bons que ceux-là.

« Le site sur lequel on avait vue du jardin était réellement enchanteur. C'était comme un décor de théâtre, comme un tableau de paysage borné par son cadre. A gauche, l'horizon était fermé par des falaises arides,

striées en tuyaux d'orgue et dont les silhouettes, se détachant sur le ciel, semblaient s'avancer comme deux griffes de lion gigantesque; à droite, la vue s'arrêtait sur une montagne énorme, toute couverte de verdure et que surmontaient deux tours carrées en briques rouges dont les soubassements dataient de César.

« C'est là qu'avait été martyrisée la patronne de Saint-Céré, sainte Espérie. Les griffes du lion à gauche et les tours à droite fermaient l'horizon à la vallée de la Dordogne, qui apparaissait ainsi comme un tableau dans un cadre ou un décor d'opéra. Que de points de vue dans ce cadre! D'abord dans des arbres touffus émergeaient les tours en poivrière et les mâchicoulis majestueux du château de Montal, que des vandales ont dernièrement dépouillé de ses merveilleuses sculptures pour les vendre à des Américains richissimes. Un peu en arrière, un petit village juché sur une colline montrait, à travers la verdure, ses toits de tuile qu'on eût pu prendre au loin pour ceux de pagodes chinoises. D'un autre côté, sur un nid d'aigle, un repaire féodal d'allure terrible et magistrale, la ruine grandiose du fameux château de Castel-Bretonneux où nous faisions nos expéditions guerrières ; et enfin, tout au fond, perdu dans le ciel à l'horizon, la silhouette du manoir de Loubresac.

« Je suis souvent revenu à Saint-Céré, et j'ai toujours été saisi d'admiration devant ce panorama. Depuis, j'ai parcouru le monde entier; j'ai vu vingt fois les endroits les plus renommés, Alger, l'Atlas, le Pirée, les Balkans, le Bosphore, les Alpes, les Pyrénées, et jamais aucun site ne m'a paru plus riant et plus sauvage, plus poétique et plus grand que celui qui encadre mes plus anciens, mes plus tendres souvenirs.

« Comme dans tous les pays primitifs, mille légendes se rattachaient à chacune de ces ruines. Souvent ma mère, occupée à quelque ouvrage de broderie ou de tapisserie, assise dans le jardin ou sur une petite terrasse à droite de la maison, me les contait : c'était l'histoire de la belle demoiselle de Montal, qui aimait le jeune chevalier de Castel-Bretonneux. Celui-ci avait juré de l'épouser, mais n'était pas demeuré fidèle à sa parole; le jour où la demoiselle de Montal connut la perfidie de celui à qui elle avait promis de consacrer sa vie, elle se mit à une fenêtre du château de Montal, prit sa théorbe et, s'accompagnant de cet instrument, chanta son amour et sa douleur, puis se précipita dans le gouffre qui s'ouvrait au-dessous de ses yeux, en s'écriant : « Plus d'espoir ! » C'est cette devise qui, en souvenir de l'infortunée demoiselle, est sculptée sur la fenêtre d'où elle s'est jetée.

« D'autres fois, ma mère, me montrant les tours de Saint-Laurent, me racontait la légende de sainte Espérie, fille d'un grand seigneur du pays barbare, au temps des rois chevelus. Son frère, soit par intérêt, soit par orgueil, avait conçu le dessein de la marier à un seigneur non moins huppé. Celui-ci était d'ailleurs fortement amoureux de sainte Espérie. Mais la jeune fille avait fait vœu de chasteté devant les autels chrétiens, et, résistant à toute proposition de mariage, elle s'était enfuie sur la montagne. Furieux de ne pouvoir réussir, son frère et son prétendant se mirent à sa poursuite et la découvrirent cachée dans un tronc d'arbre; impuissants à vaincre son obstination, ils lui coupèrent la tête auprès d'un petit ruisseau qui s'appelle encore le ruisseau des Sauvages. La sainte, une fois

morte, se releva, prit sa tête dans ses mains et la porta jusqu'au bord de la rivière la Bave, indiquant qu'elle désirait voir s'élever une église en son honneur à cet endroit. Ce fut la première église de Sain Géré, et autour de cette église fut bâtie la ville.

« Cette simple histoire, comme bien d'autres, dont le récit a bercé mon enfance, peut faire sourire, et, sans doute, vous serez surpris de la naïveté avec laquelle je vous la raconte. Mais ma mère mettait dans ses récits toute son émotion ; moi-même je la partageais et je pensais souvent, bien que j'eusse seulement sept ans, à la douceur de sainte Espérie et à la méchanceté de son frère et de son fiancé.

« Et puis, ce sont mes premiers souvenirs, les meilleurs !

« Voici encore une de mes plus anciennes impressions. J'avais quatre ans ; nous étions en plein hiver, et depuis plusieurs jours la neige n'avait cessé de tomber. Un soir, mon père, désirant prendre un merle, avait établi un piège fait d'un panier qui devait retomber sur l'oiseau et le tenir prisonnier. Le matin, il vint me chercher pour aller voir si l'embûche avait réussi. En arrivant devant le panier renversé, nous entendîmes le bruit d'un oiseau qui voltigeait à l'intérieur. Sans plus attendre, je me jetai sur le panier et le soulevai pour m'emparer du merle. Mais, dans ma précipitation, j'eus la maladresse de le laisser échapper. Je me mis alors dans une violente colère, et, dans mon emportement, je reprochai à mon père d'avoir laissé partir l'oiseau.

« Mon père me dit alors : « Tu as tort de te fâcher, « car tu es seul responsable de ce qui cause ta colère. « Ensuite tu ne dois jamais t'emporter contre ton père,

« quoi qu'il arrive. Ton père est ton père, c'est-à-dire « qu'il a autorité sur toi ; tu lui dois avant tout le res- « pect. Ne recommence jamais ce que tu viens de « faire. »

« Ces quelques paroles m'avaient calmé. Non seulement elles me sont restées dans la mémoire à plus de quatre-vingts ans de distance, mais elles n'ont jamais quitté mon esprit, et elles sont demeurées comme la règle immuable de ma conduite. De ce jour-là, le principe de toute ma vie a été le respect de l'autorité ; j'ai agi en toutes circonstances suivant la discipline la plus stricte, ne discutant jamais les ordres de mes supérieurs et les exécutant toujours de mon mieux. J'ai bien fait, car le respect de l'autorité est le principe le plus utile dans la vie des nations, et, à coup sûr, il est indispensable dans l'armée.

« Voyez-vous, jeune homme, ajouta le maréchal, en redressant sa tête et en me fixant, dans une armée, il y a un chef et des soldats : qu'ils s'appellent maréchal de France ou tambour, ce sont les soldats du général en chef. »

« J'aimais, du reste, beaucoup mon père et ma mère, qui étaient fort tendres pour moi. Mon père me ressemblait; il avait une forte tête, le front, le nez, la bouche, le menton très accusés, avec des petits yeux perçants. Mais il était fortement marqué de la petite vérole qu'il avait eue à dix-sept ou dix-huit ans. Ma mère etait petite, très mince, d'une physionomie très douce. Je ne me souviens pas l'avoir vue habillée autrement qu'en noir, et, quand elle sortait, elle avait une capote énorme qui lui couvrait le front, les oreilles et même la nuque.

« A Saint-Céré, à côté de chez nous, habitaient mon

oncle et ma tante Collinet de Labau. Ma tante était la sœur de ma mère, mon oncle avait été aide de camp de Frotté ; il était aussi chevalier de Saint-Louis. Il a vécu fort longtemps, il m'aimait beaucoup. J'aurai l'occasion de vous parler de nouveau de lui et des services qu'il me rendit.

« Il y avait à Saint-Céré quinze chevaliers de Saint-Louis, presque tous fort pauvres, comme mon père. Trois seulement avaient de la fortune, et chaque dimanche, l'un de ces trois seigneurs recevait dans un grand dîner ses confrères ; c'était chaque semaine une fête pour ces vieux officiers de l'armée royale. Celui des trois richards qui traitait le mieux ses camarades était le marquis de la Rochebelle. Quoique presque tous eussent été ruinés par la Révolution, ils demeuraient gais, et l'on trouvait à leur réunion l'étiquette et la distinction des salons du dix-huitième siècle. La galanterie n'en était pas non plus exclue, et les dames y assistaient. Aussi ces vieux militaires et ces anciens hobereaux arrivaient encore, en se privant beaucoup, à écouler leur existence sans travailler, car, pour eux, le travail eût été une dérogation à leur noblesse, et ils y tenaient plus qu'à leur bien-être.

« Mon père portait la queue avec des cheveux blancs frisés en touffes de chaque côté de la figure. Un de ces vieux chevaliers de Saint-Louis, M. du Montet, qui, lui aussi, portait la queue, avait encore conservé le costume du dix-huitième siècle ; je ne l'ai jamais vu qu'avec un chapeau à trois cornes, comme ceux de l'armée française du temps de Louis XVI.

« Saint-Céré avait peu de communications avec le reste de la France. Nulle route ne la reliait aux villes

avoisinantes ; il fallait, pour y arriver ou en sortir, traverser les causses escarpées du Quercy par des sentiers de chèvres.

« Grâce à cet isolement, on vivait fort honorablement et à très bon compte à Saint-Céré : telle était, sans doute, la cause pour laquelle tous ces vieux chevaliers de Saint-Louis s'y étaient réunis. Par haine du progrès, ils allaient jusqu'à empêcher la construction des voies de communication. Je me souviens très bien que la municipalité, composée exclusivement de ces vieux gentilshommes, s'opposa formellement à l'établissement d'une route qui eût été fort utile aux intérêts locaux. Il importait avant tout de ne pas permettre l'accès de la ville aux étrangers et de conserver aux habitants la pureté de leurs mœurs primitives, tel était le motif du refus.

« Je peux donc dire que j'ai vécu mes premières années dans une atmosphère tout imprégnée des mœurs du dix-huitième siècle, tant les habitudes de la vie et les idées en cours avant la Révolution étaient demeurées intactes à Saint-Céré.

« Mon père et sa sœur, la générale Marbot, s'aimaient beaucoup ; ils se voyaient fort souvent, car ma tante habitait le château de Bras, près de Beaulieu, dans la Corrèze. Il n'était pas éloigné de Saint-Céré, et mon père y faisait de longs séjours. Il m'emmenait quelquefois. Il prenait le seul cheval qu'il possédât, un vieux bidet de ferme ; il plaçait sur son dos une aubarde, sorte de selle fort ancienne ressemblant un peu aux panneaux des écuyères de cirque, mais moins large, et qui servait aux meuniers pour porter au moulin leurs sacs de blé. Deux personnes tenaient à l'aise sur une

aubarde. Mon père me plaçait devant lui, et en trois heures nous étions à Bras. J'aimais beaucoup faire cette promenade. Nous passions en bac la Cère, rivière profonde, aux eaux limpides et froides, qui me semblaient être comme de l'acier, puis nous suivions la vallée de la Dordogne, dont les contours mouvementés se découpent dans une admirable verdure ; il y avait, avant d'arriver à Bras, une ferme, sorte de gentilhommière ancienne, toute blanche, avec des toits en ardoise qui s'enlevaient sur des mâchicoulis ornant deux grandes tours carrées et massives, et, entre les deux tours, un pont-levis resté intact. Quelquefois, ma tante de Marbot me conduisait à l'église de Beaulieu, dont le portique était orné de figures extraordinaires ; il y avait surtout deux saints ou deux anges en pierre qui faisaient la courte échelle avec des contorsions dont je m'amusais beaucoup.

« Elle m'emmenait souvent aussi d'un tout autre côté, au château de Gruniac, à l'est de Saint-Céré. C'était la propriété de la famille de Verdal. Mon arrière-grand-père, M. de Verdal, s'était battu à Fontenoy comme capitaine du régiment de Penthièvre et était mort à quatre-vingt-quinze ans. J'ai un très vague souvenir de l'avoir encore vu. Mais j'ai beaucoup connu son fils, qui avait servi dans le même régiment. Pour le récompenser de ses services, le duc de Penthièvre lui avait fait cadeau d'une tabatière ornée de son portrait. Il ne la quittait jamais, et, lorsqu'il prenait une prise, il ne manquait pas de se découvrir en signe de respect pour son ancien colonel.

« C'était surtout à l'occasion de la fête de saint Roch qu'on allait à Gruniac. On m'y montrait un banc de

pierre sur lequel, d'après la tradition, saint Roch venait s'asseoir quand il séjournait dans le pays. Ma tante de Verdal me faisait voir aussi des rubans provenant du bâton de pèlerin de saint Roch. De tous côtés les habitants du pays venaient les contempler, persuadés qu'en les touchant ils obtiendraient les bénédictions du ciel ou même la guérison des maux dont ils souffraient.

« Mon père et ma tante étaient d'opinions diamétralement opposées. Ma tante était ultra-libérale, — ses deux fils, les deux colonels de Marbot, étaient alors en exil ou en demi-solde; — aussi mon père et elle ne cessaient-ils de se disputer; je les vois encore discutant politique! Ce qui, je le répète, ne les empêchait pas d'être des plus unis.

« Lorsque je fus en âge d'entrer au collège, mon père déclara qu'il allait m'envoyer à l'institution des Chevaliers de Saint-Louis, à Senlis. Il sella son bidet, cette fois d'une véritable selle, monta dessus, me prit en croupe, m'attacha à lui, et nous allâmes en cet équipage par des sentiers jusqu'à Brive-la-Gaillarde, où passait la diligence. Là, il me confia au maître de poste; je vois encore ce dernier avec un gros bonnet de fourrure, une veste brune garnie de boutons d'or. Il avait l'air d'un brave homme. C'était un matin, il pleuvait; suivant la formule de l'époque, le maître de poste inscrivit mon nom sur sa feuille avec la mention : « A la garde de Dieu et sous la conduite du conducteur. »

« Quand la diligence arriva, je montai dedans, et le conducteur auquel m'avait recommandé le maître de poste veilla sur moi jusqu'à Paris.

« En route, j'étais assis à côté d'un commis voyageur en vins et d'une grosse femme assez commune qui s'oc-

cupa à plusieurs reprises de moi et me fit même partager ses repas.

« Tout d'abord, le mouvement de la voiture, la contemplation du paysage qui se déroulait sous mes yeux, en un mot, la nouveauté de ma situation m'empêchèrent de songer à l'isolement dans lequel j'allais vivre. Je ne sentais pas encore que je m'éloignais petit à petit de tous les plus chers souvenirs de mon enfance. Ce n'est guère que plus tard, quand j'arrivai à la pension, que je fus pris maintes fois de profonds accès de désespoir et de tristesse. Je compris alors combien les soins d'une mère sont précieux et quel est le bonheur d'un enfant qui jouit de la tendresse et de l'affection de ses parents.

« Quand j'arrivai à Paris, Marcellin Marbot était en exil. Son frère Adolphe vint au-devant de moi à l'arrivée de la diligence. Adolphe était encore jeune, quoiqu'il fût couvert de blessures. C'était l'homme le plus aimable du monde. Il m'embrassa sur les deux joues, comme si j'avais été son fils ; il ne m'avait cependant jamais vu. Il m'emmena dans son petit appartement de garçon. Mais ma présence gênait ses habitudes d'indépendance ; aussi me conduisit-il le lendemain chez une dame Rièze, maîtresse d'hôtel, qui avait épousé un ancien officier de santé d'un régiment où il avait servi. Son établissement s'appelait *Hôtel de la Grande Cité;* il était situé dans l'île Saint-Louis près de Notre-Dame. Ce n'était pas un hôtel de premier ordre; il était même fort rudimentaire. Je logeais dans un cabinet à côté de la chambre de la patronne. Elle avait dans sa chambre le portrait de Napoléon, et elle me montra la gravure du tableau d'Horace Vernet : *La*

mort de Poniatowski, qu'elle venait d'acheter avec son cadre. Elle logeait surtout des officiers en demi-solde. L'un d'eux, homme superbe, serré dans sa grande redingote, avec la Légion d'honneur à la boutonnière, me frappa beaucoup. Un jour, en me rencontrant, il me regarda en souriant et me tapa amicalement sur la joue; je me suis toujours figuré, — peut-être avais-je même entendu prononcer son nom, — que c'était le capitaine Vallé, qui fut arrêté depuis à Marseille et exécuté comme conspirateur. Comme je n'avais que neuf ans, l'hôtesse me confia à un domestique, sorte de paysan peu civilisé, qui fut chargé de me promener dans Paris.

« La première chose qui attira mes regards fut une petite voiture d'oranges. Je n'avais jamais vu ce fruit, et je voulus en acheter un; la marchande me demanda dix sous; je n'en avais que cinq; ce fut une grosse déception.

« Dans le faubourg Saint-Antoine, je vis à un étalage de bric-à-brac des quantités de shakos percés de trous. Ils avaient été ramassés sur les champs de bataille de la campagne de France, et des brocanteurs cherchaient en les revendant à gagner quelques centimes. Quelle fortune ils eussent faite aujourd'hui! Je remarquais aussi que Paris était tapissé de gravures représentant les grenadiers de la garde à Waterloo. Les libraires, les brocanteurs, les marchands d'estampes, les papetiers avaient tous à leur devanture la scène célèbre où Cambronne est représenté repoussant les sommations des généraux anglais, et sur toutes ces gravures se lisait la fameuse légende : « La garde meurt et ne se rend « pas ! »

« Mon paysan me conduisit à la colonne Vendôme. Je l'admirai longtemps, puis comme je savais que Mme Marbot habitait près de là, 13, rue Duphot, je demandai à mon guide de m'y conduire. Il s'y refusa. Profitant alors d'un moment où il était tout à l'admiration de la colonne, je partis en courant, mais il s'en aperçut, il me rattrapa et me ramena; en passant devant la sentinelle qui montait la garde à la grille de la colonne, je m'adressai à ce militaire : « Monsieur, cet individu me fait du mal. » Le soldat se tournant vers mon cerbère l'apostropha; le paysan lui répondit; et alors profitant de la discussion, je m'échappai encore, et cette fois j'arrivai jusque chez ma tante. Mais le soir l'hôtesse me gronda fortement.

« Un autre jour je vis le pont Neuf et la statue de Henri IV, l'attraction du moment, car on venait de l'ériger quelques jours auparavant. Son piédestal était fait d'étalages d'oranges. Ces oranges que j'admirais tant et auxquelles j'aurais tant voulu goûter! En effet, sur le terre-plein du pont Neuf, tout autour de la statue, étaient de petites boutiques, ou des charrettes; les marchandes n'étaient pas très aimables, à en juger par leur langage. Elles interpellaient sans cesse les passants et employaient vis-à-vis des acheteurs qui osaient les marchander un vocabulaire des halles qui m'effraya. J'admirai aussi les marchands de coco avec leurs fontaines d'or ou d'argent et leurs gobelets accrochés à leur poitrine qui resplendissaient au soleil; mais ce qui me charma le plus, ce fut le voisinage du Carrousel, où se réunissaient alors tous les saltimbanques, bateleurs, empiriques, arracheurs de dents, inventeurs, diseurs de bonne aventure et marchands d'oiseaux. Ces amon-

cellements de cages avec leurs volatiles m'amusaient; il y avait une perruche qui criait à tue-tête : Vive le Roi! Cinq ans avant, elle avait dû crier : Vive l'Empereur! *Sic transit gloria mundi!* Bobèche et Galimafré m'eurent comme spectateur. J'étais là à côté de gens de toutes sortes, et mon mentor s'amusait autant que moi. Un peu plus loin, il y avait un saltimbanque qui faisait le saut périlleux un nombre incalculable de fois sans s'arrêter; à chaque saut il poussait un petit cri d'oiseau qui faisait rire tout le monde. J'aurais passé toutes mes journées dans cet endroit enchanteur. Enfin les jets d'eau des Tuileries me firent aussi grande impression. J'en admirais l'effet, et je ne pouvais comprendre comment l'eau montait si haut. Mais ces distractions eurent leur fin, et bientôt il me fallut partir pour Senlis, où était la maison des Chevaliers de Saint-Louis.

« Cette institution était sous le patronage du vieux prince de Condé. Le conseil de surveillance comprenait le maréchal de Viomenil, vieux soldat de la guerre de Sept ans, le maréchal Oudinot, les généraux de Biron et de la Galissonnière. D'après la règle établie par ces hauts personnages, chaque chevalier de Saint-Louis, sans se nommer, versait pour l'entretien de l'institution une somme proportionnée à ses ressources personnelles. Grâce à ces dons, les fils de ceux d'entre eux qui étaient sans fortune recevaient une éducation conforme à leur position. Je trouvai dans cette pension des petits camarades de mon âge que j'eus l'occasion de rencontrer plus tard. C'étaient les futurs généraux de Ladmirault, Renault, Guyot de Lespart, Levassor-Sorval et de Grandchamps. Il y en avait d'au-

tres moins connus, comme de Ribens et du Tertre, ce dernier, le héros futur de Sidi-Brahim.

« L'école de Senlis était établie dans un ancien monastère, dit de Saint-Vincent, qui avait été fondé par la reine de France Anna de Russie, femme de Henri Ier; la cour de récréation était entourée d'un cloître gothique à colonnettes. Il y avait des souterrains gigantesques, dans lesquels nous adorions nous promener et faire nos farces; en véritables gamins, nous gravions nos noms avec la pointe de nos couteaux sur les murs et les piliers.

« Cependant les premiers temps de pension furent durs; je me trouvais à neuf ans et demi seul au milieu de maitres et de camarades, braves et honnêtes gens, même affectueux pour moi, mais qui ne pouvaient remplacer mon père et ma mère, à la tendresse desquels je venais d'être arraché.

« Heureusement je repris le dessus, je me liai d'amitié sincère, — amitiés qui ont continué jusqu'à ce jour, — avec mes camarades, et je me mis au travail, car j'avais la volonté d'apprendre et je réussis assez bien.

« Nos promenades étaient alors presque toujours dirigées sur les routes de Chantilly, de Compiègne et d'Ermenonville.

« Un jour, je me souviens très bien d'avoir été à Chantilly; on nous fit rentrer au château, où nous fûmes reçus dans une grande salle blanche garnie d'or avec des tableaux de batailles au mur; un vieux monsieur aux cheveux poudrés, à la figure ronde et assez montée en couleur, nous y reçut; il avait un grand habit chamois.

« On nous dit que c'était le prince de Condé qui était

le président du conseil d'administration de l'institution de Saint-Louis. Ce royal vieillard, sous les ordres duquel presque tous nos pères avaient servi en émigration, se faisait donner nos noms, et, nous frappant doucement sur la joue, il nous disait à tour de rôle : « Mon enfant, j'ai connu ton papa, tu feras comme lui un loyal officier. » Il nous fit servir ensuite une splendide collation, après laquelle nous regagnâmes notre collège comme nous en étions venus, sur nos petites jambes.

« Depuis, je suis revenu à Chantilly, et mon ancien général et compagnon d'armes d'Afrique, le duc d'Aumale, me montrant les merveilles accumulées dans son château, me conduisit dans la salle où le prince de Condé nous avait reçus. « Je reconnais cette galerie, dis-je au prince, j'y suis venu il y a soixante ans, faire visite au vieux prince de Condé. » C'était la « galerie des Batailles », ainsi dénommée parce que toutes les victoires du grand Condé y sont peintes dans des panneaux. On y conserve maintenant un des drapeaux pris à Rocroy et les pistolets que le vainqueur portait dans cette journée.

« Une autre fois, c'était, je crois, en 1821, nous étions en promenade sur la route de Compiègne, quatre chaises de poste lancées à fond de train arrivaient devant nous : on nous fit ranger sur le bas côté du chemin, ôter nos chapeaux et crier : « Vive le Roi ! »

« Les voitures s'arrêtèrent à notre hauteur, et de la première sortirent deux messieurs grands et maigres revêtus d'habits bleus de roi à boutons métalliques, ayant aux pieds des bottes à revers jaunes et sur la tête de grands chapeaux de feutre gris : ils passèrent lente-

ment devant nous en disant quelques mots bienveillants, et se remirent en voiture en nous jetant ces paroles : « Soyez heureux, mes enfants » ; puis ils s'éloignèrent rapidement. L'un était le comte d'Artois, et l'autre, son fils le Dauphin de France, Mgr le duc d'Angoulême.

« Un autre jour, on nous conduisit à Ermenonville, où l'on nous montra un tertre sous lequel reposait l'homme que l'on représentait à nos jeunes imaginations comme « un des ministres de Belzébuth, un ennemi du trône et de l'autel, un flambeau apparu sur la terre non pour l'éclairer, mais pour l'incendier ». Il va sans dire que je comprenais peu alors les anathèmes lancés contre J.-J. Rousseau. Longtemps après, devenu homme, je visitais les caveaux du Panthéon ; sur la tombe de Rousseau était sculptée une main portant un flambeau. J'eus peine à ne pas le prendre pour une torche. Tant les premières impressions de l'enfance restent vivaces.

« Je me développais physiquement et moralement, j'excellais dans les exercices du corps, j'apprenais déjà l'escrime et je réussissais à obtenir des prix chaque année.

« Je restai à Senlis jusqu'en 1823. Durant ce temps, je ne vis personne des miens que Marcellin Marbot. La première fois qu'il vint, je ne le connaissais pas encore. Il revenait d'Allemagne, où il avait séjourné durant son exil. En passant par Senlis, il vint me voir et m'emmena déjeuner dans une auberge de la ville. C'était vers 1821.

« L'année suivante, je perdis mon père Je ne savais comment aller embrasser ma mère, n'ayant pas un sou

vaillant pour faire le voyage. J'écrivis à Marbot. Il était l'un des légataires de Napoléon Ier qui venait de mourir. Par une clause spéciale de son testament, le grand homme lui avait laissé cent mille francs pour l'encourager à continuer ses travaux d'histoire.

« Sur ces cent mille francs qui lui venaient de Napoléon, il me donna deux cents francs avec lesquels je pus aller voir ma mère et la consoler. Je revins bientôt à Senlis; mais comme notre conseil de direction trouvait que l'on n'avait pas dans cette petite ville de facilités suffisantes pour parfaire l'instruction des futurs officiers, on transporta l'école près de Paris, à Vaugirard, où elle fut dirigée par dom Groult d'Arcy, de l'Ordre des Bénédictins.

« Je fis ma première communion à Vaugirard. J'aurais bien aimé, à cette occasion, aller de nouveau voir ma mère; car la sachant d'une piété exemplaire, je supposais qu'elle devait avoir le cœur bien gros de ne pas être avec moi ce jour-là. Je lui écrivis une longue lettre le soir même.

« Nous étions cent cinquante élèves chez l'abbé Groult d'Arcy. Tous les ans, aux vacances, Marbot venait me chercher et m'emmenait à la propriété qu'il avait près de Paris, à Bonneuil. Un jour que nous nous baignions ensemble dans la Marne, — nous étions tels que le bon Dieu nous a faits, — je vis que son corps était comme une passoire. Rien ne m'intéressait comme de retrouver en quelque sorte écrits sur lui ces fameux Mémoires qui ont eu depuis tant de succès et que Marbot n'avait point encore rédigés. Je l'interrogeai sur ces cicatrices, et il me parla surtout de ce *douro,* pièce de monnaie espagnole, plus large qu'un écu, qu'il avait

reçu dans les côtes à Saragosse. Les Espagnols se servaient de tromblons à canon en entonnoir; ils fourraient dedans toutes sortes de projectiles, pierres, pièces de monnaie, balles, clous ou autres ferrailles. S'il avait reçu sa pièce de monnaie à plat, ce n'eût rien été; mais ayant été frappé par le coupant, le projectile lui avait fait une blessure fort grave.

« Puis il me montra aussi la cicatrice de la flèche qu'un Baskir, venu des rives de l'Amour, lui avait décochée dans le genou à Leipzig; c'était celle de ses blessures qui l'avait le plus fait souffrir. Il ne se doutait pas qu'un jour un écrivain dirait de lui : « Tout « ce que l'industrie humaine a produit en différents « genres a été épuisé sous forme de projectiles pour « venir frapper son corps. »

« Marbot me racontait aussi les faits qui lui avaient valu d'être exilé.

« De suite après le débarquement de Napoléon au golfe de Juan, le gouvernement réunit les garnisons du Nord au camp de Péronne, sous le commandement du duc d'Orléans. A la nouvelle de l'entrée de l'Empereur à Paris, le camp avait été dissous, et les troupes étaient rentrées dans leur garnison.

« Le 7e hussards, ayant à sa tête Marbot, qui en était le colonel, traversait les plaines du Pas-de-Calais et du Nord. C'était aux premiers beaux jours de l'année, et les feuilles commençaient à verdir; les soldats, qui s'étaient souvent battus contre les Autrichiens, cueillaient des petites branches vertes sur le bord du chemin et les piquaient à leur shako à la mode des Kaiserlicks. Lorsqu'ils arrivèrent à Valenciennes, ayant ainsi arboré la cocarde du printemps, la population crut voir dans

cette manifestation, tout à la gloire de la nature, une démonstration en faveur du retour de Napoléon en France.

« Les Valenciennois ne se trompaient pas, car, sur les sept cents hommes que comptait le 7e hussards, cinq cents environ étaient rentrés depuis peu des prisons de l'étranger. C'étaient de vieux soldats qui, cent fois victorieux sous Napoléon, s'étaient habitués à le considérer comme leur dieu. Par contre, ils rejetaient sur Louis XVIII, qu'ils considéraient comme le représentant des alliés, les maux inouïs qu'ils avaient eu à subir durant leur captivité soit en Sibérie, soit dans les marais pestilentiels de la Hongrie, soit sur les pontons anglais. Aussi, en rentrant dans la ville, c'était à qui parmi eux crierait le plus fort : Vive l'Empereur ! et comme c'était le vendredi saint, la population désigna dès ce jour le 7e hussards sous le nom de « régiment du vendredi saint »

« Rentrés dans leurs quartiers, les hussards ne cessèrent de pousser des hourras en l'honneur de l'Empereur, et de tirer des coups de fusil par les fenêtres. D'un autre côté, les deux régiments d'infanterie, revenus le même jour ou la veille du camp de Péronne, se livraient à des manifestations semblables, et cependant les chefs de corps n'avaient encore autorisé personne à prendre la cocarde tricolore.

« Dans ces circonstances, voyant que les trois couleurs allaient être incessamment autorisées, Marbot prit le parti de se mettre à la tête du mouvement plutôt que de le subir. Il se rendit chez le gouverneur de la ville, un général de division que j'ai connu depuis, car il n'est mort qu'en 1853 ou 1854. Lorsque Marbot

lui eut expliqué la situation, le général répondit qu'il allait réfléchir, et qu'il donnerait ses ordres après l'appel du soir. Le reste de la journée, les troupes, naturellement consignées, restèrent dans les casernes à boire et à crier : Vive l'Empereur !

« A peine l'extinction des feux sonnée, Marbot retourna chez le général, qui venait de consulter les colonels des deux régiments d'infanterie. Chose bizarre, c'étaient deux étrangers. L'un était un Génois ; il avait été aide de camp du doge de Gênes, quand il y en avait un. Jugez s'il revenait de loin ! L'autre était un prince de Monaco. Le général et les deux étrangers s'étaient prononcés contre l'Empereur. Alors le gouverneur avertit Marbot que, si les troupes refusaient d'obéir, il donnerait immédiatement l'ordre à la garde nationale de prendre possession des postes de la ville et ferait appeler les troupes néerlandaises et anglaises, cantonnées sur la frontière, pour leur livrer la place. Il ajouta que, puisque les hussards étaient les plus récalcitrants, il lui prescrivait de faire monter son régiment à cheval le lendemain matin à cinq heures, de vider la place et de gagner Cambrai.

« Marbot demanda un ordre écrit. Le général le lui donna. Mais, une heure avant de l'exécuter, Marbot se rendit encore chez le général, qui n'avait pas bougé de chez lui depuis quarante-huit heures ; il le pria encore de réfléchir sur sa décision, le prévenant de l'inutilité de toutes ses précautions devant le fait accompli. Le général demeura inflexible. Marbot se rendit au quartier. Mais, à ce moment, la nouvelle que le gouverneur veut envoyer le régiment à Cambrai et remplacer les troupes de service aux portes de la ville par la garde nationale a

transpiré ; aussi les hussards ont-ils veillé toute la nuit. Ils sont furieux et jurent de massacrer la garde nationale plutôt que d'abandonner la place à l'étranger. Marbot, qui était aimé d'eux, n'a aucune peine à les faire monter à cheval. Mais, à peine en selle, les plus fougueux se précipitent à travers la ville et vont occuper les portes, décidés à s'y maintenir coûte que coûte. Au même moment, un bataillon d'infanterie sort d'une caserne, la cocarde tricolore au shako, hurlant : Vive l'Empereur ! Une partie des hussards suit cette masse, se dirige vers la citadelle, où tous sont accueillis avec enthousiasme par les soldats qui bordent les parapets. Bientôt la porte de la citadelle est forcée, et les deux troupes se précipitent dans les bras l'une de l'autre. On descend le drapeau blanc qui flotte sur un bastion, et on décide de le brûler dans une cérémonie publique. Quelques soldats rappellent qu'un royaliste exalté, l'année précédente, souffleta, en présence du duc de Berry, une aigle impériale. On va le chercher à son domicile et on l'oblige à mettre lui-même le feu au bûcher.

« D'un autre côté, des hussards s'étaient précipités chez Marbot, avaient enlevé l'étendard blanc fleurdelisé du régiment qui y était conservé, et se disposaient à le faire traîner à la queue d'un cheval par les rues de la ville. Marbot arriva à temps pour arrêter ce projet ; mais ne pouvant empêcher que l'étendard fût détruit, il obtint, du moins, qu'il serait brûlé sans être insulté, dans l'intérieur du quartier.

« Le soir, le gouverneur remit le commandement à un vieux général de brigade retraité qui fit prendre la cocarde tricolore et reconnaître Napoléon. Le lende-

main matin, il envoyait Marbot à Paris annoncer à l'Empereur que la ville de Valenciennes avait arboré la cocarde tricolore et l'acclamait comme souverain.

« Ces faits valurent à Marbot trois ans d'exil, mais peut-être aussi ne furent-ils pas tout à fait inutiles à sa carrière. Le souvenir de sa conduite à Valenciennes ne lui nuisit pas en 1830, lorsqu'il devint aide de camp du duc d'Orléans, général de division et grand officier de la Légion d'honneur.

« Le 7e hussards eut à charger à Waterloo contre les uhlans prussiens, et Marbot fut de nouveau blessé à la poitrine d'un vigoureux coup de lance. Une balle arabe devait encore l'atteindre au col de Mouzaïa en 1840.

« Mais revenons à mes souvenirs de collège.

« Toutes les fois qu'il y avait à Paris une grande solennité, dom Groult d'Arcy ne manquait pas de nous y faire assister. Ainsi, lors de la mort de Louis XVIII, on nous conduisit dans la chambre ardente que l'on avait faite aux Tuileries. Nous nous trouvâmes dans la cour du Carrousel avec une foule énorme de gens de toutes conditions. Nous arrivâmes avec ce flot de peuple devant le pavillon de l'Horloge. Je vois encore sur les colonnes les traces des boulets et des balles du 10 août. Nous montâmes le grand escalier tendu de noir, et nous pénétrâmes dans une première salle hermétiquement close à la lumière du jour et éclairée aux bougies. Une statue en argent représentant une femme assise personnifiait la Paix ou la Loi. Sous l'effet des lumières, le pâle reflet de cette figure d'argent nous donnait un avant-goût macabre peu réjouissant. Au contraire, dans la salle du trône, où était le catafalque, on était ébloui par la masse de cierges et de bougies dont l'éclat

faisait briller les grosses broderies d'argent des tentures de velours noir. Devant le catafalque s'élevait une balustrade le long de laquelle nous défilâmes. Je remarquai d'abord les maréchaux, les généraux et les grands dignitaires de la couronne en uniforme, assis sur deux banquettes au fond de la pièce à droite. Le catafalque, couvert en noir avec larmes d'argent, était gardé par quatre hérauts superbes avec leurs toques à plumes blanches, leur cotte de velours violet brodée de fleurs de lis d'or ; ils tenaient leur masse d'argent à la main, le manche appuyé sur le genou. Nous sortîmes par la porte du quai, toujours au milieu d'une grande affluence de peuple. J'entendis nombre de réflexions. La plupart des gens, comme mes camarades et moi, avaient été frappés par le costume violet et or des hérauts.

« L'année suivante, ce fut le sacre de Charles X. On nous mena sur la place du Carrousel pour le voir rentrer aux Tuileries à son retour de Reims.

« Les rues étaient pleines de monde qui se rendait sur le passage du cortège. Chacun avait endossé ses habits du dimanche pour fêter l'arrivée du Roi. Comme on était en plein été, il y avait partout une profusion de fleurs ; les fenêtres étaient décorées de guirlandes ; dans les carrefours, on avait élevé des tonnelles de lianes, de lierre et de branchages ; il n'y avait pas encore de becs de gaz, et les cordes des réverbères avaient été transformées dans le centre de la capitale en véritables arceaux fleuris.

« Longtemps avant l'arrivée du cortège nous étions le long de la grille ; j'étais cramponné à un barreau que je tenais serré à deux mains. Rien ne m'aurait fait lâcher ; il eût fallu me couper le bras ! Avec quels yeux

je dévorais le cortège ! Je vois encore la voiture du sacre avec ses panaches blancs et les génies sonnant de la trompette qui la décoraient. Charles X était en costume de général de la garde ; à ses côtés était la duchesse d'Angoulême, avec une tiare énorme de plumes d'autruche blanches sur la tête. Derrière la voiture caracolaient les maréchaux. Le maréchal Marmont était à droite ; il s'arrêta quelques secondes et se retourna du côté où nous étions. Il y avait aussi le maréchal Moncey avec ses cheveux blancs. Puis Victor, Macdonald, Suchet, Mortier, Oudinot, Lauriston ; ils étaient littéralement couverts d'or, et, à l'apparition de chacun d'eux, j'entendais la foule les désigner et les nommer. C'étaient les héros de nos guerres nationales, et déjà mon cœur s'enthousiasmait à la pensée qu'un jour je pourrais aussi servir mon pays et lui consacrer ma vie entière. Tout ce qu'il y avait en moi de fibres militaires tressaillit ce jour-là au fond de mon cœur.

« De Vaugirard, on nous conduisait aussi en promenade à Vincennes, et je vis dans les fossés une pyramide élevée à la mémoire du duc d'Enghien, à l'endroit même où il avait été fusillé.

« Au moment de passer mes examens de Saint-Cyr, en 1824 ou 1825, j'allai au spectacle pour la première fois. C'était à la Comédie-Française. On jouait l'*École des vieillards,* de Casimir Delavigne. Talma me parut emphatique ; sa voix résonnait et soulevait des tonnerres d'applaudissements dans la salle. Il me sembla pourtant qu'il devait être meilleur dans la tragédie que dans la comédie. Du reste, il joua la comédie pour la première et la dernière fois, dans l'*École des vieillards,* car il mourut l'année suivante. Mlle Mars, au contraire,

m'enthousiasma. Elle portait une ravissante robe décolletée en satin blanc ornée de guirlandes, mais assez courte pour laisser voir son pied élégamment chaussé de petits souliers ouverts et maintenus par des rubans noirs qui se croisaient sur le bas de la jambe; elle avait une coiffure faite d'une sorte de diadème en géraniums rouges au milieu desquels étaient des épis de diamants. Sa robe admirablement faite lui dessinait une taille de reine. Il était impossible d'avoir plus de grâce. Durant toute la pièce, elle fut d'une séduction incomparable; par moments, tout en restant dans son rôle d'honnête femme, elle devenait mutine, ensorceleuse, presque provocante, mais avec tant de naturel et de gentillesse — bien qu'elle n'eût pas moins de cinquante ans — que j'en devins amoureux fou. Je rêvai d'elle pendant plus de quinze jours, ou plutôt je passai des nuits d'insomnie en pensant à elle. Je voulais lui faire des déclarations, lui offrir des bouquets; mais comme tout cela était fort peu en rapport avec ma situation de candidat à Saint-Cyr, sans un sou vaillant en poche, force me fut de penser à mes examens et de laisser Mlle Mars... Elle était cependant terriblement séduisante!... Je venais d'avoir seize ans, et c'était la première fois que je voyais une actrice... Dieu, qu'elle était jolie!!!

« L'année suivante, je me présentai à Saint-Cyr. Quand mon nom fut appelé par le jury, et que je comparus devant les examinateurs, je croisai un candidat d'une taille énorme avec de gigantesques moustaches, du nom de Blanchard. Il venait d'être reçu, quoiqu'il eût faiblement satisfait aux questions qu'on lui avait posées. Je parus à mes juges un enfant avec ma figure imberbe et rose, qui faisait contraste avec les grandes moustaches

de Blanchard. Un des examinateurs, M. Dinet, me tapant sur la joue, me dit : « Mais quel âge avez-vous? « Vous devez être trop jeune ! » Il me demanda ensuite : « Qu'est-ce qu'un cercle? — Une ligne courbe dont « tous les points sont à égale distance d'un même point « appelé centre », répondis-je. J'oubliai de dire : « dans « un même plan ». Ce fut le motif officiel de mon refus. En réalité, j'avais paru trop jeune, surtout à côté de Blanchard.

« Vingt-cinq ans plus tard, j'étais général en chef en Crimée, lorsqu'un jour on m'annonça la visite du général de brigade Blanchard. C'était mon confrère d'examen. Ses moustaches avaient encore grandi; à peine fut-il entré dans ma tente que, sans autre explication : « C'est vous, lui dis-je, qui m'avez fait refuser à « Saint-Cyr... » Il n'en savait rien, ne comprenait pas et paraissait assez embarrassé; je me mis à rire, ce qui commença à le calmer, puis je lui expliquai les choses.

« C'était un excellent général, qui est mort après avoir exercé un commandement au siège de Paris.

« Je retournai encore un an à Vaugirard, chez l'abbé Groult d'Arcy, et je fus reçu l'année suivante. A peine mon examen passé, j'appris que ma tante, Mme Marbot, était fort malade, dans sa propriété de Bras. Je partis immédiatement. J'arrivai à temps pour assister à ses derniers moments, mais elle n'eut pas le bonheur de voir ses deux fils; ils ne purent arriver que quelques heures après la mort de leur mère.

« Je me rendis ensuite à Saint-Céré, où je passai un mois auprès de ma mère, et à la fin de l'année 1826 j'étais de retour à Saint-Cyr.

« Vous ai-je dit que dans la première année de mon séjour à l'École une révolte y avait éclaté?

« Le motif était des plus futiles. Un de nos camarades, excellent élève d'ailleurs, dessinait fort mal. Pour l'en punir, le capitaine du Housset, qui était professeur de dessin, lui fit retirer les épaulettes de grenadier qu'il avait gagnées. Comme notre camarade nous était à tous fort sympathique, nous demandâmes la levée de sa punition. Notre requête fut naturellement repoussée; alors nous nous emportâmes, nous brisâmes tout dans les études et nous cessâmes tout travail. Plus de huit jours se passèrent sans qu'on pût obtenir de nous le moindre exercice. C'était une véritable anarchie.

« Pour la réprimer, on avait déjà donné l'ordre au régiment des cuirassiers de la garde royale de se tenir prêt à marcher. Je ne vois guère le résultat qu'aurait eu la démonstration de cette lourde cavalerie bardée de fer ; le ministre jugea aussi que ce serait inutile et se décida à envoyer l'inspecteur général, Ledru des Essarts, qui passait pour être un des hommes les plus durs et les plus redoutables dans la répression des émeutes.

« Élevé à l'école du maréchal Ney, dont il avait longtemps commandé une division, il avait, prétendait-on, l'habitude de faire impitoyablement fusiller tout ce qui résistait à ses ordres. On croyait donc que nous en aurions peur, tandis que nous savions bien qu'il ne pourrait agir sur nous que par persuasion.

« En arrivant à l'École, il nous fit d'abord former en carré; puis il se mit à nous parler d'un ton sec et à proférer des menaces. Alors de toutes les faces du carré partirent comme par enchantement les cris les plus divers de tous les animaux de la création : on aboyait,

on hurlait, on croassait, on hennissait, on beuglait. Dans cette nouvelle arche de Noé, le pauvre général sentit combien il était ridicule, et il faut avouer que le charivari que nous faisions était aussi risible qu'étourdissant. A un moment, la situation fut si grotesque qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre : que celui de nous renvoyer et de se retirer.

« Le directeur du personnel au ministère de la guerre, le général de Champagny, fut alors envoyé à Saint-Cyr. Il nous fit appeler chacun en particulier, promit que personne ne serait puni, et, dans une conversation amicale avec chacun de nous, il nous fit donner notre parole d'honneur que nous nous calmerions et que nous ne participerions plus à aucune tentative de rébellion.

« Tandis que les menaces avaient jeté de l'huile sur le feu, un peu de douceur avait suffi à calmer notre effervescence.

« La deuxième année, je fus nommé caporal et je reçus mes insignes de la main même du duc de Bordeaux, alors l'*enfant du miracle*. Il avait cinq ou six ans et était venu en compagnie de ses deux professeurs nous passer en revue. Il portait l'uniforme des lanciers de la garde, et je me souviens encore, bien qu'il y ait de cela soixante-dix ans, de la grâce toute juvénile avec laquelle il me remit mes galons de laine rouge.

« J'avais comme instructeur un vieux commandant du nom de Viennot, qui avait fait la campagne d'Égypte. On avait l'habitude de lui poser cette question : « Com-« mandant, avez-vous été en Égypte? — A preuve que « j'y étais, répondait-il, c'est que lorsqu'à la bataille « des Pyramides on forma le carré, j'étais le seul guide « de la division Desaix à avoir sa distance. »

« C'est le même auquel on disait un jour : « Je vais « chercher une table de logarithmes », et qui répondait : « Ah ! alors, prenez un homme de corvée pour vous « aider. »

« Le brave homme n'était pas un Pic de la Mirandole, mais il savait la manœuvre et connaissait à merveille le moyen de la faire apprendre aux futurs officiers. Il savait surtout comment on se tenait sous le feu de l'ennemi, et il inculquait aux élèves les principes de l'honneur militaire. La seule chose qui fit son désespoir, c'est qu'ayant deux fils, l'un nommé Raphaël, qui était militaire, l'autre nommé Alexandre, qui faisait de la peinture, il aurait voulu, pour rester fidèle aux traditions de l'histoire, qu'Alexandre fût le guerrier et Raphaël l'artiste.

« Je ne sais plus à quelle occasion la famille royale vint nous passer en revue ; nous étions en bataille et nous présentions les armes droits comme des I. D'abord venait la duchesse d'Angoulême, raide, aux traits accusés, ayant l'air d'un homme déguisé en femme ; après elle arrivait la duchesse de Berry, couverte de dentelles et de volants de mousseline, dont elle était fort affairée. Sa gaucherie naïve comme celle d'un enfant était si naturelle qu'elle paraissait gracieuse, quoiqu'elle ne fût point jolie. Elle s'avançait le long des rangs, marchant les pieds en dedans et regardant fort attentivement chacun de nous. Elle s'arrêta non loin de moi, devant un de nos camarades, Dubos de Chambord, et se mit à le fixer ; ses yeux, ordinairement à fleur de tête, semblaient à ce moment sortir tout à fait de leurs orbites. Ce Dubos de Chambord était, du reste, un soldat superbe sous les armes. Au bout de

quelques secondes d'examen, la princesse, avec sa voix enjouée et faisant une petite moue, cria à la duchesse d'Angoulême de telle façon que tout le bataillon l'entendit : « Ma sœur, venez voir cet élève. Dieu, quel « beau garçon! » Dubos, à qui s'adressait le compliment à brûle-pourpoint, devint rouge comme une pivoine, tandis que la duchesse lui souriait.

« Aussitôt la revue passée, nous rentrâmes dans les chambres et nous adressâmes mille quolibets à Dubos, à l'occasion de son succès. Depuis, le malheureux fut sans cesse en butte à nos plaisanteries continuelles. J'ignore ce qu'il est devenu, mais c'était un homme magnifique.

« Lors de notre sortie, le dernier jour de l'inspection générale, Viennot me fit commander le bataillon ; après l'exécution de quelques mouvements, il me dit : « Je « regrette de n'avoir pas su plus tôt comment vous com- « mandiez, je vous aurais nommé sergent. » Le lendemain, je partais comme sous-lieutenant au 47e de ligne. Rien ne m'a flatté toutefois comme ces paroles ; toute ma vie je me suis laissé aller à la vanité en me les rappelant.

« Une autre fois aussi un mot du maréchal Bugeaud m'a singulièrement touché, et j'avoue que j'en ai tiré aussi quelque orgueil.

« Comme on montrait au maréchal un fort construit pour dominer la vallée du Chéliff, on lui dit : « C'est « à ce fort que l'on doit la tranquillité du pays. — A ce « fort, oui, répliqua-t-il, mais aussi et surtout aux jambes « et aux baïonnettes des chasseurs à pied de Canrobert. »

« Je dois mentionner ici un incident qui, bien que me causant d'abord un profond chagrin, fut peut-être une des causes de mon avancement.

« A cette époque, les vingt premiers élèves de Saint-Cyr entraient, si telle était leur convenance, dans l'état-major, d'où ils sortaient au bout de deux ans avec la certitude d'être de suite nommés lieutenants : avantage immense à une époque où l'on restait quelquefois sous-lieutenant dans la troupe durant dix ans. Aussi l'état-major était-il très recherché, et il n'y avait pas d'exemple qu'un élève le refusât.

« Lorsque le général commandant l'École, le prince Octave de Broglie, me demanda : « Dans quelle arme « voulez-vous entrer? » je me hâtai de répondre : « Dans l'état-major. — Impossible, me répondit le gé- « néral. — Pardon, lui répondis-je, j'ai le numéro 18, « et suis par conséquent des vingt premiers. — Votre « raisonnement est juste, mon enfant, dit-il, mais mal- « heureusement j'ai reçu hier l'ordre de n'en admettre « que seize ; je le regrette, mais je ne puis aller contre « cette décision. Choisissez donc le régiment de cava- « lerie ou d'infanterie dans lequel vous voulez entrer. »

« J'étais peiné et froissé de cette injustice ; aussi répondis-je au général : « Je ne suis pas assez riche « pour entrer dans la cavalerie ; veuillez me mettre « dans tel régiment d'infanterie que bon vous sem- « blera, pourvu que je m'y trouve avec mon ami « Levassor-Sorval. »

« Deux places se trouvaient vacantes au 47e de ligne : le général nous désigna pour ce corps.

« Longtemps après, j'appris qu'en 1827, l'année qui précédait celle de ma sortie de Saint-Cyr, on avait désigné vingt-quatre élèves pour l'état-major, de façon à comprendre dans ce nombre le duc d'Uzès qui était vingt-quatrième : pour rétablir l'équilibre, on n'en prit

que seize dans ma promotion : voilà à quoi a peut-être tenu toute ma carrière.

« Je fus donc incorporé dans l'infanterie et me croyais bien malheureux d'avoir été frustré dans mon droit de figurer à l'état-major. J'eus pendant longtemps encore peine à me faire à ce passe-droit; et cependant, si j'étais entré dans l'état-major, je serais à peine aujourd'hui général de brigade, tandis que, servant dans l'infanterie, cette base de toute armée, qui, plus que toute autre arme, offre des chances de combat et d'avancement, j'ai pu faire à mon profit la réalisation de la pensée exprimée dans un couplet de circonstance que l'on chantait à Saint-Cyr la veille du départ :

L'un va garder le monarque (gardes du corps),
L'autre est fier d'être pinceau (état-major).
Pour Saumur l'autre s'embarque,
Chasseur ou hussard nouveau
Si moins d'éclat environne
Le modeste fantassin,
A pied, mieux que personne,
Il fera son chemin.

« En Afrique, l'état-major m'eût offert peu d'occasions d'être remarqué; au contraire, dans l'infanterie, comme chef de bataillon, j'eus des commandements indépendants où la chance me favorisa.

« En quittant Saint-Cyr, et avant d'aller rejoindre mon régiment, je passai un mois à Saint-Céré chez ma mère. C'était une sainte femme qui faisait de nombreuses aumônes, malgré sa situation fort modeste, car elle avait en tout quatorze cents francs de rente. Sur la fin de mon séjour à Saint-Céré, je lui déclarai que je n'avais besoin de rien au régiment, que j'avais ma solde, qu'elle me suffisait, et je la priais de ne

rien m'envoyer. Ma mère me le promit; mais comme elle m'aimait beaucoup, elle ne tint pas sa promesse, et quelque temps après je reçus d'elle trois cents francs. J'en étais ennuyé, car je savais qu'elle avait dû se priver pour me faire un pareil cadeau. Je fus sur le point de lui retourner cet argent, mais je craignis de la blesser, et je préférai lui écrire une lettre dans laquelle je lui disais à peu près ceci : « Je vous remercie, ma « chère maman, mais vous n'avez pas tenu votre pro- « messe. Je vous avais demandé de ne pas m'envoyer « d'argent, vous vous étiez engagée à le faire. Par « déférence, je ne veux pas vous retourner cette somme, « mais je vous demande instamment que ce soit la der- « nière fois. » Je gardai donc les trois cents francs. Je mis cent francs de côté pour faire le sous-lieutenant, et puis j'envoyai les deux cents autres francs au libraire Dumaine, dont l'établissement, passage Dauphine, est bien connu de tous les officiers.

« J'avais le goût des études militaires; Marbot m'avait donné le livre qu'il avait écrit et qui lui avait valu d'être un des légataires de Napoléon; je l'avais dévoré et voulais connaître le plus possible de nos grandes guerres. Aussi écrivis-je à Dumaine pour lui dire de me faire un choix d'ouvrages militaires. J'ajoutais que, s'il croyait devoir m'envoyer un lot de livres d'une valeur supérieure à mes deux cents francs, je m'arrangerais avec lui pour le payer peu à peu. Le libraire m'envoya une véritable bibliothèque, et je ne pus solder mon compte que longtemps après, on le pense bien, n'ayant pour le régler que les économies que je faisais sur ma solde.

« Parmi ces volumes, celui qui m'intéressa le plus

fut : *Napoléon au tribunal d'Alexandre, de César et de Frédéric,* par Jomini, et les *Mémoires de Montluc.*

« Ce fut donc à la fin de 1828 que je rejoignis le 47e de ligne où j'avais été nommé sous-lieutenant.

« Non seulement mes goûts me portaient à aimer l'état militaire, mais l'éducation que j'avais reçue m'avait façonné de telle sorte que forcément je devais réussir dans cette carrière. Mon père m'avait toujours habitué à une obéissance passive, sans jamais me permettre ni réplique ni observation. J'avais quitté la maison paternelle dès l'âge de neuf ans, et par conséquent j'avais été de très bonne heure privé de toutes les douceurs de l'affection maternelle. Je dus suppléer à toutes les tendresses dont une mère entoure généralement son enfant par les relations affectueuses que j'entretins avec mes camarades. Préparé par mon père, je me pliai vite à la discipline du collège et à celle de l'École. J'étais d'ailleurs d'une nature plutôt douce; jamais je ne faisais d'observations, et l'habitude — qui n'est qu'une seconde nature — se développa fortement en moi de ne jamais discuter un ordre et de me persuader que quiconque manquait aux prescriptions d'un supérieur méritait d'être puni.

« Aussi, quand j'arrivai au régiment, la discipline militaire ne devait-elle me coûter aucun effort. Fus-je même entré dans la vie civile, que la morale dont j'étais imbu m'aurait rendu inutiles toute la liberté et l'indépendance dont j'aurais joui. »

CHAPITRE II

LE 47e DE LIGNE. — LES HÉROS INCONNUS.

Ce que je dois à mes chefs et à mes camarades du 47e. — Le colonel comte de Rougé. — Le lieutenant-colonel Parchappe. — Le Livre d'or de la Grande Armée. — Les émigrés et les chouans. — Le tambour-major du 47e. — Homogénéité morale du corps des officiers.

Séjour à Lorient. — J'endosse pour la première fois ma grande tenue. — Un prêtre goguenard. — Comment nous passons notre temps à Lorient. — Promenade à Sainte-Anne d'Auray. — Les monuments druidiques. — J'assiste à l'inauguration de la chapelle de la Chartreuse et à celle du Champ des Martyrs. — Souvenirs du capitaine d'Hauteroche sur la bataille de Quiberon. — Le général Bonté et Hoche. — Le théâtre à Lorient. — Mon amour intempestif pour la belle Mme Eugénie. — Mes malheurs au jeu. — Je suis envoyé à Belle-Isle. — Je passe par Auray. — Guidé par un vieux matelot, je visite le champ de bataille de Quiberon. — J'arrive à Belle-Isle. — Impression que me cause la mer pour la première fois. — Mon intimité avec le capitaine Aymonin. — Les confitures et la soupe aux choux de Mme Aymonin.

Les récits du capitaine : le blocus de Mayence. — Le passage du Rhin par la division Championnet. — Campagne de l'Engadine sous les ordres du général Dessolles. — Aymonin est blessé. — Le général Rubi. — Passage de la Linth. — Le caporal Dury. — Aymonin parcourt l'Alsace, l'Italie, et se retrouve à Austerlitz sous les ordres d'Oudinot. — Combats d'Amstetten et d'Hollabrünn. — Aymonin est nommé officier (1806). — Il fait la campagne de Prusse. — Le siège de Dantzig. — Bataille de Golimin. — Terrible effet de l'oisiveté sur les troupes. — Un soldat sauve la vie au maréchal Soult. — Héroïsme du caporal Dury devenu tambour-major. — Le sort des blessés. — Insuffisance du service de santé. — Effets funestes de l'esprit de corps. — Aspect d'un champ de bataille. — Aymonin passe dans l'armée de Junot. — Triste état moral et social des Espagnols. — Campagne de Portugal. — Le général Delaborde. — Arrivée

à Lisbonne. — Les généraux espagnols. — L'insurrection de Madrid. — Le général Loison. — Belle défense de Rorissa par le général Delaborde. — Héroïsme d'un simple soldat. — Bataille de Vimeiro. — Le bivouac, la veille de la bataille. — Junot est déjà aliéné. — Le comte de Bourmont. — Rapports d'Aymonin avec les officiers anglais. — Arrivée à Quiberon. — Campagne de 1808. — Aymonin passe de nouveau les Pyrénées. — L'armée de Soult. — Dulong : exploits d'un colonel de trente ans. — Rentrée à Paris en décembre 1809. — Aymonin retourne encore une fois en Espagne, où il reste jusqu'en 1813. — Escarmouches contre les guérillas. — Le sergent Desmarets. — Une église transformée en citadelle. — Bons rapports des Anglais et des Français. — La retraite de Masséna. — Les vraies causes de nos revers en Espagne. — Campagne de 1813. — Bataille de Lutzen. — Le général Girard. — Bataille de Bautzen. — Grièvement blessé. Les récits du lieutenant Huguet. — Le champ de bataille de Wagram. — La campagne d'Espagne : Busaco, les Arapiles, Vitoria. — Mon régiment quitte Belle-Isle en Mer.

« Mon arrivée et mon séjour à ce régiment sont restés gravés dans ma mémoire comme le souvenir le plus agréable de ma vie. J'aime à m'y reporter et à en parler... J'avais dix-neuf ans ; il y a soixante-cinq ans de cela !... J'étais jeune, et cela suffit à expliquer le plaisir que j'éprouve encore en y pensant. J'étais si fier de porter l'épaulette !... Être officier, n'avait-ce pas été le désir de toute mon enfance et le but de toutes mes études ? N'était-ce pas aussi la tradition de ma famille?

« J'arrivais, du reste, au régiment avec un ami d'enfance, Levassor-Sorval. Pendant dix ans, nous avions été ensemble dans la même classe ; nous étions à Saint-Cyr dans la même compagnie, et il devait rester l'ami intime de toute ma vie... Les impressions de jeunesse sont de beaucoup les plus vives ; aussi je me souviens bien mieux des moindres détails de mon séjour au 47e que de certains événements auxquels j'ai été mêlé plus tard.

« Mes supérieurs et mes camarades m'accueillirent fort bien. De mon côté, je regardais avec une sorte de vénération ces héros de la Révolution et de l'Empire. C'étaient tous des modèles de bravoure, et je leur dois beaucoup. Par leur exemple vivant ils m'ont inculqué les principes du devoir militaire... Que d'enseignements n'ai-je pas reçus d'eux! Leurs conversations, leurs récits multiples m'en ont plus appris que toutes mes études. Combien de fois, lorsqu'il m'a été donné d'exercer de grands commandements, me suis-je souvenu de ce qu'ils m'avaient dit et ai-je mis à profit les leçons qu'ils tenaient eux-mêmes des grands maîtres en l'art de la guerre! Souvent dans les circonstances les plus graves j'ai trouvé dans les enseignements de ces officiers une règle de conduite que j'aurais peut-être longtemps et inutilement cherchée. Je les entends encore causer, je les vois comme s'il étaient là, je retrouve l'intonation de leur voix et leurs expressions souvent bizarres... mais si saisissantes. Tout cela demeure fixé dans ma mémoire, et rien ne me plaît autant que de me retremper dans ces souvenirs.

« C'est d'ailleurs à partir de ce moment que la fortune — pas la fortune de M. de Rothschild, car je n'ai jamais été riche — est venue me prendre par la main et m'a conduit là où je suis. Je dois beaucoup aux circonstances, mais encore plus à mes supérieurs et à mes camarades du 47e...

« Notre colonel était le comte de Rougé, grand seigneur à manières parfaites, affable pour les officiers et pour les soldats. Très bel homme, grand, large d'épaules avec des cheveux et la moustache noirs et des yeux au regard expressif, c'était un écuyer hors ligne et en

même temps un homme du monde accompli ; il dansait fort bien et avait eu de nombreux succès de salon. Il était le père du savant égyptologue qui a succédé à Champollion.

« Quelques mois avant mon arrivée au corps, Mme la duchesse de Berry était venue en Bretagne, et la ville de Lorient lui avait donné un grand bal. La princesse figurant dans le quadrille avait choisi pour son cavalier le colonel de Rougé, et à deux reprises durant la fête elle témoigna du plaisir qu'elle éprouvait à danser avec lui.

« Destiné aux armes spéciales et cavalier dans l'armée autrichienne durant l'année 1800, notre colonel était peu préparé en 1815 à prendre un commandement d'infanterie. Cependant, grâce à son intelligence et à son application, il s'était mis très vite au courant de l'administration d'un régiment.

« Le lieutenant-colonel s'appelait Parchappe. D'une intelligence supérieure, il jouissait dans l'armée d'une très grande réputation. On parlait surtout de la façon héroïque dont il avait défendu en avant d'Essling un vieux château transformé en magasin. Pendant trente heures, il avait tenu dans cette masure avec sa compagnie de voltigeurs du 56e. Masséna l'avait fait décorer de la main même de l'Empereur, en le lui présentant dans l'île Lobau quelques jours après la bataille. A Dresde, en 1813, il avait également fait prisonniers, avec sa compagnie, 600 Autrichiens. Son corps était couvert de blessures. Il avait reçu une balle à Wagram, trois blessures à Polotsk. A l'attaque du château de Brienne où il était chef de bataillon, il avait eu le bras droit traversé par une balle et la jambe gauche trouée

d'un coup de baïonnette, ce qui ne l'avait pas empêché, le surlendemain, de se battre toute la journée à la Rothière. Je l'ai retrouvé quand j'étais maréchal : il était alors général de division, directeur des services administratifs au ministère de la guerre et, je crois aussi, député d'un département lorrain.

« Mon chef de bataillon, un vrai sanglier de champ de bataille, s'appelait Pilhoud. Quoiqu'il fût le fils d'un Cent-Suisse de la garde de Louis XVI, de ces Suisses au costume d'arlequin dessiné par Michel-Ange et armés d'énormes hallebardes, le commandant Pilhoud était un bonapartiste à tous crins. Les officiers l'adoraient pour sa bienveillance; jamais il ne punissait personne. S'il avait eu des ennemis, vingt fois ils auraient trouvé l'occasion de le faire casser à cause de ses propos inconsidérés ; mais eux-mêmes cachaient ses frasques. Il portait toujours sous la plaque fleurdelisée de son shako un aigle ; comme signe distinctif, il détestait les gendarmes. Il était fort gros et rouge de figure, et, comme le disait le maréchal Castellane, son physique était usé et pesant; il ne pouvait marcher qu'avec peine, car il avait eu les reins presque brisés en Espagne dans l'explosion d'un pont miné sur lequel il se trouvait. Il s'était sans cesse frotté aux guérillas, avait été souvent blessé et avait à son actif plusieurs actions d'éclat qu'il racontait volontiers, car il était bavard.

« Presque en même temps que moi arrivait au 47e un chef de bataillon nouvellement promu, du nom de Johannis. Il resta peu au régiment, et je n'ai qu'un souvenir de lui ; mais il est assez bizarre. Son père, colonel au 53e, avait été tué à Wagram. Un boulet lui avait rasé la figure sans le toucher ; la commotion avait été

si violente qu'il était mort, asphyxié, quelques minutes après.

« Aymonin, mon capitaine, avait, comme simple soldat, passé le Rhin sous les ordres de Jourdan et de Kléber. Il était capitaine depuis Lutzen (1813), décoré depuis 1809. Ses supérieurs l'estimaient, et ses soldats l'adoraient. Quoique déjà fatigué, il avait sous les armes une tenue irréprochable.

« M. Menouville, ancien officier de la jeune garde, était notre adjudant-major. Il eut une mort tragique à Mascara, auprès d'Ab-el-Kader.

« Parmi les autres capitaines du régiment, je me rappelle surtout d'Hauteroche, Berger et Ferri-Pisani, qui avaient longtemps servi en Italie sous Masséna, puis sous Murat; ils s'étaient battus contre Fra Diavolo, et c'était pour eux une occasion de raconter mille histoires de brigands sur le royaume de Naples. Ils dansaient fort bien la tarentelle, et bien des fois, dans nos fêtes régimentaires, nous leur avons demandé de nous égayer en se livrant à cet exercice chorégraphique. D'Hauteroche, qui la dansait le mieux, l'avait apprise dans un cantonnement situé sur le bord de la mer devant les temples de Pestum. Le royaume de Naples, prétendait-il, est infesté par des araignées gigantesques dont la morsure cause des fièvres froides, presque toujours mortelles, pour celui qui ne peut transpirer immédiatement après avoir été piqué. Pour obtenir cette transpiration, les habitants du pays se livrent à des exercices d'une exubérance violente qu'ils exécutent en cadence. C'est la danse nationale appelée tarentelle, du nom même de l'araignée qui en a provoqué l'invention.

« A côté de ces capitaines de l'armée d'Italie, il y avait ceux de la Grande Armée qui avaient combattu sous les yeux de Napoléon; Patoureau entré aux vélites de la garde en 1804 et qui avait fait toutes les campagnes aux voltigeurs ou aux flanqueurs-grenadiers. En 1814, Napoléon lui avait remis la croix d'officier de la Légion d'honneur sur la proposition du maréchal Mortier, pour un fait presque incroyable. On était en Champagne, non loin de Montmirail; Patoureau étant adjudant-major plaçait les grand'gardes des flanqueurs-grenadiers à quelques centaines de mètres en avant d'un bois, lorsqu'il voit sortir une compagnie de soldats russes qui s'avance dans la plaine; lui seul lance son cheval au galop en brandissant son sabre. Les Russes prennent peur; ils rentrent dans le bois, Patoureau les suit; ses soldats le croient perdu et courent à toutes jambes pour lui prêter main-forte; mais quel n'est pas leur étonnement de le voir bientôt revenir conduisant soixante-deux sous-officiers et soldats désarmés qu'il a faits prisonniers à lui tout seul! Patoureau s'était jeté sur les fuyards, en avait tué trois à coups de sabre; les autres s'étaient rendus.

« Patoureau avait eu la cuisse traversée d'une balle à Lutzen, et un biscaïen l'avait atteint en pleine poitrine à Leipzig.

« Je ne veux pas oublier Amiot, qui était du carré devant lequel Napoléon avait fait flairer un obus à son cheval à Arcis-sur-Aube. A Eylau il était sergent; dans un corps-à-corps terrible, il reçoit des Russes trois coups de sabre sur la tête et quatre coups de baïonnette dans le ventre; Drouot qui l'avait vu combattre sous ses yeux le protégeait beaucoup. Puis Gand, qui avait

servi aussi aux chasseurs de la garde; Briançon, qui avait fait partie de l'immortelle division Gudin et avait été blessé à la Bérésina : il n'avait jamais quitté la Grande Armée que pour être emmené prisonnier en Sibérie, où il était resté jusqu'à la fin de 1814.

« J'avais pour lieutenant un nommé Huguet, qui avait été blessé à Wagram. Il était resté longtemps simple soldat : il était très ferré sur la discipline, très dévoué, mais illettré et commun; les jeunes officiers l'appelaient « le cordonnier », parce qu'il raccommodait lui-même ses effets.

« Un de mes camarades nommé Hardel avait reçu un biscaïen dans l'épaule aux Arapiles et en était devenu presque bossu; il avait l'habitude de dire : « J'ai beaucoup voyagé dans mes équipages. » — C'était son sac qu'il appelait ses équipages. — Les premiers temps, il me regardait avec un air tout particulier qui ne m'échappa pas. Ennuyé de cette observation perpétuelle, qui semblait venir d'un sentiment de crainte ou de répulsion, je le pris un jour à part et je lui dis : « Mais, « mon cher camarade, pourquoi donc me regardez-« vous d'une façon bizarre?

« — Eh! c'est qu'on pourrait être inquiet à moins... « Si je croyais aux revenants, je croirais que vous en « êtes un. Je suis bien sûr de l'avoir vu mort, et bien « mort, à Ligny, mon sous-lieutenant, et même que « j'ai déposé son cadavre dans une charrette. Eh bien, « vous lui ressemblez tellement... que je crois par mo-« ments que vous êtes lui-même.

« — N'étiez-vous pas à la compagnie de carabiniers « du troisième bataillon du 6e léger?

« — Mais oui.

« — C'est mon frère, le sous-lieutenant de cette com-
« pagnie, qui est mort à vos côtés.

« — Ah! j'étais son sergent-major; il a été tué raide
« d'une balle à la tête à côté de moi!... et je comprends
« pourquoi vous me le rappelez tant. »

« Plusieurs lieutenants et sous-lieutenants avaient, comme Hardel, participé à la grande épopée de la Révolution et de l'Empire. Deux d'entre eux nous parlaient surtout de Waterloo. C'était un nommé Rigaud, esprit cynique, mais très brave. Il avait fait partie de l'un des régiments défoncés par la brigade Posomby, et il racontait le trait suivant :

« J'étais poursuivi par un lancier anglais qui s'ap-
« prêtait à me percer de sa lance; comme je fuyais
« à travers un sentier, j'aperçois devant moi un petit
« fantassin qui courait aussi; grâce à ma vigueur, j'em-
« poigne le fantassin, je le place derrière moi, et il
« reçoit le coup de lance qui m'était destiné. »

« Un autre lieutenant, Formiol, racontait, lui aussi, qu'il avait été culbuté par des dragons anglais, mais que ces derniers avaient beaucoup de peine à sabrer les fantassins français dans le dos, parce que ceux-ci portaient des sacs très hauts qui montaient jusqu'au shako.

« Parmi une foule de héros inconnus et oubliés, je vous citerai encore comme étant un original de premier ordre, le lieutenant Moussoux, une sorte de géant qui s'était distingué comme sergent au siège de Girone, en Espagne. Dans une vigoureuse charge à la baïonnette, il s'empara d'un drapeau qu'il cacha dans un buisson, se proposant d'aller le rechercher après la bataille. Mais quand il revint, le drapeau n'y était plus! Un autre que

lui, plus malin sans doute, mais moins brave a coup sûr, l'avait enlevé et avait été le porter au maréchal Suchet. « C'était pourtant bien moi qui avais pris ce drapeau », ne cessait de répéter Moussoux. Six blessures et un an de captivité sur les pontons anglais avaient été sa récompense, et il n'avait reçu la croix de la Légion d'honneur qu'à son retour de captivité, sous la Restauration.

« J'ai revu Moussoux vingt ans plus tard, lorsque j'étais aide de camp du prince président Louis-Napoléon. C'était en 1852, à l'inauguration du chemin de fer de Toul à Nancy. Sur le quai de la gare de Toul, à côté des autorités, étaient rangés de vieux soldats de toutes les époques, de tous les corps, et par suite vêtus des uniformes les plus disparates. Au milieu, une sorte de géant dominait tous les autres. C'était Moussoux, le vieux Moussoux du 47e. Il avait son uniforme de 1830 : un frac avec un shako gigantesque en forme de pot de fleurs.

« Il était bien vieux. Ses habits tout étriqués et usés étaient tellement démodés qu'il avait l'air d'un revenant. Son aspect était misérable. M'approchant de lui : « Vous ne me reconnaissez pas ? » lui dis-je. Lui, tout tremblant, met la main à son shako : « Mon général... « mon général, je n'ai pas l'honneur... — Voyons, rap- « pelez vos souvenirs; j'étais sous-lieutenant au 47e, « en 1828. Vous étiez capitaine... Vous êtes bien Mous- « soux... Moussoux qui, après avoir pris un drapeau à « Girone, a continué à charger les Espagnols et qui, une « fois la charge finie, n'a pas retrouvé son drapeau. — « Mais oui, mon général ! Je me souviens de vous, « maintenant ; vous n'aviez ni moustache ni barbiche « à ce moment. »

« J'éprouvai un tel plaisir à retrouver un vieux camarade du 47e que je me jetai dans ses bras. Ce pauvre Moussoux pleurait comme un enfant, et moi, j'étais aussi ému que lui. Nous nous embrassâmes à plusieurs reprises.

« Je savais que le pauvre diable, quoique décoré, ne touchait pas les 250 francs attribués annuellement aux militaires légionnaires. J'ignorais pour quelle cause sa situation n'avait pas été régularisée. Je lui dis alors : « On ne vous paye pas votre croix? — Non, mon géné- « ral. — Eh bien, je m'en charge. » Et, à partir de ce jour, jusqu'à sa mort, je lui servis les 250 francs auxquels il avait droit. Autrement il n'aurait rien accepté de moi. Je mis dans la confidence le percepteur de sa commune, qui lui versa cette somme comme si elle eût été inscrite au budget. Moussoux est mort sans se douter de ma supercherie.

« Il y avait au 47e le lieutenant Wattier, qui ne parlait qu'avec la plus grande difficulté, parce qu'il avait eu à Leipzig la langue coupée par une balle ; le lieutenant Infernet, fils d'un capitaine de vaisseau, neveu de Masséna, et lui-même mousse, matelot, officier de marine, puis canonnier, puis enfin officier d'infanterie.

« Et enfin, ce bon vivant de Riollet, blessé à Heilsberg et à Friedland, adversaire de Mina dans les montagnes de Catalogne, pendant trois ans, véritable enfant de Paris, d'une jovialité spirituelle, mais quelquefois naïve jusqu'à faire éclater de rire ; il est mort à mes côtés en Afrique.

« Au nombre de nos officiers, anciens émigrés ou chouans, je vous citerai le capitaine de Pengern, issu d'une vieille famille bretonne. Il prétendait que ses

ancêtres avaient le droit de monter dans les carrosses du Roi ; quant à lui, sa figure annonçait qu'il professait un culte immodéré pour le vin. Selon moi, et malgré ses dires, il n'avait été ni chouan ni émigré, mais simplement sapeur avant de devenir officier.

« Avec lui se trouvait le capitaine Verberne, successivement soldat dans l'armée de Condé, chouan et soldat ou officier dans l'armée suisse et dans l'armée anglaise jusqu'à Waterloo. Il s'était battu vingt-cinq ans contre les officiers, maintenant ses camarades. C'était un homme très simple avec tous. Son histoire était un vrai roman à la Dumas. Il me l'a contée plus tard en Afrique; car, en 1830, Verberne continua à servir au régiment et prit la cocarde tricolore sans aucune difficulté.

« Il avait comme ami le grand Madier, capitaine depuis 1815, d'abord garde d'honneur sous le prince Eugène, puis chef de partisans royalistes dans le Midi, sous les ordres du duc d'Angoulême au moment de Waterloo; il est mort en combattant sous les plis du drapeau tricolore à l'assaut de Constantine.

« Enfin, je tiens à citer le lieutenant Wattebled, un royaliste, qui dessinait d'une façon charmante ; il me montra une fois un album des vues les plus pittoresques de la Belgique et de la Hollande qu'il avait traversées en tous sens, le sac au dos, comme garde national, lors de la descente des Anglais à Walcheren. Son père était armateur au Havre et avait une grosse fortune. En 1815, alors que les gardes du corps, mousquetaires et gendarmes de la maison du Roi fuyaient, tout chamarrés d'or, devant les troupes de ligne et les populations soulevées par le retour de l'île d'Elbe, Wattebled, qui

possédait un beau yacht amarré dans un des bassins du Havre, y recueillit plusieurs des fuyards, et même des plus huppés : il les transporta en Angleterre. Ça lui avait valu d'avoir été nommé officier après Waterloo. C'était un homme de bonnes façons et très agréable en société.

« Enfin, je regretterais d'oublier notre tambour-major, un homme superbe, décoré de la Légion d'honneur. Il avait été d'abord marin de la flotte, puis il était devenu je ne sais comment tambour-major dans l'artillerie à pied de la vieille garde. Qu'il devait être beau avec le bonnet à poil et sous l'uniforme bleu à passe-poils rouges de cette phalange d'élite !

« Je pourrais vous les citer tous, mes camarades de 1828... J'ai gardé d'eux de si bons souvenirs... J'étais jeune, et, voyez-vous, il ne faut jamais vieillir. Je ne sais plus quel auteur cite une peuplade chez laquelle on tue les vieillards lorsqu'ils ne sont plus bons à rien, comme on coupe les branches mortes d'un arbre... Cette peuplade n'avait pas tout à fait tort.

« Quoique d'origines si diverses et d'éducation si différente, puisque des vétérans de la République et de l'Empire étaient commandés par des émigrés ou des grands seigneurs qui n'avaient jamais vu le feu, les officiers faisaient bon ménage ensemble. On ne parlait pas politique, on faisait son service. Le colonel, M. de Rougé, était pour beaucoup dans l'esprit du régiment ; par son tact et son amabilité, il avait su unir en un seul corps ces membres si divers et les animer d'un esprit réellement militaire. L'attachement des officiers à leur régiment était tel que plusieurs avaient refusé de l'avancement pour ne pas changer de corps.

« Lorsque la retraite venait atteindre l'un d'eux, il était accompagné religieusement par les officiers et sous-officiers de son régiment, jusqu'à un lieu assez éloigné de la ville ou du camp, où tous l'embrassaient en lui souhaitant longue vie et bonheur : cet esprit de corps, que les événements et des mesures imprudentes semblent avoir affaibli, était une source de vigueur extrême dans le régiment, et sa valeur en était décuplée.

« Je fus frappé, à la fréquentation de mes nouveaux camarades, de leurs qualités morales : tous, à une exception près, étaient des gens d'honneur et de dévouement, accessibles à tous les sentiments généreux, quoique chez beaucoup l'éducation et l'esprit ne fussent pas à hauteur, et que l'âge, les infirmités, les blessures eussent affaibli les qualités physiques de bon nombre d'entre eux.

« Bien souvent j'ai lu et relu le portrait que le général Foy avait fait de l'officier d'infanterie. Je ne pourrais pas mieux peindre mes camarades du 47e de ligne : ils brillaient resplendissant de pureté et de gloire. Fils, pour la plupart, du laboureur et de l'artisan, leur existence était tissue de privations ; sobres, braves, simples, désintéressés, marchant à pied à la tête de leurs soldats et leur donnant tous les beaux exemples, la plupart d'entre eux devaient tomber ignorés dans quelque combat lointain ou sur quelque grand champ de bataille ; soutenant tout avec leurs armes et ne profitant presque jamais de rien, ils étaient les vrais martyrs du devoir et de la résignation. Que de beaux caractères dans cette race d'hommes que l'on ne louera jamais assez !

« Suivant l'usage, dès mon arrivée, je me mis en devoir de faire mes visites. J'avais naturellement mon uniforme tout flambant neuf, un énorme shako en pot de fleurs avec une plaque fleurdelisée, une cocarde blanche, surmontée d'un pompon double en laine. Nous portions alors un habit ajusté à collet et parements rouges, avec une rangée de boutons et de très longues basques qui battaient les mollets ; nous avions encore le pantalon bleu et l'épaulette d'or. C'était la première ou la seconde fois que j'endossais ma grande tenue ; j'étais sans doute encore un peu gêné dans les entournures et les manches que la mode exigeait de porter très étroites ; juste au moment où je sonnais à une porte, un vieil abbé, qui avait dû être aumônier ou servir en Vendée, me cria : « Tiens, voilà des épaulettes « qui n'ont pas encore été noircies par la poudre. » Je me retournai furieux, prêt à châtier l'insolent. Mais en apercevant le vieux prêtre qui souriait d'un air narquois, force me fut de rengainer ma colère et de réprimer toute velléité de me battre ; mais je demeurai longtemps vexé de cette apostrophe dont je ris aujourd'hui. J'ai entendu souvent, il est vrai, parler la poudre depuis.

« Lorient est un triste port où il n'y a pas de mer. Cette première garnison, au bout de quelque temps, me parut sévère. Le dimanche, heureusement, nous descendions en bateau le cours de la rivière, et nous allions faire des parties au delà de Port-Louis sur les plages de l'Océan, à quelques lieues de la ville.

« De Lorient nous faisions des marches ou même des détachements sur la côte aux environs.

« J'eus ainsi l'occasion de voir à Sainte-Anne d'Auray

des *pardons* superbes, auxquels prenaient part des milliers d'hommes et de femmes, parés de riches costumes qui dataient de plus d'un siècle. C'était, pour les hommes, la veste avec la chemise flottante sur le pantalon bouffant comme on la portait du temps de Louis XIV; ainsi la voit-on encore à la Comédie-Française dans les pièces de Molière. Quelle piété, quel recueillement dans ces masses! On peut taxer ce sentiment populaire de superstition... moi, quand je me souviens de cette foi naïve, je suis encore sous l'impression du respect pour la religion qui enfante de telles émotions.

« Nous étions là dans le pays des mégalithiques par excellence : mais ces monuments, même ceux de Carnac, me firent peu d'effet.

« Souvent, dans nos marches, nous voyions les dolmens dont les tables supérieures émergeaient au-dessus du sol, au milieu de bruyères et d'ajoncs. Ces masses de granit aux parties rugueuses me rappelèrent les hippopotames du Jardin des Plantes, dont les énormes dos, également rugueux et gris comme les pierres préhistoriques, apparaissent sortant de l'eau d'un bassin.

« A ce moment, dans les environs de Lorient, il n'était question que des monuments élevés à la mémoire des morts de Quiberon. Le duc d'Angoulême et la duchesse, la fille de Marie-Antoinette, comme la duchesse de Berry, étaient venus successivement en pèlerinage à Auray, à Quiberon et particulièrement au « Champ des Martyrs ».

« Je fis partie du détachement appelé de Lorient pour la cérémonie de l'inauguration de la chapelle sépulcrale à la Chartreuse d'Auray et de celle de la chapelle expiatoire au « Champ des Martyrs ».

« C'était le 15 octobre 1829. Il y avait un concours considérable de gens de toutes sortes, des corporations, des paroisses, curés, bannières et musique en tête. On me montra un certain nombre de vieillards ayant combattu à Quiberon. Un d'eux, un vieux paysan, sorte de géant, avait une longue barbe blanche sans moustache, comme un Américain, des cadenettes et une queue comme un hussard de la République.

« La Chartreuse, où sont déposés les ossements des fusillés de 1795, est un vieux couvent élevé au milieu des bois, sur l'emplacement du champ de bataille d'Auray où Charles de Blois, vaincu, avait dû abandonner la Bretagne à son compétiteur Jean de Montfort. Durant la Révolution, les Chartreux s'étaient dispersés, sauf un qui demeura là sans être jamais inquiété. Sous l'Empire, des religieuses fondèrent dans le couvent une institution de sourds-muets, et le vieux Chartreux y demeura encore en qualité de directeur spirituel. Je me le fis montrer en cette occasion.

« La cérémonie fut surtout fort belle au « Champ des Martyrs ».

« C'est le nom que, dans un sentiment naïf et touchant, les habitants du pays donnent au terre-plein sur lequel ont été passés par les armes les sept cents émigrés pris à Quiberon. Le cortège et les troupes s'y rendirent en quittant la Chartreuse par un chemin tortueux bordé de grands arbres, sans aucun horizon. A un tournant s'ouvrit à nos yeux un vaste cirque, bordé à gauche de collines couvertes d'arbres séculaires; à droite étaient les marais du Loc dont l'immense nappe d'eau s'étend dans les landes couvertes de bruyères et d'ajoncs en fleur. Devant nous, entre le marais et la

forêt, une esplanade bordée de sapins; au fond, une petite chapelle : c'était le *Champ des Martyrs;* c'était la chapelle expiatoire. L'inscription qui surmontait la porte me frappa par sa simplicité : *Hic ceciderunt.* (Pas un mot de plus.)

« Sur l'esplanade s'entassa la foule bariolée aux costumes si divers; ce site splendide, cette forêt que l'on aurait pu, dans ce pays des dolmens, appeler druidique, ce marais triste et poétique, entouré de landes, qu'éclairait un soleil d'automne qui colorait tout en rouge, formaient un spectacle inoubliable. L'émotion des assistants, le souvenir de cette grande victoire de Quiberon où avaient été vaincus les Anglais et des Français armés contre leur propre patrie, la triste et héroïque fin de ceux qui avaient mis bas les armes, tout cela me causa une impression profonde.

« De nos camarades, aucun n'avait assisté à Quiberon. Mais j'en avais mille fois entendu parler par mon père qui avait été en Bretagne et en Vendée l'année suivante, et par mon oncle Collinet de Labau qui également avait servi d'aide de camp à Frotté et à Bruslard, et dont un frère avait été tué à Quiberon.

« En outre, l'un de mes camarades, d'Hauteroche, était, comme vous allez le voir, assez au courant des événements. — C'était lui qui dansait si bien la tarentelle. — Il était très soigné, joli garçon, grand, causant bien, de très bonne famille, bien élevé et sortant de l'École de Fontainebleau; il affectionnait raconter ses bonnes fortunes; à l'en croire, il en avait eu en grand nombre et des plus bizarres, dans toutes les parties du monde. Maintes fois en Espagne et dans le royaume de Naples il avait été menacé des poignards de quelques

maris trompés, et, toujours averti par l'objet de ses tendresses, il avait pu échapper aux coups dirigés dans l'ombre contre lui. En 1810, il avait débarqué avec un détachement français en Sicile; mais ses troupes étaient bientôt reparties; il était resté et avait été contraint de se cacher; car les naturels n'eussent pas tardé à régler son sort. Une femme qu'il connaissait arriva comme un *deus ex machina* et le sauva encore.

« Il était en demi-solde au moment du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Se trouvant dans la cour des Tuileries le 30 mars 1815 au soir, il se précipita sur l'Empereur au moment où il sortait de sa berline et fut un de ceux qui, s'emparant de sa personne, l'emportèrent en triomphe au-dessus de leur tête au milieu des hourras d'une foule immense de peuple, d'officiers généraux, d'hommes d'État et même de dames en grande toilette

« D'Hauteroche avait été aide de camp du général Bonté, et c'est de ce dernier, acteur principal dans la journée de Quiberon et ami personnel de Hoche, qu'il tenait maints détails et anecdotes sur les événements et sur le pacificateur de la Vendée. Entre autres choses, il racontait volontiers en quelle circonstance s'était fait le mariage du général Bonté.

« Toujours dans cette même bataille de Quiberon, un chef des chouans, le marquis de Pont-Bellanger, dernier rejeton des Tanneguy-Duchâtel, fut tué; il laissait une jeune veuve fort jolie, fille unique du marquis de Grego possesseur d'une des plus grosses fortunes foncières de la Bretagne avant la Révolution. Ce marquis de Grego, ayant été tué quelque temps auparavant en Vendée, sa fille, la marquise de Pont-Bellanger, orpheline et veuve à dix-huit ans, vint peu de temps

après la bataille de Quiberon implorer à Rennes la protection de Hoche ; celui-ci ne tarda pas à tomber sous les charmes de la jeune femme et l'attira à son quartier général. Pour parfaire son œuvre de pacification, Hoche se servait des moyens les plus variés. La séduction des gens lui paraissait plus utile et plus profitable que la répression ou la violence ; et nul ne sut en Bretagne user mieux que lui des prêtres et des femmes pour convertir les cœurs et les esprits.

« Il n'eut garde, le jour où il se trouva en présence de la marquise de Pont-Bellanger, de ne pas employer son influence. Celle-ci se prêta volontiers aux désirs du jeune général et devint un des agents les plus actifs de l'œuvre de pacification. En ces circonstances Hoche fit épouser sa protégée à son ami et compagnon d'armes, le colonel Bonté ; et la marquise de Pont-Bellanger, de veuve de général vendéen, devint ainsi la femme d'un chef de brigade républicain.

« Peu après, Hoche quitta la Vendée et mourut à Wetzlar. Bonté perdit beaucoup avec lui ; car de ce jour il n'avança plus en grade et resta colonel jusqu'en 1813, quoiqu'il se fût battu avec éclat à Wagram et qu'il eût repris lui-même, à quatre Autrichiens qu'il tua, le drapeau de son régiment.

« Aussi, quoique Mme Bonté fût la fille et la femme de deux chefs vendéens, tués les armes à la main pour la cause du Roi, elle n'avait pas pu encore, en 1829, obtenir de Louis XVIII et de Charles X la restitution de ses biens, et elle vivait toujours d'une façon fort modeste avec son mari, qui n'avait eu non plus aucun avancement depuis 1813. Certainement l'héritière du marquis de Grego, l'ancienne marquise de Pont-Bel-

langer, aurait participé aux faveurs dont on comblait les plus insignifiants des anciens chouans, si on n'avait pas connu en haut lieu son rôle secret et habile auprès de Hoche.

« Pendant mon séjour à Lorient, il m'arriva deux mésaventures dont je ris beaucoup aujourd'hui.

« Il y avait alors une troupe de théâtre assez bonne dont je suivais assidûment les représentations. C'était pour moi un plaisir tout nouveau, car je n'étais plus retourné au spectacle depuis le jour où Mlle Mars m'avait tourné la tête. Dans la troupe de Lorient se trouvait une jeune première, nommée Mme Eugène, que mon imagination me représentait comme l'idéal de la grâce et de la beauté.

« Je n'avais pas vu cette actrice ailleurs que sur la scène, et, comme je l'y voyais de loin, je la trouvais parfaite sous tous les rapports, et je me plaisais à vanter ses charmes incomparables à mes camarades; mais je surprenais quelquefois des sourires inquiétants sous leurs moustaches grises.

« Un matin, je me promenais avec l'un d'eux, sur un cours aboutissant au marché découvert, et je discourais avec enthousiasme de l'objet de mes rêves. « Lui avez-vous parlé? me demanda mon compagnon. — Oh! non, jamais. Je ne l'ai vue que sur la scène. — Mais alors, vous ne la connaissez pas? — Hélas! non. — Que me donneriez-vous si je vous la faisais voir et même causer avec elle? car je la connais, moi. — Oh! m'écriai-je, tout. — Allons, venez avec moi. » Et me prenant le bras, il me conduisit au marché, et là, me montrant une femme commune, grossière, mal vêtue, déjà âgée et flétrie, qui marchandait une sole en tenant

sous son bras un panier de carottes et de navets, il me dit : « La voilà. » Je n'en pouvais croire mes yeux, mais il fallut bien pourtant me rendre à l'évidence : une des premières illusions de mon jeune âge venait de tomber. Cela me guérit un peu de mon admiration pour les actrices. Mme Eugène, après Mlle Mars... Décidément j'avais du goût pour les personnes d'un âge mûr.

« La seconde de mes mésaventures m'a depuis beaucoup profité. J'avais emporté quelque argent de la maison maternelle : je commençai par en prêter généreusement à un vieil officier, qui ne me le rendit jamais : je perdis le reste au jeu de la manière suivante. J'allais souvent à la sous-préfecture, où l'on jouait un peu : un jour, le sous-préfet, M. Sers, me proposa une partie d'écarté : mon amour-propre m'empêcha de refuser, je m'assis en face de lui et ne me levai que complètement à sec. Je ne crois pas avoir fait de toute ma vie un placement meilleur : car j'avais éprouvé une telle secousse en me sentant tout d'un coup sans le sou que je n'ai jamais joué depuis.

« Deux ou trois jours après ma perte, je reçus l'ordre de quitter Lorient pour me rendre à Belle-Isle en Mer, et je dus me mettre en marche, n'ayant dans ma poche qu'à peine un écu; et encore une de mes pièces de quinze sols était fausse. Je me dirigeais, par Auray, jusqu'au fond de la presqu'île de Quiberon. Dans cette marche, je me souviens avoir vu plusieurs monuments druidiques, — les seuls qui m'aient jamais fait impression; — c'étaient des dolmens élevés au-dessus du sol : on les voyait ainsi distinctement se profiler au-dessus des ajoncs sur le fond du ciel bleu. Un peu plus loin, c'était un groupe de menhirs plus grandiose que l'ali-

gnement de Carnac : ces pierres, debout, étaient en cercle comme les musiciens d'un orchestre qui exécutent un morceau. Deux ou trois autres, plus éloignés, apparaissent comme des retardataires venant retrouver leurs camarades déjà groupés.

« L'étape avait été longue ; aussi j'arrivais assez fatigué au village de Saint-Pierre, notre gîte ce jour-là. Après avoir veillé à l'établissement du cantonnement, comme il était fort tard, je m'endormis profondément dans une cabane de pêcheur ; mais le lendemain matin je me levai de très bonne heure et, en attendant le bateau de Belle-Isle, je profitai de la matinée pour parcourir le champ de bataille de Quiberon. Le vieux matelot, mon hôte, me servit de guide ; il était assez âgé et avait été témoin et acteur dans le drame de 1795 ; il me conduisit sur une falaise qui dominait la « mer sauvage ». « Là, dit-il, j'ai vu Hoche et Sombreuil se « promenant l'un près de l'autre, se parlant d'abord « avec animation, puis revenant ensuite à une attitude « calme et triste. C'étaient deux beaux hommes ; tous « deux avaient l'air noble et brave. »

« Je me rappelais alors tous les récits de d'Hauteroche. Il m'avait affirmé que Hoche n'avait jamais pu ratifier la parole de l'armée qui avait crié aux émigrés au milieu du combat : « Rendez-vous, il ne vous sera fait aucun mal. » Mais il avait cherché à obtenir leur grâce. Pour cela, il avait envoyé Tallien à Paris rendre compte de la victoire et demander la vie des prisonniers. Il avait cru en Tallien le thermidorien, celui qui avait menacé de percer Robespierre de son poignard à la tribune.

« Tallien, en effet, était parti tout feu, tout flamme,

entièrement sous l'influence des idées de pitié qui dominaient à l'armée; mais, à peine à Paris, il s'opéra en lui un revirement complet.

« Un député royaliste de la Bretagne, Lanjuinais, était la cause involontaire de ce changement : la veille de l'arrivée de Tallien, il avait dit à la femme de ce dernier, la belle *Notre-Dame de Thermidor*, que dans les milieux de la Convention on commençait à trouver à Tallien des allures monarchistes, qu'on le représentait comme vendu à l'Espagne, et que, dans toute la campagne de Quiberon, il avait toujours agi pour faciliter la restauration.

« Tallien n'était brave que pour sauver sa peau; cette fois il eut peur pour elle, et il devint aussi sanguinaire qu'il avait cherché à paraître philanthrope l'année précédente. De ce moment, la loi sur les émigrés devait être appliquée dans toute sa rigueur.

« Hoche aurait dû intervenir en cette circonstance. Le cri de clémence qu'il eût poussé alors, au nom de l'humanité, pour demander la grâce de ceux qu'il avait vaincus et pour tenir la promesse faite par son armée, eût certainement encore augmenté sa gloire.

« Je restai longtemps à méditer sur ces événements et sur la gloire de Hoche, si vite enlevé à l'armée et à la France, puis je dus m'occuper de m'embarquer, moi et mes hommes. La traversée de Quiberon à Belle-Isle demandait quelques heures seulement, mais la mer était mauvaise, et j'arrivais au Palais, capitale de Belle-Isle, dans un état assez piteux. Je fus toutefois charmé de mon passage dans cette garnison. D'abord je séjournai dans la citadelle, château fort bordé par la mer, aux murailles élevées, aux chemins de ronde intermi-

nables qu'avait construits sur le bord de la mer le premier cardinal de Retz, et où son neveu, le héros de la Fronde, s'était réfugié après son évasion du château de Nantes. On nous montrait aussi les cachots où avaient été enfermés Fouquet et Toussaint-Louverture. De ses bastions on avait une vue superbe.

« Jamais je n'avais vu la mer avant ce voyage. Quel spectacle ce fut pour moi que l'océan Atlantique venant se briser en lames immenses sur les rochers de Belle-Isle ! Quoique je n'aie jamais aimé faire mon Chateaubriand, je restai cependant des heures entières absorbé complètement par le spectacle admirable de ces parages. A l'ouest de l'île, la noire falaise de granit s'élève haute et à pic; les dépôts de mica l'ont couverte comme d'un semis d'argent qui brille sous le soleil; les flots, en la battant depuis des milliers de siècles, l'ont tellement minée, effritée, sapée, qu'elle affecte dans ses contours les sinuosités les plus vagabondes : on dirait une dentelle de Venise déchiquetée.

« En avant, sont des blocs jetés là par quelque révolution terrestre d'âge préhistorique. Par moments, on croirait être en présence d'un lion cyclopéen, quatre fois plus grand que l'Arc de triomphe, ou d'un sphinx taillé à l'échelle des pyramides d'Égypte. Je vois encore, au milieu des vagues, une masse énorme, noire et brillante, une sorte de crâne d'animal, percé de part en part, dans lequel je croyais distinger la cavité des yeux dans un évidement qui, traversant le rocher, laissait apercevoir le jour de l'autre côté. Il fallait voir les lames d'un bleu sombre, immenses en longueur et en hauteur, s'avancer pour venir tomber en bouillons d'écume sur les rochers et la falaise argentée, ou bien

s'élever en flocons blancs si gros et si hauts que je les pris, tout d'abord, pour une bande considérable de mouettes blanches s'envolant vers les nuages. Dans mes divers voyages, jamais je n'ai joui d'un aussi beau spectacle.

« Je ne suis pas un grand philosophe, et mon émotion d'alors vous paraîtra peut-être digne d'un enfant : elle m'amenait tout simplement à penser que l'homme est bien petit à côté de la nature et de son Créateur.

« Il n'y a pas, dans l'île, de rivière, mais la mer y pénètre dans des criques profondes, sinueuses et toutes verdoyantes, que les fjords de Norvège me rappelèrent beaucoup quand j'allai dans ce pays en 1855.

« A Belle-Isle, j'entrai dans une intimité plus complète avec mon capitaine Aymonin, qui était fort bienveillant; il était aussi très religieux et ne manquait jamais la messe le dimanche. Je ne sais où il avait pris ses habitudes de piété; mais ce n'était, à coup sûr, pas en parcourant le monde sous les ordres de Jourdan, de Kléber et de Bonaparte.

« Il avait épousé une excellente femme, sorte de géante, qui avait quelque fortune et qui me prit en affection. Durant notre séjour à Belle-Isle en Mer, comme d'ailleurs pendant tout le temps que je fus dans sa compagnie, le capitaine Aymonin m'invita à dîner le dimanche, avec mon lieutenant Huguet. Quelquefois il avait d'autres convives, notamment le commandant Pilhoud, qui avait longtemps servi comme soldat, puis comme sergent avec lui à la 12e légère.

« Mme Aymonin faisait elle-même un certain noyau dont elle était très fière, et auquel, je dois le dire, nous faisions grand honneur; elle avait aussi un talent

particulier pour la fabrication des confitures. C'était, en un mot, une maîtresse de maison accomplie, et j'ai conservé pour elle la reconnaissance de l'estomac en même temps que celle du cœur. Elle n'avait jamais eu d'enfants, et, dans mon isolement, je retrouvais auprès de cette femme, qui me faisait un si simple, mais si cordial accueil, comme une seconde mère, et dans la maison d'Aymonin, comme un nouveau foyer paternel

« La soupe aux choux toute fumante était toujours le premier plat du repas dominical. Mme Aymonin elle-même nous la servait avec une sorte de satisfaction particulière qui semblait dire : « Est-ce assez bon? « Vous ne trouverez de meilleure soupe nulle part ail- « leurs. »

« J'éprouve encore un véritable plaisir à me souvenir de ces repas modestes auxquels elle nous conviait avec tant de bonhomie, je pourrais dire de tendresse.

« A table, j'aimais à faire parler Aymonin et Huguet de leurs campagnes.

« J'étais déjà en possession des livres que j'avais achetés chez Dumaine, et j'éprouvais une sorte de fascination au récit des guerres de l'Empire; aussi buvais-je les paroles d'Aymonin, et le soir je relisais dans mes livres ce qu'il m'avait raconté le jour. Le dimanche suivant, je revenais tout nourri des récits de mon capitaine et tout préparé par mes études de la semaine à mieux comprendre et à mieux apprécier ceux qu'il allait me faire. J'arrivais ainsi à revivre en quelque sorte la vie d'Aymonin, et, à soixante-cinq ans de distance, je me souviens des moindres détails de son odyssée, comme s'ils m'avaient concerné personnellement. »

Grâce à la mémoire impeccable du maréchal Canrobert, l'histoire d'Aymonin m'a été facile à rédiger. J'ai dû toutefois la compléter par des recherches faites aux Archives historiques et administratives de la guerre. Quand je trouvais quelque fait nouveau, quelque anecdote se rapportant au vieux capitaine, je les communiquais de suite au maréchal; il dévorait le document retrouvé, le discutait, le paraphrasait, puis rapprochant le fait nouveau de ceux que sa mémoire conservait, il reprenait ses récits avec la verve et l'ardeur qui ne le quittèrent pas avant son dernier jour

Je vais donc essayer de retracer la vie d'Aymonin : non seulement elle est curieuse sous plus d'un rapport, mais elle a contribué à donner au futur maréchal Canrobert, alors sous-lieutenant, une partie de l'expérience que ne lui auraient pas donnée vingt-cinq années d'études dans les livres.

Aymonin avait débuté au blocus de Mayence, ce fameux blocus que bien des généraux ont déclaré plus dur pour les troupes que la retraite de Russie. Il y gelait à pierre fendre, les troupes n'avaient même pas pour se remonter l'émulation du combat, puisque pendant près de six mois il n'y eut pour ainsi dire pas d'escarmouches.

Les soldats vivaient, par petites escouades de quatre ou cinq, dans des trous qu'ils creusaient eux-mêmes ; ils y étaient comme des bêtes fauves dans leurs tanières. Malgré le froid, ils ne recevaient aucune distribution; leurs vêtements étaient en lambeaux, ils allaient demi-nus par une température de 15 à 20 degrés au-dessous de zéro. Beaucoup d'entre eux avaient perdu leur tricorne d'ordonnance et portaient en guise de

couvre-chefs des bonnets de toutes formes, des foulards, des toques faites avec des peaux de moutons, de chèvres ou de rats qu'ils avaient dévorés. Les uniformes n'étaient pas moins bigarrés : les soldats de l'ancienne armée royale avaient encore leurs vêtements blancs, les volontaires l'habit bleu ; d'autres s'étaient taillé des vestes dans de vieilles couvertures ; les uns portaient des pantalons, les autres des culottes, et tous, on le comprend, mouraient de froid.

L'armée souffrait peut-être plus encore du manque de nourriture. De distributions... il ne pouvait en être question. Comme tout avait été dévasté fort loin dans les environs, les soldats ne trouvaient rien ; ils n'avaient d'autre ressource que de piller les paysans. Lorsqu'ils savaient qu'un champ venait d'être ensemencé, ils allaient la nuit, avec leurs baïonnettes, retourner les terres et recueillir un à un les grains de blé, d'avoine ou d'orge semés la veille. Les meilleures maraudes étaient celles des pommes de terre ; quand ils tombaient sur un champ où l'on préparait la culture de ce légume, on enlevait les semences faites de quartiers entiers.

« Les troupes cependant étaient admirables de dévouement, et, durant cet hiver terrible, la moitié d'entre nous, disait Aymonin, périt de froid. Nous étions disciplinés, prêts à tous les dévouements devant l'ennemi, mais il était impossible de nous empêcher de marauder. Autant eût valu nous ordonner de nous laisser mourir de faim.

« Au moment où j'arrivais au corps, le Comité de salut public exerçait encore une autorité sans limites. Nous autres soldats, nous avions peu à craindre des

représentants aux armées; mais les chefs tremblaient réellement devant eux. Personne n'enviait le commandement suprême, et même, parvenus à un certain grade, tous nos officiers s'efforçaient de ne point être en vue : ils auraient risqué leur tête!

« De là d'ailleurs une absence d'envie, de jalousie et d'ambition qui faisait la force de notre armée. Par contre, il n'y avait pas l'unité de direction si nécessaire pour la conduite d'une guerre. Il en résultait qu'il ne pouvait y avoir de grandes conceptions; au contraire, un manque d'esprit de suite dans les projets des chefs et l'absence de confiance dans le haut commandement produisaient chez les troupes des alternatives d'enthousiasme et de découragement. En fait, le soldat ne se battait pas, malgré son dévouement et son patriotisme, comme il le fit plus tard sous les ordres de Napoléon. »

L'avant-veille du jour où l'armée française, sous les ordres de Jourdan, devait passer le Rhin pour se porter sur Dusseldorf, des soldats, en flânant sur le bord du fleuve, virent une cigogne debout au milieu de l'eau Surpris de ce fait, ils coururent en prévenir Championnet. La nuit venue, le général ordonne aux meilleurs nageurs de la division de se jeter à l'eau et de rechercher s'il n'y a pas un banc de sable au milieu du fleuve. En moins d'un quart d'heure, les nageurs sont de retour et déclarent qu'en effet le banc de sable existe. Il est alors facile, durant la nuit, malgré la présence des Autrichiens sur l'autre rive, de constater l'étendue de cet obstacle. Immédiatement Championnet change ses dispositions : il prépare le passage du fleuve à deux kilomètres plus loin qu'il ne l'avait projeté. Sans cet

avertissement dû au hasard, les barques qui devaient transporter les troupes se seraient enlisées, et il eût été impossible d'atterrir de l'autre côté du Rhin.

Le passage eut lieu le lendemain ; Aymonin en fut, et les Autrichiens s'enfuirent si loin que le jour suivant l'aile de l'armée, aux ordres de Kléber, entra dans Dusseldorf, ville de plus de cent mille habitants.

« Avec deux camarades de mon régiment, disait Aymonin, je m'installai chez un charcutier, qui nous accueillit de la meilleure grâce du monde, peut-être parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, et nous fîmes bombance tout le temps de notre séjour chez lui. »

Du Rhin, Aymonin passa dans l'Engadine sous les ordres du général Dessolles, et il eut à se battre contre les Russes de Souwaroff.

« Je fus blessé, disait Aymonin, à l'attaque du mont Cenère. C'était à la fin de la journée, dans une gorge profonde, et la nuit vint avant qu'on eût eu le temps de me relever. Ce furent douze heures de souffrances d'autant plus épouvantables que je ne savais comment me maintenir sur la pente du rocher où je me trouvais. J'entendais les cris d'autres blessés qui, tout autour de moi, appelaient au secours, et maintes fois je crus qu'on venait à notre aide ; mais c'étaient des paysans et des maraudeurs accourus à l'endroit d'où les cris partaient pour achever de dépouiller les malheureux blessés ; ils en tuèrent bien cinq ou six. En voyant cela, les autres avaient, comme moi, fait le mort et attendu le lever du soleil. Alors nos camarades, qui n'étaient pas très éloignés, vinrent nous recueillir, et ce transport à bras ou sur des fusils croisés, à travers la montagne, fut encore l'occasion de cruelles souffrances. Il aurait

mille fois mieux valu être tué sur le coup. Ma blessure, cependant, n'était pas grave, et, au bout de quelque temps, je pus rejoindre ma demi-brigade et recommencer la campagne contre Souwaroff.

« A peine rétabli et rentré au corps, il me fallut encore me battre tous les jours dans les vallées les plus escarpées des Alpes; beaucoup d'entre nous firent campagne nu-pieds; nos armes elles-mêmes étaient presque toutes abimées, et, dans ces montagnes, il n'y avait aucun moyen de les réparer. Notre commandant, le général Dessolles, était un homme remarquable, mais aussi des plus originaux; nous l'admirions et avions la plus absolue confiance en lui; il pouvait tout obtenir de nous. Doué d'un sang-froid incomparable, il ne se troublait jamais, ne s'inquiétait pour lui ni des intempéries, ni des privations. Chaque fois que le commandement lui laissait une minute de loisir, il tirait de sa poche un petit livre de latin qu'il lisait avec délices. Il pouvait pleuvoir, neiger, geler à pierre fendre, la lecture de ses chers bouquins suffisait à satisfaire tous ses désirs. Peu lui importait même de n'avoir pas mangé! C'était d'ailleurs un homme des plus courtois, bon général, très appliqué, d'un jugement rapide et fort prudent. »

Aymonin aimait à rappeler le fait suivant : Dessolles avait avec lui quatre mille hommes, et il se trouvait dans une position défensive sur le point d'être attaqué par des forces triples, quand il s'aperçoit que les Autrichiens se sont massés sur un pic presque inexpugnable du côté de Tauffers. Cette montagne couverte de redoutes est défendue par un fossé naturel formé d'un ravin qui la contourne à sa base. Dessolles opère lui-

même les reconnaissances et remarque que ce ravin n'est pas gardé; une troupe peut y pénétrer et en suivant son lit arriver juste sur les derrières de l'ennemi sans être vue.

« Le matin, à la pointe du jour, ajoutait Aymonin, la moitié de mon régiment attaque cette position de front; l'autre moitié, dont je faisais partie, avait, dès le milieu de la nuit, filé dans le ravin à sec. Lorsque l'attaque de front a lieu, nous sommes déjà sur le dos des Autrichiens; nous nous élançons à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil et nous grimpons la montagne à revers sans qu'on nous voie! Le soleil vient de se lever; nous distinguons à travers le brouillard les lignes des Autrichiens occupés à repousser l'attaque de tête; nous nous formons en bataille dans leur dos et nous marchons à elles. Mais on nous a aperçus; aussitôt les bataillons autrichiens, dont les uniformes se détachent sur la verdure du plateau comme des cordons blancs, se brouillent et s'ébranlent en désordre. Ils semblent vouloir fondre sur nous; nous nous apprêtons à leur résister. Mais il n'est plus question de combat : surpris et terrifiés, se croyant trahis, officiers, soldats, fantassins, cavaliers, canonniers, viennent se jeter dans nos bras; nous n'avons qu'à les recueillir et à les faire prisonniers; le soir, nous ramenions plus de prisonniers que nous n'étions nous-mêmes.

« A ce moment, on nous faisait souvent passer du commandement d'un général à celui d'un autre. Nous eûmes ainsi l'occasion d'être sous les ordres du général Rubi. C'était un brave homme, Italien de naissance, très courageux, mais qui perdait tout son sang-froid devant l'ennemi. Il y eut une forte échauffourée au

cours de laquelle je pus me rendre compte de l'importance du moral d'une troupe à la guerre; nous avions à peine quelques hommes de blessés, et cependant notre demi-brigade, composée de soldats braves qui avaient fait leurs preuves, ne put tenir devant l'ennemi Sous les ordres de Dessolles ou de Lecourbe, nous aurions tout enfoncé. Avec le général Rubi, nous avions peur d'être tournés; nous étions certains d'être battus d'avance. Nous nous pelotonnions, nous nous serrions les uns contre les autres, comme des moutons sur lesquels se précipiteraient des loups. Heureusement les Autrichiens n'étaient pas entreprenants, et à peine fûmes-nous hors de leur portée que nos officiers remirent l'ordre dans nos rangs, et il ne fut plus question de cette triste affaire. »

« La qualité essentielle d'un général, disait le maréchal Canrobert en commentant le récit de son vieux capitaine, est d'avoir de l'autorité sur son monde pour lui inspirer la plus absolue confiance. Le soldat doit se dire : « Notre général est là, nous serons vainqueurs. » Un général doit savoir persuader le moindre des soldats que sous ses ordres il est invincible. »

« Nous assistâmes, continuait Aymonin, au premier passage de la Linth. C'était à la fin d'août; le caporal Dury, un géant, qui devint plus tard tambour-major du régiment, entra le premier dans l'eau. Nous le suivîmes et restâmes vingt-quatre heures dans les marais à faire le coup de feu contre les Autrichiens. Ce Dury marchait toujours en tête des éclaireurs; quoique caporal seulement, il était déjà célèbre dans le régiment. Il reçut, ce jour-là, un coup de feu au pied gauche, au moment où il sautait un ravin. A la bataille de Fleurus,

dans la grande attaque dirigée par Marceau contre une abbaye en ruine, il était monté le premier à l'assaut. Une autre fois, il s'était jeté avec deux soldats dans une redoute autrichienne, en avait chassé l'ennemi à coups de crosse et s'était emparé de deux canons. Peu de jours après, préposé à la garde d'une maison, il tint tête à tout un bataillon et lui tua assez de monde pour faire croire ce poste occupé par un nombre considérable de Français. Après quatre heures de siège, les Autrichiens, désespérés, abandonnèrent la partie A cette occasion, il reçut, aux applaudissements unanimes du régiment, un sabre d'honneur. »

A défaut de combats, Aymonin eut à jouer des jambes : il fut envoyé sur le Rhin, en Alsace, puis de là en Italie. Mais il n'eut pas de chance : il avait quitté Masséna en Suisse cinq jours avant la bataille de Zurich ; il arriva avec Moncey en Italie trois jours après la journée de Marengo.

Avec les carabiniers de sa demi-brigade, Aymonin fut envoyé à Arras en 1803. Malgré les ordres et les objurgations de Junot, il ne consentit jamais à se faire coiffer à la « Titus », et il parvint à conserver encore sa queue poudrée.

En 1805, il fit la campagne d'Austerlitz sous les ordres d'Oudinot dans la fameuse division des *grenadiers réunis*. Ces troupes d'élite rencontrèrent pour la première fois les Russes à Hollabrünn.

« Le combat, disait Aymonin, commença presque à la nuit tombante. Une première brigade fut d'abord engagée, puis une seconde; la deuxième fois, le choc eut lieu à la baïonnette, masses contre masses; il faisait noir; nous nous battions dans un petit village incendié;

à la lueur des flammes, on voyait fuir les vieillards, les femmes, les enfants emportant ce qu'ils avaient de plus précieux ; puis on retombait dans l'obscurité et l'on se trouvait face à face avec les Russes. A plusieurs reprises même, nous nous rencontrâmes avec d'autres troupes françaises; heureusement qu'on ne se battait qu'à l'arme blanche, car deux fois ma compagnie se heurta presque avec une autre compagnie de grenadiers de ma division. La lutte se prolongea à coups de baïonnette jusqu'à onze heures du soir. Un moment nous nous crûmes tournés. Nous avions passé à travers l'armée russe, en en laissant une partie en arrière. L'obscurité ne nous avait pas permis de l'apercevoir. Lorsque les troupes françaises se croisèrent avec ces retardataires, un combat très vif s'engagea dans notre dos, nous revînmes sur nos pas et nous aidâmes nos camarades à faire des prisonniers. Oudinot fut blessé gravement à la cuisse dans cette bagarre, et le soir, nous couchâmes au milieu des cadavres et des ruines encore fumantes; six mille Russes environ étaient tombés sous nos coups. Le lendemain, nous dormions encore, quand la nouvelle se répand que l'Empereur parcourt le bivouac; nous voilà aussitôt sur pied. L'Empereur vint devant ma compagnie. — « Je suis content de vous, « dit-il; encore un combat comme celui-là, et je vous « enverrai tenir garnison à Vienne. » Puis il continua son chemin au milieu des vivats.

« A Austerlitz, nous restâmes en réserve presque toute la journée, et des hauteurs où j'étais j'assistai à l'engouffrement des Russes dans les étangs de Sokolnitz.

« Je ne cacherai pas que nous étions tous heureux de

cette victoire; car nous étions convaincus qu'elle aurait la paix pour conséquence. Nous fûmes alors licenciés, et je retournai à mon régiment, où je fus nommé officier en mai 1806.

« Nous n'assistâmes pas à la première partie de la campagne de Prusse. Dans le courant de 1807 seulement, nous allâmes devant Dantzig, où nous fîmes partie du corps de siège.

« Dans les derniers jours du siège, le maréchal Lefèvre voulait absolument livrer l'assaut. Or, il était impossible de traverser le fossé, parce que dans toute sa longueur se trouvait une ligne de pieux pointus contre lesquels se seraient brisés tous les efforts humains. On avait essayé, par tous les moyens, de renverser ces pieux à coups de canon; à peine était-on parvenu à en tordre ou à en déplacer quelques-uns.

« Un soir, nous étions de service à la tranchée lorsque un capitaine du génie, accompagné de quelques sapeurs, vint demander des hommes de bonne volonté; plusieurs carabiniers se présentèrent, et je me mis à leur tête. Le capitaine nous fit alors distribuer des haches avec lesquelles nous avions mission de couper les pieux au ras du sol. Il nous expliqua que le bruit de l'artillerie de la place amortirait celui de nos coups, tandis que la fumée des canons s'élevant au-dessus de nos têtes nous déroberait aux regards des assiégés, dont nous n'aurions rien à craindre.

« La nuit venue, nous descendîmes dans le fossé; en une heure, nous avions fait dans la palissade deux larges passages permettant aux colonnes d'attaque de se jeter facilement sur la brèche. Le lendemain, on se prépara à l'assaut. Les compagnies de voltigeurs de

mon régiment étaient désignées pour former les colonnes d'attaque. Mais comme on avait remarqué que du haut des parapets pendaient à de grosses cordes des poutres très lourdes que les assiégés se proposaient de faire tomber sur les têtes de colonnes au moment où elles arriveraient sur la brèche, un de nos camarades, nommé Vallé, offrit d'aller couper ces cordes. On l'y autorisa. Nous le vîmes s'avancer tranquillement jusque sur les parapets, couper les câbles à coups de hache, et, son œuvre accomplie, rentrer dans nos rangs. Déjà il était dans la place, et n'avait plus qu'à sauter les gabions, quand une balle le frappa dans les reins. Deux d'entre nous se portèrent à son secours. On l'emmena à l'ambulance ; il y mourut le lendemain.

« Son dévouement avait été inutile, car, quelques instants après, comme nous attendions le signal, on vint nous prévenir que la place avait capitulé.

« Nous partîmes aussitôt à marches forcées rejoindre la Grande Armée au fin fond de la Pologne.

« En arrivant du côté de Golimin, nous rencontrâmes Napoléon à cheval suivi de son état-major. L'aspect de notre régiment parut lui faire plaisir ; et, en effet, nos compagnies n'étaient composées que de vieux soldats bien équipés et bien encadrés. Dury, notre tambour-major, était pour la première fois à la tête des tambours. Napoléon nous regardait attentivement sans parler à personne. A la fin seulement, il se tourna vers le colonel, lui dit deux ou trois paroles très brèves et partit au galop, suivi de son état-major et des grenadiers à cheval de l'escorte. Le tout disparut bientôt dans la poussière. Le colonel réunit immédiatement les officiers et leur fit part du contentement que Napo-

léon avait éprouvé en admirant la bonne tenue du régiment.

« C'était aux premiers jours de juin ; l'armée était bien changée. Elle avait subi des pertes considérables causées non pas tant par le feu des Russes à la bataille d'Eylau et dans d'autres combats de la campagne d'hiver que par les maladies, les privations, le maraudage et surtout l'oisiveté. »

Il faut laisser ici le maréchal parler lui-même :

« L'oisiveté, disait Aymonin, en me tapant sur les genoux, voyez-vous, Canrobert, c'est pire que la peste pour une armée ! Songez donc que les troupes n'avaient rien à faire, et qu'elles n'étaient plus sous l'œil de leurs chefs et surtout sous celui de Napoléon ; aussi perdirent-elles vite l'esprit de discipline. D'autre part, on devait se nourrir, et il n'existait nul autre procédé de pourvoir aux besoins des troupes que la maraude. Les maraudeurs s'éloignaient souvent à des distances considérables de leurs cantonnements, et beaucoup ne revenaient pas. On rencontrait de ces gens dans tous les villages en arrière de l'armée. Le feu des batailles les plus terribles, les fatigues les plus dures sous les climats les plus meurtriers, ne détruisent pas une armée aussi vite que l'oisiveté et l'indiscipline. »

« Et cependant, cette armée était la mieux encadrée qui ait jamais existé ; elle était commandée par les généraux les plus célèbres ; elle avait pour chef Napoléon lui-même, dont la seule présence sur le champ de bataille faisait qu'un seul soldat en valait trois. Elle venait de remporter une série de victoires incomparables et de conquérir tout un royaume dans une campagne conduite comme jamais les annales militaires

d'aucun peuple et d'aucune époque n'en ont fourni d'exemple. »

« Eh bien ! cinq mois d'oisiveté avaient suffi à annihiler cette armée. (Je n'ai pas oublié ces détails, on le pense bien, lorsque j'eus à commander moi-même des armées, concluait le maréchal.) Des compagnies entières de certains régiments ne comptaient plus guère que des conscrits arrivés depuis peu de France. Un certain nombre de blessés et de malades étaient rentrés dans les rangs, mais presque tous avaient rapporté la gale des hôpitaux où ils avaient été soignés ; le dixième au moins de l'armée était infecté de cette maladie. L'armement était presque au complet, mais l'équipement était des plus bizarres. Certains régiments étaient encore habillés de drap blanc ; quelques soldats portaient la capote, et d'autres n'avaient que des sarraus d'écurie ; les uns étaient en guêtres, les autres avaient de larges pantalons bouffants ; il y avait des shakos et des chapeaux ; la vieille garde et certaines divisions étaient encore superbes. Mais le régiment de fusiliers-grenadiers avait de larges culottes blanches flottantes comme les matelots en portaient alors pour leur service à bord.

« A peine arrivé, notre régiment fut engagé ; nous étions dans le corps du maréchal Lannes, sous les ordres du général Verdier. Le 10 juin, au matin, on nous fit prendre les armes et marcher dans la direction de l'est. Dès midi, nous entendîmes le canon : c'étaient Murat et Soult qui attaquaient l'armée russe dans une position formidable, hérissée de redoutes et de batteries. Vers six heures, nous débouchions au haut d'un plateau, devant un ravin dont l'autre côté s'élevait en

pentes, sur le sommet desquelles nous aperçûmes la bataille. A l'extrême gauche, derrière un petit bois, était de la cavalerie légère ; devant nous, les fusiliers de la garde formés en carré, reconnaissables à leurs larges pantalons flottants, puis de l'infanterie également en carré ; au milieu de l'infanterie se trouvait une foule de gens qui n'étaient autres que Soult, Murat, des cavaliers démontés et même des prisonniers, principalement des Cosaques, que l'on gardait, malgré les charges réitérées de la cavalerie russe ; plus à droite, il y avait encore une ligne d'infanterie et, enfin, une masse assez considérable de cavalerie, composée en majeure partie de cuirassiers déployés en bataille. Pendant un moment de répit, nous vîmes distinctement — car nous étions assez rapprochés — un général, suivi de quelques cavaliers, sortir du carré où il se trouvait pour passer dans un autre. Je sus un peu plus tard que c'était le maréchal Soult. Les Russes pouvaient le voir aussi bien que nous. Aussi plusieurs cavaliers se précipitèrent-ils à sa poursuite. Ils allaient l'atteindre, lorsque tout notre régiment fut témoin du trait de courage suivant : un soldat du carré vers lequel allait le maréchal se dirigea seul sur le groupe des Russes qui était le plus rapproché de Soult ; d'un coup de fusil il en abat un ; avec sa baïonnette il arrête les autres, et ayant, par cette manœuvre, laissé au maréchal le temps de prendre un peu d'avance, il court rejoindre son poste sans être poursuivi.

« Nous étions alors devant une espèce de défilé long et étroit qui s'enfonçait dans le ravin en nous séparant du champ de bataille. Nous nous engageâmes dans ce défilé, encombré de blessés, et nous remontâmes les

pentes où se continuait l'action. Quoiqu'il fît presque nuit, on nous forma en colonnes d'attaque, et nous nous élançâmes sur la redoute défendue par de l'artillerie et une masse de troupes russes. Rien ne nous arrêta jusqu'au parapet; mais, arrivés là, nous ne pûmes pénétrer dans la redoute. Nous dûmes nous maintenir dans le fossé. Les Russes alors tombèrent sur nous à la baïonnette, et un furieux corps-à-corps, que la nuit n'arrêtait pas, s'engagea. Dury assommait les ennemis à coups de canne. A un moment, voyant que les ennemis semblaient faiblir, il se précipite avec quelques-uns de ses camarades sur le parapet, le franchit, la canne haute, saute dans la redoute, s'empare de deux pièces de canon et chasse l'ennemi de l'intérieur de l'ouvrage. Mais il reçoit alors deux coups de feu, et ses compagnons, blessés aussi pour la plupart, sont obligés de redescendre en l'emportant.

« Quant à moi, je fus légèrement blessé à la fin de l'action, presque au moment où le maréchal Lannes donnait l'ordre d'arrêter le feu. Les Russes étaient aussi fatigués et éprouvés que nous. Nous demeurâmes en face d'eux. Vers onze heures, une pluie torrentielle se mit à tomber, succédant à la chaleur et à la poussière, qui avaient été intenses durant tout le jour. Je n'avais guère qu'une égratignure au bras produite par un coup de baïonnette ; mais j'avais perdu beaucoup de sang. Je passai la nuit au bivouac avec des camarades, et, le lendemain matin seulement, j'allai à l'ambulance. »

Après la chaleur lourde du jour, la pluie avait été plutôt bienfaisante ; elle n'avait cependant pas empêché les maraudeurs, les fricoteurs et toute cette horrible bande d'individus qui suivent les armées de venir

fouiller le champ de bataille pour y dépouiller les morts, souvent même pour y achever les mourants et leur enlever plus facilement ce qu'ils avaient sur eux.

Le service de santé n'était pas alors assez bien organisé pour pouvoir, dans la nuit même, enlever tous les blessés. Ceux qui, durant le jour, n'avaient pu se rendre d'eux-mêmes aux ambulances, ni y être transportés par des camarades, restaient forcément jusqu'au matin sans pouvoir être secourus. Dans bien des combats, il en est qui sont morts à l'endroit même où ils ont été blessés et qui auraient été certainement sauvés si on avait pu les ramasser à temps.

Durant nos grandes guerres, l'esprit de corps s'était énormément développé et avait même atteint une exagération souvent funeste qui donna lieu à maints duels entre soldats de corps différents. Les blessés pâtissaient aussi de cet état de choses. Aussitôt après la bataille, les soldats d'un même régiment recherchaient leurs officiers et leurs camarades tombés durant l'action, les ramenaient au bivouac, leur donnaient à manger et à boire, et leur procuraient tous les soins permis par les circonstances. Mais, quelquefois, ces mêmes soldats refusaient de porter secours à des blessés d'un autre régiment. « Nous avons les nôtres à soigner, répondaient-ils en guise d'excuse, et ils sont déjà si nombreux : nous n'y pouvons parvenir ! »

« Et puis, ajoutait le maréchal Canrobert, la guerre retire à l'homme la sensibilité du champ de bataille. On s'inquiète peu de voir tomber ses camarades : tel officier ou soldat, au cœur plus tendre dans la vie de chaque jour, deviendra fataliste, indifférent même jusqu'à la dureté au milieu du combat. Cette insensibilité

du champ de bataille doit être une des qualités du général en chef. Elle manquait totalement à Napoléon III : j'ai pu m'en convaincre à diverses reprises durant la campagne d'Italie. »

« Le champ de bataille, continuait Aymonin, présentait, la nuit, un aspect bizarre. A certaines places régnait un silence général : celui du sommeil pour les vivants fatigués de la journée, celui de la mort pour les autres; ailleurs s'élevait, par moments, un bruit confus de cris, de malédictions et de plaintes. Outre les grands feux de bivouac, on voyait, dans l'obscurité, sur toute la plaine dévastée, s'agiter de petites lumières semblables à des feux follets immenses, surtout lorsque le combat avait eu lieu à proximité des villes. C'étaient les mille bouts de chandelles allumés par les maraudeurs, par les détrousseurs de morts et par les soldats qui cherchaient leurs camarades tombés durant la bataille. Tel fut, entre autres, le spectacle du champ de bataille d'Heilsberg, le soir du 10 juin 1807. Dieu sait si les blessés y étaient nombreux! Trente-quatre officiers de mon régiment étaient atteints comme moi; tous avaient reçu des coups de baïonnette, aucun un coup de feu. Quand j'arrivai dans le petit village où étaient établies les ambulances, les maisons regorgeaient d'amputés.

« Le sort des blessés est épouvantable. Le combat fini, les camarades valides continuent la campagne; les blessés, eux, sont laissés dans un village, quand toutefois ils sont retrouvés; ils sont peu ou mal soignés; souvent on manque des médicaments les plus usuels.

« J'ai vu plusieurs fois, en Espagne, des chirurgiens fort dévoués déclarer qu'un blessé était trop gravement

atteint pour qu'on eût quelque chance de le pouvoir sauver; alors on ne le pansait même pas. C'eût été perdre de la charpie, dont on manquait, et qui pouvait être *efficacement* utilisée pour un autre! C'était de la philanthropie raisonnée, mais difficile à accepter. »

« Ces paroles d'Aymonin sur les blessés m'ont toujours frappé, ajoutait le maréchal, et plus tard, lorsque à mon tour je fus blessé, je vis que ses effroyables descriptions n'étaient pas exagérées. Ce fut pour moi une leçon souvent mise à profit. Le soldat, et particulièrement le soldat blessé, a toujours été l'objet de mon attention, et, si les circonstances ne m'ont pas toujours permis de réaliser ce que je souhaitais, j'ai fait, du moins, de mon mieux, et je l'ai fait de tout cœur. »

La blessure d'Aymonin n'était pas grave; il fut, après un premier pansement, expédié à son dépôt et désigné pour faire partie du corps d'armée avec lequel Junot devait aller à la conquête du Portugal.

« Cette armée était composée presque entièrement de conscrits, continuait Aymonin. Comme nous étions en été et que les magasins avaient été épuisés pour l'armée d'Allemagne, nos troupes furent habillées assez légèrement d'un sarrau et d'un pantalon de toile. Ce fut, par la suite, pour les jeunes soldats, la cause de bien des souffrances.

« Nous passâmes cependant les Pyrénées tout joyeux. La première étape ne fut signalée par aucun incident : nous traversâmes Saint-Sébastien, mais bientôt nous nous engageâmes dans les défilés grandioses et horribles de Pancorbo, qui semblent être le vestibule du bout du monde; à partir de ce moment, nous trouvâmes un pays inculte, aride, sans arbres ni verdure,

un désert sans route, presque sans habitants; ceux que nous rencontrions paraissaient abrutis et indifférents; nous arrivâmes bientôt à Vitoria, puis à Salamanque. Dans ces deux villes nous fûmes bien accueillis, et même les habitants fêtèrent joyeusement notre passage. Ces Espagnols toutefois étaient d'une saleté repoussante. Chez eux, nul bien-être, une nourriture épouvantable, un abêtissement complet; ils vivaient couverts de vermine sous le même toit que leurs animaux; nulle instruction, nul développement de l'intelligence; les prêtres et les moines régnaient en maîtres sur cette population superstitieuse et sans libre arbitre. Un incendie éclate un jour dans un village, tous les habitants de la ville, au lieu de s'occuper de l'éteindre, s'agenouillent dans les rues pour invoquer le Ciel et prier Dieu de faire leur besogne à leur place... Ils ignorent la maxime : « Aide-toi, le Ciel t'aidera! » Heureusement nos soldats sont là, et ils sauvent la ville.

« Aussitôt entré en Portugal, Junot, qui avait reçu l'ordre d'arriver le plus vite possible, soit pour empêcher la révolution de se préparer, soit pour s'emparer de la famille royale, fit exécuter, malgré le froid et la pluie, des marches forcées à travers les montagnes du Beira. Sans cesse on se trouvait en présence de torrents débordés qu'il fallait traverser. Les troupes étaient sans nourriture; leur équipement était celui d'une campagne d'été; aussi laissa-t-on un nombre incalculable de traînards en route. Après quinze jours de ces marches terribles, on arriva devant un torrent plus dangereux que les autres. Les premiers soldats qui tentèrent de le franchir disparurent, entraînés par le courant. Personne, dès lors, n'ose plus s'aventurer.

Le général Delaborde était présent; c'était un homme déjà âgé, mais un manœuvrier de premier ordre, doué d'un sang-froid et d'une énergie peu communs. Voyant les soldats hésiter devant le ravin, il descend de son cheval et, malgré son âge, il entre dans l'eau jusqu'aux épaules, se cramponne à une roche, ordonne aux grenadiers de la tête de colonne de le suivre en se tenant les uns les autres, et déclare qu'il ne sortira de l'eau que quand le dernier homme de la colonne aura passé; alors personne n'a plus peur, et tous nous passons le ravin les uns après les autres.

« Comme il n'y avait pas d'habitants dans ces régions arides et désolées, nous n'avions aucun moyen de nous procurer de la nourriture. Heureusement, dans ces montagnes de Portugal, croissaient partout de grands chênes dont les glands nous sauvaient réellement la vie; nous les faisions bouillir et les mangions après.

« Quand notre régiment arriva avec l'état-major à Lisbonne, nous étions réduits au quart environ de notre effectif primitif; pendant plus d'un mois des soldats égarés vinrent journellement nous rejoindre, et, au bout de quelque temps, il ne nous manquait plus qu'une trentaine d'hommes; mais il fallait voir dans quel état étaient nos habits et nos chaussures!

« Les hommes, quoique fort jeunes et nouvellement enrôlés, ne s'étaient pas, grâce à leurs sous-officiers et à leurs officiers, débandés pour se livrer à la maraude. Ils ne se trouvaient en retard que par suite de l'épuisement où les avaient mis des marches trop rapides et trop longues; mais tous s'étaient efforcés de rejoindre le plus vite possible, et, une fois les

premières épreuves passées, quand ils furent réunis, ils formèrent une armée véritablement aguerrie et prête à supporter de nouvelles et plus terribles souffrances. Nous avions traversé, en plein hiver et par le plus grand froid, des torrents et des rivières en ayant de l'eau jusqu'au cou, et toujours les hommes s'étaient remis en marche sans accident; plus tard, au contraire, dans les campagnes d'Espagne, lorsqu'en plein été, par une chaleur torride, nous traversions les torrents glacés des montagnes, des maladies impitoyables frappaient des quantités d'hommes. »

« Combien de fois, disait le maréchal, mes camarades Pisani, d'Hauteroche et Berger, qui firent la campagne de Calabre, m'ont-ils raconté la même chose! En été, il faut absolument éviter aux troupes le passage des ravins dans les pays chauds; en hiver et dans les pays froids, cela a beaucoup moins d'inconvénients. »

« Les Espagnols, continuait Aymonin, étaient alors nos alliés, et quelques-unes de leurs troupes nous accompagnaient dans cette expédition. Mais le niveau moral des soldats n'était pas plus relevé que celui des habitants. Quant aux généraux, je n'en ai jamais vu avec un pareil accoutrement; l'un d'eux marchait toujours à la tête de sa division, coiffé d'un bonnet de coton surmonté d'une mèche superbe; à la main, il tenait un immense parapluie qu'il ouvrait dès qu'une goutte d'eau venait à tomber. Un autre avait, en guise de sabre, une énorme seringue attachée à sa selle. A en juger par la tenue des chefs, on peut se figurer les soldats. Du reste, ils ne furent pas longtemps nos auxiliaires, car bientôt éclata l'insurrection de Madrid.

« Les troupes espagnoles qui nous accompagnaient

menacèrent de se joindre aux Portugais pour nous massacrer. Il fallut les désarmer. Le général Loison fut envoyé en Portugal pour licencier une partie de ces troupes et punir les Portugais révoltés contre notre autorité. Quoiqu'il eût un bras de moins, il n'était pas « manchot » pour réprimer une insurreetion ou faire des représailles. Il acquit même dans ce geure d'opérations une réputation demeurée célèbre en Portugal et en Espagne. Le général *Mannetta* (manchot en espagnol) était synonyme de loup ou de diable; et les mères évoquèrent longtemps son nom comme celui du diable pour faire peur à leurs enfants. S'il ne fut pas massacré, ce ne fut pas la faute des Portugais.

« Au moment où le général Loison était occupé à désarmer les Espagnols, à faire pendre les Portugais révoltés, les Anglais débarquèrent au nord de Lisbonne et marchèrent sur cette capitale où se trouvait Junot avec la plus grande partie des troupes. Je fus alors envoyé par le général Loison à son collègue Delaborde avec la mission de lui faire savoir comment il comptait venir le joindre devant Lisbonne pour s'opposer ensemble à la marche des Anglais. Je parvins, non sans peine, à joindre le général Delaborde; il avait pris position à Rorissa avec trois mille hommes. Il y fut attaqué le lendemain. Je n'avais aucun commandement et je n'étais pas monté; cependant je restai auprès du général et j'assistai à l'un des combats les mieux ordonnés que j'eusse jamais vus. Les Anglais avaient seize mille hommes. Il leur fallut huit heures de lutte acharnée, durant laquelle ils durent employer presque toutes leurs forces, pour obliger les Français à battre en retraite; et encore se retirèrent-ils sans être poursuivis

et sans perdre un seul canon. Trois fois le général Delaborde changea de position, présentant à l'ennemi de nouvelles lignes et obligeant celui-ci à modifier ses plans et à recommencer ses attaques. Comme le terrain était coupé et très mouvementé, il masquait toujours le front de ses troupes, ne laissant voir que les tirailleurs; puis, quand les Anglais s'approchaient, des feux de salve partis à l'improviste et de positions où ils étaient invisibles les arrêtaient.

« A la fin de la bataille, j'étais près d'un chemin creux; une troupe française fortement pressée s'y précipitait en désordre après avoir subi de grandes pertes. Je vis alors un simple soldat saisir un cheval échappé, monter dessus, se mettre en travers du chemin, et, faisant le moulinet au-dessus de sa tête avec son fusil, s'écrier qu'il assommerait le premier fuyard qui passerait outre. Il en imposa tellement par son audace, que la troupe, faisant de nouveau face en avant, retourna à l'ennemi. A un moment décisif, un homme de caractère peut devenir le maître des circonstances.

« Je vis aussi un sous-lieutenant du 70e, avec une carabine de chasse, ajuster un colonel anglais qui dirigeait une colonne d'attaque, et le tuer d'une balle au cœur au moment même où ce colonel levait son sabre pour commander la charge.

« A la nouvelle du combat de Rorissa, Junot était sorti de Lisbonne avec le reste de ses troupes. Il rejoignit le général Delaborde et se décida, malgré l'infériorité numérique de son armée, à livrer une bataille décisive aux Anglais retranchés dans la position formidable de Vimeiro.

« La nuit qui précéda cette bataille, je me trouvais

au bivouac devant un feu avec quelques camarades, et, suivant l'habitude des Français devant le danger, nous nous racontions des histoires de guerre ou d'autres genres qui nous faisaient beaucoup rire. Tout à coup, à travers l'obscurité, un nouvel arrivant vient se joindre à nous; il portait un bonnet de police à large galon d'or, enfoncé sur les yeux, et son corps était enveloppé d'un grand manteau. D'un air effaré, il s'adresse à nous : « Vous êtes donc bien gais pour rire ainsi?... Je ne ris « pas, moi... » Et, comme nous le prenions pour un camarade, l'un de nous lui dit : « Eh bien, faites comme « nous, chauffez-vous à notre feu et racontez-nous une « histoire ou écoutez la nôtre... — Non, je ne peux « pas, répondit-il d'un air sombre. Mon artillerie n'a « pas encore pris sa place de bataille; elle ne peut pas « sortir du défilé... » C'était Junot! Le malheureux avait déjà le germe de la maladie qui devait l'emporter.

« Quelques minutes après, nous vîmes arriver un autre officier portant un costume de fantaisie. Le fait ne nous étonna pas beaucoup, car continuellement les officiers en service et en campagne portaient des habits civils avec quelque insigne rappelant leur grade. Il nous demanda si nous avions vu le général en chef. Nous sûmes depuis que c'était le comte de Bourmont. Ancien chouan, il avait été jeté en prison à la suite d'aventures politiques, mais il s'était évadé en 1804, et, retiré à Lisbonne, il était venu, guidé par un sentiment de noble patriotisme, offrir ses services au duc d'Abrantès; celui-ci l'avait pris pour son aide de camp. Nous étions à la veille de Vimeiro, nous n'étions pas encore à Waterloo!

« Dès le début de la bataille de Vimeiro, nous nous

jetâmes sur l'ennemi à la baïonnette. Nous fûmes reçus par des feux plus ou moins bien ajustés, mais répétés continuellement par des lignes profondes, et nous perdîmes beaucoup de monde. Nous dûmes même nous retirer et reprendre nos positions pour recommencer l'attaque. Ces diables d'Anglais étaient perchés sur un mamelon et nous couchaient en joue comme des lapins quand nous montions. Trois fois nous recommençâmes l'assaut; trois fois nous fûmes repoussés. Apparemment nous avions eu une superbe attitude, et nos troupes avaient fait subir de rudes pertes aux Anglais; car, malgré leur nombre, ils ne bougèrent pas de leur mamelon, et nous pûmes nous retirer aussi tranquillement que nous étions venus.

« Après la bataille, une convention spéciale nous contraignit à abandonner le Portugal, et nous fûmes ramenés en France sur les mêmes bateaux qui y avaient transporté l'armée anglaise

« Pour la première fois, je fus alors en rapport avec des Anglais; depuis, j'eus maintes occasions de les fréquenter. J'ai ainsi remarqué qu'ils sont admirables de ténacité sur le champ de bataille et très lents dans leurs mouvements. *En tant que corps constitués,* ils sont les hommes les plus désagréables, je dirai même les plus odieux du monde. Quand nous avons eu affaire à leur gouvernement ou à leur administration, nous avons été en butte à la plus insigne mauvaise foi. Individuellement, au contraire, je n'ai jamais rencontré de gens aussi loyaux, aussi serviables, aussi agréables qu'eux. Je me suis fait cette opinion, d'apparence si contradictoire, à la suite de maintes aventures convaincantes.

« Les bâtiments qu'on nous fournit pour nous em-

barquer étaient d'horribles raffiots, même pas bons à faire du bois à brûler, car leurs planches tombaient en pourriture. On nous empila par portions sur chacun de ces bateaux.

« Au fur et à mesure que notre nombre diminuait à Lisbonne, la population se surexcitait de plus en plus. Plusieurs de mes camarades furent massacrés. Alors, les Anglais intervinrent; et les officiers des deux nations se virent et fraternisèrent. Quand les Portugais en vinrent aux voies de fait, les Anglais nous protégèrent, et c'est à eux que les Portugais furieux s'en prirent : ils massacrèrent plusieurs de leurs alliés qui avaient commis le crime de défendre loyalement leurs ennemis de la veille et du lendemain, en ce moment sous la sauvegarde de leur parole.

« Parmi les officiers anglais qui n'hésitèrent pas à lutter contre la multitude pour sauver nos compatriotes, je me souviens de River Wilson : il n'échappa que grâce à son énergie et à sa force herculéenne aux coups des Portugais. Ce galant homme était cependant le plus ardent ennemi de la France. »

Aymonin contait ensuite l'horrible traversée supportée par l'armée de Portugal. D'abord, une tempête affreuse avait éclaté et séparé les navires les uns des autres. Des voies d'eau s'étaient déclarées sur presque tous ces bâtiments hors d'usage, et les soldats avaient dû aider les matelots à boucher les trous, soit avec de l'étoupe, soit par d'autres moyens ; mais que de précautions ne fallait-il pas prendre pour empêcher l'opération du bouchage d'amener elle-même de nouvelles détériorations dans les parties de bois vermoulu voisines de celles déjà enlevées!

« Pendant une tempête, une voie d'eau si grande se déclara sur notre navire, que les pompes furent impuissantes à l'épuiser; les matelots s'occupaient à la boucher; nous dûmes, malgré notre état lamentable, faire la chaîne; avec nos shakos en guise de seaux, nous parvinmes, en dépit d'un roulis épouvantable, à vider le navire. Je ne sais vraiment comment on s'y prit pour remettre la plupart d'entre nous sur pied pour cette opération, tant nous étions abîmés par le mal de mer. Il fallait vraiment que nous eussions le sentiment du danger immédiat pour nous faire reprendre des forces. Tous ces soldats, qui bravaient la mort sur le champ de bataille avec gaieté et insouciance, étaient décidés, coûte que coûte, à ne pas périr inutilement dans un naufrage.

« Grâce à notre énergie, nous fûmes sauvés. Plusieurs navires, moins heureux, avaient disparu, notamment deux de ceux où étaient des malades et des blessés. Un bateau qui portait un fort détachement du 86e, avec l'état-major et l'aigle du régiment, fut aussi perdu corps et biens. Lorsqu'il fut sur le point de sombrer, les matelots anglais qui le montaient, le capitaine et le second sautèrent dans une chaloupe, abandonnant les passagers sans en emmener un seul avec eux.

« Nous arrivâmes en vue de Quiberon dans un état déplorable. Un certain nombre de navires nous avaient devancés; ils se tenaient très au large sous prétexte que les capitaines craignaient, si on approchait de terre, de voir leurs matelots déserter. Ces prévisions se seraient sans doute réalisées, à en juger par l'aménité avec lequelle les marins anglais étaient traités. De plus, les équipages étaient composés de déserteurs de

toutes les nations et de prisonniers de guerre qui s'étaient fait enrôler dans l'espoir de trouver une amélioration au sort réservé aux détenus des pontons ou des prisons de Porchester. Bientôt des chasse-marée nous amenèrent à la côte. Les hommes débarqués étaient dans un état pitoyable !

« Beaucoup d'entre nous étaient épuisés et n'avaient plus de nourriture pour se soutenir. Car, par économie, le gouvernement anglais n'avait fait embarquer que les provisions indispensables, et comme, en raison de la tempête, le voyage avait duré au delà de toutes les prévisions, nous étions à demi morts de faim quand nous touchâmes les côtes de France. Le jour où je mis pied à terre, sept soldats moururent d'inanition et de fatigue sur la plage avant d'avoir pu être transportés en ville. Les cadres étaient tellement éprouvés qu'il ne restait dans mon bataillon que deux officiers avec moi.

« Aussitôt reconstitués, nous traversâmes de nouveau la France pour retourner en Espagne. Nous repassâmes les Pyrénées à la fin de décembre 1808 ; nous séjournâmes d'abord du côté d'Avila, escortant les convois, ravitaillant les troupes ; puis nous fûmes envoyés pour protéger les derrières de l'armée de Soult, alors en Portugal.

« Les troupes de Soult étaient admirables lors de leur départ. Elles se composaient du corps d'armée qu'il avait eu sous ses ordres à Austerlitz, à Eylau et à Heilsberg. C'étaient donc de vieux soldats aguerris et bien dans la main de chefs éprouvés.

« Quand le corps revint, il était dans l'état le plus misérable. A peine y avait-il dans chaque compagnie un ou deux soldats avec des souliers aux pieds. Presque

tous les shakos avaient été refaits et ressemblaient à des bonnets d'ourson; car les coiffures, détrempées par la pluie, étaient rapiécées avec des peaux de mouton noires dont on mettait le poil en dehors.

« Comme ces troupes étaient remarquables par leur énergie, leur dévouement et leur bonne humeur, les compagnies d'élite avaient fait de leurs nouvelles coiffures comme un objet de luxe dont elles étaient fières. Presque tous les hommes avaient, en guise de souliers, des espèces d'espadrilles en peau d'animaux. Les habits étaient en lambeaux, et cependant, malgré cette retraite épouvantable d'Oporto jusqu'aux environs de Zamora, les hommes avaient conservé une telle discipline, qu'il suffit de peu de temps pour les remettre en état

« Et pourtant aucune distribution régulière ne leur fut faite. Mais colonels et commandants se mirent eux-mêmes à l'œuvre; ils trouvèrent des tailleurs et des cordonniers dans les compagnies, ils se procurèrent du cuir et du drap, et ils firent refaire entièrement l'habillement et l'équipement.

« Il ne faut pas, en campagne, disait le maréchal Canrobert, compter sur l'administration militaire, mais s'arranger pour que chacune des unités de l'armée puisse se suffire à elle-même et soit organisée dans ce but. J'ai d'ailleurs pu me convaincre de cette vérité en Afrique et en Crimée, où, malgré toutes les distributions régulières, les corps de troupes devaient se créer, pour eux-mêmes, une sorte de vie personnelle avec tous les éléments d'organisation indispensables à l'existence d'une agglomération d'hommes. »

« En août 1809, poursuivait Aymonin, étant en gar-

nison à Valladolid, nous reçûmes notre nouveau colonel Dulong. Il était célèbre dans toute l'armée française par sa bravoure; c'était un homme charmant, d'excellentes manières, très grand, avec les épaules un peu voûtées, l'air très doux, presque timide; avec ses énormes jambes, il ressemblait à un grand faucheux. Ses soldats l'adoraient. Du reste, peu d'officiers avaient d'aussi beaux états de service que lui. Il n'avait pas encore trente ans.

« Lors de la retraite à travers le Portugal, l'armée de Soult sans vivres, trempée par des pluies torrentielles, perdue dans les montagnes, était poursuivie par des troupes trois fois plus nombreuses pourvues de tout le nécessaire... On vient dire à Soult que la seule ligne de retraite accessible, un pont jeté sur un torrent débordé du côté de Montalègre, vient d'être coupée, et que les Portugais se sont massés sur les collines abruptes de la rive opposée pour empêcher les Français de passer. Ou il faut rétablir le pont, ou il faut capituler; si la pluie a détrempé les cartouches, si les canons ont été encloués ou jetés dans les ravins, on peut encore charger à la baïonnette, mais il est impossible de lutter contre les éléments; l'inondation s'étend devant l'armée; derrière, les Anglais avancent, et partout les insurgés massacrent les blessés et détruisent toutes les ressources.

« Le maréchal Soult fait alors appeler Dulong, lui dit de prendre avec lui deux cents grenadiers, de passer la rivière pendant la nuit, et de se jeter sur les Portugais; à la faveur du désarroi qu'il causera dans leurs rangs, on rétablira un moyen de passage. Dulong arrive de nuit au pont; une poutre, à moitié consumée, est

encore sur le torrent ; la pluie l'a rendue glissante; il s'y aventure à quatre pattes, suivi de ses grenadiers. Comme il pleut à verse, les Portugais sont loin de s'attendre à être surpris au milieu de la bourrasque. Sauf quelques grenadiers qui tombent au fond, tous franchissent l'abîme. Dulong les rallie, se jette sur le premier poste portugais, et en massacre tous les hommes. Les autres Portugais, effrayés, se dispersent dans toutes les directions; en un clin d'œil, l'armée prête à massacrer l'armée française est en fuite. Dans leur superstitieuse crédulité, les Portugais se croient en butte à quelque maléfice, et cela contribue à augmenter leur terreur.

« Des sapeurs, sans perdre un moment, ont rétabli le tablier du pont. Deux jours après, l'avant-garde rencontre de nouveau les Portugais; il s'agit de forcer un défilé étroit dans les rochers. Dulong forme de nouveau une colonne d'attaque, enlève encore le passage, mais une balle lui traverse les deux joues. Il venait de se faire soigner de cette blessure et en portait encore la cicatrice, quand il arriva à Valladolid et fut reçu par nous comme colonel.

« Je fus alors rappelé à Paris, où je me trouvais en décembre 1809. C'est à ce moment qu'on constitua notre quatrième bataillon : il était formé de conscrits originaires pour la plupart du Piémont. Les officiers étaient presque tous, comme moi, des vétérans. Nous vînmes nous ranger par un beau soleil de décembre sur l'avenue des Champs-Élysées. Junot, tout empanaché, nous passa en revue, nous dit que l'Empereur comptait sur nous, donna la croix à un vieux capitaine, et nous renvoya dans nos quartiers.

« Quatre jours après, nous traversions de nouveau la France, pour rentrer en Espagne. Nous y restâmes jusqu'en 1813, occupés à faire sans cesse le coup de feu contre les guérillas de don Juan, du Capucin, et de tous ces brigands qui pillaient les villages espagnols, massacraient les habitants, violaient les femmes et attaquaient nos convois. S'ils ne nous rencontraient pas dans la proportion d'au moins dix contre un, ils nous laissaient passer tranquillement. Le rebut de la population composait ces bandes, et je vous assure qu'ils ont fait plus de mal que nous aux Espagnols paisibles.

« Au cours de nos expéditions contre les guérillas, une musique d'un régiment d'infanterie, attardée dans la montagne, fut surprise et massacrée. On nous envoya pour les venger. Après une vigoureuse défense, le village où avait eu lieu le massacre fut emporté par nous. Devant le porche de l'église, nous trouvâmes les cadavres des musiciens affreusement mutilés, tandis que leurs instruments avaient servi à faire un immense trophée au-dessus de l'autel; grosses caisses, petites flûtes, tambours et hautbois étaient en auréole autour de la statue de la Vierge, habillée des pieds à la tête à la mode espagnole. Beaucoup des Espagnols que nous avions tués portaient sur eux la décoration de Baylen. C'était une plaque de métal avec deux épées croisées en relief et le nom de Baylen en exergue. Ceux qui avaient pris part à cette bataille avaient seuls le droit de porter cette insigne.

« Un sergent du 55e de ligne, cantonné non loin de nous, eut, vers cette époque, une affaire fort brillante dont on parla beaucoup. Accompagné de onze hommes,

il escortait un convoi, lorsqu'il fut surpris par une bande de quatre à cinq mille guérilleros. Il se retire d'abord dans un village; mais, chassé de maison en maison, il se réfugie dans l'église, d'où il fait feu par toutes les ouvertures. Bientôt cependant ses munitions sont épuisées, et pourtant les Espagnols ont si peur qu'ils n'osent pas forcer l'entrée de l'église. Ils se décident alors à y mettre le feu. Quand l'odeur de la fumée devient insupportable, le sergent monte avec ses compagnons jusqu'au faîte du clocher. Arrivé juste sous la flèche, il fait couper les cordes des cloches, les tire à lui et attend la nuit. L'incendie, pendant ce temps, est devenu si violent que les cloches elles-mêmes commencent à fondre. Si incommodés qu'ils soient, nos soldats résistent, et, quand il fait nuit, ils descendent à l'extérieur du clocher à l'aide des cordes coupées; ils atteignent ainsi l'arête de la toiture de la nef, la longent à quatre pattes jusqu'à une partie du toit qui touche à une masure. Ils s'y glissent en rampant. A la faveur de l'obscurité, ils pénètrent dans cette masure par un trou pratiqué dans le toit; de là ils gagnent la campagne, et les Espagnols ne s'aperçoivent même pas de leur fuite.

« Durant ces expéditions, nous avons encore eu souvent affaire aux Anglais. Une fois, nous suivions le corps de Reynier pour en assurer le ravitaillement, lorsque nous arrivons dans un village qui venait d'être abandonné par les Anglais. Nous y trouvons un hôpital assez considérable où un grand nombre de blessés et de malades de cette nation étaient entassés. Nous fîmes naturellement de notre mieux pour les secourir et pour aider les chirurgiens et les médecins. Mais bien-

tôt nous dûmes partir, et les Anglais nous supplièrent de leur laisser une garde et des munitions; car ils se doutaient bien qu'aussitôt nous partis, les Espagnols les pilleraient et les massacreraient.

« Reynier, ne voulant pas laisser de garnison derrière lui, leur fit donner des armes et des munitions, et il s'entendit avec l'officier anglais le plus élevé en grade : lorsque nos détachements viendraient par le village, les Anglais leur faciliteraient le passage, et en échange les Français assureraient le bien-être des malades.

« L'animosité des Espagnols et des Portugais était, en effet, souvent aussi vive contre les Anglais que contre nous. Que de fois n'avons-nous pas vu des cadavres d'Anglais horriblement mutilés comme ceux des nôtres! C'étaient ceux des traînards de l'armée anglaise que les paysans espagnols pillaient et massacraient pour se venger de n'avoir pas encore été délivrés des Français. J'ai entendu de nos camarades qui se trouvaient avec les Anglais du côté de l'Arzobispo après la bataille de Talavera, dire qu'après cette bataille, non seulement les Espagnols n'avaient pas voulu fournir de vivres aux blessés anglais, mais qu'ils les avaient abandonnés; pour les nourrir, le général Girard avait été obligé de livrer plusieurs combats afin de s'emparer des bestiaux et des récoltes sur pied que les Espagnols défendaient avec acharnement.

« Nous fûmes aussi souvent en rapport avec les officiers anglais prisonniers envoyés en France; nous leur faisions fête, car dans ce maudit pays, où nous étions détestés autant les uns que les autres, nous cherchions à nous rendre mutuellement service. Dans plusieurs circonstances, les convois de prisonniers furent atta-

qués par des guérillas, et toujours les prisonniers anglais firent cause commune avec leurs gardiens, ramassant les fusils des tués et des blessés et faisant le coup de feu contre les Espagnols, persuadés que si ceux-ci avaient eu le dessus, ils les auraient tués aussi impitoyablement que nous-mêmes.

« Du reste, quand nous étions prisonniers des Anglais, ils nous traitaient de la façon la plus généreuse. Souvent même les officiers anglais facilitèrent l'évasion de nos camarades, quand ils apprenaient qu'ils étaient destinés à aller sur les affreux pontons. Ainsi Pilhoud, fait prisonnier en 1812, put s'échapper grâce à la complicité d'un officier anglais qui lui préta de l'argent. Pilhoud le lui rendit d'ailleurs dès qu'il le put.

« J'ai assisté au départ et au retour de la fameuse expédition de Portugal sous le commandement de Masséna. Le retour fut pitoyable; sauf à Busaco, où avait eu lieu un véritable massacre, les troupes n'avaient pas perdu beaucoup de monde. Mais le désordre était complet Personne n'obéissait plus; les soldats demandaient à grands cris qu'on leur envoyât de Paris *une botte de Napoléon* dont la vue seule rétablirait la discipline.

« Masséna était pour beaucoup dans cette désorganisation; malgré son talent admirable, il était trop vieux au moral, sinon en âge; il n'avait plus l'autorité nécessaire. Dans la retraite, le maréchal Ney refusa plusieurs fois d'obéir à Masséna, et celui-ci ne contraignit point son subordonné à exécuter ses ordres. Si la chose se fût passée ailleurs, alors que Masséna, jeune, ardent, maintenait intacte son autorité, il eût fait arrêter et peut-être fusiller Ney, mais tout le monde sous ses ordres eût obéi; en 1812 il était usé, il était fini!

« Je fus surtout frappé de voir, au milieu de cette débâcle, certaines troupes restées admirables. La division Marchand, entre autres, était superbe encore. Malgré les marches et les privations, tous les hommes portaient encore l'habit d'ordonnance et la queue comme à la fin de la campagne de Friedland ; les compagnies d'élite avaient conservé leurs bonnets à poil et leurs plumets. Un chef énergique peut toujours maintenir ses troupes dans le devoir. »

« Marbot, reprenait le maréchal, m'avait déjà dit et il me répéta souvent dans la suite les mêmes détails. Un chef doit conserver, coûte que coûte, son autorité sur ses subordonnés. Peu importent les moyens employés : ses ordres ne doivent jamais être discutés. Son autorité doit être telle qu'il ne vienne jamais à personne l'idée de la mettre en doute. C'est la première condition du succès pour une armée. Lorsque, en Crimée, je dus abandonner le commandement, je désignai moi-même à l'Empereur le maréchal Pélissier pour mon successeur. Tous les récits et les réflexions d'Aymonin et de Marbot me dictaient ce choix comme le seul possible. Par ses qualités, et peut-être encore plus par ses défauts, Pélissier avait une autorité absolue sur les soldats et sur les officiers. Si quelqu'un lui avait résisté, il l'eût de suite brisé. Et puis il savait assumer une responsabilité sans rien perdre de ses facultés. »

Quant à Aymonin, il en disait fort long sur les causes de nos malheurs en Espagne. « Les généraux et surtout les maréchaux se jalousaient entre eux; tous ils enviaient Murat, parce qu'il était roi, et, à défaut du titre, ils cherchaient à s'entourer du luxe et du prestige de la royauté. Ainsi, en arrivant en Espagne, Marmont

traînait avec lui un bagage plus considérable que celui de toute l'armée : laquais à livrée rouge couverts de galons d'or et à perruques poudrées; service de table en argent; meubles des plus riches, rien ne manquait. Le luxe oriental auquel il s'était habitué dans son gouvernement d'Illyrie était tel que les soldats l'appelaient le *roi Marmont*. Soult en faisait autant en Andalousie Son quartier général, établi dans l'Alcazar de Séville, ressemblait à une cour souveraine. Dans ce palais antique des rois maures, il se crut réellement souverain; il créa, pour le service spécial de son palais arabe, une troupe de gardes du corps. Quand il se rendait à la cathédrale pour une cérémonie, sa garde faisait la haie sur son passage et dans l'église, où il était reçu en véritable monarque.

« Les gouverneurs de province, Dorsenne ou Kellermann, l'imitaient. Devant de pareilles dépenses, le soldat, qui crevait de faim, accusait les généraux de déprédations. Et puis, combien d'eux manquèrent souvent de sens moral en se montrant aux troupes accompagnés de leur maîtresse, quelquefois même d'un sérail entier! Masséna, on le sait, traînait avec lui dans la campagne de Portugal une femme, mariée à un officier de dragons ou du train. Elle fut souvent pour lui et pour son armée une véritable entrave. Et cependant il n'avait accepté le commandement de l'armée qu'à la condition de l'emmener. Loison avait deux danseuses de Bordeaux dans son état-major. Quant aux gouverneurs de province, ils avaient des liaisons avec des Espagnoles de toutes les classes de la société, véritables Dalilas modernes, qui donnaient connaissance de nos moindres mouvements aux guérillas et aux généraux

ennemis, faisaient enlever nos convois et déjouaient les opérations militaires longuement combinées à l'avance.

« En un mot, l'Espagne était devenue odieuse à tous les soldats. Et cependant, dès qu'ils se retrouvaient avec un chef possédant leur confiance, leur dévouement et leur ardeur n'avaient plus de bornes. Si cette armée d'Espagne avait servi sous Napoléon en 1814, les prodiges de cette immortelle campagne auraient certainement rejeté l'étranger au delà de la frontière. On eût pu tout entreprendre avec des troupes aussi aguerries et aussi imbues du sentiment patriotique. Pourquoi fallait-il que ces soldats fussent employés à défendre une cause injuste, sous les ordres de généraux qui mésusaient de leurs facultés et de leur puissance au lieu de les faire servir au succès commun?

« Oh! de quelle joie nous saluâmes, en janvier 1813, notre départ pour la grande armée d'Allemagne!

« Nous trouvâmes au dépôt de notre régiment une masse de conscrits âgés de dix-huit ou dix-neuf ans; tous cependant étaient animés d'une extraordinaire bonne volonté. D'ailleurs, grâce aux approvisionnements considérables réunis dans les magasins, ils furent bien équipés, et nous entrâmes en campagne à la fin d'avril. Je venais d'être nommé adjudant-major de mon bataillon.

« Le 1er mai, à trois heures de l'après-midi, nous débouchions dans la plaine de Lutzen. Notre division longeait le bouquet d'ormes gigantesques qui abrite le monument élevé à la mémoire de Gustave-Adolphe. Des grenadiers de la garde, en guêtres, pantalons et gilets blancs, étaient en faction autour de ce monument pour

empêcher les troupes qui allaient cantonner dans le voisinage de couper ces arbres séculaires.

« Les cinq divisions du corps du maréchal Ney — dont je faisais partie — tournèrent à droite du monument après l'avoir dépassé, et vinrent cantonner dans des villages qui couvraient la plaine vers le sud, tandis que le reste de l'armée cantonnait au nord, dans la direction de Leipzig, prête à y passer l'Elbe.

« Un merveilleux soleil éclairait cette masse de troupes évaluée à au moins cent cinquante mille hommes. Le lendemain matin, vers trois heures, nous prenions les armes. Déjà les troupes en avant de nous, du côté de l'Elbe, étaient en marche. Les éclaireurs touchaient déjà Lutzen, lorsque, tout à coup, à l'extrême droite où nous étions, apparaît toute l'armée prussienne en ligne de bataille, s'étendant à travers la plaine devant notre corps d'armée.

« En un clin d'œil, les lignes noires et profondes de l'ennemi semblèrent devoir nous entourer. Nous étions isolés, puisque toutes les troupes massées la veille au soir à côté de nous s'étaient mises en mouvement dans la direction opposée à celle où venaient les Allemands. Aussi le choc des Prussiens fut-il terrible. Au début de la journée, ils étaient bien dans la proportion de deux contre un, et nos feux de peloton ne les empêchèrent pas d'arriver sur nous. Bientôt nous fûmes presque face à face. Nos adversaires étaient de tout jeunes gens habillés de noir; nous sûmes plus tard que ces bataillons étaient composés exclusivement d'étudiants des grandes universités allemandes.

« Ils chantaient en chœur et se ruaient sur nous à la baïonnette. Heureusement, si tous nos soldats étaient

des conscrits, nos cadres étaient composés de vieux militaires comme moi. Nous faisions exécuter avec sang-froid des feux de peloton répétés, après avoir fait prendre les formations les plus propices à la résistance.

« La première attaque fut donc repoussée, mais aussitôt renouvelée. On eût dit une marée montante dont les lames, après s'être brisées contre nous, se reformaient sans cesse. Bientôt d'ailleurs nous n'eûmes plus seulement affaire avec la jeunesse prussienne, mais avec toute la garde royale. Un corps-à-corps des plus violents s'engagea. Nos conscrits tinrent ferme tout d'abord, mais bientôt, se voyant débordés et luttant dans une proportion d'infériorité numérique trop considérable, ils tournèrent en quelque sorte sur eux-mêmes et commencèrent à plier.

« Dans cette bourrasque, le maréchal Ney semblait invulnérable; il courait de groupe en groupe pour animer les jeunes gens auxquels la force manquait plutôt que le courage. A plusieurs reprises, il fit former des carrés pour arrêter les assaillants et permettre à d'autres corps de se replier sous leur protection et de se reformer un peu en arrière. Si l'on perdait du terrain, nulle part le désordre ne se mettait dans nos rangs. Les conscrits luttaient comme la vieille garde.

« Surpris par l'armée prussienne qui a débouché au sud, tandis qu'il la cherchait au nord, au delà de l'Elbe, Napoléon a rappelé tout son monde pour surprendre à son tour l'ennemi et le tourner. Au moment où nous battons en retraite, Napoléon apparaît au grand galop. Alors, de la poitrine de tous les conscrits, de ceux qui combattent comme de ceux qui, blessés, jonchent la

plaine, s'élève un cri immense et formidable de : « Vive l'Empereur! » C'est à la fois le signal de la victoire et le cri d'agonie de ces milliers d'adolescents trouvant encore, avant de mourir, la force de saluer leur empereur.

« La lutte reprend avec plus d'énergie encore, et les péripéties en sont plus effrayantes. A notre droite, un village est pris et évacué jusqu'à cinq fois de suite; mais Napoléon est là, et nous tenons ferme jusqu'à l'arrivée, sur notre droite et sur notre gauche, des troupes qui accourent de toutes parts et décident de la victoire. Seize mille de nos conscrits l'avaient payée de leur vie!

« Jamais, je crois, je n'ai vu un enthousiasme pareil à celui qui régna dans cette journée. C'était un merveilleux spectacle que celui de ce soleil de mai éclairant tous ces jeunes hommes prêts à s'épanouir à la gloire dans un élan de patriotisme sublime.

« Notre général de division se nommait Girard. C'était un homme d'une ténacité et d'un coup d'œil merveilleux. Lui-même avait parcouru les rangs pour enflammer le courage des soldats et avait reçu deux blessures, dont une balle à la tête qui devait nécessiter l'opération du trépan. Trois mois après, Girard était pourtant sur pied et commandait une division. Au combat de Lubnitz, ce général se voit entouré de Russes et d'Allemands en nombre quatre fois supérieur à celui des troupes qu'il a sous ses ordres. Celles-ci, au premier choc, désertent et s'enfuient. Girard résiste presque seul à ses adversaires, les tient en respect et parvient à ramener les débris de sa division en bon ordre presque sous les murs de Magdebourg. Il avait été atteint dans

ce combat de trois balles, dont une lui avait traversé le bas-ventre de part en part : il s'était fait panser séance tenante avec un appareil des plus sommaires, et il avait gardé le commandement.

« Le général Girard fut blessé mortellement à Ligny. Son courage avait été tel que Napoléon écrivait le soir même de la bataille à Davout qu'il désirait lui faire conférer le titre de duc de Ligny. Mais Girard était mort huit jours après sans laisser d'enfants, et les événements qui suivirent furent cause que ce titre ne fut même pas entériné par la Chambre des pairs. »

« Ces détails sur le général Girard m'intéressaient plus particulièrement, ajoutait le maréchal Canrobert, car c'est en combattant sous ses ordres, à Ligny, que mon frère avait été tué comme lui. »

« Cette belle journée de Lutzen ne devait pas avoir de lendemain.

« Après quelques marches au nord, du côté de Wittemberg, Ney nous ramena, au nombre de quatre-vingt mille environ, vers le sud, du côté de Würtzchen, pour prendre à revers la grande armée allemande.

« Cette bataille, dite de Würtzchen et de Bautzen, eut pour théâtre le délicieux pays connu sous le nom de Suisse saxonne ; malheureusement, le caractère si pittoresquement accidenté de cette région rendait les marches d'autant plus difficiles et fatigantes. Nos conscrits supportèrent tout sans murmurer ; mais leurs forces avaient une limite, et, à cause des obstacles, nous ne pûmes pas arriver assez vite pour déborder Blücher, comme Napoléon l'eût voulu.

« Le premier jour du combat, nous marchâmes sans

discontinuer dans des terrains épouvantables, ayant à subir de violentes escarmouches. J'y fut blessé une première fois, mais je conservai néanmoins mon poste.

« Le jour suivant, c'était le 21 mai, nous étions en tirailleurs ; je suis pris dans une charge de cavalerie prussienne, bousculé, foulé aux pieds, et, cinq minutes après être sorti de ce mauvais pas, une batterie d'artillerie, qui se portait au galop en avant de nous, me passe sur le corps. J'eus plusieurs côtes broyées, et je dus rester longtemps couché sur la terre labourée, torturé par d'atroces souffrances. Durant le combat, personne ne vint à mon secours ; mais aussitôt l'action finie, je vis arriver des paysans et des paysannes saxonnes. Ils trainaient des brouettes et relevaient nos camarades, aidant à marcher ceux qui étaient incapables de le faire ou bien chargeant les plus abîmés et les emmenant loin du champ de bataille. Je n'avais pas perdu connaissance, j'appelai, et un homme vint à moi, m'installa sur sa brouette et me poussa à travers champs jusqu'à un village voisin. Sur tout le coteau où j'avais été blessé, je voyais des quantités de Saxons avec leurs véhicules à bras accomplir leur œuvre de charité : ces braves gens ! Nous venions depuis plus de deux mois de détruire leurs moissons, de ruiner leur pays, et, avec un dévouement digne d'être rappelé, ils portaient secours à tous nos blessés. Nombre d'entre nous, moi le premier, nous devons la vie aux soins qu'ils nous ont procurés sur le champ de bataille même. On me mit à terre dans une grange tout encombrée déjà, mais où il y avait de la paille ; on me donna du pain, et de l'eau surtout, et, deux jours après, je

fus transporté en charrette dans je ne sais plus quelle ville ; de là, après avoir été remis un peu en état, je rentrai dans mon pays ; mais j'avais de telles douleurs internes que je ne pus retourner à mon régiment au moment de Waterloo. »

Telle était la vie militaire d'Aymonin. Il la racontait avec bonhomie et simplicité. Il avait toujours été heureux malgré ses blessures et ses misères. La gaieté de son caractère, la diversité des milieux où il avait passé, le plaisir qu'il avait à évoquer ses souvenirs, étaient cause que si peut-être toutes les péripéties de sa vie ne lui avaient procuré aucun agrément au moment où elles s'étaient produites, il éprouvait, du moins, une très vive jouissance à les raconter. Au fond, il avait surtout conscience d'avoir accompli son devoir, et il était fier d'être au nombre des acteurs de l'immortelle épopée qui fait encore aujourd'hui notre admiration.

« Quant à Huguet, ajoutait le maréchal, il parlait rarement ; il laissait à son capitaine le soin de m'instruire, et cependant il faisait de son entrée sur le champ de bataille de Wagram un tableau curieux. Pour la première fois il allait au feu ; la route suivie par son détachement était tout encombrée de blessés qui cherchaient à gagner les ponts du Danube. Plusieurs d'entre eux offraient un spectacle horrible. C'étaient des hommes entièrement nus, calcinés des pieds à la tête, noirs comme des nègres ; devenus aveugles, ils poussaient des cris épouvantables et agitaient les mains en avant d'eux, comme les gens qui ne voient pas. De vieux soldats lui dirent que ce devait être des canonniers dont les caissons avaient fait explosion.

« Ce récit était resté fortement empreint dans ma mémoire, et lorsque moi-même, blessé sur la brèche de Constantine, j'assistai au retour des malheureux atteints dans l'explosion, je revis, à mon tour, cet horrible convoi de spectres déformés et aveugles, noircis par la poudre et le feu, entièrement nus ; le tableau qu'avait dépeint Huguet devenait pour moi encore plus saisissant. »

Le même jour, en débouchant derrière la grande batterie de Lariboisière, Huguet se rappelait avoir vu les canonniers de la garde, étouffés par la chaleur, servir leurs pièces en bras de chemise, tout comme des ouvriers occupés à leur labeur quotidien. Ils avaient mis bas leur dolman et conservé leur colback pour se protéger la tête contre le soleil, qui était des plus chauds ce jour-là.

D'Allemagne, Huguet était passé à l'armée de Masséna et avait été blessé à Busaco. Resté en Espagne, il assista aux Arapiles et à Vitoria. « Là, disait-il, la retraite s'était effectuée en une seule file de troupes et de voitures. Cet immense cortège couvrait une étendue considérable. Comme il faisait nuit, les soldats et les individus de toute sorte qui formaient la colonne, pour se guider dans l'obscurité, avaient allumé des bougies, des cierges et des lanternes ; on eût dit une procession ou un enterrement nocturne, à voir toutes ces lumières dans la profondeur de la nuit noire et qui formaient un gigantesque cordon de feu, dont le déroulement s'apercevait, à cause de la pente de la route, durant des lieues entières. »

Le maréchal Canrobert rappelait que Huguet avait encore été aux batailles d'Orthez et de Toulouse, ainsi

qu'à Waterloo. « C'était, disait-il, en somme, un brave plutôt borné.

« C'est dans cette atmosphère de récits glorieux que s'écoula ma première année de vie militaire à Lorient et à Belle-Isle. Mais bientôt mon régiment quitta cette dernière garnison, et nous traversâmes la France en tous sens pour faire sur les points les plus différents des séjours momentanés. »

CHAPITRE III

LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

Le 47e fait étape à Nantes. — Le général Despinois. — Haine du commandant Pilhoud pour les gendarmes. — A Clermont-Ferrand j'apprends la mort de ma mère. — Je tiens garnison à Lyon pendant les journées de Juillet. Le général Rouget et le duc d'Angoulême. — Une nièce dangereuse. — M'occupant peu de politique, j'apprends avec surprise la nouvelle des soulèvements qui ont éclaté à Paris à la suite des ordonnances. — La garnison de Lyon prend les armes. — Création de la garde nationale. — Effervescence de la population. — L'armée et le peuple en présence. — Sang-froid de la troupe. — Les autorités cèdent : le peuple s'empare de l'Hôtel de ville. — On apprend à Lyon le départ de Charles X. — La consigne des troupes est levée. — Le général Verdier prend le commandement de la garde nationale. — Son allocution à la garde nationale. — Sa culbute. — Le général Bachelu est nommé commandant des troupes : il nous passe en revue. — J'entends pour la première fois la *Marseillaise*. — Manifestations populaires : le professeur de gymnastique et la statue de Louis XIV. — Une caisse d'armes antiques. — Je manque d'être jeté à l'eau par la foule.

L'installation du nouveau gouvernement amène la démission du colonel de Rougé et de nombreux officiers. — Désorganisation des troupes. — Insubordination des soldats. — Une leçon de discipline : le capitaine Moussoux. — Les « rentrants à la bouillotte » : le colonel Ruelle, le lieutenant-colonel Locqueneux, les capitaines de Roth, Garavel et Lobrot.

Les émeutes de Nîmes. — Les protestants et les catholiques se massacrent mutuellement. — Un régiment cerné dans les arènes. Le 47e est envoyé au secours du 10e de ligne. — Notre séjour à Avignon. — Souvenirs sur Trestaillons. — Nous rentrons à Lyon. — Réflexions du maréchal Canrobert sur la guerre civile.

Le général de Castellane est nommé général inspecteur à Lyon. — Sa rigueur dans l'observation du règlement. — La confession. — Ma

première entrevue avec lui. — Il fait mettre Aymonin à la retraite. — Voyages de propagande du duc d'Orléans : à Clermont-Ferrand, il remet le drapeau de la garde nationale à l'ancien porte-aigle des grenadiers de la garde. — A Lyon, la visite du fils du Roi excite un grand enthousiasme : revue de la garde nationale. — Encore le professeur de gymnastique. — Je fais connaissance avec le futur maréchal Magnan.

Le 47e quitte Lyon pour Thionville. — Souvenirs qu'a laissés dans cette région le général Roguet. — La révolution de Juillet excite la haine des puissances continentales. — Préparatifs de guerre. — Je suis détaché avec ma section dans le hameau d'Hélange. — La choucroute de mon hôte. — Une visite inespérée. — Le sous-lieutenant de Laubespinet la fille du Roi. — D'Hélange je vais à Longwy, puis à Metz. — Voyage de Louis-Philippe : il visite le champ de bataille de Valmy, berceau de ses exploits. — Son entrée à Metz. — Imposante manifestation militaire en son honneur. — Le général Delort. — Les précurseurs de la Ligue des patriotes. — Fâcheuse intervention de la politique. — Départ du Roi.

Mon bataillon tient garnison à Charmes. — Le choléra. — Un remède infaillible. — On nous envoie à Montpellier. — Effervescence révolutionnaire de la population. — Je suis envoyé en détachement à Gignac. — Le vétéran Cabassut. — Je suis officier d'ordonnance du général Meynadier. — Je l'accompagne dans ses inspections à Toulouse et à Perpignan. — L'hôtel Capoul. — Le coutelas du bourreau. — Je dîne chez le général comte Guyot avec le général Lejeune. — La route de Narbonne à Perpignan. — Une cité lacustre. — Les récits de Meynadier sur la campagne des Pyrénées. — Perpignan. — Le général Soult et son frère. — Eloge du général Dagobert. — Je visite son tombeau et celui du général Dugommier. — Modestie du colonel Galimardet. — Son esprit militaire. — Je visite Port-Vendres et Collioure. — Discrétion de Meynadier au sujet de Marmont.

Je rentre à Montpellier. — Le colonel Combes. — Un ennemi des grosses-caisses. — Je suis chargé, en ma qualité d'« excellent latiniste », du cours des sous-officiers. — Souvenirs du colonel Combes sur la prise d'Ancône. — Je vais tenir garnison à Perpignan. — Prescriptions surannées du commandant de place. — Le général Castellane et la canne du colonel Combes. — Le général Mylius inflige les arrêts de rigueur au colonel Combes. — Un souvenir de l'Empire. — La société mondaine de Perpignan. — François Arago. — M. Guiraud de Saint-Marsal. — Un notaire ahuri. — Le général baron de Saint-Joseph. — Le maréchal de Castellane. — Quelques anecdotes sur son compte. — Sa maladie de la popularité. — Ses manies. — Son respect de la hiérarchie. — Ses cahiers de notes. — Son horreur pour les officiers en civil. — Une aventure personnelle à ce propos. — Ses libéralités et ses familiarités avec les soldats. — Les alertes. — Éducation pratique qu'il donne aux officiers. — Je

suis chargé par lui de faire la carte des environs de Perpignan. — Mon séjour à Rivesaltes, à Salces. — La division active des Pyrénées-Orientales : le 2e léger. — Les capitaines Leflô et Changarnier. — Notre départ pour l'Algérie. — Les adieux du général de Castellane.

« Une de nos premières étapes fut Nantes. Le général Despinois commandait dans cette ville ; il nous fit défiler devant lui ; il passait pour être très dur dans le service.

« On se répétait le mot que Bonaparte lui avait dit le soir de la bataille de Lonato : « Je savais bien que « vous étiez un voleur, mais j'ignorais que vous fussiez « un lâche ! »

« Cette disgrâce paraissait dure, car l'Empereur avait toujours conservé le souvenir de ses compagnons de jeunesse. A Sainte-Hélène, il n'en a oublié aucun dans son testament. Il suffisait, quand il régnait, de lui rappeler quelque souvenir de sa vie modeste pour obtenir de lui une faveur.

« Or, Despinois, en garnison en Corse, avait été le camarade intime du lieutenant Bonaparte ; il avait été hébergé dans sa famille, et cette camaraderie s'était continuée au siège de Toulon, où Bonaparte avait vu Despinoy à l'œuvre. Aussi ce dernier avait dû encourir la colère de Napoléon d'une façon bien grave pour que l'Empereur lui tînt ainsi rigueur.

« Durant tout l'Empire, Despinois avait demandé du service à Napoléon, l'accablant de lettres dans lesquelles il ne cessait de protester de son dévouement, et, en 1815, en qualité de commandant de la place de Paris, il avait veillé à l'exécution du maréchal Ney. Dans l'Ouest, son rôle dans l'affaire des quatre sergents

de la Rochelle lui avait donné une célébrité fâcheuse.

« Ces sous-officiers s'étaient fiés à sa parole d'honneur. Une fois en possession de leurs aveux, Despinois les livra à la justice, et ils furent guillotinés.

« Le général Despinois était méprisé de tous ; il avait, d'ailleurs, une figure horrible et l'air faux.

« De Nantes, nous traversâmes la France, et, dans un petit village où notre bataillon faisait étape, il arriva au chef de bataillon Pilhoud, qui commandait la colonne, l'aventure suivante :

« La marche finie, les troupes s'étaient installées chez l'habitant. Après avoir brossé nos habits, nous nous étions mis à table dans une auberge, sous la présidence du commandant. Nous faisions honneur à la cuisine de notre hôtesse, et, comme d'habitude, Pilhoud, assez bavard, nous contait pour la centième fois l'affaire du pont de Karama, dont il avait été le héros. Dans la retraite de l'armée d'Andalousie, les Anglais firent sauter le pont de Karama au moment où Pilhoud se trouvait dessus. Il fit fusée avec des pierres et des madriers, et même un éclat de poutre lui entra dans le corps, déchirant ses chairs et broyant ses côtes. Lorsqu'il retomba, les Anglais le firent prisonnier ; mais ils le soignèrent, et Pilhoud se tira de ce mauvais pas.

« Il terminait à peine son récit quand, dans l'auberge, entre un brigadier de gendarmerie, accompagné de quelques hommes. Pilhoud détestait les gendarmes, je ne sais pour quelle raison. En les voyant, il devient plus rouge encore qu'il n'était, se met dans une colère terrible, les accable d'injures et ordonne qu'on les mette à la porte avec des coups de pied dans le bas du

dos. Le brigadier se retire, mais il fait son rapport, et l'affaire eût mal tourné pour Pilhoud s'il n'avait été aussi aimé. Car nous obtînmes du colonel de Rougé, aussi bienveillant qu'influent, que l'aventure en restât là. Pilhoud en fut quitte pour quelque temps d'arrêts de rigueur.

« Quelques jours après, nous étions à Clermont-Ferrand. C'était au commencement de l'hiver de 1830, un des plus rudes du siècle. Je vivais tranquille et sans préoccupations, lorsqu'un matin le colonel me fit appeler. Son air compassé me fit deviner de suite que sa communication allait m'être pénible. Après quelques paroles d'encouragement et de condoléances, il m'annonça la mort de ma mère. Elle avait voulu qu'on me cachât sa maladie, et j'avais été ainsi privé de la consolation de la revoir. Le colonel me donna immédiatement un congé, et je partis aussitôt. Je dus, par la neige, traverser les montagnes de l'Auvergne pour parvenir à Saint-Céré. Ce voyage fut très pénible et d'une longueur désespérante pour moi. Sans cesse je tâchais de me figurer les derniers moments de celle que je venais de perdre. J'arrivai enfin ! Mon oncle et ma tante de Labau me reçurent, et j'eus d'eux tous les détails qui me tenaient tant au cœur.

« Dans les divers papiers retrouvés par moi, je constatai que ma mère avait au plus quatorze cents francs de rente, et encore elle en distribuait la moitié aux pauvres. J'en exprimai mon étonnement à Mme de Labau. Elle m'expliqua que ma mère, habitant juste en face, passait chez elle tout son temps : de la sorte, elle pouvait vivre sans faire pour ainsi dire aucune dépense.

« Je restai peu de temps à Saint-Céré. Ma tante éprouvait comme moi un vif chagrin. Mais ma présence ne pouvait malheureusement rien changer !

« Par cette mort, je perdais le dernier lien qui me rattachait à mon enfance et à ces souvenirs, dont je vous ai parlé si souvent, que vous avez dû me prendre pour un radoteur. J'aimais de tout mon cœur mon père et ma mère. Cette perte me fit regretter plus encore de n'avoir jamais eu de sœur. Ç'eût été pour moi un objet de tendresse et d'affection dans la vie. A l'heure qu'il est, je pleure encore ma femme. Heureusement que dans les dernières années de ma vie j'ai retrouvé dans ma fille toute la tendresse et toutes les consolations dont mon enfance avait été entourée.

« Je rejoignis mon régiment, qui était déjà à Lyon où il devait tenir garnison pendant les journées de Juillet. Lyon était commandé par le général de division Paultre de Lamothe, déja fort vieux, car il avait servi avant la Révolution. Chose rare à cette époque, il parlait bien le russe. Aussi avait-il été chargé d'une mission secrète en ce pays avant la campagne de 1812 et avait-il parcouru incognito la Crimée, la Petite-Russie et la Pologne. J'ai eu peu de rapports avec lui.

« Le général commandant la subdivision s'appelait Rouget. Un jour que le duc d'Angoulême passait à Lyon, on donna, en son honneur, un grand bal à la préfecture et, au milieu de la fête, on lui présenta le général Rouget. Tout en s'entretenant avec lui, il lui dit : « Combien y a-t-il de temps que vous êtes maré-« chal de camp? — Il y a fort longtemps, monsei-« gneur : il y a plus de vingt ans. — Eh bien ! vous ne « passez donc pas lieutenant général? — Je n'aurai

« jamais ce grade. — Et pourquoi? — J'ai une nièce « célèbre, et sa célébrité sera toujours terrible pour « mon avancement. — Quelle est donc votre nièce? « dit le prince intrigué. — C'est la *Marseillaise!* »

« Le général Rouget était le frère de Rouget de l'Isle. Le duc d'Angoulême n'insista pas et s'éloigna.

« Le général Rouget était parti comme volontaire de la garde nationale de Paris dans le bataillon de la Butte des Moulins. Plus tard, il avait été fait prisonnier à Batavia et envoyé sur un ponton à Portsmouth.

« Il fallait voir avec quel sentiment d'horreur il parlait des souffrances que lui et ses compagnons avaient endurées : « Jamais, disait-il, pareilles tortures n'avaient « été infligées à des hommes, même pas à des crimi- « nels de bas étage. »

« Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il avait demandé au maréchal Marmont de prendre du service pour aller combattre l'usurpateur. Il avait reçu la mission de détruire le pont de Charenton; mais l'Empereur était à Paris avant qu'il eût pu en faire sauter les piles. Malgré ce dévouement à la cause royale, malgré ses vingt-cinq ans de grade de général de brigade, il ne pouvait, pour les raisons qu'on sait, obtenir aucun avancement. Il n'avait d'ailleurs aucune fortune. Lorsqu'il mourut, on ne trouva pas chez lui de quoi payer son enterrement, et le ministère de la guerre dut en acquitter les frais.

« C'était un homme aimé de la garnison, sur laquelle il n'avait pas pris une autorité considérable.

« Ma situation ne me permettant guère d'aller dans le monde, je vivais très modestement, consacrant tous mes loisirs à la lecture de l'histoire, sans regarder les

journaux; aussi étais-je assez ignorant des choses de la politique.

« Je fus donc tout surpris lorsque arriva à Lyon la nouvelle des ordonnances et des premiers soulèvements de Paris.

« Le jour qui suivit — c'était le 29 juillet — les troupes de Lyon ne furent pas consignées; elles circulèrent librement dans la foule. Bien que la population se montrât assez surexcitée, il n'y eut ni rassemblement armé, ni cri séditieux. On discutait beaucoup, en attendant les nouvelles, car on ne savait pas quel serait le résultat de la lutte engagée entre les troupes et la population de Paris.

« Il n'en fut pas de même le lendemain, quoi qu'on n'en sût pas davantage; car les courriers avaient été tous arrêtés. Les boutiques se fermèrent, des attroupements se formèrent dans les rues, et la troupe fut consignée. Le lieutenant-colonel Duhout arriva au quartier vers midi. Il prit immédiatement le commandement du régiment et nous mena sur la place des Terreaux sous un soleil de plomb. C'est une des plus chaudes journées que j'aie eu à supporter. La place des Terreaux forme un immense carré bordé sur trois de ses faces par de hautes maisons et sur la quatrième par la masse des bâtiments de l'Hôtel de ville. Durant la nuit, et le matin, un certain nombre de compagnies de gardes nationaux, recrutés un peu partout, s'étaient constituées militairement. Lorsque nous arrivâmes sur la place, nous vîmes rangés tout contre l'Hôtel de ville une centaine de ces gardes nationaux diversement accoutrés. Quelques-uns d'entre eux, appartenant à la bourgeoisie aisée, étaient encore en civil. Les autres,

d'anciens militaires, portaient leurs vieux uniformes; il y en avait de toutes les armes, des hussards, des gendarmes, des dragons, des grenadiers, des cuirassiers même. On eût dit des revenants, tant la mode avait changé. Un officier en demi-solde commandait cette troupe bizarre. Il était vêtu d'une longue redingote marron, coiffé d'un chapeau à larges bords, portait le ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière et une épée à la main. J'entendis dire qu'il avait été capitaine de la garde impériale.

« On nous forma en masse, face à l'Hôtel de ville, derrière la garde nationale.

« A ce moment, la population était assez clairsemée sur la place. Les Lyonnais n'avaient, sans doute, pas perdu l'habitude de déjeuner, même en temps de révolution! Mais peu à peu la foule augmente. Elle devient même si compacte vers trois heures que la place et les rues avoisinantes sont toutes noires, et que la circulation est rendue impossible. Il y a là des gens de toutes sortes, des ouvriers et des bourgeois, des femmes et des enfants. Le soleil terrible qui darde ses rayons sur leurs têtes ne semble pas les incommoder; au contraire, son éclat donne à cette manifestation l'apparence d'une fête. Les fenêtres et les toits des maisons sont remplis de spectateurs. Pendant ce temps, le nombre des gardes nationaux s'est considérablement accru : ils sont au moins quinze cents ou deux mille; beaucoup de leurs officiers portent la Légion d'honneur, et je dois dire que leurs hommes leur obéissent assez bien.

« Quant à nous, quoique salués souvent par des cris enthousiastes de : « Vive la troupe! Vive la ligne! »

nous n'étions pas dans une situation brillante. La foule s'était tellement rapprochée que nous étions en quelque sorte ses prisonniers. Il nous eût été impossible de manœuvrer ou même de changer de position. Il eût suffi du moindre incident pour que le peuple, qui n'était point encore hostile, le devînt et se jetât sur nous. Nous n'aurions pu nous servir de nos armes, d'abord parce que nous manquions de place, et ensuite parce que nous n'aurions pas osé tirer sur des masses composées en majeure partie de femmes et d'enfants. Et puis de toutes les fenêtres on nous aurait lancé mille projectiles improvisés, on nous aurait assommés à coups de pierres, de tuiles ou de meubles qui nous seraient tombés sur la tête dru comme grêle. Qu'un soldat maladroit, manquant de sang-froid eût laissé partir son fusil, qu'un ordre eût été mal interprété par la foule, et, certes, c'en était fait de nous!

« Officiers et soldats comprenaient la gravité de la situation, et, sans doute grâce à cette connaissance exacte du danger, ils gardèrent leur calme, et ils conjurèrent la catastrophe qui les menaçait. D'ailleurs, qu'aurait-on pu obtenir d'une troupe dans une position aussi défavorable?

« Pour ne laisser aucun doute sur nos dispositions pacifiques, le lieutenant-colonel Duhout nous fait mettre l'arme au pied. Les heures s'écoulent et nous paraissent d'une longueur effrayante. De l'endroit où je suis, je distingue le grand portail de l'Hôtel de ville : de deux à cinq heures, j'y vois entrer députations sur députations; jusqu'à la porte, elles sont accompagnées par des gardes nationaux; à l'intérieur, ce sont des gendarmes et de nos camarades du 10e qui les conduisent.

Car tout l'Hôtel de ville est plein de troupes : les délégués viennent justement en demander l'évacuation; la police et le maintien de l'ordre seront confiés à la garde nationale. Ni le préfet, ni les généraux n'osent prendre une décision; ils parlementent pour gagner du temps, sans toutefois opposer un refus catégorique.

« Entre cinq et six heures, une immense clameur s'élève dans la foule; de frénétiques applaudissements partent de toutes les fenêtres. Les autorités ont cédé.

« Je distingue alors un mouvement dans la garde nationale qui est devant nous. Le grand portail de l'Hôtel de ville s'ouvre, et les soldats improvisés de la veille grimpent au galop l'escalier et pénètrent sous la voûte du portique. L'incertitude et l'angoisse qui nous étreignent disparaissent, la foule se disperse en chantant et en criant pour célébrer sa victoire, et nous rentrons dans nos quartiers.

« Dans la nuit du 31 juillet au 1er août arrivent des diligences apportant des journaux et le courrier. Lyon apprend la victoire du peuple de Paris, le départ de Charles X, l'installation du gouvernement provisoire et l'adoption du drapeau tricolore. Dès lors, les événements se précipitent.

« Immédiatement des délégués partent en chaise de poste pour aller chercher à Mâcon le vieux général Verdier qui y vit modestement depuis 1815. Le général, vivement pressé, consent à venir à Lyon prendre le commandement des troupes et de la garde nationale. Il endosse son vieil uniforme de général du premier Empire, revêt le grand cordon de la Légion d'honneur que lui a donné Napoléon et, séance tenante, part pour Lyon, où il arrive le lendemain soir.

« Dès que la chute de Charles X est officiellement connue, on lève notre consigne, et nous pouvons nous promener librement dans la ville. On a hissé le drapeau tricolore sur tous les monuments publics; les hommes ont fixé des cocardes à leurs chapeaux; les femmes, des flots de rubans à leurs corsages. Dans la rue, des bourgeois offrent des insignes tricolores aux officiers et aux soldats. Ceux-ci n'ont reçu aucune instruction; ils les acceptent, mais ils n'osent pas les arborer à leurs shakos. Le soir, les colonels donnent l'ordre de les prendre.

« D'autres nouvelles arrivent successivement : on apprend la nomination du duc d'Orléans à la lieutenance générale du royaume.

« A peine le général Verdier, accouru en chaise de poste, a-t-il touché barres à Lyon, qu'on lui fait passer en revue la garde nationale sur la place des Terreaux. Il y a environ cinq à six mille hommes, presque tous des bourgeois aisés, vêtus d'un superbe uniforme composé d'un habit bleu à revers blancs et à passepoils rouges. A part les shakos, qui ont remplacé les chapeaux, ce sont les mêmes uniformes que ceux de la garde nationale de 1789.

« Les troupes de ligne n'ont pas été convoquées; mais, comme nous ne sommes pas consignés, nous assistons à la revue en spectateurs. Le général Verdier paraît d'abord au balcon de l'Hôtel de ville, présente le drapeau tricolore qu'un officier tient à côté de lui, et, s'adressant aux troupes massées sous ses yeux et au peuple qui se presse derrière elles, il s'exprime ainsi :

« Je suis heureux de revoir des officiers et des sol-
« dats français. Il y a bien longtemps que je suis privé

« de ce plaisir. J'ai cependant parcouru tous les pays « de l'Europe à la tête des troupes françaises. Je suis « content de revoir mes compagnons d'armes et d'avoir « à les commander. »

« Comme j'étais tout près de l'Hôtel de ville, je vis très bien le général Verdier : il était assez grand, avec une toute petite tête ronde comme une pomme, le menton et le front fuyants. Il portait de larges favoris coupés ras, mais qui lui couvraient presque toute la figure comme les Américains.

« Il avait l'uniforme des généraux du premier Empire avec un énorme sabre à large poignée tout ornée et à fourreau doré. Beaucoup de nos camarades, qui avaient connu le général Verdier, me dirent que Bonaparte avait donné ce sabre à Kléber après la campagne de Syrie : à son tour, Kléber l'avait offert à Verdier pour sa conduite héroïque à Héliopolis.

« Le général Verdier avait été, en effet, un des compagnons de Bonaparte dans les campagnes d'Italie et de Syrie. Mais comme il était resté en demi-solde sous la Restauration, il avait perdu l'habitude de monter à cheval, et il n'était plus le fougueux soldat qui s'était distingué particulièrement à Arcole. Quand il fallut passer la revue, on lui présenta une monture de bel aspect, mais un peu irritable. Tout alla bien d'abord; surpris toutefois par l'exécution d'un roulement de tambour, son cheval fit un saut de côté, et le général Verdier tomba à terre. Sa tête toucha le sol; il resta sans connaissance, et on dut l'emporter.

« Durant tous ces événements, le général Paultre de Lamothe était resté à Lyon, refusant d'abandonner son commandement; de sorte que, tout en adoptant les trois

couleurs, aucun de nous ne s'était mis à la disposition du général Verdier, qui restait à la tête de la garde nationale seule. Mais, un matin, nous apprenons la démission du général Paultre de Lamothe, qui a même quitté Lyon durant la nuit. Aussitôt tout le corps des officiers se rend à l'Hôtel de ville pour se placer sous les ordres du général Verdier. Ce dernier nous fait un discours assez bien tourné pour nous remercier et nous apprendre qu'il aurait peu de temps l'honneur de nous commander. Le soir même, en effet, il attendait le général Bachelu, désigné par le nouveau gouvernement pour prendre le commandement des troupes de Lyon et des environs. Il reconnut Aymonin, lui adressa quelques questions d'un ton fort affable, et nous congédia avec beaucoup de courtoisie.

« Le même soir — c'est le 3 ou 4 août 1830 — Bachelu arrivait à Lyon, et le lendemain il nous passait en revue.

« C'était encore un fort bel homme, une sorte de géant. A part le teint cuivré et les lèvres lippues, il ressemblait à Alexandre Dumas père. Il mesurait au moins deux mètres de haut, avait les épaules d'une carrure extraordinaire et une forêt de longs cheveux noirs presque crépus, avec des sourcils énormes.

« Il avait été l'aide de camp du général Leclerc, le premier mari de la belle Pauline Bonaparte. Après la mort de Leclerc à Saint-Domingue, il avait accompagné sa veuve en France, et d'aucuns prétendaient même qu'il s'était chargé de la consoler. A Waterloo, c'était lui qui avait attaqué et emporté le bois d'Hougoumont.

« Il était privé de son grade depuis la Restauration et était parti de Paris sans prendre le temps de rien pré-

parer; aussi n'avait-il point d'uniforme, et à la revue qu'il nous passa il portait une redingote, sans autre signe distinctif qu'une cocarde tricolore fixée à son chapeau haute forme à larges bords retroussés.

« A cette revue du général Bachelu, me trouvant à côté du capitaine Amyot, je lui demandai, en entendant un air nouveau : « Qu'est-ce que cet air? Comme « il est beau! — Ah! tu ne connais pas ça, petit, me « dit-il, c'est la *Marseillaise!* » J'ignorais encore le fameux chant.

« Avec tous ces bouleversements, la population de Lyon n'était pas très calme; on sentait déjà un souffle avant-coureur des troubles de 1831 et de 1834. Deux fois, le mouvement populaire se termina d'une façon plutôt risible.

« Il y avait, il y a même encore, sur la place Bellecour, une statue équestre en bronze de Louis XIV. La foule surexcitée veut l'abattre; on crie, on vocifère, on demande la mort de ce tyran de bronze. Soudain un professeur de gymnastique monte sur le piédestal, grimpe comme un chat après les jambes du cheval et plante entre les bras du Roi-Soleil un drapeau tricolore. La fureur du peuple fait place à des trépignements de joie et à d'enthousiastes acclamations.

« Un autre jour, on saisit des caisses qui arrivent du Piémont. « Ce sont des armes! » crie la foule exaspérée, qui exige l'envoi de gardes nationaux et de soldats de la ligne pour s'en emparer. On amène ces caisses à l'Hôtel de ville et on les ouvre devant le public amassé. La première pièce qu'on en retire est une vieille hallebarde du seizième siècle. La foule murmure. « Ce sont, dit-elle, des armes envoyées pour nous

« combattre. » Mais, après la hallebarde, on ne trouve plus que des pots cassés, étrusques ou autres, une masse d'antiquailles de Rome ou d'ailleurs. C'était une collection destinée à un musée ou à un amateur.

« On se mit à rire de la méprise, et tout fut fini.

« Une troisième fois, ce fut un peu plus grave, au moins pour moi.

« Comme il n'y avait pas d'artillerie à Lyon, on m'avait chargé, en ma qualité d'ancien saint-cyrien, d'apprendre à une compagnie de grenadiers la manœuvre du canon. J'allais donc de temps en temps à l'arsenal avec les grenadiers, et, après l'exercice, je ramenais mes hommes au quartier.

« Deux ou trois jours après la révolution, comme je venais de donner l'ordre aux sous-officiers de ramener les grenadiers au quartier et que je rentrais seul par les quais de la Saône, j'aperçus un rassemblement assez considérable. Ceux qui le composent se jettent sur moi en criant : « A l'eau! A l'eau! A la Saône! Ça lui ap-« prendra à vouloir faire tirer le canon sur nous! »

« Ces hommes, tous à mine terrible, étaient furieux, et je sentis que s'ils m'atteignaient, c'en était fait de moi. Car, à coups de madrier ou en me jetant des pierres, ils m'eussent empêché de nager.

« Je n'hésitai pas; je fis demi-tour et je me mis à courir aussi vite que je le pouvais. Vous pouvez me croire; s'il m'était égal d'être tué sur le champ de bataille, je ne tenais pas à être assassiné par une bande de sacripants.

« J'avais alors des jambes de vingt ans, et, avec l'habitude de toutes les gymnastiques, j'étais fort agile. Un moment, je me crus hors de danger. Je venais d'at-

teindre l'église Saint-Vincent qui est entourée d'une forte grille. Je pensais passer de l'autre côté de la grille et la rabattre sur mes agresseurs avant qu'ils m'eussent rejoint; mais, par malheur, et, sans doute, en prévision de troubles, la grille était fermée. J'eus alors un moment d'hésitation, presque un accès de désespoir. Devais-je me jeter à la Saône ou bien poursuivre ma course? Ce second projet me parut préférable. J'étais en nage. Mais n'importe !... Mon courage renait, et un peu plus loin je trouve une ruelle; je m'y élance; d'autres ruelles la coupent en tous sens; je m'y enfonce en décrivant mille zigzags. Ceux qui me poursuivent perdent ma trace : ils ne me voient plus et ne savent plus de quel côté je suis allé. Je presse de plus en plus le pas et j'arrive dans les quartiers centraux du côté de l'Hôtel de ville. J'entre au poste de garde du bâtiment; je suis essoufflé, haletant, épuisé, mais... sauvé! L'officier qui commandait la garde me fait donner à boire, et je rentre chez moi me remettre de mes émotions.

« La mort a été peut-être en cent occasions plus près de m'atteindre; je ne l'ai jamais sentie si proche.

« De même que dans la population, il régnait dans les régiments une certaine fermentation. A l'exemple des généraux, quelques officiers avaient donné leur démission, pour ne pas servir le nouveau gouvernement.

« Parmi eux était le colonel de Rougé; il était fort aimé, et son départ attrista tous les officiers. Nous vinmes le supplier de rester; mais il demeura inébranlable, et tous nous pleurâmes en lui faisant nos adieux. Avec lui partirent plusieurs autres officiers et notre

aumônier. Au lendemain de la proclamation de Louis-Philippe, il refusa d'entonner à la messe le *Salvum fac Regem*. Le général Bachelu ne voulut pas admettre cette attitude, et il le fit immédiatement réformer.

« Toutefois, s'il y avait de nombreux démissionnaires, il y avait plus encore d'officiers qui demandaient des emplois; les bureaux du ministère de la guerre étaient assaillis de pétitions.

« Tous les officiers en demi-solde ou ceux qui avaient été retraités ou mis en réforme pour des raisons d'ailleurs étrangères à la politique, réclamaient des places avec de l'avancement, faisant valoir qu'ils avaient souffert pour le triomphe de la cause actuellement victorieuse. Presque tous les officiers de valeur, d'abord mis en demi-solde au lendemain des Cent-jours, avaient été successivement réintégrés dans leurs postes. On n'avait guère laissé dans leurs foyers que les incapables, les impotents, les goutteux, tous les faibles de corps, d'esprit et de moral; aussi les choix faits pour remplacer les officiers partants furent-ils tout à fait déplorables et contribuèrent beaucoup à la désorganisation des corps de troupes. Ils firent naître des insurrections dans nombre de régiments et détruisirent pendant quelque temps toute discipline. Certains généraux rappelés à de nouveaux commandements ne crurent pas, dans l'intérêt du gouvernement, devoir réprimer vigoureusement les tentatives de rébellion. Or, ne pas sévir, c'était encourager l'insubordination.

« Aussi, voyant le désordre et le mépris des règlements venir de haut, voyant des officiers obtenir des grades sans les avoir mérités, dans beaucoup de régiments, les sous-officiers se soulevèrent, chassèrent leurs

officiers, et firent contre eux au ministre des dénonciations auxquelles, malheureusement, on ajouta souvent foi, sans les examiner suffisamment.

« Le désordre régnait donc un peu partout. Au 47e, toutefois, les choses se passèrent avec plus de calme, parce que l'ensemble des cadres était resté en place, et on n'y plaisantait pas sur la discipline. Cependant il fallut tout l'ascendant des anciens officiers de l'Empire pour maintenir l'ordre : ils durent même user quelquefois d'arguments frappants, pour y parvenir.

« Une habitude voulait qu'à l'appel les hommes apportassent un objet d'équipement, et le capitaine le visitait afin de voir s'il était en bon état.

« Le jour où l'on devait présenter les chaussures, les soldats se donnent le mot d'ordre, et descendent des chambres sans rien apporter. Le capitaine Moussoux, cet hercule qui, dans les guerres d'Espagne, avait pris un drapeau qu'un malin lui avait volé, était justement de semaine. Voyant cela, Moussoux crie simplement aux hommes : « Par le flanc droit, marche! Dans les « chambres, et descendez les souliers. »

« Personne ne bouge... Le capitaine s'avance sur la première file. — On était alors sur trois rangs de profondeur. — « Première file, s'écrie-t-il, par le flanc « droit! » Personne ne bouge. Alors, de trois coups de poing, il fait rouler à terre les trois hommes. « Deuxième file, par le flanc droit! » Même immobilité. Trois nouveaux coups de poing envoient rouler à terre les trois hommes de la seconde file. Jugeant la leçon suffisante, il commande alors : « Division, « par le flanc droit! » Et cette fois tout le monde va

chercher les souliers. La revue est passée, et depuis ce jour personne ne songe plus à désobéir.

« Les officiers en demi-solde, renvoyés pour remplacer les démissionnaires, s'appelaient les « rentrants à la bouillotte ».

« Parmi eux se trouvait notre nouveau chef, le colonel Ruelle : il se présenta à nous avec ses épaulettes de Waterloo, dont la forme écrasée toute surannée étonnait les regards. On eût pris ce gros homme pour un revenant s'il n'eût eu sa face réjouie et son ventre obèse. C'était un brave soldat, mais borné et ignorant. Il ne savait même pas les commandements, et il ne serait certes pas rentré au service sans sa femme fort adroite et intrigante ; elle voulait même le faire nommer maréchal de camp de suite ; elle y réussit deux ans plus tard.

« Cet homme qui, après quinze ans d'inactivité, se présentait avec ses épaulettes de Waterloo, devait forcément nous parler de cette bataille, et de toutes ses harangues, j'ai retenu l'anecdote suivante dont il avait été le témoin ; il était, en 1815, colonel sous les ordres du général Durutte qui était borgne. Au dernier moment de la bataille, les Prussiens menaçant de déborder l'armée française, le général réunit les officiers et les soldats qu'il avait sous la main et les ramène en avant pour arrêter l'élan de la cavalerie prussienne ; mais les hussards ennemis entourent Durutte, l'un d'eux court sur lui, et d'un coup de sabre lui abat net le poignet qui tombe à terre.

« Il nous racontait encore avoir vu Napoléon rencontrer, le lendemain de la bataille de Ligny, un blessé prussien horriblement mutilé. Il s'était arrêté, avait

fait appeler un paysan belge et avait entamé avec lui le dialogue suivant :

« Crois-tu à l'enfer? — Oui! — Eh bien, je te promets que tu y souffriras les tortures les plus horribles, si tu ne soignes pas ce blessé que je te confie. « Emporte-le et rappelle-toi mes paroles! »

« Notre lieutenant-colonel Duhout, officier de valeur, autrefois aide de camp du maréchal Bertrand, fut à cette même époque remplacé par le colonel Locqueneux, également officier de mérite. Blessé sous les yeux de l'Empereur à Iéna, à Eylau et à Wagram, le maréchal Lobau faisait grand cas de lui; il l'avait à ses côtés, quand, suivi des grenadiers du 17e de ligne, il passa en 1809, sous la mitraille et la mousqueterie la plus terrible, le pont de Landshut. Dans une autre affaire, avec une compagnie de voltigeurs, Locqueneux prit six pièces de canon aux Autrichiens.

« Grand et mince, il lui manquait tout le bas de la figure. A Wagram, un caisson avait éclaté auprès de lui et lui avait enlevé le menton. Sans cela ses traits eussent été assez réguliers et sa physionomie assez agréable.

« Comme Parchappe et comme Duhout, il fut plus tard général.

« On nous gratifia aussi d'un vieux capitaine titulaire de ce grade depuis 1810. Il se nommait de Roth et était originaire de la province de Fuld. Entré au service en qualité de cadet du contingent de cette principauté avant 1800, il avait successivement appartenu aux armées hollandaise, westphalienne et hanovrienne.

« Comment était-il devenu Français? je l'ignore. Toujours est-il qu'il était licencié depuis Waterloo. Il

nous quitta, du reste, bientôt; car aussitôt après son arrivée, on l'envoya comme chef de bataillon en Afrique; il avait surtout fait les campagnes d'Espagne et de Portugal.

« On nous affubla encore d'un Portugais. Celui-là, il est vrai, méritait bien de rentrer dans l'armée française; car, à l'encontre de ses compatriotes qui nous avaient fait une guerre si terrible durant l'Empire, il avait suivi le marquis d'Alorna dans une légion à la solde de la France. Dès 1808, il avait quitté son pays et s'était battu en Italie et en Allemagne; il avait fait toute la campagne de Russie, et, en sa qualité d'homme du Midi, il avait mieux supporté que les Allemands les rigueurs des climats du Nord.

« Je me souviens aussi d'un nommé Garavel, un vieux soldat de la garde impériale, blessé à Friedland, à Wagram et à la Moskowa. Mis en réforme à la Restauration, il avait fait partie de toutes les sociétés secrètes possibles, des carbonari; de la société : « Aide-toi, le ciel t'aidera! » de celle des Droits de l'homme, etc. Aussi le maréchal de Castellane, qui était grand seigneur jusqu'au bout des ongles, ne pouvait-il souffrir ce vieux conspirateur, qu'il appelait toujours « le carbonaro ».

« Il y en avait enfin un plus curieux que tous les autres du nom de Lobrot. C'était un vieux débris des guerres de l'Empire, fort commun, borné, mais un héroïque soldat. Il avait reçu pas mal de blessures; une d'elles surtout lui traversait la figure en biais; c'était un horrible coup de sabre attrapé à Gratz dans la fameuse affaire où le 84e de ligne, commandé par Gambin, avait repoussé vingt mille Autrichiens.

« Lobrot parlait souvent de cette affaire. Pendant dix-neuf heures, le 84e avait été cerné dans le cimetière de Gratz, ayant avec lui plusieurs centaines de prisonniers autrichiens, dont plusieurs officiers, qui cherchaient à tout moment à s'échapper. « L'ardeur de la « lutte, disait-il, nous avait rendus enragés; nous mas- « sacrions tout ce qui nous tombait sous la main. Dans « une sortie, le colonel Gambin eut toutes les peines « du monde à obtenir de nous la grâce de cinq cents « prisonniers que nous avions cernés contre un rocher « et qui furent délivrés ensuite. Autour du cimetière, « les rues étaient jonchées de morts. A plusieurs re- « prises, nous manquâmes de cartouches; alors nous « faisions des sorties en masse, nous repoussions les « Autrichiens, et, en nous retirant, nous fouillions les « gibernes des morts pour prendre leurs munitions. »

« Quoique Napoléon eût généreusement récompensé le 84e, après ce fait d'armes, quoiqu'il eût ordonné de faire inscrire sur le drapeau du régiment : « Un contre dix! » quoiqu'il eût nommé le colonel Gambin commandeur de la Légion d'honneur, général et comte de l'Empire, ce pauvre Lobrot, alors sergent, malgré ses terribles blessures, avait été oublié. Après avoir servi comme sous-lieutenant jusqu'à Waterloo, il avait été licencié en 1816. Durant la Restauration, n'ayant aucune ressource, il avait été garde-chasse. De jeunes officiers, sortant de Saint-Cyr, s'amusaient beaucoup d'une phrase qu'il avait dite dans un bal à une jeune fille. Comme il la reconduisait à sa place, après l'avoir fait danser : « Vous en avez t'y, une belle paire d' « z'yeux! » s'était-il écrié.

« Quant au brave colonel Gambin, ce brillant et hé-

roïque soldat, je le vis en 1833, à Marseille, lorsque nous nous rendions à Montpellier. Il y vivait en retraite. Je me promenais avec un camarade sur le port; on me le montra assis sur un banc avec sa femme. Il était bien difficile de reconnaître le héros de Gratz dans ce vieillard rabougri, tout ratatiné, grelotteux et minable, avec sa femme, une petite vieille aussi, dont la figure était encadrée sous un énorme capuchon et qui portait au bras un grand cabas. On eût dit un couple de portiers qui venait se chauffer au soleil, après avoir vaqué toute la journée aux soins de l'immeuble confié à leur garde.

« Mais je vous reparlerai plus tard encore de Lobrot, et vous verrez quel rôle important il a joué dans mon existence !...

« La fermentation commençait à se calmer à Lyon, dans la population et dans la garnison, lorsque nous apprîmes qu'on se battait à Nîmes. Trestaillons et les pires suppôts de la Terreur blanche s'étaient, disait-on, soulevés et venaient de cerner le 36e de ligne dans les Arènes; ils massacraient les soldats aux cris de : « Vive Charles X ! »

« On envoie d'abord le 10e de ligne; ce régiment, avant de partir, touche cinq cartouches par homme; c'est tout ce qu'il y a de munitions dans l'arsenal de Lyon. Le lendemain, les nouvelles deviennent encore plus mauvaises. Le général envoie par bateaux deux bataillons du 47e au secours du 10e.

« De grand matin nous partons, chargés de tous nos bagages; nous nous rendons au quai de la Mulatière, où sont alignés des chalands; on nous y entasse, officiers, soldats, sacs, fusils, comme des ballots. Malgré

l'heure matinale, la population est accourue en masse, et la garde nationale en armes est aussi venue nous faire cortège; au moment où le signal du départ est donné, l'émotion des assistants est à son comble; on nous tend les bras; on fait pour nous les vœux les plus ardents; l'enthousiasme est indescriptible. Des hourras frénétiques et des discours se croisent en tous sens

« Le premier soir, nous allons coucher à Tournon, le deuxième, à Valence, et le troisième, à Avignon.

« Pendant les deux premiers jours, notre flottille, objet de la curiosité des riverains, excitait chez eux des manifestations sympathiques autant que bruyantes; mais, au-dessous de Valence, ces démonstrations populaires s'attiédirent peu à peu et enfin cessèrent. Cela choqua les soldats, et il trouvèrent charmant de faire arrêter les bateaux devant chaque village ou bourg dont le clocher n'était pas surmonté du drapeau tricolore, pour intimer aux autorités l'ordre de le déployer; la chose, bien entendu, ne se passait pas sans fêter par quelques rasades l'apparition des couleurs nationales.

« Cependant nous n'eûmes pas de graves événements à déplorer. Il n'en fut pas de même dans le régiment qui nous précédait : un des bateaux était commandé par trois officiers d'opinions exaltées. Ils soulevèrent leurs troupes, leur firent proclamer la République et jurer de la faire reconnaître à la mairie d'Avignon lors de leur débarquement. Le colonel dudit régiment arriva à temps, ne laissa pas les officiers accomplir leur dessein. Il les appela sans rien laisser soupçonner, et les fit arrêter et garder par des grenadiers; cette tentative d'embauchage n'eut pas d'autres suites; les officiers furent renvoyés dans leurs foyers.

« On voit par là combien les esprits avaient, à ce moment, perdu le sens réel des choses.

« Enfin nous arrivons à Avignon. Nos chalands abordent à un quai, non loin du fameux pont de Saint-Benezet, au pied du rocher des Doms. On nous montra là l'endroit où avait été jeté le corps du maréchal Brune après son assassinat, et un batelier nous raconta à ce propos qu'un invalide d'Avignon avait suivi la foule, attendant sa dispersion; une fois seul et sûr de n'être pas vu, il était monté dans un bachot, avait recueilli le corps du maréchal et avait été l'ensevelir en secret.

« Quand nous quittons le quai pour pénétrer dans la ville, l'accueil est froid, toutes les physionomies sont renfrognées; les officiers et les soldats qui circulent seuls sont insultés, menacés, et déjà, pour répondre à ces provocations, l'on parlait dans les rangs de rappeler aux habitants d'Avignon qu'ils n'avaient pas encore été punis de leur participation à l'assassinat du maréchal Brune.

« Nous étions à ce moment sur la place du Palais des Papes, et les commentaires allaient grand train, lorsque des gendarmes, arrivant au galop, apportèrent des plis qui annonçaient que tout était redevenu calme dans le Gard et dans le Vaucluse. Cette nouvelle rendit à la fois les Avignonnais moins rébarbatifs et nous plus tranquilles. En même temps, on nous annonçait que nous repartirions le soir. Avec plusieurs camarades, nous montâmes sur le rocher des Doms et nous jouîmes d'un admirable panorama. C'était par un soleil chaud d'août. Villeneuve-lez-Avignon m'apparut comme un avant-goût de l'Orient, avec ses murailles et ses tours antiques rougies par le mistral et le soleil, sa campagne aride où

l'herbe et les arbres sont si rares, tandis qu'au premier plan le Rhône serpente, gigantesque, au milieu de la verdure qui croît sur ses bords. Je me crus dans un pays lointain, une contrée des *Mille et une Nuits*.

« Notre retour à Lyon fut une sorte de triomphe; les gardes nationaux arrivaient en masse au-devant de nous, nous accablaient d'embrassades et de libations, et ce fut pêle-mêle, bras dessus, bras dessous, que nous rentrâmes dans la grande ville. »

Cette course sur le Rhône amenait le maréchal Canrobert à faire une observation intéressante :

« Rien n'effraye, disait-il, le soldat comme la guerre civile. J'ai assisté à plus de cinquante combats et à dix grandes batailles rangées; j'ai vu des troupes littéralement écharpées; le lendemain, les survivants étaient prêts à recommencer l'action, plus ardents même que la veille.

« Dans la guerre civile, au contraire, tout est crainte pour le soldat. Il ne sait si la cause qu'il défend sera victorieuse, et peut-être devra-t-il demain obéissance aux insurgés d'aujourd'hui; d'une autre part, il considère la guerre civile comme une guerre de trahison. Les coups de fusil partent des soupiraux, on massacre les prisonniers innocents après leur avoir fait endurer les plus cruelles souffrances. Un manque de sang-froid, de raisonnement, amène de suite les troupes à deux états d'âme très différents : ou bien c'est l'exaltation, la colère, le désir de venger ses camarades qui les animent; ou bien, au contraire, ils se laissent aller à un sentiment d'inquiétude, qui se manifeste en général par un manque d'énergie, une absence de confiance

allant quelquefois jusqu'à l'abandon des postes, la désobéissance et la panique.

« A Avignon, nous étions animés du premier de ces sentiments. Au contraire, à Nîmes, la garnison était dans le second cas. Les troupes et les autorités y étaient restées inquiètes, sans énergie suffisante. Officiers et soldats ignoraient si le roi Charles X n'allait pas revenir; beaucoup de chefs hésitaient sur leur devoir. Un seul fait donnera idée du désordre : le régiment suisse en garnison dans cette ville était sur le point d'être renvoyé dans son pays; eh bien, il avait arboré le drapeau tricolore, et les troupes françaises, au contraire, conservaient la cocarde et le drapeau blancs avec des fleurs de lis au shako. Et, depuis un mois, Louis-Philippe était roi.

« La situation se compliquait en outre du souvenir des massacres de 1815, resté vivace dans la population et dans la garnison de la ville. Les habitants en parlaient sans cesse, et nous autres, nouveaux venus dans le Midi, nous en apprîmes seulement à Avignon les particularités. Ces récits n'étaient pas faits pour calmer nos hommes.

« Voici ce qui s'était passé après Waterloo. Des bandes, sous la direction de Trestaillons, avaient assiégé la caserne de Nîmes où était le dépôt du 13e de ligne. Ce détachement, fidèle au devoir, s'était défendu. Mais bientôt, privé de nourriture et d'eau, les chefs offrirent de se rendre si on leur promettait la vie de leurs hommes.

« Des délégués de la populace prennent l'engagement demandé.

« Les officiers font alors ouvrir les portes de la

caserne; les soldats sortent, donnent leurs fusils; mais à peine sont-ils désarmés que Trestaillons et sa bande se jettent sur eux et les massacrent; d'autres suivent, on les tue; les derniers, voyant ce qui se passe, sautent par les fenêtres de derrière; mais partout les égorgeurs sont postés et courent après les officiers et les soldats; c'est une boucherie épouvantable dans chaque rue, dans chaque carrefour. Non seulement on tue, mais on coupe les hommes par morceaux, on leur arrache les chairs et les membres, et l'on prétendait encore, en 1830, que certains fanatiques s'étaient vantés d'avoir goûté à ces lambeaux humains.

« Depuis, chaque fois que le 13e de ligne a eu à faire étape à Nimes, le régiment, en signe de deuil, a contourné la ville sans y entrer et a doublé l'étape pour n'y pas loger.

« On comprend si, en 1830, ces souvenirs redoublaient d'intensité dans les esprits.

« En 1851, lorsque j'eus à commander une brigade à Paris, je constatai la même situation morale chez le soldat. Les journées de Juin dataient de la veille. Chacun en parlait encore, et les hommes craignaient les barricades, les coups de feu partant des caves ou des lucarnes, les attaques par derrière ou bien les propositions de parlementaires suivies de décharges meurtrières, aussitôt les pourparlers commencés. Cet état d'esprit fut la cause réelle de la panique meurtrière des boulevards dont on a tant parlé et sur laquelle on a tant divagué.

« Heureusement on en fut quitte pour la crainte à Nimes en 1830.

« Le nouveau gouvernement avait nommé, entre

temps, des généraux inspecteurs ou plutôt des commissaires spéciaux chargés d'épurer les corps de troupes au point de vue des nouveaux principes politiques.

« Le général de Castellane, pair de France, avait été chargé de l'inspection de Lyon et des pays avoisinants. Nous le trouvâmes déjà en fonction à notre retour. Il était surtout connu comme un des généraux les plus féroces sur les questions de règlement. Il secouait son monde comme personne. On racontait qu'étant colonel d'un régiment de cavalerie, sous la Restauration, il faisait faire des manœuvres extraordinaires à ses hommes.

« Vétéran des grandes guerres, il avait brillamment chargé aux côtés de Lassalle à Medina del Rio-Seco; puis il avait été aide de camp du général Lobau et du général de Narbonne. En 1812, il faisait avec eux toute la campagne de Russie, où il avait les mains gelées. Depuis, il est devenu un instructeur hors ligne, et on a vu en Afrique, en Crimée et en Italie ce dont étaient capable les troupes dressées par lui. Homme d'honneur s'il en fut, grand seigneur, quoique fort original, les épaules très hautes et carrées, le cou planté en avant, l'air dégingandé, il avait pris l'habitude d'imiter le grand Frédéric, auquel il ressemblait d'ailleurs, en s'habillant et en se coiffant comme lui, et en ne se montrant jamais qu'en grande tenue, avec un chapeau en bataille légèrement de travers.

« Il avait aussi la coutume de se livrer à de véritables inquisitions vis-à-vis de ses subordonnés. C'est lui qui avait inventé, au moment des inspections générales, ce qu'on a appelé depuis la « confession ». Il appelait chaque officier en particulier et lui posait une foule de questions sur sa vie intime, sur ses parents, ses grands-

parents, ses relations, sa situation de fortune, etc. En un mot, il lui faisait subir un interrogatoire qui ressemblait à une véritable confession.

« Dès son arrivée à Lyon, le comte de Castellane nous interrogea chacun en particulier.

« Mon tour venu, je me rendis chez lui; c'était la première fois que je le voyais. Depuis, j'ai souvent eu l'occasion de le rencontrer : il se lia même avec moi d'une telle amitié qu'à sa mort il me laissa son bâton de maréchal, sa ceinture d'ordonnance et le portrait de Lassalle que j'ai dans mon cabinet.

« Après cela, il est inutile de vous dire que le général fut satisfait de mes réponses.

« Le général de Castellane raffermit un peu la discipline. Puis il profita de ses pouvoirs extraordinaires pour faire mettre à la retraite plusieurs de nos vieux camarades tout à fait impotents. Car il aimait les jeunes ; il avait horreur des vieux cadres, et il ne tint pas à lui que les « rentrants à la bouillotte » ne fussent immédiatement renvoyés dans leurs foyers.

« Au nombre de ceux que Castellane mit à la retraite, se trouvait le pauvre Aymonin. Ses blessures à la jambe et aux reins lui causaient de telles douleurs qu'il ne pouvait presque plus marcher. Je le vis partir avec chagrin. La veille de son départ, je dînai avec lui et sa femme, et jamais je n'oublierai l'émotion du vieux soldat de Marceau et de Kléber m'embrassant et me souhaitant bonne chance.

« Malgré la révolution, Louis-Philippe ne se sentait pas très assuré sur son trône : adroit et éclairé, il chercha dès le premier jour à cajoler les classes moyennes qui l'avaient appelé au pouvoir et à calmer les classes

populaires déjà alléchées par le succès de la révolution de Juillet et fort désireuses de la pousser plus loin.

« Il décida donc d'envoyer son fils aîné, le duc d'Orléans, en province, pour aller donner des drapeaux tricolores à la garde nationale, lui parler et la gagner au nouveau gouvernement.

« Le duc d'Orléans était bien jeune encore; mais, grâce à ses qualités séductrices, il réussit fort bien dans sa mission.

« Loin de voyager en prince, il refusa les escortes : au lieu de descendre dans les préfectures ou les palais, il logea dans les hôtelleries des villes où il séjournait.

« La veille ou l'avant-veille de son arrivée à Lyon, le prince s'était arrêté à Clermont-Ferrand. Le général Petit, celui des « adieux de Fontainebleau », y commandait. Il présenta lui-même au duc d'Orléans les députations de la garde nationale. Par une circonstance bizarre, l'officier qui reçut des mains du prince le nouveau drapeau était le lieutenant Forty, l'ancien porte-aigle des grenadiers de la vieille garde, celui même qui tenait l'aigle que Napoléon embrassa dans la cour du « Cheval blanc » de Fontainebleau en quittant sa garde. Horace Vernet l'a représenté abaissant le drapeau devant l'Empereur d'une main, tandis que de l'autre il essuie ses larmes.

« Le lendemain, le duc d'Orléans arrivait à Lyon accompagné de Marcellin de Marbot, nommé depuis peu général.

« Il descendit à l'hôtel de l'Europe, quai de la Saône, d'où l'on jouit mieux que partout ailleurs du merveilleux panorama de Fourvières.

« Mon régiment venait de quitter la ville pour aller tenir garnison dans le Nord; moi, je devais séjourner plusieurs jours encore à Lyon afin de remettre au régiment qui nous remplaçait les consignes et les casernements. J'assistai donc à la visite que fit le prince royal à la seconde ville de France.

« L'enthousiasme fut très grand : il se traduisit d'abord par une foule de banquets en l'honneur du fils du Roi et par la publication de nombreuses chansons, dont l'une, exaltant les vertus du jeune prince, était intitulée « le Premier Canonnier de France ».

« Lyon comptait, comme je l'ai dit, un grand nombre d'officiers et de soldats de l'Empire; ils s'étaient enrôlés dans la garde nationale et avaient constitué des bataillons manœuvrant avec précision. Pour paraître encore plus belle sous les armes, la garde nationale de Lyon avait adopté les habits bleus de la garde impériale, à larges revers blancs sur la poitrine.

« Depuis l'arrivée du duc d'Orléans, la ville de Lyon s'était transformée en un véritable atelier de tailleur. Partout on faisait des habits de gardes nationaux. Tous les ouvriers devaient veiller sans désemparer pour arriver à confectionner l'habillement de plus de vingt mille hommes. Car tous voulaient paraître avec leurs atours à la grande revue qui allait être passée.

« Le duc d'Orléans, charmant jeune homme imberbe, avec ses jolis cheveux formant frisons de chaque côté des tempes, ressemblait alors à une femme; il portait l'uniforme et les épaulettes de laine rouge d'artilleur de la garde nationale. Cet uniforme très populaire chez les bourgeois produisit sur la population lyonnaise

le meilleur effet, et il fut pour beaucoup dans l'accueil sympathique fait au duc d'Orléans.

« Dès son arrivée, le prince reçut les députations et les autorités; il visita les hôpitaux et les établissements publics. Puis il passa en revue trente mille gardes nationaux. Pour la revue, le prince avait quitté son uniforme de soldat-citoyen et revêtu celui de colonel du régiment de hussards dont il était commandant. Le haut shako rouge à aigrette blanche, le spencer et la pelisse à tresses d'argent serrant sa taille svelte et souple lui seyaient à ravir.

« Après avoir passé devant les lignes de la garde nationale, le prince, accompagné de Marbot et du général Bachelu, monta sur une estrade dressée à cet effet pour remettre à la députation de chaque légion son drapeau. Au moment où cette cérémonie allait commencer, un voltigeur de la garde nationale fend la foule, s'avance, un papier à la main, jusque devant le prince et se met à lui lire son élucubration.

« La révolution et l'état d'esprit qui régnait avaient tellement fait perdre la notion des convenances et de la discipline, qu'il ne se trouva personne, ni un général, ni une sentinelle, pour empêcher ce personnage de se transformer, de sa propre initiative, en orateur officiel.

« Ce voltigeur n'était autre que le professeur de gymnastique que j'avais vu quelques jours auparavant escalader la statue de Louis XIV pour y accrocher un drapeau tricolore; il s'appelait Couturier.

« Après avoir rappelé cet exploit, il parla du drapeau tricolore et termina par ces mots : « Si l'ennemi « vient nous attaquer, prince, soyez notre Léonidas;

« ces nouveaux étendards seront nos Thermopyles! »

« Le duc d'Orléans le remercia aimablement et répondit non sans esprit : « Soyons les soldats de Léo-« nidas et des Thermopyles ; seulement... revenons « vainqueurs ! »

« Le lendemain, le prince partit pour Grenoble.

« La prolongation de mon séjour à Lyon m'avait aussi fourni l'occasion de voir pour la première fois un chef militaire avec lequel j'ai eu depuis de nombreuses et bonnes relations. C'était le futur maréchal Magnan, alors colonel du 49e de ligne; il rentrait d'Afrique, précédant son régiment, et montrait à nos yeux étonnés des armes turques et des queues de pacha qu'il rapportait de notre nouvelle conquête. La superbe attitude, la haute taille, la parole énergique et soldatesque du colonel Magnan, alors encore jeune, impressionnaient au plus haut degré les personnes qui l'écoutaient.

« Je rejoignis mon régiment alors en route pour Thionville.

« Dans cette région, le général Roguet, l'ancien colonel commandant les grenadiers à pied de la vieille garde, avait été, comme Castellane, commissaire inspecteur, et il était resté légendaire, parmi les troupes de l'Est, à cause de ses manières plutôt originales.

« La première fois qu'il se présenta aux troupes de Metz, il leur prononça en Toulousain le discours suivant : « Le peuple, il vient de remporter une victoire contre la royauté; désormais plus de passe-droits, plus de faveurs, plus de *titres*. C'est moi, le *comte* Roguet, qui vous l'annonce. »

« Puis, appelant séance tenante un colonel, il lui demande si le jeune Un tel n'était pas dans son régiment. « Oui, mon général. — Comment sert-il? — J'ai « le regret de dire qu'il n'est ni très zélé, ni très « instruit. — Ça ne fait rien. Il faut le proposer pour « l'avancement. »

« C'était ce même général Roguet qui, voyant un jour dans une grande bataille un piquet de gendarmes d'élite attachés au quartier impérial, demanda : « Que « font là ces magistrats? »

« Nous voyagions par étapes, et le temps, presque toujours mauvais, nous mettait à des épreuves d'autant plus pénibles que le froid était plus vif et contrastait avec ce chaud soleil que nous quittions à peine; je pris la fièvre à Langres; elle ne m'abandonna qu'à Thionville.

« Cette place, sise sur la rive gauche de la Moselle, avec une tête de pont fortifiée à la Cormontaigne, sur cette rivière, a joué plusieurs fois un rôle dans les anciennes guerres de la monarchie française et de la République. Ses fortifications, trop étendues pour l'exiguïté de sa partie bâtie, lui donnent un aspect triste qu'augmentaient encore les brouillards de décembre, lorsque nous arrivâmes.

« Je m'y serais fort ennuyé si, dès le commencement de 1831, notre régiment, qui comptait à peine onze cents hommes, n'eût tout à coup été porté à un effectif presque triple.

« La révolution de Juillet avait, je vous l'ai dit, excité les haines des puissances continentales. Toutes, se rappelant l'expansion de la France à sa première révolution, se préparaient, soit à se préserver de nos coups,

soit à venir étouffer chez nous ces principes attentatoires aux trônes. A l'exemple de ses voisins, la France s'armait : deux classes entières furent appelées sous les drapeaux, et les enrôlements volontaires furent encouragés. L'instruction fut poussée avec une ardeur telle que, les journées ne paraissant pas y suffire, on exerçait encore pendant la nuit les conscrits dans les chambres, dans les corridors, dans les manèges, à la lueur des flambeaux et des lanternes. Je me remémore avec plaisir l'enthousiasme de cette époque, où chacun de nous voyait pour récompense à ses peines des occasions prochaines d'acquérir de la gloire.

« La guerre me paraissait tellement imminente que je ne m'occupais que d'elle. Le temps que je ne passais pas à la caserne et aux manœuvres, je l'employais à étudier les campagnes de la République et de l'Empire ; je fréquentais les vieux officiers qui y avaient pris part, je leur faisais raconter les épisodes les plus saillants et leur demandais de m'édifier sur la valeur des divers modes d'action de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie; cette étude devint pour moi une passion absorbante, et je lui consacrai tous mes loisirs.

« Comme l'on discutait un jour sur les avantages de la formation sur deux ou trois rangs, le vieil Amyot répondit : « Parbleu! c'est simple : nous, nous commen-« cions sur trois rangs... pour être sur deux à la fin « de la bataille. »

« Par suite de l'accroissement de sa garnison, Thionville était devenue trop petite pour la contenir; aussi, lorsque l'instruction des bataillons fut suffisamment ébauchée, on en dispersa un dans les villages environnants. Je fus détaché avec la section de voltigeurs

que je commandais comme sous-lieutenant, à quelques lieues de la place, dans un méchant hameau du nom d'Hélange; il était connu dans le pays sous le nom de *pauvre village,* tant il offrait peu de ressources.

« J'étais seul officier, et j'avais été logé chez un vieux paysan dont je fus contraint de partager la table et la chambre. Outre sa femme âgée, ce brave homme avait auprès de lui quatre ou cinq enfants déjà grands. Nous mangions tous ensemble, et notre repas du matin comme celui du soir se composaient invariablement d'un plat de choucroute, servie dans un grand vase en terre; chacun de nous avait sa cuiller de fer ou de bois, et attaquait la partie qui était devant lui. Tant que la choucroute, fortement tassée, se maintenait ferme par sa cohésion, je pouvais n'entamer qu'une partie intacte, et mon appétit de vingt ans y trouvait encore son compte; mais dès que l'échafaudage venait à s'effondrer, je ne me sentais plus la force de continuer à puiser à la source où les autres convives plongeaient leurs cuillers, et je restais sourd aux instances de mes bons hôtes : car ne pouvant me supposer délicat, ils me croyaient malade.

« Tandis que je passais mon temps à me distraire par l'étude et par l'exploration du pays, je reçus la visite du sous-lieutenant de Laubespin, alors à l'École d'état-major, envoyé pour lever la carte de cette partie de la France. Je le connaissais déjà, car son grand-père, le marquis de Tracy, colonel de Penthièvre-infanterie, avait eu sous ses ordres mon père et mes oncles Certain et de Verdal. Je l'avais rencontré à Paris, quand j'étais candidat à Saint-Cyr et lui à l'École polytechnique. C'était un homme excessivement doux,

aimable et bienveillant. Grand, distingué, il avait dû, avec sa jolie figure, avec ses yeux clairs, très doux, inspirer bien des passions! En voici une entre autres qui marque dans sa vie. Vers 1840, il était aide de camp du général Rodolphe de Latour-Maubourg. Choyé dans le monde, il avait ses grandes et ses petites entrées aux Tuileries : il y réussissait autant par son tact et ses manières que par son physique. Il eut l'occasion d'y danser avec la fille du Roi, la princesse Clémentine, alors fort jolie brune aux yeux bleus, pleine d'esprit et de grâce, qui s'éprit de lui. Le Roi et la Reine s'aperçurent de la chose. On ne perdit pas une seconde. Le lendemain matin, le capitaine de Laubespin, appelé au ministère de la guerre, était expédié en Afrique. Il y servit d'officier d'ordonnance au maréchal Valée et fut décoré à l'attaque du col de Mouzaïa.

« M. de Laubespin est aujourd'hui un de mes meilleurs amis. Il y a soixante-quinze ans que nous sommes liés l'un à l'autre! Quoique vieux et impotent, je vais le voir deux fois par semaine; il a épousé Mlle Sieyès, la nièce de l'abbé; il possède une collection de tableaux merveilleux, et la fortune considérable dont il jouit n'est employée qu'à des œuvres de bienfaisance.

« Quant à la princesse Clémentine, je l'ai rencontrée il y a peu d'années. Qu'est donc devenue sa fraîcheur si éclatante, d'il y a un demi-siècle? Elle a cependant encore des traits superbes. On dirait voir Louis XIV tel qu'il est reproduit dans le masque de cire accroché à Versailles dans sa chambre, à côté de son grand lit d'apparat. Elle semble jouer aujourd'hui auprès de son fils, le prince de Bulgarie, le rôle d'Égérie que Madame Adélaïde jouait alors auprès de Louis-Philippe.

« D'Hélange, je fus appelé à Longwy, petite forteresse à l'extrême frontière, et de là je dus aller occuper un point du cordon sanitaire établi sur la frontière pour empêcher l'introduction du choléra, qui venait de faire son apparition en Europe. Nous reçûmes là l'ordre de nous rendre à Metz, où le roi Louis-Philippe, accompagné de son ministre de la guerre, le maréchal Soult, venait d'arriver.

« En effet, après avoir fait faire quelques promenades de propagande par son fils aîné, Louis-Philippe s'était décidé à parcourir certaines provinces du royaume pour y recueillir les « vœux des populations », suivant le langage officiel. Il se dirigea d'abord vers la Normandie et se rendit de là dans l'Est.

« Cette dernière tournée lui était particulièrement agréable. Il devait y revoir les défilés de l'Argonne et les plaines de Valmy dont il aimait tant alors à rappeler le souvenir. Car il ne prononçait pas un discours sans y mettre la fameuse phrase : « Vieux soldat de Valmy « et de Jemmapes... »

« Sur le champ de bataille de Valmy, après avoir, à l'exemple de Napoléon, détaché de la poitrine de quelques-uns des officiers qui le suivaient la croix de la Légion d'honneur pour la remettre à des gardes nationaux, il passa ceux-ci en revue; puis laissant de côté, suivant son habitude, toute étiquette, il parcourut à pied les endroits témoins des différents épisodes de la lutte.

« On était au printemps; le soleil était radieux ce jour-là. Louis-Philippe n'était pas moins rayonnant en uniforme de garde nationale avec un large pantalon blanc; il multiplia les poignées de main et les compli-

ments. Car nulle garde n'empêchait la foule des paysans et des ouvriers de venir sur ses pas le dévisager et l'aborder.

« A ses côtés étaient les maréchaux Soult et Gérard et le vieux général Tirlet. Ces deux derniers avaient aussi combattu à Valmy, mais comme simples soldats dans les bataillons de volontaires.

« Louis-Philippe fit une sorte de cours à la foule qui le suivait. A plusieurs reprises il interpella le maréchal Gérard et le général Tirlet, invoquant leur témoignage sur l'exactitude de ses dires.

« Il entra à Metz le lendemain, accueilli par une population immense et par des troupes superbes.

« La première journée de son séjour fut consacrée à des manœuvres du génie : attaque et défense d'une place, construction, reploiement et défense d'un pont. Le lendemain, le Roi passa en revue dans l'île Chambière toutes les troupes et toutes les gardes nationales du département.

« Depuis longtemps, on avait annoncé cette grande solennité militaire, et il était venu de Belgique, des provinces rhénanes, du pays de Bade, une foule de curieux qu'on évaluait à plusieurs milliers. On signalait également dans les hôtels de Metz des officiers prussiens et autrichiens accourus pour se rendre compte de la puissance de notre armée; ils se mêlaient aux badauds pour observer et entendre.

« L'armée comptait une vingtaine de mille hommes, et la garde nationale plus de trente mille; il y avait cinq régiments de cavalerie et plus de cent pièces d'artillerie admirablement attelées. Toutes ces troupes étaient sous les ordres directs du général Delort, le héros des

guerres d'Aragon et de Catalogne. C'était le type du vieux dragon d'Espagne, de ces dragons dont les Espagnols avaient si peur et qui s'immortalisèrent à leur rentrée en France dans la campagne de 1814. Il était grand, puissamment charpenté, avec une figure mâle de paysan, des cheveux blancs, drus et hérissés, le nez en l'air, une large mâchoire et un menton non moins large ; ses oreilles étaient encadrées d'une paire de favoris coupés court comme les portaient sous l'Empire les dragons et les grenadiers à cheval qui n'avaient pas de moustaches. Il avait une voix de stentor. C'était un homme énergique et plein d'autorité sur les troupes. Comme beaucoup de ses camarades, ce vieux sabreur récitait des odes d'Horace et faisait même des vers. Il nous présenta au Roi et nous fit défiler.

« Nous étions en ligne depuis un certain temps, lorsque le Roi passa au pas devant nous. C'était la première revue considérable que j'eusse encore vue.

« Les anciens militaires savent quelle émotion vous empoigne dans ces instants solennels où l'armée est formée en lignes profondes, quand les fanfares et les musiques jouent la *Marseillaise,* et que se répercutent les commandements de « Portez armes! Présentez armes! » sur tous les fronts des bataillons. Chaque soldat fixe, immobile, ému, pense au drapeau déployé que le général en chef salue en passant.

« Songez donc quelle fut mon exaltation, au milieu de ces cinquante mille hommes enthousiastes réunis à l'île Chambière, et à quel degré ma cervelle se mit à bouillonner quand je vis s'arrêter devant mon peloton le maréchal Soult dont les traits mâles et énergiques et le regard perçant me le firent considérer comme la

personnification de la sublime épopée de la Révolution et de l'Empire : car sur ses traits mon imagination surexcitée lisait : Gênes! Austerlitz! Eylau!

« La garde nationale, composée uniquement d'anciens soldats, avait un aspect véritablement martial. Elle étonna surtout les étrangers venus d'outre-Rhin. Ce fut pour eux une révélation de voir surgir du néant une armée disciplinée et enthousiaste. Durant les trois heures que dura la revue, les gardes nationaux ne cessèrent de pousser des cris frénétiques. Cet enthousiasme, je l'appris plus tard, eut son écho au delà du Rhin; les cours de Vienne et de Berlin en furent fort impressionnées, et leurs projets et leur attitude se modifièrent en conséquence.

« On ne pouvait comprendre comment un si grand nombre de bourgeois et de paysans avaient consenti, par pur patriotisme, à payer un équipement complet et à s'astreindre sans aucun espoir de récompense à une discipline rigide et à un service fort rigoureux, étant donnée la perfection exigée d'eux dans leurs manœuvres.

« Si on avait voulu entrer en lutte avec la France, on l'aurait trouvée tout entière soulevée comme en 1792.

« Avant le défilé, Louis-Philippe avait remis aux délégations des troupes de ligne un drapeau surmonté d'un coq de cuivre doré. A cette occasion, il nous fit un petit discours assez bien troussé qui commençait par ces mots : « C'est encore avec un nouveau plaisir « que je... vieux soldat, comme vous j'ai combattu à « Valmy et à Jemmapes... »

« Ces phrases n'avaient qu'un tort : elles servaient au Roi pour toutes les réceptions de délégations militaires, et elles avaient fini par tourner à la scie.

« Le sens de ce discours était heureusement plus important. Louis-Philippe y affirmait avec simplicité, mais avec conviction, que s'il fallait défendre la patrie et nos libertés, il marcherait à la tête de la nation soulevée. C'était la conséquence de l'enthousiasme des gardes nationales ; c'était une affirmation de plus donnée à l'étranger de la fermeté de nos intentions.

« La soirée qui suivit la revue fut moins heureuse pour le Roi.

« Sous le coup des menaces étrangères, s'était formée dans les villes et les campagnes de l'Est une « association patriotique », sorte de vaste franc-maçonnerie dont tous les adhérents prêtaient le serment de sacrifier leur vie pour la défense de la patrie et juraient de s'opposer jusqu'à la mort à la rentrée des Bourbons, tant, dans l'esprit des populations de la frontière, le retour de ces malheureux princes était assimilé à l'invasion étrangère. Un grand nombre d'officiers de la ligne, de gardes nationaux, de soldats faisaient partie de ces associations. C'était une véritable « ligue des patriotes », telle qu'il s'en constitua une après nos désastres de 1870. Elle eut d'ailleurs le même sort que cette dernière. Le ministère Casimir Perier ne put consentir à laisser exister une franc-maçonnerie qui comptait plus de 150,000 adhérents, parmi lesquels presque tous les membres des municipalités de l'Alsace et de la Lorraine.

« Lors du séjour du Roi à Metz, le maire de cette ville crut devoir haranguer le souverain au nom de l' «association patriotique». S'adressant au Roi, il exprima le vœu que l'hérédité de la pairie fût abolie et demanda qu'on marchât au secours de la Pologne révoltée. Louis-Philippe arrêta net l'orateur, lui déclarant qu'il n'avait à

s'occuper ni de politique extérieure, ni de politique intérieure.

« Cela jeta un certain froid sur l'enthousiasme qui avait accueilli le roi-citoyen à la revue, et, le lendemain du discours du maire, Louis-Philippe partit tristement par une pluie de déluge, sans fanfares, sans pompe militaire presque ; il semblait s'enfuir de la patriotique cité dont nous ne pouvons plus aujourd'hui prononcer le nom.

« C'était la conséquence même de la révolution de Juillet. Le gouvernement de Louis-Philippe ne s'appuyait sur aucun principe fondamental. Une quinzaine de députés et de journalistes sans mandat l'avaient appelé au pouvoir. Il ne tenait donc sa royauté ni du principe de la légitimité de droit divin, ni de celui de la souveraineté du peuple. Sa nomination n'avait même pas le mérite de donner satisfaction à ceux qui avaient fait la Révolution, car leur immense majorité se divisait en bonapartistes et en républicains. Ces derniers devaient forcément être des ennemis du lendemain; quant aux bonapartistes, Louis-Philippe, politique de premier ordre, sut se les attirer. Telle était la situation intérieure.

« A l'étranger, les événements de Juillet devaient être considérés comme une revanche de 1815. Ils apparaissaient comme une nouvelle révolution de 1789, prête à ébranler tous les trônes, et Louis-Philippe avait surgi comme un nouveau Napoléon, retour de l'île d'Elbe. Sa politique extérieure aurait dû rationnellement être la lutte ouverte et franche pour l'affranchissement des nationalités contre la Sainte-Alliance. Or, loin de soutenir l'émancipation des peuples, soulevés de toutes

parts au bruit du canon de Juillet, Louis-Philippe chercha avant tout la paix; tantôt il s'opposait à la nomination comme roi des Belges du fils d'Eugène de Beauharnais, pour accepter un petit prince allemand mâtiné d'Anglais, et il livrait ainsi la Belgique à l'influence de l'Angleterre; tantôt il abandonnait les Lombards, les Italiens et les Polonais, et il n'élevait même pas la voix pour protester contre les terribles représailles que Prussiens, Russes et Autrichiens exerçaient sur les champions de l'indépendance de ces nations.

« Loin de moi l'idée de blâmer cette politique plus adroite que brillante : je dois seulement constater que la nomination du roi des Français ne reposait sur aucun principe, et que sa politique extérieure s'exerçait en sens inverse du mouvement dont il était devenu inopinément la personnification.

« Cependant notre état d'esprit autant que les circonstances nous rendaient forts, et ce ne fut pas seulement à l'étranger qu'on prit conscience de la puissance militaire du pays. A la suite du voyage dans l'Est, le Roi et ses ministres, confiants dans nos forces, décidèrent la campagne de Belgique même si l'on devait se mesurer avec les troupes prussiennes que Frédéric-Guillaume IV menaçait d'envoyer contre nous si nous passions la frontière.

« Quoique Marbot, souffrant de la fièvre, n'accompagnât pas le duc d'Orléans, j'ai su plus tard par lui combien le prince royal avait contribué à cette décision. Le prince aurait même voulu aller beaucoup plus loin. Profitant de la présence du roi de Wurtemberg, du grand-duc de Bade et des petits princes de la Confédération germanique, venus saluer le Roi à Stras-

bourg, il aurait songé à rétablir sur de nouvelles bases la Confédération germanique. Dans cette organisation politique, la France aurait pris une situation prépondérante entre la Prusse et l'Autriche. Mais le prince était plus audacieux que son père; il ne convenait pas à Louis-Philippe d'aller si loin. Les choses en restèrent là.

« Tandis que le Roi quittait Metz, nous, nous regagnions nos cantonnements, entre la Moselle et Longwy, où nous passâmes l'hiver de 1831 à 1832, cherchant à nous garantir de notre mieux des intempéries. Enfin, l'orage qui menaçait sur cette frontière s'étant dissipé, on rompit le cordon sanitaire, et mon régiment dut aller occuper les Vosges.

« Au mois de mai, j'étais avec mon bataillon dans une délicieuse petite ville qui a sans doute emprunté à sa ravissante situation le nom de Charmes; je commençais à beaucoup m'y plaire lorsque le terrible choléra y fit son apparition. Dire la terreur des habitants serait difficile : nous leur donnions cependant l'exemple du calme, en allant voir journellement à l'hôpital les bourgeois aussi bien que les soldats atteints du fléau.

« Un soir, après une de ces visites quotidiennes dans laquelle j'accompagnais mon chef de bataillon, je me sentis pris par les symptômes du mal, mais, me raidissant contre lui, je me souvins de la manière dont les Tarentins se guérissaient de la fièvre, et, mettant sur moi mes vêtements et les couvertures de mon lit, je me livrai dans ma chambre à des exercices gymnastiques violents. Au bout de deux heures, j'étais harassé et tout en nage, complètement incapable de me soutenir. Je me jetai alors sur mon lit et m'y endormis presque

aussitôt. Le lendemain, je me réveillai plus dispos que jamais et riant de mes craintes de la veille.

« Le remède que je m'étais appliqué m'a toujours paru bon; aussi plus tard, lorsque conduisant des colonnes françaises dans les sables du Sahara et les steppes de la Bulgarie, je les voyais accablées par le choléra, ai-je souvent prescrit avec succès de traiter mes pauvres soldats comme je m'étais traité moi-même.

« Après un mois de séjour dans les Vosges, nous fûmes dirigés sur Valence, et de là sur Montpellier.

« A Montpellier, sous l'influence du soleil et du vin que produit le pays en abondance, les esprits continuaient à se croire chaque matin obligés d'ajouter une journée aux trois glorieuses de 1830.

« Il y avait là des associations qui, loin d'avoir un caractère patriotique comme celles de l'Est, étaient purement politique avec une tendance nettement républicaine. Des officiers et des sous-officiers s'étaient affiliés à ces sociétés. On avait dû en faire arrêter plusieurs pour faits de corruption et d'embauchage.

« Quand j'arrivai à Montpellier, je vis l'effervescence révolutionnaire dans toute son exubérance. C'étaient des banquets, des manifestations tapageuses. On y protestait en faveur de la République et contre la dynastie. Un jour, le fameux marquis démocrate de Cormenin en présida un auquel j'assistai. Il se montra particulièrement violent contre le roi Louis-Philippe. A la fin du repas, on chanta le *Ça ira!* comme si on eût été en 1793. Personne ne songea à protester, pas même l'autorité. Cela me donna une piètre idée du gouvernement issu de la révolution de Juillet et de ses fonctionnaires

« Je restai peu de jours à Montpellier, car je reçus bientôt l'ordre de me rendre, avec ma compagnie de fusiliers, dans la petite ville de Gignac, à six ou sept lieues de là.

« La vie matérielle y était à bon compte ; le climat était doux, les habitants bons et le vin généreux ; aussi un assez grand nombre d'officiers l'avaient-ils choisie pour lieu de leur retraite. Plusieurs d'entre eux étaient des officiers supérieurs, et ils racontaient avec leur verve méridionale leurs promenades à travers le monde à la suite du faisceau de licteur républicain ou de l'aigle impériale. J'aimais fort à les écouter et à leur poser des questions auxquelles ils répondaient toujours avec plaisir et bonhomie, et souvent avec un sens pratique étonnant.

« Un de ces vétérans se nommait Cabassut. Il était parti en 1792 avec la première réquisition, et la chute de l'Empire l'avait laissé à Gignac avec la grosse épaulette de major et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était garçon et vivait largement de sa modique retraite et de la dotation de sa croix ; il s'était mis en pension dans une famille modeste, qui lui tenait lieu de la sienne absente et dont il avait adopté l'enfant.

« Le commandant Cabassut était très causeur et apportait dans ses narrations ces tours originaux de phrases dont seuls les Méridionaux ont le monopole. Bon et brave, imposant par sa taille, sa chevelure blanche et ses cicatrices, il se faisait chérir de ses concitoyens d'adoption par sa simplicité et son humeur enjouée. Il avait été élu à l'unanimité commandant de la garde nationale de l'endroit, et notre brave homme, tout fier d'avoir une occasion d'exhumer son épaulette

et son épée, ne manquait jamais le dimanche de convoquer sa troupe pour lui commander quelque maniement d'armes et lui parler patriotisme.

« Les choses allèrent bien jusqu'au moment où fut mis un surcroît d'impôt sur les vins. Tout le monde à Gignac est plus ou moins vigneron ou cabaretier; cette mesure y fut donc naturellement mal accueillie, et un beau dimanche, après la messe, le vin chaud du pays s'étant mis de la partie, on résolut de se porter aux octrois et de brûler maison et registres.

« Cabassut, informé, fait aussitôt battre le rappel; quelques gardes nationaux seulement y répondent et viennent se ranger autour de leur chef, qui, ayant revêtu son uniforme et ceint son épée, se promenait à grands pas sur le perron de l'église sans proférer un mot. Lorsqu'il se voit à la tête d'une vingtaine de gardes nationaux armés, il fait charger les armes à sa petite troupe, et tirant son épée : « Écoutez, vous « autres, vous me connaissez tous : je suis Cabassut. Je « me moque de moi, jugez si je le fais de vous. N'allez « pas contre la loi, ou je vous tue. »

« L'énergique bizarrerie de ces paroles venant d'une bouche aimée et respectée amena la dispersion de l'émeute : hommes et enfants, moitié grommelant, moitié riant, rentrèrent chez eux, et les octrois furent épargnés.

« A ce moment, et pour la seule fois de ma vie, je fis partie d'un état-major, en qualité d'officier d'ordonnance du général Meynadier, chargé de l'inspection d'infanterie d'un arrondissement militaire s'étendant jusqu'aux Pyrénées.

« Le général Meynadier n'était plus jeune; c'était un

protestant rigide, grand, maigre, avec des cheveux blancs, d'allure sèche, mais très distinguée; d'une nature très affable dans le fond et instructif dans sa conversation ; pendant le temps que je lui fus attaché, je ne le quittai pour ainsi dire pas d'une seconde.

« Il était très raide dans le service, très exigeant pour lui et pour les autres. Malgré son âge, il demeurait un véritable bourreau de travail, et il réclamait autant de moi que de lui-même. Aussi m'arrivait-il souvent le soir, après une longue course à cheval, d'être complètement épuisé, — d'autant plus que j'étais levé chaque matin à cinq heures. Aussi, malgré mon désir de bien faire, lorsque le soir il me fallait rédiger un rapport, ma plume s'échappait de ma main, et ma tête, en faisant des saluts réguliers, finissait par se coucher sur le papier à côté de ma plume. Un soir, le général me surprit dans cette position à une heure assez avancée de la nuit. Il comprit qu'il exigeait trop de moi, et désormais il proportionna mieux mon travail à mes forces.

« Comme il aimait à raconter ce qu'il avait vu, et comme rien ne pouvait m'intéresser davantage, je fis tout au monde pour l'encourager dans cette voie.

« Voyez, ajoutait le maréchal, moi aussi, aujourd'hui, tout vieux que je sois, j'aime encore à causer, et vous devez souvent me prendre pour un radoteur. Mais je ne saurais assez vous répéter combien j'ai appris de choses en écoutant des gens d'une autre époque que la mienne.

« L'inspection commença par Toulouse. Nous y descendîmes à l'hôtel Capoul, tenu alors par le père ou le grand-père du célèbre ténor de ce nom. Un jour, je me rendis au Capitole pour voir le couteau qui avait servi

à couper le cou au maréchal de Montmorency. Je traversai la petite cour au fond de laquelle s'élève la statue de Henri IV en armure, et je me représentai, entre ces murs étroits et élevés, l'échafaud et le spectacle de l'exécution de ce « vaillant ». Puis je vis dans une salle au premier étage le fameux couteau et je demeurai convaincu, puisqu'on me l'affirmait, que l'instrument contemplé par moi était bien celui de l'exécution du maréchal de Montmorency. En 1869 seulement je fus détrompé. Victor Duruy était alors mon collègue au Sénat, et j'aimais causer avec lui. Un jour, je lui parlai de ce souvenir de Toulouse; il se mit à rire et m'apprit que le couteau ne remontait pas au delà du dix-huitième siècle; il avait été fabriqué pour trancher la tête à des gentilshommes verriers du pays de Foix, condamnés à mort pour avoir caché des réformés poursuivis. Comme leur profession les assimilait à des nobles, on ne pouvait les pendre et on leur avait tranché la tête, privilège de leur noblesse : ainsi avait été fabriqué le couteau qu'on montre aujourd'hui comme ayant servi à décapiter le dernier des Montmorency.

« A Toulouse, nous fûmes reçus par le général comte Guyot, ancien colonel des chasseurs à cheval de la vieille garde : pendant quinze ans, il avait commandé l'escorte de Napoléon. A Waterloo, il avait chargé à la tête de la dernière réserve de cuirassiers. Il nous invita à dîner. A table, se trouvait, entre autres, le général Lejeune, aussi connu comme peintre que comme soldat. Longtemps aide de camp de Berthier et chef d'état-major de Davout et d'Oudinot, homme d'esprit, avec des traits d'artiste, il égaya le dîner de mille anecdotes dont Napoléon était le principal héros.

« Ce malheureux Lejeune n'avait pas eu de chance ; il avait été souvent blessé dans ses campagnes, et particulièrement à Hanau, où un obus lui avait ouvert le crâne. Or, il avait encore trouvé le moyen, dans une partie de chasse, de se faire trouer la peau à fond comme un lapin, et cela par un autre vieux général du premier Empire ; cette blessure le faisait plus souffrir que toutes celles reçues à la guerre.

« Ça ne lui enlevait d'ailleurs rien de son entrain, et j'ai rarement vu quelqu'un de plus vif, de plus alerte, de plus spirituel et de plus amusant. De toutes ses histoires, j'ai surtout retenu que, dans les circonstances les plus pénibles... pour son estomac, il eut toujours la chance de voir survenir un pâté de foie gras ou une aile de poulet, qu'une divinité protectrice, sous la forme d'un domestique de Napoléon ou de Berthier, lui remettait, non, sans doute, sans quelque rémunération. Ceci prouve qu'à la guerre, s'il y a un Dieu pour les ivrognes, il y en a un aussi pour les officiers d'état-major.

« Au moment où mon général s'apprêtait à partir, le comte Guyot le prit à part et lui dit assez haut pour que je puisse l'entendre : « Les officiers d'état-major, aides « de camp ou autres, seront toujours plus près du soleil « que les officiers de troupes. Ainsi, moi, je suis resté « quinze ans à la tête de l'escorte de Napoléon ; eh bien, « je n'en ai pas entendu autant que Lejeune en deux « heures. »

« Du reste, ajoutait le maréchal Canrobert, vous devez en savoir plus long que moi sur le général Lejeune, puisque, me dites-vous, vous publiez ses *Mémoires*.

« De Toulouse, le général Meynadier m'emmena à

Narbonne et de là à Perpignan. Nous voyagions en chaise de poste, précédés d'un postillon.

« Je me souviens surtout de la route de Narbonne à Perpignan; car je l'ai parcourue plusieurs fois, je ne puis pas dire sac au dos, car j'étais officier, mais à pied.

« En quittant Narbonne, on marche sur une longue chaussée tout environnée d'eau : à gauche, la mer; à droite, d'énormes lacs s'étendant jusqu'aux contreforts des Pyrénées. A un certain endroit on voit un village construit sur pilotis, perdu au milieu d'un lac au-dessus duquel les maisons émergent. C'est une véritable cité lacustre qu'habitaient, sans doute, des pêcheurs. On chercherait en vain d'autres habitations, d'autres signes de la présence d'êtres humains. On se croirait dans un paysage préhistorique, surtout en présence des montagnes arides qui ferment l'horizon.

« Le général Meynadier avait fait, comme volontaire, les campagnes des Pyrénées-Orientales en 1792 et 1793, et, comme tous les vieillards, il aimait à rappeler le souvenir de ses premières années. Aussi m'entretenait-il surtout des combats livrés dans sa jeunesse du côté de Perpignan. Il faisait un tableau saisissant de cette armée des Pyrénées-Orientales obligée de lutter seule contre les Espagnols victorieux entrés en Roussillon, tandis que la moitié de la France était soulevée, que le Nord, la Vendée, Toulon, Lyon étaient, ou en proie à l'invasion ennemie, ou déchirés par des luttes intestines.

« Nous arrivâmes enfin à Perpignan. Cette vieille cité espagnole, entourée d'immenses remparts avec des bastions énormes et des portes à pont-levis et à longues

voûtes, n'avait point un aspect gai. L'intérieur en était sale, les rues étroites, sans air et rendues plus tristes encore par les grillages qui garnissaient les fenêtres. La nuit, point de réverbères; on s'éclairait avec des torches de résine ou des lanternes portées à la main.

« Malgré tout, la ville offrait un certain caractère. A une de ses extrémités, la citadelle espagnole construite par Charles-Quint, à l'autre, le Castillet, la forteresse rouge des rois de Majorque.

« La citadelle est ornée de chaque côté de son pont-levis de quatre cariatides en marbre blanc représentant des Maures, le turban en tête, qui mettent la main sur leur barbe. A un bastion est sculptée une main tenant un sabre sur le parapet de pierre. Cette main rappelait un trait de rigoureuse sévérité de Charles-Quint. Ayant surpris la sentinelle espagnole endormie, l'empereur l'avait tuée lui-même pour la punir et donner aux autres l'exemple de la vigilance.

« Le Castillet est une vieille forteresse gothique en briques rouges avec des tourelles en fuseaux élégantes et élancées comme des colonnes de cathédrale. Elle servait de prison militaire et de porte pour la ville. Au pied de ses murs de briques, hauts de vingt mètres et couronnés de créneaux, se trouvaient sans cesse, accroupis à terre, des gitanes au teint bronzé, à la veste et à la culotte courtes, avec des résilles en guise de coiffure. Ces *bonnes* gens attendaient là qu'on leur amenât des mulets, des chevaux ou des chiens; car ils avaient pour métier de tondre toutes sortes de quadrupèdes, et, quand ils n'avaient rien à faire, ils dormaient au soleil.

« A ce moment, — nous étions alors en 1832, — le

général Soult, le frère du maréchal, commandait la division territoriale de Perpignan, et sous ses ordres était un vieil hussard, le général Vinot.

« Je vis peu le général Soult et je n'eus aucun rapport direct avec lui. Un soir, cependant, dans une réunion militaire, il raconta au général Mèynadier l'histoire de son frère dont il était aide de camp au siège de Gênes. Dans une attaque contre les Autrichiens, le maréchal, alors lieutenant général, avait eu le genou fracassé par une balle. Lui et son frère, emmenés prisonniers à Alexandrie, s'étaient trouvés dans la situation bizarre d'être au milieu des Autrichiens tandis que se livrait la bataille de Marengo dont ils entendaient le canon se rapprocher ou s'éloigner. Ils avaient ainsi passé successivement par les émotions les plus violentes.

« Un autre soir, le travail d'inspection terminé, le général Meynadier m'emmena promener dans l'allée des Platanes (les Champs-Élysées de Perpignan). Notre conversation roulait sur toutes sortes de sujets. Tout en causant, nous nous avançâmes sur la route qui contournait la ville extérieurement, et nous longeâmes les remparts. Nous arrivâmes sur un ouvrage défensif plus élevé que les autres. De là, nous voyions en deçà des fortifications, dans la ville, les ruines découpées et à jour d'une vieille église brûlée durant la guerre de Trente ans. Les fenêtres ogivales, derniers débris de ce temple détruit, se détachaient sur le fond du ciel rouge et prenaient un aspect fantastique.

« Le général s'arrêta, et, se tournant de l'autre côté vers la campagne, il étendit son bras et me montra alors, au milieu de la plaine couverte de vignes, d'oliviers et de figuiers, un grand arbre isolé : « Tenez, me

« dit-il, vous voyez cet arbre. C'est sous son feuillage « que se plaçait le général Dagobert, coiffé d'un bon- « net phrygien, pour nous faire défiler devant lui lors- « qu'il nous passait en revue. »

« Puis le général Meynadier se mit à me parler de son vieux chef. Il m'en fit d'abord le portrait.

« Le général Dagobert était grand ; il portait des cheveux blancs coiffés à l'ancienne mode avec une longue queue dans le dos. Malgré son visage aimable et souriant, il paraissait avoir quatre-vingts ans ; il servait d'ailleurs depuis plus de quarante ans dans l'armée. Il avait été blessé cinq fois durant la guerre de Sept ans, et il avait encore dans le pied une balle reçue à la bataille de Minden et qu'on n'avait pu extraire.

« Un homme admirable, ce général ! L'on ignore trop son rôle. Il fit de rien une armée capable de repousser les Espagnols, plus nombreux du double et victorieux.

« Profondément légitimiste, il ne consentit jamais à transiger avec ses convictions. Mais il avait avant tout le culte de l'armée, du drapeau, de la patrie ; il devançait ses contemporains d'un quart de siècle. Car, pour lui, la France s'incarnait non pas dans la royauté, mais dans le sol de la patrie ; il lui fut fidèle jusqu'à la mort, faisant abstraction de ses goûts et de ses préférences personnels. Sa seule concession fut d'abandonner quelquefois le chapeau galonné de général pour adopter le bonnet rouge ; mais il conservait sa coiffure poudrée et sa queue, et le bonnet phrygien produisait sur la poudre un effet inénarrable.

« S'animant à mesure que ses souvenirs lui revenaient, le général Meynadier passa alors du général aux soldats.

« Un seul corps constitué faisait partie de ce semblant

d'armée : le régiment de Champagne. Le reste se composait de gardes nationaux arrachés la veille de leurs villages.

« J'étais du nombre, ajoutait-il. La plupart de nous étaient sans armes, ou bien nos fusils ne partaient pas, ou bien ils éclataient. Nous étions tous originaires du Midi et par suite autant enclins à l'enthousiasme qu'au découragement. Notre inexpérience et notre petit nombre nous amenaient presque toujours à être battus, et nous rejetions naturellement la responsabilité de nos défaites sur nos généraux, que nous accusions de trahison. Le soupçon était partout, et il faut avouer qu'il était justifié. Un grand nombre d'officiers étaient nobles; mais loin de considérer, à l'exemple de Dagobert, comme leur seul devoir la défense du sol natal, ils regardaient la Révolution comme l'Antéchrist et la combattaient par tous les moyens possibles, même les plus infâmes. Beaucoup d'entre eux, au milieu du combat, passaient à l'ennemi, cherchaient à entraîner leurs hommes ou bien livraient aux Espagnols les places dont la garde était confiée à leur honneur. »

« S'arrêtant à ce mot et me prenant par le bras, le général Meynadier ajouta :

« Voyez-vous ce nid d'aigle imprenable... — et il me désignait un pic qui se perdait dans le ciel sur la ligne de faîte des Pyrénées, — c'est le fort Saint-Elme. Eh bien! un vieux gendarme, un traître, l'a livré sans attaque. Et il en a été ainsi de presque tous nos forts sur la frontière. On fut obligé d'établir en permanence la guillotine dans le camp de l'Union, sous Perpignan. Elle ne cessa de fonctionner pendant près d'une année, n'atteignant guère les cou-

pables, qui se réfugiaient en Espagne, mais frappant impitoyablement ceux que la populace désignait. C'était un tel dégoût qu'à la fin le bourreau refusait de s'acquitter de ses fonctions. Une fois — il s'agissait d'un général dont le nom m'échappe — on dut aller chercher la femme de l'exécuteur et la forcer, à coups de baïonnette, à faire marcher la sinistre machine à la place de son mari. Malgré ces hontes et ces dégoûts, ces paysans et ces bourgeois de la veille, qui fuyaient si lâchement ou qui massacraient leurs chefs, je les ai vus, — et, en disant cela, la parole si pondérée d'ordinaire de Meynadier s'animait d'une façon extraordinaire, — je les ai vus donner l'exemple d'un héroïsme surhumain dans un combat où moi-même je fus cité à l'ordre du jour de l'armée. Les Espagnols, fort nombreux, nous cernaient de tous côtés, nos batteries étaient démontées, et cependant, luttant un contre quatre, nous obligeâmes l'ennemi à abandonner la partie. On vit, ce jour-là, ce dont sont capables des hommes enthousiastes et ce que pouvait faire l'élan de la Révolution enflammant des soldats improvisés.

« Je vis encore les canonniers dont les caissons avaient sauté, le corps entièrement calciné, sauf les pieds, hurler et vociférer en nous montrant leurs plaies hideuses et en nous faisant jurer de les venger. Ce soir-là, dans les ambulances, on n'entendit ni une plainte, ni un cri de douleur, mais seulement des objurgations de vengeance, des cris de rage contre l'ennemi et des excitations mutuelles.

« Quant à Dagobert, il termina sa longue et glorieuse carrière sur le champ d'honneur.

« Un jour, il apprend qu'une place espagnole qui

garde la vallée de la Sègre est mal défendue. Il réunit ses troupes, leur parle, les exhorte et, aussitôt la nuit venue, se met à leur tête. Il faut gravir dans la neige, par le froid et le vent, un pic immense, franchir des précipices, sauter des ravins; ni ses anciennes blessures, ni son grand âge ne l'arrêtent; le premier, un bâton à la main, il fait l'ascension. Le matin, on arrive devant la forteresse espagnole; il s'y précipite; les soldats le suivent, et la place est enlevée presque sans combat.

« Mais, sous l'effort et la fatigue, ses blessures se sont rouvertes; le froid l'a saisi, et, au moment même où il reçoit l'épée du général espagnol vaincu, il tombe épuisé. Ses soldats le descendent sur un brancard par le même chemin suivi en sens inverse la nuit précédente. La marche de cette troupe victorieuse se change en un convoi funèbre. Avant d'arriver au pied de la montagne, Dagobert était mort. » Et m'entraînant toujours par le bras : « Allons jusqu'à son tombeau, me dit Meynadier; car il est enterré tout près d'ici, avec Dugommier. »

« Nous dépassâmes la grand'route et traversâmes le cimetière; tout au bout, isolée dans un petit bois, s'élevait une pyramide en pierre de deux mètres de haut, sans aucun ornement. D'un côté était gravé le nom de Dagobert; de l'autre, celui de Dugommier. Cette solitude, ce silence, ce petit monument caché au milieu des arbres, m'émurent et me firent songer à ces retraites sacrées de l'antiquité où s'accomplissaient les mystères religieux d'une époque lointaine et maintenant disparue.

« Ce monument est le seul érigé à la mémoire des deux généraux morts au champ d'honneur en défendant la patrie. Ne pourrait-on au moins leur élever une statue,

et ne serait-il pas touchant de les représenter côte à côte, se serrant la main, puisque leurs corps dorment l'un à côté de l'autre dans le bois feuillu de Perpignan? Notre époque est si prodigue de monuments pour les intrigants, les saltimbanques, les politiciens et les grotesques! Ne devrait-on pas, au moins, songer à ceux qui ont payé de leur vie l'intégrité du sol natal?

« Parmi les officiers supérieurs que nous vîmes à Perpignan, était un vieux lieutenant-colonel d'infanterie, nommé Galimardet, dont le général Meynadier avait apprécié autrefois, en Illyrie et en Allemagne, le dévouement et l'abnégation. Il aimait à causer avec lui du temps passé. Au moment où nous devions quitter Perpignan et lorsque les chevaux de poste étaient déjà à la voiture, le général alla incognito faire en ma compagnie une dernière visite à Galimardet. Dans le courant de la conversation, il lui dit en le frappant sur le blanc de ses épaulettes : « J'espère, mon ami, faire enlever sous peu de jours ce blanc qui dépare vos épaulettes. » Le lieutenant-colonel comprit, et, prenant la main du général dans les siennes, il s'écria : « Je vous en con-« jure, mon général, par l'amitié dont vous daignez « m'honorer, ne changez pas mes épaulettes ; elles « sont déjà bien lourdes pour un vieux soldat comme « moi, plus habitué à obéir qu'à commander. »

« Je fus ému de cette modestie chez un homme qui avait pourtant d'incontestables qualités de commandement, et, comme j'en exprimais ma surprise à mon chef, quand nous fûmes seuls en voiture, il me répondit : « C'est une bizarrerie de l'esprit humain dont vous « aurez plus tard, jeune homme, à faire l'épreuve ;

« les hommes qui ont tout fait pour mériter des récom-
« penses s'en croient indignes, tandis que d'autres,
« sans aucun titre pour les obtenir, les briguent effron-
« tément. Le brave Galimardet est dans la première
« catégorie. »

« La vie m'a appris la justesse de cette réflexion.

« Quant à Galimardet, malgré ses longs et bons services de guerre et ses qualités personnelles, il se retira comme lieutenant-colonel; puis, n'ayant plus ses soldats à voir et à commander, le spleen s'empara de lui, et il ne tarda pas à succomber.

« C'était un véritable type de l'honneur militaire, soldat dans toute l'acception du mot; fils d'un simple paysan, parti comme réquisitionnaire sous la première République, il avait cheminé lentement, pas à pas, sans s'éloigner un seul jour de ses hommes, à tel point que jamais de sa vie il n'était monté en voiture, et que, pour lui, être en retard d'une minute pour l'accomplissement d'un devoir était l'égal d'une faute énorme.

« Les hasards de la vie militaire l'ayant fait passer un jour, à la tête de son régiment, près du village où il était né cinquante ans auparavant, et où il n'avait pas reparu depuis trente-deux ans, ses parents et amis qui vivaient encore accoururent au-devant de lui sur la route. Durant la halte de cinq minutes, ils se pressèrent autour de lui, le comblèrent de démonstrations amicales, le priant de s'arrêter pendant quelques heures pour prendre part au repas préparé par eux en son honneur. Galimardet les remercia beaucoup, mais leur déclara qu'étant avec son régiment, il lui était absolument impossible de s'en éloigner, même pour quelques heures.

« Les parents et amis ne pouvaient y croire et continuaient à insister, lorsque, les cinq minutes de halte étant terminées, le lieutenant-colonel ordonna aux tambours de faire le roulement et au régiment de reprendre sa marche. Alors tous ces braves gens redoublent leurs prières, en ajoutant que, s'il n'y cède pas, ils se regarderont comme offensés. « Vous avez tort, « mes chers parents et amis, leur dit Galimardet en « s'éloignant; vous ne voudriez pas me voir manquer à « mon devoir. » Puis, comme les siens l'entouraient toujours, il appelle les sapeurs et leur dit de sa voix de commandement : « Sapeurs, faites retirer ma famille. » Celle-ci resta atterrée, ne comprenant pas le scrupule qui faisait agir ainsi leur bizarre parent.

« L'inspection m'amena, toujours avec mon général, à visiter Port-Vendres et quelques-uns des forts de la frontière. C'est une promenade pittoresque à travers des chênes-lièges dont les troncs dépouillés semblent saigner, tant ils sont d'un rouge vif. L'aspect sauvage de ces contrées est encore accru par la présence de tours carrées qui s'élèvent sur les points les plus saillants. Ce sont de vieux signaux construits par les Catalans de la première période du moyen âge. Dans cette excursion, les souvenirs de Collioure et de Port-Vendres se sont surtout fixés dans ma mémoire.

« Collioure est une jolie petite ville entourée de fortifications et de forts d'une époque ancienne et d'une hauteur prodigieuse. La ville a des rues tortueuses et étroites, et, comme elle est sur une pente rapide, on ne peut jamais qu'y descendre ou y monter en marchant sur des galets fort désagréables. En sortant de la ville, on se trouve au bord de la mer, qui, en cet en-

droit, forme une anse resserrée d'un aspect particulier. La moitié de cette anse est bordée par les hautes et sombres fortifications de la ville. Au pied sont quelques arbres clairsemés à l'ombre desquels — comme ce jour-là le soleil était ardent — se trouvaient des groupes de femmes qui racommodaient des filets. Quelques-unes étaient vieilles, d'autres jeunes, deux ou trois seulement jolies. Une surtout avec ses bandeaux blonds et ses yeux bleus attira mon attention; car la population est plutôt brune dans ces contrées du Midi. Non loin d'elles, et les regardant faire, se reposaient le long de la muraille des pêcheurs qui attendaient le moment de monter leurs barques. Tous portaient le bonnet rouge catalan, et vraiment je ne saurais dire s'il ressemblait au bonnet phrygien de la Révolution ou au bonnet des forçats, mais il donnait un singulier caractère à la physionomie de ces loups de mer, jeunes et vieux.

« Sur la grève même, à quelques mètres de l'endroit où la mer venait s'éteindre en petites vagues, on voyait une longue file de barques — il y en avait bien une centaine — alignées comme un escadron de cavalerie; elles avaient une forme particulière, sans doute en usage depuis bien longtemps.

« Je ne sais pourquoi je me figurais, à voir leur masse, leur forme surannée, l'alignement de leurs mâts et de leurs agrès, que telles devaient être les flottes des Normands, lorsque ces hardis pirates s'élançaient à travers les flots pour aller conquérir l'Europe.

« Port-Vendres est tout à côté de Collioure; on y arrive par un chemin creux qui débouche juste sur la caserne peinte en rose clair; au delà commence la ville,

dont l'allure versaillaise est caractéristique. Vauban, d'ailleurs, n'avait-il pas toujours fait valoir à Louis XIV l'importance de Port-Vendres, et ne voulait-il pas en faire un port de premier ordre? Ses projets se sont réalisés sous Louis XVI. A cette époque, on creusa des bassins et on orna la ville d'une esplanade dont l'aspect me surprit beaucoup la première fois. Cette esplanade s'étend de la caserne au port et se termine de ce côté par une terrasse en pierres de taille suivant le style de Mansard. C'est simple et sobre comme l'Orangerie de Versailles. Des trophées et des niches en forment la seule décoration. Deux escaliers en pierre conduisent des quais à l'esplanade, dont le centre est orné d'un fort joli obélisque en marbre rose entouré d'une grille carrée rehaussée de trophées militaires de style Louis XIV. Au bas de l'obélisque, il y avait quatre bas-reliefs en bronze qui furent sans doute enlevés pendant la Révolution. Je les ai vus plus tard à la mairie de Perpignan, je crois. L'un d'eux, représentant Louis XVI dans une cérémonie publique, avait été détérioré; on l'avait fait réparer sous la Restauration; mais l'artiste chargé de ce travail avait transformé le tricorne du roi de France en petit chapeau d'empereur, la houppelande fourrée en redingote grise, le masque bourbonien en profil impérial, et c'était sous les traits de Napoléon que se présentait Louis XVI.

« Durant ce voyage, le général Meynadier continua à me faire mille récits. Lui-même avait fait la guerre contre les Turcs à la tête d'un régiment de pandours et de Croates. C'était vers 1810; par suite de l'annexion des provinces illyriennes, on avait confié à des colonels français les régiments de volontaires que l'Empire

d'Allemagne levait dans les provinces militaires frontières de la Turquie, pour combattre et même razzier les musulmans. Composés d'Albanais, d'Arnautes, de Croates et surtout de gens de sac et de corde appartenant à toutes les nationalités, ces régiments se battaient dans le but de piller; aussi était-il fort difficile de maintenir la discipline parmi eux et de les empêcher de déserter chez ceux qu'ils avaient massacrés et dépouillés la veille.

« En 1813, le général Meynadier fut chef d'état-major de la vieille garde; après, il servit sous les ordres de Marmont, dont il fut aussi le chef d'état-major dans la campagne de France. Il lia dès lors sa fortune à celle de cet infortuné maréchal : il était avec lui à Essonnes! J'ai souvent essayé avec tout le tact et toute la déférence possibles de faire parler Meynadier de la défection de Marmont; mais bien qu'il aimât beaucoup causer et qu'il eût toute confiance en moi, je n'ai jamais pu tirer un mot de lui relatif à ce fait et à ses conséquences. Dès que la conversation nous amenait à ce sujet, il s'enfermait dans un mutisme absolu. On eût dit qu'il voulait effacer à la fois ce triste souvenir de sa mémoire et des pages de l'histoire.

« Quand le général Meynadier eut terminé son inspection, je retournai à ma compagnie à Montpellier.

« Je vis alors pour la première fois le colonel Combes, qui, pendant mon absence, avait été nommé commandant de notre régiment. C'était un fort bel officier, jeune de tournure malgré son âge; il avait les yeux noirs, très vifs, les cheveux également noirs, et portait une moustache presque imperceptible, avec de petits favoris qui ne dépassaient pas le bas des oreilles.

Il a eu sur ma destinée une bien grande influence.

« Il était connu par les actes les plus héroïques. D'abord soldat dans le corps de Davout, puis officier dans la garde impériale, il s'était hâté, lors de la défection de Marmont, en voyant le mouvement de retraite sur Versailles, de courir à Fontainebleau prévenir Napoléon de ce qui se passait. Chef de bataillon dans les grenadiers de l'île d'Elbe, il était adjudant-major du carré de la vieille garde au milieu duquel s'était réfugié Napoléon à Waterloo. Sous la Restauration, poursuivi par les rancunes de ses ennemis politiques, il partit avec le général Lallemand au Texas pour y fonder le fameux Champ d'asile. Rentré en France dès les journées de juillet, sa réputation venait tout récemment d'être mise en lumière par la façon remarquable dont il avait mené l'expédition d'Ancône.

« Son nom parlait à ma jeune imagination, tandis que sa haute taille, sa belle physionomie, l'énergie de son langage étaient à l'unisson de sa réputation. La fascination qu'il exerçait sur nous tous fut énorme; et malgré mon âge et mon expérience, je suppose que cette fascination devait ressembler à celle des chefs musulmans d'autrefois sur leurs plus fanatiques séides.

« Dès son arrivée au régiment, il donna à la partie militaire pratique une impulsion jusque-là inconnue; animé du véritable feu sacré, il le communiquait à tous, remuant tout son monde et inspirant une telle confiance, faisant naître une telle exaltation qu'il obtenait de tous ses subordonnés les efforts les plus considérables. C'était un véritable héros de *Plutarque*. J'ai conservé pieusement l'ordre du jour qu'il rédigea lors de sa nomination :

« Mes camarades,

« Je me félicite d'avoir été placé à votre tête : des « soldats tels que vous ne peuvent qu'honorer la patrie : « continuez à vous distinguer par votre discipline, votre « belle tenue, votre obéissance, votre instruction et les « bonnes mœurs que doivent avoir des citoyens appelés « à faire aimer et respecter la liberté. Que notre affec- « tion lui soit chère, pour qu'elle puisse se reposer avec « confiance sur notre valeur pour la défendre contre les « attaques de nos ennemis.

« Prenez pour devise : Courage et constance. Le pre- « mier a été la vertu de nos devanciers, il leur a fait « entreprendre des actions glorieuses qui seront trans- « mises à la postérité. La constance est de tous les « temps : elle fortifie l'âme et nous fait triompher des « obstacles, des hommes et des infortunes.

« Mes amis, ne soyons terribles qu'à ceux qui haïs- « sent la France ; et si, dans leur délire, ils osaient la « provoquer, le 47e saurait, en faisant résonner leurs « baïonnettes sur leurs poitrines, prouver que nous « sommes des enfants et des soldats patriotes.

« Le colonel,

« Combes.

« 4 décembre 1833. »

« Ses manières toutefois se ressentaient de son ardeur et de son éducation toute pratique de la guerre et des camps ; il tranchait volontiers, frondait parfois ses supérieurs, et oubliait qu'exigeant de ses subordonnés une obéissance passive, il aurait dû leur donner l'exemple de cette vertu.

« Éloigné de l'armée depuis quinze ans, toujours en

campagne avant 1815, il avait peu étudié les règlements du service intérieur ou en campagne de ces époques déjà éloignées. Quant à ceux en usage en 1832, il n'en avait jamais entendu parler.

« Il avait aussi certaines manies bizarres : ainsi il affectionnait les exercices au pas gymnastique. Souvent il faisait courir son régiment pendant un temps illimité, quitte à esquinter son monde; il ne voulait pas non plus de grosse caisse dans sa musique et ordonna de reléguer cet instrument dans les greniers. Il en fit autant des chapeaux chinois et des serpents gigantesques, remplacés depuis par des ophicléides. Le tablier en cuir blanc des sapeurs lui paraissait gênant en campagne; et comme il était toujours prêt à faire la guerre, et que son régiment devait également être prêt à partir, il fit disparaître cet ornement légendaire et, il faut le reconnaître, inutile.

« A Montpellier, où nous étions commandés par un vieux général qui ne connaissait pas mieux les règlements que Combes, cela n'eut pas d'inconvénients. Il n'en fut pas de même plus tard en d'autres circonstances.

« Le colonel Combes m'avait de suite pris en affection. Au bout de quelques jours, il se mit dans la tête que j'étais un lettré et un savant. Dans ses notes d'inspection générale, il me désigna comme un *excellent latiniste*. Le résultat de cette mention fut que l'on me chargea du cours des sous-officiers, et que je me vis ainsi transformé en professeur. Je fis ce que je pus pour réussir, et plus tard le général Castellane me prodigua ses félicitations sur la façon dont je m'acquittais de mes fonctions de pédagogue. A cette époque, il est vrai, je

dévorais les volumes, tandis que depuis 1835, je n'ai plus jamais trouvé le temps de lire (1).

« Au cours de ses conversations avec nous, le colonel Combes nous contait les événements auxquels il avait été mêlé. A propos d'Ancône, il me dit un jour : « Ah! si j'avais eu le 47e à Ancône, j'aurais marché sur Rome. Partout on m'aurait accueilli comme « un libérateur ; de toutes parts les insurrections auraient éclaté ; on se serait soulevé, on aurait chassé « tous les princes, on aurait proclamé la République « Mais je n'avais avec moi qu'un régiment composé « d'officiers et de soldats de l'ancienne garde royale. « Je ne pouvais pas assez compter sur mes officiers « et mes hommes ; et l'occasion cependant était belle. « Les Autrichiens tenaient sous les plombs de Venise « les patriotes exaltés de Lombardie et de Vénétie. Le « duc de Modène faisait guillotiner tous les jours sous « ses yeux les hommes les plus distingués de sa principauté. Le roi « Bomba » fusillait ou emprisonnait

(1) Voici, du reste, les notes du maréchal Canrobert, relevées dans ses états de service :

« Certain Canrobert : Conduite exemplaire, principes constitutionnels, belle tenue. L'élève de l'Ecole militaire a fait de très bonnes études; mathématicien, dessinateur, lève et lave le plan. *Latiniste*, entend l'allemand; bonne instruction théorique et pratique; c'est un officier d'un grand mérite et d'avenir. Peu le surpassent en connaissances; il a du feu, de l'énergie, du caractère, une âme bien trempée; sert avec zèle, intelligence; très bon officier. »

Le général Castellane ajoutait à ces notes :

« Élève de Saint-Cyr en 1826. Fils d'un chef de bataillon, neveu du général Marbot. Le colonel Marbot l'a élevé; très bonne éducation; lève très bien le plan; instruit de son métier en théorie et en pratique; a bien commandé un bataillon avec une voix claire. *Petit, laid, mais bien tourné;* de l'esprit, zélé, très ferme, actif, distingué; à avancer au choix dans l'intérêt de l'avenir de l'armée; ferait un excellent adjudant-major. »

« ses sujets, sous prétexte de crime politique, se refu-
« sant à faire poursuivre les criminels de droit com-
« mun : « La justice, disait-il, avait déjà trop à faire
« avec les premiers. » Les fils de Louis-Napoléon
« avaient soulevé la Romagne; les gendres de Murat,
« Pepoli et Rasponi, Bologne et les Légations. J'étais
« sûr de mon coup. Qu'aurait pu faire l'Europe en pré-
« sence de tout un peuple enthousiaste proclamant sa
« liberté ? »

« J'ai bien connu Combes, j'ai senti l'ascendant exercé par lui sur les hommes, j'ai vu avec quel soin et avec quel calme il se préparait à l'action; eh bien ! je crois qu'il aurait réussi. Que de changements alors ! Garibaldi n'eût pas existé, et c'est Combes qui, un demi-siècle plus tôt, eût été le créateur de l'indépendance et de l'unité italienne !

« Peu de temps après, pour ne rien perdre des habitudes alors en usage, on nous envoya à Narbonne, d'où, après un court séjour, j'allai de nouveau à Perpignan. Je refis cette fois à pied avec mon bataillon le chemin déjà parcouru en malle-poste avec le général Meynadier.

« Avant d'entrer en ville, nous fûmes arrêtés devant le pont-levis par le commandant de place qui, d'une voix solennelle, nous donna lecture de prescriptions étonnantes datant au moins du dix-septième siècle. L'une d'elles défendait de mettre l'épée ou le sabre à la main sur le glacis ou dans les fossés de la ville; une autre interdisait de blasphémer le saint nom de Dieu. Le reste était à l'avenant. Mais comme c'était le général de Castellane qui commandait à Perpignan, je compris vite, le connaissant, qu'il ne laisserait à aucun prix

tomber en désuétude un article quelconque du règlement, datât-il de Jules César.

« En quittant Montpellier, le colonel Combes avait été persuadé qu'il allait franchir les Pyrénées et se battre en Catalogne. S'il tenait admirablement son régiment, c'était en vue d'une campagne et non d'un séjour de garnison ou de parade. Aussi avait-il laissé au dépôt tous les officiers impotents et tous les ustensiles embarrassants. Lui-même, suivant les habitudes des officiers du premier Empire en campagne, avait une canne à la main et était suivi par un petit chien.

« Or, le général de Castellane avait la coutume, quand un régiment arrivait dans son commandement, de le passer en revue. Il n'y manqua pas ce jour-là.

« Le colonel Combes se présente à lui, l'épée au fourreau, la canne à la main. Castellane le regarde d'un air sévère et lui intime l'ordre de faire disparaître sa canne et de mettre le sabre à la main. La figure de Combes se contracte immédiatement. Mais il ne fallait pas songer à refuser obéissance à un général de division. Il obéit donc et suit Castellane. Arrivé à la droite du régiment, Castellane prend son lorgnon, se voûte encore plus qu'à l'ordinaire, et, faisant grimacer sa figure, il jette un coup d'œil sur le peloton formé par les tambours et la musique. Se tournant alors vers le colonel : « Pourquoi, dit-il, les sapeurs n'ont-ils pas « leurs tabliers? Pourquoi n'y a-t-il pas de grosse caisse? « Où sont les chapeaux chinois?... Et les serpents?...

« — Ce sont des objets inutiles à la guerre et même « gênants, je les ai fait laisser au dépôt.

« — C'est possible!... Mais il est dans le règlement « de les avoir. Vous les ferez revenir immédiatement à

« vos frais de l'endroit où ils sont. Rappelez-vous, mon-
« sieur, que sous mes ordres on obéit scrupuleusement
« au règlement. »

« Le reste de la revue se passa sans incident. Le général de Castellane n'adressa plus un mot au colonel.

« Cette première leçon devait être suivie de beaucoup d'autres. Elles ne vinrent pas seulement du général de division, mais aussi du général de brigade, le baron Mylius, aujourd'hui bien inconnu, mais homme de détail dans toute l'acception du mot et inventé exprès pour servir de second à Castellane.

« Comme un jour le baron Mylius adressait à Combes des reproches avec encore moins de ménagements qu'à l'habitude, le colonel s'emporta et lui rappela qu'on devait avoir plus d'égards pour un officier élevé en grade sur tous les champs de bataille, où il avait été l'objet des plus glorieuses distinctions. « Tout ça est
« pien pon, lui dit Mylius avec son flegme et son accent
« tudesque, mais ça n'empêche pas que fous n'entendez
« rien aux règlements. N'oupliez jamais, lorsque fous
« me parlerez, qu'un colonel doit opéir à son maréchal
« de camp comme un caporal à son sergent. » Et il le congédia en lui infligeant des arrêts de rigueur.

« Au fond, ce brave Combes était bien forcé d'avouer son ignorance complète des règlements. Aussi avait-il fini par courber la tête et par se résigner à les apprendre pour les connaître aussi bien que ses supérieurs. Grâce à sa vive intelligence, il devint rapidement ferré sur toutes les théories passées et présentes.

« Mais à l'heure qu'il est, je me figure encore quelles luttes terribles dut soutenir ce soldat âpre et rude, au cœur si haut placé, quand il dut s'incliner devant des

telles exigences. Cette lutte fut certainement épouvantable ; son physique lui-même n'y résista pas, et si son âme n'avait pas été si fortement trempée, le lit de Procuste, sur lequel l'étendait Mylius ou autre, aurait pu lui faire perdre toutes ses qualités actives et primesautières. Vous verrez cependant qu'à notre descente en Afrique, le soldat d'Iéna, de Borodino, de Montmirail et de Waterloo sut, malgré ses amers déboires, retrouver la sûreté de son coup d'œil et les ressources de son intelligence si vive et si ouverte.

« A notre arrivée à Perpignan, il y eut plusieurs exécutions capitales. Il s'agissait de brigands qui s'étaient acquis, dans des exploits célèbres, une réputation d'habileté et de cruauté extraordinaires. On les guillotina sur la grande place de la ville, à l'endroit même où avaient été ensevelis autrefois les restes de Dugommier et de Dagobert. Au bout d'un certain temps, on s'était rendu compte qu'il était inconvenant de laisser à la place où fonctionnait la guillotine les cendres de ces deux généraux, et on les avait exhumés pour les transporter au cimetière quelque temps avant notre arrivée.

« Or, pendant ces travaux d'exhumation, on avait trouvé à côté de leurs cercueils une boîte en plomb, que j'ai vue moi-même, depuis, à la mairie de Perpignan, et qui contenait plusieurs médailles et monnaies de l'époque impériale.

« Sous le Consulat, Bonaparte avait ordonné que dans chaque département on élevât un monument funèbre à la mémoire de tous les braves du pays morts pour la défense de la patrie. Conformément à cet ordre, on avait commencé dans tous les chefs-lieux à poser la première

pierre de ce monument, et, en commémoration de cette cérémonie, on avait enfoui une boîte en plomb contenant le procès-verbal relatant le fait, des médailles et des pièces de monnaie. Plus tard, l'ordonnance de Bonaparte avait été complètement oubliée, et l'on n'avait pas songé à déterrer les boîtes. Celle de Perpignan avait été retrouvée par hasard, et on la conservait à la mairie. On voit à cette occasion que l'idée des monuments commémoratifs aux enfants d'une ville morts en défendant la patrie, qui semble n'avoir apparu seulement que depuis 1870, doit être restituée au Premier Consul.

« Notre division dite « active » devait officiellement surveiller les bandes carlistes qui venaient se reconstituer sur la frontière, et retournaient en Espagne continuer leur guerre de pillage et d'extermination. A plusieurs reprises, nous dûmes faire le service de grand'garde. En réalité, nous étions réunis pour fournir une réserve à l'armée d'Afrique.

« Perpignan, à cause de sa nombreuse garnison, composée d'un état-major de division, de trois régiments d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de plusieurs batteries d'artillerie, présentait beaucoup d'animation. Il y avait, de plus, une société locale importante. D'abord, le député, François Arago, le célèbre astronome, dont la famille était originaire du pays. Le malheur voulait qu'Arago fût plus souvent à la Chambre des députés ou à l'Observatoire qu'à Perpignan ; il en était, d'ailleurs, de même de tous les membres de sa famille. Le maire était le baron Guiraud de Saint-Marsal ; il avait épousé une demoiselle de Saint-Marsal, originaire du Lot. M. Guiraud de Saint-Marsal était

colonel du génie et frère du poète Guiraud, de l'Académie française. Les Certain avaient de tout temps connu les de Saint-Marsal. Aussi fus-je toujours bien accueilli dans cette maison, qui, d'ailleurs, aux yeux des officiers, passait pour la maison du bon Dieu.

« Quand j'arrivai à Perpignan, le colonel Guiraud était encore directeur du service du génie de la place. C'était un bel homme, très exubérant, terriblement bavard, un peu brusque dans ses allures et s'emballant continuellement à propos de rien. Il avait, en un mot, le caractère d'un vrai Méridional ; mais c'était un excellent cœur, très dévoué à ses amis et à ses administrés. Il avait servi dans le génie de la garde impériale et avait toujours suivi Napoléon comme son ombre.

« Il avait de la fortune, de beaux appartements, une femme fort aimable et trois filles, dont l'aînée pouvait avoir environ dix-huit ans et la dernière douze ans ; la famille entière aimait à recevoir, et les réceptions intimes du baron Guiraud étaient très suivies. Plusieurs fois par an, il donnait de grands bals. C'était de beaucoup la maison la plus agréable de Perpignan ; mes camarades et moi, nous y étions reçus avec la plus grande simplicité et dans l'intimité la plus affectueuse.

« Dans l'une de ces réunions, j'entendis raconter sur Arago une anecdote bien amusante : comme un interlocuteur lui exprimait un jour son admiration pour la clarté avec laquelle il exposait à ses auditeurs les matières si arides de son enseignement de mathématique transcendante : « Voilà, lui dit simplement Arago, « comment je procède. En entrant dans la salle où je

« fais mes cours, je cherche à découvrir la physionomie « qui me paraît la moins intelligente. Durant tout le « temps que je parle, je m'adresse à elle seule et je ne « quitte pas un sujet pour passer à un autre sans être « convaincu que mon individu a bien saisi. »

« Arago achevait à peine son explication qu'entre un brave notaire à la face réjouie et béate. Il s'approche d'Arago et se confond en compliments : « Vous ne sau- « riez croire, lui dit-il, le plaisir que vous me faites « dans vos conférences. Il me semble que vous ne « fixez que moi, ne parlez que pour moi, ne paraissez « vous intéresser qu'à moi... »

« On juge de l'hilarité involontaire provoquée par le nouvel arrivant dans le salon.

« Je ne veux pas omettre non plus de citer les réunions si hospitalières du général baron de Saint-Joseph, proche parent de Joseph Bonaparte et beau-frère du maréchal Suchet. Peu après mon arrivée, il était venu commander une brigade à Perpignan. Lui et sa femme m'accueillirent avec bienveillance. C'était le samedi qu'on se réunissait chez eux. Ils avaient trois enfants, dont deux petites filles, que je vois encore quelquefois, mais qui sont grand'mères aujourd'hui : Mme la baronne Girod de l'Ain et la comtesse de Beauverger.

« Le préfet recevait aussi, mais la palme des bals officiels revenait au général de Castellane.

« Les jours de bal, à part un ou deux ménages, celui, entre autres, de M. Durand, banquier à Perpignan et régent de la Banque de France, je crois, tous les invités s'arrangeaient entre eux pour se faire chercher par de grandes diligences qui s'arrêtaient devant leur porte et les prenaient en passant C'était par bandes de dix ou

douze couples que les danseurs arrivaient à l'hôtel du général. Mais comme il ne badinait pas avec la discipline et qu'il restait à cheval sur le règlement, même chez lui et dans ses bals, les officiers y venaient guindés et s'y tenaient raides comme à la parade. Toutefois, le général se montrait on ne peut plus galant avec ses invités, surtout avec les dames. J'ajoute que je n'ai jamais vu, à aucune réception, Mme de Castellane, qui, je crois, ne vint jamais à Perpignan.

« Partout où le général de Castellane a passé, il est demeuré légendaire.

« A son arrivée à Perpignan, il chercha d'abord à conquérir la popularité ; mais François Arago, en raison de sa haute situation, de son beau physique, de sa qualité d'indigène et surtout de son amabilité, en jouissait exclusivement. Le général de Castellane aurait voulu l'évincer et se substituer à lui dans le cœur des Perpignanais. Il usa de tous les procédés et réussit d'abord assez bien en attirant la haute société dans ses réceptions qui, après tout, étaient fort belles, ensuite en passant très fréquemment — trop fréquemment à mon avis — des revues et des parades auxquelles il conviait toute la population. Comme nos régiments étaient fort beaux, que nous étions rompus aux manœuvres, les populations de la frontière étaient heureuses d'assister à ces spectacles militaires, et elles en savaient gré au général. Puis quelques mots heureux qu'on lui prêtait l'avaient fait bien voir même chez les ouvriers.

« Dans toutes les élections législatives, on célébrait la nomination d'Arago par des retraites aux flambeaux et des sérénades accompagnées de multiples vivats. Même

les traits d'Arago avaient les honneurs de la popularité, car on l'exposa, un soir d'élection, sur une des places publiques de Perpignan, sous la forme d'un buste de plâtre, entre les têtes de Napoléon et du duc de Reichstadt; le tout placé sur une sorte d'autel éclairé avec des lampions sur un fond de trophée de drapeaux tricolores.

« Le général voulut, lui aussi, avoir les acclamations de la rue : il s'y prit d'une façon assez originale. Un jour, il alla se poster, en grande tenue, à la porte d'une école, à l'heure où sortaient les gamins. Quand un cercle d'admirateurs se fut formé autour de lui, il dit aux enfants : « Suivez-moi, je vais vous régaler. » Il les emmena alors chez un pâtissier voisin dont la boutique fut mise à sac, à la grande joie des enfants et du pâtissier qui fut grassement indemnisé. Le général recommença cette petite manœuvre plusieurs fois ; aussi la jeunesse de Perpignan ne l'apercevait-elle jamais sans se mettre à sa poursuite en poussant des cris enthousiastes.

« Une fois, beaucoup plus tard, vers 1845, il fut moins heureux. On avait l'habitude, dans les Pyrénées-Orientales, pour fêter les patrons de chaque paroisse, de donner un bal populaire; on couvrait la rue de parquets en bois, on décorait les murs de quelques guirlandes de fleurs et l'on dansait, au son d'une vielle et d'un galoubet, des danses de caractère, dont la plus célèbre était une sorte de bourrée appelée « lo Ball ».

« C'était une pantomime que l'on pourrait comparer à celle du *Dépit amoureux*. Les deux danseurs, après s'être rapprochés et souri, s'éloignent comme s'ils se boudaient; puis ils reviennent insensiblement l'un vers l'autre, se font une œillade et s'éloignent derechef

en exécutant des pas divers. Presque tous les officiers prenaient part à ces réjouissances et s'y comportaient avec la plus grande discrétion et la plus grande retenue. Le général y allait toujours; comme il était très myope, il avait l'habitude de regarder les gens presque sous le nez, son monocle à la main. Un soir donc qu'il dévisageait de très près une jeune femme fort jolie, et qu'il lui adressait peut-être un compliment un peu risqué, il fut rembarré par elle; il n'insista pas, car il savait, à l'exemple de M. de Talleyrand, qu'en se maîtrisant on peut toujours faire croire qu'une défaite est un compliment, et il ne quitta pas le bal.

« Plus tard encore, mais je n'étais plus là, sa popularité décrut parce qu'il avait voulu présenter à la députation contre François Arago son gendre M. de Contades.

« Outre les bals, le général donnait de grands dîners. La première fois qu'il invita les officiers du 47e, l'incident suivant se produisit :

« Un vieux capitaine du temps de l'Empire, Moussoux ou Amyot, je ne me souviens plus exactement, qui n'avait pas l'habitude du monde, prit, au moment de boire, son verre et l'essuya avec sa serviette, tout comme s'il avait été à la pension. Le général de Castellane crut que le verre n'était pas propre et fit signe au maître d'hôtel de le changer. Avec cet autre verre le capitaine recommença le même manège; on le lui changea une deuxième fois; il l'essuya de nouveau et ainsi de suite à plusieurs reprises. A la fin, lassé, le capitaine but sans essuyer son verre. En sortant du dîner, il dit en bougonnant à ses camarades : « Ah çà!

« est-ce que le général m'a invité pour me faire nettoyer « sa vaisselle? »

« Le général de Castellane avait aussi une façon toute particulière de parler à ses convives. A un général, il disait : « Faites-moi l'honneur de prendre... » A un colonel : « Voulez-vous me faire le plaisir... » A un commandant : « Voulez-vous... » Aux officiers subalternes : « En voulez-vous? » Si bien que son respect de la hiérarchie se retrouvait jusque dans les formules qu'il employait à table!

« C'était de M. de Talleyrand qu'il avait pris cette habitude.

« Il avait, pour noter les officiers, deux cahiers distincts : l'un officiel, dont le double se trouvait reproduit sur les états de service; l'autre personnel et confidentiel. Il me le montra un jour, et j'y pus lire les commentaires suivants : « Mercurin, capitaine : tête de « mouton doux; quand il dîne en ville, il met sa serviette « dans son hausse-col comme un pèlerin... Dupont de « Saint-Georges : il est le petit-fils d'un conseiller au « parlement de Rouen, mais beaucoup trop gros pour « être voltigeur, car il roule en marchant; il prétend « avoir fait sa rhétorique, mais il fait tant de cuirs en « parlant que nous ne sommes pas forcés de le croire. « Madame sa femme se mêle des détails du service... « Guilmet : soldat dans toute la noblesse de l'expression; « du zèle rigide dans l'accomplissement de son devoir; « toujours au poste... N'a rien de saillant, si ce n'est « son goitre. »

« C'est aussi à ses dîners que le général jugeait les officiers, et, suivant l'opinion qu'il se faisait d'eux à table, il les notait plus ou moins bien. Il ne fallait pas,

par exemple, qu'un officier s'avisât de couper son pain ou de plier sa serviette à la fin du repas; jamais le général n'eût proposé pour l'avancement l'auteur d'une pareille bévue, qui était, d'ailleurs, consignée dans le carnet de notes particulier.

« Il avait horreur de voir les officiers prendre pour une cause quelconque des habits civils. Lui-même, prétendait-on, ne quittait jamais complètement les attributs qui permettaient de distinguer son grade.

« Un jour, désirant n'être pas reconnu, je me mis en civil, lorsque, tout d'un coup, au tournant d'une rue, je me trouvai face à face avec lui. Je n'eus que le temps de faire demi-tour et de courir, plus mort que vif, pour ne pas être pincé. Mais, si le général de Castellane ne m'avait pas reconnu, il avait bien vu à ma tournure et à ma démarche que j'étais un officier. J'étais justement à quelques pas des fortifications; sans hésiter, j'escaladai un escalier et je filai par la poterne jusque dans les fossés extérieurs. Force fut au général, qui était à cheval, de s'arrêter; malgré son talent d'écuyer, il ne pouvait faire gravir l'escalier à sa monture, et, de la sorte, j'évitai une bourrade d'importance.

« Le même soir, le général donnait un bal; je m'y trouvais et j'étais dans un groupe où il racontait qu'il avait rencontré « un sacré petit officier en civil qui avait « si lestement escaladé les escaliers des fortifications « qu'il lui avait été impossible de le reconnaître ». Je vous prie de croire que je ne fus pas tenté de me vanter de mon agilité auprès de lui.

« Si le général était féru de discipline et inflexible pour l'application des règlements, il n'en avait pas moins avec les troupes certaines pratiques de familia-

rité bizarres qui l'avaient rendu populaire auprès du soldat.

« Souvent, à la manœuvre, il arrivait vers le moment de la pause; son apparition était immédiatement suivie de celle d'une quantité de marchandes d'oranges qui accouraient avec leurs voitures. Le général renouvelait alors avec ses troupes les libéralités qu'il exerçait à l'égard des gamins : il appelait les tambours et leur donnait l'ordre de lancer les oranges à toute volée sur le front des troupes au repos. Les soldats attrapaient les oranges au vol, ou bien couraient après et les mangeaient, et ce jeu de paume nouveau durait jusqu'à la disparition de la dernière orange.

« Un des premiers soins du général, en arrivant à Perpignan, avait été d'habituer le soldat à des alertes perpétuelles, à des prises d'armes subites au milieu de la nuit. Je ne sais s'il était musicien, mais il fit composer pour les tambours et les clairons de sa division un refrain spécial au son duquel les troupes devaient immédiatement se réunir en armes, prêtes à partir en campagne.

« La première fois que la batterie résonna au milieu de la nuit, ce fut, pour les habitants comme pour les troupes, une véritable émotion. Don Carlos venait-il, à la tête de bandes insurgées, de franchir les Pyrénées, ou bien une nouvelle révolution avait-elle éclaté à Paris? Les rues étroites et tortueuses de Perpignan présentaient une animation inaccoutumée : ce n'étaient que cavaliers d'ordonnance traversant la ville au grand galop, officiers courant en toute hâte rejoindre leur régiment... Partout, les fenêtres s'illuminaient, et l'on voyait apparaître des têtes effarées coiffées de bonnets de coton, de foulards ou d'autres couvre-chefs noc-

turnes. Chacun interrogeait son voisin. On se demandait avec anxiété ce qui se passait, on interpellait les soldats et l'on échangeait avec eux des quolibets de toute nature. Sur le pas des portes, quelques habitantes sensibles adressaient à la troupe de touchants adieux. Bientôt, toute la division eut disparu par l'une des poternes de la ville. Nous nous rendîmes au champ de manœuvre, et là, en pleine nuit, le général, en grand uniforme comme toujours, passa au clair de la lune une minutieuse revue d'équipement pour s'assurer que les hommes avaient bien emporté tous leurs effets. La revue passée, nous rentrâmes au quartier.

« Au bout de peu de temps habitants et soldats furent tellement habitués à ces alertes qu'ils les trouvaient presque indispensables, et beaucoup s'étonnaient quand elles n'avaient pas lieu. D'ailleurs, elles entretenaient la discipline et mettaient en éveil l'activité des chefs et des soldats.

« L'attention du général se portait encore sur d'autres points. Il avait constaté le manque d'éducation pratique des officiers, leur inaptitude à reconnaître le terrain, à le juger et à savoir en user selon sa configuration et selon les circonstances. Sans cesse le général faisait faire du service en campagne, des simulacres de combat, rectifiant lui-même les dispositions prises, donnant des explications et des conseils, blâmant ou encourageant. Après quoi, il ordonnait aux officiers de faire le lever des plans de telle ou telle partie de Perpignan, d'y joindre des rapports détaillés sur les localités et sur leurs ressources, et de faire des projets d'attaque ou de défense suivant un thème déterminé.

« Je fus, pour ma part, successivement chargé du lever

de plan de Collioure et de ses environs, dont l'aspect m'avait tant frappé lorsque j'avais parcouru la région, en compagnie du général Meynadier; puis de la carte de Rivesaltes, de Salces et de Peyrestortes, travail beaucoup plus considérable. J'y passai certainement trois ou quatre mois de l'année 1834. Le général, lors de l'inspection, m'adressa de vives félicitations sur mes levers de plans et me prévint même qu'il les faisait parvenir au dépôt de la guerre, parce qu'il les jugeait dignes d'être conservés.

« Depuis, je ne sais où ils sont passés; je n'en ai jamais entendu parler.

« Rivesaltes m'attirait beaucoup, et j'ai gardé un charmant souvenir de mon séjour en cette ville. C'était une véritable cité espagnole, avec des rues étroites, des pavés en dos d'âne faits de galets roulés dans les ravins du pays, des maisons avec des pièces en contre-bas sur la rue, des portes basses fermées par des rideaux flottants qui empêchaient la chaleur de pénétrer. L'église, avec son clocher en fer forgé supportant un carillon, possédait un grand retable tout doré et des statues de saints richement habillés à la mode catalane; devant le portail s'étendait une grande cour sur laquelle donnaient des fenêtres garnies de balcons en fer forgé, et qu'un immense platane ombrageait tout entière. A l'un de ces balcons apparaissait souvent une ravissante jeune fille aux yeux noirs et aux cheveux blonds ondulés, type bizarre de l'Espagnole blonde si attirante.

« Je passai bientôt de l'admiration à un sentiment plus vif pour cette jeune fille; j'en vins à la voir souvent, et son souvenir, qui se rapporte à ma jeunesse, au temps de mes illusions, de ma gaieté, à l'époque où je n'avais

nul souci, mais beaucoup d'espérance, m'est encore bien doux, et j'aime à y revenir sur mes derniers jours.

« Un peu plus loin était Salces, forteresse d'un grand intérêt, construite à la fin du quinzième siècle par les Espagnols contre les Français. C'est le type du premier système de défense mis en usage contre l'artillerie. Le fort carré possède à ses quatre angles des bastions; mais, au lieu d'être à angle droit, ils ont la forme circulaire de tours, et leurs courtines sont protégées par de réelles demi-lunes.

« Je recueillis sur Salces des détails historiques intéressants : tout à côté de la ville était un petit castel qui servait, au dix-huitième siècle, d'habitation au commandant du fort, le général La Houillère. En 1792, La Houillère, quoique fort âgé, avait été mis à la tête de l'armée des Pyrénées-Orientales; mais bientôt écœuré de ce qui s'y passait, il s'était brulé la cervelle. Pendant son séjour à Salces, il vivait avec sa femme, parente éloignée de Voltaire. Il cultivait dans le pays des vignes d'un assez bon cru. Un beau jour, Voltaire, ayant appris la chose, demanda à La Houillère de lui trouver dans les environs une terre dans le genre de la sienne, et où il pourrait se retirer. La Houillère n'en trouva pas, mais il ne manqua pas l'occasion d'écrire à Voltaire plusieurs lettres pressantes pour obtenir de lui une recommandation auprès de l'impératrice Catherine II, à laquelle il désirait vendre son vin. Il supposait qu'en Russie, où l'on fait plus qu'ailleurs usage de cette boisson, on le lui payerait davantage. Voltaire promit, prodigua de bonnes paroles à son parent, mais ne lui envoya jamais la recommandation tant désirée.

« Au moment de notre arrivée à Perpignan, le 2e léger faisait déjà partie de la division active des Pyrénées-Orientales. Ce régiment, qui devait devenir bientôt célèbre par ses exploits au col de la Mouzaïa et au premier siège de Constantine, comptait déjà dans ses rangs Changarnier et Le Flô. Je me liai surtout avec ce dernier.

« C'était un officier fort distingué de manières, assez joli garçon, d'une nature séduisante; il avait, comme tous les hommes supérieurs, le don de fasciner ses interlocuteurs. Plus tard, le maréchal Bugeaud — et celui-là était un juge irrécusable — disait de lui : « Le « Flô ferait marcher au combat des hommes de bois. »

« Quant à Changarnier, il n'était plus jeune; il paraissait même plus que son âge, car il n'avait alors que quarante ans; il était capitaine d'une compagnie de carabiniers. Fort soigné de sa personne, toujours pommadé et parfumé à en sentir bon autour de lui, portant des gants blancs toujours irréprochables, il avait la réputation, très méritée d'ailleurs, d'être un duelliste terrible. Étant aux gardes du corps, il avait transpercé d'un coup d'épée un ancien officier de la garde impériale; à Perpignan, il s'était battu avec un chef de bataillon de son corps; je ne sais comment l'affaire n'eut pas de suite, car son supérieur reçut un coup d'épée en pleine poitrine. Il s'appelait Durlaborde; je l'ai vu, c'était un fort bel homme, mais sourd comme une pioche. Cette infirmité fut d'ailleurs cause qu'on le retraita quelque temps après notre arrivée à Perpignan. Une autre fois, Changarnier se battit avec un capitaine de son régiment appelé Chaspoul. C'était au pistolet. Il tire le premier; son adversaire tombe à la renverse. Les témoins

accourent. Chaspoul ne bouge plus, et chacun le croit mort. Changarnier se retire; mais à peine a-t-il fait quelques pas que Chaspoul, qui n'a été qu'étourdi par la balle de son adversaire, reprend connaissance et, voyant Changarnier s'en aller, lui crie : « Mais je vis « encore et je n'ai pas tiré, revenez ! » Changarnier retourna à sa place pour essuyer le feu de son adversaire, qui, dans l'état où il était, manqua naturellement son but.

« Vers l'époque de notre inspection, en 1835, nous reçûmes, presque coup sur coup, la nouvelle de la défaite de nos camarades d'Afrique à la Macta et l'avis que nous étions désignés pour aller renforcer la division d'Oran. Quatre régiments, dont le 2e léger, étaient désignés avec nous. Mais soit qu'il y eût un malentendu, soit que la nouvelle de l'apparition du choléra eût décidé le ministre de la guerre à ne pas envoyer trop de monde à la fois en Algérie, nous partîmes seuls à la fin du mois d'août.

« Avant notre départ, le général de Castellane nous réunit aux Platanes pour passer une revue d'honneur. Puis, tirant son épée, il s'écria de sa voix la plus forte qu'il voulait encore une fois nous faire manœuvrer à son commandement; il nous fit rompre alors par divisions et défiler à distance entière devant lui. Ensuite, faisant serrer le régiment en masse, il nous adressa un discours de circonstance. Le soir, il nous invita à dîner. Le colonel Combes était assis à sa droite, et j'avais l'honneur d'être au nombre des convives.

« Avant mon départ, le général me serra affectueusement la main, en me disant qu'il espérait bien me revoir. Sa bienveillance ne m'a jamais fait défaut, et

plus tard, j'ai pu, alors que j'étais son collègue, apprécier ses qualités de cœur, autant que lieutenant, j'avais estimé sa valeur comme instructeur et comme chef.

« Le lendemain matin, à cinq heures, nous quittâmes Perpignan. Le général de Castellane vint se poster à la porte de la ville et assista à notre défilé. Nous nous rendîmes à Port-Vendres, où nous fûmes cantonnés, ainsi que dans les villages environnants, pendant les trois jours qui nous séparaient de notre embarquement. »

CHAPITRE IV

MASCARA. — LA SIKACK.

L'Afrique depuis la prise d'Alger. — Le général Clauzel, gouverneur. — Ses qualités, ses défauts, ses essais. — Il est remplacé successivement par les généraux Berthezène, Savary, Voirol et Drouet d'Erlon. — Abd-el-Kader. — Le traité Desmichels. — L'interprète Juda ben Durand. — Le général Trézel livre à Abd-el-Kader la bataille de la Macta. — Le gouvernement renvoie une seconde fois le maréchal Clauzel. — Le capitaine Canrobert débarque à Oran.

Je fais mon entrée à Oran. — Bizarre accoutrement de la troupe. — Sort cruel réservé aux Français faits prisonniers. — Laisser aller et indiscipline des soldats. — Nos alliés : le fidèle Ibrahim. — Une visite à son camp. — Portrait d'Ibrahim. — Les têtes coupées. — Arrivée des zouaves et du colonel Lamoricière. — Le duc d'Orléans, le général Oudinot, Marbot, le duc d'Elchingen, Napoléon Bertrand, le comte de Morny, le capitaine Genet. — Amabilité du duc d'Orléans avec Cavaignac. — Ses familiarités avec les soldats. — Les londrès du prince royal. — Les chevaux du duc d'Orléans. — Anecdote sur le maréchal de Mac Mahon. — Le rocher de l'aide de camp.

L'armée se met en route vers Mascara. — Bataille de l'Habra. — Je vois le feu pour la première fois. — Un commandant qui ne sait pas son métier. — Le duc d'Orléans est atteint d'une balle. — Le colonel Combes me cite à l'ordre du jour et me propose pour la croix. — Je demande qu'on décerne ma croix à Lobrot. — Mécontentement de Marbot. — Entrée des Français à Mascara. — Le camp d'Aïn-Kébira. — Aspect misérable de l'armée. — Une nourrice à cheval. — L'abbé Wals. — Yousouf. — Notre marche sur Mostaganem. — Je meurs de faim. — Une mauvaise pensée. — Marbot me fait donner à manger. — Démoralisation des troupes. — Je suis pris de la fièvre et ne songe plus qu'à mourir. — Nous rentrons à Oran. — Fin de ma première campagne. — Réflexions qu'elle m'inspire.

1836. — Je suis envoyé à Mostaganem tandis que le maréchal Clauzel s'empare de Tlemcen défendue jusqu'à son arrivée par Mustapha-ben-Ismaël. — Le maréchal Clauzel remet le commandement de la pro-

vince d'Oran au général d'Arlanges et le charge d'établir une communication entre Tlemcen et la mer. — Nous nous mettons en route pour gagner l'embouchure de la Tafna. — Conseils prudents de Mustapha-ben-Ismaël. — Indécision fâcheuse du général d'Arlanges. — Pourparlers avec Abd-el-Kader. — Nous marchons sur Tlemcen. — Le camp de la Tafna. — Nous sommes cernés par les Arabes à Sidi-Yacoub. — Le général d'Arlanges blessé est remplacé par le colonel Combes. — Nous battons en retraite, poursuivis de près. — Nous atteignons le camp et nous sommes sauvés. — Séjour au camp de la Tafna. — Nos privations. — Le capitaine Verberné me raconte son odyssée.

Le général Bugeaud débarque au camp de la Tafna. Il convoque les officiers. — Ses discours sur la guerre d'Afrique. — Ils nous font l'effet d'une douche. — Bugeaud, passant outre à toutes les difficultés, organise la colonne et marche sur Tlemcen. — Le 24e de ligne supporte mal les fatigues de la route. — Les Pompiers de la garde et les Pompiers de la ligne. — Le général Bugeaud et les journalistes. — Nous rencontrons les Arabes d'Abd-el-Kader. — Mustapha-ben-Ismaël les met en fuite. — Notre arrivée à Tlemcen. — Aspect enchanteur de la ville. — La garnison vêtue de costumes de fantaisie vient au-devant de nous. — Une émeute vite réprimée. — Ce qu'il nous coûte d'avoir saccagé les oliviers de Tlemcen. — Aller et retour de Tlemcen à la Tafna. — Bugeaud est décidé à venir à bout d'Abd-el-Kader. — Je suis de grand'garde. — Une discussion avec le général. — Combat de la Sikack. — Victoire complète. — Exploits et prouesses de nos alliés. — Conséquences de la victoire. — Les palmiers qui marchent. — Le général Bugeaud divisionnaire. — Nos courses dans le pays. — Le général Létang, un des cinq rouges du général Lassalle. — Le maréchal Clauzel prépare l'expédition de Constantine. — Son échec. — Il est rappelé et remplacé par le général Danrémont. — Bugeaud revient à Oran avec l'ordre de signer la paix avec Abd-el-Kader. — L'opinion de Bugeaud sur les instructions qu'il a reçues du gouvernement. — Traité de la Tafna. — L'expédition de Constantine est décidée. — Le 47e de ligne en fait partie et débarque à Bône.

Il est nécessaire, au moment où le lieutenant Canrobert débarque en Afrique, de résumer rapidement les faits accomplis en cette contrée depuis la prise d'Alger.

Les troupes françaises, en mettant le pied sur la terre africaine, avaient trouvé le pays gouverné par une

race conquérante, les Turcs. Quoique détestés et souvent méprisés, ils tenaient les Maures des villes et les Arabes des tentes sous le régime de la force, le seul applicable dans les pays orientaux.

Presque au moment où nos soldats s'emparaient d'Alger, la révolution de Juillet éclatait en France, et le premier soin du nouveau gouvernement était d'envoyer, pour remplacer le maréchal Bourmont, le général Clauzel.

Ce dernier était supérieur à son prédécesseur. Homme de guerre s'il en fut jamais, prompt à saisir l'occasion, d'un caractère ferme, d'un sang-froid et d'une volonté admirables sur le terrain, même dans les circonstances difficiles, il avait, par sa présence d'esprit et son habileté, sauvé, aux Arapiles, les débris de l'armée française compromis par Marmont; il devait encore une fois sauver le corps expéditionnaire de Constantine, après un échec dont la plus grande part de responsabilité ne lui incombait pas.

Le général Clauzel n'était toutefois pas exempt de défauts. D'un enthousiasme presque aveugle, trop certain du succès, ne comptant pour rien les obstacles, il était, par moments, beaucoup trop entreprenant et trop ardent malgré ses soixante ans passés. Contrairement à la plupart des gens optimistes qui s'abandonnent à un désespoir d'autant plus profond qu'ils ont été plus enthousiastes, le général Clauzel ne se laissait jamais abattre, et personne ne savait, dans les crises, mieux que lui relever le moral des chefs et des soldats, et leur communiquer la confiance et l'énergie.

Chez lui l'administratenr n'était pas à la hauteur du général. Il avait de larges vues sur toutes choses, mais

l'application lui faisait souvent défaut. Aussi de nombreux services restèrent-ils en souffrance durant son commandement en Afrique.

A peine débarqué, il reçut avis que, sous la menace d'une guerre européenne, une partie du corps expéditionnaire devait rentrer immédiatement en France.

Le général Clauzel savait bien qu'avec les Orientaux il faut vaincre jusqu'au dernier adversaire vivant, parce que le moindre aveu d'impuissance équivaut à une défaite. Aussi jugea-t-il indispensable de conquérir la régence tout entière et d'étendre la domination française au sud jusqu'au désert, à l'ouest jusqu'au Maroc, à l'est jusqu'à Tunis. Il ne disposait pas des ressources nécessaires pour accomplir pareille œuvre, et cependant il voulait à tout prix occuper Constantine et Oran pour empêcher la Tunisie et le Maroc d'entretenir l'agitation des Arabes de la régence d'Alger.

Il usa, en conséquence, d'un procédé employé souvent depuis par notre diplomatie : il inaugura le régime du protectorat, ou plutôt chercha à l'inaugurer. Il confiait au bey de Tunis le soin de s'emparer d'Oran et de Constantine, et d'administrer ces territoires sous la suzeraineté de la France en lui payant un tribut.

Malheureusement, le général Clauzel fut désavoué par le gouvernement ; on refusa de ratifier ses conventions et, en même temps, on réduisit le corps d'occupation à une seule division.

Le général Clauzel dut alors rentrer en France.

Après lui, les gouverneurs se succédèrent avec rapidité : ce furent, tour à tour, les généraux Berthezène, Savary, duc de Rovigo, Voirol et le comte Drouet

d'Erlon. Aucun d'eux n'avait les grandes idées du général Clauzel, ni sa valeur, tant s'en faut !

De Berthezène il fut peu question ; il resta d'ailleurs peu de temps en Algérie.

Le duc de Rovigo, l'ancien ministre de la police sous l'Empire, faisait l'effet d'un revenant sortant de la tombe; il n'avait cependant pas plus de cinquante-six ans. Il ne séjourna pas non plus longtemps en Afrique. Il avait fait la campagne d'Égypte comme aide de camp de Desaix, et cette raison avait suffi pour le faire nommer ; les vieux Égyptiens, supposait-on, devaient, mieux que d'autres, être initiés aux hommes et aux choses d'Orient.

Aussi envoya-t-on pour commander en Afrique les vétérans des Pyramides ou d'Héliopolis, sans tenir compte ni de leur âge ni de leurs infirmités. En outre, pour recruter un personnel d'interprètes, on s'adressa aux derniers mameluks survivant à la grande épopée : attachés à l'état-major, ils communiquaient avec les indigènes et réglaient avec eux les affaires. Ces hommes d'une autre époque et d'une origine étrangère avaient gardé quelques-unes des fâcheuses habitudes contractées dans les campagnes lointaines de leur jeunesse, principalement celle de faire couper des têtes à tout propos.

Le duc de Rovigo, durant son séjour, autorisa trop ces exécutions sommaires, et l'effet n'en fut pas toujours heureux pour notre cause. Mais bientôt fort malade, il dut quitter subitement le commandement pour le laisser au général Voirol, également un vieux débris des guerres de l'Empire. L'administration de ce dernier fut, sinon brillante, du moins sage.

Tout en désavouant le général Clauzel, le gouvernement avait compris la nécessité d'occuper Oran et Bône. La première de ces villes avait reçu sans difficulté une garnison française dès 1831. L'occupation de Bône fut moins aisée. Une première fois la tentative échoua ; la seconde fois elle réussit, grâce à l'énergie et à l'habileté de Yousouf.

On commençait donc à se rallier aux projets du général Clauzel ! Il allait falloir vingt-cinq années de lutte pour les mener à bonne fin, et, durant cette période, que de lenteurs, d'atermoiements, de tâtonnements, de contradictions même, sauf, toutefois, pendant le deuxième et trop court commandement du maréchal Clauzel !

Durant ces époques d'hésitation, une grande figure apparaît chez les Arabes : Abd-el-Kader. Il profite de notre irrésolution, de notre faiblesse, pour se faire reconnaître sultan des populations de l'intérieur et substituer sa domination à celle des Turcs, chassés par nous. En 1833, nous-mêmes nous reconnaissons et consacrons sa puissance par un traité connu sous le nom du général Desmichels, son négociateur.

Nous trouvons bizarre aujourd'hui que des généraux envoyés en Afrique pour conquérir le pays et battre les Arabes, en soient arrivés à signer avec Abd-el-Kader des traités lui assurant de la poudre et des armes pour mieux nous combattre. Tel était cependant en substance le traité Desmichels. Eh bien ! on ne peut rejeter sur nos officiers la responsabilité d'actes semblables ; elle incombe toute entière au Parlement et au gouvernement. Toute la politique consistait pour les ministres à refuser les moyens d'action aux offi-

ciers d'Afrique et à leur dire : « Faites comme il vous plaira ; si la Chambre attaque nos actes, nous ne vous défendrons pas ; nous dirons que vous avez agi de votre propre autorité, sous votre seule responsabilité. »

En 1834, le comte Drouet d'Erlon remplaça le général Voirol. Il était surtout connu pour avoir, l'avant-veille de Waterloo, fait faire inutilement à son corps d'armée la navette entre Ney et Napoléon, tandis que son arrivée eût été décisive soit aux Quatre-Bras, soit à Ligny.

Il avait au moins soixante-dix ans, et était très fatigué pour son âge au moral comme au physique. La figure ronde, encadrée d'énormes favoris blancs, le corps voûté, il paraissait avoir atteint les limites extrêmes de la sénilité. Il ne pouvait plus s'habiller lui-même, et son valet de chambre, tous les matins, devait lui boutonner son habit d'ordonnance. Du reste, très lent à comprendre, sans idées personnelles, et ayant toujours besoin d'un mentor, il s'abandonna entièrement à l'homme le plus néfaste qu'il eût pu choisir, à un négociant juif d'Alger, nommé Juda-ben-Durand. Ce personnage, trop célèbre dans nos annales algériennes, recherchait naturellement son intérêt commercial. Il s'efforça toujours de se servir de la confiance que lui témoignaient à la fois le général français et Abd-el-Kader pour accroître sa fortune et sa situation, trahissant tour à tour et simultanément les deux partis, suivant son intérêt.

Ben-Durand s'empara complètement de l'esprit du général Drouet, et celui-ci en arriva, sous son influence, à devenir le jouet d'Abd-el-Kader, dont il servit tous

les projets ambitieux sans s'en douter aucunement.

On était au printemps de 1835, l'émir voulut agir en souverain avec le général Trézel, commandant à Oran.

Celui-ci, heureusement, était un homme énergique ; il refusa de s'incliner devant Abd-el-Kader, et résolut de répondre à ses insolences les armes à la main.

Il réunit donc une poignée d'hommes, tout ce dont il pouvait disposer, marcha droit contre l'émir et le rencontra sur les bords de la Macta, avec des forces dix fois inférieures aux siennes.

Le premier jour, la lutte demeura à peu près indécise. Cependant, à la fin de la journée, les Arabes battaient en retraite, après avoir tué un colonel de chasseurs d'Afrique, le fils aîné du maréchal Oudinot.

Le deuxième jour, au cours d'une marche sous un soleil torride, ils entourèrent les Français au passage d'un défilé. Le combat, en un instant, devint terrible. Les conducteurs arabes de notre convoi passèrent à l'ennemi. Quelques fractions de troupes furent rompues ; il y eut un véritable moment de désarroi. Grâce cependant à l'énergie de quelques-uns, grâce surtout à la ténacité du général Trézel, on put gagner la mer ; là, Abd-el-Kader, dont l'orgueilleuse devise était : « A moi la terre, aux Français la mer », s'arrêta comme impuissant.

Nous n'en avions pas moins perdu de l'artillerie, les troupes étaient démoralisées, le tiers de notre effectif mis hors de combat. Abd-el-Kader devenait le sultan de toute l'Algérie, tant l'effet moral de notre défaite était considérable.

En cette circonstance, le général Drouet d'Erlon montra son insuffisance dans toute son ampleur.

Le général Trézel assuma toute la responsabilité de son échec, couvrant ses subordonnés ; le général Drouet d'Erlon, au contraire, écrivit à Paris pour accuser son lieutenant d'avoir, sans son ordre, attaqué Abd-el-Kader avec lequel on était en paix. On apprenait en même temps avec stupéfaction que, sous prétexte de maintenir cette paix déjà rompue, il envoyait à Abd-el-Kader un convoi de poudre et d'armes.

Déjà, à la Macta, des cartouches et des fusils français avaient été ramassés sur des cadavres arabes !

C'était trop ! Aussi fut-ce la dernière sottise commise par le vieux gouverneur. Le ministère se décida à le rappeler et à renvoyer une deuxième fois le maréchal Clauzel avec mission de battre l'émir.

Arrivé dans l'été de 1835, le maréchal Clauzel reprend son plan primitif ; d'abord il doit agir dans la province d'Oran, marcher sur Mascara, capitale de l'émir, l'en chasser et y implanter la domination française. De là, il compte se tourner sur Tlemcen et y placer également une garnison. On s'emparerait ainsi de tous les principaux points de l'Ouest algérien. Cette première opération réussie, il marcherait sur Constantine.

Il prépare tout pour l'expédition de Mascara, décidée pour la fin de l'année 1835.

A ce moment, le capitaine Canrobert débarquait à Oran.

L'escadre qui l'avait amené en Algérie avait fait une très belle traversée. Au bout de trois jours elle était à Mers-el-Kébir, et, au matin, les troupes qu'elle portait mettaient le pied sur la terre d'Afrique.

« Je vois encore, disait le maréchal, une grande falaise toute blanche, dont certaines parties s'abaissent en

pentes douces jusqu'à la grève. Devant nous étaient le port et la batterie Blanche ; au loin, sur la gauche, nous apercevions, émergeant de la verdure, de nombreuses maisons d'Oran, les minarets et tout autour les forts.

« A peine débarqués, on nous fit charger nos armes, et nous partimes dans la direction d'Oran, en longeant la falaise par un sentier étroit, où nous étions forcés de cheminer l'un derrière l'autre. Vers onze heures, nous arrivâmes devant le fort Saint-Grégoire. Quelques instants après, nous franchissions la porte de la ville, tambour battant, et nous pénétrions dans un monde tout nouveau pour nous.

« C'étaient des Turcs, des Maures, des Arabes, des Espagnols et surtout des femmes juives, avec leurs vêtements de gaze blanche, leurs jolis yeux noirs, leurs bonnets d'or en pointe semblables à des éteignoirs d'où s'échappaient des flots de cheveux d'ébène. Notre admiration s'adressait surtout à ces dernières.

« Et puis nous étions accueillis par toute cette population de Français et d'indigènes avec le plus vif enthousiasme. La défaite de la Macta avait frappé les esprits ; on s'attendait d'un moment à l'autre à être attaqués par Abd-el-Kader, et l'arrivée des renforts donnait, on le comprend, à la fois de la confiance et de la tranquillité.

« De suite nous nous dirigeâmes vers le Château Neuf, construction massive où était la résidence du général commandant la division. Du terre-plein où nous fîmes halte, nous dominions toute la ville dont la masse est coupée en deux par un ravin rempli de broussailles.

« Les maisons d'Oran étaient assez semblables à celles de Perpignan et des environs. En effet, les forts,

les palais et beaucoup de maisons ont été bâtis par les Espagnols, comme ceux du Roussillon et de la Catalogne. Le coup d'œil était superbe, mais il fallut s'y arracher pour nous occuper de choses plus prosaïques; nous étions là pour toucher dans les magasins des effets de campagne, car nous n'avions ni gamelles, ni ustensiles de campement; par contre, nous portions toujours nos énormes shakos, nos cols noirs en crin; nous étions affublés comme pour une parade et pas du tout équipés pour faire la guerre dans un pays chaud. Rien n'avait été prévu pour notre entrée en campagne.

« Il y eut un long conciliabule entre le général d'Arlange, commandant à Oran, le colonel Combes et différents officiers d'état-major et d'administration. Au bout de quelque temps, on nous donna l'ordre d'aller à nos quartiers, sans effets. La question de l'équipement n'avait pas été longue à résoudre. Il n'y avait rien en magasin; on ne nous fit donc aucune distribution. La question du logement fut presque aussi simple. Il n'y avait pas de quartiers; on décida en conséquence de nous fourrer dans des mosquées abandonnées et dans de vieux bâtiments espagnols inutilisés. Nous nous y installâmes tant bien que mal.

« Quelques jours après, on nous envoya d'Alger les vêtements indispensables au climat de l'Afrique. Nous versâmes nos shakos, et on nous distribua ces énormes képis rouges restés l'attribut légendaire des soldats de la première armée d'Afrique. On échangea aussi nos cols en crin contre des cravates bleues; quant aux objets de campement, gamelles, sacs, couvertures, on fut obligé de les faire venir de Toulon.

« Lorsque, trois mois après notre débarquement, on se décida à envoyer de Perpignan les trois régiments dont on avait retardé le départ à cause du choléra, on vit se reproduire les mêmes négligences : pour les équiper, on dut enlever à une place frontière ses approvisionnements; on expédia de Metz les marmites, les bidons et les effets de campement!

« Nous ne possédions dans la province d'Oran que les villes où nous tenions garnison : Oran, Arzeu et Mostaganem. Nous y étions serrés de près, on va le voir. Quelques jours après notre arrivée, une dizaine de soldats, ayant voulu s'aventurer au delà des avant-postes pour cueillir des figues dont l'aspect tentateur les attirait, furent surpris par des cavaliers ennemis, et, sauf l'un d'entre eux, plus agile sans doute que ses camarades, tous furent massacrés et eurent la tête coupée. C'était le sort réservé à tout Français pris vif ou mort par les Bédouins.

« Je fus très surpris d'abord de l'aspect des troupes françaises à Oran. C'était un laisser aller extraordinaire tant au point de vue de la discipline que de la tenue. Aucun règlement n'était appliqué. On eût pris les soldats de la ligne pour des brigands; ils ne faisaient point leur barbe, leurs capotes étaient souvent déchirées; ils les laissaient déboutonnées par le haut, le cou nu, sans cravate; enfin leurs gigantesques képis de drap, défoncés par la pluie et le soleil, ayant perdu toute forme, mettaient le comble à leur attitude débraillée.

« La cavalerie ne valait guère mieux; il y avait entre autres à Oran un régiment de chasseurs d'Afrique assez indiscipliné; il s'était déjà deux fois mis en insurrection ouverte contre ses chefs qui avaient dû céder aux

mutins, soit par manque d'énergie, soit par nécessité. Une fois même le futur général de Montauban, alors simple soldat, avait fomenté la révolte : jugé par un conseil de guerre, il avait été condamné à mort par la majorité des juges; il avait été acquitté grâce à la minorité de faveur admise dans la jurisprudence militaire. Depuis, il a conquis Pékin.

« Ces chasseurs d'Afrique, même sous les armes, avaient plutôt l'air d'une bande de masques de carnaval que d'une troupe de soldats. Les uns avaient des képis, les autres des schapskas polonais, de hautes calottes rouges sans visières et sans forme déterminée, ou bien encore des chéchias. Les uns portaient des tuniques bleu de ciel à larges plis, les autres des vestes, d'autres des spencers... Les trompettes, avec leurs tuniques rouges et leurs schapskas avec des cadenettes et une queue poudrée, ressemblaient à des Polonais du quadrille de l'Opéra.

« Il y avait même des sapeurs à longues barbes. Ces fantaisies allèrent bien tant que les inspections générales furent confiées à des généraux d'Afrique; mais lorsqu'un beau jour on envoya de France un vieil endurci à cheval sur le règlement, un Castellane ou un Rostolan, Dieu sait s'il fit une fanfare... Sapeurs, dolmans rouges, cadenettes, queues poudrées disparurent, et il n'en fut plus question.

« En Algérie, au moment où nous y arrivions, il manquait une tête d'autorité pour commander l'armée, conquérir le pays et l'organiser. Alors le grand homme en Afrique n'était pas dans le camp français : c'était Abd-el-Kader.

« Il y avait autour de nous quelques Arabes fidèles à

notre cause : ils campaient sous les murs d'Oran, et Abd-el-Kader venait sans cesse les attaquer jusque dans nos avant-postes. Ils étaient placés sous le commandement d'Ibrahim, sorte de vieux gendarme bosniaque, d'une réputation de bravoure douteuse. Le maréchal Clauzel, arrivé à Alger en même temps que nous à Oran, venait de lui conférer le titre de bey de la province d'Oran. Du temps des deys d'Alger, il avait été à la tête de quelques troupes turques.

« Comme son camp était à portée d'Oran, nous y allâmes en bandes : pour nous autres, nouveaux venus en Afrique, ce personnage et ces soldats musulmans étaient un vif objet de curiosité. Quand nous aperçûmes sa tente, nous distinguâmes près de l'entrée un tas de boules; on eût dit de loin une pyramide de pastèques. De plus près nous reconnûmes des têtes que ses hommes avaient coupées, et dont ils lui avaient fait hommage.

« A quelque distance étaient des Arabes prisonniers gardés par des chaoux. Ibrahim nous dit qu'il allait aussi leur faire couper le cou. Nous demandâmes la grâce de ces malheureux. Le bey n'y consentit qu'après force instances de notre part, et après avoir fait mille façons; mais il ajouta : « Soit! Seulement vous ne savez pas à quelles vipères vous rendez la vie. On voit bien que vous ne connaissez pas encore les Arabes. »

« Ibrahim était grand, avec une barbe grisonnante assez courte, des yeux ternes sous d'énormes sourcils bien arqués et le teint olivâtre avec des traits réguliers. Il était richement vêtu d'une veste bleue brodée d'or et d'un large pantalon. Il portait à sa ceinture plusieurs yatagans. Il paraissait être peu intelligent. Derrière lui

se tenaient toujours deux nègres qui ne le quittaient pas.

« Nous rentrâmes au camp, le soir, très frappés de ce que nous venions de voir. »

Ces habitudes de guerre orientale nous semblent, comme elles le semblaient alors au capitaine Canrobert, inhumaines et blâmables, et cependant, comme l'Arabe ne comprend et ne connaît qu'un seul principe, la force, qu'il attribue à la faiblesse ou à la crainte les sentiments de pitié et de pardon, qu'il en arrive à mépriser et à braver ceux qui usent de ces pratiques envers lui, on est presque obligé de juger les mesures de rigueur indispensables.

« D'ailleurs, si nous n'avions pas coupé le cou aux Arabes, disait le maréchal, eux nous l'auraient coupé! et en somme on tient un peu à sa tête!

« Lorsque nous fûmes équipés, on nous envoya au camp du Figuier; nous y passions notre temps à exécuter des travaux de fortification ou à faire des reconnaissances. Vers la fin de novembre, l'expédition de Mascara fut définitivement réglée.

« A partir de ce moment, nous vîmes, tous les jours, arriver au camp de nouveaux détachements; un beau matin, ce fut le tour des zouaves. Ce jour-là, pour la première fois, j'aperçus Lamoricière; il n'avait pas sa légendaire chéchia, mais il portait comme coiffure un foulard attaché par un nœud dont les bouts tombaient par derrière, comme Charette avait l'habitude de le faire. Lamoricière était d'ailleurs du même pays que le grand Vendéen et cherchait à l'imiter.

« Il avait en bandoulière un petit tonneau de bois comme une cantinière; je m'en étonnais d'abord. Cet

ustensile — je le reconnus plus tard — était de la plus haute utilité dans la guerre d'Afrique. A Lamoricière, il tenait lieu de fétiche. Dans un des premiers combats livrés au col de la Mouzaïa, une balle arabe, tirée presque à bout portant, l'aurait infailliblement tué si elle n'était venue frapper le tonneau qui en avait été transpercé. Aussi ne quittait-il jamais son bidon cerclé.

« La vue des zouaves était un spectacle nouveau pour nous. C'était un corps fort composite : on y trouvait des Turcs, des Maures, quelques nègres même, et des anciens « héros de Juillet », vrais voyous de Paris s'il en fut. La compagnie d'élite seule portait le turban vert; les autres n'avaient que la chéchia. Je ne me doutais guère, en les voyant alors, qu'un jour je succéderais à Lamoricière dans le commandement de cette troupe célèbre.

« Quelques jours après, ce fut le tour de l'état-major d'apparaître. Le maréchal Clauzel, le duc d'Orléans, le général Oudinot arrivèrent suivis d'une masse d'aides de camp et d'officiers d'ordonnance.

« Le prince royal était accompagné de mon cousin Marbot. Il commençait à devenir assez gros; et comme il était petit, il roulait pour ainsi dire sur son cheval, mais il n'en galopait pas moins pour cela. Avec lui était le duc d'Elchingen, le deuxième fils du maréchal Ney, carabinier magnifique dans ses habits bleus de ciel, avec ses longues moustaches blondes et sa haute stature; il était officier d'ordonnance. Le malheureux est mort du choléra à Gallipoli avant d'avoir commencé la campagne de Crimée.

« Dans les bureaux du ministère de la guerre à Paris,

on considérait cette expédition d'Afrique un peu comme une promenade militaire où l'on pourrait facilement conquérir sans grand danger des citations, des avancements et des décorations. Aussi un grand nombre de malins, je n'ose pas dire de fricoteurs, suivaient les grands chefs. Je vous citerai entre autres Napoléon Bertrand, le fils du général Bertrand, et le futur duc de Morny, tous deux officiers de lanciers.

« Napoléon Bertrand était un des types les plus originaux qu'il y eût : jamais il n'était à son poste réglementaire. Voici une anecdote dont il fut le héros; elle vous donnera une idée des frasques auxquelles il se livrait : un jour qu'il était, comme de coutume, en quête d'argent, il alla voir sa sœur, Mme Thayer; dans la cour de son hôtel il trouve son coupé tout attelé, le cocher sur le siège, son fouet à la main. Une idée subite lui vient : il saute dans la voiture et crie au cocher : « Au Tattersall! » Là il vend à la fois le coupé, le cheval, le harnais, le cocher et la livrée...

« En quittant l'état militaire, Napoléon Bertrand mena une vie fort dissipée. Quand il n'avait plus d'argent, il se mettait au lit et restait couché six mois, un an, pour faire des économies. Quand l'argent était revenu, il menait de nouveau joyeuse existence, pour se recoucher dès le retour de la dèche.

« Il y avait encore dans l'état-major un capitaine nommé Genet, dessinateur habile, dont la mission était de faire tous les croquis possibles de l'expédition. Que de fois l'ai-je vu, par n'importe quel temps, accroupi sur une pierre et prenant des notes sur un grand album! Il était toujours accompagné d'un affreux moricaud monté sur un mulet et dont les longues jambes,

maigres et velues, pendaient négligemment à terre; il tenait le cheval du capitaine lors de ses arrêts et lui servait de guide.

« Le maréchal Clauzel nous passa en revue dès son arrivée. Il était grand, d'aspect jeune malgré ses soixante ans; il portait, ce jour-là, comme toujours du reste, une redingote bleue, fort large, avec des poches de côté, un collet rabattu et une seule rangée de boutons; il avait aussi un haut képi sans insigne, à double visière, une devant pour le soleil, l'autre derrière pour protéger la nuque contre la pluie; il l'enfonçait en arrière de sa tête, si bien que de profil on eût pris ce singulier couvre-chef pour un tuyau de poêle conique à bords plats. Comme insignes distinctifs, il avait des épaulettes sur sa redingote et une plaque de grand-croix de la Légion d'honneur sur le côté gauche de la poitrine.

« Le duc d'Orléans, depuis son séjour à Lyon, s'était développé; ses moustaches avaient poussé; il avait dépouillé l'aspect poupon qu'il avait en 1830. Maintenant il était admirablement beau avec ses cheveux frisés, ses grands yeux dont les longs cils donnaient à son regard une expression excessivement douce.

« Il n'était pas venu seulement pour continuer son éducation militaire commencée au siège d'Anvers. Son père avait certainement eu l'arrière-pensée de se servir de ses qualités de séduction naturelles pour conquérir la popularité des officiers et des soldats de l'armée d'Afrique.

« Le duc d'Orléans, esprit très libéral, assez avancé en politique — disait-on — était porté à chercher à plaire, surtout aux personnes peu favorables au gouvernement de son père.

« Je me souviens très bien des sourires aimables qu'à

plusieurs reprises il adressa, pendant la campagne de Mascara, à notre camarade Cavaignac. Marbot m'a d'ailleurs répété que le prince l'avait beaucoup engagé à parler souvent au jeune capitaine et même à lui faire des avances discrètes. A ce moment, le frère de Cavaignac, Godefroy, le célèbre publiciste, était en prison ou en exil pour des faits d'ordre politique.

« Cavaignac, esprit rigide et honnête, ne se trompa pas sur la nature des agaceries courtoises de Marbot et y répondit avec dignité; et mon cousin, s'apercevant de son peu de succès, jugea de meilleure politique de battre en retraite.

« Le duc d'Orléans n'était pas moins aimable avec les soldats : il passait son temps à parcourir le camp, causant familièrement avec eux, trouvant pour chacun un mot d'encouragement et une parole gracieuse. En peu de temps, il avait su conquérir tous les cœurs, grâce surtout à une ample provision d'excellents cigares offerts largement dans les bivouacs. La distribution eut un plein succès. Les soldats ne parlaient que des *londrès* du prince royal.

« Le duc d'Orléans avait d'admirables chevaux pur sang, et il les montait comme un centaure. Ils étaient d'ailleurs si différents des misérables petits criquets dont se servait l'armée! En deux foulées, ils faisaient autant de chemin que les chevaux arabes en dix!

« Durant le premier Empire, l'armée française n'avait pas non plus de bons chevaux en Espagne. Aussi Wellington envoyait-il toujours en éclaireurs des officiers montés sur des pur sang; ils s'approchaient de nos troupes et, aussitôt aperçus, détalaient, certains de n'être jamais atteints par les nôtres.

« Or, une fois, en Portugal, Junot, mieux monté que les cavaliers de son corps d'armée, voulut s'opposer lui-même aux reconnaissances des officiers anglais. Il s'avisa de se mettre en vedette. Mais à peine a-t-il pris sa faction, qu'il reçoit en plein nez une balle : elle aurait pu lui coûter la vie. Aussi ne crut-il plus devoir renouveler cette expérience.

C'est grâce aussi à ses pur sang que mon camarade Mac Mahon trouva maintes fois l'occasion de se distinguer. Il dut à ses magnifiques chevaux et à leurs prodigieux exploits une grande partie de son avancement.

« Le maréchal Clauzel le chargea un jour de porter au général Rullière, à Blidah, un ordre important. Il se trouvait à environ une heure de la ville, lorsqu'il est cerné par une troupe de cavaliers. Devant lui est un ravin large et profond autant qu'escarpé, sa seule issue. Déjà les Arabes poussent des cris de triomphe. Alors Mac Mahon n'hésite plus : il s'élance au galop sur l'abime, le franchit et atteint le rebord opposé. Quelques minutes après, il remettait au général Rullière les ordres dont il était porteur.

« J'ai vu, depuis, ce ravin; il est extraordinaire qu'un cheval l'ait sauté, et, depuis ce temps, son talus porte le nom de « rocher de l'aide de camp ».

« Les troupes étant toutes réunies, le maréchal Clauzel donna l'ordre de se mettre en mouvement.

« Nous eûmes peu à souffrir du feu de l'ennemi, mais presque tout le temps nous fûmes privés de nourriture. Il n'y avait pas non plus d'ambulance, et un hôpital entier eût été nécessaire. Les soldats, accablés par les fatigues, les pluies, les privations, tombèrent malades par milliers, surtout ceux qui n'étaient point acclima-

tés. Le maréchal avait pourtant bon cœur, et plusieurs fois il ordonna de prendre ses tentes et ses chevaux pour le service des ambulances. Une organisation meilleure eût été cent fois préférable à sa générosité!

« Aussitôt notre expédition commencée, les espions d'Abd-el-Kader se mirent à épier le moindre de nos mouvements. L'émir fut vite édifié sur notre projet de marche sur Mascara. Il chercha donc à tout prix à nous arrêter au passage de l'Habra.

« J'étais à l'arrière-garde avec le convoi. En Afrique, le sort de l'arrière-garde a toujours été celui qu'elle eut dans la retraite de Russie. Sur elle portaient tous les efforts; car les Arabes, pas plus que les Cosaques, n'attaquent jamais les têtes de colonnes ni les lignes de bataille. Ils suivent les troupes en marche, massacrant les traînards, épiant les voitures dans lesquelles ils comptent trouver quelque butin et tombent à l'improviste sur les queues de colonnes, si elles viennent à perdre contact avec le gros des troupes.

« Aussi nos premiers jours de marche furent-ils durs. A chaque instant, il fallait déployer les sections ou les compagnies en tirailleurs pour éloigner les Bédouins, véritable essaim de moucherons attachés à nos pas. Nous avions surtout à recueillir les malades, les éclopés, les découragés; car chaque homme abandonné était un homme mort; et, malgré tous nos efforts, pas mal de soldats restés en arrière eurent le cou coupé.

« Les nuits, le camp se formait en carré; au centre se plaçaient l'état-major et les bagages. Nous ne dormions presque pas, à cause des alertes perpétuelles, à cause surtout des chacals, noctambules infatigables dont les cris lugubres interrompaient notre sommeil.

« Dans une première affaire, où l'avant-garde seule fut engagée, nous étions en réserve, l'arme au pied. Je vis arriver sur nous un cavalier d'un goum allié; il se mit à tournoyer autour de notre régiment, en agitant au-dessus de sa tête quelque chose d'informe et de rouge. A plusieurs reprises, il s'approcha du colonel Combes, en lui mettant cet objet sous les yeux. Comme celui-ci demeurait impassible, l'Arabe déconcerté alla plus loin porter sa trouvaille. C'était une jambe encore enfermée dans une botte de maroquin rouge et arrachée à un cadavre. Sans doute peu satisfait de notre accueil, ce détrousseur de morts revint quelques instants après, poussant des cris de victoire et exhibant cette fois une tête coupée toute sanglante. Il la maintenait en introduisant ses doigts dans la bouche et l'agitait avec force gesticulations. Cette fanfaronnade inspira plutôt du dégoût à nos soldats, et le cavalier arabe s'en alla sans plus de succès que la première fois. Ce même Arabe continua un peu partout sa fantasia macabre. Quant à la tête, elle n'était pas celle d'un ennemi tué par lui; il s'était contenté de couper le cou à un Arabe transpercé d'un coup de sabre par le capitaine Richepanse.

« Le lendemain de cet épisode, nous étions en colonne dans une plaine bordée de collines sur notre gauche. Abd-el-Kader voulut, sans doute, gêner notre marche, et tout d'un coup nous vîmes, sur notre gauche, la montagne se couvrir d'Arabes. Le maréchal Clauzel jugea l'occasion bonne pour accepter le combat; il fit faire à chaque fraction constituée de l'armée un à gauche sur place et ordonna une marche en avant de toute la ligne formée ainsi en bataille. Le mouvement

s'exécuta avec autant de précision qu'au Champ de Mars, et Abd-el-Kader ébloui disparut comme par enchantement. Le maréchal, repassant de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, continua sa route.

« Abd-el-Kader, décidé à livrer bataille, alla nous attendre aux marabouts de Sidi-Embarek, situés dans une vallée en forme d'entonnoir, d'abord fort large du côté où nous arrivions et allant toujours en se rétrécissant, pour n'être plus qu'un véritable défilé à l'endroit où elle débouche sur la rivière de l'Habra. Cette vallée est bordée à gauche par un bois épais; à droite se voient les marabouts sur une montagne escarpée et coupée de ravines et d'obstacles de tous genres. De ce côté, tout en haut, les pièces de l'émir étaient en batterie. Le maréchal avait de suite prévu, d'après la direction prise par les goums d'Abd-el-Kader, qu'on lui disputerait le passage en cet endroit. Aussi, le matin, — c'était, je crois, le 4 décembre, — ordonnait-il à l'avant-garde de s'arrêter, et, de suite, il faisait serrer l'arrière-garde sur la tête de colonne.

« A un moment, de l'endroit où j'étais, je vis l'état-major, en tête de toute l'armée, s'avancer pour faire une reconnaissance. Puis, tout d'un coup, il nous sembla entouré par les Arabes; mais presque aussitôt je vis les burnous blancs s'enfuir précipitamment en tous sens, comme une nuée de moineaux s'envole d'un buisson où ils se sont abrités lorsqu'on y lance un caillou. Le maréchal Clauzel, le duc d'Orléans, l'état-major et l'escorte avaient mis sabre en main et avaient chargé tout comme Murat aux grands jours d'Iéna ou d'Eylau; de là cette fuite des Bédouins.

« Après avoir reconnu la disposition des lieux, le ma-

réchal fit attaquer à la fois le bois à gauche et le marabout à droite. Puis une partie de l'arrière-garde, dont je faisais partie, reçoit l'ordre de s'étendre en arrière vers la droite, où l'on craint un retour offensif d'Abd-el-Kader, pour nous prendre en queue, nous tourner et tomber sur nos bagages.

« Nous étions donc en ligne en arrière à droite du combat, lorsque le maréchal arriva au galop, toujours suivi du duc d'Orléans. S'adressant au commandant Leclerc, il lui ordonna de déployer sa compagnie de voltigeurs en tirailleurs à cent mètres en avant. Leclerc avait été décoré à Wagram, mais il avait perdu l'habitude des manœuvres et n'était plus apte à commander Il était grand, très fort, avait les cheveux tout blancs et la figure complètement rasée. Il y avait trente ans que, en qualité de gabier, il s'était mesuré avec les marins anglais sur la flottille de Boulogne. A l'Habra ce n'était plus qu'un vieillard incapable.

« Le maréchal attendit quelques moments pour voir comment son ordre allait être exécuté. Voyant que Leclerc ne savait s'y prendre, il s'approcha et lui dit avec calme : « Vous ne savez donc pas votre métier? » S'adressant alors aux troupes, il leur cria d'une voix de stentor : « A mon commandement! » et successivement il transmit lui-même les ordres, veillant à leur exécution, parcourant les lignes, rectifiant les distances et les alignements, et faisant aux officiers des recommandations précises.

« Aussitôt les tirailleurs déployés, le gros Leclerc, voulant remonter dans l'esprit du maréchal, se prit d'un beau zèle, courut en tous sens, criant, gesticulant, apostrophant les officiers à propos de rien.

« Le maréchal, le voyant ainsi se démener, lui dit : « Au lieu de tant crier, écoutez un peu plus ce que je « dis; il semble que vous n'avez jamais rien vu. » Du coup, l'observation calma Leclerc comme par enchantement.

« Nos quatre brigades, environ dix mille hommes, étaient déployées et aux prises avec un nombre beaucoup plus considérable d'Arabes. Partout la lutte était intense : l'artillerie faisait rage des deux côtés, et la mousqueterie crépitait dans les ravins, sur la crête des collines et dans les bois. Le duc d'Orléans parcourait les rangs des tirailleurs, observant chaque chose et donnant l'exemple du sang-froid; il fut bientôt atteint d'une balle.

« Un moment, le bataillon de Changarnier fut sur le point de s'emparer de l'artillerie d'Ad-el-Kader. Mais son colonel, craignant une pointe trop en l'air, crut devoir l'arrêter dans son offensive. Je ne perdais rien des péripéties de la lutte, et toute mon attention se portait en avant et autour de moi. Je voyais le feu pour la première fois, et pourtant je n'éprouvai aucune émotion; je ressentais, au contraire, une envie exagérée de me jeter à mon tour en avant. Du reste, on n'est généralement ému qu'au commencement de l'action; on entend de loin les balles et les boulets siffler, et personne n'est encore atteint. Mais quand on voit tomber peu à peu les camarades, le sentiment du danger diminue. Plus les coups redoublent et plus le nombre des victimes augmente, plus l'exaltation vous prend, faisant disparaître la conscience du péril et la sensation nerveuse de la crainte.

« Ma section était en arrière de l'extrême droite, lors-

que tout à coup j'aperçois une masse d'Arabes qui débordent notre ligne et font mine de se jeter derrière nous. Sans attendre un ordre, je lance ma section au pas de course et je charge à la baïonnette. Quelques Arabes sont tués; les autres, nous voyant accourir, s'enfuient. Leur mouvement arrêté, je retourne aussitôt reprendre ma place. Le colonel Combes accourt alors vers moi et me félicite. Le soir, il me cite à l'ordre du régiment et me propose pour la croix.

« En l'apprenant, j'en fus tout heureux, car je n'avais pas trente ans. Mais, au bout d'un moment, j'eus comme un regret. Avec moi, dans le même bataillon, servait un de ces *rentrants à la bouillotte* de 1830 dont je vous ai déjà parlé, le lieutenant Lobrot. Il avait au moins cinquante-cinq ans et était sur le point de retourner dans ses foyers sans avoir été décoré. « Bah! me dis-je, j'aurai mille autres occasions d'avoir la croix, tandis que Lobrot n'a que celle-là; je vais lui céder ma place. »

« Le lendemain matin, je courus trouver le colonel Combes, et je lui racontai la chose : il mit le nom de Lobrot au lieu du mien.

« Le général Marbot qui faisait partie de l'état-major sut la chose. Il me fit appeler au bivouac et me tança d'importance : « Je ne veux pas de Romain dans ma « famille, me dit-il; je ne m'occuperai plus de toi. Tu « n'as pas de leçons à donner à tes chefs. — Je ne suis « pas un Romain, répondis-je; mais j'ai un vieux cama- « rade auquel je puis faire rendre justice; eh bien! je « le fais. »

« Soit que Marbot fût blessé de ma réponse, soit pour toute autre cause, ni Lobrot ni moi nous ne fûmes

décorés, et ce pauvre diable rentra dans son village sans la croix. Quant à moi, je la reçus moins d'un an après sur la brèche de Constantine.

« La défaite de l'émir avait été complète à l'Habra; aussi ne défendit-il pas Mascara. Le chemin étant libre, le maréchal établit un camp de réserve à Aïn-Kébira, et, le laissant à la garde du 47e avec le convoi et les blessés, il courut, avec le duc d'Orléans et le reste de l'armée, sur la capitale d'Abd-el-Kader, qu'il trouva abandonnée.

« Mascara fit à nos camarades l'effet d'un affreux bourbier; il n'y avait plus un seul Arabe; seuls des Juifs y erraient au milieu des décombres et de la boue. L'aspect lugubre de cette ville avait à tel point désillusionné le maréchal qu'il la prit en dégoût; autant il avait jugé important de s'en emparer, autant il mit de précipitation à la quitter, et, après y avoir tout détruit, il revint sur ses pas.

« A Aïn-Kébira, où nous attendions, il y avait un plateau dominant une plaine, dans laquelle coulait une petite rivière. Mais c'est à peine si, en raison de la pluie, nous pouvions l'apercevoir. Devant nous, malgré nos grand'gardes, malgré l'eau qui aurait dû mouiller leur poudre, des Arabes, qui avaient le diable au corps, trouvaient moyen de nous réveiller toutes les nuits, en nous envoyant des balles.

« Nous étions chargés, avec quelques troupes du génie, d'élever un camp retranché; mais il n'y avait presque pas d'outils; les hommes, mal nourris, n'avaient plus de force, et la dysenterie et les fièvres commençaient à sévir. La tente d'ambulance regorgeait de malades, et les hommes indisposés dans le camp restaient

ensevelis dans la boue, leurs camarades ne pouvant rien faire pour eux.

« Il n'y avait pas encore de tentes pour la troupe ; on couchait dans la crotte, et nous en étions tellement couverts que plusieurs d'entre nous ressemblaient à des statues de terre glaise animées plutôt qu'à des soldats en uniforme.

« Le premier jour, on avait détruit deux villages éloignés et on en avait rapporté les matériaux. Je m'étais emparé d'une porte, et toute la journée je la portai sur mon dos pour me garantir de la pluie. J'espérais, l'averse finie, en faire un feu réparateur. Le bois était, en effet, aussi rare que les victuailles. Devant la nécessité, les hommes en vinrent à prendre les tablettes des havresacs et des gibernes, et, dans chaque escouade, on alimenta le feu avec ce combustible, tout en l'économisant le plus possible.

« Le soir du jour où l'armée nous rejoignit, le duc d'Orléans, toujours fidèle à l'accomplissement de son but, circula au milieu du camp, allant de bivouac en bivouac. A chaque instant, il s'arrêtait, causait avec les troupiers, sans se douter que, par sa présence et en profitant de la chaleur dégagée des foyers improvisés, il approuvait la destruction d'objets d'équipement militaire, un des délits les plus sévèrement réprimés par les conseils de guerre.

« Le jour où l'armée nous rejoignit, elle nous parut aussi misérable qu'eût pu l'être un exode de Barbares traînant à leur suite des populations prisonnières arrachées de leurs foyers. Dans sa marche en avant, l'armée expéditionnaire avait été soutenue par l'espoir de trouver une brillante conquête susceptible de mettre

un terme à ses peines. L'aspect navrant de Mascara avait fait disparaître toutes les illusions ; on marchait la tête basse, le corps ployé, les vêtements à l'état d'éponge sous l'action de la pluie, la gaieté et l'espérance envolées.

« Et pourtant, on ne considérait pas sans orgueil cette armée ; elle venait de sauver toute la population juive de Mascara abandonnée et vouée à la mort.

« Partout on ne voyait que soldats soutenant des vieillards, des cavaliers traînant leurs chevaux par la bride et ayant cédé leur place à des femmes portant elles-mêmes dans leurs bras des enfants en bas âge ; puis, pêle-mêle au milieu des troupes, un véritable ramassis de gens de tout sexe et de tout âge, avec lesquels on partageait les miettes de biscuit retrouvées au fond des havresacs. Je vis, entre autres, un chasseur d'Afrique qui portait devant lui, sur ses fontes, deux enfants de moins d'un an. Quand il passa devant notre régiment, un de ces loustics toujours disposés à la blague lui cria : « Comment les fais-tu teter, tes poupons ? — Je « suis obligé de mâcher mon biscuit pour leur en faire « une panade. Je les ai nourris comme ça depuis le « départ. — Bravo, la nourrice !... » crièrent les soldats.

« Je vis aussi l'abbé Wals dans son costume d'ecclésiastique, la soutane crottée et retroussée, qui marchait à pied depuis le départ du camp du Figuier, disant que les chevaux et les mulets seraient bien plus utiles aux malades qu'à lui. Il allait de groupe en groupe, encourageant les éclopés et soutenant ceux qui faiblissaient.

« L'état-major n'était pas plus brillant. Les deux vi-

sières du képi du maréchal Clauzel formaient comme un entonnoir au-dessus de sa tête ; mais son visage respirait le calme et la confiance comme au départ. Morny était emmitouflé dans d'énormes manteaux. Bertrand, grand comme une perche, avait l'air, avec ses cheveux rouges, d'un Méphistophélès dans son caban. Seul Genet paraissait plus impassible que jamais, ayant toujours en bandoulière la sacoche où se conservaient ses précieux dessins. Marbot, dont les moustaches cirées se relevaient toujours orgueilleusement vers le ciel, les avait tombantes comme des branches de saule pleureur En passant devant moi, il s'arrêta pour me dire quelques paroles d'amitié et continua sa route, toujours roulant sur son cheval.

« Il y avait enfin, auprès du maréchal, un personnage que je n'avais pas encore vu au départ : c'était Youssouf. Malgré la pluie, il ruisselait encore plus d'or et d'argent que de l'eau du ciel.

« Tout le monde connaît l'odyssée de cet aventurier de génie ; il compte parmi les grands serviteurs de la France, car il a puissamment contribué à la conquête de l'Algérie. Il était jeune, admirablement beau, avec sa figure encadrée d'une barbe fine, noire comme du jais; son grand burnous blanc, sa veste toute couverte d'or, ses armes brillantes et son haïk d'une soie blanche éclatante. Il était suivi de plusieurs chaouchs aussi richement vêtus que lui. Il montait à la perfection un de ces petits chevaux noirs à longue queue si recherchés par les Arabes des grandes tentes.

« Nous reprîmes notre rang à la queue de la colonne, et le maréchal nous achemina de suite sur Mostaganem, au bord de la mer. A la première halte,

je n'avais rien mangé depuis vingt-quatre heures et je commençais à éprouver les tourments de la faim, lorsque j'appris que le maréchal Clauzel et le duc d'Orléans venaient d'établir leur camp non loin du nôtre. Marbot devait être avec eux; si je lui demandais un peu de pain ou de biscuit, il se hâterait de me le donner.

« Il était tard, et déjà l'obscurité, augmentée d'un brouillard épais, rendait la pérégrination difficile; je me dirigeai vers le grand quartier général. Comme je m'en approchais, mon odorat fut singulièrement flatté par une odeur de rôti qui aiguillonna encore ma faim, et à cette odeur ne tarda pas à s'ajouter la vue d'une demi-douzaine de poulets à la broche, que faisait cuire lentement devant un bon feu un des marmitons du prince. Où diable avait-on pu trouver tant de poulets dans ce pays de malédiction?

« Le cuisinier était seul; ne sachant si dans ce dédale je parviendrais à trouver le général Marbot, il me passa dans la tête la méchante pensée de m'emparer d'un des poulets et de faire un mauvais parti au marmiton s'il s'y opposait. Peut-être allais-je exécuter mon projet, lorsque j'aperçus les deux factionnaires du maréchal se promenant gravement de l'autre côté du feu. Cette vue me rendit plus modéré, et je continuai à chercher mon cousin; je le rencontrai enfin, et il s'empressa de me faire restaurer : aucun dîner ne m'a jamais fait plus plaisir. Après avoir remercié Marbot, je courus à mon bivouac, où j'arrivai fort avant dans la nuit, mais heureux d'être délivré de ma faim, et, ayant dans mes poches quelques biscuits, je pus les distribuer à mes pauvres camarades de compagnie.

« Nous quittâmes le lendemain notre camp du bourbier, traînant à notre remorque des milliers de malades et en en laissant plusieurs enterrés sur place.

« Les soldats n'avaient point encore l'uniforme et l'équipement que l'expérience acquise leur fit distribuer après la prise de Constantine.

« L'infanterie de ligne avait des buffleteries blanches croisées sur la poitrine pour soutenir le sabre, la baïonnette et la giberne, le tout ballant par derrière. On comprend combien des jeunes gens non encore accoutumés à l'Afrique et empêtrés dans leur incommode accoutrement, eurent à souffrir. Si encore on avait eu à se battre ! Au son de la charge, tous eussent retrouvé leur énergie. Mais nulle part on ne voyait un Arabe, et cependant chaque homme attardé ne reparaissait jamais.

« Quel horrible pays ! Rien que des collines basses, des arbustes malingres, des champs dévastés ; pas de villages, et une pluie si intense qu'on ne voyait ni le ciel ni l'horizon.

« Durant ces sombres journées de pluie et de froid, je vis des malheureux s'arrêter, incapables de faire un pas de plus, et se tuer de désespoir et par crainte de tomber vivants entre les mains des Arabes.

« Moi-même je fus pris par la fièvre et, sous l'influence de la maladie et du sentiment de tristesse générale qui pesait sur l'armée, je sentis mes forces et mon énergie défaillir. Il me fallut faire appel à tous les sentiments de l'honneur pour ne pas m'abandonner à mon découragement. J'aurais voulu m'arrêter et attendre tranquillement la mort, tant j'étais à bout de forces. Mais le devoir me retint, et je pense souvent encore aux souf-

frances morales et physiques endurées dans cette horrible retraite.

« Le maréchal était pressé de ramener dans une ville du littoral le duc d'Orléans atteint de la dysenterie. A Mostaganem, les troupes séjournèrent deux jours, le temps nécessaire pour l'embarquement du prince.

« Le départ eut lieu presque furtivement. A voir les têtes de l'état-major, on pouvait juger de l'inquiétude qui régnait en haut lieu. C'était, en effet, une grosse responsabilité et une tâche ingrate que d'avoir à veiller sur la vie de l'héritier du trône et à en rendre compte à son père!

« Dans la crainte de le voir mourir dans un hôpital, on le faisait filer au plus vite.

« Les balles bravement affrontées, les fatigues et les privations supportées avec courage et gaieté devaient épargner le prince. On était loin de penser à ce moment au triste accident de la route de Neuilly. En voyant le duc d'Orléans, jeune, brave, beau, aimable, sympathique, doué de toutes les qualités nécessaires chez le chef d'une grande nation, on lui prédisait l'avenir le plus brillant, on fondait sur lui mille espérances glorieuses pour le pays.

« Le prince en mer, nous rentrâmes à Oran où l'on nous fit de nouvelles distributions et où les hommes mirent leurs effets en état. Nous avions plus de cinq cents dysentériques dans le régiment. Le colonel Combes s'empara d'une synagogue, y fit porter des couvertures et des matelas récoltés à droite et à gauche, et y installa tant bien que mal ses malheureux soldats Bientôt, grâce aux distributions régulières et au repos, beaucoup d'entre nous recouvrèrent la santé.

« Ma première campagne finissait là; elle avait été rapide, mais fertile en observations, même pour ma jeunesse. J'y avais reçu le baptême du feu sans être trop mécontent de moi : j'avais vu de près un maréchal de France donner habilement et avec calme des ordres sous les balles; je l'avais vu tromper l'ennemi et profiter audacieusement de sa ruse pour le joindre le lendemain, le battre complètement, le réduire à l'impuissance et atteindre ainsi le but de son expédition. Je l'avais admiré sans restriction comme chef combattant, mais le peu de repos qu'il nous avait donné et le manque de vivres dont nous avions eu à souffrir ne m'avaient pas donné de sa prévoyance une aussi haute opinion.

« Dans cette expédition, j'avais déjà pu me convaincre de la supériorité du calme et de l'ordre sur l'impétuosité désordonnée, et aussi de l'impuissance des tentatives individuelles contre une troupe bien tenue en main par son chef. Enfin, les épreuves physiques dont j'avais personnellement souffert m'avaient appris combien sont rudes les fatigues que la guerre réserve aux soldats. Peut-être ai-je pris là le germe de ma sympathie, de ma sollicitude pour eux.

« Aussi, malgré nos succès militaires, l'effet moral de notre expédition ne me semblait pas à notre avantage Les tribus, même désireuses d'abandonner Abd-el-Kader pour se soumettre à nous, en étaient empêchées par la crainte de nous trouver impuissants à les protéger; nous partis, l'émir tirerait une vengeance éclatante de leur défection. Bien que nouveau venu en Algérie, je me demandais s'il ne valait pas mieux s'abstenir de toute opération pour un temps, plutôt que de faire une

besogne incomplète et toujours à recommencer. Valait-il mieux venger nos morts de la Macta, même sans résultat pratique? Je ne savais que penser.

« Il y aurait eu cependant un moyen de trancher la question : c'eût été de faire venir en Afrique le nombre de troupes nécessaires, comme on fut obligé de le faire en 1841.

« Vers le mois de janvier 1836, une partie des troupes se mit de nouveau en route sous les ordres du maréchal Clauzel pour s'emparer de Tlemcen.

« Moi, je fus envoyé avec mon bataillon à Mostaganem, affreuse garnison s'il en fut; mon rôle en cette ville se borna à surveiller le marché, à empêcher les disputes entre les Arabes, les Maures et les Juifs, et à arrêter les maraudeurs. »

De ce séjour à Mostaganem et à Oran, le maréchal Canrobert n'avait gardé qu'un souvenir :

Envoyé à Oran pour y toucher quelques effets d'équipement destinés à sa compagnie, il y rencontra le capitaine Richepanse, le même qui, à l'Habra, avait cueilli des lauriers pour un Arabe allié.

« Richepanse, disait le maréchal, était le fils du héros de Hohenlinden. Il servait dans la cavalerie avec un de ses frères que j'ai beaucoup connu depuis. C'était un homme charmant, beau causeur, vaillant soldat, et je fus tout heureux de le rencontrer à Oran, où j'étais loin de m'attendre à le voir. En quelques mots, il m'apprit les circonstances de la prise de Tlemcen. Il retournait en toute hâte à Paris, parce que le Roi venait de commander à Horace Vernet le tableau de la bataille de Hohenlinden pour la grande galerie de Versailles, et il devait fournir au peintre toutes les

indications nécessaires à l'exécution de son œuvre au point de vue historique.

« C'est en cette occasion que je lui serrai la main pour la dernière fois; car il devait être tué peu de temps après, au premier assaut de Constantine.

« Le 47e de ligne faisait donc l'office de garde champêtre, tandis que le maréchal Clauzel prenait possession de Tlemcen au nom de la France. Cette ville était restée entre les mains des Koulouglis, commandés par un vieux chef arabe du nom de Mustapha-ben-Ismaël. Plusieurs fois, Abd-el-Kader, soutenu par l'empereur du Maroc, avait voulu s'emparer de cette ville, véritable clef de la frontière algérienne du côté du Maroc. Mais Mustapha et ses Koulouglis s'étaient défendus vaillamment, et l'émir en avait été pour ses peines.

« Lorsque le maréchal apparut en vue de Tlemcen, le vieux Mustapha courut au-devant de lui, le salua et lui dit : « Je t'attendais depuis cinq ans; pour toi j'ai con-
« servé cette cité; j'ai perdu, il y a quelques jours,
« soixante de mes plus braves enfants tués par Abd-el-
« Kader; mais, en te voyant, j'oublie mes malheurs
« passés. Je suis tout entier à toi, les miens et tout
« notre avoir. »

« Mustapha-ben-Ismaël a tenu parole; les Français n'ont jamais eu d'allié plus fidèle ni plus brave.

« Autant le maréchal Clauzel avait été désillusionné par le triste aspect de Mascara, autant il fut séduit par le séjour enchanteur de Tlemcen. Cette fois, il garda sa conquête et y plaça une garnison. On choisit quatre cents volontaires pris dans les bataillons de zéphyrs, et, comme c'étaient probablement les plus endurants et les plus invétérés des indisciplinés qui consentaient à

s'enfermer loin des leurs, on les appela les *doubles-zéphyrs*. Le commandement de cette troupe fut confié au capitaine Cavaignac.

« Le maréchal Clauzel rentre ensuite à Oran, remet au général d'Arlanges le commandement de cette province et repart pour Alger.

« Le général d'Arlanges connaissait peu la guerre; il avait fait quelques campagnes avec les émigrés et avait été colonel, en 1815, dans l'armée insurrectionnelle de la Vendée. C'était un homme aimable et de relations faciles. Physiquement, il était petit et avait le visage tout grêlé, une voix si faible qu'on eût cru entendre celle d'une femme. Aussi n'avait-il aucun ascendant sur les troupes.

« Le maréchal Clauzel voulait à tout prix établir entre la mer et Tlemcen une communication trois fois moins longue que celle d'Oran à cette ville; le général d'Arlanges eut mission de mener la chose à bonne fin.

« Au commencement du printemps, il réunit à Oran trois mille hommes, dont faisait partie le 47e de ligne, et partit pour l'embouchure de la Tafna, en longeant la mer. Il y avait toujours avec l'armée, pour éclairer et guider nos colonnes, des Arabes alliés; c'étaient les contingents fournis par les Douairs et les Smèlas dont le vieux Mustapha-ben-Ismaël avait pris le commandement. Il était magnifique avec sa grande barbe blanche et ses sourcils noirs, et il montait, comme s'il eût eu vingt ans, de superbes chevaux caparaçonnés d'or et de soie. Ce n'était pas seulement un général consommé par la guerre d'Afrique, mais aussi un sage dans les conseils, un de ces hommes utiles sur lesquels on peut toujours compter. Il nous précédait dans notre marche.

« Pour atteindre le but proposé, il fallait traverser une montagne encore inexplorée. Abd-el-Kader guettait la colonne, toujours prêt à fondre sur elle au moment critique.

« Parvenu aux premiers contreforts de la montagne, Mustapha, toujours devant, court au général d'Arlanges; il lui montre les éclaireurs arabes couronnant les hauteurs, il insiste sur l'étroitesse des gorges où nous allons nous engager. Il lui conseille, avant de s'aventurer dans ce passage difficile, d'attirer Abd-el-Kader en plaine et de l'y battre. Le général d'Arlanges ne veut rien entendre et passe outre. Mustapha retourne aux siens, les rallie, les exhorte et les lance au galop sur les cavaliers d'avant-garde d'Abd-el-Kader.

« Mustapha n'avait qu'une poignée d'hommes. Abd-el-Kader comptait bien quatre mille cavaliers. Aussi nos alliés furent-ils bientôt entourés et obligés de se replier. Le général d'Arlanges se décide alors à envoyer du secours à Mustapha. Des chasseurs d'Afrique partent au galop, chargent; mais ils sont peu nombreux, et bientôt les Bédouins les entourent; il faut alors faire donner l'artillerie et l'infanterie. Seulement le général d'Arlanges n'a pas encore compris la nécessité où il est de se lancer à fond avec toutes ses troupes pour annihiler Abd-el-Kader avant d'aller plus loin. Il se contente de se tenir sur la défensive, et lorsque les Arabes enfin l'attaquent, il ne pousse pas plus avant et il se prépare de nouveau à reprendre sa marche sur la Tafna.

« Abd-el-Kader est plus avisé. Il a affaire à un ennemi timide, qui n'ose ni s'engager, ni mener à bonne fin le combat; du premier coup il l'a amené là où il souhaitait le voir. Le lendemain, les envoyés de l'émir arri-

vent au camp. Le général d'Arlanges les reçoit; il se complaît à les entendre rapporter les dispositions bienveillantes d'Abd-el-Kader : « Il est tout disposé à traiter; « il ne veut pas se battre, il n'est là que pour favo- « riser notre marche », et le général prend pour argent comptant ces bonnes paroles.

« Aussi se dirige-t-il vers l'entrée du défilé.

« Mustapha, de son côté, s'entête de plus en plus dans ses idées. Les propositions de paix d'Ab-el-Kader, ses avances, lui démontrent davantage combien il est dans le vrai. Il supplie le général d'Arlanges de renouveler le combat avec toutes ses forces. Mais celui-ci — pour me servir d'une expression militaire — l'envoie carrément promener. Alors, le vieil Arabe saute à bas de son cheval et conjure une dernière fois le général de s'arrêter. « Les Kabyles, lui dit-il, viendront jusque sous « tes pas te disputer le terrain que couvre la semelle de « tes bottes, et peut-être ne pourras-tu pas ramener vi- « vant un seul des tiens, lorsqu'ils auront été cernés « dans ces montagnes encaissées. » Puis, comme Souvarow dans les Grisons, se couchant en travers de la route, devant le cheval du général, il déclare qu'il lui faudra passer sur son corps pour continuer sa route. Tout est inutile; à midi, nous entrons dans la montagne.

« Abd-el-Kader a disparu. Il laisse passer les Français : les broussailles et les escarpements rendent notre marche pénible et longue. On arrive enfin à l'embouchure de la Tafna, et l'on aperçoit le rocher aride de Rachgoun sur lequel s'élèvent seulement quelques baraques où sont abrités les approvisionnements gardés par des marins et des soldats.

« Le général d'Arlanges, une fois à la Tafna, y éta-

blit un camp ; le lendemain, prenant avec lui quatorze cents hommes d'infanterie, il va faire une reconnaissance vers le Sud pour déterminer la route de Tlemcen (16 avril 1836).

« Je faisais partie de cette expédition, poursuivait le maréchal Canrobert. Nous partîmes la nuit. Nous passâmes d'abord la Tafna, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, puis nous marchâmes dans la direction du Sud. Nous ne vîmes pas d'Arabes, et plus nous nous éloignions, plus nous semblions pénétrer dans le vide : rien, en effet, ne s'offrait à la vue; pas un être vivant, pas un site de verdure pour reposer les yeux. Inquiet, le général s'arrête au marabout abandonné de Sidi-Yacoub; il envoie les cavaliers indigènes en éclaireurs. Ceux-ci s'éparpillent dans toutes les directions. Mais bientôt on entend un coup de canon : c'est l'artillerie de l'émir Il appelle ses contingents à l'attaque. Le moment tant attendu par lui est propice pour entourer cette poignée de Français et la détruire. Les têtes coupées et portées triomphalement à travers le désert, les récits de victoire accrus de bouche en bouche, donneront au désastre des Français un retentissement immense, et définitivement l'émir sera le maître de l'Algérie. »

« Bientôt nous sommes cernés; partout la fusillade s'engage, en avant, en arrière, à gauche et à droite. Nous sommes attaqués par des troupes six fois plus nombreuses que nous. Le général d'Arlanges divise alors son corps expéditionnaire en deux colonnes parallèles. Elles exécutent leur mouvement de retraite, prenant pour direction les crêtes des collines où sont les Arabes.

« Il y a là trois mamelons : l'un d'eux domine les

deux autres. Nous attaquons d'abord le plus petit, puis le moyen, enfin le plus haut. A chaque fois, les Arabes nous criblent de feux.

« Nous n'aurions pas eu plus de difficultés à prendre le plus élevé que l'un des deux autres, et une fois maîtres de la position dominante, les Arabes eussent dû abandonner sans combat les deux plus petits mamelons.

« Les Kabyles s'acharnent même sur les queues de colonnes; ils se jettent sur nos baïonnettes en poussant des cris sauvages. Bientôt les deux colonnes, pressées en sens inverse, resserrent l'intervalle qui les sépare, et sont sur le point d'être acculées l'une à l'autre. La déroute est à craindre. Tout le monde sent la gravité de la situation. Nous sommes prêts à tous les efforts, car il y va du massacre total de notre troupe. Il nous faut cependant une direction, un chef, et le général d'Arlanges n'a pas l'habitude du combat.

« Dans ce moment critique, le cri d'un seul homme, un ordre mal donné ou mal interprété, un imprévu quelconque, peuvent troubler toutes les têtes, et la panique sera cause de notre perte à tous.

« Soudain le général d'Arlanges est blessé; c'est le colonel Combes qui prend le commandement. Il forme la colonne de droite en bataille sur la droite, fait ordonner de battre la charge, et, marchant à la baïonnette en ligne, dégage le terrain devant lui. Se tournant alors vers la colonne de gauche, il lui fait exécuter le même mouvement; lorsqu'il a retrouvé un peu de champ, il reprend sa marche en avant, et, négligeant les contreforts de peu d'élévation, il attaque seulement les positions dominantes.

« Les Arabes s'y portent en masse. Nos deux têtes de colonne se lancent chaque fois à l'assaut, et partout nous passons quand même. Le reste des troupes suit. De temps en temps l'arrière-garde fait un retour offensif et reprend ensuite sa marche.

« A un moment, du haut d'une colline, on voit la mer et le camp.

« Abd-el-Kader veut en finir. Montrant la Méditerranée à ses troupes, il leur crie : « C'est là qu'il faut, « cette fois, précipiter les Français ; notre indépen- « dance est à ce prix! »

« Une lutte acharnée s'entame; les Kabyles se glissent jusqu'entre les roues des canons en batterie : mais cette fois encore, grâce à la baïonnette, on repousse cet assaut furieux. Abd-el-Kader est obligé de lâcher prise; mais il compte bien renouveler l'attaque le lendemain et nous rejeter définitivement à l'eau.

« Heureusement, dans cette triste journée, nous eûmes les éléments pour nous. Il ne pleuvait pas, et le soleil printanier n'était pas trop chaud.

« Enfin, nous atteignons le camp. Les grosses pièces de position étaient en batterie et les troupes de la garnison en bataille, prêtes à nous protéger.

« Comme nous rentrions, je me retournai pour regarder défiler ma compagnie. Ce n'étaient ni des grenadiers, ni des voltigeurs, mais des petits soldats du centre, des lignards, paysans arrachés à leur pays pour faire leurs sept ans. Ils n'avaient même pas l'avantage de porter un signe modeste, mais distinctif, tel que l'épaulette — rouge ou jaune. — Ils marchaient voûtés sous le poids de leur sac chargé, fatigués par une nuit et une journée de marche et de combat. Serrés les uns

contre les autres, tenant leurs fusils de toutes les façons, même la crosse en l'air, ils allaient pesamment en regardant le sol. Pas un seul mot dans cette masse compacte; on pouvait saisir à première vue les sentiments qui animaient cette troupe; ils étaient comme endormis sous la fatigue et la défaite : mais à y réfléchir, que de courage, que de dévouement spontané et désintéressé chez chacun de ces hommes pour le moment réduits à l'état de machines à marcher!

« Si d'abord ils avaient mollement combattu sous les ordres d'un général sans autorité, ils s'étaient conduits en braves sous le colonel Combes qui avait leur confiance. Si, en ce moment même, il leur eût encore demandé un sacrifice, un retour offensif, toutes les têtes se seraient relevées, les dos redressés, ils eussent été des vaillants.

« Malgré leur épuisement, ils vont, durant trois jours, sans avoir pris un instant de repos, mais avec la satisfaction d'avoir accompli leur devoir sans aucune défaillance, se livrer au travail le plus dur et le plus pénible.

« L'homme, me disais-je, en les regardant défiler, est réellement un être supérieur et bon, et la discipline qui obtient de lui pareil dévouement est une grande et belle chose!

« Le soir, Abd-el-Kader campa autour de nous. Il n'y avait pas de retranchements pour nous protéger. On craignait une attaque pour la nuit même. Nos troupes étaient épuisées; les Arabes, au contraire, remplis d'exaltation. En nous attaquant impétueusement de tous les côtés à la fois, ils pouvaient, grâce à leurs masses innombrables, nous massacrer jusqu'au dernier

« Là encore tout le monde comprit le danger. Notre colonne rentrée, les hommes, sans prendre le moindre repos, se transforment en pionniers, et le colonel Lemercier, du génie, fait élever des talus pour servir d'abri pour nous et d'obstacle contre les Arabes. Il n'y a pas besoin d'exciter les soldats. Il y va de leur peau, ils le savent. Aussi, durant la nuit, c'est à qui travaillera avec le plus d'ardeur aux fortifications formées de feuilles de palmier et de sable alternativement superposés. La partie du retranchement élevée par ma compagnie se trouvait servir d'épaulement à des pièces de canon sous le commandement de Bosquet. Dès ce jour je me liais avec lui, et sans cesse durant ma carrière nous nous sommes retrouvés encore plus unis par l'affection que par les circonstances.

« Le lendemain, lorsque les Arabes s'approchent, ils se trouvent en face d'une redoute défendue par de l'artillerie, et les jours suivants on consolide et fortifie les retranchements.

« Pendant ces travaux, nous eûmes une nourriture peu abondante, mais médiocre : un peu de biscuit et un morceau de lard avarié ! Car une tempête horrible empêchait les navires de nous apporter des vivres et des munitions, et il nous était impossible de faire une trouée à travers les masses ennemies qui nous cernaient.

« Cependant, au bout de plusieurs jours, la mer se calma, et l'on put débarquer quelques approvisionnements ; puis les Arabes semblèrent diminuer de nombre et ne plus nous serrer de si près. L'autorité d'Abd-el-Kader était bien grande sur eux, et cependant il n'avait pu les maintenir autour de lui. Si des troupes régu-

lières, soldées et disciplinées demeurent toujours sous le drapeau, il n'en est pas de même de masses irrégulières et sauvages. Elles sont incapables d'un effort soutenu. Lorsque leur énergie a atteint son maximum, elle tend à s'épuiser ; les hommes se dispersent, vont retrouver leurs familles, soit pour jouir en commun du butin conquis, soit pour se reposer de leurs fatigues et de leurs privations, et reprendre des provisions et des munitions.

« Telles étaient les troupes d'Abd-el-Kader ; son coup de main n'ayant pas définitivement réussi, ses troupes l'ayant abandonné peu à peu, ses forces n'étaient plus suffisantes pour lui permettre de nous détruire.

« Les choses, du reste, s'étaient passées de même après la défaite de la Macta : les Arabes avaient disparu comme par enchantement, au moment où ils auraient pu recueillir enfin les fruits de leurs peines.

« Toutefois, nous dûmes rester assez longtemps au camp de la Tafna. Avec le calme de la mer, on vit arriver des renforts composés d'une division, sous les ordres du général Bugeaud.

« Notre vie de privations et d'ennuis n'en continuait pas moins.

« Durant ce long et fastidieux séjour à l'embouchure de la Tafna, j'eus souvent l'occasion de voir le pauvre Verberné, qui avait eu les deux genoux traversés par une balle à Sidi-Yacoub. Il souffrait beaucoup ; Levassor-Serval et moi, nous passions une partie de nos journées dans sa tente, au pied de son grabat. Il nous racontait alors son odyssée.

« Si Alexandre Dumas était venu dix ans plus tôt en

Afrique ! Il eût tiré un roman de toutes pièces des récits fabuleux de ce vieux capitaine.

« Verberné était né à Haguenau, un jour où le régiment Royal-Suédois y passait. Son père, d'origine allemande, comme l'indique son nom, y était tambour, sa mère cantinière. Le lendemain matin de sa naissance, il fut chargé sur un fourgon avec sa mère et suivit le régiment, traversant ainsi toute la France d'étape en étape.

« Peu de temps avant la Révolution, le colonel du Royal-Suédois était le comte de Fersen, le platonique amoureux de la reine Marie-Antoinette et le principal agent de la fuite à Varennes. »

« A cette époque, disait Verberné, j'étais déjà grand, et le régiment tenait garnison à Valenciennes. Mon père, en sa qualité de tambour, était attaché au service personnel du colonel. Un jour, il reçut de lui l'ordre de partir avec sa femme et moi à Bruxelles et d'y préparer des appartements à l'ambassade de Suède. C'était justement au moment de la fuite de Varennes. Je me suis trouvé de cette façon mêlé aux événements de la fuite de Louis XVI et de Marie-Antoinette. »

« Sorti de France, Verberné n'y rentra pas, et il fit avec son père, en qualité de tambour, toutes les guerres de l'émigration.

« Il eut pour compagnons des cavaliers tartares, croates et turcs, bandits musulmans d'une sauvagerie et d'une cruauté révoltantes. »

« Ces singuliers soldats avaient, disait-il, la tête rasée avec une queue à la chinoise et portaient, les uns, d'immenses coiffures de fourrure ; les autres, des turbans rouges.

« Un jour, en Belgique, nous entrâmes dans une ville à la suite des pandours. Tout était dévasté ; je vois encore dans une rue des femmes et des enfants éventrés par ces sacripants ; eux-mêmes se roulaient pour la plupart ivres morts sur le pavé. Non loin j'aperçus une boutique de pharmacie ou de produits chimiques ; les bonbonnes défoncées laissaient échapper leur contenu en répandant l'odeur la plus désagréable. Ces brigands avaient cru tomber sur de l'eau-de-vie et avaient absorbé des poisons ou des acides violents qui leur brûlaient les entrailles. Il y en avait là, hurlant, étendus sur le sol et se tordant comme des vers de terre coupés en deux. »

« Verberné nous racontait les horribles supplices imposés aux émigrés déserteurs par les Anglais. Quand ces derniers étaient parvenus à rattraper quelques-uns de ces malheureux, comme le gouvernement de Pitt avait promis à Louis XVIII de ne pas les fusiller, on leur faisait subir un traitement abominable : la peine des courroies. Elle consistait à faire passer le supplicié entre deux rangées d'hommes armés d'une lanière de cuir terminée par un nœud ou par une pointe de fer. Au fur et à mesure que le malheureux arrivait à la hauteur d'un soldat, celui-ci lui appliquait sur le dos un coup de sa courroie. En quelques instants, le patient avait le dos complètement déchiqueté, et il était rare qu'il ne mourût pas avant d'être arrivé au dernier de ses bourreaux.

« Verberné débarqua en Égypte, non loin d'Aboukir, — dans les rangs anglais, — au commencement de 1801. Là, il se battit plusieurs fois contre nous. »

« La plupart de mes compagnons, disait-il, étaient

pris du spleen. Ils souffraient surtout d'une soif intense que rien n'apaisait. Aussi plusieurs d'entre eux passèrent-ils du côté des Français, où ils espéraient avoir plus de bien-être. Les Anglais en devinrent furieux : ils craignaient de voir fondre ainsi tous les régiments de leur armée. Ils avaient fait le nécessaire, il faut le dire, pour s'aliéner ces corps auxiliaires. Les corvées les plus dangereuses ou les plus dures leur étaient réservées, et, pas plus que la solde, les distributions ne leur étaient régulièrement servies comme aux régiments anglais, qui étaient admirablement nourris et pourvus de tout le « confort » indispensable aux fils d'Albion.

« A partir de ce moment, ils furent surveillés rigoureusement par des soldats de la garde anglaise, et tous ceux qui faisaient mine de s'éloigner du camp étaient fusillés séance tenante. »

« Verberné avait assisté à l'embarquement des troupes françaises, parmi lesquelles il se souvenait avoir vu le bataillon copte, l'escadron des mameluks et celui des dromadaires. L'armée française était réduite à l'état le plus misérable, et l'on pouvait en juger à son accoutrement bizarre.

« Verberné assista à la bataille de Sainte-Euphémie, dans laquelle son bataillon se trouva à une distance de quelques mètres seulement d'un régiment français, le 1er léger. Les deux troupes firent feu l'une sur l'autre. Deux officiers français à cheval roulèrent à terre devant lui. La ligne française hésita d'abord, puis s'avança avec moins en moins de résolution. Tout à coup, mue comme par un élan subit, elle fit demi-tour sur place et s'enfuit à toutes jambes. Les soldats couraient avec

une telle rapidité et dans un tel désordre que, dans la bousculade, les officiers qui essayèrent de maintenir les hommes furent renversés et piétinés. Devant une telle fuite, son bataillon exécuta plusieurs fois des feux de salve en plein dans la masse des fuyards.

« Ensuite, il avait été en Silésie contre Vandamme, puis de nouveau à Naples contre Murat, enfin trois ans en Catalogne contre Suchet. Dans cette contrée, il s'était battu contre son chef actuel, le général Bugeaud. A la paix, il y séjourna peu et revint. Il était entré dans l'armée française avec son grade de sous-lieutenant. Et ce vieil émigré, qui avait été mêlé aux événements de la fuite de Varennes, est mort après 1840 commandant d'un bataillon de zéphyrs en Afrique !

« Pour en revenir à la Tafna, la division étant au grand complet, le général Bugeaud débarqua à son tour.

« Le nom du général, à cette époque, n'était point favorablement connu en Afrique. D'abord il avait accepté d'être le gardien de la duchesse de Berry, à Blaye ; l'opinion publique ignorait le rôle honorable et bienveillant joué par lui en cette circonstance, et on le considérait comme un geôlier ; puis, comme député, il avait toujours été l'apologiste violent du gouvernement, et, à la suite d'une sortie véhémente, il avait tué en duel un de ses collègues fort aimé. Enfin, il avait à plusieurs reprises blâmé la conquête de l'Algérie, colonie inutile, gouffre immense où devaient s'épuiser nos soldats et notre or.

« Le lendemain de son arrivée, il convoqua les officiers devant sa tente. Quand nous eûmes formé le cercle, il se plaça au milieu de nous. Il était grand, avait la taille bien prise, les cheveux d'un roux ardent mélangés de fils d'argent. Sa figure, très colorée, était

criblée de marques de petite vérole qui faisaient comme autant de points blancs. Avec ses yeux bleus très clairs il nous regardait fixement.

« Du premier coup, je vis que le général Bugeaud aimait à causer, car on aime faire ce que l'on fait bien. Or, notre nouveau général était un causeur merveilleux.

« Lorsque nous fûmes réunis, il commença : .

« Jusqu'à présent, on n'a pas fait ici la guerre comme « on aurait dû la faire. Vous traînez avec vous des mil- « liers de voitures et de la grosse artillerie qui embar- « rassent vos mouvements. Au lieu de surprendre les « Arabes par des marches rapides et offensives, vous « vous tenez sur la défensive, marchant lentement; vos « ennemis vous suivent et se précipitent sur vous à leur « heure et à leur convenance. Il faut changer tout « cela !

« J'ai eu, pour ma part, quelques succès contre les « guérillas en Aragon, sous les ordres du maréchal Su- « chet, qui avait bien voulu m'accorder sa confiance. « Cette guerre de guérillas ressemble à celles des Ka- « byles ; j'ai été assez heureux pour battre souvent les « Espagnols, j'espère l'être encore suffisamment pour « battre les Arabes, en employant les mêmes moyens.

« D'abord, plus de grosse artillerie, plus de ces lour- « des voitures, plus de ces fourragères énormes... Les « convois seront à dos de mulet, et les canons de mon- « tagne seront seuls en usage. » Et il termina par ces mots : « Si, du reste, l'un de vous a des observations « à me faire, je suis prêt à les entendre et j'y répon- « drai. »

« Ces paroles produisirent l'effet d'une douche d'eau froide. Nous nous regardions sans dire un mot, car le

ton d'autorité du général Bugeaud nous en avait imposé, et pas un d'entre nous n'avait envie de faire des observations.

« Supprimer la grosse artillerie qui venait de nous sauver à la Tafna, c'était nous priver de notre protection la plus efficace et en même temps du principal élément de notre force.

« Comme personne ne disait mot, le général ajouta : « Allez, messieurs ! Vous êtes libres. »

« Alors chacun s'en retourna de son côté ; les groupes se formèrent, et on laissa déborder ses sentiments. La tactique du nouveau général était traitée de « néfaste absurdité ». Bientôt après, les plus anciens d'entre nous et les plus élevés en grade se réunirent à quelques pas même de la tente du général et discutèrent entre eux. Ils décidèrent le colonel Combes, le plus ancien des officiers supérieurs et, d'ailleurs, une vieille connaissance du général Bugeaud, à aller le trouver au nom de tous pour lui transmettre les observations que personne n'avait osé faire ouvertement.

« Nous ne connûmes pas les détails de la conversation de notre colonel et du futur vainqueur d'Isly ; mais le général ne voulut rien entendre et maintint sa résolution.

« Le soir même, il donna les ordres pour l'organisation de la colonne.

« Mais ce n'était pas tout de prendre une pareille décision ; il fallait pouvoir la mettre à exécution. Car s'il était possible d'abandonner les pièces de 12, il fallait, pour transporter les canons de montagne, le matériel et les vivres, une quantité considérable de mulets. Or, nous n'en avions pas.

« On en fit venir d'Alger. Puis, quand le général Bugeaud se crut sûr de son fait, il se décida à entrer en campagne. Son but était de ravitailler Tlemcen et en même temps de tâcher de rencontrer Abd-el-Kader, de le forcer à livrer bataille avec toutes ses forces et de le battre complètement.

« Ce plan, il l'exécuta à la lettre.

« Toutefois, il ne voulut pas s'engager directement sur Tlemcen par la route que le général d'Arlanges avait si malheureusement cherché à se frayer le jour du combat de Sidi-Yacoub. Il craignait de se trouver en présence de difficultés de terrain insurmontables. De plus, il tenait à faire faire à ses troupes une marche assez longue pour juger de leur endurance et calculer la somme d'effort susceptible d'être fournie par elles. Il se dirigea donc d'abord sur Oran, décidé à suivre le chemin déjà parcouru par le maréchal Clauzel pour aller de cette ville à Tlemcen.

« Nous partîmes le soir et nous traversâmes de nuit les montagnes où Mustapha s'était montré guerrier aussi prudent que prévoyant.

« Nos régiments d'Afrique, déjà aguerris, ne laissaient personne en arrière, et, comme l'étape était courte, ils souffraient peu. Il n'en fut pas de même des autres régiments. Le 24e, entre autres, arriva au bivouac dans un état pitoyable. Le général Bugeaud, en partant la nuit, avait caché sa marche à Abd-el-Kader, qui, pris ainsi en défaut, ne put s'y opposer.

« Néanmoins les régiments fraichement débarqués et marchant au milieu de l'obscurité, sur un terrain qu'ils ne connaissaient pas, s'étaient livrés à une vraie débandade. Le lendemain, la marche continuant, ce fut

pis encore. Le soleil dardait d'aplomb sur la tête de ces nouveaux venus, auxquels le moral surtout faisait complètement défaut.

« Je compris alors combien le maréchal Castellane avait raison lorsqu'il voulait faire avancer au choix des officiers jeunes, alertes et capables de supporter toutes les fatigues. Comme en campagne l'homme physiquement accablé perd toute énergie morale, laisse aller tout à la dérive!

« C'était le cas du 24e. Ses cadres étaient composés de vieux serviteurs, habitués depuis vingt ans à tenir garnison en France; ils n'étaient pas préparés à faire campagne et, dès les premiers jours, épuisés par la fatigue et la chaleur. Les chefs avaient perdu toute autorité sur leurs soldats.

« Le colonel était un brave homme, vieux soldat de l'Empire, d'origine badoise, et s'était battu un peu sur tous les champs de bataille. Mais, depuis 1815, il avait pris de l'âge et perdu l'expérience et l'habitude de la guerre.

« En 1836, il était absolument incapable de commander une troupe en campagne.

« Le soir, le régiment arrivé à l'étape, le général Bugeaud alla vers lui, et, s'adressant aux soldats, il les exhorta à être plus énergiques, puis reprocha en termes amers au colonel de manquer d'autorité et de se laisser abattre par les fatigues physiques. Il tâcha de remonter le moral de cette troupe épuisée. Puis, appelant le colonel, il l'emmena dans sa tente et lui déclara que si le lendemain il se laissait encore aller à pareil abattement, il donnerait immédiatement le commandement au lieutenant-colonel.

« Celui-ci était le fils de l'amiral Linois; il était également fort vieux; sorti de Saint-Cyr au commencement de l'Empire, il avait servi sur mer et dans les colonies, comme aide de camp de son père. En 1831, à Metz, il était un des grands chefs de la franc-maçonnerie patriotico-militaire, brisée si inopinément par Casimir Périer. Au fond, il n'aurait pas été plus brillant que son colonel.

« On ne saurait trop dire, ajoutait le maréchal, combien il est nécessaire d'avoir de jeunes officiers en campagne. Aymonin me l'avait souvent répété. Sous tel chef énergique et brillant, les troupes les moins aguerries sont capables d'héroïsme; sous des chefs abattus, les meilleurs soldats ressemblent à un troupeau qu'on conduit à l'abattoir; ils sont prêts à se faire tuer s'ils ne s'enfuient pas, mais incapables d'une action virile.

« Le sermon du général Bugeaud produisit quelque effet sur le 24e. Le lendemain, on continua la route, et il y eut plus d'ordre dans la colonne et aussi moins de trainards.

« Mais nous n'en considérions pas moins le 24e et un peu le 23e avec un certain air de gouaillerie. On n'avait d'ailleurs pas pu les équiper comme nous.

« On leur avait bien envoyé de Metz des effets de campement, mais on n'avait pas trouvé pour eux, en Algérie, un nombre suffisant de képis. Aussi les avait-on gratifiés d'un bonnet de police auquel on avait adapté à la hâte une visière en cuir. Rien n'était grotesque comme ce couvre-chef improvisé, et le troupier français, toujours prompt à la blague, avait surnommé les soldats du 23e « les pompiers de la garde », ceux du 24e « les pompiers de la ligne ».

« Le dernier jour de marche, nous touchions presque Oran. Il était à peu près neuf heures du matin quand nous vîmes des estafettes apportant au général son courrier. Il fit arrêter la colonne, ouvrit ses lettres, puis déploya quelques journaux. L'un d'eux contenait des attaques ou des critiques assez vives contre lui; il fut pris alors d'un terrible accès de colère, et, en cette occasion, il manqua absolument de tact. Immédiatement il fit former sa division en un vaste carré. Il se promenait en tous sens, livide et tremblant de colère, en débitant tout un chapelet de jurons et d'injures. Puis il se mit à lire quelques phrases d'un article de journal où il était traité de chef dur et fanfaron, inhabile et lâche devant l'ennemi autant que brave en paroles. Nous étions indignés. Lui, sans désemparer, relevant la tête : « Quel est le polisson, dit-il, quel « est le drôle, quel est l'animal — j'en passe, et des « plus vertes — qui a ainsi osé écrire un tel article sur « moi? Je suis sûr qu'il est parmi vous... Qu'il se « nomme! Il ne trouvera pas son général devant lui, « mais un homme, son égal, le nommé Bugeaud, qui « lui passera son épée au travers du corps. »

« Le silence le plus complet répondit à cette algarade. Nous étions dans les transes que quelque farceur ou mauvaise tête, soldat ou sous-officier frondeur, ne relevât le défi. Qu'eût fait alors le général?... Le silence se prolongeant, notre angoisse diminuait peu à peu, lorsque le général reprit : « Cet article ne vient « d'aucun de vous, je suis heureux de le constater. Il « a été écrit par un de ces journalistes qui bavent sur « tout ce qui est honnête et courageux; il faut les mé- « priser. »

« Là-dessus, il fit rompre le carré et reprendre la marche

« L'incident se terminait donc heureusement, mais nous avions eu un rude frisson.

« Sous les prédécesseurs du maréchal Clauzel, certains officiers, il faut bien le dire, avaient pris la fâcheuse habitude d'envoyer aux journaux d'Alger et même à ceux de France des diatribes contre leurs chefs. Le général Bugeaud le savait, et, on l'a vu, il était sensible aux attaques des journalistes. J'en eus la conviction ce jour-là.

« Deux heures après, nous entrâmes à Oran. Là, nous primes possession du convoi de vivres qui avait été monté à dos de mulet, et nous partîmes sur Tlemcen presque sans arrêt. La marche fut dure, car nous étions en plein été.

« Nous rencontrâmes les Arabes une seule fois. Nous étions en queue de colonne, ramassant les éclopés, empêchant les traînards de s'attarder et poussant tout le monde devant nous. Mustapha, avec ses goums, chassait le sanglier en véritable grand seigneur. On voyait à l'horizon, vers la gauche, des flots de poussière soulevés par ses meutes et ses chevaux.

« Tout d'un coup, de l'autre côté, à droite, apparaît une masse d'Arabes. Jugeant notre colonne suffisamment fatiguée par une marche déjà longue, ils comptent surprendre notre arrière-garde et lui couper quelques têtes. Mais le général Bugeaud a l'œil perçant. A peine a-t-il vu les Arabes, qu'il appelle de suite trois escadrons de chasseurs d'Afrique et les fait charger en échelons. Le premier escadron est ramené; les deux autres s'élancent successivement. L'infanterie fait face

en arrière, et nous sommes prêts à marcher à la baïonnette, lorsque à notre hauteur arrivent devant nous tous les goums de Mustapha.

« Avec sa connaissance merveilleuse des Arabes, Mustapha avait pressenti l'attaque d'Abd-el-Kader. D'un coup, il a rallié tout son monde et court au galop à la rescousse des chasseurs. Je le vis distinctement à notre hauteur. Il retroussa son manteau sur ses épaules, jeta son fusil à un des schaouchs de sa suite, et, tirant son yatagan, il poussa son cri de guerre : « Harrouah ! har- « rouah ! » Toujours le premier à la tête de ses fidèles Arabes, il s'élance à toute vitesse sur le flanc des troupes de l'émir, chargé de front par les chasseurs. Son superbe cheval noir l'entraîne comme le vent ; il est suivi des Douairs et des Smèlas qui crient et agitent comme lui leurs fusils au-dessus de leurs têtes. On dirait une bande d'oiseaux voyageurs traversant les espaces.

« Lorsque les chevaux sont poitrail à poitrail, les coups de fusil éclatent de toutes parts. Malgré les efforts de Mustapha, les goums sont ramenés, mais c'est au tour des chasseurs qui ont eu le temps de se réformer à venir à leur secours. Une immense mêlée de cavalerie se produit. Bientôt les Arabes s'enfuient en tous sens. Quelques minutes après, nous reprenions notre route. Elle fut dure, pénible, sous le soleil.

« Lorsque nous aperçûmes Tlemcen, nous étions réellement épuisés, mais nous fûmes bien dédommagés par l'aspect de cet Éden de verdure gaiement ensoleillé ce matin-là. Le site était vraiment splendide. Ce n'étaient que jardins remplis d'arbres fruitiers, que bois d'oliviers parsemés de minarets à pointes blanches. Les fleurs des arbres embaumaient l'air à travers la rosée abondante

Au milieu de ce décor s'élevait, en amphithéâtre, la ville, avec ses ruines romaines, ses maisons d'une blancheur éclatante, interrompue, par endroits seulement, par des masses de feuillage vert sombre.

« Nous distinguions très bien les trois quartiers de Tlemcen, la ville arabe, la ville maure et la ville juive, le tout dominé par la citadelle ou méchouar toute blanche, avec ses grosses tours rondes à base évasée aux quatre coins. On eût dit la Bastille transplantée au milieu des lentisques et des figuiers de Barbarie sous le soleil de l'Orient.

« La garnison venait au-devant de nous ; elle était bizarrement accoutrée ; les hommes portaient tous de longues barbes ; leurs habits étaient de toile légère ou de soie de toutes couleurs, avec de magnifiques épaulettes en paille, des passepoils et des revers en papier découpé. Et cependant, l'allure martiale de cette troupe frappait à la première inspection ; on la sentait tout entière dans la main de son chef.

« Privée de communication avec l'Europe, presque sans nourriture, sans occupation, puisque Abd-el-Kader n'osait pas se frotter aux quatre cents zéphyrs de Cavaignac, elle serait restée inactive si, dans le but de lui éviter le spleen, chose qu'il redoutait par-dessus tout, son chef ne s'était ingénié à lui procurer de la besogne ; il l'avait d'abord employée à cultiver les champs des alentours ; puis quand les uniformes étaient tombés en lambeaux, il les avait fait remplacer ; il n'avait pas de drap, mais les étoffes variées que les Maures et les Juifs vendaient aux troupes en avaient tenu lieu, et il avait fait confectionner un superbe équipement, légitime objet de notre admiration.

« Kléber avait agi ainsi, en 1800, en Égypte. Les vainqueurs d'Héliopolis, leurs habits usés, avaient été obligés d'en fabriquer de nouveaux en soie de couleurs les plus tendres, bleu de ciel, vert sauge, rose clair, etc.

« Nous remîmes à la garnison toutes les provisions que nos mulets portaient. Mais dans le convoi ne se trouvait pas la solde. En l'apprenant, les zéphyrs devinrent furieux, et une sédition éclata. Enfermés dans le méchouar, ils déclarèrent qu'ils se refusaient à tout service.

« On en informe le général Bugeaud. Il monte immédiatement à la citadelle, où il trouve les soldats s'agitant et s'excitant les uns les autres. Il se met alors au milieu d'eux et s'écrie : « Quand vous aurez fini de « parler!... » Aussitôt le silence se fait. « Eh bien, « ajoute-t-il, que voulez-vous? » Alors des cris, des interpellations s'entre-croisent de toutes parts, sans qu'un mot distinct puisse arriver jusqu'aux oreilles du général.

« De nouveau il tâche d'obtenir le silence. Enfin le calme se rétablit peu à peu. S'approchant alors de celui qui semblait être le chef de la sédition, un grand gaillard à plusieurs brisques : « Qu'est-ce que tu veux, « toi? Parle seul, lui dit-il. — Notre solde, mon général! « — Ah! ta solde. » Et, tirant son képi, il lui tend sa tête couverte de cheveux du plus beau carotte argenté : « Tiens! cherche un cheveu noir, et si tu le trouves, tu « auras ta solde! »

« Tous les soldats se penchent, comme mus par un mouvement instinctif, sur la tête du général, où ils ne trouvent pas un seul cheveu noir. Celui-ci ajoute alors : « Il n'y a pas plus de solde dans nos fourgons que de « cheveux noirs sur ma tête. »

« Tous se mirent à rire, et la sédition fut apaisée. D'ailleurs, le convoi suivant devait leur apporter la solde tant désirée.

« Le général Bugeaud savait parler aux soldats et possédait le secret de leur faire supporter les fatigues et les souffrances, autant par ses saillies et sa gaieté que par son ascendant. C'est là, ajoutait le maréchal, le véritable talent des grands chefs!

« Nous bivouaquâmes autour de la ville dans les bois d'oliviers, et, comme les nuits étaient fraîches et que nous avions besoin de combustible pour faire la soupe, nous coupâmes certains de ces vieux oliviers dont nous fîmes des bûches superbes. Mais voilà que le général Bugeaud l'apprend. Agriculteur et ennemi de toute destruction inutile, même en pays ennemi, il se met en colère, fait demander aussitôt le commandant Leclerc, ce gros chef de bataillon que nous avons vu si embarrassé avec le maréchal Clauzel, à l'Habra, et le regardant fixement : « Vous vous êtes conduit comme « un sauvage, comme un barbare! Vous payerez ces « oliviers aux malheureux Koulouglis auxquels ils appar- « tiennent» . Le commandant Leclerc, lourd paysan, ne s'emballe pas : « Non, mon général, répondit-il, je ne « les payerai pas, je n'ai pas le sou. » A cette réponse péremptoire, le général s'emporte de nouveau, disant qu'il retiendra l'argent sur la solde du bataillon. Puis il congédie Leclerc. Rentré au bivouac, ce dernier nous fait alors part de sa conversation...

« Quant au général, il tint bon et prit sur notre solde une somme suffisante pour rembourser les dégâts causés aux habitants de Tlemcen.

« Nous quittâmes bientôt cette ville et nous nous

rendîmes au bord de la mer, au camp de la Tafna, où depuis notre départ on avait accumulé des provisions considérables et où l'on avait envoyé la solde des doubles-zéphyrs de Tlemcen.

« Ab-el-Kader nous laissa passer; aussitôt sur le bord de la mer, nous chargeâmes nos mulets avec des caisses de numéraire, du biscuit et d'autres approvisionnements, et nous retournâmes à Tlemcen.

« Cette fois, le général Bugeaud pensait bien rencontrer l'émir, et il était décidé, coûte que coûte, à lui administrer une leçon d'importance. Aussi, avant le départ, il nous réunit pour nous renouveler ses recommandations précédentes et en ajouter d'autres :

« Nous allons rencontrer l'ennemi, dit-il, veillez « à ce que les soldats soient bien déployés en tirailleurs; « ayez grand soin d'éviter la tirerie : brûler sa poudre « aux moineaux a toujours été un mauvais calcul; l'en- « nemi s'habitue à un bruit peu dangereux, et il en « acquiert de l'audace. Tirons donc peu, messieurs, « mais tirons bien, et si l'ennemi s'approche trop, glis- « sons sur notre cartouche une deuxième balle coupée en « quatre et ayons foi dans cette mitraille d'une nouvelle « espèce. C'est un vieux souvenir de Saragosse; la chose « a d'abord été expérimentée contre nous, et depuis je « m'en suis servi à mon tour et m'en suis bien trouvé.

« Ne laissons jamais l'ennemi nous insulter ou nous « serrer de trop près; pratiquons contre lui des retours « offensifs que nous rendrons plus puissants en déposant « les sacs au moment opportun pour courir avec la baïon- « nette. »

« Le premier jour de marche, en arrivant le soir au bivouac, il prit ses précautions d'une façon toute parti-

culière. Lui-même, il vérifia les grand'gardes. C'était le tour de mon bataillon de prendre le service; il me fit appeler et me dit : « Vous établirez votre droite sur ce « piton et votre gauche sur ce marabout. — Mais, mon « général, sur quel piton et sur quel marabout? » Il y en avait, en effet, vingt-cinq à l'horizon, tant marabouts que pitons. Alors lâchant un juron et tournant vers moi ses grands yeux bleus expressifs : « Savez-« vous le français? me dit-il. — Je suis resté au collège « sept ans et j'y ai eu souvent des prix, répondis-je. « Mais, mon général, est-ce le piton près de cet arbre? « — Mais non, c'est le monticule à gauche des trois « palmiers! — Et le marabout, mon général, est-ce « celui à côté du rocher? — C'est bien. »

« Le général me regarda longtemps fixement, puis tourna le dos. Rencontrant, quelques instants après, le colonel Combes : « Qu'est-ce donc, lui dit-il, que ce « petit bougre d'adjudant-major tout jeune que tu « m'as envoyé? (Le général et le colonel se tutoyaient « comme vieux camarades des vélites de la garde.) Il « a voulu me faire poser et m'apprendre mon métier! »

« Le colonel demanda alors des explications sur la cause de ce mécontentement, et après les avoir entendues : « Mais il n'a pas tout à fait tort. — C'est peut-« être vrai », répond Bugeaud en riant.

« C'était la première fois que j'avais eu affaire personnellement au futur vainqueur d'Isly.

« A ce moment, il était bourru et mal embouché. Le commandement modifia ses habitudes. J'aurai l'occasion de dire plus tard combien la France doit à ce grand homme.

« La première expédition sur Tlemcen avait aguerri

nos nouveaux régiments; les plus malingres étaient restés à Oran ou à la Tafna. Soldats et officiers avaient pris un avant-goût de la guerre d'Afrique, et, pour l'expédition à entreprendre, le général Bugeaud était en droit de compter sur tous.

« Nous étions arrivés sur les bords d'une rivière escarpée et tortueuse appelée la Sikak, que les soldats surnommaient la « scie craque ». Abd-el-Kader était en vue avec tout son monde. Le chemin le plus facile, mais le plus long, pour aller à Tlemcen est un défilé sans passage de rivière, tandis qu'il faut traverser deux fois la Sikak pour suivre le plus court.

« Dans la journée, le général Bugeaud donna l'ordre au colonel Combes de s'avancer assez loin dans le défilé et d'y établir ostensiblement des grand'gardes de façon à les bien faire voir aux Arabes; ceux-ci se persuaderont que l'armée prend le chemin du défilé, le plus long, mais le plus sûr.

« Abd-el-Kader, maigré sa finesse, tombe, en effet, dans le piège. Sûr de tenir les Français dans les gorges, il concentre le soir tous ses Arabes autour du défilé où le colonel Combes a déjà fait pénétrer son avant-garde. Lorsque l'obscurité est venue, Combes rebrousse chemin et se place en arrière-garde derrière les troupes qui ont delà passé la rivière et marche droit sur Tlemcen.

« Le lendemain matin, Abd-el-Kader se rend compte de son erreur, et toute la journée il court après nous.

« Le surlendemain matin, lorsque nos derniers bataillons traversaient une seconde fois la Sikak, l'émir apparut tout d'un coup avec toute sa cavalerie. Le général Bugeaud s'attendait à son attaque. Il presse le passage, et à peine le dernier soldat a-t-il atterri, qu'il

nous forme en un vaste V, dans le rentrant duquel se place le convoi. Abd-el-Kader avait l'habitude de nous attaquer à la fois en tête et en queue. En lui présentant la forme d'un V, le général Bugeaud le recevait simultanément sur un double front ininterrompu. Aussitôt après l'avoir repoussé, il dirigeait son convoi sur Tlemcen et ensuite, entièrement libre de ses mouvements, il poursuivait l'émir et en finissait avec lui.

« Il forme donc son V en plaçant les deux faces en arrière d'un plateau, de façon à les dérober au regard de l'ennemi. Quant au 47e de ligne et au 17e léger, régiments des plus aguerris et des plus solides, il les dispose en colonne double, au delà de la pointe du V. Sur le plateau nous sommes ainsi seuls en vue des Arabes. Ceux-ci se massent d'abord, puis s'élancent sur nous. Nous leur résistons; ils passent entre nos lignes. Nos chasseurs d'Afrique les prennent alors en flanc. Mais trop peu nombreux, ces derniers sont ramenés. Cessant alors le feu, la charge bat, et nous marchons à la baïonnette. Les Arabes reculent; les chasseurs d'Afrique ralliés apparaissent de nouveau, et cette fois toute la nuée des cavaliers arabes prend la fuite.

« Aussitôt après, nous entendons en arrière une vive fusillade. Abd-el-Kader, à la suite de l'échec de sa cavalerie contre nous, a couru aux Kabyles et à son corps d'infanterie régulière. Il marche à l'assaut contre la face du V la plus éloignée de Tlemcen. La fusillade de l'infanterie brise son choc, tandis que Mustapha et ses goums apparaissent tout à coup à l'extrême droite. prennent les Arabes en flanc et les mettent en désordre. Le général Bugeaud donne cette fois l'ordre de charger à fond de toutes parts, de poursuivre l'ennemi et de

l'acculer, s'il est possible, à l'une des rivières qui bordent le champ de bataille.

« Partout on entend les cris de : « En avant! en avant! » Les clairons, les tambours, les musiques se mettent de la partie; toute l'armée est comme enlevée en un élan irrésistible et se jette baïonnette basse, contre la masse des Arabes qui est rejetée sur le bord du ravin désigné par le général Bugeaud. Avec une agilité extraordinaire de nombreux fantassins et cavaliers arabes l'ont déjà franchi. Au moment où nous y arrivons, j'aperçois un Arabe qui se débat en tenant un drapeau. Une balle le foudroie; il tourne sur lui-même, puis disparaît au fond de l'eau avec son drapeau. Le ravin est si profond qu'il faut nous arrêter et chercher un passage.

« D'un autre côté, l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader est acculée à une falaise à pic, et là nos alliés se livrent à une véritable boucherie. Le général Bugeaud accourt, arrête le massacre et force les survivants — cent cinquante hommes environ — à se rendre. Pour la première fois, des musulmans mettent bas les armes et se constituent prisonniers de guerre entre les mains des chrétiens.

« La victoire était complète; l'armée de l'émir avait perdu un nombre considérable d'hommes; elle était en pleine déroute, disloquée pour longtemps, et elle avait abandonné une partie de ses armes, puisque nous ramassâmes sur le champ de bataille plus de huit cents fusils.

« Le combat avait commencé avec le lever du soleil. A dix heures, il était terminé. Seuls les chasseurs d'Afrique et les Smélas de Mustapha poursuivirent en-

core du côté du Maroc les derniers fuyards de l'armée de l'émir. On s'occupa de suite des soins à donner aux blessés et de l'établissement d'un campement pour la journée.

« Mon service d'adjudant-major me procura l'occasion de passer tout près de l'endroit où était le général Bugeaud. Il y avait là quelques arbustes dépouillés de leurs feuilles qui ressemblaient à des aubépines en fleur. Je vis des chasseurs occupés à tendre dessus un grand manteau rouge d'Arabe et former ainsi une tente ; dessous, une cantine servait de siège au général, qui commençait à distribuer ses ordres.

« A ce moment, un de nos alliés se présente à lui, tenant d'une main son yatagan tout couvert de sang, de l'autre un grand sac; après un salut, il ouvre sa sacoche et en tire une tête toute sanglante qu'il jette à terre aux pieds du général : « Tu es un brave! » lui fait dire ce dernier par un interprète. L'Arabe, flatté, tire une deuxième tête : « Tu es très brave! » lui dit encore le général. L'Arabe, alors, jette à ses pieds une troisième tête. Cette fois, Bugeaud se lève furieux, et se précipitant sur l'Arabe : « Misérable sauvage, lui cric-« t-il; c'est horrible. Nous ne faisons pas ainsi la guerre, « nous autres. Qu'on chasse ce barbare; je ne veux « plus le voir. »

« J'assistai à ce spectacle, et, quelques minutes après, je fus encore témoin d'un acte non moins sauvage.

« Après la victoire, les troupes avaient reçu l'ordre de se rallier, et le 47e marchait le long d'un petit ruisseau, pour établir son bivouac. Tandis que nos troupes étaient groupées et en rangs, tout autour d'elles se trouvaient dispersés des Arabes des goums alliés pillant les morts, se

livrant à mille fantasias en témoignage de leur victoire. Arrivé au campement, je vis l'un de ces alliés marcher en tenant un prisonnier attaché à la selle de son cheval; il s'arrêta non loin de moi, mit pied à terre, dépouilla le captif de tous ses vêtements et, quand il l'eut mis complètement nu, commença à le mutiler. Alors le prisonnier se jetant aux genoux de son vainqueur : « Laisse-moi au moins la tête. — Tu sais bien que cela « ne se peut pas. » Et, d'un coup de yatagan, le Sméla la lui trancha.

« Notre civilisation et nos mœurs devaient amener d'heureuses modifications dans les coutumes de peuplades encore aussi inhumaines pour les vaincus. Suivant le vieil usage, on donnait une prime à chaque Arabe du goum qui rapportait une tête coupée. Bugeaud, après ce combat, fut indigné de ce procédé, et il décréta qu'une prime serait seulement accordée à quiconque ramènerait un prisonnier vivant.

« La victoire de la Sikak eut en France un retentissement aussi considérable qu'en Afrique. Elle assit la réputation de notre chef et consacra sa tactique, celle des guerres d'Aragon et de Catalogne, si décriée au début par les vieux Africains.

« Quant aux soldats, cette victoire leur avait donné une confiance sans bornes en celui qu'ils appelaient déjà le père Bugeaud. Désormais, dans les camps comme au bivouac, on répétait comme un axiome : « Avec le père Bugeaud on frotte les Arabes. »

« Durant cette campagne de la Sikak, le 62e de ligne eut une de ces vives alertes, comme il s'en était produit souvent en Afrique et auxquelles notre général sut mettre bon ordre par la suite.

« Un matin, au petit jour, un caporal, venant relever les sentinelles des grand'gardes, aperçut l'une d'elles gisant à terre couverte de sang ; il s'approcha ; l'homme était mortellement atteint d'un coup de yatagan. Il avait pourtant encore la force de parler. Il avait été frappé, raconta-t-il au caporal et à ses camarades, par un « buisson de palmiers nains qui marchait ».

« Les hommes ne comprennent pas ; ils s'adressent alors aux vieux soldats d'Afrique, et ceux-ci leur expliquent que souvent, la nuit, les Arabes s'enduisent le corps d'huile pour n'être accrochés par rien et ne faire aucun bruit; ils se couvrent ensuite de branches de palmier et se glissent doucement de buisson en buisson, dissimulant de cette façon la présence de tout être humain. Puis, tout d'un coup, lorsque la sentinelle a le dos tourné, l'Arabe saute dessus et lui porte un coup de yatagan.

« Frappées de ces explications et des dernières paroles du blessé, la nuit suivante les sentinelles firent feu à chaque instant sur le moindre palmier qu'agitait le vent. Il en résulta une perpétuelle alerte. Aussi fut-il prescrit aux soldats embusqués la nuit de ne pas tirer de coups de fusil pour ne plus alarmer inutilement le camp, mais de se jeter à la baïonnette sur tout individu à portée.

« Rien n'est préjudiciable à une armée comme ces alertes incessantes qui privent les hommes du repos si nécessaire dans des campagnes fatigantes.

« La campagne était terminée. Le général Bugeaud et la colonne expéditionnaire rentrèrent à Oran. Puis le général partit pour la France : il venait d'être nommé divisionnaire. Les troupes séjournèrent dans le

pays et y firent encore quelques menues opérations.

« Le principal résultat de la victoire avait été d'annihiler pour quelque temps la puissance d'Abd-el-Kader. Cela permettait au maréchal Clauzel de disposer d'une partie de la division d'Oran pour former le corps expéditionnaire avec lequel il allait chercher à s'emparer de Constantine. C'était la continuation de son plan primitif : occuper les deux points extrêmes de l'Algérie jusqu'aux confins de la Tunisie d'une part, du Maroc de l'autre.

« Le général Bugeaud parti, nous reprîmes notre vie de garnison, interrompue de temps en temps par quelque expédition ou quelque razzia.

« Durant l'été, nous eûmes des courses fort longues à faire. Une fois, entre autres, par un soleil torride, le général Létang et l'état-major composé d'officiers encore novices en Afrique pensèrent rendre l'âme.

« C'était vers trois heures de l'après-midi, dans une plaine sablonneuse, où le soleil tapait impitoyablement sur nos têtes. Le général Létang avait reçu plus de dix blessures depuis qu'il servait ; à l'Habra, il avait eu encore une balle en pleine poitrine ; et, en ce moment, il était loin d'être guéri. Les fatigues et la chaleur avaient ravivé ses douleurs, et il était, ce jour-là, à bout de forces : la tunique déboutonnée, suant à grosses gouttes, il s'arrêta, descendit de cheval et s'étendit à terre ; tous les officiers de son état-major l'imitèrent ; la colonne dut s'arrêter ; on forma les faisceaux et l'on attendit les premières fraîcheurs du soir pour repartir.

« Le général Létang était pourtant un vieux cavalier du premier Empire, un des « cinq rouges de Lassalle », comme on l'appelait à cause de ses cheveux et de ses

moustaches d'une teinte ardente. Il montait admirablement à cheval et il devait surtout sa réputation à un acte héroïque qu'il avait accompli à la bataille d'Ocaña. Comme le dernier carré de la garde wallonne résistait aux charges de la cavalerie, tout à coup, sous les yeux de Joseph Bonaparte et du maréchal Soult, il s'élance sur le carré, suivi de son escadron, y pénètre comme un coin dans une planche et marche droit aux drapeaux gardés au centre. Un coup de pistolet le traverse de part en part; il ne s'arrête pourtant pas, va à un porte-drapeau, lui passe son sabre au travers du corps, saisit l'étendard, tire un coup de pistolet à son voisin, lui enlève aussi son drapeau et revient, au milieu des Espagnols que sabraient ses cavaliers, offrir son double trophée au frère de l'Empereur. Celui-ci, en présence de tout l'état-major, lui adressa les paroles les plus flatteuses et lui donna, en témoignage d'estime, une bague ornée d'un gros diamant qu'il portait toujours au doigt.

« Le général Létang était maigre comme un cent de clous et sec comme un coup de trique. Il avait une figure rébarbative, carrée; ses moustaches, ses cheveux et ses sourcils roux étaient maintenant blancs. Son regard était perçant et énergique; et, sous un autre climat moins chaud, le général Létang, malgré son âge et ses nombreuses blessures, eût été un excellent chef. Il connaissait bien la guerre et savait ménager les forces de ses soldats.

« Encore une fois, concluait le maréchal, jugez combien la santé et la vigueur corporelle sont nécessaires chez les chefs. Le maréchal de Castellane avait bien raison de proposer Changarnier au choix, parce qu'il avait une bonne santé. Le général Létang, heureusement,

après un congé en France, guérit complètement et redevint un vigoureux et ardent général de cavalerie.

« On était à l'automne de 1836 et quoique le maréchal Clauzel préparât son expédition sur Constantine, cependant, toujours sous la crainte du Parlement, le ministère diminuait les effectifs d'Algérie et faisait savoir au gouverneur qu'il était libre de tenter l'expédition sous sa seule responsabilité; on se bornait à ne pas la lui défendre. C'est à peu près ainsi que Pilate « s'était lavé les mains ».

« Le maréchal Clauzel, toujours plein de confiance et convaincu de la nécessité de cette expédition, l'organisait de son mieux. En véritable chef, il en assumait seul l'entière responsabilité.

« Toutefois, sa tentative demeura infructueuse. Il eut, en effet, à lutter à la fois contre les pluies, le froid et les Arabes, et ne put forcer les remparts de Constantine.

« Après cet échec, il conduisit la retraite avec le sang-froid et la fermeté qui le grandissaient tant dans les circonstances critiques. Il sut maintenir le moral de ses troupes et ramena à Bône son armée toujours fière et confiante en elle-même, malgré de terribles épreuves.

« Le maréchal Clauzel avait supporté avec la plus grande résignation l'échec dont il n'était pas responsable; mais quand il se vit rappelé, en butte à l'ingratitude et à l'injustice de gens qui voulaient faire de lui le bouc émissaire de leurs erreurs, il tomba malade de chagrin et mourut bientôt après, emportant avec lui, malgré les calomnies dont il avait été abreuvé, la réputation d'un homme de guerre de premier ordre et d'un loyal serviteur du pays.

« On envoya pour le remplacer le général Denis

Danrémont, ancien aide de camp de Marmont, connu pour avoir, le soir même de la bataille de Paris, signé la capitulation aux lieu et place du duc de Raguse. C'était le huitième gouverneur depuis sept ans.

« Au moment où le général Danrémont débarquait à Alger, le général Bugeaud arrivait aussi à Oran. Son arrivée semblait être le signal d'une reprise d'offensive. Il en était autrement. Le gouvernement lui avait donné comme instructions de traiter de la paix avec l'émir et de ne reprendre la lutte avec lui que s'il se refusait à tout accommodement. Des ordres presque identiques étaient en même temps donnés au général Danrémont : il devait préparer pour la fin de l'automne — on était au printemps — une nouvelle expédition contre Constantine, si, d'ici là, le bey Achmet ne consentait pas à accepter le protectorat de la France. C'était l'idée première du maréchal Clauzel, désavoué en 1831, reprise trop tard. Maintenant il ne s'agissait plus de protectorat ; il fallait conquérir et annexer l'Algérie.

« Le général Bugeaud, quoique muni d'instructions excessivement pacifiques, était arrivé à Oran avec l'intention de dicter la paix à Abd-el-Kader, après lui avoir encore infligé un échec et avoir amoindri sa puissance dans l'esprit des populations.

« Tout d'abord, il fut désenchanté de voir l'insuffisance des moyens mis à sa disposition ; d'une part, un nombre dérisoire de mulets, et quels mulets ! Le rebut des mulets de France et d'Algérie. En huit jours de campagne, il n'y en aurait plus eu un seul debout. Et puis il fallait détacher de sa division plusieurs régiments destinés à venir grossir le corps expéditionnaire en formation pour la campagne de Constantine.

« Au lieu de frapper un coup terrible et subit, il serait contraint de fatiguer inutilement les troupes par des expéditions sans grande portée.

« Aussi se résolut-il, malgré ses désirs, ses goûts et ses sentiments, à suivre les instructions formelles du Roi, à traiter avec Abd-el-Kader. Il eut, à ce sujet, une conversation curieuse avec le colonel Combes, de qui je la tiens.

« Exposant à son vieux camarade ses vues et ses souhaits, il lui montrait l'impossibilité de les réaliser; il lui communiquait ses instructions et terminait : « J'agis contre mon cœur. L'opinion me reprochera « toujours ce traité. Il me faudra braver l'impopularité, « supporter les calomnies; mais je rends service à mon « pays, j'évite une campagne inutile, j'assure à mon col- « lègue le succès de son expédition contre Constantine « par l'appoint des troupes dont il n'aurait pu disposer « sans la paix. J'empêche Abd-el-Kader de s'allier con- « tre nous avec Achmet-Bey. C'est surtout l'important « du traité; car Abd-el-Kader contre nous à Constantine, « ce serait une lutte bien douteuse à entreprendre. »

« Dieu sait si le général Bugeaud voyait juste et s'il savait faire abnégation de ses intérêts et de ses sentiments devant le devoir.

« Le général n'eut pas de peine à faire accepter à Abd-el-Kader le traité préparé d'avance par le gouvernement, car il lui était des plus favorables. »

Voici comment le maréchal Canrobert racontait la ratification du traité de la Tafna :

« Le général Bugeaud avait réuni son armée près de l'embouchure de la Tafna; au moyen d'interprètes et d'officiers parlant l'arabe, il communiquait avec Abd-

el-Kader et les siens, campés à une dizaine de lieues au sud. Lorsqu'on fut d'accord, le général exprima le désir de se rencontrer avec l'émir.

« Ce jour-là, le général Bugeaud réunit six bataillons et se porte à trois lieues en avant de son camp. J'étais des six bataillons. Nous nous formâmes en bataille sur un petit plateau dominant une plaine toute coupée de ravins remplis de broussailles verdoyantes.

« Le général, accompagné de son état-major et d'une escorte de chasseurs, se tenait devant la ligne des troupes. Le temps s'écoulait, et Abd-el-Kader n'apparaissait point. Le général mit alors pied à terre, et nous fîmes le café. La soirée était déjà assez avancée quand, successivement, parurent un, puis deux, puis trois Arabes, dont un borgne.

« Le général les accueillit avec bienveillance, leur offrit de prendre le café avec lui; ils s'assirent, les jambes croisées, et causèrent peut-être une demi-heure. Alors, tout le groupe se lève, chacun va à son cheval, et les Arabes partent au grand galop, suivis du général et de son état-major. Nous les vîmes traverser la plaine et s'engager dans un défilé boisé où nous les perdîmes de vue. Longtemps nous restâmes sans rien savoir; l'inquiétude commençait même à nous gagner. Déjà une partie des troupes s'étaient ébranlées et avancées jusqu'à l'extrémité de la plaine, à l'entrée du défilé.

« Il était huit heures du soir quand le général reparut. Nos chefs, de plus en plus inquiets, s'étaient déjà concertés pour aller au-devant de lui. Au moment de son retour, un orage terrible éclata; durant une heure, de violents coups de tonnerre et d'aveuglants éclairs sillonnèrent la nue sans discontinuer.

« Le général avait l'air peu satisfait. Lui, si bavard d'ordinaire, se taisait et paraissait rêveur.

« Cette fois encore, il ne m'avait pas été donné de contempler Abd-el-Kader. Je connaissais, par contre, son négociateur ordinaire, Ben-Durand, à l'œil faux et au nez crochu. Sa figure était celle du traître de mélodrame. Ce triste sire était, du reste, une vermine dont les officiers français auraient dû toujours se garer. On sait combien il coûta cher au maréchal Drouet d'Erlon. Le général Bugeaud eut à souffrir aussi cruellement d'avoir eu affaire à ce perfide individu.

« Cette paix de la Tafna, qu'à l'exemple de celles du seizième siècle on aurait pu qualifier de « boiteuse » ou de « mal assise », permit toutefois au général Danrémont de faire concourir les troupes de la province d'Oran à la deuxième expédition de Constantine.

« Achmet, ayant repoussé les troupes françaises l'année précédente, se croyait invincible derrière ses murailles, au milieu du désert qui combattait pour lui, et il avait refusé toute proposition d'arrangement.

« Il fit même paraître une proclamation assez bizarre dans laquelle il disait aux Arabes : « Le roi des Fran-« çais veut nous imposer la paix à des conditions into-« lérables. Il exige, entre autres, un tribut annuel de « cent jeunes filles destinées à assouvir sa soif de plai-« sir ! » — Voyez-vous Louis-Philippe dans son harem aux Tuileries?... — « Si vous voulez accepter une pa-« reille ignominie, je monterai à cheval, je prendrai « mon fils devant moi et ma fille en croupe, et j'irai « demander aux tribus du désert de défendre la cause « sainte de l'islamisme. Vous, je vous abandonnerai « aux chiens de chrétiens. »

« Force fut donc au conseil des ministres d'ordonner cette fois l'expédition contre la grande ville de l'Ouest.

« Le 47e de ligne fut désigné pour faire cette campagne. Il s'embarqua vers le commencement de l'été et vint débarquer à Bône. »

Le maréchal aimait beaucoup à parler du siège de Constantine. Il y avait été blessé sur la brèche et y avait été décoré. C'était le premier fait d'armes où il s'était distingué.

Un matin, vers dix heures, il me fit la narration de l'expédition tout d'un trait; il était dans son petit cabinet, assis devant une table sur laquelle étaient entassés les ouvrages d'histoire militaire les plus divers : Quinte-Curce et Polybe à côté de Ségur et Marbot. Ce jour-là, le maréchal avait retrouvé ses yeux de vingt ans. Tout se replaçait dans sa mémoire et venait à point. Sa parole retraçait les événements avec intensité; je m'empressai, aussitôt rentré, de confier au papier son récit. Il est reproduit dans le chapitre suivant tel qu'il me l'a raconté.

CHAPITRE V

CONSTANTINE.

1837. — Je débarque à Bône. — Route de Bône à Constantine. — Le pays des scorpions. — Le colonel Duvivier : archéologue et dompteur. — Les ruines romaines. — Le camp de Medjez-Amar. — Je suis pris d'une fièvre violente. — Une saignée intempestive. — Le général Danrémont. — Arrivée du duc de Nemours. — Les « crocodiles » et les faux héros de Juillet. — Le général Valée, le premier canonnier de l'Europe. — Un convoi monstre. — Froideur guindée du duc de Nemours. — Comment le colonel Combes comble un ravin. — Constantine. — Préparatifs de siège. — Fanfaronnades des Kabyles. — La pluie nous empêche de tirer. — Privations des troupes. — Un mulet affamé. — J'invente la « tente-abri ». — Les soldats meurent dans la boue. — Philanthropie du général Danrémont. — Il est coupé en deux par un boulet. — Impassibilité du duc de Nemours. — J'échange un cheval aveugle contre un borgne. — L'assaut de Constantine. — Superstition du grand Madier. — État d'âme des assiégeants. — La colonne Lamoricière à l'assaut. — La colonne Combes en avant! — Formidable explosion. — Horrible aspect des blessés. — Héroïsme de Combes. — Sa belle réponse au duc de Nemours : « Monseigneur, je suis mort! » — Je suis blessé et transporté à l'ambulance. — J'y retrouve le colonel Combes. — Affreux spectacle. — La cervelle d'un zouave. — Mort du colonel Combes. — Bizarre destinée de sa pierre tombale.

Évacuation des blessés et des cholériques. — Le dépôt de Medjez-Amar. — Pauvre Riollet! — A Dréan je couche pour la première fois dans un lit. — Insouciance des infirmiers. — Les ambulances de Bône. — Je suis rapatrié. — Épouvantable traversée. — Mort du général Pérégaux. — Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Arrivée à Toulon. — Un déjeuner avec l'oncle du banquier Joubert. — Triste état dans lequel je gagne Marseille. — Le lit de mon hôtesse. — Réconfortante hospitalité de mon oncle et de ma tante de Labau à Saint-Céré. — La brave « Miette ». — Ma passion naissante pour

Mlle de Lavaur. — Mes promenades à l' « Hôtel d'Hercule » en compagnie de mon oncle. — Ses souvenirs sur l'évasion de sir Sydney Smith. — Un contrat de mariage en ma faveur. — Mes visites au château de Gruniac.

Je pars pour Paris où je voisine avec Adolphe Marbot. — La famille de Marbot. — Le père de Marcellin et d'Adolphe Marbot précurseur de M. Schœlcher et de M. Bérenger. — Jacobin, il protège contre les fureurs de la foule un officier royaliste. — Sa générosité lui vaut la reconnaissance de ses ennemis. — Adolphe Marbot. — Un bon vivant sans le sou. — Un conteur à l'inspiration ardente. — Pourquoi il n'a pas laissé de *Mémoires*. — Aide de camp de Bernadotte, il joue un rôle important dans l'insurrection en Vendée sous le Consulat. — Ses aventures à travers le monde. — Ses exploits en Europe. — La bataille d'Eylau. — Une blessure bien gagnée. — En Espagne il est fait prisonnier par une bande de guerilleros. — Traitement barbare qu'on lui inflige. — Son ami Jean de Turenne. — Ils s'échappent grâce à la complicité d'un prêtre français et gagnent le Maroc. — La mauvaise foi des Anglais manque de causer leur perte. — Courageuse intervention du consul français, M. d'Ornano. — Marbot fait la campagne de Russie. — Il reçoit onze blessures à la bataille de Vitepsk. — Il est sauvé par un officier russe. — Envoyé prisonnier à Moscou, il s'y retrouve avec Octave de Ségur et le colonel de Saint-Marc. — Nous sommes tous envoyés à Saratow. — Marbot y trouve au nombre des prisonniers le célèbre mathématicien Poncelet. — Marbot, après sa captivité, se bat en Espagne. — Il est réintégré dans l'armée comme colonel au 14e de ligne. — Il épouse une riche veuve.

Les funérailles de Talleyrand. — Une vieille dame pas contente. — Souvenirs sur Talleyrand. — L'esprit du roi Louis-Philippe.

Je vais au Théâtre-Français. — Mlle Mars et ses amours. — Un dentiste peu flatteur. — Fantaisies du général de Brack. — La barbe des sapeurs.

Je termine ma convalescence à Bourbonne-les-Bains. — J'y rencontre Oudinot et ne puis satisfaire ma curiosité à l'égard de son « écumoire ».

Je rejoins mon régiment à Blidah. — Mes nouveaux chefs : le colonel Beaufort-Carotte et le lieutenant-colonel de Montréal. — Ses souvenirs sur Napoléon à Waterloo. — Nos passe-temps à Blidah. — Une gargote illustrée par Horace Vernet. — Un colon auquel manque le son des cloches. — Rentré en France, nous apprenons que la guerre a recommencé par la surprise de la garnison de Blidah. — Horrible supplice du capitaine de Grandchamps. — Son corps sert de billot aux Arabes.

Les troubles carlistes sur la frontière espagnole. — Le général Cabrera se réfugie en France avec ses bandes. — Je suis chargé de leur commandement. — Bizarre composition de mes nouvelles troupes. — Le

sinistre Moncel. — Un roman militaire. — Bruits de guerre. — Formation au camp de Saint-Omer de dix bataillons de chasseurs à pied. — Je demande à être nommé dans ce nouveau corps.

« De toutes les opérations de guerre, disait le maréchal Canrobert, l'assaut d'une place forte est de beaucoup la plus périlleuse. L'attaque est concentrée sur un seul point, la brèche, où les colonnes viennent s'engouffrer. La défense, au contraire, y fait converger tous les moyens de destruction des endroits les plus différents.

« J'ai pris part à deux assauts : Constantine et Zaatcha. Une troisième fois, à Malakoff, c'était encore mon tour d'y monter le premier. Mais j'avais dû, par ordre, abandonner le commandement de ma division, et Mac Mahon a eu la chance de prendre ma place et d'entrer à Malakoff.

« Au mois d'août 1837, je débarquai à Bône un matin, par un beau soleil, à l'endroit appelé le « Four à Chaux ». Le pays avait quelques vergers semblables à ceux de la Provence. A l'horizon, deux pointes de falaises se dessinaient dans le ciel.

« Nous entrâmes dans Bône, ville sale et malsaine où s'accumulaient des masses de troupes. Comme il faisait beau, les rues étroites étaient littéralement couvertes d'une couche de poussière noirâtre ; s'il eût plu, c'eût été une mer de boue.

« Le lendemain, nous longeâmes la Seybouse et nous couchâmes à Dréan, camp assez insignifiant. Cette marche nous fit passer à côté d'Hippone. Je profitai d'une halte pour aller contempler les ruines. Il ne restait plus rien de cette ville autrefois florissante. Des oliviers, des caroubiers s'élevaient tristement au milieu

de citernes abandonnées sur l'emplacement où fut jadis la métropole de saint Augustin. Le surlendemain, nous couchâmes à Netchmeya, le pays des scorpions par excellence. On ne pouvait pas soulever une pierre sans en découvrir trois ou quatre. On prétendait que leurs piqûres étaient mortelles; au fond, elles étaient peu graves. De là nous campâmes à Guelma, où était un camp commandé par le colonel Duvivier. Tout autour se trouvaient des ruines superbes, entre autres celles d'un théâtre romain presque intact.

« Duvivier était un officier de mérite s'il en fut. Autant il était brave et actif à la guerre, autant il s'adonnait avec goût à la science. Né au milieu de la Révolution, il avait reçu les prénoms de Franciade-Fleurus. Durant son séjour à l'École du génie de Metz, après sa sortie de l'École polytechnique, il passait ses nuits à travailler, et, dans la suite, il publia plusieurs traités d'épigraphie romaine. Quoique couvert de marques de petite vérole, il était, avec ses beaux yeux, ses traits réguliers et ses grandes moustaches, un superbe soldat. Il s'imposait autant par son caractère ascétique que par l'énergie qui se reflétait dans toute sa personne, et il frappait beaucoup l'imagination des soldats et surtout celle des jeunes officiers. Il fut un des premiers de l'armée française à parler couramment l'arabe. Mais il était quelque peu braque et trop convaincu de sa supériorité. Il était sans cesse habillé à l'arabe. Il avait trouvé le moyen, durant son commandement à Guelma, de faire des fouilles et de découvrir des inscriptions très intéressantes. Nous allâmes les visiter; il se fit notre cicerone avec beaucoup de grâce et nous intéressa par une conversation charmante. Le soir, nous dînâmes

dans une cantine improvisée; au milieu du repas, il nous présenta deux de ses élèves : un léopard et un chacal en liberté. Les deux animaux se mirent à jouer et à courir en tous sens autour de la table.

« Comme tous les officiers ne pouvaient se livrer à l'archéologie, Duvivier avait cherché à inventer quelques distractions pour atténuer l'ennui et chasser le spleen inhérent à la garnison de Guelma; il n'avait trouvé autre chose que le spectacle du chacal et du léopard.

« Nos camarades, dans ce pays perdu, étaient heureux de ce passe-temps renouvelé chaque soir.

« Après trois jours de marche, nous arrivâmes à Medjez-Amar, vaste camp construit sur une pente et où devait se réunir l'armée expéditionnaire, environ onze ou douze mille hommes, avec tout le matériel de siège.

« Durant cette marche, nous avions été surpris de la quantité de ruines romaines espacées sur notre chemin Entre autres, nous visitâmes à une halte des bains aux piscines de marbre admirablement conservées; tout à côté était une source bouillonnante d'eau chaude qui alimentait les larges bassins de marbre blanc. Tout autour un magnifique berceau de verdure faisait de cet endroit un lieu de repos délicieux. Un régiment en passant, m'a-t-on dit depuis, avait coupé tous ces arbrisseaux pour entretenir les feux de bivouac.

« Arrivés à Medjez-Amar, nous y établîmes notre camp. Il y avait peu de tentes, quelques-unes seulement pour l'état-major et pour les ambulances. Mais, grâce aux broussailles des environs et surtout à l'industrie du troupier français, notre camp devint une ville entièrement construite en verdure.

« J'avais été pris de fièvres violentes, et mes soldats

m'avaient arrangé une cahute avec des myrtes sauvages, véritable nid de feuillage où je passais, étendu, presque tout mon temps.

« Le colonel Combes, je vous l'ai dit, m'affectionnait d'une façon particulière; alors il était très affecté moralement et fort souffrant aussi. Son vieux père, colonel en retraite, était mort récemment, et il en avait eu un chagrin profond; de plus, il avait une ophtalmie dont il ne pouvait se guérir; il avait même pensé à demander sa retraite. Mais, à la nouvelle de l'expédition de Constantine, il s'était décidé à conduire encore au feu son régiment. Ayant appris ma maladie, il vint me voir souvent. Comme une fois il était accompagné du médecin-major, il prétendit, en présence de ce dernier, qu'il me fallait une saignée pour me remettre. « J'ai vu souvent de pareilles fièvres dans « mes campagnes, disait-il, et on les a toujours guéries « comme cela! »

« Le major n'avait pas l'air d'être de son avis, mais il insista de telle façon que l'Hippocrate militaire céda et m'ouvrit une veine du pied. Pas une goutte de sang ne sortit. Peut-être n'en avais-je plus!... Peut-être la fièvre intense l'empêchait-elle de s'écouler. En tout cas, quand je pense à cette saignée, je ne puis m'empêcher de rire : car il était drôle de voir le médecin obéir passivement à l'ordre du colonel pour une question de chirurgie.

« La saignée ne me guérit pas. La fièvre cependant me quitta pour quelque temps, mais elle me reprit dès les premières étapes sur Constantine et ne me quitta plus.

« Durant la journée, à Medjez-Amar, on travaillait

aux fortifications, on faisait quelquefois des razzias, et le soir on allait au *Café de la Gloire*.

« On était à la fin de septembre; toutes les troupes étaient maintenant réunies, et bientôt le général Danrémont arriva avec son état-major, le matériel de siège et l'artillerie. Enfin, on annonça le duc de Nemours. Le général Danrémont quitta le camp pour aller au-devant de lui.

« Le prince arriva quelques jours après dans une sorte de calèche traînée par des chevaux d'artillerie. Il était accompagné d'une quantité d'officiers d'état-major et d'étrangers, de ce que l'on appelle en termes militaires des « crocodiles ». Il y avait toute une collection de savants précédés par le bibliothécaire d'Alger, M. Berbruger, un colonel anglais, sir William Temple, un officier danois nommé Falb, deux Prussiens, un Bavarois, un Russe et un Saxon : un vrai effectif de parade pour une revue au Champ de Mars.

« Et puis il y avait aussi les amateurs : le prince de la Moskowa et Napoléon Bertrand.

« Tous deux étaient des héros de Juillet apocryphes.

« Le gouvernement de Louis-Philippe, pour récompenser les combattants des Trois Glorieuses, donna à un certain nombre d'entre eux des grades dans l'armée : les trois fils du maréchal Ney, le prince de la Moskowa, le duc d'Elchingen, Edgard Ney, et l'un des fils du général Bertrand, Napoléon Bertrand, — quoique aucun d'eux ne se fût montré sur les barricades, — furent, à cette même occasion, nommés officiers d'emblée. Les trois fils du maréchal Ney n'étaient même pas en France à ce moment; ils servaient dans l'armée suédoise et étaient à Stockholm. Bertrand était volontaire en Algérie.

« Le prince de la Moskowa fut nommé capitaine ; le duc d'Elchingen, lieutenant de cavalerie ; Edgard Ney, sous-lieutenant.

« C'est ainsi que nos deux amateurs se trouvaient militaires.

« On avait envoyé, pour commander l'artillerie, le général Valée, le premier canonnier de l'Europe. Il avait assisté, je crois, à une cinquantaine de sièges, et avait commandé en chef l'artillerie à plus de dix d'entre eux. Il était l'inventeur du matériel de 1825, qui devait encore servir en 1870. En 1811, il était général de division au siège de Tarragone, et Danrémont, actuellement son supérieur, y servait en qualité de capitaine. Le génie était également commandé par un vieux général de division de l'Empire, Rohaut de Fleury.

« Dans les premiers jours d'octobre, le gros de l'armée quitta le camp de Medjez-Amar. Les troupes étaient sous le commandement du duc de Nemours ; tout l'état-major général le suivait. Derrière, marchait le convoi, l'artillerie avec ses pièces de siège, ses mortiers, ses fourgons de munitions et une foule incommensurable de voitures portant des provisions de toute nature et indispensables dans le pays que nous allions traverser. Je ne sais pas au juste combien il y avait de chariots. Mais c'était certainement une file de voitures interminable ; les troupiers l'appelaient le « convoi monstre ».

« Au départ, le duc de Nemours était sur son cheval, l'air raide, et regardait défiler un bataillon de légionnaires. Un soldat, sortant des rangs, s'approcha du prince et lui dit : « Pouvez-vous me donner du « pain ? — Je n'en ai pas plus que vous », répondit le

duc, avec un calme guindé qui cachait sans doute une grande timidité. Mais ce tableau me frappa, tant par le débraillé de la tenue du soldat que par la froideur de la réponse. Le duc d'Orléans, lui, aurait trouvé un mot.

« L'arrière-garde, dont je faisais partie, quitta Medjez-Amar et suivit le convoi sous la conduite du colonel Combes. Nous avions pour mission de protéger les voitures et de ramasser les éclopés.

« Le terrain était montueux et raviné ; bientôt la grosse artillerie rencontra de tels obstacles qu'elle eut grand'-peine à avancer. Nous aidions sa marche en poussant aux roues. Il y avait quelquefois des ravines où il fallait pratiquer des rampes ; l'une d'elles, plus profonde, avec des berges à pic, arrêta net le convoi des lourdes pièces de siège. C'était à l'endroit appelé « Montée de la Dixième », en souvenir de la dixième légion romaine qui avait longtemps campé en ce lieu. On ne savait comment on allait faire. Le colonel Combes arrive au galop; il fait former les faisceaux à deux bataillons, puis sautant à bas de son cheval : « Faites tous comme « moi ! » s'écrie-t-il.

« Et prenant dans le pan de sa capote tout ce qu'il pouvait y faire tenir de pierres, il vient vider sa charge dans le ravin en face de la première voiture : les soldats l'imitent à l'envi et exécutent à plusieurs reprises cette petite manœuvre. En peu de temps, la ravine, profonde de plusieurs mètres, est comblée sur une largeur suffisante : un passage surgit, et, solidifié par le génie, il permet de reprendre la marche en avant. Cet incident peut servir d'exemple du prompt et rapide parti à tirer, à la guerre, de la réunion du travail indi-

viduel de nombreux soldats, et surtout de l'esprit d'invention et de la rapidité de jugement d'un chef.

« Jusqu'à Constantine, aucun autre incident à signaler. Il pleuvait, le ciel était gris et le pays désert. Quelquefois, au loin, dans la plaine immense, une meule en feu nous indiquait qu'Achmet avait donné l'ordre de tout détruire sur notre passage.

« Durant le dernier jour de marche, nous avions serré sur la tête de colonne et nous nous trouvions seulement à trois ou quatre heures de marche du gros de l'armée, poussant devant nous les voitures. Vers trois heures du soir, nous arrivâmes au sommet d'un monticule couronné par une grande tour carrée construite par les Romains, dans une architecture élégante.

« Tout d'un coup, grâce à une éclaircie, comme à travers un prisme lumineux, nous aperçûmes Constantine à deux lieues devant nous.

« C'est la fin de nos marches et de nos privations; aussi nous laissons-nous aller à un mouvement d'enthousiasme, et, semblables à nos camarades apercevant Moscou de la *Butte aux moineaux,* nous nous mettons à crier en battant des mains et en agitant nos képis : « Constantine! Constantine! »

« Le soir, nous couchions dans un ravin, au pied du plateau de Mansourah qui domine la ville. Le lendemain, à l'aube, nous franchîmes le ravin et nous vînmes nous ranger en bataille, en arrière des troupes d'avant-garde. Le convoi prenait place entre nos deux lignes.

« L'état-major, arrêté sur le point le plus élevé, examinait avec des longues-vues les défenses de la ville. Plusieurs officiers de notre brigade avaient fait partie de la première expédition, et l'un d'eux se tenait à

côté du colonel Combes et lui servait de cicerone.

« Plus près de nous, le duc de Nemours examinait aussi la place : il était accompagné de ses officiers d'ordonnance, au nombre desquels se trouvait le prince de la Moskova, couvert d'une peau de bête à longs poils qui le faisait ressembler à un ours. Je l'entendis distinctement dire : « C'est la ville du diable. »

« Et en effet, sous la pluie qui avait commencé à retomber de plus belle, Constantine, perchée comme un nid d'aigle sur des rochers noirs, nous semblait toute grise; ses maisons resserrées, aux toits bas et aux fenêtres en meurtrières, étaient seulement interrompues par des bouquets de cyprès qui lui donnaient un aspect plus sombre encore. Seuls des minarets blancs et quelques vastes bâtiments de pierre faisaient des taches claires. Aux deux portes de la ville flottaient deux drapeaux rouges, et les remparts étaient couverts d'une foule de combattants, de femmes et d'enfants, dont les invectives ne parvenaient pas distinctement jusqu'à nous.

« Bientôt, d'ailleurs, ce ne fut plus par des injures, mais à coups de canon que les Arabes accueillirent notre présence. Cependant, le général Danrémont restait pensif et ne donnait pas d'ordre. Vers le soir seulement, on décida d'établir des batteries sur le plateau, de façon à prendre à revers les défenses de la ville. Car entre le plateau de Mansourah et Constantine étaient de gigantesques ravins taillés à vif dans le roc. Ils bordaient la ville comme un fossé et la rendaient inaccessible. Plus à gauche, au contraire, le plateau de Koudiat-Ati, séparé du Mansourah par une double rivière, s'étendait en pente douce par une langue étroite

de terrain jusqu'aux murs de la ville ; c'était le seul endroit par où elle fût abordable.

« La 1re division de l'armée devait rester sur le Mansourah, et nous, nous reçûmes l'ordre de passer sur le Koudiat-Ati, où nous devions approcher la place.

« L'infanterie d'Achmet-Bey était dans la ville sous les ordres de son lieutenant Ben-Aïssa. Le bey, au contraire, en était sorti et tenait la campagne avec sa cavalerie, prêt à venir au secours des assiégés, à nous harceler sans cesse et à nous enserrer nous-mêmes dans notre propre camp.

« Une partie de notre brigade eut comme mission de surveiller la cavalerie, de la tenir éloignée et de prévenir ses attaques.

« Le soir même, nous descendîmes du Mansourah, et nous franchîmes le Bou-Merzoug et le Rummel ; puis nous nous efforçâmes de franchir le revers presque à pic qui conduit au Koudiat-Ati. En tête marchaient les généraux : mais à peine l'état-major a-t-il escaladé cette rampe, qu'un coup de canon part et qu'un boulet vient couper en deux un officier d'ordonnance. A cette même place, d'après les dires de quelques soldats qui avaient assisté à la première expédition, un sergent avait été tué en tête de colonne, lorsqu'on avait cherché à occuper cette position l'année précédente.

« Le soir, nous campâmes sur le Koudiat-Ati, et chaque jour, jusqu'à l'assaut, nous eûmes affaire avec les Arabes, tantôt en arrière du camp avec la cavalerie d'Achmet, tantôt en avant pour repousser les sorties de la garnison.

« Les Kabyles qui la composaient vinrent quelquefois, avec une bravoure incroyable, sur nos baïonnettes

se faire larder de coups. Car nous ne pouvions nous servir de nos fusils, tant la poudre était mouillée par la pluie.

« Cette inondation perpétuelle permettait aussi aux défenseurs de la place des fanfaronnades qui leur eussent coûté cher si nous avions pu tirer. Un jour, entre autres, un chef arabe arriva devant nos grand'-gardes suivi de son monde; il s'arrêta à une portée de fusil et, semblant nous narguer, il se promena devant le camp, en tenant d'une main son drapeau et en agitant de l'autre un chapeau de paille orné de plumes d'autruche : par un temps sec, il eût été une admirable cible pour un bon tireur.

« Les combats étaient peu de chose : les privations étaient bien pires. Chevaux et mulets tombaient par centaines. Un jour, un de ces mercantis comme il y en a toujours à la suite des armées entra dans le parc de l'artillerie coiffé d'un chapeau de paille à larges bords. A sa vue, un mulet affamé tira sur sa longe, s'échappa et se précipita, avec des hennissements de joie, sur le couvre-chef du malheureux et le dévora en un clin d'œil.

« Le choléra et la dysenterie commencaient d'ailleurs leurs ravages.

« Dès le début de l'expédition, les hommes avaient reçu l'ordre, étant donnée la nature du pays, de mettre chacun un fagot de bois sur son sac; de plus, officiers et soldats devaient s'armer d'une longue trique remplissant l'office d'un bâton pour la marche et d'une bûche de Noël pour la halte. Mais, en arrivant à Constantine, fagots et bûches étaient brûlés. Privés de combustible pour allumer leur feu, sans abri, les hommes se nour-

rissaient de biscuit souvent avarié; on n'avait point encore de tentes : officiers et soldats ne possédaient, en fait d'objet de campement, qu'une unique couverture de laine roulée sur les sacs.

« Le camp de l'armée française fut bientôt transformé en une mer de boue; les nuits y étaient épouvantables.

« Le 11 seulement, il y eut une éclaircie, et le soleil se montra. Aussitôt les bivouacs se transformèrent en de vastes blanchisseries. Les zouaves y tendirent leurs turbans, les fantassins leurs chemises et leurs couvertures, dans l'espoir que de bienfaisants rayons sécheraient un peu l'eau dont les effets étaient imprégnés. Mais le beau temps fut de courte durée; le soir, la pluie retombait de plus belle.

« Je m'étais associé avec mon camarade Levassor-Sorval pour faire ménage à deux. Notre premier soin avait été de coudre ensemble nos couvertures et de les fixer au-dessus du sol par deux piquets : nous couchâmes sous cette tente primitive. Toute l'armée en fit autant. De ce moment date l'usage de la tente-abri, encore en vigueur en Algérie et dans les colonies. Elle devint réglementaire, après avoir été un objet de fantaisie et encore plus d'utilité au siège de Constantine.

« Une nuit, nous étions couchés, blottis dans nos manteaux et serrés l'un contre l'autre, lorsque nous fûmes réveillés par les cris d'un malheureux soldat, couché comme nous dans l'eau et la boue. Il n'avait plus la force de se lever. « Oh! ma mère, disait le « moribond, si tu savais dans quel état on a mis ton « enfant! » Et il accompagnait ces paroles de plaintes et de cris ininterrompus.

« Nous nous consultâmes. Que faire? Il nous était impossible d'apporter le moindre soulagement à ce misérable. D'ailleurs, les cris cessèrent bientôt. Il était mort!

« Le lendemain, quand sonna la diane, il ne fut pas le seul à rester couché. Chaque bivouac était jalonné de cadavres de soldats morts de froid, de misères, de privations et de maladies.

« Les camarades enlevaient les corps et les enterraient. Je vis, entre autres, deux grenadiers de mon régiment porter un mort dans un marabout où se trouvait, à ras du sol, une excavation basse, mais assez large.

« Je fis aussitôt retirer le cadavre de ce tombeau et j'ordonnai de le mettre en terre; puis, craignant qu'il ne restât dans le trou quelque miasme morbide, je le fis remplir d'herbes et j'y mis le feu. Après cette purification sommaire, je plaçai mon bagage et celui de mon camarade dans cette chambre improvisée. Nous y étions au moins à l'abri de la pluie.

« J'eus l'occasion de voir le général en chef, la veille du jour où il fut tué. Il fit demander par l'aide-major de tranchée, Letellier-Valazé, l'adjudant-major de service aux grand'gardes. C'était moi. Je me rendis à sa tente. Il portait un grand chapeau de général et une longue redingote brune qui lui tombait jusqu'aux pieds; on eût dit une robe de chambre. Ce costume accentuait encore sa tendance à l'obésité. Je le trouvai fort irrité : « C'est vous, monsieur, qui étiez adjudant-major de « service hier au soir? — Oui, mon général. — Eh « bien! vous avez joliment mal installé vos grand'gardes. « Vous voyez les débris de ce feu? Eh bien! j'étais assis « à côté, hier au soir; deux balles sont venues disperser

« ces braises et nous couvrir de cendres! Elles auraient « pu tout aussi bien m'attraper. — Mais c'est de votre « faute, mon général, répondis-je. Il y a, dans le Rum- « mel, une petite île; je voulais y mettre un poste; « mais auparavant je vous ai fait prévenir que les « hommes auraient à entrer dans l'eau jusqu'au cou « pour y arriver. Vous m'avez fait répondre qu'il valait « mieux alors ne pas occuper l'île. Or, tous les soirs, « les Arabes s'y glissent et tiraillent contre le camp; « voilà pourquoi vous recevez des balles. »

« — C'est bien! Je ne m'en inquiéterai plus, ajouta- « t-il. J'aime mieux être exposé aux coups de quelques « maraudeurs que de faire mouiller toute une nuit « de braves soldats. »

« Le général Danrémont était un homme déjà fatigué; sa valeur venait surtout de son chef d'état-major, le général Perregaux, un officier de grand mérite.

« Le 12 octobre, au matin, j'étais avec le colonel Combes au milieu des tirailleurs occupés à repousser les cavaliers d'Achmet, lorsqu'un officier d'état-major accourut nous annoncer la mort du général en chef. Il venait d'être coupé en deux par un boulet au moment où il visitait les travaux d'approche. Cette nouvelle ne produisit pas grande impression.

« La confiance dans le général en chef était ébranlée, et sa mort fut vue avec indifférence par les uns, et par les autres considérée comme une condition de succès. La perte de son chef d'état-major, le général Perregaux, mortellement atteint au même moment d'une balle à la tête, produisit une tout autre émotion.

« J'ai souvent entendu dire depuis que si le général Danrémont n'avait pas été tué, Constantine n'aurait pas

été prise. Cette opinion est injuste. Le général, assurait-on, avait des instructions secrètes pour démanteler la place et l'abandonner si on parvenait à la prendre. On m'a assuré aussi depuis qu'il avait été question parmi les chefs, la veille de sa mort, de renoncer encore cette fois à la prise de la ville et de battre en retraite sur la côte. La chose a pu être discutée, mais le général Danrémont avait dû s'opposer à toute proposition de reculade.

« Lorsqu'il fut tué, le duc de Nemours était à ses côtés, et les assistants furent frappés de l'impassibilité du prince. Encore jeune homme, grand, mince, fluet, compassé, il avait une telle timidité qu'il ne trouva ni un mot, ni un geste gracieux en cette circonstance ; de toutes parts on fit des rapprochements entre sa froideur et son flegme et l'aménité si séduisante de son frère, le duc d'Orléans.

« La veille de l'assaut, j'eus un ordre à porter : je fais venir mon cheval. C'était un animal rétif que je n'aimais pas beaucoup monter. J'avais déjà un pied dans l'étrier, lorsqu'un boulet lui enlève la figure. Il n'en fallait pas davantage pour le corriger à jamais de ses vices; du coup, il tomba à droite et moi à gauche dans un tas de boue. Au fond, je n'étais pas fâché d'être délivré de cette bête dangereuse.

« Dans les premiers temps où je le montais, il avait failli être cause de ma mort. Je passais au milieu d'un troupeau de porcs dans les environs d'Oran. Cet animal avait pris peur. s'était cabré et m'avait jeté à terre. J'eus le poignet et le pied foulés, et le crâne fendu. Certes j'aurais dû mourir vingt fois de ces blessures. Je n'ai dû mon salut qu'à la dureté de mes os et surtout de ma tête !

« Après l'assaut, on me donna un cheval provenant des écuries du bey Achmet. J'étais blessé alors et incapable de me servir de longtemps de cette nouvelle monture ; aussi je la vendis immédiatement à un camarade pour quatre cents francs. C'était une rosse.

« L'assaut de Constantine fut fixé au lendemain vendredi 13 octobre. Un vendredi et un treize ; cela prouve au moins que nous n'étions pas superstitieux.

« Trois colonnes furent formées : la première était sous les ordres de Lamoricière ; la seconde, dont faisait partie le 47e, était commandée par le colonel Combes ; la troisième, sous les ordres du colonel Corbin.

« Il ne pleuvait pas cette nuit-là. A quatre heures du matin, nous réunîmes les trois cents hommes de la deuxième colonne, puis, avant l'aube, nous arrivâmes à la place d'armes, à droite de la batterie de brèche. Les troupes se formèrent par sections et s'arrêtèrent. Le silence le plus profond régnait. Nous distinguâmes d'abord les pièces de l'épaulement et leurs servants, puis, tout au fond, le général Valée, avec son état-major et les officiers étrangers qui l'entouraient.

« Devant nous, un peu sur la gauche, nous aperçûmes vaguement, dans l'ombre et le brouillard, les zouaves de Lamoricière couchés à terre. Leurs compagnies alignées apparaissaient sur le sol comme des files de cadavres.

« Le colonel Combes, toujours souriant, répéta à plusieurs reprises : « Décidément, nous ne sommes pas « superstitieux : un vendredi, un treize et une année « impaire... C'est trop tenter le sort ! »

« A côté de moi, en tête du 47e, était ce grand Madier, capitaine de grenadiers, l'ancien garde d'hon-

neur de 1813, le plus ancien des capitaines : il l'était depuis 1815. . vingt-deux ans ! C'était un brave homme, mais nerveux et sensible comme une femme. Cette nuit-là, il était tout à fait maussade. Comme un soldat l'avait frôlé sans le vouloir, en exécutant un mouvement, il se retourna d'un air courroucé : « Sacristi ! dit-« il, animal ! Tu ne peux donc pas me laisser tran-« quille ! Tu vas me f..... la guigne : je suis sûr d'être « tué. »

« Et, en effet, il fut tué sur la brèche quelques instants après. Plus tard, entre nous, nous nous sommes toujours rappelé ses paroles. S'il avait survécu, nous n'y aurions jamais pensé.

« Les épaulements de la batterie rendaient notre masse invisible à la place. Nous attendions avec une profonde émotion le signal de l'assaut.

« A ce moment solennel nous étions tous, officiers et soldats, plongés dans le recueillement. A peine échangions-nous entre nous quelques paroles à voix basse. Les officiers étaient animés d'un sentiment ambitieux : l'espoir d'une croix ou d'un grade à conquérir. Les soldats, plus calmes, n'attendaient aucune récompense : leur insouciance ordinaire, même au devant de la mort, ne les abandonnait pas. Le besoin de l'inconnu les attirait; peut-être aussi agissaient-ils par courage instinctif ou par amour d'une gloire obscure, par désir d'acquérir le renom de brave dans le petit cercle de l'escouade ou de la compagnie, peut-être même par crainte de la moquerie des camarades.

« Bien souvent depuis j'ai réfléchi à cela, et j'ai eu maintes fois l'occasion d'en parler à des soldats : eux-mêmes ne se rendaient pas compte de leurs propres

sentiments. L'honneur et le devoir sont les deux seuls mobiles à entraîner les hommes à la mort, car il n'existe là aucun motif d'intérêt.

« Nous étions sûrs d'emporter la ville. Mais nous savions aussi que bon nombre d'entre nous resteraient sur le carreau, et les longs instants d'attente dans la tranchée semblaient faits pour nous permettre de nous livrer à de sérieuses réflexions.

« J'étais violemment ému; mon cœur battait très fort, et ce fut pour moi un véritable soulagement d'entendre retentir huit formidables coups de canon, tirés sur l'ordre du général Valée. Les boulets, en tombant sur les débris de la brèche, soulevaient des flots de poussière et nous cachaient.

« Le duc de Nemours, à ce signal, appelle Lamoricière et lui donne l'ordre de partir. Lamoricière agite son sabre, et au commandement de « En avant! » tous les zouaves s'élancent derrière lui d'un seul bond. A côté de lui court un capitaine de son régiment, nommé Garderins de Boisse, coiffé comme lui de la chechia; il agite un drapeau fait d'une chemise, d'une ceinture et d'un pantalon rouge. C'est l'étendard qu'il veut le premier planter sur la brèche. Puis je vois Charles Levaillant, armé d'un petit fusil de chasse à deux coups, puis toute la colonne : elle s'engouffre dans les nuages de fumée et de poussière soulevés par les coups de canon. Ce voile épais empêche les Arabes surpris de distinguer les assaillants; aussi leurs coups sont-ils mal assurés.

« Moi, je m'approche du parapet, je me mets sur un gabion pour mieux voir, mais je ne distingue rien.

« Alors le duc de Nemours se retourne et fait signe

au colonel Combes; notre tour de marcher est venu.

« Quoique le colonel eût plus de cinquante ans, il s'élance au pas de course!

« Jusqu'à la brèche, où nous parvenons en un clin d'œil, nos pertes sont insignifiantes. Au moment d'y pénétrer, la batterie de tambours du régiment s'arrête, se place de côté au pied du talus, à l'abri d'une muraille, et bat la charge. La pente à gravir est inégale, et le terrain glisse sous les pieds. Nous nous aidons des mains et nous montons. J'enjambe les cadavres de deux soldats du génie, dont l'un, horriblement roux, a les yeux tout grands ouverts et semble me dévisager.

« Quand nous arrivons au haut, nous sommes au milieu d'un amas de décombres. D'énormes ballots de laine à couverture rayée de bleu comme des matelas barrent le passage en tous sens. Autour de nous, ce ne sont que maisons éventrées où l'on pénètre par des brèches, mais d'où l'on ne peut sortir; d'un vaste bâtiment, à droite, partent sans cesse des coups de fusil. De tous côtés, les zouaves et les soldats du 2e léger luttent contre des murailles sans trouver l'issue tant cherchée. Beaucoup d'entre eux sont tués ou blessés. La crête et surtout les maisons à l'entour sont remplies de monde, et l'on s'y bat à coups de fusil, de baïonnette ou de yatagan. Les deux colonnes sont serrées dans un espace étroit, cherchant à pénétrer, et de tous les toits, de toutes les caves part une fusillade meurtrière pour nous. Le désordre était aussi grand que le désir de vaincre. Des cris de : « Vive la France! vive le Roi! » partaient de toutes les bouches, et cependant on piétinait sur place.

« Un zouave indique au colonel Combes une maison,

juste en face de la brèche où est entré Lamoricière. Nous y allons. Un pan de muraille s'écroule devant nous sans nous blesser. A ce moment, une explosion formidable se fait entendre, suivie de toute une série d'explosions moindres. Une obscurité presque complète suit immédiatement, et il nous arrive des éclats de bois, de pierres, ainsi que des flots de poussière

« De suite le colonel sort de la maison et revient à la brèche où je l'accompagne.

« La fumée et la poussière sont telles qu'on ne voit plus rien. Quand elles se dissipent, les premiers êtres que je distingue sont des blessés, des hommes brûlés, aux paupières tuméfiées, qui hurlent de douleur, étendant les mains en avant, sans savoir où ils vont.

« Ces malheureux sont des soldats du génie dont les sacs de poudre ont fait explosion. Leurs vêtements sont en feu, et on entend encore à chaque instant éclater des cartouchières. Je reconnais parmi les blessés Le Flô et Répond, ayant tous deux les mains calcinées. Tous croient la ville minée, et ceux qui ont pénétré dans les maisons reviennent en arrière. Les hommes restés sur la brèche, voyant les hideuses blessures des blessés, sont, eux aussi, sur le point de s'arrêter ou même de redescendre.

« Dans ce moment critique où la moindre hésitation peut être le signal de la défaite, le colonel Combes, déjà blessé, se précipite dans la fumée, l'épée haute, criant : « En avant ! En avant ! » Les officiers le suivent. Chacun répète le cri de : « En avant ! » Les hésitants reprennent courage, et, au lieu de faire demi-tour en arrière, ils marchent de nouveau sur la ville, et le combat recommence.

« Bientôt le colonel Combes a rejoint Lamoricière, qui, lui aussi, est aveuglé et horriblement brûlé aux mains et à la figure. Un clairon de zouaves le conduit. Combes va à lui; ils causent. Lamoricière lui donne quelques détails sur l'explosion et surtout lui indique la grand'rue de la ville, la rue du Bazar, dont on a enfin trouvé l'entrée. Les Turcs sont là, embusqués derrière les fenêtres et les auvents des boutiques, sur les toits et dans les caves, et ils font un feu d'enfer sur les assaillants.

« Le colonel Combes donne l'ordre d'attaquer à revers les maisons à droite et à gauche de la rue, et lui se prépare à y entrer de vive force avec sa colonne.

« A ce moment il m'appelle et me dit : « Allez « retrouver le duc de Nemours; dites-lui que l'explosion « n'a pas arrêté la marche des colonnes, que la grand'- « rue est trouvée; on l'attaque de face, par devant et « par derrière, et tout va bien maintenant. Mais qu'il « envoie des sapeurs avec des outils et surtout des « échelles. »

« Je sors des décombres où je suis; j'arrive sur la brèche où les corps sont littéralement entassés. Sur la droite, les Turcs, toujours embusqués dans leur caserne, font un feu épouvantable. Tout d'un coup, je sens ma jambe comme prise dans un étau; je m'arrête, je tombe; j'éprouve une douleur intense au genou; une balle vient de me trouer la jambe.

« Je me relève néanmoins et j'arrive, m'aidant des mains, me traînant à trois pattes, jusqu'à la batterie où se trouve le duc de Nemours. Je lui répète les paroles du colonel Combes : il appelle une section de sapeurs et lui donne l'ordre de partir au pas de course.

Je vois le détachement s'ébranler, puis je me sens défaillir, je perds connaissance et je me retrouve à l'ambulance, où l'on m'a placé à côté du colonel Combes, car depuis que je l'ai quitté il a été mortellement blessé.

« Il a passé le commandement au colonel Corbin, puis, après s'être assuré de la réussite complète des mouvements prescrits, il s'est retiré droit, raide comme un cadavre qui marcherait. Il a regagné la batterie de la brèche, et exposé les péripéties de l'assaut au duc de Nemours, et comme celui-ci lui dit : « Mais vous « êtes blessé, colonel. — Non, monseigneur, répondit-« il, je suis mort. »

« L'ambulance où l'on m'avait amené avait été établie sous une tente au plateau de Koudiat-Ati. Là, le docteur Baudens nettoya ma blessure ; la balle n'y était pas restée ; mais il en retira des parties de mon pantalon et du cuir de ma botte. Le soir, on nous transporta sur des civières dans la maison de Ben-Aïssa, à l'intérieur de la ville. Nous étions trois dans la pièce où l'on nous déposa. Le colonel Combes était sur une sorte de lit plus élevé; les autres officiers par terre sur des tapis et des divans trouvés dans le palais du bey.

« La maison de Ben-Aïssa, où se trouvaient un grand nombre de blessés, était composée de quantités de petites pièces communiquant entre elles, sans portes, ni portières, ni rideaux.

« Médecins et chirurgiens ou blessés passaient continuellement sous nos yeux. Durant la première nuit et le lendemain, nous entendions les cris poussés par les malheureux que l'on amputait, car on n'employait

point le chloroforme alors ; et puis c'était le délire horrible de ceux qui avaient été brûlés par l'explosion! Plusieurs étaient dans un état de surexcitation violente et arrachaient leurs appareils.

« Un zouave, entre autres, me fit une impression horrible : son crâne complètement enlevé laissait voir la cervelle, et il avait, en outre, le poignet arraché : il se traînait à travers les salles, délirant, poussant des cris affreux, se heurtant aux murs, se roulant à terre et déchirant ses pansements. Il mit quarante-huit heures à mourir dans des convulsions effrayantes.

« Je laisse à penser si, avec mes fièvres qui ne me quittaient plus et l'épuisement par suite de la perte de sang, j'avais des idées noires.

« Je me suis toujours souvenu de cette nuit de souffrance, et, dans mes grands commandements, j'ai contribué, autant que je l'ai pu, au bien-être et aux soins des blessés.

« Le colonel Combes était à l'agonie. Le général Valée et le duc de Nemours vinrent le voir, et, tout en leur adressant ses adieux, il me montra couché à ses côtés : « Je vous recommande celui-là, leur dit-il ; « c'est un officier de mérite, il faut l'avancer. »

« Combes mourut le soir même. Il était fort calme et ne remuait pas, nous ne nous aperçûmes point tout d'abord de sa mort ; quand l'infirmier vint pour l'examiner, il nous en prévint.

« Plusieurs heures après, ses traits réguliers ne trahissaient aucune souffrance, et sa figure couleur de cire était magnifique. Il portait encore sa petite calotte de soie noire, car il ne la quittait jamais, même sous son képi.

« Il aurait été général le lendemain. C'était un homme supérieur, et il eût joué un rôle considérable. Sa mort produisit sur le régiment une émotion profonde. Les soldats creusèrent de leurs mains une tombe au bas de la brèche sur laquelle flottait, depuis la prise de la ville, le drapeau du 47e

« On avait découvert dans les ruines romaines une grande dalle de marbre blanc ; les soldats la déposèrent sur le tombeau, et l'un d'eux y grava ces mots : « Au colonel Combes, le 47e régiment d'infanterie de « ligne. »

« Lorsqu'en 1847, nommé colonel, je pris le commandement du 2e de ligne, à Batna, je passai par Constantine et j'allai voir la plaque de marbre : je ne la retrouvai point. Je cours alors chez le général Herbillon et je lui demande où est la plaque. Il l'ignore ; il ignorait même qu'elle eût jamais existé. Mais, de suite, il ordonne de la rechercher, et on finit par la retrouver dans un bain mauresque où elle servait de lit de repos. On massait les baigneurs sur la pierre tombale du colonel Combes à Constantine ! Le général Herbillon la fit remettre en place. Elle y est toujours, je l'espère !

« L'assaut nous avait coûté cher. Dans ma colonne, sur sept officiers, six étaient revenus sur des civières ; quatre en moururent. Seul Bedeau ne fut pas touché.

« On enterra le général de Caraman, le commandant de Serigny et le commandant du génie Vieux, un géant, héros de Waterloo. Il y avait enfoncé d'un coup d'épaule la grande porte de la ferme d'Hougoumont, opiniâtrément défendue par les Anglais.

« Aussitôt Constantine prise, on s'occupa de l'éva-

cuation des blessés, des fiévreux et des cholériques. On forma un long convoi de tous les malades ; j'en faisais partie avec un de mes collègues, le capitaine Riollet On nous mit dans une voiture en osier, dite voiture Masson. Nous étions étendus sur une sangle, et quatre hommes et un caporal étaient spécialement préposés à notre surveillance. Ma blessure me faisait beaucoup souffrir, mais la fièvre m'avait tellement affaibli que je restais insensible aux cahotements de notre voiture non suspendue.

« Le premier soir nous arrivâmes à Medjez-Amar. C'était le dépôt pour les cholériques. Les hommes y mouraient comme des mouches.

« On voulut faire pénétrer notre voiture dans la redoute ; mais à l'entrée, je me sentis pris à la gorge par une odeur cadavérique d'une répugnance épouvantable, et j'ordonnai à mon escorte de faire rebrousser chemin à la carriole, préférant coucher en dehors de ce cimetière. Mon compagnon de voyage avait le choléra ; il mourut dans la nuit. Il puait horriblement, et, comme je craignais la contagion, je le fis enterrer sur le bord de la route, la tête tournée vers la France. Je croyais remplir un pieux devoir en plaçant mon malheureux camarade de façon que son regard, s'il n'eût pas été éteint, eût pu distinguer encore à travers l'espace le sol de la patrie !

« Pauvre Riollet ! Il était venu mourir très loin de son Paris qu'il aimait tant. Né dans le faubourg Montmartre où il avait été élevé, il avait parfois, malgré son esprit de gavroche, d'étranges naïvetés pour ce qui était étranger au régiment ou à la rue. Dans une marche à travers les plaines de Flandre couvertes de

colza en fleur : « Sont-ils drôles, ces Flamands, di-« sait-il, de ne trouver à cultiver qu'une seule fleur « pour faire des bouquets ! » Après avoir échappé aux boulets de Friedland, de Wagram, de Vitoria et de Waterloo, il mourait du choléra, dans ce désert d'Afrique, à la porte même de l'hôpital où, comme moi, il n'avait pas voulu entrer !

« La nuit suivante, nous arrivâmes à Dréan, où se trouvait un hôpital un peu mieux organisé. Il y avait même des lits ; pour la première fois depuis ma blessure, je me trouvai dans des draps. Nous étions plusieurs officiers, dont quelques-uns très gravement malades. Nous appelâmes à plusieurs reprises le soir et la nuit pour avoir de l'eau à boire. Les infirmiers buvaient du vin à quelque distance de nous, ils ne se dérangèrent pas ; nous eûmes beau les menacer, rien n'y fit. J'en vins à jeter ma béquille à la tête de l'un d'eux. Mon coup était trop peu assuré, étant donné mon état de faiblesse, et j'en fus pour ma peine. Comme les infirmiers nous savaient en trop triste état pour nous lever et aller les forcer à nous obéir, ils ne bougèrent pas. J'étais outré, mais que faire ?

« Le lendemain, nous repartîmes pour Bône. Les ambulances de cette ville, ou plutôt les charniers que l'on qualifiait de ce nom, regorgeaient de cholériques et de typhiques.

« Rien n'était horrible comme la vue de ces hôpitaux. Sous de longs hangars, de la paille hachée sur le sol servait de lit de camp. Les soldats étaient étendus là, mêlés les uns aux autres, des blessés côte à côte avec des cholériques, des typhiques ou des dysentériques sans médicaments. Les Chambres refusaient les fonds

pour les hôpitaux militaires ; elles trouvaient cette dépense inutile !

« Le duc d'Orléans, visitant un jour ces tristes repaires de morts, fut indigné de l'abandon auquel étaient condamnés ces malheureux Comme il demandait aux hommes couchés dans un de ces bouges : « Mais que faites-vous donc ici ? — Nous mourons, monseigneur ! »

« Aucun rapport du prince ne pouvait être plus éloquent que cette parole, expression éclatante de vérité.

« Je voulus échapper le plus vite possible à ce séjour néfaste, et j'obtins d'être rapatrié à Toulon par le premier bateau en partance.

« En attendant, je logeai dans une auberge située sur le chemin conduisant de l'hôpital au cimetière. Durant les quarante-huit heures de mon séjour à Bône, ce fut une vraie procession de morts ; spectacle peu récréant pour un homme mal portant.

« Enfin, je m'embarquai sur un transport où étaient déjà le général Perregaux, mortellement blessé d'une balle au front, et le capitaine du génie de Béville, depuis lors général de division. Notre traversée fut épouvantable. Nous dûmes relâcher par nécessité à Cagliari, appelée avec raison *la ville aux cloches,* tant y sont nombreux les carillons marquant les heures.

« Le général Perregaux mourut en vue de cette ville. On descendit son corps à terre et on l'ensevelit à l'extrémité d'un bastion battu par la mer. On mit au-dessus de sa tombe une croix gigantesque : le voyageur l'aperçoit de la haute mer quand, en quittant l'Afrique, il arrive en vue de l'île de Sardaigne.

« Je reçus dans cette ville l'avis de ma nomination de chevalier de la Légion d'honneur.

« Nous n'étions pas sortis du port que la mer, un instant apaisée, devint encore furieuse et nous jeta sur un banc de sable. Nous eûmes beaucoup de peine à nous déséchouer, et nous arrivâmes à Toulon en piteux état. Cette traversée avait encore aggravé mon état, et je fus fort heureux de retrouver la terre de France.

« Sur le bateau se trouvait aussi un officier d'administration nommé Joubert — l'oncle d'Edmond Joubert, le banquier bien connu. Il connaissait à Toulon un petit restaurateur où se débitait un certain vin de Cahors très réputé, et il m'invita à y déjeuner. J'acceptai avec joie cette offre, car les privations et l'épuisement m'avaient rendu plus malade que le coup de feu reçu à la jambe. Du reste, en ma qualité d'enfant du Lot, je connaissais et j'appréciais particulièrement le vin de Cahors.

« A peine à terre, je me rendis avec Joubert au cabaret ; mais, loin de me remonter, le déjeuner et le vin de Cahors me produisirent un effet contraire à celui que j'avais espéré. Depuis longtemps je ne mangeais presque plus et ne buvais que de l'eau saumâtre de l'Algérie. Il en résulta une aggravation de mon état. Je pus cependant gagner Marseille dans une charrette louée à cet effet ; mais, arrivé dans cette ville, j'étais si faible qu'il me fût impossible de continuer.

« Je me fais alors conduire à l'hôtel Bauveau. Je me présente à l'hôtesse, appuyé sur deux béquilles, vêtu d'habits usés et déchirés, comme un brigand, avec une tête de déterré et une barbe longue de plusieurs jours. En considérant ce spectre, l'hôtesse me regarde, puis

faisant un signe négatif : « Je n'ai pas un seul lit de « libre. Allez ailleurs ! »

« L'énorme marteau de fer d'un forgeron me serait tombé sur la tête, que je n'en aurais pas été plus abasourdi. Je ne perdis heureusement pas mon sang-froid et je pris le parti d'attendrir mon hôtesse :

« Si vous ne pouvez me recevoir, je mourrai ici, « sous cette porte cochère, car je ne peux plus ni « avancer ni reculer ; je suis à bout de forces, et il « faudra me porter pour m'emmener. — Qu'avez-vous « donc ? demanda l'hôtesse déjà radoucie. — Je viens « d'être blessé au siège de Constantine ; je suis capi- « taine au 47e de ligne. J'ai des fièvres et je rentre dans « ma famille. Je suis épuisé et sur le point de trépasser « si je ne suis pas soigné. — Ah ! c'est bien, alors ! Vous « n'irez pas ailleurs que chez moi. Je n'ai pas de place, « mais il y a ma chambre ; vous allez vous coucher « dans mon lit. »

« Et alors elle m'aida à monter l'escalier, me bassina son lit, me fit de la tisane et me dorlota tant et si bien qu'en quelques jours j'étais en état de repartir. Sans cette bonne dame, je serais certainement mort à Marseille. Toujours dans une charrette de louage, je quittai cette ville pour gagner Saint-Céré, que ma tante habitait encore.

« Mais, durant le voyage, je retombai de nouveau dans un état d'épuisement complet : quand j'arrivai à Saint-Céré, je ne pus descendre de la charrette. Un cordonnier, vieux soldat décoré à Lutzen, dut me prendre à bras-le-corps et m'emporter ainsi chez ma tante, Mme de Labau.

« Mon oncle et ma tante m'attendaient ; ils m'instal-

lèrent dans un bon lit, dans une petite chambre coquette, où je commençai à goûter les douceurs du confortable et du repos : malheureusement la fenêtre de cette chambre donnait sur une avenue conduisant de l'église au cimetière.

« Or, un matin, en me réveillant, j'entendis un fausset nasillard chantant un air religieux ; je reconnus de suite la voix de Lagrave, le vieux chantre de l'église. Il conduisait un mort en terre. C'était un réveil désagréable et de mauvais augure pour un homme aussi bas que je l'étais, et cela me fit une impression pénible. Heureusement, vous le voyez, ce présage ne s'est pas encore réalisé...

« Quelques instants après, quand ma tante entra dans ma chambre pour me demander comment j'avais passé la nuit, je lui fis part de la sensation désagréable que j'avais éprouvée. Aussitôt elle me changea de chambre, et je n'eus plus à assister à tous les convois funèbres du pays.

« D'ailleurs, la bonne nourriture, la sollicitude de ma tante, le bonheur de me retrouver avec les miens, me remirent peu à peu. Je dus aussi de recouvrer la santé aux soins assidus d'une vieille bonne, très laide, nommée Miette ; elle était en service depuis de longues années chez ma tante. Elle lui était très dévouée, et faisait, pour ainsi dire, partie de la famille.

« Longtemps après, quand j'étais déjà maréchal de France, j'eus l'occasion de passer à Saint-Céré ; je ne manquai pas d'aller voir la vieille Miette et de l'embrasser comme du bon pain en lui disant : « C'est à « vous que je dois de m'en être tiré après Constantine. »

« Je fus aussi accueilli d'une façon charmante dans

la maison de M. de Lavaur, dont la fille, d'une grande beauté et d'une grande distinction, devint la femme de M. de Saint-Priest, le député. A ce moment, je n'étais qu'un malheureux capitaine estropié, et si j'eus quelque velléité de demander sa main, le courage me manqua pour le faire. Et puis, s'était-elle seulement aperçu des sentiments que j'éprouvais pour elle ?

« Au bout de quelque temps, j'étais en état de marcher avec des béquilles. J'allais m'asseoir au soleil, au bord du canal, sur le banc de pierre d'une auberge dont l'enseigne jaunie et les écussons armoriés en faisaient remonter l'origine au moins au temps de Louis XIV : « A l'hôtel d'Hercule, bon logis, à pied et « à cheval », avec un Hercule superbe appuyé sur sa massue.

« J'y passais mes journées à causer avec mon oncle : assis, nous avions l'air de deux vieux invalides.

« C'était un rude homme que mon oncle de Labau et, comme mon père, un royaliste convaincu. Lieutenant au moment de la Révolution, il avait émigré et avait fait toutes les campagnes de l'armée de Condé. En 1797, il servait comme major sous les ordres de Frotté et de Brulard dans la chouannerie. A cette époque, il avait fait un coup extraordinaire qui aurait dû lui coûter la tête, mais il fut assez habile pour ne pas se laisser prendre. Voici ce que lui-même m'a raconté :

« Le commodore anglais, sir Sydney Smith, s'était fait « connaître lors du siège de Toulon par sa haine contre « les Français Sous le Directoire il exécuta un coup « d'audace incroyable dans l'embouchure de la Seine. « Avec deux petits rafiots, il voulut s'emparer d'un

« bâtiment de commerce à l'ancre dans l'embouchure « du fleuve ; mais, pris lui-même avec ses compagnons, « il fut envoyé à Paris comme prisonnier de guerre et « enfermé au Temple. Là, contrairement aux usages « anglais — sur les pontons et dans les prisons, on « traitait les prisonniers français avec plus de cruauté « que des forçats — sir Sydney Smith était bien soi- « gné. Sur sa demande même, le service des hôpitaux « avait fait envoyer une baignoire pour lui permettre « de prendre son *tub* quotidien. Peu surveillé, il entre- « tenait une correspondance avec toutes sortes de « gens, mais principalement avec Phélipaux, ancien « émigré, qui devait plus tard, à Saint-Jean d'Acre « et en sa compagnie, barrer la route de l'Orient à « Bonaparte. Sydney Smith parvint de la sorte à s'en- « tendre avec Phélipaux pour préparer son évasion. « Phélipaux devait trouver deux hommes de confiance : « il les déguiserait en officiers de l'état-major des « places, et ces derniers se présenteraient ainsi costu- « més à la prison avec un ordre de transfèrement con- « cernant sir Sydney Smith, et, s'ils parvenaient à trom- « per le directeur, ils emmèneraient le prisonnier avec « eux ; une fois le commodore anglais dehors, Phéli- « paux se chargeait de le faire reconduire à Londres. « Ce dernier fit choix, pour seconder ses projets, d'un « danseur de l'Opéra fort agile du nom de Boisgirard « et de mon oncle de Labau, appelé précipitamment « de Vendée à Paris pour tenter le coup.

« Le Directoire, depuis quelque temps, avait formé « le projet de réunir en un seul dépôt à Fontainebleau « tous les prisonniers anglais. Ce projet avait été dis- « cuté en séance et même rendu public ; aussi l'ordre

« de transporter Sydney Smith à Fontainebleau pou-
« vait paraître vraisemblable au gardien chef de la
« prison du Temple. Phélipaux joua de cette corde ; il
« fabriqua de toute pièce un ordre d'élargissement. Il
« y était dit que : vu l'arrêté du Directoire ordonnant
« la réunion en un seul dépôt de tous les prisonniers
« anglais, l'adjudant général X... et le capitaine Z...,
« de l'état-major des places, étaient chargés d'aller
« prendre sir Sydney Smith au Temple pour l'emme-
« ner dans le nouveau lieu de détention. Signatures et
« cachets étaient merveilleusement imités. Munis de
« ce papier, Boisgirard et M. de Labau se déguisent,
« le premier en colonel, le deuxième en capitaine. Ils
« mettent des plumets à leurs chapeaux, des épaulettes
« et un long sabre. Arrivés à la prison, ils demandent
« le gardien chef ; on les conduit dans une salle où ce
« dernier arrive aussitôt : il les salue respectueusement
« et paraît même un peu troublé de la visite d'officiers
« supérieurs.

« Boisgirard lit l'ordre. Le gardien les regarde lon-
« guement sans rien dire et les laisse seuls dans la
« pièce où il vient de les recevoir. Il est longtemps
« avant de revenir. Les deux faux officiers sont dans
« une angoisse terrible. Ont-ils été reconnus ? Leur
« stratagème est-il découvert ? et le gardien chef est-il
« parti pour aller chercher des agents, les faire em-
« poigner et les livrer à la justice ? Leur inquiétude
« augmente de moment en moment : ils échangent
« leurs impressions. Nul doute, ils sont perdus ; ils
« vont être fusillés.

« Enfin, le gardien chef revient ; il est toujours aussi
« calme, aussi respectueux, aussi obséquieux envers

« les deux brillants officiers : il est suivi du concierge, « le livre d'écrou à la main, et de sir Sydney Smith « tenant sa valise. Lui, non plus, ne laisse paraître « aucune émotion sur son visage. Le plan de Phélipaux « serait-il sur le point de réussir ?

« Le gardien chef fait d'abord lire l'écrou de sir « Sydney Smith et dicte une note qui doit servir de « procès-verbal de la remise du prisonnier. Ces mes- « sieurs commencent à respirer plus librement. Toute- « fois, les formalités sont assez longues, et le gardien « chef demande à Sydney Smith de lui signer une « pièce attestant qu'il a toujours été bien traité au « Temple. Le prisonnier ne fait aucune difficulté pour « écrire l'attestation demandée.

« Alors Boisgirard et de Labau, devant les assis- « tants et à haute voix, se demandent s'il ne faut pas « envoyer réquisitionner six gendarmes pour surveil- « ler le prisonnier durant son transport à Fontaine- « bleau.

« Sydney Smith déclara depuis qu'il avait été sur le « point de faire tout manquer, tant il avait eu envie « d'éclater de rire en entendant ses deux compères « faire cette observation; mais il se mordit les lèvres « et parvint à se contenir. L'un des faux officiers dit « alors : « Monsieur est officier; sa parole sera une « meilleure sauvegarde que n'importe quelle escorte. » « Ils demandèrent donc à leur complice de donner sa « parole d'honneur d'officier, en présence du gardien « et du concierge, qu'il ne ferait aucune tentative « d'évasion. Cette parole donnée, les deux employés « de la prison saluèrent les trois compagnons et les lais- « sèrent sortir.

« Les trois amis arrêtent une voiture de place; ils y « montent : le cocher, pressé par eux, part au galop, « et voilà qu'il casse une roue du véhicule ; force est de « descendre.

« Bien entendu, un accident ne se produit pas à « Paris sans attroupement; il y a là des badauds; le « cocher, voyant filer ses bourgeois, crie après eux : il « veut sa course. De Labau est sur le point de tout « compromettre en cette circonstance. En se retour- « nant, il remet un louis d'or au cocher : « Tiens! « voilà, et reste tranquille. » Un louis d'or sous le Direc- « toire... c'était plus qu'un billet de mille francs. Com- « ment un seul des badauds ne comprit-il pas qu'il « y avait quelque anguille sous roche, et comment ne « demanda-t-il pas d'explications ?

« Mon oncle avait eu une bonne veine ce jour-là!

« Le soir même, Sydney Smith et ses compagnons « allèrent souper chez une dame Seguin : ils séjournè- « rent ensuite deux ou trois jours dans la forêt de Saint- « Germain, et ayant trouvé l'occasion de filer sur le « Havre, ils atteignirent la côte, où ils furent recueillis « par un des navires anglais du blocus. »

« Cette évasion fut considérée comme extraordinaire; on a même été jusqu'à prétendre qu'elle eût été impossible si le gouvernement n'avait point été de connivence avec les conjurés. Lord Saint-Vincent, membre de l'Amirauté, a souvent affirmé qu'une somme de soixante-quinze mille francs avait été payée par le banquier Pérégaux à un personnage influent du gouvernement français d'alors. C'est un pur racontar. Comme on vient de le voir par le récit de M. de Labau, Phélipaux seul fournit l'argent dont mon oncle et son com-

pagnon étaient porteurs. Plus tard, il a été indemnisé par le comte de Provence.

« Mon oncle avait demandé en 1805 à reprendre du service dans le 7e chasseurs à cheval, mais il n'avait pas donné suite à son projet.

« Il avait été nommé chevalier de Saint-Louis durant l'émigration, et, lors du « milliard des émigrés », plus heureux que ma mère qui ne touchait rien, il avait reçu quelque chose. Comme on lui demandait : « Qu'allez-« vous faire maintenant que vous êtes riche? — Au lieu « de boire le vin du cru, je boirai le vin de Cahors. » Il est vrai qu'il aimait la bonne chère et surtout le bon vin.

« Il avait beaucoup d'affection pour moi. C'est lorsqu'il me soignait chez lui qu'il me dit : « Souhaite que « ta tante meure avant moi. — Mais je ne veux pas « que ma tante meure. D'abord, c'est la sœur de ma « mère, et puis je l'aime bien. — Ça ne fait rien; c'est « dans ton intérêt. Par contrat de mariage, nous nous « sommes engagés à laisser à celui qui survivrait à « l'autre notre fortune totale. Je t'ai déjà couché sur « mon testament pour te donner tout notre avoir com-« mun si je demeure le dernier. Ta tante, au contraire, « laisse notre bien à un de ses cousins. Tâche donc que « je meure le dernier. »

« Durant mon séjour à Saint-Céré, je me rendis aussi plusieurs fois au château de Gruniac, dont mon oncle, M. de Verdal, était toujours propriétaire. Je passai la journée à causer avec lui. Il était le fils de l'ancien capitaine de Penthièvre-infanterie, et lui-même avait servi dans le génie. Il avait été blessé au premier siège de Constantine. Comme moi il avait eu le bas de la

jambe traversé par une balle. Nous nous trouvions donc alors en même équipage.

« Son père vécut quatre-vingt-quinze ans; son grand-père, quatre-vingt-dix-sept.

« Il me disait un jour avec vérité : « Depuis Louis XIV « je n'ai perdu qu'un seul ascendant. » A ce moment, son père vivait encore.

« Au bout de quelque temps, je fus à peu près remis et je partis pour Paris, où je devais passer la visite des médecins du Val-de-Grâce. Je m'installai chez une des sœurs de ma mère, Mme Rivet, qui habitait rue Duphot, tout à côté de Marbot. J'allais souvent leur rendre visite. Marcellin de Marbot, l'auteur des *Mémoires*, retenu par son service auprès du duc d'Orléans, n'était presque jamais chez lui. Mais, par contre, je voyais continuellement son frère, Adolphe de Marbot : quoique commandant à Grenoble, il était alors à Paris en congé de convalescence.

« Ceci m'amène à vous parler de la famille des Marbot. Je ne vous dirai rien de Marcellin : ses *Mémoires* l'ont assez fait connaître et l'ont même rendu célèbre.

« Quant au père d'Adolphe et de Marcellin, il mourut général de division au siège de Gênes; il servait d'abord dans la même compagnie de gardes du corps que mon oncle Certain de la Côte. Tous deux étaient intimement liés. Cette liaison amena les deux familles à se connaître, et ainsi, par la suite, ma tante, Mlle de Certain, devint Mme de Marbot.

« Je n'ai jamais connu le premier général de Marbot, puisqu'il est mort neuf ans avant ma naissance; mais j'ai beaucoup entendu parler de lui. C'était un grand et fort homme, à grosse tête, à l'air rébarbatif; sous cette

écorce de dureté battait, paraît-il, un excellent cœur. Le général fut toujours jacobin; aux gardes du corps il passait pour être mauvaise tête, et il dut quitter la compagnie et servir dans la troupe. Mon oncle, au contraire, resta au service du Roi : il était de garde le 5 octobre 1789, aux appartements de la Reine, et fut même assommé de telle façon qu'on le crut mort et qu'il souffrit toute sa vie des coups reçus en cette circonstance.

« Les opinions du général Marbot le firent députer par la Corrèze à l'Assemblée législative, mais il ne siégea pas à la Convention, et il se battit avec bravoure aux Pyrénées-Orientales. Durant la Terreur et sous le Directoire, il siégea au Conseil des Anciens. Le premier — longtemps avant le *vénérable M. Schœlcher,* qui n'eut pas le mérite de l'invention — il s'occupa des nègres, demanda leur émancipation et leur admission dans nos assemblées. Il était fort pudibond; ainsi il s'indignait des vêtements légers dits « à l'antique », portés par les femmes à la fin du dix-huitième siècle, et écrivait au Comité des Arts « comme père de famille s'alarmant « sur la pudeur des femmes qui, avec leur nouveau cos- « tume, avaient le sein découvert ». Sa lettre, lue en séance, fut renvoyée à David avec prière d'aviser : je ne sais quelle réponse fit le peintre des *Sabines*...

« Son fils m'a raconté sur lui le fait suivant :

« Au commencement de la Révolution, se trouvant « à Tulle, il apprend qu'un officier de Royal-Navarre « vient de tenir quelques propos royalistes : une foule « furieuse veut le massacrer. Il se précipite dans la rue, « écarte les forcenés qui, sous l'excitation bestiale des « multitudes en délire, vont passer des menaces aux « coups : il arrive à l'officier, se met devant lui. Il veut

« parler, il gesticule, il hurle avec sa voix de stentor, « rien n'y fait : on le saisit, on veut l'écarter pour tuer « son protégé. Alors, furieux, il prend l'officier dans « ses bras et le serre contre lui comme s'il le tenait em- « brassé. La foule, encore plus excitée, n'est plus rete- « nue par rien : on frappe quand même; le général de « Marbot reçoit une partie des coups de sabre, et un « de ses bras a une forte entaille; mais il ne lâche pas « le malheureux. A la fin, ce dernier a la tête fendue : « son sang sort par bouillons de cette blessure horrible « et inonde Marbot. A la vue de la constance du géné- « ral, pressant toujours le cadavre couvert de bles- « sures hideuses et tout dégouttant de sang, la rage « des agresseurs se calme, et Marbot peut obtenir « de conserver le corps qu'il fait enterrer secrète- « ment.

« De toute sa vie, disait-il à son fils, il n'avait jamais « senti la mort de plus près; et quelle mort! Quoique « jacobin, il eut toujours horreur des émeutes, des « guillotinades, des emprisonnements et des autres « moyens de gouvernement en usage à cette époque, et « il ne se gênait pas pour exprimer violemment son « opinion à ce sujet.

« Aux Pyrénées, sa division prend un jour trois mille « Espagnols. Les représentants du peuple veulent les « faire fusiller. Il s'y oppose, s'emporte, en impose, et « ces malheureux sont considérés comme prisonniers de « guerre. On les évacue sur Toulouse, je crois. Quelque « temps après, passant par cette ville, Marbot est reconnu « par ces Espagnols : ils se jettent sur lui avec de grands « cris; tout surpris, il ne sait ce qu'on lui veut; ces pri- « sonniers le saisissent par tout le corps et se mettent à

« le promener en triomphe au-dessus de leurs têtes, à « travers leur cantonnement, pour remercier leur bien- « faiteur à qui ils doivent de vivre encore. Marbot en « pleurait de joie.

« Au plus fort de la Révolution, lorsque la première « femme de mon père sortit de prison, quoiqu'elle fût « mariée à un émigré et qu'elle partageât ses opinions « royalistes, le général Marbot lui fit passer des secours « et, en sous main, s'occupa d'adoucir son sort en la « faisant recueillir et soigner par sa femme et sa belle- « sœur. »

« Quant à Adolphe Marbot (1), quoiqu'il fût l'aîné, c'était un vrai cadet de Gascogne, toujours prêt à tout, aimant la bonne chère, les aventures, les femmes, et brave comme son épée. Dépensant sans compter, l'argent lui fondait, pour ainsi dire, dans les doigts. Un jour, se trouvant sans le sou, comme souvent du reste, il vient, suivant son habitude, voir son frère Marcellin, et lui dit : « Ce qui est à l'un est bien « un peu à l'autre! — Oui, lui répondit Marcellin; « mais toi, tu es toujours l'autre. »

Au moment où nous sommes, vers 1838, Adolphe Marbot était vieux, gros et goutteux. Mais sa conversation était restée jeune, alerte, et par suite d'une étonnante gaieté. Il l'animait des mots les plus piquants, et c'est avec un incomparable brio qu'il racontait ses aventures. Dieu sait quelle vie il avait menée! Elle se résumait ainsi : quinze blessures reçues dans les parties du monde les plus différentes et quatre séjours

(1) J'adresse ici mes plus vifs remerciements à M. le vicomte de Boislecomte, pour les recherches qu'il a faites et les renseignements qu'il a bien voulu me communiquer au sujet d'Adolphe Marbot.

en prison; chargé de fers comme un nouveau Latude, il avait réussi deux fois à s'évader dans les conditions les plus dramatiques, au risque d'être vingt fois tué.

A en croire le maréchal Canrobert, il inventait une bonne partie de ses récits. Mais il disait les choses avec une telle bonhomie, il était lui-même si convaincu, qu'on le croyait tout naturellement, sans penser à contrôler ses dires.

Lui aussi, comme son frère, le grand Marbot, il avait écrit ses *Mémoires,* ou du moins il le disait. Il les avait laissés sur son bureau : un gros chien terre-neuve qu'il possédait s'était jeté dessus et les avait dévorés !

Quoiqu'il eût peu de goût pour le travail, son père le mit dans une école de sciences avec l'espoir de le voir entrer à l'École polytechnique. Mais, peu après, le général Marbot père mourait au siège de Gênes, et Adolphe, libre de ses actions, en profitait pour suivre l'exemple de son frère cadet, Marcellin, engagé l'année précédente et déjà officier. On créait à Paris des bataillons auxiliaires : Adolphe s'y enrôla.

A ce moment, le général Lefèvre, le futur maréchal duc de Dantzig, le mari de Mme Sans-Gêne, commandait à Paris. C'était un ancien ami de son père ; il prit sous sa protection le jeune volontaire, qui deux mois après était fait sous-lieutenant. A ce même moment Bernadotte était général en chef de l'armée destinée à étouffer une nouvelle insurrection vendéenne, et dont le quartier général est à Rennes : il demande et obtient le jeune Marbot comme aide de camp.

Aussitôt rendu auprès de son général, il trouve un état-major et des troupes à l'esprit démagogique. Dans

ce nouveau milieu, on est peu favorable au Premier Consul, mais par contre très jacobin. On commence à parler du rétablissement du culte et de la réouverture des églises; colloques et réunions vont grand train pour blâmer et persifler le gouvernement protecteur des curés. Lorsque le Consulat à vie est décidé et soumis à l'approbation des populations et de l'armée, l'esprit d'opposition s'accentue encore dans les troupes de l'Ouest. Des officiers rédigent des placards et des proclamations, et le chef de l'état-major de l'armée, le général Simon, les signe de son nom.

L'une, adressée aux armées françaises, exhorte, dans un langage des plus violents, officiers et soldats à voter contre le Consulat à vie; l'autre, sous le titre plus bizarre des « Moines mendiants de Saint-François au Premier Consul », est une diatribe des plus vives contre la religion, les prêtres et le futur arrangement projeté entre le gouvernement et le Souverain Pontife.

L'aide de camp Rapatel, qui sera plus tard célèbre pour avoir suivi Moreau et les armées étrangères lors de l'invasion, transporte avec une activité fiévreuse ces placards dans toutes les villes de garnison de l'Ouest. Il est aidé par un autre officier du nom de Jourdeuille, grand ami d'Adolphe Marbot.

Malgré les opinions ultra-républicaines toujours professées par son père, celui-ci semble ignorer les agissements de ses camarades. Son caractère le porte beaucoup à s'occuper de jouir de la vie et peu à s'inquiéter de la politique. Il a obtenu un congé pour se rendre à Paris; il désire, durant son séjour, posséder un cheval et le monter dans la capitale et les environs. Justement Jourdeuille vient aussi à Paris et y emmène ses équi-

pages; Marbot prie donc l'ordonnance de son ami de se charger aussi de sa monture et d'une partie de ses bagages. Ça ne dérangera pas l'ordonnance d'avoir un cheval de plus à conduire, et pour Marbot ce sera une économie.

Mais la police de Bonaparte est aux aguets et Jourdeuille a sans doute été désigné comme conspirateur. Aussi, quand l'ordonnance arrive à Versailles, des gendarmes s'emparent de lui, saisissent les chevaux et ouvrent les bagages. Dans une des caisses plus lourde que les autres, on trouve, au milieu d'effets, des proclamations. Bien vite, Fouché ordonne d'arrêter, là où on les trouvera, Marbot et Jourdeuille. Les limiers du chef de la police ne sont pas longs à s'emparer des deux officiers, qui sont jetés en prison « au Temple ». Dans ses interrogatoires, Marbot proteste de toutes ses forces : il est tout à fait étranger à l'affaire ; les papiers compromettants n'ont pas été trouvés dans ses bagages ; il ne se doute de rien ; il a simplement chargé l'ordonnance d'un de ses camarades de lui amener un cheval à Paris. Peu importe. Fouché n'est pas homme à lâcher si facilement une proie quand il s'agit d'une conspiration vraie ou fausse.

Mme de Marbot a beau supplier Bernadotte et Augereau d'intervenir, Bernadotte lui fait mille promesses, mais se garde bien de dire un mot au Premier Consul. Augereau, au contraire, fait plusieurs démarches, mais elles semblent infructueuses. Mme de Marbot s'adresse alors aux autres de ses familiers, le conseiller Defermont, le même qui a déjà agi en faveur du père de Canrobert, après l'attentat de la machine infernale. Grâce à son influence, au bout de six semaines Marbot recouvre sa liberté

Mais lorsqu'on avait été, à tort ou à raison, compromis dans une conspiration, votre nom était classé à jamais dans la mémoire du Consul, et il n'y avait plus guère à compter sur lui. Marbot ne se fit à cet égard aucune illusion, et il avisa en conséquence. Il n'était pas entêté ni pessimiste : « Si je ne peux pas réussir en France, au moins pour le moment, eh bien ! allons tenter fortune au loin. » Et il se dispose à courir le monde.

A ce moment, la paix d'Amiens venait d'être signée, et ce traité nous restituait nos anciennes colonies. On y envoyait des troupes pour en prendre possession. Marbot demanda et obtint son admission avec le grade de lieutenant dans le bataillon des cipayes, en formation à Brest.

Les cadres de cette troupe se composaient d'officiers de l'armée de terre compromis comme lui dans des conspirations, d'autres réformés pour des causes diverses, et d'officiers ayant déjà servi dans les colonies. Les soldats devaient être des Indiens recrutés sur place.

Bientôt, Marbot fut embarqué sur le *Marengo,* vaisseau de soixante-quatorze canons, portant pavillon du capitaine général Decaen et du contre-amiral Linois, commandant en chef la croisière des Indes.

Decaen avait avec lui sur le même bateau un état-major nombreux et une compagnie de guides en costume de hussards, au dolman couleur aurore. La traversée se fit sans accident. On débarqua à l'île de France.

Aussitôt des bateaux de commerce et deux ou trois petits bâtiments de guerre transportèrent les officiers de cipayes et un bataillon d'infanterie à Pondichéry.

Mais lorsque l'officier commandant voulut débarquer, les autorités anglaises, qui avaient laissé descendre à terre une partie des troupes, se refusèrent à livrer la citadelle.

Ce premier manque de bonne foi ne présageait rien de bon : la flotte anglaise, fort nombreuse en ces parages, pouvait venir cerner la petite escadre française et la forcer à se rendre. On avait même de fortes raisons de supposer ces intentions aux Anglais, étant donnée l'attitude hostile de leurs bâtiments vis-à-vis des nôtres.

On en était là lorsqu'un bateau venant de l'île de France annonça la rupture de la paix d'Amiens et la reprise des hostilités. Il n'y avait pas moyen de rembarquer les troupes à terre. Il fallait profiter au plus vite de la nuit pour échapper aux Anglais, prêts à se jeter sur nos bâtiments. Le commandant fit aussitôt cingler vers Sumatra. Il espérait, arrivant à l'improviste devant les établissements anglais établis dans cette île, les surprendre et, sinon les détruire, du moins s'en emparer.

Alors, commença pour Marbot une course échevelée à travers l'Océanie, l'océan Pacifique, l'Amérique et l'océan Atlantique. Il aborde à Sumatra, descend à terre avec un détachement : il est aidé par les Hollandais et surtout les Malais, qui détestent les Anglais; les factoreries anglaises sont incendiées, leurs défenseurs tués ou faits prisonniers, les bateaux de commerce saisis. Dans les combats livrés à cette occasion, Marbot est blessé.

Marbot aimait à s'étendre sur les combats lointains, sur ses compagnons de lutte, les Malais, ces

hommes nus, au teint cuivré et au corps enduit d'huile, dont l'arme ordinaire est le « kriss », poignard large comme la paume de la main ; d'un seul coup donné à hauteur de la ceinture, ils tuent net un homme en lui faisant une horrible blessure large comme celle d'un coup de faux gigantesque.

Marbot parlait aussi des nababs couverts de richesses inouïes : diadèmes étincelants de diamants, aigrettes de perles, ceintures aux gemmes les plus variées, armes brillantes de pierreries : rubis, émeraudes, saphirs... Il eût fait, disait-il quelquefois, sa fortune s'il avait tué un seul d'entre eux et s'il l'avait dépouillé.

Le soleil brûlant de Sumatra, ses forêts admirables dont le taillis est tout couvert de fleurs aux couleurs éclatantes, cachent un climat pestilentiel, sans merci pour les Européens. Beaucoup d'entre eux ont déjà été atteints du scorbut sur le bateau. Sumatra réserve la fièvre jaune. En un rien de temps le détachement est réduit de moitié : il faut rembarquer les survivants, et l'on retourne à l'île de France.

Là, pour combler les vides faits par les combats et les maladies dans les équipages et dans les troupes de débarquement, le général Decaen fait recruter des Malais, des Indiens, des métis et des lascars. Il en forme plusieurs bataillons sous le nom de « chasseurs de la Réunion », et Marbot prend le commandement d'une de ces « macédoines » où il y a de tout, excepté de véritables soldats.

Bientôt après, embarqué de nouveau avec cette troupe de cuivrés, Marbot part à Manille, aux Philippines. Les Anglais viennent de déclarer la guerre à

l'Espagne, et il s'agit de prévenir le gouverneur de cette colonie d'avoir à se tenir sur ses gardes.

Le bâtiment qui porte Marbot jette l'ancre dans l'un des postes de l'archipel des Philippines. De suite, une troupe extraordinaire d'indigènes accourt au bord de la mer. C'est une population baroque de métis moitié nègres, moitié sauvages, moitié Espagnols, moitié singes. Les femmes surtout sont horribles à voir. On dirait un troupeau de bêtes. Nulle autorité à qui donner des instructions. Seul, un curé apparaît et se met en avant : il communique avec les Français. Il est intelligent et jouit d'une autorité incontestée sur ses ouailles. Il se charge de prévenir les autorités de l'archipel ; mais, le lendemain matin, on signale une croisière anglaise. On craint un débarquement Le curé vient s'offrir pour organiser la défense ; si on lui fournit quelques armes, si on lui donne quelques chasseurs de la Réunion pour servir d'instructeurs aux populations, il promet de repousser toute descente des Anglais. On lui donne satisfaction. Le lendemain, les Anglais tentent, en effet, de débarquer, mais à la vue des indigènes armés, ils se retirent, en criblant de coups de canon le malheureux bâtiment français, qui ne peut se mettre hors de portée.

On désire alors remercier le brave curé de sa conduite. Comme dans la canonnade nous avons perdu du monde, Marbot a une idée assez ingénieuse. Rien, suppose-t-il, ne pourra être plus agréable au curé que d'user de son ministère de prêtre. On lui propose donc de célébrer un office à l'occasion des funérailles des soldats français. On pense si le brave curé accepta !

Le gouverneur espagnol des îles, prévenu de la

présence des Français, a enfin envoyé un pli au commandant pour lui faire savoir qu'il ne dispose d'aucune ressource dans l'île. Il n'a ni argent, ni soldats, ni bateaux ; il faut cependant avertir le vice-roi du Mexique. Un bâtiment américain est justement en vue ; il fait route pour Acapulco. Marbot a ordre d'y monter et de se rendre au Mexique. Tout va bien à l'aller. Mais au retour, il est pris par une tempête des plus violentes, jeté sur des rochers à la hauteur du Chili, et le navire qui le porte subit des avaries terribles. A chaque instant on croit périr. Enfin, la tourmente s'apaise ; mais il faut aller se réparer à la Conception ; c'est deux mois d'inaction. Là, rongeant son frein, Marbot attend avec impatience le moment du retour, car il ne goûte pas le *farniente*.

Il rentre enfin au commencement de 1806 à l'île de France, et il est encore prêt à courir de nouvelles aventures. Le général Decaen l'envoie dans une direction opposée porter des dépêches à l'amiral Linois, en croisière vers le cap de Bonne-Espérance.

Le bateau sur lequel il est monté arrive en vue du Cap et se dispose tranquillement à entrer dans le port, lorsqu'il est subitement fait prisonnier par un bateau anglais. Le Cap est à nos alliés les Hollandais. Nous sommes habitués à y faire relâche et à y être accueillis amicalement. Que se passe-t-il donc?

Malgré une défense énergique, le Cap vient d'être pris par les Anglais. La lutte a été des plus honorables, surtout pour le détachement français. Peu de temps avant l'apparition de la flotte anglaise, une frégate française, l'*Atalante*, a fait naufrage sur la côte ; son équipage s'est joint aux défenseurs de la ville : il s'est

conduit héroïquement lors de l'attaque des Anglais. La moitié a été tuée en combattant avec des nègres, des Boërs et des Hottentots. A la capitulation, les survivants sont prisonniers de guerre des Anglais.

Marbot et ses compagnons, arrivant quelques jours après cette catastrophe, sont à leur tour prisonniers. On les débarque. Le commandant du bateau français veut traiter de son échange et de celui de son équipage; mais les choses traînent en longueur, et, un beau soir, Marbot s'échappe. Comme il est excellent nageur, il se jette à l'eau et parvient à rejoindre un bâtiment américain en partance dans la rade.

On le débarque à Rio de Janeiro. Une première fois, il a gagné l'Amérique par l'océan Pacifique; cette fois, c'est par l'Atlantique. Il a ainsi fait le tour du monde! Il entreprend alors de traverser toute l'Amérique jusqu'à Boston. Mais il n'a réellement pas de chance, car il trouve moyen, on ne sait comment, de se faire prendre encore et de se faire emmener comme prisonnier de guerre à Halifax, au Canada.

En cette ville, il n'y avait pas, probablement, beaucoup de surveillance, car il y recommence la manœuvre du Cap. Il se jette à l'eau, rejoint un bâtiment neutre en route pour l'Europe, et arrive à Bordeaux en septembre 1806.

Cette fois, il est en France. Maintenant il va se battre à travers l'Europe, car moins d'un mois après son débarquement il était auprès d'Augereau, commandant le 5e corps de la Grande Armée en Prusse, et il arrivait à temps pour assister à la bataille d'Iéna. A la fin de l'année, il est blessé à Golymin et à Eylau, où il a même un cheval tué sous lui. Comme son frère, qui a fait de

cette journée un récit si dramatique, il parlait souvent de cette dernière bataille.

« Augereau était, ce jour-là, à la tête de deux faibles divisions, disait-il ; il avait devant lui de profondes masses russes, appuyées par une artillerie formidable qu'on entrevoyait à peine à travers les flots de neige. Le maréchal considérait tristement, mais avec fermeté, la disproportion de ses forces avec celles de l'ennemi ; il faisait prendre sous les boulets des dispositions de combat à ses troupes, lorsqu'un officier de l'Empereur vint lui dire :

« Monsieur le maréchal, Sa Majesté vous ordonne « d'enfoncer le centre de l'armée russe qui est devant « vous. — Enfoncer le centre de l'armée russe, dit le « maréchal, d'un air moitié narquois, moitié courroucé, « l'Empereur plaisante sans doute, ou il ne sait pas ce « que j'ai devant moi. Allez lui dire que ce n'est pas « avec deux faibles divisions, quelques rares pièces de « canon et pas de cavalerie, que je puis aborder avec « la moindre chance de succès les masses énormes que « vous voyez là. »

« L'officier partit.

« Le maréchal continuait à maintenir ses troupes en position lorsque survint ce même aide de camp. S'approchant de lui, le chapeau à la main et la tête inclinée, il lui dit respectueusement : « Monseigneur, « j'ai exécuté votre mission près de Sa Majesté, et elle « m'envoie de nouveau près de Votre Excellence pour « lui ordonner derechef d'enfoncer le centre de l'armée « russe. »

« Le pauvre aide de camp — c'était le général Corbineau — avait à peine achevé ces paroles qu'un boulet

lui emportait la tête. Le maréchal jette sur lui un dernier regard et, souriant d'un air moqueur et triste, dit au cadavre en train de tomber de son cheval à ses pieds : « En attendant, te voilà enfoncé ! »

« L'Empereur n'était pas un chef à réitérer souvent ses ordres, et Augereau le savait : aussi se met-il en demeure de satisfaire le maître. Il forme avec ses deux divisions quatre colonnes serrées, place sa faible artillerie dans les intervalles, et, l'épée à la main, il s'avance résolument contre le centre des Russes. A peine a-t-il parcouru quelques centaines de mètres que des tourbillons de neige chassée dans ses yeux et ceux des soldats par un vent violent, les empêchent de rien distinguer en avant; pourtant ils marchent toujours et ils arrivent dans le cercle de feu d'une formidable batterie de plus de soixante pièces tirant sur eux à mitraille. Plus de la moitié du 5e corps est couchée sur le carreau; le reste est ébranlé et hésite. Au même moment, une charge de cavalerie suivie de beaucoup d'autres complète la déroute. Malgré la résistance la plus héroïque, le corps d'Augereau doit céder à la force; le sol est couvert de ses débris. Des deux généraux de division, l'un, Desjardins, est tué, l'autre, Heudelet, est grièvement blessé. Sur six généraux de brigade, quatre sont hors de combat; presque tous les colonels sont tués. Augereau, lui-même, reçoit un biscaïen dans le bras et une balle dans la jambe. On l'emporte du champ de bataille et on le dépose dans une ambulance sise sur le cimetière d'Eylau, où il gît avec presque tous ses officiers morts ou blessés.

« Dans ce moment l'Empereur descendait du haut

du clocher de l'église d'Eylau; il apprend qu'Augereau, blessé, est près de lui, et il va le visiter. Mais le vieux soldat, qui souffrait horriblement, était d'une humeur irritée à laquelle s'ajoutait encore sa mauvaise tête habituelle; il osa lui dire : « Vous voyez com-« ment vous faites traiter vos soldats. Et pour qui en-« core? Pour cette misérable Pologne qui tout entière « ne vaut pas le sang d'un de nous. » L'exaspération du duc de Castiglione était à son comble; elle touchait à la fureur. L'Empereur le comprit, et, ne voulant pas exposer son compagnon d'armes d'Italie à se compromettre davantage, il s'éloigna.

« Augereau, ne voyant plus l'Empereur, se calma peu à peu. Il faisait déjà des plaisanteries sur sa position, lorsque des grenadiers déposèrent non loin de lui un brancard sur lequel râlait un officier général, la poitrine traversée d'une balle. Augereau reconnaît dans ce moribond Heudelet, qu'il n'aimait pas et dont il croyait avoir à se plaindre : « Ah! ah! te voilà donc « aussi, fit-il. J'espère que pour le coup tu ne me feras « plus enrager. »

Il se trompait heureusement : le brave Heudelet devait survivre à son affreuse blessure, car le maréchal Canrobert le présenta aux Tuileries, à Napoléon III, cinquante années plus tard.

Au moment où Augereau était blessé, Adolphe Marbot avait son cheval tué sous lui par un boulet. Lui-même, précipité à terre, s'était fait de fortes contusions : quand on le releva, il avait plusieurs côtes enfoncées, et on le porta à l'ambulance à côté de son chef; son frère, également blessé, n'était pas encore retrouvé.

Adolphe, comme son frère, avait conservé un profond sentiment de reconnaissance et d'affection pour Augereau. Tous deux ont souvent répété au maréchal Canrobert : « Ah! si nous avions été avec lui en 1814, nous l'aurions empêché d'abandonner ses devoirs; nous l'aurions contraint à prendre de flanc l'armée alliée... et qui sait? »

Après Eylau, l'armée prit ses cantonnements d'hiver et ne fit plus aucune opération. A la reprise des hostilités, Adolphe Marbot fut attaché à l'état-major de Masséna, qui commandait le 5e corps à la place d'Augereau en convalescence.

Le dernier jour de la campagne, après Friedland, lorsque l'armistice était déjà conclu, le maréchal Masséna voyant devant lui des masses de Baskirs, de Kirghiz et d'autres sauvages à l'aspect aussi hirsute que leurs bonnets de fourrure, déploya contre eux ses tirailleurs avec l'ordre de chasser cette bande de bêtes fauves. Les aides de camp, curieux de voir des adversaires aussi bizarres, se portent sur la ligne de tirailleurs. Plusieurs d'entre eux sont blessés : c'est d'abord Sainte-Croix, qui a pris le commandement des combattants; puis Lasteyrie et Adolphe Marbot : « Cela me coûtait une blessure, disait-il; mais au moins j'avais contemplé de près des sauvages tels que je n'en avais jamais vu ni en Amérique ni en Océanie. »

A ce moment, la guerre recommençait en Espagne. Marbot passe alors à l'état-major général, auprès du maréchal Berthier. Lors de la prise de la Corogne, il est envoyé, avec une escorte de vingt-cinq lanciers polonais de la garde, pour porter des dépêches à Burgos. En passant près d'Astorga, il tombe dans une embus-

cade de guérilleros, embusqués derrière des rochers et des fondrières d'où ils fusillent les nôtres à leur aise. Le cheval de Marbot est tué, et lui-même a le poignet brisé. Les vingt-cinq lanciers tombent les uns après les autres. Lorsqu'il n'y en a plus un seul debout, les guérilleros infligent des tortures épouvantables aux blessés et les tuent à petit feu. Marbot, signalé à leurs yeux par son uniforme d'aide de camp aves des tresses d'or, est ramassé et gardé à vue. D'abord on le dépouille de ses vêtements, malgré le froid qu'il fait dans les montagnes de la Galice, et on le fouille Il a eu le temps de détruire des dépêches dont il est porteur, et on ne trouve rien sur lui. On le conduit devant le marquis de la Romana, qui veut à tout prix obtenir de lui des renseignements sur les positions de l'armée française et les plans de Napoléon. Il s'y refuse obstinément. Il est alors chargé de chaînes et conduit entièrement nu le long des frontières du Portugal, jusqu'à Cadix, pour y être interné sur les fameux pontons.

Pendant un mois, sans un jour de répit, il traverse les contrées les plus abruptes, sans même qu'une chemise garantisse son corps contre le froid. On le fait coucher dehors, il est insulté dans tous les villages par où il passe, on lui jette des ordures à la figure : c'est à peine si les soldats de son escorte s'opposent aux mauvais traitements de la populace. Du côté de Séville. comme ses gardiens cherchent à le protéger, celle-ci se soulève et menace de les massacrer. L'officier qui commande parvient par son sang-froid et par la ruse à le faire échapper. A Cadix, on lui fournit un pantalon et une veste de toile, et on l'interne sur le ponton *la*

Vieille-Castille, où sont déjà plusieurs centaines d'officiers prisonniers.

Là, il se retrouve avec un de ses anciens camarades d'enfance, Jean de Turenne, né, comme lui, à Beaulieu, dans la Corrèze.

Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis dix ans. Dieu sait si tous deux avaient fait du chemin depuis leur départ de Beaulieu. Les deux amis furent d'abord tout entiers au plaisir de se retrouver ; puis, comme la gaieté française ne perd jamais ses droits, on se mit à blaguer le jeune de Turenne qui, avant d'être prisonnier, était l'aide de camp du général Kellermann, gouverneur de la Vieille-Castille. Or, leur ponton-prison portait aussi le nom de *Vieille-Castille :* de là mille rapprochements dans le genre de celui-ci :

« Toi, qui es aide de camp de notre gouverneur, lui disait-on, tu devrais bien obtenir de lui quelque faveur ! D'abord de nous laisser filer ! »

Jean de Turenne avait été fait prisonnier dans des conditions presque identiques : tombé dans une embuscade, les Espagnols avaient massacré ses compagnons et l'avaient aussi épargné en raison de la richesse de son uniforme. Ils le conduisirent à leur chef, le *Capuccino,* un défroqué, maintenant détrousseur de diligences. Celui-ci, fin matois, espère d'abord une bonne rançon pour la remise de son prisonnier, et, de plus, il songe en philosophe à l'inconstance de la fortune ; peut-être un jour sera-t-il, à son tour, prisonnier des Français : il lui sera difficile d'échapper à la mort, étant donnés les massacres et les tortures ordonnés par lui sur nombre de nos compatriotes tombés entre ses mains. Il lui vint donc à l'idée de

conserver la vie à Turenne et, en échange, de lui demander une attestation de ce fait.

Turenne accéda à sa requête et lui signa un papier où il était dit qu'il lui devait la vie. Bien en prit au défroqué, car, tombé peu de temps après en notre pouvoir, il aurait été certainement fusillé sur place en raison de ses horribles forfaits s'il n'eût montré la lettre de Turenne. Elle lui servit même de sauf-conduit ; il vint en France et, en 1814, retourna dans son pays, où il put exercer alors ses connaissances des grand'-routes sur ses propres compatriotes.

Aussitôt réunis, les deux amis d'enfance jurent de s'échapper. Il y avait à Cadix un prêtre français émigré du nom de Serviantès ; ils savaient qu'à différentes reprises, il avait caché chez lui de malheureux compatriotes et avait pu les faire fuir. Ils arrivent à se procurer son adresse. Le soir, quand tout semble dormir dans la rade de Cadix, ils se jettent à l'eau.

Marbot n'avait point eu d'hésitation, disait-il au maréchal Canrobert; mais au moment de piquer sa tête dans la mer, il sentait son cœur battre fort. C'était la troisième fois qu'il faisait le plongeon pour échapper à la prison. Deux fois la fortune lui avait souri, mais n'abusait-il pas d'elle en la mettant de nouveau à l'épreuve ? Dès qu'il est saisi par la fraîcheur de l'eau, son émotion fait place au désir de se sauver à tout prix, et il n'a plus alors d'autre but que de réussir.

Aussi répétait-il en 1838 : « Jamais personne n'a eu d'aventures aussi émotionnantes. »

Et il était tout heureux de les raconter, d'en rire, et fier aussi d'en avoir été le héros.

On n'a rien entendu du bord : les deux amis nagent avec vigueur côte à côte. Au bout d'une heure, ils pénètrent dans le port, ils abordent un de ces nombreux petits bateaux qui encombrent les quais, et, de barque en barque, parviennent jusqu'à une cale. Ayant l'air de deux matelots ou de deux pêcheurs rentrant chez eux après une rude journée, ils arrivent à trouver la maison de l'abbé Serviantès. Ils se font reconnaître. L'abbé les accueille et les cache.

On s'était bien rendu compte à bord de la disparition des deux officiers. Leur signalement est donné dans toute l'Andalousie, et partout sbires et alguazils courent après eux : Serviantès parvient à les dépister et à embaucher deux déserteurs, l'un Corse et l'autre Grec, alors engagés sur un corsaire anglais. Ils promettent, moyennant une forte somme, de fréter une barque et de transporter les deux officiers la nuit jusqu'à la côte du Maroc. Ils tinrent leur promesse et abordèrent heureusement sur la plage. Là naissent d'autres dangers. Des soldats marocains, gardes-côtes, de véritables sauvages, se précipitent sur les nouveaux arrivants, les saisissent et les emmènent en prison sans leur demander la moindre explication.

Il faut dépeindre la situation du Maroc à cette époque pour expliquer la façon brutale dont nos deux compatriotes viennent d'être traités.

« Dès la capitulation de Baylen, aussitôt l'insurrection générale commencée et le massacre de tous les Français prêché et ordonné, un grand nombre de prisonniers s'étaient échappés des mains des Espagnols et avaient gagné le Maroc, quelques-uns à la nage, d'autres en bateaux.

Il y avait à Tanger un consul français, M. d'Ornano; homme de devoir et de ressource; il était arrivé à recueillir les réfugiés, à les protéger et à en rapatrier un grand nombre. D'un autre côté, Napoléon avait envoyé un capitaine du génie, M. de Burlet, auprès de l'empereur du Maroc. Officiellement, il était chargé d'offrir à ce souverain une alliance de la part de l'empereur des Français. En réalité, il devait surtout faire le levé des côtes d'Afrique et examiner s'il était possible de débarquer un corps de troupes françaises dans ces parages pour occuper les points les plus rapprochés de la côte d'Europe.

Tout ceci ne s'était pas fait sans qu'on en sût quelque chose à Fez et à Tanger. Le consul d'Angleterre, tout le premier, fut pris d'un accès de fureur lorsque ces faits arrivèrent à sa connaissance. De suite il se rendit chez le sultan du Maroc, et, avec une odieuse perfidie, il lui persuada que les Français échappés des pontons et des prisons d'Espagne étaient venus au Maroc uniquement pour prendre possession de ce pays, l'en chasser, lui, le sultan, et y préparer le débarquement des troupes françaises.

Après de pareilles insinuations, il ne fut pas difficile d'obtenir du grand vizir l'ordre de massacrer tous les officiers français actuellement au Maroc et surtout ceux qui, s'échappant à l'avenir des pontons de Cadix, gagneraient la côte d'Afrique.

M. d'Ornano, prévenu à temps, eut assez d'autorité pour recueillir chez lui et sauver les officiers actuellement réfugiés en Afrique. C'étaient principalement les capitaines de vaisseau Bouret, Billet, Martinenq et Vattier, le commandant d'infanterie Lanusse,

le lieutenant Mercier de Lostende. Il y en avait beaucoup d'autres, mais leurs noms ne nous sont pas connus.

Il lui fallait, en outre, être informé à temps de l'arrivée de nouveaux échappés qui pouvaient débarquer d'un moment à l'autre, et posséder les moyens de les sauver aussi. En effet, peu de jours après, il apprend qu'une barque avait atterri amenant des officiers du 111e de ligne et du 13e régiment de cuirassiers, et les capitaines de vaisseau Bartieri et Nicolo.

Mais, malheureusement, les Kabyles de garde sur la côte avaient trop bien suivi les ordres donnés à l'instigation du consul d'Angleterre : tous avaient été massacrés, et nos compatriotes à ce moment à Tanger virent quelques-uns des assassins venir parader parés des débris d'uniformes de leurs victimes.

Ces événements étaient tout récents lorsque arrivèrent Marbot et de Turenne. Ils eurent plus de chance que les derniers venus, car les moricauds qui s'emparèrent d'eux ne voulurent pas les tuer tout de suite et en référèrent aux autorités de Tanger.

Le consul de France fut donc averti de suite. Il courut chez le vizir et lui déclara prendre les deux officiers et les corsaires, leurs sauveteurs, sous sa protection, et, s'ils n'avaient pas la vie sauve, Napoléon tirerait une vengeance éclatante du sultan.

Le grand vizir craignit de voir son maître reporter sur lui la mauvaise humeur de Napoléon, et fit surseoir à l'exécution de nos deux héros, et, sans leur rendre la liberté, il les fit enfermer dans un bagne abandonné.

Jean de Turenne raconta depuis — et c'est de l'un

des siens que je tiens la chose (1) — que, durant cette captivité, le chef de leurs gardiens était un vieux musulman, toujours muet, à barbe blanche, à l'œil terne, au teint bistré et au regard profondément triste et sans cesse fixé à terre. Ses prisonniers croyaient ne jamais entendre le son de sa voix, mais un jour, s'approchant d'eux, il commence à leur parler en espagnol de choses indifférentes, puis, laissant déborder son cœur, il leur fait sa confession comme un homme qui a charge d'un gros secret et qui est heureux de s'en soulager :

« Je suis Espagnol, je suis né chrétien, j'ai été pris tout jeune par des corsaires barbaresques ; par ignorance, par faiblesse, pour échapper à la captivité et à la mort, j'ai abjuré ma foi, j'ai accepté de devenir mahométan. Ce sera la tristesse de toute ma vie ; j'ai tout subi depuis ce temps, j'ai passé par bien des péripéties, je n'ai qu'un remords, mais il est poignant : c'est celui d'être renégat. »

Et il continua en racontant toutes les aventures de sa longue carrière, car il avait déjà soixante-dix ans. Pour la première fois il ouvrait son cœur, et c'était un soulagement inouï de ne rien cacher de sa vie.

Après quelques jours de captivité, M. d'Ornano obtint la liberté des deux officiers, mais il eut plus de peine pour sauver les deux corsaires. Le consul d'Angleterre avait su qu'ils avaient des lettres de marque d'Angleterre, et il voulait les faire condamner comme traitres et déserteurs. D'Ornano, au contraire, soutint devant les autorités marocaines qu'ils étaient des déserteurs français, et que son gouvernement les réclamait

(1) A cette occasion, je remercie M. Paul Bourde d'avoir bien voulu faciliter mes recherches sur ce sujet.

de la façon la plus absolue. Il eut le dessus. On lui rendit les deux marins, qui échappèrent ainsi à une mort certaine et purent rejoindre le groupe des Français recueillis par d'Ornano.

Vers cette époque, les troupes françaises vinrent mettre le siège devant Cadix, seule ville de l'Andalousie restée encore sous la domination espagnole

Il s'agissait donc de trouver un moyen pour faire passer les Français jusqu'à la côte sur un bâtiment quelconque ; les troupes françaises les y recueilleraient.

Une circonstance fortuite fournit une occasion inespérée.

Un corsaire français du nom de Chapuis venait de s'emparer d'un trois-mâts anglais et l'amenait à Tanger. D'Ornano déclare le bâtiment de bonne prise et ordonne au corsaire de charger sur son bateau et sur le navire dont il s'est emparé les prisonniers français pour les amener à la côte d'Espagne.

La sortie du port s'effectue bien, et, grâce à un coup de vent terrible, les bâtiments sont poussés dans la direction de l'Espagne. En peu d'heures ils abordent au petit port de Conil, où tenait garnison un détachement du corps du maréchal Victor. Les réfugiés débarquent et sont conduits à Chiclana.

Le maréchal Victor les reçoit. Quel aspect pouvait présenter cette bande d'évadés, anciens prisonniers échappés à la nage !

Leur arrivée fut d'autant plus joyeuse que, la veille, le capitaine de vaisseau Grivel et trente-cinq de ses compagnons d'infortune venaient de s'échapper de la Vieille-Castille et d'arriver aussi à Chiclana. Ce

fut un long cri de joie. Quel bonheur pour tous ces camarades de se retrouver entièrement libres, après tant de péripéties et tant de souffrances !

Voilà comment Grivel et ses amis s'étaient évadés : une petite barque montée par deux matelots espagnols apportait au ponton sa provision d'eau tous les huit jours. Un soir, le capitaine Grivel et trente-cinq officiers prévenus par lui s'étaient précipités sur la barque, avaient bâillonné les deux Espagnols et poussé au large. D'abord, il fallut se mettre dans les courants qui entrainaient vers la terre et passer à portée de pistolet devant plus de dix vaisseaux espagnols ou anglais. Ces trente-six braves ne perdirent pas un instant leur sang-froid ; ils commencèrent par monter une voile. Le matelot Francisque, de la garde impériale, fut tué d'un coup de feu au moment où il la fixait. En le voyant tomber, dix de ses camarades se précipitent pour le remplacer. La voile est hissée. Soutenus par le vent et entraînés par le courant, ils essuient le feu de plus de cent canons ; mais, soit à cause de la rapidité de la marche, soit à cause de l'obscurité, on n'eut pas à déplorer d'autre perte. Avant le jour, la barque touchait un bas-fond de la côte d'Andalousie. Le débarquement s'opérait immédiatement. Tous étaient sauvés.

Deux jours après, l'ordre était donné par le maréchal Victor de former de tous ces revenants un grand convoi, de le diriger sur Madrid, où l'état-major général désignerait à chacun un nouveau poste.

Marbot fut envoyé à l'état-major de Masséna, général en chef de l'armée de Portugal, où il retrouva son frère. Tous les détails de cette campagne ont été

contés par lui, et il n'y aurait pas intérêt à y revenir.

Rentré en France à la fin de 1811 avec le grade de chef d'escadron, il partit en 1812 pour faire la campagne de Russie en qualité d'aide de camp de Murat.

A l'attaque de Vitepsk, un détachement de voltigeurs du 9e de ligne, entièrement composé de Parisiens, fut acculé et cerné contre un ravin. Il s'y défendit héroïquement contre des masses de Cosaques. La division de cavalerie Bruyère les dégagea en chargeant vigoureusement. Marbot, qui avait été transmettre les ordres de Murat, chargea avec les hussards de Bruyère; mais, s'étant trop aventuré, il fut entouré par un groupe de Cosaques. Dans un combat homérique avec ces sauvages, son cheval est tué, et il tombe sous lui. Les Cosaques, le voyant, le lardent de coups de lance comme un vrai morceau de filet de bœuf. Il a onze blessures, dont deux très graves. Il perd énormément de sang et demeure sans connaissance. Deux Cosaques mettent pied à terre et, le croyant mort, lui enlèvent sa montre, ses tresses d'or et sa bourse, ses bottes, son dolman, et le laissent presque nu.

L'un des Cosaques, cependant, se ravise : Marbot doit être de bonne prise car il est richement vêtu; il le secoue énergiquement pour le rappeler à la vie et le garder prisonnier. Marbot, heureusement, rencontre un officier russe parlant le français Celui-ci le prend sous sa protection, lui fait donner un pantalon et une veste. Puis on l'envoie à Moscou, où il retrouve Octave de Ségur, capitaine de hussards, le frère du général, auteur de la fameuse histoire de *La Grande Armée en 1812*. Après avoir été grièvement blessé, il a été aussi pris par les Russes, dans la première affaire de la

campagne. C'était un des plus beaux hommes de l'armée ; mais il témoignait une tristesse extraordinaire. Toujours hypocondriaque, on ne l'entendait ouvrir la bouche que pour exprimer ses regrets de n'avoir pas été tué. Il était profondément amoureux de sa femme. Celle-ci ne répondait pas aux sentiments de son mari. De là cette tristesse, ce dégoût de la vie, qui, plus tard, l'amena au suicide : il se jeta du haut du pont Royal dans la Seine cinq ou six ans après.

Au bout de quelques jours, le colonel de Saint-Marc, ancien aide de camp du maréchal Lannes, vint les rejoindre. On fit d'eux et d'autres encore un long convoi, et ils allèrent à pied à travers l'immense et monotone Russie, jusqu'aux confins de la Sibérie, sur les bords dénudés du Volga, à Saratow. Des Cosaques, Kalmouks, Kirghiz ou autres sauvages, marchaient de chaque côté de la colonne, leur administrant, en guise d'encouragement, des coups de lance ou de fouet.

A Saratow, les officiers furent logés dans des maisons de paysans de ce grand village de bois.

Vers la fin de 1812, un nouveau convoi y arriva. C'étaient des sapeurs du génie faits prisonniers à Krasnoï. Dans le nombre était un jeune lieutenant d'allures distinguées, au front proéminent, au regard triste et pensif. C'était le futur général Poncelet, l'un des mathématiciens les plus éminents de notre siècle. Il se lia bientôt intimement avec Marbot.

« Poncelet, racontait ce dernier, s'enferma dans sa petite hutte de paysan, et là, s'étant procuré, en rognant sur sa nourriture, du papier, des plumes et de l'encre, il se consacra entièrement à ses études de mathématiques. Comme il n'avait pas de livres, il recom-

mença de mémoire les cours de l'École polytechnique. Et quand il eût ainsi repassé ses connaissances, il se lança, avec les seules ressources de son imagination, à la recherche de nouvelles découvertes. Il dut à l'absence totale de livres et d'instruments de travail d'arriver à des résultats extraordinaires, qu'il n'aurait peut-être pas obtenus s'il avait eu entre les mains les méthodes courantes et déjà connues. »

Les travaux de sa captivité de Saratow, publiés longtemps après, sont d'une énorme importance, parce qu'ils ouvrent la voie à des faits d'ordre tout nouveau qui seraient sans doute encore ignorés.

Le gouverneur de Saratow était un homme relativement civilisé pour un Russe. Il avait connu le père de Ségur, alors qu'il était ambassadeur de France auprès de Catherine II. Grâce à l'intervention de ce camarade, les officiers français purent jouir de quelques facilités de vie. Mais ce furent deux années d'exil et de captivité fort longues, car dans l'été de 1814 seulement Marbot et ses camarades rentrèrent en France.

En 1815, il n'eut point à se battre. Le maréchal Davout, ministre de la guerre, le prit pour aide de camp. Comme il ne cachait pas ses opinions ultra-bonapartistes, il fut mis en demi-solde en 1815, tandis que son frère était exilé. C'est durant cette période qu'il reçut à Paris la visite du maréchal Canrobert, alors âgé de neuf ans.

Mais cet agité ne pouvait rester en place. Apprenant les révolutions espagnoles, il demande au ministre de la guerre la permission de voyager. Il se peint tout entier dans une épître où il expose au ministre qu'il a perdu depuis longtemps l'habitude de rester tranquille :

il aime, dit-il, le mouvement ; il s'est accoutumé aux mœurs et aux climats les plus variés. Pour lui, goûter encore du changement serait le suprême bonheur ; c'est son seul but : il désire voyager dans les deux hémisphères.

Il en conte au ministre ; au fond il a l'idée d'aller retrouver le colonel Fabvier et Armand Carrel en Espagne, pour se battre sous les plis du drapeau tricolore, et de s'opposer à l'armée commandée par le duc d'Angoulême.

Il part : dans une échauffourée, il est serré de près par un escadron de dragons français armés de lances. Un des cavaliers lui en donne même un coup : la blessure est heureusement peu grave, et il peut se sauver à temps et disparaître. C'eût été plus sérieux s'il avait été fait prisonnier ; on l'aurait certes passé par les armes. Après tout, il l'eût mérité.

Il était à Paris aux journées de Juillet, et, au mois d'août suivant, le général Lamarque, en inspectant les régiments en garnison dans l'Ouest, crut devoir demander le remplacement immédiat du colonel de la Grimaudière commandant le 14e de ligne, par Marbot.

Ainsi Adolphe Marbot rentrait dans l'armée. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, moins d'un an après, quoique couvert de dettes, quoique très fatigué, très gros et goutteux, il trouva, après tous les succès et toutes les aventures que nous lui connaissons, une veuve fort riche, Mme de Chardebœuf, née de Moy de Pons, qui l'épousa en lui apportant une énorme fortune.

C'était la fin de ses aventures, et le calme de la vie après la tempête. Mais, contrairement au savetier de la fable, l'opulence ne lui fit rien perdre de sa

gaieté. Adolphe, quand il connut le maréchal Canrobert, était encore, par le cœur et l'esprit, le bon vivant et le joyeux drille d'autrefois. Seul le corps s'était affaissé sous la fatigue, les blessures, les chaleurs torrides des tropiques ou les frimas de la Russie. C'était le moment où il se complaisait à écrire ses *Mémoires,* et nous les posséderions aujourd'hui comme nous possédons ceux de son frère, sans la malencontreuse intervention du terre-neuve dont nous avons parlé au commencement.

« J'étais encore en convalescence rue Duphot, reprenait le maréchal Canrobert, lorsque le trop fameux prince de Talleyrand mourut.

« Un matin j'entends les tambours et les clairons. Je m'informe. Ce sont les troupes qui vont au service de M. le prince de Talleyrand, qui a lieu à l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré, en face du restaurant Voisin. Je descends aussitôt et j'aperçois, en effet, des troupes massées autour de l'église. Il y avait devant moi une vieille dame tout habillée de noir avec un livre de messe à la main : elle voulait passer. On l'arrête : « Mais je vais à l'église ! — On ne passe pas. — Qu'y « a-t-il donc ? — On enterre le prince de Talleyrand. » A cette réponse, la vieille dame devient furieuse : « Comment, s'écrie-t-elle, parce qu'il a plu à cet indi- « vidu, après avoir été évêque, de renier son Dieu, sa « religion, ses convictions, on lui fait un enterrement « tel qu'on m'empêche, moi qui suis une honnête « femme et une bonne catholique, d'aller prier le bon « Dieu... Et cela pour rendre les honneurs à ce re- « négat !... »

« Et elle continuait sur le même ton, et la foule

souriait avec sympathie autour d'elle. « Elle a raison, « la vieille ; elle a raison », répétait-on.

« J'entendis aussi dans la foule raconter le fameux mot de Louis-Philippe. Quand le Roi était venu rendre visite au vieux diplomate, il lui demanda comment il se sentait : « Je souffre comme un damné, répondit l'ancien prélat. — Déjà ! » fut la seule réponse du souverain.

« Voici un mot, à propos de Talleyrand, qui est, sans doute, moins connu.

« Lorsque, sur le conseil de Madame Adélaïde, Louis-Philippe envoya Talleyrand comme ambassadeur à Londres, se souvenant qu'il avait à la fois trahi Napoléon pour le compte de la Russie, et les Russes pour le compte de l'Autriche, il lui dit avec toute la discrétion possible : « Quelque considérables que soient les offres « qu'on puisse vous faire, prince, je vous promets, en « tout cas, le double. »

« Louis-Philippe aurait dû savoir que même l'intérêt personnel ne peut avoir d'influence sur les gens pour qui la trahison est un état d'âme ordinaire.

« Durant ce séjour à Paris, j'eus l'occasion d'aller au Théâtre-Français : j'y retrouvai mes premières amours, Mlle Mars, qui jouait le rôle de Célimène. Elle était presque aussi jeune et aussi séduisante qu'en 1829 ; mais cette fois mon cœur demeura insensible. D'ail leurs, Mlle Mars nourrissait alors une double affection : l'une pour le beau général de Brack, aux charmes duquel la reine Hortense n'était pas restée indifférente ; l'autre pour le brillant comte Charles de Mornay.

« On racontait sur ce dernier l'anecdote suivante :

« Il accompagnait Mlle Mars chez son dentiste ;

celle-ci, plus nerveuse encore que de coutume, à peine assise dans le fauteuil, se met à pousser des cris perçants. Le praticien la calme de son mieux et de nouveau la fait asseoir pour lui examiner la bouche. Mlle Mars se remet à crier de plus belle. Comme elle paraissait, sans doute, moins jeune au grand jour que sur la scène, le dentiste, à bout d'arguments, lui dit, montrant le comte de Mornay : « Vous n'avez pas « honte, madame, de crier ainsi devant monsieur votre « fils... »

« Quant au général de Brack, bien connu pour son admirable ouvrage sur les avant-postes de cavalerie, il était plus célèbre encore par ses fantaisies.

« A l'instar du colonel Létang, il avait voulu que le 4e régiment de hussards eût comme les chasseurs d'Afrique des sapeurs : les quatre hommes désignés pour ce service portaient, comme sous le premier Empire, une immense barbe et étaient coiffés avec des cadenettes et des queues. C'était contraire à tous les règlements ; aussi, à chaque inspection générale, de Brack faisait coucher les quatre cavaliers-sapeurs, les faisait porter malades et expliquait à l'inspecteur que leurs barbes avaient poussé depuis qu'ils gardaient le lit.

« Comme je ne faisais pas partie du régiment, ajoutait le maréchal, je n'ai pas pu contrôler l'exactitude de cette anecdote.

« Ma blessure, après tout, n'était pas encore guérie, et les médecins m'envoyèrent, en conséquence, prendre les eaux à Bourbonne-les-Bains, où je suivis le traitement avec exactitude et m'en trouvai fort bien.

« Le maréchal Oudinot était à Bourbonne en même temps que moi. Mon doucheur me disait voir tous les

matins les cicatrices de ses quarante blessures. « Son « corps était une écumoire », ajoutait-il. Je fis tout pour voir à mon tour cette glorieuse carcasse lors de son bain, mais ce me fut impossible. J'eus beau promettre au doucheur tous les pourboires du monde, rien n'y fit. »

Comme je demandai au maréchal Canrobert s'il avait jamais parlé à Oudinot : « Comment voulez-vous, me répondait-il, qu'un malheureux petit capitaine comme moi se soit permis d'adresser la parole à un maréchal aussi rigide et aussi autoritaire que l'était Oudinot ! Je n'étais pas encore le maréchal Canrobert, et je ne pensais pas du tout devenir un jour l'égal d'Oudinot. »

« Quand je fus rétabli, vers la fin de 1838, je rejoignis le 47e, qui était au camp supérieur de Blidah, et j'y repris mes fonctions d'adjudant-major.

« M. de Beaufort, lieutenant-colonel du régiment avant la prise de Constantine, avait été nommé en remplacement du colonel Combes, et M. de Montréal avait été promu lieutenant-colonel.

« Je ne dirai rien du colonel de Beaufort, sinon qu'on l'appelait « Beaufort-Carotte », à cause de l'habitude qu'il avait d'en tirer. Il n'avait jamais d'avis personnel : celui qui parlait le dernier avait toujours raison avec lui.

« Quant à M. de Montréal, il avait fait les guerres de l'Empire. Il raconta un jour devant ses officiers qu'étant capitaine de grenadiers au commencement de la bataille de Waterloo, il avait défilé avec son régiment devant la petite maison où se trouvait l'Empereur. Ses troupes et lui hurlaient à tue-tête : « Vive l'Empereur ! » mais

Napoléon n'entendait rien; il était assis à cheval sur une chaise, la tête appuyée sur ses mains vissées sur le dossier : il dormait lourdement. « Ce spectacle, ajoutait le colonel de Montréal, me causa la plus pénible impression. Je continuai néanmoins à crier : « Vive l'Em- « pereur! » et mes grenadiers faisaient de même. Quelques minutes après, nous étions culbutés sans avoir été soutenus. Je compris que Napoléon était malade, usé, trop vieux pour commander, la première qualité étant d'être jeune. Certes, si Napoléon avait eu vingt-huit ans comme à Rivoli, il nous eût fait gagner la bataille! »

Le maréchal Canrobert ajoutait alors : « Je demeurai stupéfait à ce récit, et comme je demandais au colonel de Montréal s'il était bien sûr que l'Empereur affaissé dormît en un pareil moment, il me répondit : « Oui, « je l'ai vu comme tout le monde. »

« En arrivant à Blidah, cette ville enchanteresse que les poètes arabes ont bien justement appelée « un bouton de rose », à cause de ses constructions mauresques enfouies au milieu des bouquets d'orangers, nous logeâmes dans des baraquements en dehors de la ville. Mais nous y allions continuellement.

« Je me dirigeais souvent dans le bois mystérieux et embaumé où est le marabout de Sidi-Yacoub, dont la blancheur forme un contraste si saisissant avec le vert sombre du feuillage ombreux.

« Le café de Blidah nous attirait aussi; il était, du reste, légendaire dans toute l'armée d'Afrique; une vieille cantinière arrivée à la suite d'un régiment en 1830 avait fait, en pratique éprouvée, un vrai lieu de délices de son caboulot. Horace Vernet, lorsqu'il

était venu en Afrique, y était descendu ; la cantinière, on le pense bien, l'avait choyé et lui avait demandé de lui peindre une enseigne avec la mention : « A la descente du voyageur. » Horace Vernet avait alors peint sur une porte un magnifique voyageur en grandeur naturelle, s'étalant par terre, les quatre fers en l'air. Dans le fond, son cheval était représenté se cabrant ; le dernier plan était la façade du caboulot avec la cantinière se tordant de rire sur la porte.

« Nous allions quelquefois aussi dans une ferme des environs, tenue par un colon avec lequel nous aimions à causer. Nous lui demandions, à lui et à sa femme, s'ils étaient contents : « Nous faisons à peu près nos « affaires, répondaient-ils naïvement; mais ce qui « nous manque, c'est le son des cloches. » Ils étaient, en effet, nés dans un village du Midi, non loin des Pyrénées ; ils ne parlaient pas sans émotion de leurs souvenirs d'enfance et du village depuis longtemps quitté : pour eux, la cloche de l'église était le symbole de la patrie absente et du foyer paternel.

« Le colonel Duvivier était commandant supérieur de Blidah et de ses camps. Je vous ai déjà dit que, malgré ses grandes et brillantes qualités, il était un peu braque : il était aussi quelque peu hâbleur. Ainsi, il croyait posséder la solution de toutes les questions algériennes, et s'il avait une idée, fût-elle bonne ou mauvaise, il n'en démordait pas.

« Un jour, nous allâmes le voir ; il nous reçut, suivant l'habitude qu'il avait prise de vivre à l' « arabe », assis sur un sofa et vêtu d'un burnous. Il nous offrit le café, et nous nous mîmes à causer.

« J'ai, nous dit-il, des espions dans toutes les tri-
« bus ; je suis prévenu à la minute de ce qui se passe
« à plus de vingt lieues à la ronde. »

« Nous demeurâmes tout ébahis de cette adresse surprenante et de cette merveilleuse organisation, et, en rentrant, nous causâmes entre nous du soin avec lequel le colonel Duvivier assurait son service de renseignements.

« Mais, peu après, lorsque nous étions rentrés en France depuis quelques jours, nous apprîmes que la garnison de Blidah avait été surprise, et que, durant tout le mois de décembre, les Arabes n'avaient cessé de livrer des combats sanglants à nos camarades, dont un grand nombre étaient morts ou blessés.

« Bientôt les nouvelles deviennent plus précises. Le 19 décembre, un détachement du 24e, commandé par mon ancien camarade de pension, le capitaine de Grandchamps, a été attaqué à l'improviste. Tant qu'un soldat est resté debout, on s'est défendu. Mais tous sont tombés morts ou grièvement blessés ; les Arabes voient Grandchamps étendu sur le dos ; il est sans connaissance, la figure hachée de dix-neuf coups de yatagan. Le croyant mort, ils amènent auprès de lui les cadavres et les blessés, et se servent de son corps comme d'un billot sur lequel on coupe successivement les têtes des morts et des blessés.

« Grandchamps, que j'ai eu comme lieutenant-colonel aux zouaves, lorsque je commandais le régiment, m'a souvent raconté cette horrible scène et m'a parlé de ses émotions.

« Il n'avait pas suffisamment perdu connaissance pour ne pas se rendre compte des choses. Il entendait

sur lui les battements de cœur des blessés; puis, lorsqu'on leur coupait le cou, il avait la sensation immédiate de leur mort.

« On décapita ainsi une trentaine de soldats sur lui : il ruisselait de sang. Les Arabes allaient le décapiter à son tour, lorsque la fusillade éclate. Les Bédouins se sauvent à toutes jambes ; le capitaine Carbuccia, ayant entendu la fusillade, prend les armes et arrive, mais trop tard pour pouvoir participer au combat. Il peut, toutefois, sauver encore quelques blessés et retirer les cadavres qui échappent, grâce à lui, à de nouvelles mutilations.

« Grandchamps n'est pas mort, ni son voisin dont le cou porte une entaille béante. On les rapporte à Blidah, on les soigne, et tous deux survivent à cet horrible massacre.

« Quant à ce pauvre Grandchamps, ces dix-neuf coups de yatagan l'avaient, on le pense bien, entièrement défiguré.

« Au moment où la guerre avec Abd-el-Kader recommençait par la surprise de Blidah, les garnisons des Pyrénées, particulièrement celle de Perpignan, étaient fort occupées.

« En effet, depuis longtemps, l'Espagne était en proie à la guerre civile. Les provinces montagneuses du Nord s'étaient soulevées contre l'autorité de la reine régente Christine, pour proclamer roi don Carlos. Mais l'insurrection avait été vaincue, et les carlistes, pourchassés, entraient par bandes sur le territoire français.

« Échelonnés par compagnies dans les villages tout le long de la frontière, nous étions chargés d'arrêter

tous ceux qui cherchaient à la franchir. Je me suis laissé dire que dans ces hautes vallées où nous cantonnions se trouvaient des villages habités par des descendants des Albigeois réfugiés là pour se soustraire aux persécutions dont on les accablait à la fin du moyen âge. Ils vivaient ainsi, comme des lépreux, séparés du reste du monde par des cols presque infranchissables. Ils se croyaient toujours en butte, comme des pestiférés, à la vindicte publique; lorsque sous le premier Empire les agents de la conscription pénétrèrent chez eux, ils ne comprenaient pas ce qu'on venait leur demander. Voulait-on encore détruire leurs maisons, les piller, les massacrer et déporter leurs femmes et leurs enfants dans des pays lointains? Ils furent tout étonnés qu'on demandât à leurs fils de prendre rang dans l'armée française.

« Au moment de notre surveillance, le général carliste Cabrara, ne pouvant plus résister aux troupes du gouvernement, demanda à entrer en France avec son armée et à se constituer prisonnier entre les mains des autorités françaises.

« Après avoir désigné les points de la frontière où ses bandes se présenteraient en masse, il se rendit lui-même à Perpignan, où il eut avec le général de Castellane une longue entrevue.

« L'arrivée des carlistes fut un véritable exode. Il y avait bien encore quelques bataillons à peu près constitués : les hommes portaient des bérets blancs, bleus ou rouges, des capotes ou des tuniques avec des boutons d'uniforme, et des pantalons de tous les genres; les uns étaient chaussés d'espadrilles, les autres marchaient pieds nos et même nu-jambes. Il y avait des

femmes, des enfants, des vieillards qui suivaient la troupe. Dieu sait dans quelles guenilles et quelle misère ! C'étaient des populations entières parties de leurs villages, sans ressource, ne vivant plus que d'aumônes, c'est-à-dire de privations. Quel navrant spectacle ! Des femmes allaitant leurs derniers-nés, des enfants presque nus que l'on traînait par la main et des hommes misérables dont beaucoup étaient blessés.

« On réunit toute cette masse au Champ de Mars de Perpignan, où un campement fut installé : c'était une scène d'invasion de Barbares d'un autre âge. La population catalane du Roussillon accueillit bien ceux des carlistes qui étaient de la Catalogne espagnole ; on fit même des quêtes pour eux dans la ville ; on leur apporta des victuailles et surtout d'énormes marmites pleines de pommes de terre : car tous ces gens crevaient de faim. Cela provoqua une rixe entre carlistes aragonais et les contingents catalans. Comme ces derniers recevaient tous les vivres des Catalans du Roussillon, les Aragonais se fâchèrent : ils voulaient, eux aussi, avoir leur part. Il fallut faire intervenir la garnison ; on sépara les combattants, mais il y avait des morts de part et d'autre. Avant d'évacuer dans l'intérieur de la France toute cette masse, on chercha à y recruter un bataillon pour la légion étrangère. On recueillit environ cinq cents engagements. Les nouveaux enrôlés étaient des montagnards durs à la fatigue et braves au combat. Presque tous sortaient des *presidios,* où ils avaient été enfermés à la suite de diverses condamnations ; lors de l'insurrection, on les avait délivrés, et ils s'étaient admirablement battus. Du reste, on ne leur faisait guère de quartier, et ils usaient de

représailles vis-à-vis des soldats royaux dont ils s'emparaient.

« Beaucoup étaient blessés, quelques-uns même grièvement.

« On me donna le commandement de cette troupe ou plutôt de cette bande. Tout d'abord, il me fut difficile de communiquer avec eux. Je trouvai heureusement dans leurs rangs un déserteur de la légion étrangère parlant le français ; j'en fis mon interprète et je donnai mes premiers ordres par son entremise ; puis j'achetai une grammaire espagnole et je me mis à l'étude ; grâce au latin que je savais, je fus capable en peu de temps de dire quelques mots, et bientôt je sus assez d'espagnol pour commander effectivement le bataillon.

« Ces nouveaux soldats, brigands ou contrebandiers, me donnaient du fil à retordre : il fallait les surveiller de près. Tous les jours au rapport on signalait au moins trois crimes commis par l'un d'eux : c'était un vol, un viol ou un assassinat. Mais j'avais aussi de braves gens, entre autres mon interprète, Prado, l'ancien déserteur de la légion qui devint officier dans ce même corps ; à Zaatcha, il était capitaine d'une des compagnies de grenadiers de la légion, et, le premier, il monta à l'assaut le 20 octobre ; avec lui se trouvait un ancien amant de la reine, nommé Martinez, homme superbe qui servit bravement et loyalement depuis en Algérie. Il fut également capitaine dans le régiment étranger.

« Au bout de quelques semaines, le bataillon des carlistes était discipliné et manœuvrait bien ; j'espérais en être nommé commandant et avoir à le conduire au

feu contre les Arabes ; le commandant Bedeau eut cet honneur.

« Lorsque j'étais encore à leur tête, la reine Christine vint à passer par Perpignan pour aller à Paris voir le roi Louis-Philippe. Mes carlistes, dans une fureur extrême, étaient prêts à se jeter sur elle et sur son escorte. On dut les enfermer dans la citadelle durant les quelques heures, que dura le séjour de la Reine à Perpignan.

« Je voulus interroger un de ces hommes sur les causes de leur exaltation : il me répondit par les injures les plus grossières, et je ne pus jamais rien tirer de lui.

« Lorsque ce bataillon vint en Afrique, il eut une affaire d'abord peu brillante; quelques hommes se révoltèrent et se précipitèrent sur un lieutenant; mais à ses cris un capitaine accourt le sabre haut, criant aux armes, car il croit avoir affaire à des Bédouins : à sa vue, les Espagnols, pris de peur, s'enfuient et désertent avec armes et bagages.

« Du reste, comme la légion étrangère est composée des déserteurs des autres armées, il est assez naturel de les voir changer de parti à tout propos. Un ivrogne sera toujours un ivrogne, de même un déserteur passe sans vergogne et sous le prétexte le plus futile d'une armée à l'autre.

« Parmi ces déserteurs de la légion, il en était un fort célèbre en Afrique, nommé Moncel. Il passait pour être le fils naturel de Mlle Mars et du général X... Je ne sais qui avait accrédité cette légende absolument fausse.

« C'était un géant d'au moins deux mètres de haut. Étant étudiant en 1830, il s'était engagé dans les « lan-

ciers de la Charte ». Bientôt on l'avait envoyé en Algérie dans un régiment de chasseurs d'Afrique. Il ne parlait jamais à personne, était fort brutal et était devenu, à cause de sa force herculéenne, un objet de terreur pour tous ses camarades. Dans une discussion de cabaret, il assomma l'un d'eux, et, pour cette raison, on l'envoya dans une compagnie de Joyeux (compagnie de discipline), qui eut souvent à se battre contre les Arabes. Il s'y montra d'une férocité inouïe, massacrant impitoyablement les blessés.

« Après un court séjour dans les compagnies de discipline, il passa dans les spahis, où il eut à subir également de nombreuses punitions, principalement de la part d'un adjudant nommé Goer de Hervé.

« C'est de ce corps qu'il déserta pour passer dans la tribu des Hadjoutes, nos perpétuels ennemis des environs d'Alger. Là, il cherche toutes les occasions d'assouvir sa rage accumulée contre nos soldats, et il ne se passe pas de jour sans que sa cruauté native s'exerce contre les nôtres. Une fois, entre autres, renseigné sur le campement de son ancien escadron, établi non loin des Hadjoutes, il prépare un guet-apens pour attirer ses camarades de la veille dans un endroit couvert, où bientôt ils sont entourés par plus de deux mille Arabes Sur les quatre-vingts cavaliers de l'escadron, dix-huit seulement échappent au massacre. Le lendemain, quand les nôtres reviennent en nombre chercher les blessés, ils trouvent parmi les cadavres celui de l'adjudant Goer, complètement dépouillé. Avec une pointe de yatagan, Moncel avait gravé sur son corps cette sinistre inscription : « 2 novembre 1836. Moncel. »

« Il passa peu de temps après au service d'Abd-el-

Kader. Mais, soit que l'émir se méfiât de lui, soit qu'il se crût en sûreté et qu'il commît quelque imprudence, le chef du bureau arabe de Blidah, mon ami Verger, parvint à se le faire livrer. Il fut transporté à Alger, condamné à mort et exécuté.

« Devant le peloton, il effraya tout le monde par ses regards terribles, sa haute stature, les jurons et les blasphèmes qu'il ne cessa d'exhaler jusqu'au moment où les balles l'étendirent à terre.

« Quel roman ne ferait-on pas, ajoutait le maréchal, si l'on connaissait la vie aventureuse de ces soldats de la légion étrangère, rebut des armées de l'Europe, souvent assassins et voleurs, déserteurs sans scrupules et devenant le lendemain les pires ennemis de leurs camarades de la veille !

« Dans la fameuse affaire de Mnounèche, où le capitaine Espinasse fut quatre fois blessé à côté du duc de Montpensier, c'était encore un zouave déserteur assoiffé de vengeance qui commandait les Arabes.

« Au moment où je quittais le commandement du bataillon carliste pour reprendre dans mon régiment le service d'adjudant-major, il n'était plus question que de guerre.

« M. Thiers était alors premier ministre, et on lui prêtait l'intention de s'allier au pacha d'Égypte contre l'Angleterre. C'eût été une folie, car l'élan de 1830 n'existait plus en 1840. Peut-être se souciait-on peu d'aller se faire tuer pour le pacha d'Égypte... Et puis, l'âge s'était appesanti sur les vétérans de nos grandes guerres, car dix ans de plus suffisent à faire d'un homme mûr un vieillard. Enfin, il ne s'agissait plus de l'indépendance du pays que personne ne mena-

çait en 1840. A tout dire, je ne crois pas qu'une guerre avec l'Angleterre à cette époque eût pu nous être favorable, tandis que j'ai toujours été convaincu qu'en 1830 nous aurions soulevé les peuples avec nous et vaincu les souverains. A tout hasard, on créait de nouveaux corps de troupes, régiments d'infanterie, de cavalerie, et surtout on instituait des bataillons de chasseurs.

« A cette occasion, on formait à Saint-Omer, sur la proposition et sous la direction du duc d'Orléans, dix bataillons de chasseurs à pied. Marbot, toujours officier d'ordonnance du prince, m'écrivit aussitôt à ce sujet une lettre qui commençait par ces mots :

« Lis cette lettre avec attention, car ton avenir « dépend de ta réponse... »

« Il continuait en m'expliquant la nouvelle création et en m'engageant à y entrer. Ma résolution fut prise de suite.

« Je demandai au général de Castellane, commandant la division militaire de Perpignan, d'être désigné pour servir dans la nouvelle arme. Voici la lettre que j'adressais au colonel du 47e :

« Perpignan, 24 septembre 1840.

« Mon colonel,

« Plusieurs bataillons de tirailleurs devant être organisés à Vincennes, et mes inclinations militaires m'ayant toujours porté vers l'infanterie vraiment légère, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien demander à M. le lieutenant général comte de Castellane qu'il daigne me proposer à M. le ministre de la guerre pour

occuper dans l'un de ces nouveaux corps l'emploi d'adjudant-major (1).

« Je suis, etc

« CANROBERT,

« Capitaine adjudant-major au 47e. »

« Voici la réponse :

« Quartier général de Perpignan, 26 septembre 1840.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« M. Canrobert, capitaine adjudant-major au 47e de « ligne, demande à entrer comme adjudant-major dans « un des bataillons de tirailleurs dont on annonce la « formation. M. Canrobert est un officier dont je fais « le plus grand cas ; il est très ferme, actif, très ca- « pable, bien élevé, fort instruit de son métier, il a le « feu sacré. C'est un officier distingué et d'avenir qui « fera un excellent chef de bataillon dès que son « ancienneté de grade permettra de le proposer.

« Je suis votre respectueux, etc.

« *Le pair de France, lieutenant général de la* « *division active des Pyrénées-Orientales et* « *de la* 21e *division,*

« Comte DE CASTELLANE. »

« J'étais chasseur à pied. »

(1) A l'inspection générale de 1839, le général de Castellane note ainsi les adjudants-majors du 47e : un bon ; un (c'est Canrobert) excellent ; un passable.

CHAPITRE VI

LE GÉNÉRAL BUGEAUD ET LA CONQUÊTE DU DAHRA.

Le camp de Saint-Omer. — Un second Castellane : le général Rostolan. — Bazaine vainqueur du concours de tir est couronné par le fils du maréchal Ney. — Le duc d'Orléans me charge de faire une étude sur les chasseurs à pied. — Il me propose d'être officier d'ordonnance de son père. — Mon refus mécontente Marbot. — Anecdotes de Marbot sur le duc d'Orléans : l'aubergiste dépité. — On nous renvoie à Paris. — Étape à Creil. — Ma visite au collège de Senlis. — Je suis surpris d'avoir grandi. — Entrée sensationnelle à Paris. — Le Roi nous passe en revue dans la cour du Carrousel. — Allocution du maréchal Soult. — Revue de Vincennes. — On nous embarque pour Alger.

L'Afrique depuis la prise de Constantine. — Abd-el-Kader viole le traité de la Tafna. — Le maréchal Valée et le général Changarnier. — Défaut de plan dans la conquête de l'Algérie. — Une discussion à la Chambre. — Le général Bugeaud partisan de la conquête définitive. — Il est nommé gouverneur général (1841). — Mise à exécution de ses plans.

Réception du 6e bataillon de chasseurs par le général de Bar. — Une leçon mal accueillie. — L'inconvenance du commandant Forey est cause qu'on nous transforme en garçons de ferme. — Distractions à l'usage des troupes. — Le « tombeau de la chrétienne ». — Les débuts de la campagne. — Ravitaillement de Milianah. — Le général Baraguay-d'Hilliers. — Fatigues de la route : cas de folie causés par la chaleur. — Un pied de nez au général. — Une avalanche de jurons. — Notre marche sur Blidah. — Destruction du bois d'oliviers. — Notre marche sur Médéah sous les ordres de Changarnier. — « Le général a perdu sa tête. » — L'affaire du col de Mouzaïa. — Le comte de Mérode. — Les razzias. — Précautions à prendre contre l'audace des Arabes.

Création d'une route terrestre entre Alger et Oran. — Je sauve la vie au commandant Forey et suis cité à l'ordre du jour. — Les moutons de Panurge.

Je suis nommé chef de bataillon au 13e léger. — Je me présente au

colonel de la Torre à Mascara. — Il me reçoit fort mal. — Un congé de trois mois. — Mon départ pour la France. — Succès de mes épaulettes à Toulouse. — Mes vacances à Saint-Céré. — J'y apprends la mort du duc d'Orléans. — A Paris, Marbot me présente au duc de Nemours, au duc d'Aumale et au comte de Paris. — La duchesse d'Orléans.

Je rentre à Alger. — Je dîne chez le général Bugeaud. — A table, le général de Négrier raconte pourquoi il est resté vingt ans chef de bataillon. — Bugeaud jugé par le duc d'Aumale et par le maréchal Canrobert. — Comment il avait su se faire aimer du soldat : le tringlot embarrassé. — La « casquette ».

D'Alger je retourne à Mascara. — Amabilité du colonel de la Torre. — Son manque de tact. — M. de Lavarande. — Le colonel Géry. — Le général Lamoricière. — Je retourne prendre à Mostaganem le commandement du 5e bataillon de chasseurs. — Pacification de la vallée du Chélif sous les ordres du colonel Marey-Monge. — Les sabres et les lions du colonel. — Le général Gentil et le commandant Bosquet. — Le général Le Pays de Bourjoly : ses exploits comme lieutenant. — C'est dans ses bras que meurt Bessières. — Il devient un des favoris du général Bugeaud.

La conquête du Dahra. — Belle allure de mon bataillon. — Son accoutrement bizarre. — Création d'Orléansville. — Escarmouches dans les environs. — Un commandant pas facile à tuer : Peraguay. — Le « palais » du colonel Cavaignac. — Ses réceptions. — Godefroy Cavaignac. — Ses récits. — Ses souvenirs sur M. de Talleyrand. — La prise de la Smalah. — Bugeaud reçoit le bâton de maréchal. — Admiration du nouveau maréchal pour la belle Mme Liadières.

Le général Changarnier quitte l'Afrique. — Ses démêlés avec le maréchal Bugeaud. — La première affaire des Grottes. — Pélissier et les Grottes d'Ouled-Réa. — Cinq cents Arabes enfumés. — Émoi de la Chambre des pairs. — Riposte de l'armée. — Le maréchal Canrobert approuve la conduite de Pélissier. — Le colonel Saint-Arnaud. — Ses rapports avec la duchesse de Berry. — Je me brouille avec lui à cause du potager du 5e bataillon. — Une frottée que j'inflige à Bou-Maza nous réconcilie. — Histoire de Bou-Maza : un faux prophète. — Fin de la campagne du Dahra. — Une scène de cannibales. — Le clairon Darot. — Saint-Arnaud obtient le désarmement des tribus rebelles.

Nous rentrons à Orléansville. — Inspection du général Fabvier. — Ma permission de trois mois est brusquement interrompue par la nouvelle d'un nouveau coup de main de Bou-Maza. — Envoi en Afrique de six nouveaux régiments, que le Roi passe en revue. — Je reçois les galons de lieutenant-colonel et le commandement du poste de Tenès. — Je recommence la chasse contre Bou-Maza. — Une fille adoptive du 5e bataillon. — Un Arabe hypnotiseur. — Le colonel Bouscarin.

— Le brigadier Got entre à la Comédie-Française. — Une belle femme pour le « colonel ». — Un « d'Assas » arabe. — Bou-Maza prisonnier. — Je vais annoncer la nouvelle au maréchal Bugeaud. — Il me fait l'éloge des troupes du Dahra. — Quelques anecdotes sur Pélissier. — Une omelette indigeste. — Ses querelles avec Bugeaud : « vieille perruque. » — Goût prononcé des autruches pour le papier. — Pélissier et le prince de la Moskowa. — Belle défense de Pélissier par Bugeaud. — Le maréchal visite Tenès. — Comment le capitaine Lapasset et moi nous y rendons la justice. — Un aperçu de psychologie arabe. — Le théâtre à Orléansville : Mlle Gardon, la Déjazet d'Afrique. — Orléansville devient, sous l'impulsion de Saint-Arnaud, un centre littéraire, artistique, où se réunissent les officiers de la subdivision : Tartas, Berthaud, Marulaz, Répon, Fleury. — Le duc d'Aumale est nommé gouverneur général. — Mort du maréchal Bugeaud. — Le duc d'Aumale me rend visite à Tenès. — Ses récits sur la mort de Robespierre — Le duc d'Aumale propose et fait nommer Canrobert colonel. — Le nouveau colonel est envoyé à Batna.

« Ma demande favorablement accueillie, je partis en toute hâte pour Saint-Omer, où était déjà réunie une partie des détachements destinés à former les dix nouveaux bataillons. Chaque jour il en arrivait d'autres de tous les côtés ; c'étaient des officiers et des soldats de toutes les armes et aux uniformes les plus disparates : de l'infanterie de ligne, de l'infanterie légère et de la légion étrangère, des zouaves, des tirailleurs de Vincennes, de l'état-major même.

« Nous étions sous la haute direction du duc d'Orléans, qui venait souvent séjourner à Saint-Omer, toujours accompagné de Marbot et du duc d'Elchingen.

« Le vieux général Rostolan avait pris notre commandement. Rigide sur la discipline, connaissant à fond les règlements même les plus arriérés, homme de détail, c'était un « martinet » de premier ordre, et aucun ne savait mieux que lui passer une inspection.

Il passait pour un second Castellane. En raison de ces qualités, on le nomma plus tard gouverneur de l'École polytechnique, avec mission de rétablir la discipline, assez peu en vigueur depuis les journées de Juillet. C'est, je crois, le seul officier qui ait commandé cette école sans y avoir été élève. Son passage y resta légendaire, parce qu'il y fit établir des quinquets dans les corridors et les cours. Les élèves leur donnèrent le nom écourté du général innovateur, et les polytechniciens désignent encore sous le terme de « rostos » les becs de gaz ou autres lumières.

« Le général Rostolan était colonel à Strasbourg lors de la tentative avortée du prince Louis-Napoléon. Après l'échauffourée, il fut chargé de la garde du prince : il se montra, en cette circonstance, d'une courtoisie parfaite ; il mit à la disposition de son prisonnier tout l'argent qu'il avait et se chargea de prévenir la reine Hortense que son fils était sain et sauf. L'Empereur lui en fut toujours reconnaissant : il le nomma plus tard commandant d'une division territoriale de Marseille; il fut aussi mon collègue au Sénat, où je le vis souvent et où j'aimais à lui parler de Saint-Omer, du duc d'Orléans, de Marbot et surtout de mes trente ans !

« On donna à nos hommes de nouvelles carabines qui portaient à mille mètres ; on nous fit faire, à l'instar du colonel Combes, toutes nos manœuvres au pas gymnastique.

« Au bout de quelque temps, le duc d'Orléans organisa un grand concours de tir. Il offrit lui-même, comme prix pour les officiers, une carabine d'honneur à monture d'argent, et, pour les sous-officiers, des

montres Bréguet. Le prix des officiers fut gagné par Bazaine; il avait alors vingt-huit ans. Il sortait de la légion étrangère et arrivait d'Espagne, où il venait de faire dans cette troupe plusieurs années de campagne contre les carlistes. Cela lui avait valu un nombre considérable de croix d'ordre différents dont il ornait sa poitrine et qui le faisaient beaucoup remarquer des populations de Saint-Omer.

« Le jour où il fut proclamé vainqueur du tir à la carabine, on le porta en triomphe sur la cible qu'il avait criblée de balles; puis on le ramena du champ de tir à la ville de Saint-Omer dans un fourgon d'artillerie orné de verdure. Aux portes de la ville, le duc d'Elchingen, le fils du maréchal Ney, lui mit sur la tête une couronne de chêne, aux applaudissements de tous ses camarades. C'étaient Mac Mahon, Ladmirault, Mellinet, Forey, Uhrich, de Failly, de Négrier, Marbot et moi qui acclamions le fils du *brave des braves* couronnant Bazaine! Quel était donc alors celui d'entre nous qui aurait pu se douter...?

« On ne nous exerçait pas seulement à la manœuvre, mais aussi aux études historiques et théoriques. Le duc d'Orléans me fit venir dans la chambre de l'hôtel où il logeait, et me dit que mon cousin Marbot lui parlait souvent de moi.

« Les notes du général de Castellane, ajouta-t-il, vous « signalent non seulement comme un bon officier, mais « encore comme un sujet instruit et fort habile à trousser « un rapport. Veuillez donc faire une étude sur l'ori- « gine des troupes de chasseurs et sur le rôle qu'elles « sont appelées à remplir dans les combats. »

« Je dus faire venir d'Allemagne trois gros volumes

parus tout récemment sous le titre : *Les chasseurs et les tirailleurs de l'armée prussienne*, par le major Guntau. Je dus lire aussi les ouvrages du grand Frédéric, ardent propagateur de l'infanterie légère.

« Dans ses guerres contre l'Autriche, Frédéric II avait compris combien il était difficile de cacher ses mouvements aux innombrables Croates et Hongrois de l'armée de l'impératrice Marie-Thérèse. Pour leur tenir tête, il enrôla les gardes forestiers des forêts du Brandebourg : ceux-ci, habitués par leur métier aux marches et à la fatigue, étaient depuis leur enfance des tireurs de premier ordre ; il établit entre les plus jeunes d'entre eux et les fils des plus âgés un concours dans lequel on leur donnait à abattre au vol plusieurs oiseaux de suite. Les plus adroits étaient enrôlés dans le nouveau corps de tireurs : de là le nom de chasseurs. Plus tard, il les fit monter sur des mulets pour les transporter rapidement d'un point à un autre. A de certains moments, il les embusquait derrière des abris, leur recommandait de viser surtout les chefs pour désorganiser l'armée ennemie. Jamais ils ne devaient s'engager à découvert ni faire usage de l'arme blanche. On pouvait les comparer à un essaim de guêpes voltigeant autour d'un lion, le harcelant sans cesse et le piquant partout sans lui donner de prise.

« Mon travail terminé, je l'apportai au duc d'Orléans, qui le lut aussitôt ; il lui convint sans doute, car, peu de jours après, il me rappela, me félicita et me demanda si j'accepterais d'être officier d'ordonnance de son père. C'était fort flatteur pour moi, mais j'étais trop étranger aux habitudes du monde, encore plus à celles de la cour Cette situation m'effrayait, et

je préférais rester soldat et retourner en Afrique avec mon nouveau bataillon. Séance tenante, et tout en remerciant vivement le prince, je déclinai son offre. Il me parut d'abord fort surpris, même un peu froissé. Il y eut entre nous deux un long moment de silence. J'insistai alors pour bien lui faire comprendre les raisons de ma conduite. Je mis, sans doute, dans mes explications une telle conviction que le prince finit par la partager, et, me tendant les mains, il me dit : « Vous « avez raison ; il n'y en a pourtant pas beaucoup qui « refuseraient pareille offre. »

« Quand Marbot connut la chose, il ne manqua pas de s'emporter contre moi comme il l'avait fait au lendemain de Mascara. Il m'avait alors traité de Romain ; il me traita cette fois de Spartiate. Mais ses colères ne duraient pas, et sa bienveillance pour moi n'en diminua pas, car il me voyait tous les jours. Il me racontait mille anecdotes sur le duc d'Orléans, sur ses succès dans le monde, sur sa manière brillante de monter à cheval, sur ses voyages, ses idées, son avenir. Entre autres anecdotes, il me dit celle-ci :

« Un jour, nous arrivâmes dans un village où le « prince et sa suite déjeunèrent. Le repas terminé, je « demandai la note : elle se montait à trois cents francs, « et il y avait en tout une omelette et des biftecks « pour cinq. Je fis un peu la grimace et je remis la « note au prince ; il la mit dans sa poche, sans avoir « l'air d'y faire autrement attention, et continua à « causer avec l'aubergiste. Puis, tout d'un coup, il « exprime le désir de ne pas quitter le village sans « saluer le maire. Celui-ci accourt aussitôt. Le prince « l'entretient des intérêts locaux, puis tirant de sa

« poche un billet de mille francs : « Tenez, lui dit-il, « voulez-vous avoir l'obligeance de payer à M. l'auber- « giste l'excellent déjeuner qu'il nous a donné, et de « garder le surplus pour les pauvres de la com- « mune?... »

« On juge si l'aubergiste faisait une tête.

« Quand, vers le mois de mai, on nous jugea suffisamment éduqués, on nous expédia à Paris.

« En route, nous fîmes étape à Creil ; comme nous étions arrivés de bonne heure, je proposai au capitaine de Ribens, un de mes camarades de Senlis, de se rendre jusqu'à cette ville pour revoir l'établissement où nous nous étions connus.

« Il accepte, et nous voilà partis. A la pension, on nous reçoit fort bien, et nous nous promenons dans les cloîtres qui nous servaient de cours de récréation et sous les grands arbres qui nous abritaient. Nous descendons aussi dans le souterrain où nous avions écrit nos noms avec la pointe de nos couteaux. Mais nous les cherchons en vain. Déjà de Ribens désespérait de les trouver, lorsque je lui dis : « Quand nous avons « inscrit nos noms, nous avions neuf ans ; nous étions « haut comme ça. Regardons donc à un mètre au- « dessus du sol, au lieu de chercher à notre hauteur « actuelle. » Nous nous baissons alors, et en un instant nous découvrons les inscriptions.

« Le lendemain, nous étions dans la capitale. Notre entrée au pas gymnastique, avec nos uniformes nouveaux, fit sensation. C'est même ce jour-là que fut décerné aux chasseurs à pied le surnom de « vitriers ». Puis on dirigea chacun de nos bataillons sur des points différents où ils devaient loger. Le 6e bataillon, dont

je faisais partie, alla tenir garnison à Romainville. C'était en plein printemps : nous vivions au milieu des lilas et des fleurs. Malheureusement notre séjour y fut trop court.

« Peu de temps après, par un beau soleil, nous nous réunîmes (les dix bataillons) dans la cour du Carrousel. Le Roi nous passa en revue. Il était entouré d'une foule de généraux et de princes, parmi lesquels était son gendre, le roi des Belges, le duc d'Orléans et un autre de ses gendres, le duc de Wurtemberg, celui qui avait épousé la princesse Marie, à qui l'on doit la fameuse statue de Jeanne d'Arc pressant son épée en forme de croix sur la poitrine.

« Après avoir longé nos rangs, tandis que les princesses et leurs enfants nous regardaient du haut des balcons du pavillon de l'Horloge, le Roi appela le maréchal Soult et nous dit : « Le doyen des maréchaux « va vous donner votre drapeau. »

« Le maréchal Soult, invité à nous faire une allocution, s'exprima ainsi avec son accent gascon : « Puisque « Sa Majesté l'ordonne, je vais vous *donnère* ce dra- « peau. Vous allez tous *jurère* de le défendre jusqu'à « la mort. »

« Les officiers furent reçus ensuite par le Roi dans la salle des Maréchaux. Je vis à cette occasion pour la première fois le général Pajol, alors commandant de la première division militaire. Sans doute parce que nous n'entrions pas comme il l'aurait voulu, il se mit dans une violente colère et lâcha force jurons. De Ribens me dit : « Il se croit toujours à la tête de la colonne de « Rambouillet. Lorsqu'il alla la commander, ajouta- « t-il, il n'avait pas d'épaulettes, et il emprunta à M. de

« Rothschild celles que portait ce financier sur son « habit rouge de consul autrichien. »

« Pendant la réception, Louis-Philippe remit la croix de la Légion d'honneur à deux lieutenants-colonels et à deux officiers ; l'un d'eux était le capitaine de Négrier, le père d'un des généraux actuels. Négrier, déjà ancien, avait été garde du corps. C'est, je crois, le seul chasseur à pied qui ait été dans ce cas.

« Trois ou quatre jours après, les dix bataillons allèrent au polygone de Vincennes ; le prince royal en prit le commandement et nous fit manœuvrer. A côté de lui étaient le maréchal Soult, ministre de la guerre, les maréchaux Gérard, Molitor et Grouchy. Certains bataillons firent des évolutions de ligne et de tirailleurs, d'autres le service en campagne ; les sapeurs des bataillons élevèrent des retranchements ; on abattit des arbres à coups de sabre-baïonnette pour montrer que cette arme pouvait avec avantage remplacer la hache. A cinq heures, on sonna le ralliement, et nous défilâmes au pas gymnastique au milieu d'un concours immense de population qui nous applaudit à outrance.

« Nous rentrâmes à Romainville, et, quelques jours après, nous traversions la France et nous arrivions à Marseille, où l'on nous embarquait pour Alger. »

Nous avons fait le résumé de l'histoire des premiers temps de la conquête de l'Algérie au moment où le capitaine Canrobert y débarqua pour la première fois ; il nous faut, maintenant qu'il revient en Afrique, exposer à grands traits les événements survenus depuis son départ, après le siège de Constantine.

Par suite de la prise de cette ville, tout l'est de la régence était conquis, et, grâce au gouvernement éner-

gique du général de Négrier, cette province demeura désormais à peu près calme.

Il en fut tout autrement sur les territoires d'Alger et d'Oran. De ce côté, Abd-el-Kader, soutenu par l'empereur du Maroc, chez lequel il était toujours sûr de trouver un abri contre les Français vainqueurs, profita d'abord de la paix de la Tafna pour augmenter son influence et sa puissance.

Jusqu'en 1839, il ne viole pas le traité, mais tout d'un coup il surprend nos postes. La guerre recommence alors.

Le gouverneur de l'Algérie, le maréchal Valée, avait la réputation d'être le premier canonnier de l'Europe ; mais il était peu préparé à l'administration d'un pays et à la direction d'une guerre de partisans aussi confuse que celle de l'Afrique. Se croyant toujours aux grandes guerres du commencement du siècle : « Ce n'est « rien, disait-il; ce ne sont que des affaires d'arrière-« garde. » Or, en Afrique, il n'y a pas d'autres affaires.

Vieux, homme de cabinet et peu apte à commander des troupes, surtout des troupes très mobiles, il remit, en toute occasion, le commandement au général Changarnier. Celui-ci était un homme de guerre accompli, aimé du soldat, sachant lui inspirer confiance, à la fois d'une prudence et d'une audace merveilleuses. Mais un défaut dominait toutes ces qualités et devait le faire échouer souvent : une vanité sans bornes.

Le fait de se voir chargé de toutes les expéditions, d'avoir tous ses collègues sous ses ordres, d'être en réalité gouverneur général, lui fit perdre le sens exact des choses.

Certes, il remplit d'abord habilement sa mission. Mais le jour où un véritable gouverneur, homme de guerre et administrateur émérite, arriva à Alger, le général Changarnier, se sentant atteint dans sa vanité, se posa en critique de son chef. Son insubordination devint telle qu'il dut, au bout de peu de temps, quitter l'Algérie.

Le maréchal Valée n'avait, pas plus que le gouvernement, une idée arrêtée sur la conquête, l'occupation et la mise en valeur de la colonie. Or, au Parlement, comme au sein du conseil des ministres, on discutait toujours sur l'abandon de la colonie ou sur son occupation restreinte, et, en attendant, on ne se décidait pas.

Dans une de ces discussions sur l'Algérie à la Chambre, le général Bugeaud déclara nécessaire la conquête et l'occupation définitive de l'Afrique. On ne l'avait point abandonnée lorsque c'était possible, maintenant il était trop tard. Il reprocha au gouvernement d'épuiser le budget et de sacrifier des hommes sans but; puis il indiqua nettement le seul projet pratique dans les circonstances présentes.

« On fait la guerre non pas aux armées, dit-il, mais aux intérêts des nations avec lesquelles on est en lutte. En Afrique, il n'y a qu'un intérêt : l'intérêt agricole. Il est difficile à saisir, car il n'y a ni villages, ni fermes. On peut cependant l'atteindre, en s'emparant de toute la partie cultivable du pays dont on chassera l'Arabe pour l'obliger à se réfugier dans le désert. Par une occupation de postes on ne peut réussir ; il faut des colonnes et des colonnes mobiles, assez nombreuses pour résister à n'importe

quelle réunion d'Arabes. Sept mille hommes suffiront toujours dans chacune de ces colonnes. Il en faut une à Tlemcen, une à Mascara, une à Médéah, avec mission d'empêcher les Arabes de semer, de récolter, de pâturer. Ce sera barbare, mais on ne fait pas la guerre avec de la philanthropie. Comme il faut faire vivre les colonnes mobiles, on doit en organiser d'autres chargées de ravitailler sans cesse les premières. Sur leur parcours, les colonnes de ravitaillement empêcheront d'abord les Arabes de se soulever et leur enlèveront la jouissance de leur territoire s'ils refusent de se soumettre. Six colonnes parcourront le pays en tous sens ; ça suffira.

« Sous le maréchal Valée, il y avait quarante-sept postes, et le peu de troupes disponibles était tellement harassé qu'on ne pouvait pas former une seule colonne importante.

« Dans le désert, point de grains, point de bestiaux. Les Arabes pourront y fuir, mais ne pourront pas y rester. Ils reviendront à nous. Ce sera le moment d'exiger d'eux des garanties et la remise de leurs armes. S'ils demeurent dans le désert, nous donnerons leurs territoires abandonnés à des colons.

« Entre l'occupation restreinte avec des postes retranchés, et la mobilité des colonnes, il y a la différence de la portée de la balle à l'énorme portée des jambes. Que dirait-on d'un amiral qui, chargé de dominer la Méditerranée, amarrerait ses vaisseaux à la côte et ne bougerait plus de là ? Il ne dominerait rien du tout. Et pourtant c'est ce que l'on fait actuellement en Algérie. »

L'exposé si net de ses projets de conquête et de

soumission fit désigner Bugeaud par l'opinion publique comme le futur gouverneur général de l'Algérie, et, dans le courant du printemps de 1841, il débarquait à Alger.

Du coup, tout change de face. Les petits postes sont abandonnés ; les points éloignés, les plus importants, se transforment en places de dépôts d'où partent sans cesse des colonnes mobiles courant en tous sens, tandis que de la côte d'autres colonnes apportent à ces postes extrêmes leurs approvisionnements. Au bout de peu de temps, les postes éloignés n'ont même plus besoin d'être ravitaillés, les seules ressources du pays environnant suffisent à leurs besoins.

En trois ans, le général Bugeaud avait fait ce que dix ans d'efforts n'avaient pu produire.

Dans la province d'Oran, Lamoricière exécute à la lettre le plan du général Bugeaud, occupe et ravitaille Mascara et Tlemcen. Dans la province d'Alger, Changarnier et Baraguay-d'Hilliers eurent surtout à commander les expéditions, principalement celles de ravitaillement allant de la côte aux postes avancés, à Médéah et à Milianah. Canrobert va être occupé de 1841 à 1843 sous leurs ordres.

« En quittant la France, disait le maréchal Canrobert, le 6e bataillon de chasseurs versa ses shakos et reçut des hauts képis en pointe appelés « phécy », qui n'étaient guère commodes ; ils n'abritaient ni contre le soleil ni contre la pluie, et ne couvraient chaudement ni la tête ni les yeux durant les nuits passées au bivouac. Par contre, la tunique et le ceinturon noir étaient plus pratiques que l'habit à pans et les buffleteries blanches. Au lieu du fusil de munition, les chasseurs avaient une lourde

carabine rayée, et la compagnie de carabiniers une énorme machine de guerre appelée demi-fusil de rempart. Tous avaient le sabre-baïonnette.

« Notre commandant était M. Forey, depuis maréchal de France.

« A Alger, nous fûmes reçus par le général de Bar, qui commandait la division.

« Déjà vieux, parfait honnête homme du reste et de manières affables, ce général, depuis 1815, avait surtout occupé des postes administratifs, comme celui de commandant de la division d'Alger. Peut-être se rendait-il compte de cette situation et voulut-il profiter de l'arrivée du nouveau corps pour se poser en officier qui connaît le métier.

« Il nous reçut avec solennité et commença par nous faire une petite leçon sur la conduite à tenir au point de vue de la guerre et de l'hygiène. Déjà il développait ses théories avec un certain contentement de lui-même, lorsque notre chef de bataillon, dont le principal défaut était le manque de tact, lui coupa la parole et lui dit : « Je dois vous prévenir, mon général, que la « plupart des officiers de mon bataillon et moi-même, « nous servons depuis longtemps en Afrique et nous « savons parfaitement ce que nous avons à y faire. »

A soixante ans de distance, le maréchal Canrobert était encore étonné de l'inconvenance du futur maréchal Forey.

« Le général nous congédia sans rien dire, mais son mécontentement se manifesta autrement : deux jours après, nous recevions l'ordre de quitter Alger et d'aller camper à Dely-Ibrahim pour y garder des troupeaux. Oui, pour y garder des troupeaux !

« Ainsi nous, les chasseurs, les tirailleurs, l'avant-garde de l'armée, tous officiers ou soldats alertes et brillants, nous étions transformés en garçons de ferme. Le commandant Forey alla réclamer ; on nous donna un troupeau de plus à garder. Heureusement, au bout d'un mois, on nous changea de camp : nous fûmes alors occupés à des constructions de routes : de bergers on nous fit terrassiers !

« Durant ces longs mois de travaux sous un climat dur, la démoralisation se serait vite produite chez nos chasseurs, si le commandant Forey n'avait cherché à donner de la gaieté et de l'animation aux troupes en leur procurant des exercices variés. Non seulement il continua à nous exercer au tir et excita l'émulation des chasseurs en créant des concours avec des prix importants, mais il organisa encore des séances de gymnastique, où il mit en présence les plus agiles des soldats, et enfin monta des jeux de genres différents : quilles, boules, etc. Il parvint ainsi à amuser la troupe et à lui faire oublier les ennuis inhérents à une garnison en pleins champs et aux travaux de terrassement qui déplaisent tant aux soldats, surtout aux hommes d'élite. Nous fîmes aussi plusieurs marches.

« Or, un jour, nous étions près de Coléah. Nous arrivâmes fort tard à l'étape. Le lendemain matin, au réveil, nous fûmes en présence d'un spectacle que je n'oublierai jamais. Devant nous s'élevait, sur un monticule, un monument bizarre, massif et grandiose, qu'on appelle le « tombeau de la Chrétienne ». C'est un ensemble de colonnades, supportant un énorme mausolée en forme de cône à gradins en pierres noircies par le temps. A travers les buées du matin, cette pyramide

s'éclairait d'une teinte argentée aux reflets du soleil : tout au fond on croyait voir la mer, du bleu le plus tendre et comme perdue dans le brouillard. Tout autour, des buissons de figuiers de Barbarie s'élevaient en quantité des perdrix rouges que nos pas effrayaient.

« Ce monument, le plus considérable de ceux de l'antiquité conservés encore en Algérie, a donné lieu à mille légendes. On l'appelle le tombeau de la Chrétienne en souvenir d'une Espagnole qui était apparue en spectre un jour où on voulait arracher à ce tombeau son secret. Ce tombeau, croit-on généralement, était la nécropole des rois de Mauritanie.

« Le lendemain, nous reçûmes l'ordre de faire une marche de nuit. Nous avions à franchir un fossé sur une espèce de passage compact de sable mouvant, qui n'offrait aucune résistance. Un officier qui marchait devant moi à cheval sent tout à coup le sol manquer sous les pas de sa bête, et est entraîné avec elle au fond du fossé ; à ses cris, je pousse mon cheval et je ne tarde pas à rouler à mon tour avec ma monture sur mon camarade, que cela ne remit pas de sa chute. Cet accident n'eut heureusement pas d'autres suites, mais nous eûmes beaucoup de mal à sortir du fossé, et cette opération arrêta un moment la marche des troupes.

« Après ces pérégrinations préliminaires, l'ordre nous arriva d'entrer en campagne. Nous étions sous le commandement du général Baraguay-d'Hilliers, et nous avions pour mission de ravitailler Milianah.

« A cette époque, il n'y avait pas de routes en Afrique, et les troupes marchaient en une unique colonne qu'allongeaient d'énormes convois. On passait alternativement des plaines aux défilés et réciproque-

ment, toujours en une seule colonne. Aussi était-il nécessaire, après les défilés où l'on ne chemine qu'un à un, d'arrêter la tête de colonne, pour permettre à l'arrière de serrer sur le gros de la colonne, de se reformer et de se reposer quelques minutes. Le matin, au départ, on aurait dû faire prendre les armes aux diverses troupes successivement et d'après leur ordre de marche, de manière à ne les mettre en route qu'à leur rang. Enfin, il eût été également nécessaire, quand l'ennemi n'était pas menaçant, de permettre aux fractions de la colonne qui s'arrêtaient, de s'asseoir et de déposer les sacs.

« Certains de nos chefs ne tenaient pas compte de ces trois principes essentiels. Tel était, entre autres, le général Baraguay-d'Hilliers, officier brillant, très brave, mais très exigeant et d'une susceptibilité exagérée. Il ne marchandait pas les fatigues aux soldats et ne savait pas régler les marches. Jamais il ne coupait l'étape par des haltes.

« Aussi, sous ses ordres, notre expédition sur Milianah fut-elle pénible. Il y eut des quantités de malades. En route, des plaintes s'élevèrent même dans la colonne. A la fin d'une étape, un soldat, à bout de forces, rendu fou par la chaleur supportée sans prendre de nourriture, se jette sur le général Baraguay-d'Hilliers et veut le tuer. Le général avait vu, sans doute, le cas se produire déjà ; comme s'il était habitué à la chose, il crie de suite : « Qu'on saisisse cet homme et qu'on « le conduise à l'ambulance ; il vient d'être atteint « d'insolation ; il faut le faire soigner. »

« Ce même jour, il y avait eu jusqu'à sept soldats qui s'étaient suicidés devant leurs camarades. On répé-

tait sans cesse : « Il fait joliment chaud !... » (joli manchot), allusion au bras que Baraguay-d'Hilliers avait perdu à Leipzig.

« Les mauvaises langues prétendaient faussement qu'il n'avait point été blessé sur le champ de bataille : un coup de fusil tiré à bout portant par un voisin de chasse l'avait estropié, disait-on. C'était faux, mais, avec un chef peu aimé, on n'en est pas à une vérité près.

« Une autre fois, le cas fut plus risible : le général, mécontent, irrité, traite de « clampin » un clairon de zouaves du nom de Gabaret. C'était un brave soldat, très estimé de ses chefs. Furieux, celui-ci s'approche du général et lui dit : « Connais-tu le trombone du « régiment ? Non ! Eh bien, le voilà ! » Et il tire... un immense pied de nez au général, devant tout le régiment.

« Milianah fut ravitaillée, mais, en rentrant à Alger, la colonne comptait plus de cinq cents malades. Officiers et soldats se plaignaient de l'excès des fatigues supportées et ne craignaient pas de se plaindre hautement de leur général. Le général Bugeaud n'aimait pas les pertes inutiles ; il demande le rappel du général Baraguay-d'Hilliers, préférant un autre lieutenant plus connaisseur de l'Afrique. Il le fit dans des termes fort aimables : « Si j'avais, disait-il, à commander en « Europe, je demanderais Baraguay-d'Hilliers pour un « de mes divisionnaires. »

« Quoique de tournure élégante, grand, mince, avec des traits distingués, le général Baraguay-d'Hilliers était parfois, même souvent, plus que vert dans son langage.

« Une fois, un officier d'état-major, un de ces officiers boulevardiers très protégés et assez sûrs d'eux-mêmes, arrive porteur d'un ordre pour le général Baraguay-d'Hilliers. Ce dernier, soit qu'il fût à table ou dans son lit, reçoit l'officier par un chapelet de jurons ; les f... et les b... allaient leur train... Enfin, à bout d'expressions : « Que venez-vous f... ici ? » demanda-t-il à l'aide de camp. — « On m'a f... une « dépêche pour que je vous la f... F...-moi la réponse, « que je f... le camp ! » Le général, un peu interloqué, voulut avoir le dernier mot et répondit : « Alors, f...- « moi une poignée de main ! »

« J'aurai souvent, d'ailleurs, à vous parler de ce général, dont j'ai été longtemps le collègue après avoir été son subordonné.

« Après cette première expédition, le bataillon se rendit à Blidah, où nous eûmes pour mission de détruire le « bois d'orangers », jardin idéal dont les mille fleurs embaumaient le voisinage en toutes saisons. Ces magnifiques arbres furent tous coupés. Il en avait coûté au général Bugeaud de donner un pareil ordre, mais cette mesure était devenue indispensable : les nuits, les Arabes se glissaient dans le bois et, de là, se jetaient sur les voyageurs et les convois, et même pénétraient dans la ville pour y tenter des coups de main. Ni les habitants, ni les soldats ne pouvaient jouir d'un moment de repos.

« Aussitôt le bois détruit, Blidah ne fut plus inquiétée

« Le bataillon partit alors pour Médéah, commandé cette fois par le général Changarnier. Nous y arrivâmes sans accroc ; mais, au retour, les Arabes vien-

nent en nombre attaquer l'arrière-garde, toujours près du col de Mouzaïa. Le général Changarnier, en prévision de cette surprise, a heureusement fait embusquer des troupes auxiliaires : turcos et Arabes des goums ; il s'élance à leur tête sur l'ennemi. Tout à coup nous entendons les turcos et Arabes du goum pousser des exclamations de terreur. Nous distinguons dans leurs paroles entrecoupées : « Le général a perdu sa tête. » Un instant l'émotion est grande dans la colonne ; mais des éclats de rire viennent bientôt nous rassurer : « Le « général a deux têtes ! » crient peu après les Arabes d'abord un peu étonnés. Nous nous expliquons enfin la chose lorsque nous voyons par terre la perruque de Changarnier. En passant au galop de son cheval sous les branches d'un arbre, son képi avait été arraché et était tombé, entraînant la perruque. Les Arabes avaient d'abord cru Changarnier décapité. Le revoyant un instant après sans perruque et sans képi, ils crurent qu'il avait le don de changer de tête, et ils n'en avaient pour lui que plus de vénération. Cet épisode ne retarda pas la déroute des Arabes, qui s'enfuirent en désordre.

« Dans cette même affaire, je fis une connaissance bizarre, qui eût été plus vraisemblable sur le boulevard.

« Comme quelques Arabes cherchaient à nous inquiéter, je leur tendis une embuscade, et pendant que j'étais caché dans les broussailles avec une poignée d'hommes, je me retournai et je vis derrière moi une tête que je ne connaissais pas. C'était un grand gaillard, maigre et sec, avec l'aspect d'un prêtre plutôt que d'un soldat ; il tenait un pistolet à la main. Je lui demande qui il est : « Le comte de Mérode, me répon-

« dit-il, officier belge et capitaine dans la légion étran-
« gère. » Il est depuis devenu abbé, évêque même : il a changé le frac contre le froc. C'est ce prélat romain à l'humeur atrabilaire et à l'esprit batailleur dont on parle si souvent. C'est lui aussi que Raffet a immortalisé dans sa lithographie de la suite du siège de Rome où il représente le clergé romain sauvant les blessés français des mains de la populace.

« La colonne fut ensuite dissoute, et mon bataillon revint encore à Blidah pour travailler à des routes et des terrassements, mais faire aussi de petites pointes et des razzias contre des tribus ennemies.

« Voici en quoi consistaient ces dernières opérations. Quand un chef de colonne connaissait, par des transfuges ou des espions, les points occupés par des tribus hostiles, leur force numérique et l'importance de leurs troupeaux, il réunissait en secret le plus grand nombre de troupes possible, principalement de la cavalerie, et il partait, sans bagages, précédé par les guides et les espions.

« La marche était toujours réglée de façon à arriver près du campement de l'ennemi un peu avant le jour. Dès que les guides et les espions avaient été, en rampant, reconnaître les gardes avancées de l'ennemi, on s'élançait sur eux au pas de course et on les tuait à la baïonnette sans bruit : puis on courait sur la tribu, qui, surprise dans son sommeil, songeait plutôt à fuir qu'à combattre. La cavalerie, pendant ce temps, étant allée couper les lignes de retraite, arrêtait les fuyards, faisait main basse sur ceux qui se défendaient et ramassait femmes, enfants, troupeaux, pour les rejeter sur l'infanterie. Après quelques minutes de repos, on diri-

geait les prisonniers et le butin vers les villes ou les camps.

« Ces razzias, quoique entraînant forcément avec elles des désordres dont la discipline et l'humanité ont souvent à souffrir, étaient cependant un des moyens les plus puissants pour châtier les Arabes et les amener à se soumettre.

« Lorsqu'on était ainsi en expédition dans les pays des Arabes encore inconnus, on avait à prendre les précautions les plus minutieuses contre les indigènes, tant étaient grandes leur ruse et leur audace. Ainsi, il était rare, quoique l'on se gardât bien, que pendant la nuit des maraudeurs arabes ne tentassent pas, dans l'obscurité, de s'emparer d'armes, de chevaux ou de sentinelles. Nous avions dû lier ensemble nos faisceaux et les resserrer pour qu'ils occupassent moins de place et fussent plus faciles à garder; malgré cette précaution, nous en perdîmes encore. Je me souviendrai longtemps qu'un jour j'entendis crier : « Aux armes ! » En même temps retentissait le feu de toutes les sentinelles du front de bandière. Au moment où j'accours pour reconnaître la cause de ce bruit, j'aperçois un Arabe nu comme un ver, qui s'éloigne à toutes jambes, en portant sur son dos un faisceau tout entier, dont il n'avait pas eu le temps de séparer les armes. Cet intrépide coquin fut victime de son audace; il fut tué, et l'on plaça sa tête sur une des baïonnettes du faisceau qu'on lui avait repris.

« En 1841, le général Bugeaud avait réussi à approvisionner les places avancées de Médéah, de Milianah et de Mascara. Il va plus loin en 1842. Il parvient à faire en sorte que les trois garnisons se suffisent à

elles-mêmes. Elles cultivent les environs et s approvisionnent avec leurs récoltes. Bientôt les Arabes eux-mêmes viennent apporter les objets de première nécessité et les colonnes de ravitaillement, qui allaient de la côte à ces villes de l'intérieur, sont employées autrement. »

On avait, pour le ravitaillement de ces places, créé des routes de pénétration allant directement vers le Sud. Mais il n'y avait point encore en Algérie de route transversale, notamment entre Alger et Oran. La mer était la seule communication entre ces deux villes.

Le général Bugeaud se décida à en créer une par terre. Il choisit, au milieu des contrées montagneuses que traverse le Chélif, un point de concentration, et il ordonna à Lamoricière d'y envoyer une forte colonne de la division d'Oran, tandis que lui se proposait d'y arriver à un moment donné avec Changarnier et les troupes d'Alger.

Canrobert faisait partie de cette dernière colonne; il racontait comment, lorsque les troupes sous les ordres du général Bugeaud arrivèrent au point indiqué, elles se rangèrent en bataille, formèrent les faisceaux sur un large plateau et interrogèrent l'horizon. « Bientôt, disait-il, on aperçut la tête d'avant-garde de la colonne d'Oran, et, en un instant, les soldats d'Alger et ceux d'Oran se précipitèrent dans les bras les uns des autres. On connaissait maintenant le tracé de la route à faire. Après deux jours consacrés à la joie de se retrouver et au repos, les deux divisions se séparèrent, rentrant chacune par une route différente de celle suivie en venant, autant pour connaître le pays que pour soumettre les populations dans ces contrées

abruptes et sauvages par parties, mais fort riches par d'autres.

« Personne n'était aussi content de la réussite de cette opération que le général Bugeaud ; car, à la fois agriculteur et militaire, il avait apprécié la surprenante fertilité de la vallée du Chélif, dont les superbes moissons ont fait donner au fleuve le nom de Nil de l'Algérie.

« C'était l'époque des grandes pluies, et, malgré le temps horrible, il fallut se battre et courir tout le temps plutôt que marcher. Ainsi, après une course de treize heures, dont cinq au pas gymnastique sous la pluie, nous livrâmes aux Kabyles un brillant combat. Mes jambes se souviennent encore de ce tour de force.

« Un jour, chez les Beni-Menacer, un chasseur blessé est enlevé par les Kabyles. Ils vont le mutiler et le tuer. Le commandant Forey et moi, qui étions à cheval, nous nous élançons au galop sur les ravisseurs, nous les chargeons comme eût fait un escadron de cavalerie et nous reprenons le prisonnier. Mais dans la lutte le cheval du commandant Forey s'abat, et je reste seul devant nos adversaires. Je leur tiens tête, je les empêche de s'emparer du commandant, resté pris sous son cheval.

« Heureusement, les chasseurs accourent et mettent définitivement les Kabyles en fuite.

« A cette occasion, je suis cité pour la seconde fois à l'ordre du jour de l'armée.

« Une autre fois, après avoir razzié une tribu rebelle, il faut ramener à Médéah les six mille moutons pris. Cette corvée échoit encore au 6e bataillon. Elle est plus ennuyeuse et moins facile que celle de battre les Arabes.

« Comme on longeait une des rives du Chélif, un des moutons se jette à l'eau, et tous les autres, en véritables descendants des bêtes de Panurge, s'y précipitent également. C'est une vraie baignade. Les chasseurs, à leur tour, entrent dans l'eau, et ils ont toutes les peines du monde à forcer la gent ovine à regagner les bords à coups de trique. Une fois l'ordre rétabli dans le troupeau, les chasseurs durent se sécher en se secouant fortement, car, par hasard, il ne pleuvait pas. Cette scène avait provoqué une hilarité générale.

« A ce moment, je fus nommé chef de bataillon au 13e léger. Je me rendis immédiatement à Mascara, où se trouvait ce régiment, et je me présentai au colonel de la Torre, qui le commandait.

« Ce colonel était d'origine espagnole. Fils naturel de Godoï, prince de la Paix, il avait été élevé avec les Infants. Comme il était d'usage en Espagne de ne jamais frapper un membre de la famille royale, chaque fois que l'un des princes commettait une faute, c'était le futur colonel du 13e léger qui recevait les taloches. « Viens, don Francisco Alphonso ! » Et vlan ! vlan ! c'étaient ou des claques ou le fouet. M. de la Torre en avait conservé un caractère des plus irascibles, dont le contre-coup se faisait sentir sur ses officiers. Sa vie, d'ailleurs, avait été fort agitée. D'abord combattant contre nous, il avait été fait prisonnier à Tudela ou à Ocagna, et s'était engagé alors comme officier dans le régiment de Joseph Napoléon.

« Après Vitoria, il suivit l'armée française dans sa retraite et continua à y servir.

« Il parlait le français avec un fort accent espagnol, et il répétait sans cesse : « Il y a trois sortes d'officiers

« au 13e léger : les bons, et ils sont rares ; les mauvais, « et ils sont nombreux, et puis Dargenton. » Ce dernier officier était sa bête noire, et il le mettait dans une catégorie spéciale.

« Lorsque je me présentai chez lui, il me reçut d'un air mécontent : « Que venez-vous faire ici ? Je ne vous « ai pas demandé. J'ai demandé un tel pour mon régi- « ment. » Comme je n'avais pas ma langue dans ma poche, je lui répondis sur le même ton : « Mon colonel, « je suis venu ici par ordre. J'appréhendais la récep- « tion que vous me feriez. Je ne m'étais pas trompé. « Je suis prêt à partir si vous m'en donnez l'ordre, et « ce sera avec plaisir que je recevrai une lettre de « service pour un autre corps. »

« J'en étais là avec mon colonel lorsque je reçus un congé de trois mois, dont je profitai pour me rendre en France.

« Je me rappelle encore les sentiments de fierté et de joie que j'éprouvais en me voyant officier supérieur et sur la route de France où j'allais retrouver les miens et montrer avec orgueil ma grosse épaulette. La vie me souriait sous toutes ses faces : plein de santé, de vigueur physique et morale, d'une imagination ardente que la guerre avait poétisée ; passionné pour mon métier, comme on l'est rarement même pour les plus belles choses, ambitieux de bien faire et d'obtenir par là mes grades, je voyais l'avenir se dérouler devant moi sous les couleurs les plus brillantes et avec les plus belles espérances.

« Je m'embarquai à Alger, et, après quarante-huit heures de traversée, je me dirigeai vers Saint-Céré, en passant par Toulouse. J'arrivai dans cette ville un jour

de fête ; toute la population était dehors ; j'obtins un véritable succès au milieu de la foule qui, sur mon passage, à la vue de mes épaulettes d'officier supérieur, faisait des réflexions sur ma jeunesse.

« A Saint-Céré, je n'avais plus d'autres parents que ma tante de Labau. Mon oncle était mort depuis quelque temps.

« Ma tante, dans son isolement, était devenue très triste. Ma présence lui fit du bien. Elle n'était pas très expansive, mais c'était une excellente femme, et elle fut parfaite pour moi durant le séjour d'un mois que je fis auprès d'elle.

« Je retrouvai aussi avec plaisir la vieille Miette, car je n'ai jamais oublié ses soins lors de ma blessure de Constantine ; elle m'a positivement sauvé.

« Vers la fin de mon séjour à Saint-Céré, j'appris la mort terrible du duc d'Orléans. J'en fus personnellement très affecté. J'avais souvent vu le prince, et, depuis Mascara, je le considérais comme un compagnon d'armes dont j'avais apprécié la valeur et les brillantes qualités. Enfin, j'arrivai à Paris peu de temps après, et naturellement par Marbot j'appris sur le prince royal mille détails qui confirmèrent encore mon opinion à son égard.

« Je partageai mon temps entre les familles Marbot et Rivet, qui habitaient côte à côte dans la rue Duphot.

« Marbot avait été, à la mort du duc d'Orléans, nommé aide de camp de son fils aîné, le comte de Paris, alors âgé de quatre ans. Un jour, la cour étant à Saint-Cloud, il m'y emmena et me présenta au duc de Nemours, que j'avais vu à Constantine, et au duc d'Aumale, que je devais revoir bien souvent depuis.

« Il me présenta aussi au jeune comte de Paris. Il portait encore une robe noire avec une collerette en dentelle autour du cou et des cheveux longs comme une fille. Je ne m'étais guère douté, en voyant le duc d'Orléans si brillant à l'Habra, qu'il périrait victime d'un accident sur le pavé des faubourgs de Paris ; je me doutais encore moins que son fils, auquel tout laissait présager une heureuse destinée, verrait tomber sous une insurrection populaire inconsciente le trône qui lui était promis, et à la place duquel devait s'élever le bonnet phrygien.

« Quant à la duchesse d'Orléans, sous ses vêtements de laine noire, elle me parut fort laide ; mais on lisait l'énergie dans ses yeux. C'était une femme d'un grand caractère, d'un dévouement à toute épreuve ; elle avait les qualités solides de sa mère, grande amie de Gœthe, dont Napoléon avait dit : « C'est la seule femme que « j'ai rencontrée en Allemagne. »

« Vers cette époque, il était question de faire une expédition à Madagascar. Le général Duvivier était désigné pour la commander. Il m'envoya un officier d'ordonnance pour me demander si je voulais en faire partie, et Marbot me faisait savoir qu'on serait très heureux au ministère de la guerre de me désigner pour cette expédition. Telles que les choses m'étaient présentées, il m'eût été difficile de refuser, et cependant il ne me souriait guère d'aller dans un pays malsain sous les ordres d'un général aussi aventureux que le général Duvivier. Heureusement l'expédition n'eut pas lieu.

« Mon congé terminé, je repartis pour l'Afrique. Je débarquai à Alger, où je me présentai de suite chez le général Bugeaud. Depuis le jour où il s'était emporté

contre moi sur les bords de la Sikak, il avait beaucoup changé. Ses cheveux, de roux carotte, étaient devenus d'un beau blanc d'argent, et l'habitude des grands commandements l'avait rendu plus courtois. Il m'accueillit avec tendresse, me garda à dîner et m'entretint, comme il le fit toujours depuis, comme il l'eût fait avec son fils. J'aime à parler du général Bugeaud et à répéter combien il m'a servi. Je lui suis reconnaissant de ses compliments ou de ses encouragements, mais je dois encore plus à ses réprimandes paternelles et à ses observations toujours judicieuses.

« Il y avait ce jour-là à dîner chez le général Bugeaud le général de Négrier, commandant à Constantine, plusieurs officiers et naturellement Mme Bugeaud. Le général, durant tout le repas, raconta des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, car, à l'exemple du Vert galant, il aimait les propos gaulois. A plusieurs reprises, sa femme lui dit : « Robert, Robert... Réelle-« ment c'est trop fort, ce que vous dites. » Et il lui répondait tranquillement : « Mais, ma chère femme, « je ne dis rien de mal. »

« Après le dîner, le général Bugeaud, me tapant sur l'épaule, devant le général de Négrier, me dit : « Vous « êtes arrivé jeune officier supérieur. J'espère bien que « vous ne tarderez pas à être colonel. »

Le général de Négrier, intervenant alors : « Vous « le serez plus vite que moi », dit-il. « En mars 1814, « avec cinq compagnies, j'enlevai deux mille Russes « retranchés à Chivry. Le maréchal Ney, sous les « ordres duquel je me trouvais, courut vers moi, m'em-« brassa et me dit : « Que voulez-vous? La croix « d'officier ou le grade de colonel ? » J'étais alors chef

« de bataillon, et le grade intermédiaire de lieutenant-« colonel n'existait pas. Sans hésiter, je répondis : Je « veux la croix d'or. Colonel, je le serai dans quinze « jours. »

« Je reçus la croix d'officier de la Légion d'honneur. « L'Empire tomba, et je restai chef de bataillon. On créa « le grade de lieutenant-colonel ; je fus mis de côté sous « la Restauration et je ne passai colonel que vingt ans « après ! Et j'avais eu la tête fracassée à Waterloo ! »

« Le malheureux général était un brave soldat, un officier habile, un administrateur distingué. Les journaux l'attaquèrent à cause de son honnêteté.

« Les fripons, les intrigants qui grugeaient le pays, chassés par lui, s'en vengèrent par des attaques dans la presse. Le général eut le bon esprit de les dédaigner Il avait fait son devoir d'honnête homme. Il tomba en bon citoyen sous une balle fratricide sur une barricade du faubourg Saint-Antoine, lorsqu'il parlementait avec les insurgés pour éviter une nouvelle effusion de sang.

« C'est une belle figure historique ; son nom est digne d'être rappelé à côté de celui du maréchal Bugeaud.

« Le général Bugeaud prit la parole après le général de Négrier. Dans ses récits enjoués, dont il avait le secret, il se révéla à moi comme un homme aussi supérieur par les facultés intellectuelles que par les qualités du cœur. Je vous ai déjà dit combien il aimait à parler, et quel délicieux causeur il était.

« Il n'y a pas bien longtemps, je m'entretenais avec le duc d'Aumale de nos souvenirs de jeunesse, c'est-à-dire de nos campagnes d'Afrique. Au nom de Bugeaud, le prince me dit : « Ce diable de maréchal !

« Personne ne m'a causé autant d'insomnies que lui : « il n'avait pas besoin de sommeil ! et quand nous fai- « sions campagne ensemble, il passait ses nuits à nous « raconter mille histoires ; avec lui nous allions suc- « cessivement des plaines de la Moravie à celles de la « Pologne, des champs de bataille de l'Espagne à ceux « de l'Allemagne.

« Avec son admirable entrain, il éveillait tellement « notre attention, il tenait tellement notre esprit sous « le charme de sa parole que nous demeurions immo- « biles à l'écouter jusqu'au moment où sonnait la diane, « et nous montions à cheval sans avoir fermé l'œil. « J'avais vingt ans, et je ne me couchais pas sans m'en- « dormir de suite à cette époque-là. »

« Depuis, continuait le maréchal, j'ai revu bien des fois le maréchal Bugeaud. Comme le duc d'Aumale, je lui ai entendu raconter ses souvenirs, et je l'ai toujours écouté avec un haut intérêt.

« Son enfance avait été dure. Sans instruction ni éducation première, vagabondant dans le pays du Limousin, où il était né, il s'était engagé en 1805 dans les vélites de la garde, non par vocation, mais par dégoût de l'existence qu'il menait au foyer paternel. La promiscuité de la vie de caserne, au milieu des vétérans des guerres de la République, gens grossiers, l'avait tout d'abord écœuré, et l'aspect des champs de bataille d'Austerlitz, au milieu des cris horribles des blessés, lui avait causé une douloureuse impression; aussi voulait-il abandonner le métier militaire dès l'année 1805, quand il était à peine âgé de vingt ans. Le raisonnement, cependant, le fit rester au service, et, comme il le disait lui-même, semblable au conscrit

qui prend peur aux premiers coups de feu et devient ensuite un héros, il s'habitua bientôt au champ de bataille, malgré son cœur sensible et ses sentiments délicats et tendres comme ceux d'une jeune fille.

« Ce sensitif, ce nerveux, devint un des hommes les plus calmes, conservant toute la lucidité et l'activité de son intelligence dans le danger. Son sang-froid dans les batailles ou dans les duels étonnait tout le monde. Dans cette âme supérieure, le caractère dominait tout. Combien de fois, rappelant ses premières armes, disait-il lui-même que la volonté est tout chez l'homme! La ténacité tient lieu du génie, et l'effort sans cesse répété mène plus vite au but que le ressort des facultés les plus hautes.

« Sous Lannes et Suchet, il fit les sièges de Saragosse et de Tarragone. Puis, sans rentrer une seule fois en France, il guerroya jusqu'en 1814 contre les guérillas et les Anglais en Aragon et en Catalogne. Que d'anecdotes il racontait sur les embuscades, les trahisons, les surprises, les combats heureux et même la défaite en 1814!

« Il narrait aussi son glorieux fait d'armes à Conflans, en Savoie, en 1815. Il avait défendu là les *Thermopyles de la France,* disait-il. Au lendemain de Waterloo, il n'avait qu'un seul régiment, douze mille Autrichiens l'attaquent; il leur tue deux mille hommes, fait quatre mille prisonniers et les chasse de leur position. Il s'apprête à continuer sa poursuite, lorsque la nouvelle de l'armistice et de la paix l'oblige à s'arrêter.

« Alors, recevant l'aigle envoyée à son régiment, il réunit ses officiers et ses hommes encore tout enthousiastes de leur éclatante victoire, et leur dit : « Soldats,

« voici votre aigle ; c'est au nom de la patrie que je « vous la remets ; c'est elle qui vous la confie ; car, « malgré tous les désastres, malgré le départ de l'Em- « pereur, *la France reste.* »

« Dans les veillées d'Afrique, le duc d'Aumale avait appris de la bouche du général Bugeaud cette parole célèbre qu'il devait répéter dans une occasion solennelle, quelque quarante ans plus tard, au triste procès de Trianon.

« Lors de la deuxième Restauration, il fut puni pour avoir battu l'ennemi. On lui retira son commandement et on l'envoya en demi-solde dans son pays natal. Là, renonçant tout à fait à la politique et au monde, il se fit agriculteur, consacrant toute son énergie et toutes ses facultés à faire valoir ses terres. Rien ne le flattait comme de remporter un prix dans les concours agricoles. N'était-ce pas une façon de vaincre les ennemis de la France que d'accroître la production de son sol ? »

Combien de fois, dans le cours de nos conversations, le maréchal Canrobert, me rappelant ses souvenirs de jeunesse, ne m'a-t-il pas répété en me tapant amicalement sur les genoux : « Voyez-vous, jeune homme, j'ai quatre-vingt-cinq ans ; j'ai vu tous les grands hommes de notre siècle : Bismarck, Cavour et Thiers, Napoléon III, Victor-Emmanuel et Guillaume Ier. Eh bien ! de tous ces hommes, le plus grand par le cœur, par le caractère, par le bien qu'il a fait à son pays et à ses concitoyens, c'est le maréchal Bugeaud. Rappelez-vous bien ce que je vous dis là ; écrivez-le, et répétez que c'est le maréchal Canrobert qui vous l'a dit. »

Et alors le maréchal, analysant les diverses con-

versations et discours de Bugeaud, m'indiquait les grands principes qu'il ne cessait de prôner aux officiers, aux soldats et aux colons.

« Avant d'entreprendre quoi que ce soit, disait le « maréchal Bugeaud, il faut discerner le but à atteindre ; il ne faut pas présumer de ses forces, mais « encore moins en douter. Si l'on vous propose un « commandement, avec la faculté d'accepter ou de « refuser, il ne faut accepter qu'à la condition de ne « pas le sentir au-dessus de votre capacité. Si, au contraire, on vous impose par ordre une responsabilité, « il faut se persuader qu'on est capable de la porter et « après agir de son mieux. Il faut savoir si les dangers « et les difficultés excitent votre courage, illuminent « votre esprit. Dans ce cas, il faut aller de l'avant. Tel « était Masséna : au son du canon, son esprit, qui « paraissait indécis, devenait lucide. Il lui fallait, avant « tout, le champ de bataille. Il faut avoir un but : vous « ne réussirez jamais si vous ne vous dites : « J'agirai « malgré les circonstances. » Une fois un but visé, bon « ou mauvais, il faut l'atteindre coûte que coûte, renverser et terrasser les obstacles ; l'opiniâtreté a rendu « Davout vainqueur à Auerstaedt, et souvent elle a « remplacé le génie.

« Il ne faut jamais croire qu'il y a des hommes nés « heureux auxquels tout réussit. Il faut mettre de son « côté le plus de chances possible en calculant tout, « sans négliger jamais les moyens même les plus « petits. Des combinaisons simples réussissent souvent « mieux que les plus compliquées.

« N'acceptez pas un commandement partagé. Napoléon, en 1796, a refusé de commander l'armée con-

« jointement avec Kellermann ; il a bien fait. Lorsque « vous êtes général en chef, ne convoquez jamais le « conseil de guerre ; l'histoire nous apprend qu'on n'en « a jamais réuni que pour couvrir sa responsabilité « sinon dans une mauvaise action, du moins dans une « maladresse.

« En face de l'ennemi, il ne faut accepter aucune « instruction déterminée, aucun plan imposé. Le choix « que l'on a fait de vous implique la confiance absolue « en vos facultés. Souverains et ministres, éloignés de « l'action, ne peuvent souvent juger froidement la « situation. Dans une de ses campagnes, Montecuculli « reçut de l'empereur d'Allemagne force plis cachetés. « Après la guerre, il les rendit intacts à son souverain. « On doit encore faire plus : on brûle les missives que « l'on reçoit pour n'avoir pas la tentation de les lire et « d'être distrait de son but par des recommandations « multiples et contradictoires. Si, au contraire, on se « croit au-dessous de sa position ou si l'on juge un « autre plus capable de mener à bien l'entreprise, il ne « faut pas hésiter, mais se démettre du commande- « ment et désigner à sa place le plus apte à atteindre le « but. »

« Ces idées, Bugeaud savait les mettre en pratique. La faculté supérieure, admirable en lui, était le caractère. S'il n'avait pas reçu d'ordres ou s'il en avait reçu qu'il jugeait impraticables, il les annulait et prenait la responsabilité d'en donner lui-même d'autres. »

Le maréchal Canrobert disait qu' « il avait connu beaucoup de généraux, mais il n'avait rencontré cette faculté maîtresse du commandement que chez bien peu d'entre eux. Il faut savoir quelles angoisses étreignent

souvent les chefs d'État ou les chefs d'armée. De leur décision dépend la vie de milliers d'hommes, leurs compagnons, leurs amis, et, chose plus grave, l'honneur et l'existence même de leur patrie.

« Un général peut avoir sa responsabilité couverte par des ordres précis ; mais, s'il est convaincu qu'il est préférable de les enfreindre, on comprend ces hésitations ; car, si la chance tourne contre lui, malgré les prévisions et les calculs, il aura compromis son pays et sacrifié ses soldats de son propre mouvement et malgré les ordres de son gouvernement.

« En dehors du châtiment qui l'attend, quels remords ! Il est peu d'hommes qui, sous un pareil fardeau moral, conservent leurs facultés intactes. Il en est peu qui conservent la même rapidité dans la conception, la même netteté dans le jugement, et la force nécessaire pour exiger l'exécution de leurs ordres, jusque dans les moindres détails. C'est une tension d'esprit sous laquelle tous succombent, sauf quelques rares caractères, comme on n'en voit que deux ou trois par siècle.

« Bugeaud était un de ces caractères. Pélissier et Saint-Arnaud avaient appris de lui à supporter une responsabilité sans que leur intelligence en fût en rien diminuée. Je n'ai pas connu d'autres généraux capables comme eux de le faire.

« La vaste intelligence du général Bugeaud touchait à tout ; sa prévoyance s'étendait aux plus petites choses. Il n'était pas d'humble auquel il n'accordât sa bienveillance ou sa protection

« Je l'ai vu une fois, ajoutait le maréchal, dans une marche pénible, sous la pluie et en pleine boue. Un malheureux tringlot venait de voir sa bête s'abattre, et

il n'arrivait pas à la débarrasser de son fardeau et à lui remettre sa sangle. Le général Bugeaud met pied à terre et s'approche du soldat : « Tu ne sais pas ton « métier, mon garçon. Voilà comment on s'y prend. » Avec ses dents, il saisit la longe, serre des deux mains, met l'ardillon dans le trou ; puis, remontant à cheval et reprenant la tête de l'état-major : « Voilà ton affaire « faite. »

« Les vieux soldats, en montrant aux jeunes le mouvement d'épaule très particulier du général Bugeaud lorsqu'il marchait, leur disaient : « On voit bien qu'il a « porté le sac. » Jamais peut-être chef d'armée n'a pu, grâce à sa bienveillance et à son autorité morale, obtenir autant de ses soldats que le général Bugeaud ; il les aurait menés au bout du monde ; il les aurait fait se jeter dans le feu.

« On connait l'histoire de la casquette : une nuit, les Arabes attaquent à l'improviste. Le général se réveille en sursaut, court aux tirailleurs, rectifie les lignes, met du calme et de l'ordre partout. Il avait, dans sa précipitation, oublié de changer son costume de nuit, et, à la lueur des coups de feu, les soldats distinguent son énorme casque à mèche en guise de képi. Le lendemain, au réveil, on chuchotait dans les rangs en souriant : « As-tu vu la casquette ? » et, lorsqu'au départ de la colonne, les clairons entonnèrent la marche, on l'accompagna instinctivement du refrain : « As-tu « vu la casquette, la casquette ? As-tu vu la casquette « du père Bugeaud ? »

« Comme signe distinctif, il détestait les journalistes, et ceux-ci le lui rendaient bien. Il n'y eut jamais un homme plus vilipendé que lui par la presse.

« Mais, chose curieuse à constater et qui permet de conclure à l'impuissance des journaux, toutes ces attaques ne faisaient que redoubler sa popularité. Les Athéniens avaient fini par détester et par proscrire Aristide à force d'en entendre dire du bien. Ce fut le contraire pour le général Bugeaud.

« Lorsque je quittai Alger, je retournai à Mascara et, de nouveau, je me présentai à l'aimable colonel de la Torre avec une certaine réserve, comme on le pense, mais bien décidé à éviter, par mon attitude, tout propos agressif et surtout à n'en pas tolérer. Mais, au lieu du chef si rogue trois mois auparavant, je trouvai un homme tout à fait affable, usant de procédés presque affectueux.

« Il n'était pas brillant, le colonel de la Torre, et cependant il avait eu un combat admirable à Boudouaou, resté ignoré, parce que la presse ne s'en était pas emparé, comme elle l'avait fait pour celui de Mazagran. Et cependant, à Boudouaou, la lutte avait été autrement terrible. Il avait fallu aux chefs une dose bien supérieure de sang-froid, et l'on n'avait pu sauver le détachement qu'après un certain nombre de charges héroïques à la baïonnette. Le colonel de la Torre, ce jour-là, avait montré du coup d'œil et de l'a-propos.

« A la tête de son régiment il était bon administrateur, et savait ménager le soldat dans les fatigues qu'il lui imposait. Malheureusement il manquait de tact. Un jour, au rapport, il donna, à haute voix, l'ordre à l'officier de semaine de vérifier les cahiers d'ordinaire pour voir si les commandants de compagnies ne fraudaient pas les soldats. Malgré l'indignation de tous les assistants, le colonel n'eut pas conscience d'avoir dit

une énormité, et l'on comprend combien devaient être perpétuellement froissés des officiers et des soldats habitués à recevoir, sans raison, de pareilles accusations.

« Au 13e léger, je fis connaissance d'un jeune lieutenant, petit blond, un peu gros, à la figure épanouie et joufflue, M. de Lavarande. Il a rapidement franchi, à travers les accidents de la guerre, les échelons du commandement, et, en Crimée, je le nommai commandant des zouaves de la garde impériale que je venais de former. Il se distingua à la tête de ce corps et fut promu général de brigade. A l'enlèvement des ouvrages blancs, il fut coupé en deux par un boulet à la tête de sa colonne.

« A Mascara, je fis diverses expéditions sous les ordres du colonel Géry, déjà vieux d'âge et de services. Car il était mousse en 1805, et, comme tel, il avait fait plusieurs campagnes navales. En 1813, il fut incorporé dans l'artillerie de terre. Il se battit à Lutzen, à Bautzen, à Dresde et à Leipzig, où il fut fait prisonnier.

« Commandant supérieur de Mascara, il avait sacrifié repos et santé à l'accomplissement de la tâche ardue qui lui était assignée dans ce pays lointain. Calme et doux, quoique d'un caractère très ferme et très énergique, il possédait les qualités du commandement. Il inspirait grande confiance, on le respectait et on l'aimait. Nommé général, il fut tué dans un combat, et, pour honorer sa mémoire, le gouvernement donna son nom à une des villes européennes les plus avancées vers le sud de l'Algérie.

« Je retrouvai aussi à Mascara un autre officier, célèbre celui-là : c'était Lamoricière, commandant de la province d'Oran.

« Je l'avais déjà rencontré lors de l'expédition de Mascara, en 1835, dans les plaines du Sig et sur la brèche de Constantine. Je le retrouvai aussi brillant, mais aussi pétulant, aussi débraillé, aussi tranchant. Sa pétulance me sembla pourtant s'étayer de plus d'assurance; sans doute, l'habitude du commandement et les faveurs répétées de la fortune lui donnaient cette plus grande confiance en lui-même. Sa rare facilité d'élocution l'engageait à parler volontiers des hommes et des choses : il en abusait même, et il y trouva plus tard un des écueils de sa vie. Il critiquait beaucoup et donnait aisément à entendre que toute chose faite en dehors de lui laissait à désirer. Il parlait surtout fort cavalièrement de son chef, le général Bugeaud. Il ne se doutait certes pas alors que, moins de trois ans après, se trouvant seul à la tête du gouvernement de l'Algérie, en face d'une insurrection immense, son premier acte d'honnête homme, du reste, serait de réclamer avec instance la présence de ce chef souvent dénigré et ridiculisé par ses paroles.

« A l'encontre de Bugeaud, de Pélissier et de Saint-Arnaud, Lamoricière n'aimait pas les responsabilités et n'en acceptait aucune. Il lui arrivait souvent, si les choses ne réussissaient pas, de crier après coup qu'il avait agi malgré lui, sur des ordres formels, et que, au contraire, si on l'avait laissé faire, les événements auraient bien tourné.

« Le général Lamoricière, tel qu'il m'apparut alors et que je l'ai connu depuis, était le vrai type de l'esprit, de la vivacité, de la légèreté gauloise ; ce caractère et sa fortune rapide lui avaient attiré bien des apologistes et bien des critiques : exalté outre mesure

par les uns, déprécié de même par les autres, il n'en était pas moins un des plus remarquables produits de notre guerre d'Afrique.

« Je restai quatre mois au 13e léger. Mon ami Mellinet, commandant du 5e bataillon de chasseurs, venait d'être nommé lieutenant-colonel, et, sur sa demande, je fus appelé à le remplacer. Je courus aussitôt à Mostaganem, où était le bataillon. Mellinet me mit lui-même au courant du service.

« Quelques jours après mon arrivée, je reçus l'ordre de partir pour aller dans la vallée du Chélif consolider notre domination, déjà préparée l'année précédente par le général Bugeaud, comme vous l'avez vu. Ce furent des courses perpétuelles, des surprises, des alertes continues, quelquefois des travaux de routes ou d'accès à des gués. Il n'y eut pas de combat important, mais des fatigues incessantes.

« L'expédition était sous les ordres du colonel Marey-Monge, un des Africains de la première heure, quoique encore fort jeune. Neveu par sa mère du grand Monge, il sortait naturellement de l'École polytechnique, et, bien qu'officier d'artillerie, il avait commandé le premier bataillon de chasseurs algériens qui avait été formé. Successivement colonel de spahis, puis de chasseurs, enfin aga de la Mitidja, il avait pris, comme Duvivier, le costume des Arabes, dont il parlait admirablement la langue. Il avait chez lui une collection de sabres de tous les pays et de tous les modèles : en entrant dans son logement on se serait cru dans une salle d'armes, et, en guise de chiens de garde, il avait deux lions; un beau jour, ils lui donnèrent un coup de dents, et il fallut les envoyer dans une ménagerie,

« La première fois que je le vis, il me produisit une impression de profonde sympathie. Il était grand, avait la figure douce, les manières calmes et distinguées, rendues plus nobles encore par le burnous et le haïk. Pour beaucoup de gens, il avait la réputation d'être un original, et plusieurs fois on l'avait accusé de manquer de décision. On l'appelait le *Cunctator,* parce qu'il croyait toujours que la réflexion lui suggérerait une idée meilleure. Il était fort brave sur le champ de bataille et avait été plusieurs fois blessé. Dans une mêlée terrible, il avait enlevé aux cavaliers d'Abd-el-Kader deux drapeaux qu'on peut voir aujourd'hui aux Invalides. S'il exigeait beaucoup de ses inférieurs, il exigeait davantage encore de lui-même et ne se ménageait pas. Grâce à sa belle fortune, car il possédait en Bourgogne les crus les plus renommés de Volney et de Pomard, il avait des équipages et des chevaux admirables.

« Plus tard, lorsque je commandais à Nancy, il y était général de division sous mes ordres et j'eus à me louer de son activité et de ses qualités. Lorsqu'il fut mis en disponibilité, je demandai à l'Empereur de le nommer sénateur. Napoléon III lui accorda cette faveur, et il siégea dans l'assemblée dont son oncle avait été une des illustrations sous le premier Empire.

« En rentrant à Mostaganem, nous nous trouvâmes sous le commandement du général Gentil. Celui-là était un véritable épicurien tout à fait usé et demandant avant tout à avoir sa tranquillité. Cela se conçoit aisément quand on pense qu'il avait eu les mains et les pieds gelés pendant la campagne de Russie, et qu'on avait même dû lui couper deux doigts de la main

droite. Cela ne l'avait, d'ailleurs, pas empêché de se battre durant la campagne de France, en 1814, et d'y être blessé deux fois. Aussi était-il à peu près impotent en 1843 et se reposait-il de tout sur un jeune commandant de turcos, devenu plus tard maréchal de France : le commandant Bosquet. Ce dernier avait pris sur ce vieux débris des guerres d'antan une influence absolue. Il commandait, administrait, dirigeait sous la responsabilité du vieux général.

« Il fut heureusement remplacé quelque temps après par le général Le Pays de Bourjoly.

« Celui-ci n'était pas beaucoup plus jeune que le général Gentil, mais il avait encore toute l'activité et la combativité de l'officier de cavalerie légère : il en avait même trop, car il était d'un caractère difficile et parfois violent. Il fournit encore une longue carrière, qui se termina longtemps plus tard dans les plus hautes fonctions. Du reste, il joua un rôle important en diverses circonstances.

« Né à Saint-Domingue d'une famille créole alliée aux Tascher de la Pagerie, il fut recommandé, au commencement de l'Empire, à la reine Hortense, qui le prit auprès d'elle à la Haye, et en fit un de ses pages. Quand il eut quinze ans, elle lui donna une lieutenance dans un régiment hollandais.

« Dès son arrivée au corps, le jeune sous-lieutenant se mit hors de pair par un coup de main audacieux. Étant en patrouille le long du Zuyderzée avec trente soldats, il vit un navire de guerre anglais s'approcher de la côte. La marée descendante fait bientôt toucher fond au navire, qui reste ainsi sans pouvoir bouger. Bourjoly court dessus avec ses soldats, entre à l'eau,

escalade le premier les bastingages, fait prisonnier tout l'équipage surpris et s'empare du navire.

« Passé depuis dans la cavalerie française, il suivit Bessières comme officier d'ordonnance en Russie et en Allemagne : il devint même le confident intime du maréchal. Quelques minutes avant d'être tué, Bessières, comme frappé d'un pressentiment funeste, pria Bourjoly de chercher dans ses bagages son portefeuille particulier. Le maréchal l'ouvrit, en tira toute sa correspondance privée, notamment les lettres de la maréchale et d'autres encore. Il les jeta ensuite dans le feu sur lequel avait été préparé le déjeuner qu'il venait de finir. Quelques secondes après, on entendit le canon. Le maréchal Bessières monta sur une colline. Derrière lui était rangé en bataille son peloton d'escorte de lanciers polonais de la garde, lances hautes et flammes au vent. Un boulet emporte la tête de son porte-fanion; il se retourne. C'était un sous-officier qui ne l'avait pas quitté durant toute la campagne de Russie et auquel il était très attaché. Cette perte parut l'affecter beaucoup et il ordonna d'enterrer de suite le cadavre. Reprenant alors sa longue-vue, il examine la position des batteries ennemies. Mais à ce moment un deuxième boulet lui emporte le bras et lui coupe la poitrine en deux. Bourjoly, un peu en arrière, à gauche, le reçut dans ses bras et étendit à terre son corps sanglant et en lambeaux.

« Le maréchal était toujours accompagné d'un petit nègre richement vêtu à l'orientale, comme un timbalier. Il ne fit qu'un bond, se jeta sur le corps de son maître et se mit à sangloter en le couvrant de son manteau.

« J'ai entendu à plusieurs reprises Bourjoly raconter avec émotion les détails de cette mort.

« Les opinions bonapartistes hautement avouées de ce dernier le firent mettre en demi-solde durant la Restauration. Cependant, son père était un émigré, et son frère, garde de corps de Louis XVIII, avait suivi ce souverain à Gand pendant les Cent-jours.

« Homme du monde, malgré son peu d'endurance, parlant et écrivant fort bien, et surtout soldat énergique, allant droit au but sans jamais discuter les ordres, il était un des favoris du maréchal Bugeaud.

« Il commandait depuis longtemps le 1er régiment de chasseurs d'Afrique et s'était fait une tête de sabreur assez originale : il se rasait les cheveux au-dessus et autour des oreilles : avec ses petits yeux perçants, ses pommettes saillantes et assez accentuées en couleur, son grand képi enfoncé à fond sur la tête, et un grand col noir débordant de la tunique pour envelopper le cou, et des moustaches imperceptibles laissant voir une lèvre pincée, sèche, mordante, on l'eût pris pour un Tartare de Gengis-Khan ou encore pour un de ces reîtres de la suite de Gustave-Adolphe ou de Bernard de Saxe-Weimar.

« A peine fûmes-nous rentrés à Mostaganem que Bourjoly nous renvoya à la conquête des massifs montagneux du Dahra, sur le versant nord du Chélif.

« J'étais fier, on le comprend, de mener au combat mon bataillon de chasseurs, composé de soldats éprouvés. C'était un corps admirable. Il n'avait pas cessé de faire campagne depuis 1841. Il s'était ainsi aguerri, non sans être décimé par les fièvres, les maladies et les fatigues. Il comptait encore dans les rangs trois cents hommes, tous soldats d'élite, braves, agiles, prêts à entreprendre n'importe quelle tâche. Les officiers du

cadre étaient instruits, doués d'excellentes qualités; l'esprit de corps et le sentiment du devoir existaient au plus haut degré parmi eux, et les soldats les aimaient, parce qu'ils partageaient leurs fatigues et les précédaient là où il y avait du danger.

« Par exemple, on a peine à croire comment étaient accoutrés les chasseurs du 5e bataillon : la compagnie de carabiniers, composée de plus de cent dix hommes, armés de lourds fusils dits de rempart, avait l'air d'une troupe de cowboys des pampas du Mexique. L'administration avait trouvé drôle de faire essayer à cette troupe un nouveau modèle de chapeau rond en feutre à larges bords, tel qu'en portent les cavaliers des plaines sauvages du Far-West américain. C'était à la fois incommode et ridicule. Mais des fournisseurs influents avaient obtenu d'en faire faire l'essai à mon bataillon, et force avait été de s'exécuter. Sous la pluie et le soleil, ces chapeaux de forts de la halle prenaient les contours les plus grotesques. De plus, avec les sacs qui montaient jusque derrière la tête, il était impossible de les fixer. Heureusement, à l'inspection suivante, le général Changarnier fut assez influent pour faire supprimer ce couvre-chef.

« Nous avions aussi des sacs en toile goudronnée insupportables par le soleil. Grâce à mes réclamations, on nous rendit le sac en peau de vache.

« Après de nombreuses razzias, des travaux de construction de routes et de ponts primitifs dans le Dahra, nous nous dirigeâmes sur El-Esnam (les statues), où se trouvait déjà une forte colonne sous les ordres du général Bugeaud. C'était en avril 1843.

« Le gouverneur général a décidé de créer une ville

sur cet emplacement. Cette idée, nouvelle en notre siècle, a déjà germé dans la cervelle des généraux romains, comme l'attestent les nombreuses ruines qui couvrent le pays. Cette garnison se trouvera sur la route ébauchée entre Alger et Oran, à égale distance de ces deux villes. Elle doit servir d'étape, de ravitaillement et de dépôt. En outre, elle est destinée à devenir un centre d'où rayonneront des colonnes dont le but sera de conquérir et de pacifier les massifs montagneux du Dahra, où résistent encore dans des retraites presque inaccessibles des populations aguerries et sauvages. Cette ville, enfin, doit protéger la fertile vallée du Chélif contre les incursions d'Abd-el-Kader, car celui-ci ne se gêne pas pour venir jusque sous nos yeux détruire les moissons ou enlever les travailleurs qui font la récolte.

« Orléansville — tel est le nom de la création du général Bugeaud — doit avoir une communication avec la mer ; elle aura son port comme Médéah a Alger, comme Mascara a Oran, et ce port sera le village de Tenez, dont la rade profonde se découpe dans une côte bien abritée. Le général Bugeaud s'y rend d'Orléansville, et déjà arrivent d'Alger par mer des bateaux qui amènent les premiers colons et divers matériaux.

« Le colonel de zouaves Cavaignac, le héros de Tlemcen, le soldat plein d'énergie et d'abnégation que tous estiment, est nommé commandant d'Orléansville, de Tenez et de la province avoisinante.

« On ne perd pas de temps avec le général Bugeaud : le lendemain de notre arrivée à El-Esnam — Orléansville maintenant — les chasseurs se mettent à la con-

struction de la route de communication avec Tenez.

« Puis ils entrent en campagne avec un bataillon de zouaves, à la tête duquel est le commandant Peraguay.

« C'est un rude soldat, un vieux grenadier de l'île d'Elbe. On ne compte plus ses faits d'armes. Sous l'Empire, commandant la colonne d'assaut chargée d'enlever une redoute, il était monté le premier sur les parapets, il y était arrivé seul et s'y tenait debout, invitant les soldats à le rejoindre. Un officier lui cria alors de descendre se mettre à l'abri pour attendre la colonne : « Tu vas te faire cribler ! lui dit-il. — C'est « déjà fait, mais ne le dis pas ; ça empêcherait les « autres de venir. » Il avait, en effet, reçu une balle en pleine poitrine.

« Une autre fois, en Afrique, il était à cheval à la tête de son bataillon ; il aperçoit des Arabes, il se lance au galop sur eux, tue d'un coup de pointe le premier, sabre la figure d'un second : les autres s'enfuient, et lui revient au pas prendre la tête de sa colonne. Et comme je lui disais : « Mais s'ils vous avaient « entouré, vous auriez été tué ! — Oh ! me répondit-il, « on ne tue pas Peraguay comme ça ! J'en ai bien vu « d'autres ! » Deux ans après, il tombait devant Tlemcen, frappé d'une balle au cœur.

« Partis le 6 septembre, nous rentrons à la fin de décembre, après force courses et bien des coups de fusil.

« Orléansville n'était toujours qu'un désert dans un désert plus grand. Il fallait y édifier, ainsi qu'à Tenez, les casernes, les magasins, les hôpitaux, les bureaux. L'hiver fut employé à la construction des bâtiments et au percement de la route de communication avec la

mer, et les chasseurs firent l'office de maçons, de charpentiers et de couvreurs.

« Durant cet hiver, Cavaignac occupait comme logement une sorte de kiosque de bois, dont les parois étaient de papier goudronné. Il y avait trois petites pièces, dont l'une servait de cabinet de travail et de salon. Deux escabeaux, trois sièges faits par des sapeurs, une table, tel en était l'ameublement; au mur, pour tout ornement, un grand baromètre. Les chefs des différentes armes et les officiers se réunissaient là dans la journée. Le soir, Cavaignac y reçoit tous ses camarades; ce sont des réunions intimes où règnent la gaieté et la cordialité la plus franche. On s'assoit par terre, et chacun apporte son buffet.

« Cavaignac, à ce moment, héberge chez lui son frère Godefroy, l'ancien proscrit. C'est un homme charmant, un causeur aimable, au cœur chaud et ardent. Il a la figure maigre, les yeux très brillants, et porte de grosses moustaches. Il ne prend aucun soin de sa personne; sa redingote lui va tout de travers; on croirait qu'elle n'a point été faite pour lui; le nœud de sa cravate est plus souvent par derrière que par devant. Il contraste ainsi avec son frère, soldat irréprochable dans sa tenue.

« Comme caractère, les deux frères sont aussi différents. Eugène a surtout des qualités solides; Godefroy les a brillantes. Eugène convainc, inspire le respect, conquiert l'estime; Godefroy séduit et charme; l'un est triste et calme; l'autre est gai et ardent.

« Godefroy fit de suite ma conquête. C'était un conteur merveilleux. Sa parole brûlante de patriotisme, d'émotion et même de violence me laissait sous le

charme. Démagogue exalté, conspirateur enragé, c'était un enthousiaste de toutes les causes grandes et nobles, un admirateur convaincu de tous les beaux sentiments. J'ai remarqué que son républicanisme ne l'empêchait pas de faire souvent l'éloge de Napoléon pour sa conduite en 1814. Il faisait aussi volontiers le tableau du procès du maréchal Ney, auquel il avait assisté comme journaliste, ou bien il racontait la révolution de 1830, sa captivité et son évasion.

« Il parlait souvent aussi de M. de Talleyrand

« C'était au lendemain de la révolution de Juillet. Le prince de Bénévent craignait encore les fureurs révolutionnaires, et, toujours prudent, il cherchait à s'en abriter. Pour cela, il ne crut pouvoir mieux faire que de devenir l'intime des chefs du mouvement, c'est-à-dire des rédacteurs du *National*. Pour les gagner, il les invitait souvent à dîner chez lui dans son magnifique hôtel de la rue Saint-Florentin (aujourd'hui hôtel de Rothschild). Godefroy Cavaignac y alla donc avec Armand Carrel.

« Un soir, quelques jours avant son départ comme ambassadeur à Londres, en 1830 ou 1831, M. de Talleyrand causait avec plusieurs jeunes écrivains, au nombre desquels se trouvait Godefroy Cavaignac : « Soit, disait celui-ci, que le prince eût voulu s'amuser « à mes dépens, soit qu'il eût désiré connaître mes « idées, il me lança à brûle-pourpoint cette question : « Je suis nommé ambassadeur en Angleterre ; avant de « partir, je désirerais savoir ce que vous feriez si vous « étiez nommé à ma place. »

« Godefroy Cavaignac, sans s'émouvoir, se met à parler avec exubérance ; il parle, parle toujours, tandis

que Talleyrand, les yeux baissés et jouant machinalement avec sa béquille qu'il tient à la main, a presque l'air de dormir. Quand il eut fini : « Est-ce tout ce que « vous avez à me conseiller? lui dit Talleyrand. — « Mais oui, prince. — Eh bien! je vois qu'en diplo- « matie vous ne me valez pas encore! »

« Le prince avait raison », ajoutait en riant Godefroy Cavaignac.

« Peu de temps après m'avoir raconté cette historiette, il dut rentrer en France, souffrant déjà de la maladie qui devait l'emporter, et les troupes d'Orléansville se mirent en campagne avec le printemps.

« A cette époque eut lieu la prise de la Smala. Le plan du général Bugeaud avait réussi. L'émir était définitivement rejeté avec sa Smala au delà des terres arabes dans le fond du désert.

« Tout le monde connaît les circonstances fameuses du brillant combat de Taguin et sait comment le duc d'Aumale, âgé seulement de vingt et un ans, conquit sa renommée. C'était un coup superbe ; c'était la consécration des projets du général Bugeaud. Le gouvernement lui envoya le bâton de maréchal. Soldats et officiers trouvaient qu'il l'avait bien mérité.

« M. Liadières, officier d'ordonnance du Roi, vint à Alger apporter solennellement le bâton au gouverneur général. M. Liadières était un fort galant homme, à la fois militaire, député, conseiller d'État et dramaturge. Ancien élève de l'École polytechnique et intendant militaire, c'était un de ces hommes qui touchent à tout sans jamais percer au delà de l'ordinaire.

« Il avait épousé une femme charmante, Mlle Munster, la sœur de deux de mes vieux amis : l'un, officier,

tué au col du Mouzaïa ; l'autre, mon voisin de campagne, maintenant ancien agent de change.

« Mme Liadières était la grâce féminine personnifiée. Jolie à ravir et encore plus spirituelle, brune avec une taille des plus souples, des yeux d'une douceur et d'une malice incomparables, causant avec grâce, recevant avec l'amabilité la plus attachante les hautes personnalités de l'époque, personne n'avait plus de séduction qu'elle.

« Elle accompagna son mari à Alger, et sa présence ne fut pas ce qui, à cette occasion, flatta le moins le maréchal Bugeaud. Il demeura entièrement sous le charme de la jolie ambassadrice durant tout le séjour de celle-ci à Alger.

« Malgré sa rude écorce, ses cheveux blancs, il entoura Mme Liadières de mille attentions, fut avec elle le plus accompli, on aurait pu dire le plus amoureux des galants.

« Du reste, si Mme Liadières fût resté davantage, elle eût fait tourner toutes les têtes de l'état-major. Son séjour est demeuré légendaire, et de la capitale de l'Algérie, au fond de notre Dahara, il nous en était venu des échos.

« Peu après eut lieu le départ d'Afrique du général Changarnier. A notre camp d'Orléansville, on se racontait à mi-voix qu'au retour d'une expédition, en arrivant à Alger, le général Changarnier s'était dirigé droit au palais du gouverneur, décidé à le provoquer pour le forcer à se battre en duel ; entré à l'improviste dans le cabinet de son chef, encore tout couvert de poussière, il avait été tout interloqué de voir sur une table le bâton de maréchal apporté par M. Liadières ; alors

tout troublé de trouver un supérieur hiérarchique, au lieu d'un général de même grade, il n'avait plus osé le provoquer et avait simplement demandé son rappel en France.

« Ce n'est pas exact ; voici la vérité :

« Changarnier, au retour d'une expédition, avait été mandé avec les autres officiers au rapport du gouverneur. Le rapport fini, le maréchal, en congédiant tout le monde, avait dit à Changarnier : « Général, restez, « j'ai deux mots à vous dire. » Une fois seul, le maréchal, qui n'était pas doux quand on le poussait à bout, changea de figure sous l'influence de la colère. De rouge qu'elle était, sa face devint blême ; seules les marques de petite vérole avaient perdu leur teinte blanche pour devenir cramoisies.

« D'un bond il saute sur la porte de son cabinet, la ferme à double tour, et s'approchant de Changarnier les bras croisés : « Il n'y a, lui dit-il, ni maréchal, ni géné- « ral ici. Il n'y a que deux hommes ; vous m'avez « insulté, bafoué, vilipendé... nous allons nous battre. « Je vous crèverai la paillasse, ou vous crèverez la « mienne. »

« Le maréchal a, dans ce mouvement de colère, une telle autorité qu'il subjugue entièrement Changarnier ; celui-ci, malgré son énergie indomptable, file doux, déclare que le maréchal a été égaré dans sa bonne foi, se défend, nie les propos rapportés et quitte finalement le cabinet du gouverneur pour rentrer en France.

« Changarnier avait-il subi la supériorité morale du maréchal Bugeaud ? Ou bien, se sentant dans son tort, avait-il voulu avant tout sortir de la position fausse où il s'était mis ? Peu importe. Grâce à l'ascendant du

maréchal, le duel et le scandale qui en eût résulté furent évités.

« Revenons à Orléansville : il nous faut toujours, dans le Dahra et l'Ouarensis, combattre les tribus, réduire celles des montagnes. Il en est, parmi celles-ci, qui logent dans le flanc des rocs et profitent de l'accès impraticable des grottes pour s'y retirer après avoir commis toutes sortes de vols, d'assassinats et de pillages.

« J'assistai à la première affaire des grottes. J'étais avec mon bataillon dans une colonne commandée par Cavaignac. Les Sbéahs venaient d'assassiner des colons et les caïds nommés par les Français ; nous allions les châtier.

« Après deux jours de course folle à leur poursuite, nous arrivons devant une énorme falaise à pic dont les soubassements sont protégés par des blocs de roche éboulés et des fourrés bas, mais épais. Dans la falaise est une excavation profonde formant grotte. Les Arabes y sont, et, cachés derrière les rochers de l'entrée, ils tiraillent contre nous. Nous les enserrons bientôt, et, les chassant de rochers en rochers, nous les forçons à se retirer dans la grotte.

« A ce moment, comme nous sommes fort rapprochés, nous commençons à parlementer. On promet la vie sauve aux Arabes s'ils sortent. La conversation fait cesser les coups de fusil. Alors un de mes camarades, fort aimé de nous tous, le capitaine de Jouvencourt, sort du rocher derrière lequel il est caché et s'avance seul devant l'entrée. Il espère avoir sur les Arabes l'autorité morale suffisante pour obtenir leur soumission, arrêter la lutte et leur sauver la vie. Déjà il leur parle, lorsque ceux-ci font une décharge, et il tombe raide

mort, atteint de plusieurs balles. Il fallait donc prendre d'autres moyens.

« On pétarda l'entrée de la grotte et on y accumula des fagots de broussailles. Le soir, le feu fut allumé. Le lendemain, quelques Sbéahs se présentaient à l'entrée de la grotte, demandant l'aman à nos postes avancés. Leurs compagnons, les femmes et les enfants étaient morts.

« Les médecins et les soldats offrirent aux survivants le peu d'eau qu'ils avaient et en ramenèrent plusieurs à la vie; le soir, les troupes rentraient à Orléansville.

« Telle fut la première affaire des grottes. On n'en parla guère, parce que le colonel Cavaignac, avec sa prudence ordinaire, ne s'était pas étendu sur le nombre des Arabes morts de l'*enfumade*. Mais, l'année suivante, ce fut un vrai *tolle* à la Chambre des pairs, dans certains journaux de France et surtout dans les feuilles anglaises.

« Pélissier commandait une colonne et poursuivait les Ouled-Rias. C'était le 18 juin, anniversaire de Waterloo, date fatale au futur duc de Malakoff, puisque ce jour même de l'année 1855 il devait livrer le premier assaut infructueux et si meurtrier de Sébastopol.

« Il était grand matin ; les troupes étaient en marche depuis le crépuscule. Le soleil rayonnait. Pélissier était en tête de la colonne, ayant à côté de lui le caïd Adji-el-Kaïn, son guide ordinaire. Dans la plaine, précédant les troupes, les cavaliers du maghzen (alliés) se livraient à une fantasia effrénée. Ils faisaient parler la poudre, lançaient leurs chevaux au grand galop, les arrêtaient subitement, jetaient leurs fusils en l'air et les rattrapaient habilement.

« En avançant, on distingue une ligne blanche gigantesque, sorte de montagnes de craie coupant l'horizon. Adji s'arrêtant et tendant la main en avant : « Voilà les « cavernes des Ouled-Rias », dit-il au colonel Pélissier

« Celui-ci fait immédiatement cesser la fantasia des Arabes alliés. Il choisit un emplacement pour établir le camp à proximité de l'entrée des grottes et fait aussitôt placer des grand'gardes autour des nombreuses issues de ces vastes souterrains. Puis, s'approchant, il appelle un des cavaliers arabes qui l'accompagnent, lui disant de sommer les Kabyles de sortir. Presque tous les alliés mettent pied à terre et, suivant leur camarade, se précipitent pour voir, lorsqu'une balle, tuant l'un d'eux, arrête net la curiosité des suivants.

« Sur la sommation de l'Arabe du goum répétée par l'interprète Goert qui vient d'arriver, trois Ouled-Rias s'avancent : ils craignent, disent-ils, d'être faits prisonniers et d'être enfermés dans la *Tour des Cigognes*, à Mostaganem. Cette tour trouble l'esprit à toute la tribu, car le nom de cette prison revient sans cesse dans la conversation.

« Pélissier renvoie les négociateurs prévenir leurs frères qu'il ne leur sera fait aucun mal; l'aman leur sera donné aussitôt leur sortie effectuée. Ils reviennent au bout d'une heure, déclarant ne vouloir sortir que si les Français se retirent les premiers. Pélissier ordonne alors de faire couper toutes les broussailles et de les réunir en fascines. De nouveau, par l'interprète et les Arabes du goum, il parlemente, renouvelant les propositions d'aman et affirmant que les grottes seront enfumées s'il n'a pas satisfaction.

« Les heures s'écoulent en discussion ; les fascines

sont prêtes et amenées en face des issues ; on peut maintenant y mettre le feu. Une dernière fois, Pélissier s'approche de l'entrée, et lui-même prévient les Arabes du sort qui leur est réservé, car les fascines vont être enflammées. Cette fois, on lui répond par des coups de fusil ; il a juste le temps de se défiler : à côté de lui, un chasseur à pied est tué raide.

« Pélissier attend encore jusqu'à la nuit ; alors on allume les fagots. Le lendemain matin, quelques spectres noircis par le feu, à moitié asphyxiés, se présentent à la principale entrée. Ils ne parlent plus de combats ; ils ne sont plus en état de lutter. On les reçoit. Le feu a produit un effet terrible. Alors Pélissier ordonne aux soldats du génie de pénétrer. Mais c'est impossible, tant la fumée répand une odeur âcre. Peu à peu, l'air nouveau s'infiltrant, les soldats peuvent entrer. Dans chaque coin, on voit des grappes de cadavres au visage noirci, aux membres contournés. Un certain nombre sont encore vivants ; on les amène à l'ambulance, mais beaucoup d'entre eux meurent avant même d'être secourus.

« Plus de cinq cents cadavres sont comptés dans les souterrains à la lueur des lanternes, car il y règne une obscurité complète.

« S'il avait fallu enlever pareille redoute de vive force, trois cents hommes, en y pénétrant tête baissée, y eussent succombé, et leurs camarades n'auraient pu y pénétrer à leur tour qu'en marchant sur leurs cadavres.

« Dans l'affaire des grottes, Pélissier n'eut qu'un tort : celui de faire trop de bruit autour. Comme il écrivait fort bien et qu'il le savait, il ne put résister à la tentation de se livrer à la littérature ; il fit, dans son rapport, une description éloquente et réaliste, beau-

coup trop réaliste, des souffrances des Arabes ; il dépeignit l'aspect que présentaient les grottes encombrées de cadavres, lorsqu'on y pénétra avec des lanternes, s'étendant complaisamment sur le nombre des morts, sur les contorsions les plus hideuses des corps calcinés, sur les tortures que ces malheureux, enfants, femmes et vieillards avaient dû endurer.

« Il terminait ainsi son rapport :

« Ce sont de ces opérations, Monsieur le maréchal, « qu'on entreprend quand on y est forcé et en priant « Dieu de n'avoir pas à les recommencer. »

« Si le maréchal Bugeaud avait été à Alger, il eût arrêté le rapport de Pélissier ; mais il était en expédition, et le malencontreux papier partit pour Paris. Au ministère, on le communiqua au prince de la Moskowa, qui, après en avoir pris connaissance, fit, à la tribune de la Chambre des pairs, une sortie des plus violentes contre l'armée d'Afrique.

« L'armée fut indignée des injures qu'on déversait sur son dévouement, son abnégation et même ses succès. Tous, nous aurions fait comme Pélissier, si nous avions été appelés à nous trouver dans une position identique.

« Moi-même, ajoutait le maréchal Canrobert, je fus amené à pareille extrémité, dans une expédition au nord du Dahra soulevé. Me trouvant devant des grottes occupées par des Arabes qui me reçoivent à coups de fusil, je les somme de se rendre. Ils refusent. Les laisser, c'est leur permettre de tuer mes soldats durant la marche à poursuivre. Les bloquer, c'est impossible ; la chaleur est étouffante, il n'y a point d'eau, les hommes n'ont plus de vivres. Je réitère les somma-

tions; je préviens les Kabyles. Comme il n'y a pas de bois, je bouche l'entrée de la caverne avec des pierres. Si j'avais fait autrement, un grand nombre de mes soldats seraient tombés inutilement sous les balles arabes.

« Nous autres officiers, nous nous battons parce que nous le voulons bien ; personne ne nous y force ; mais le soldat, on le prend malgré lui pour l'envoyer se faire tuer ou blesser, sans lui demander si c'est ou si ce n'est pas sa vocation. Il a plus de misères que l'officier, dont il n'a ni les honneurs, ni l'avancement, et cependant nous lui devons nos distinctions. Aussi, je me suis attaché au soldat, je l'ai aimé comme un enfant, j'ai toujours fait mon possible pour atténuer ses peines. Si vous saviez combien j'ai reçu de touchants témoignages de reconnaissance ! Oh! oui, je les aimais, mes petits soldats, et ils m'ont rendu au centuple le peu que j'ai pu faire pour eux !

« Si l'on avait su que dans la perspective de sauver des soldats français, je n'avais pas hésité à sacrifier quelques Kabyles, il n'y aurait pas eu assez de foudres à me lancer dans les colonnes de certains journaux ou du haut de la tribune législative. Mais j'aurais supporté ces invectives comme j'en ai supporté tant d'autres depuis, tandis que je me serais toujours reproché la perte d'un seul de mes soldats causée par mon fait. J'aurais toujours eu présents à l'esprit ses vieux parents pleurant leur fils. Quels remords n'eus-je pas eus si j'avais laissé tuer ces malheureux enfants, dans le but futil de conserver ma popularité, faveur qui s'attache bien souvent à de vils personnages !

« Nous étions au moment de la bataille d'Isly, et nous avions à assurer la tranquillité des pays en arrière Si nous eûmes peu de coups de fusil à tirer, par contre, nous jouâmes ferme des jambes, et, après bien des courses en tous sens entre Mostaganem et le Dahra, nous retournâmes, à la fin de l'été 1844, à Orléansville, pour reprendre les travaux de la route qui devait mener de cette ville à la mer, et principalement la construction des ponts.

« Depuis deux ans, Dieu sait si nous étions secoués : expéditions, razzias, embuscades, marches et combats avaient occupé nos jours et nos nuits, et nous avions dû consacrer notre temps de repos à la construction des routes et de casernes. Réellement, nous avions atteint les limites du possible et résolu le problème du mouvement perpétuel. Mais Orléansville et Tenez étaient fondées, et le Dahra à peu près pacifié. On était à la fin de 1844. Déjà, depuis un an, par la prise de la Smala, la conquête de l'Algérie était considérée comme terminée dans sa partie essentielle.

« A ce moment, le colonel Cavaignac fut nommé maréchal de camp et appelé au commandement de Tlemcen. Le colonel Saint-Arnaud le remplaça et continua l'œuvre de son prédécesseur. Il la mena à bonne fin, malgré des circonstances difficiles.

« Je regrettais vivement Cavaignac ; quoiqu'il fût toujours triste, c'était le cœur le plus droit et le plus loyal que j'aie jamais vu.

« Bien différent de lui était son successeur. Officier des plus brillants, aussi bien sur les champs de bataille que dans les salons, toujours gai et spirituel même dans les circonstances les plus graves, d'une activité

dévorante, le colonel Saint-Arnaud possédait au plus haut point le don de séduire; il charmait officiers et soldats, comme il avait déjà charmé la duchesse de Berry, lorsque cette princesse, prisonnière à Blaye, était sous la surveillance du général Bugeaud, dont Saint-Arnaud était l'officier d'ordonnance. Fort beau garçon, d'une taille élancée, quoique ses épaules fussent un peu hautes et que son cou fût engoncé, de manières distinguées, jouant de divers instruments, doué d'une jolie voix et chantant fort bien, il fut bientôt pris en affection par la royale prisonnière, et il sut l'amuser dans sa prison par des distractions multiples. Il faisait surtout de la musique avec elle, tantôt l'accompagnant, tantôt chantant pendant qu'elle-même l'accompagnait sur la harpe, instrument de prédilection de la princesse.

« Peut-être même la duchesse ne fut-elle pas insensible aux séductions de Saint-Arnaud. Mais, sur ce point, ce dernier fut toujours d'une discrétion absolue. J'aimais à parler à Saint-Arnaud de la duchesse de Berry. Je l'avais vue à mon entrée dans la vie; j'ai toujours présente à la mémoire sa figure irrégulière, mais pétillante d'esprit et de grâce, ses gros yeux à fleur de tête, ses petits cheveux aux frisons mutins, sa taille fine.

« Et puis, sur les gens de ma génération, la duchesse de Berry exerçait une séduction profonde. A la cour morose des vieux rois Louis XVIII et Charles X, elle était la personnification de la gaieté et de la jeunesse; son affabilité enjouée contrastait avec la raideur et l'ennui de ce milieu arriéré.

« Depuis, son courage, son dévouement à la cause des

siens, la trahison et la plus odieuse des machinations dont elle avait été victime, lui donnaient une auréole de persécution qui la faisait grandir dans ses malheurs et lui gagnait tous les cœurs.

« Bien souvent, Saint-Arnaud m'a rappelé qu'en prison, malgré tous ses chagrins moraux et l'horreur de sa situation, elle demeurait gaie, aimable, prête à rire lorsqu'elle ne pleurait pas.

« Il est dans l'histoire des figures qui attachent; celle de la duchesse de Berry en est une.

« Si, en arrivant à Orléansville pour prendre le commandement, Saint-Arnaud avait été devancé par sa réputation de bravoure et d'amabilité, par contre, on n'avait pas encore été à même de constater ses qualités de commandement. On doutait même un peu de son application, car il avait eu une jeunesse plus qu'orageuse. Lui-même ne me cacha pas qu'après s'être trouvé sans ressource, il s'était engagé dans une troupe lyrique de Belgique, dans laquelle il avait tenu l'emploi de ténor.

« En peu de temps il détrompa son monde, car on trouva en lui un véritable chef.

« Au moment de son arrivée, il ne vécut pas en très bonne intelligence avec moi. Les chasseurs du 5e bataillon avaient un jardin potager où ils cultivaient des choux, des carottes et des pommes de terre. Très jaloux des talents agricoles de mes soldats, je tenais à ce potager, du reste fort utile pour l'ordinaire.

« Or, voilà qu'un beau jour Saint-Arnaud s'empare du potager. Je ne sais plus ce qu'il voulait en faire; mais, en tout cas, le bataillon était exproprié. Je me fâchai. J'allai voir Saint-Arnaud, je lui expliquai que

le potager était cultivé par les chasseurs ; eux-mêmes avaient fait venir les graines et les avaient semées. Tout cela était leur propriété. « Ça m'est bien égal ! fut « la seule réponse du colonel. — Eh bien, dis-je, je ne « veux plus servir sous vos ordres ; je vais adresser ma « demande de changement de poste. »

« Je rentrai furieux chez moi, bien décidé à m'en aller. Mais voilà qu'à la nuit on nous annonce un nouveau coup de Bou-Maza, et je reçois l'ordre de partir. Avant le jour j'étais en campagne et je frottais le chérif d'importance. Mes chasseurs et moi, nous déversions sur les Arabes la bile causée par la perte de nos légumes. Saint-Arnaud, étant venu nous rejoindre, nous combla d'éloges et nous rendit notre potager. Il le fit avec tant d'habileté qu'il ne subsista aucun nuage entre lui et le 5e bataillon.

« Sans cesse il me disait : « Eh bien, tu ne veux « plus t'en aller maintenant ! » Et, de fait, je n'ai jamais eu depuis qu'à me louer de lui. »

Il vient d'être parlé de Bou-Maza : il faut expliquer quel était ce nouveau venu.

Au moment de l'arrivée de Saint-Arnaud à Orléansville, l'Algérie semblait être au calme. Le maréchal Bugeaud avait accompli sa tâche à la lettre. Il avait vaincu le Maroc à Isly et réduit Abd-el-Kader à l'impuissance : du moins tout paraissait le faire croire. Partout les Arabes venaient se soumettre d'eux-mêmes. Le maréchal commençait à s'occuper de la colonisation : déjà des Français, des Italiens, des Maltais, des Espagnols arrivaient en Algérie pour y chercher du travail et y créer des centres.

Mais subitement dans le Dahra apparait un chérif,

qui se dit l'envoyé de Dieu et appelle les musulmans à la guerre sainte. C'est un jeune homme encore inconnu la veille. Le jour même où il commence à prêcher, il prend une influence énorme sur les montagnards. Il s'intitule le *Maître de l'heure*, mais il est demeuré célèbre sous le nom populaire de « Bou-Maza », « le Père à la chèvre », parce qu'il était toujours accompagné d'une chèvre qui, censément, lui servait d'intermédiaire avec Mahomet.

L'activité de ce nouveau prophète était prodigieuse : on le voyait à la fois sur des points presque différents ; aussi crut-on d'abord n'avoir à faire qu'à un être fantaisiste né dans l'imagination surchauffée des Arabes.

Il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Bou-Maza était bel et bien un être réel, se battant un jour, disparaissant l'autre, et reparaissant le troisième, échappant ainsi à toutes les recherches.

Alors commence contre cet enragé une lutte qui dure jusqu'en 1847. Bou-Maza est successivement traqué par des colonnes parties au nord de Tenès, à l'est d'Alger, au sud d'Orléansville, à l'ouest de Mostaganem. On le bat sans cesse, il s'éclipse. On croit tout terminé, et trois ou quatre mois après tout recommence.

Rien n'est fastidieux et diffus comme le récit interminable des campagnes du Dahra. On ne peut conter que les anecdotes les plus saillantes.

Cette période était demeurée agréable dans le souvenir du maréchal Canrobert.

« Malgré les fatigues et les privations, disait-il, j'étais heureux d'être sans cesse en activité. Lorsque, après une course folle, nous arrivions au but, nous avions

tous, du dernier de mes soldats jusqu'à moi, la satisfaction intime du devoir accompli. Et puis, à un point de vue moins élevé, quelle joie n'éprouvions-nous pas lorsque, après une expédition pleine de dangers dans les pays les plus durs, les plus sauvages et les plus chauds, nous atteignions quelque oasis à l'abri du soleil, où l'eau pure comme du cristal de roche arrosait des terrains fertiles et les transformait en véritable paradis terrestre !

« Le premier combat que j'eus à livrer à Bou-Maza fut marqué par une scène abominable qui me fait encore frémir.

« Les Arabes se sont emparés de deux blessés. Le sous-officier Lajus s'en aperçoit et court pour les reprendre. Mais à son tour il est blessé ; les Arabes le saisissent ; alors le clairon Darot s'élance à sa suite et tue de sa baïonnette les trois Arabes qui tenaient son camarade.

« Malheureusement on ne peut retrouver les deux premiers blessés emmenés déjà sur la montagne.

« Il est nuit. On couche sur le terrain dont les abords sont couverts de cadavres arabes ; les chasseurs veillent sur la colline, de l'autre côté d'un ravin : bientôt ils voient s'allumer des feux de joie. Aux lueurs de ces brasiers, on perçoit l'agitation des Arabes. On entend leurs cris sauvages, le bruit de leur tam-tam. Peu après nous demeurons glacés d'horreur, comprenant que les corps des deux blessés égorgés viennent d'être jetés dans les feux qui éclairent l'horizon. L'odeur des chairs brûlées arrive jusqu'au camp ; nos hommes jurent de venger leurs camarades dès le lever du soleil. Mais les cris cessent, les feux s'éteignent, et les Arabes, re-

doutant nos charges à la baïonnette, s'enfuient au loin avant la fin de la nuit.

« Lorsque la diane sonne, il n'y a plus un Kabyle en vue. J'ai beau presser ma colonne, je ne puis rejoindre Bou-Maza, tant il fuit avec hâte. Bugeaud accourt d'Alger avec Pélisssier. Le chérif croit encore avoir une issue au sud ; il change brusquement de direction, mais il tombe sur les troupes de Saint-Arnaud qui vient d'Orléansville. Les guerriers de Bou-Maza se dispersent ; lui-même se sauve déguisé. Nous le croyons tué. Les tribus soulevées viennent demander l'aman.

« Saint-Arnaud le leur accorde, mais il les désarme. Jamais les vieux Africains, même le général Bugeaud, n'avaient cru pouvoir arriver à forcer les Arabes à rendre leurs armes.

« Moi-même j'exige de ceux avec lequels je me suis battu leurs fusils et leurs yatagans ; je me méfie d'eux, car ils sont plus roués que les aigrefins des villes, et quand on m'apporte des fusils en mauvais état, j'en réclame d'autres en parfaite condition, et chaque fois, quoiqu'on me déclare avoir livré toutes les armes possédées par les tribus, on en apporte encore de nouvelles. C'est la preuve de l'excellence de notre procédé.

« Après cette campagne, nous rentrâmes exténués à Orléansville. Il fallait nous livrer à un autre genre de labeur, car le vieux général Fabvier nous attendait pour nous faire passer l'inspection générale.

« Ce débris du premier Empire était bien vieilli. Mais il était demeuré populaire en raison de son rôle dans l'insurrection grecque. Il interrogea les officiers sans aucun à-propos, et leur raconta fort longuement la

bataille de la Moskowa. Pourquoi la Moskowa? Je me le demande encore (1).

« Nous étions encore à la fin de juillet 1845 : j'obtins trois mois de permission; je courus bride abattue à Alger, et je traversai vivement la mer.

« Quelques jours après, je retrouvais les Marbot, qui étaient devenus mes parents les plus proches et les plus affectueux. Adolphe, hélas! était mort. Ce fut un grand vide pour moi; sa gaieté communicative me manquait.

« Le maréchal Bugeaud gagnait en même temps que moi la France : il allait chez le maréchal Soult à Soultberg, discuter avec lui de l'avenir de l'Algérie. Quelques jours plus tard, le maréchal était tranquillement installé dans sa propriété d'Excideuil, lorsqu'il reçoit subitement une dépêche de Lamoricière lui demandant d'accourir au plus vite. « Tout n'est pas perdu, mais la « partie est bien compromise; venez tout sauver. »

Que s'était-il passé?

Tandis qu'Abd-el-Kader paraissait anéanti, il observait les événements du désert où il se cachait. A voir la facilité avec laquelle Bou-Maza avait pu, sans passé ni renommée, soulever le Dahra, il acquit la certitude de pouvoir mettre encore l'Algérie en feu.

(1) Le général Fabvier termina ainsi son rapport sur le 5e bataillon : « Il est à désirer que le commandant Canrobert arrive promptement à un grade plus élevé. »

Ce vieux brave n'avait pas eu de peine à faire cette proposition, car, avant l'inspection générale, le maréchal Bugeaud lui avait remis copie de la note qu'il avait envoyée au ministre. La voilà telle qu'elle est encore dans les dossiers de la Guerre : « 2 juin 1845. Le commandant Canrobert est un officier de premier mérite, aussi brave qu'intelligent; il serait à désirer qu'il arrivât vite à la tête d'un régiment. »

Il apparaît donc tout à coup du côté d'Oran, passe à travers nos postes comme un cyclone, détruit les villages sans défense, évitant toujours de se trouver en présence de fortes colonnes. Partout les isolés sont massacrés, les Arabes fidèles saisis, tués et pillés. On se croirait de nouveau en 1841 !

En apprenant les mauvaises nouvelles d'Algérie, le roi Louis-Philippe s'était empressé de rentrer d'Eu à Paris. C'était le 3 octobre. Le conseil des ministres s'assembla de suite et décida l'envoi dans la colonie de six nouveaux régiments d'infanterie. « Le lendemain même, reprenait le maréchal Canrobert, le Roi passait la revue de la garnison de Paris dans la cour des Tuileries. Moi, j'étais dans la foule, tandis que Marbot, que je venais de revoir, y assista de l'une des fenêtres du château, avec le jeune comte de Paris, la Reine et les princesses.

« Je vis avec elles le prince et la princesse de Salerne. L'obésité du prince me frappa beaucoup ; il avait le nez busqué des Bourbons. On sait que sa fille était sur le point d'épouser le duc d'Aumale. Le comte de Paris portait l'uniforme des hussards, le même qu'avait revêtu son père lorsque je le vis à Lyon en 1830.

« Je restai encore deux jours à Paris; puis je partis quatre à quatre, car je voulais arriver presque en même temps que le maréchal Bugeaud, pour prendre part à la campagne nécessitée par la nouvelle levée de boucliers d'Abd-el-Kader.

« La veille de cette revue, j'avais été avisé officiellement par Marbot de ma nomination au grade de lieutenant-colonel.

« Deux jours après, j'apprenais ma nomination de commandant supérieur du poste de Tenès. J'accourus

dans ma nouvelle cité; comme Orléansville, elle n'existait guère qu'à l'état de projet. La ville se composait de quelques magasins et gargotes, et le pays était en pleine insurrection.

« Trois mois auparavant, nous avions laissé Bou-Maza en fuite, et il passait pour mort. Il avait reparu subitement, signalant sa résurrection par un assassinat. Un des chefs de la vallée du Chélif les plus dévoués à la France allait à cheval gaiement à la cérémonie du mariage de sa fille. Tout à coup, au détour d'une route, des mendiants, à l'aspect minable, lui tendent la main. Le chef s'arrête pour leur demander qui ils sont. A ce moment les burnous s'entr'ouvrent, des coups de pistolet partent : le chef et plusieurs de ceux qui l'accompagnent sont tués à bout portant. C'était Bou-Maza et quelques-uns de ses fidèles.

« J'avais alors sous mes ordres mon ancien 5e bataillon. Nous recommençons la chasse. Nous cernons Bou-Maza, mais lui, de son côté, recommence ses tours; au moment où nous le tenons, il disparaît et, trois jours après, il brûle un village fidèle à quelques lieues de nous.

« Alors, nous voilà repartis. Nous tombons sur la tribu qui a suivi Bou-Maza et qui l'a aidé à massacrer nos alliés. Nous leur livrons plusieurs combats, à la suite desquels presque tous les hommes de la tribu révoltée sont tués; les vieillards, les femmes et les enfants sont ramenés au camp par les soldats, qui partagent la soupe avec eux.

« Le soir, je fais mander au camp les principaux chefs des tribus voisines : je leur confie le soin des prisonniers, et, pour les indemniser des charges que leur

impose l'entretien de ces nouveaux membres de leur famille, je leur distribue les moutons, les bœufs et les mulets pris le matin.

« Au nombre des prisonniers, se trouvait une petite fille de six ans, à l'œil noir, à l'air malin ; elle était seule et pleurait à chaudes larmes. Un sergent parlant l'arabe la prend dans ses bras, la caresse, l'interroge. Une balle a tué sa mère ; son père a été percé d'un coup de sabre ; en se sauvant, elle s'est blessée elle-même : elle montre son pied tout ensanglanté.

« Le sergent est pris de pitié ; il la charge sur son dos et la confie à un chasseur à cheval qui suit la colonne. Arrivée au bivouac, le bataillon adopte la fillette : elle suivra désormais sur les voitures de la cantinière. Plus tard, un capitaine l'emmène en France, la confie à sa sœur. Elle a été élevée dans un pensionnat ; elle s'est mariée en France et est devenue une honnête mère de famille. Elle m'a encore écrit il n'y a pas longtemps.

« Nous étions devenus de vrais chacals, faisant de la nuit le jour et du jour la nuit ; car, pour surprendre les Arabes, et souvent pour éviter la chaleur, nous marchions dans l'obscurité. Dieu sait si nous avons eu des péripéties.

« Un jour, dans un terrain coupé, mes chasseurs étaient en tirailleurs ; je suivais à cheval un sentier ; derrière moi était un clairon. Comme d'habitude, j'avais un bâton à la main et mon sabre au fourreau. D'un buisson sort un Arabe. Il me couche en joue. L'extrémité de son long fusil n'était pas à plus d'un mètre de moi ; je m'arrête et je lève mon bâton en fixant l'Arabe entre les deux yeux ; il semble craindre

mon regard ; j'en profite pour crier au clairon : « Fais un détour ; prends-le en flanc ; tue-le ! »

« L'Arabe est comme hypnotisé ; il me tient toujours au bout de son arme sans presser la détente et laisse ainsi au clairon le temps de le tuer d'un coup de carabine.

« Je l'avais échappé belle, et je n'ai jamais compris pourquoi l'Arabe n'avait pas lâché son coup.

« Au cours de cette expédition, nous croisions souvent d'autres colonnes, et il nous arrivait de retrouver de vieux camarades perdus de vue depuis longtemps, ou bien même de faire de nouvelles connaissances — on se lie vite dans le désert.

« C'était dans la vallée du Chélif, sur le bord du fleuve — je ne saurais préciser la date ; — j'aperçus un homme à barbe gigantesque, enveloppé d'un burnous : c'était Bouscarin, alors colonel, depuis général, tué à l'attaque de Laghouat. D'abord élève de l'École polytechnique, puis officier du génie et de spahis ; à l'exemple de ses camarades de l'X, Duvivier ou Marey-Monge, il portait le costume arabe. Bouscarin avait comme porte-fanion un tout jeune brigadier de chasseurs de France, une vraie physionomie de gamin de Paris, à la voix nasillarde, très blond, tout imberbe, à la taille mince, fort élégant dans son dolman. Après quelques minutes de conversation, Bouscarin lui fit signe d'approcher et me le présenta. « Tel que vous « voyez cet enfant, il vient de me sauver la vie ; ça lui a « valu les galons de brigadier. C'est un artiste, du reste : « il a déjà obtenu deux prix au Conservatoire ; il se des- « tine au théâtre quand son service militaire sera fini. »

« J'ai toujours retenu son nom : il s'appelait Got.

« Quelque temps après, Bouscarin nous quitta et alla dans la province de Constantine. Son porte-fanion fut blessé à Mnonnèche, sous les ordres du duc d'Aumale. Celui-ci le fit rentrer en France, et, comme il s'intéressait à lui, parce qu'étant condisciples à Henri IV, ils avaient remporté au concours général, l'un le premier, l'autre le deuxième prix dans je ne sais plus quelle matière, il parvint à le faire exempter du service et à le faire entrer à la Comédie-Française, où Mlle Mars le poussa rapidement.

« Il y a quelque dix ans, je rencontrai un soir Got au Théâtre-Français. Nous avions bien changé tous les deux ; je le reconnus néanmoins, je lui rappelai notre entrevue sur les bords du Chélif, et nous parlâmes longuement de Bugeaud, de Bouscarin et d'Abd-el-Kader.

« Quelques jours après, par une marche de nuit, nous débouchons sur un plateau qui se termine par une falaise à pic sur la mer.

« Les Arabes insurgés sont massés là ; en nous voyant, ils sont si surpris que les uns se jettent à la mer, tandis que les autres courent dans les ravins et les rochers, cherchant à fuir.

« En un clin d'œil il ne reste plus personne devant nous. Alors nos soldats se dispersent, fouillent les buissons et ramènent quelques prisonniers. J'avais dans ma colonne un détachement de zouaves. A un moment, je les entends se quereller dans le fond d'un ravin. Je m'approche et je les aperçois tous fort échauffés, gardant une ravissante femme richement habillée. Ils se disputent la jolie prisonnière déjà résignée à son sort.

« Lorsque les zouaves me voient, ils crient : « Eh « bien ! donnons-la au colonel ! » Et l'un d'eux me

dit : « Mon colonel, voici une femme de toute beauté « que nous venons de trouver cachée dans le fond de « ce ravin. Nous ne pouvons nous entendre, parce que « chacun de nous veut la garder. Prenez-la, ça nous « mettra d'accord. »

« Je regarde la femme de plus près : elle était toute jeune et admirablement belle. Ses vêtements venaient d'être déchirés. Elle était superbe de dignité et de calme. Je m'approchai d'elle : elle me raconte qu'elle est la fille d'un caïd révolté contre nous, et que tous les siens sont morts.

« Je la fais venir à l'endroit où je dois me tenir durant la journée, et j'envoie de suite un cavalier chercher le cadi (juge) du village le plus proche.

« En attendant, je cause avec ma belle prisonnière. Elle me dit s'appeler Réha, et plus je la regarde, plus je la trouve jolie.

« Quoique je ne veuille pas un instant me mettre en comparaison avec Scipion l'Africain, dont les auteurs ont vanté la continence, je ne pensais pas une seconde, en présence de mes troupes, à faire mon esclave de cette jeune fille arabe, et, aussitôt le cadi arrivé, je lui dis : « Je t'ai fait appeler parce que la fille du caïd de « cette tribu vient d'être prise. Ses parents sont morts. « Je te la confie ; tu en auras soin, tu en es responsable « devant moi ; je repasserai par ici, je viendrai voir si « ma confiance a été bien placée ; si tu ne fais pas « selon mes désirs, je te punirai. »

« Malgré ma promesse, je n'eus plus l'occasion de retourner en cet endroit, et je n'eus plus jamais de nouvelles de Réha, dont l'admirable beauté m'est toujours restée présente à l'esprit.

« Toujours dans le Dahra, un Arabe des Ouled-Sahib accourt un jour tout essoufflé pour me demander de voler au secours de son village. Je l'interroge tout en mettant mon monde en route, et voilà ce qu'il me raconte durant le trajet :

« Le village était tranquille lorsqu'il a été tout d'un « coup cerné par des Arabes, sous les ordres de Ben-« Kalifa, un des lieutenants de Bou-Maza. Cet insurgé « a pénétré dans la maison du caïd installé au nom de « la France. Lui mettant le pistolet sur la poitrine, il « l'a sommé d'ordonner lui-même aux Ouled-Sahib « soumis à son autorité de venir grossir les rangs des « insurgés. S'il s'avise de donner l'alarme aux Français, « il est mort.

« Le caïd n'hésite pas ; il a été nommé par la France, « il lui doit sa vie. D'un coup de poing il abat le pis-« tolet de Ben-Kalifa, et, courant du côté où sont ses « serviteurs, il crie : « Aux armes ! Défendez-vous et « courez prévenir les Français. » A peine a-t-il pro-« noncé ces mots, que Ben-Kalifa, revenu de sa pre-« mière surprise, se précipite sur lui et le tue. »

« Celui qui me parle n'a pas perdu une seconde ; il est venu me trouver, il va me conduire, et le village sera sauvé !

« Comment ne pas rappeler le dévouement de ce d'Assas arabe resté ignoré en France ?

« A Amboise, le capitaine Boissonnet rappelant à Abd-el-Kader, alors prisonnier, le courage du caïd des Ouled-Sahib, l'ex-émir s'écria avec amertume : « Ja-« mais un de mes caïds ne s'est ainsi dévoué pour ma « cause. »

« C'était le plus bel éloge qu'on pût faire de cet

héroïque serviteur de la France et du pays qui suscite même chez des étrangers de pareils sacrifices.

« Les populations du Dahra commençaient à se calmer, et, à la fin, refusaient de se révolter. En conséquence Bou-Maza, ainsi abandonné, dut se livrer lui-même entre les mains de Saint-Arnaud. Lorsque, conduit à Alger, il croisa les chasseurs du 5e bataillon, il les regarda longuement, et, s'approchant du commandant Soumain, il lui dit : « Ce sont ces soldats-là, aux « vêtements de couleur sombre, qui m'ont cassé le « bras à Si-Kliffa », et il montrait son bras tout ankylosé.

« Quand il fut ramené en France, la province du Dahra demeura tranquille ; il était temps. Quelques jours auparavant, étant dans ma tente occupé à quelque travail, j'entends du bruit ; je me retourne et j'aperçois le commandant Soumain avec un air piteux. « Qu'y « a-t-il ? lui demandai-je. — Il y a que depuis sept « mois que j'ai l'honneur de commander le 5e bataillon, « il m'a été impossible de le tenir plus de dix-huit « heures de suite à Tenez. Les vêtements de mes « hommes sont en lambeaux ; c'est à peine s'ils sont « décents. Il faut absolument six semaines de répara- « tion pour remettre, sinon la santé, au moins les « habits et les armes en état. »

« Cette observation était juste. Heureusement je pressentais la fin de la lutte. Sans cela j'eusse demandé à Saint-Arnaud de faire relever pendant quelque temps le bataillon, véritable Juif errant des batailles.

« Après la prise de Bou-Maza, je fus chargé par Saint-Arnaud d'aller annoncer au maréchal Bugeaud la pacification du Dahra.

« Le maréchal me garda à dîner, et le soir, lorsque je me préparai à me retirer, il me prit par le bras et, m'amenant devant un groupe formé par les officiers de son état-major, il me dit :

« Une armée qui sait obéir, qui sait souffrir, qui a « des chefs comme ceux-ci, est la force et l'espoir du « pays. » Puis, se tournant vers moi : « Vous avez « montré durant ces campagnes ce que vous valiez. Le « temps ne vous fera jamais faillir à la France. »

« Ces paroles, adressées aux troupes qui avaient pacifié le Dahra, étaient le plus bel éloge que l'on pût faire d'elles.

« Le maréchal Bugeaud avait à ce moment Pélissier comme chef d'état-major. Je vous l'ai dit, c'était son meilleur élève, celui qui, avec Saint-Arnaud, possédait le mieux les qualités du commandement supérieur.

« En ma qualité de commandant à Tenez, je communiquais directement avec le bureau du gouverneur, et j'eus maintes conversations avec Pélissier. J'avais souvent, en colonne, servi sous ses ordres, et je le connaissais. Quoique mon supérieur et mon aîné de pas mal, c'était presque un camarade. Au physique, il était déjà gros, peu agile, avait les cheveux tout blancs et les moustaches taillées en brosse ; des yeux noirs d'acier, froids, secs, perçants : sa physionomie rappelait un peu celle d'un bouledogue, mais d'un bouledogue intelligent. Au moral, c'était une nature très bizarre. Très rude dans la forme, quelquefois d'une sécheresse de cœur navrante, même dur à l'extrême et sans motif avec les gens les plus dignes d'égards et d'estime ; par moments, au contraire, affectueux et délicat, capable de dévouement et d'affection, surtout

quand on perçait son écorce ; plein d'esprit, mais d'un esprit souvent méchant, très fin, il ne pouvait, quand une saillie lui venait à l'idée, la garder pour lui, et souvent il se fit de terribles ennemis pour avoir, d'un mot acéré, touché au vif bien des vanités.

« Inaccessible au découragement, quand il avait un but, il le poursuivait jusqu'au bout; pour mener à bonne fin une entreprise, il eût été impitoyable.

« Il manquait souvent de tact plus qu'on ne peut le supposer. Ainsi il ne savait pas traiter ses subordonnés et ses inférieurs avec dignité. Un jour, à Alger, il s'emporte contre un simple officier d'administration. Celui-ci, piqué au vif, se jette sur le général, et il faut séparer les deux adversaires, déjà en posture de pugilat.

« Une autre fois, la chose est plus risible, mais aussi plus désagréable à Pélissier. Il était entré, à l'heure du déjeuner, dans un restaurant d'Alger. Comme il y avait beaucoup de monde, il s'impatientait d'attendre; il apostrophe le garçon en lui lançant de grossières épithètes. Celui-ci portait justement une omelette toute baveuse. Irrité, il s'arrête, regarde le général en face, puis saisissant le plat à deux mains, le lance à la tête de Pélissier, dont toute la figure et la poitrine sont couvertes d'un énorme cataplasme jaune et gluant qui dégoutte de tous côtés. Naturellement les rieurs sont du côté du garçon. Le général, empêtré sous son emplâtre, avait l'air tout piteux, et il s'efforçait d'essuyer sa figure et ses vêtements. Comme après tout Pélissier était dans son tort, tout s'arrangea. Mais l'affaire s'était passée devant trop de monde pour n'avoir pas été ébruitée.

« A la suite d'une discussion quelconque, le général Pélissier, dans un mouvement d'impatience, qualifia le

maréchal Bugeaud de « vieille perruque impériale ». Quelques bonnes âmes, comme il y en a toujours dans les états-majors, s'empressèrent de rapporter la chose au maréchal. Celui-ci fait appeler Pélissier et le tance d'importance. « Vieille perruque... vieille perruque... « répétait-il. Mais je suis plus alerte que vous, j'ai moins « de ventre et aussi bon œil, et je vaux ce que je valais « à vingt ans. Impériale !... Mais certainement que j'ai « servi l'Empereur, et je m'en honore! Vous avez de « l'esprit; servez-vous-en mieux et surveillez votre « langue. » Pélissier reconnut son tort. Il aimait profondément Bugeaud; aussi se retira-t-il sans mot dire. A la vérité, Bugeaud était supérieur à Pélissier.

« Pélissier avait voulu acclimater des autruches a Alger, et il en avait fait venir plusieurs au palais du gouverneur. Un des plus grands amusements des officiers d'état-major était de rouler de grosses boules de papier et de les tendre aux autruches, qui les avalaient gloutonnement. C'était un spectacle très curieux que de voir ces boules descendre le long du cou de l'autruche. Or, un jour que Pélissier se promenait avec Bugeaud dans le jardin du palais, tenant dans ses mains croisées au dos tout le courrier qu'il venait de recevoir, une des autruches qui manifestait un goût particulier pour le papier s'approcha de lui et happa d'un seul coup lettres, dépêches et journaux. Il fallait voir la fureur de Pélissier. Jurons et gros mots allaient leur train, je vous l'assure. Le plus drôle, c'est que le maréchal Bugeaud riait à se tordre : « Il faut, disait-il, lui faire prendre « un émétique, à votre autruche, si vous voulez retrou- « ver votre courrier. » Je ne sais ce qu'on fit, si on ouvrit le ventre à la bête ou si les dépêches furent perdues.

Toujours est-il qu'on fit des gorges chaudes sur l'aventure, tant à Alger qu'aux environs.

« Quant aux mots de Pélissier, en voici un. Le duc d'Aumale avait comme officier d'ordonnance un capitaine du nom de Marguenat, fort joli garçon, fils d'un général du premier Empire, général lui-même et qui fut tué à Gravelotte. En Crimée, Marguenat, atteint de la dysenterie, fut contraint de rentrer en France. On n'aimait pas, à ce moment, les officiers qui quittaient le siège pour rentrer dans leurs foyers. Aussi Marguenat craignait-il d'être fort mal reçu par Pélissier en allant prendre congé de lui. Pourtant il se décide à faire sa visite. Le général en chef le reçoit de la façon la plus aimable, et Marguenat le quitte avec un gros poids de moins sur le cœur, quand Pélissier, rouvrant la porte : « Dites donc, Marguenat, vos chevaux, vous « nous les laissez... Ils n'ont pas la colique... eux! »

« L'affaire des grottes, où Pélissier avait joué le principal rôle, avait été reproduite plus ou moins exactement par les journaux. Le prince de la Moskowa, on l'a vu, avait porté l'affaire à la tribune de la Chambre des pairs. Mais je ne vous ai pas dit combien il avait présenté les faits dans un langage violent, en accusant Pélissier d'avoir fait massacrer, *après le combat, des femmes et des enfants prisonniers.*

« On voit de quelle façon le fils du maréchal Ney présentait la question.

« Le maréchal Soult défendit Pélissier mollement ou plutôt pas du tout. Les journaux de l'opposition le traînèrent dans la boue, et il n'y eut pas de sarcasmes que ne lui adressèrent les journaux anglais. Bugeaud, au contraire, ne le désavoua pas. Il écrivit d'abord une

lettre fort digne au ministre de la guerre, couvrant entièrement son subordonné et déclarant qu'il avait agi par ses ordres. Au ministère, on tenait rigueur au chef d'état-major de Bugeaud. On ne voulait pas, malgré les propositions persistantes et les plus fortement motivées, nommer général le héros des grottes. Bugeaud réussit à la fin. Voici une lettre écrite par lui à ce sujet; elle est inédite et inconnue. Elle date de janvier 1846. Publiez-la. Elle fait autant honneur à Bugeaud qu'à Pélissier :

« 5 janvier 1846

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« J'ai déjà eu l'honneur de demander plusieurs fois « le grade de maréchal de camp pour le colonel Pélis- « sier. C'est un officier très vigoureux et servant bien.

« Je regrette on ne peut plus vivement que cette ré- « compense n'ait pu encore être accordée au colonel « Pélissier et que, peut-être, ce retard soit dû à une « fausse appréciation de certaines nécessités de guerre « qui entourent l'armée d'Afrique et qui l'obligent « quelquefois à agir de manière à blesser la fausse phi- « lanthropie. Faut-il punir de braves officiers de ce « que, par dévouement au pays, ils font violence à « leurs sentiments d'humanité, pour faire avancer une « guerre qui, en se prolongeant, occasionnerait la perte « d'un plus grand nombre des enfants de France et « exigerait de plus grands sacrifices de tous genres?

« L'affaire des grottes, tant reprochée à Pélissier par « cette partie du public qui ne juge que par un senti- « ment exagéré et sans considérer les obstacles qui « nous environnent, est, à mes yeux, un titre aux bontés « du gouvernement.

« Il n'est pas un homme dévoué, que l'armée d'Afri-
« que possède heureusement en grand nombre, qui n'eût
agi, en pareille circonstance, comme le colonel Pélissier.

« Pour mon compte, je justifierais sa conduite, même
« à la tribune, si elle était attaquée.

« J'espère donc que vous proposerez, et sans plus
« tarder, le colonel Pélissier.

« Veuillez, etc.

« Maréchal BUGEAUD. »

« Quant à Pélissier, c'était un grand homme de guerre, un grand et utile serviteur du pays, et, mieux que personne, disait le maréchal Canrobert, je puis en connaissance de cause lui rendre cet hommage.

« Le prince de la Moskowa, qui avait si injustement pris Pélissier à partie, était un cerveau exalté, et il avait l'habitude des sorties violentes et inconsidérées à la Chambre des pairs. Nous l'avons vu en amateur, au siège de Constantine, s'agiter beaucoup avec son manteau de peau d'ours. Il faut ajouter que sa femme, la fille du célèbre banquier Laffitte, n'était pas moins originale.

« Un jour, sa mère veut l'emmener avec elle faire des visites. « Je ne peux pas », dit la future princesse de la Moskowa.

« Sa mère, sans s'inquiéter de cette fantaisie, fait monter sa fille avec elle en voiture; mais arrivée chez la première personne à voir, comme elle dit à sa fille de descendre, celle-ci s'écrie : « Cela m'est impossible!
« J'ai retiré mes bottines et je les ai jetées par la por-
« tière. Je suis nu-pieds... »

« Lorsque j'étais arrivé à Tenès, les Arabes venaient la nuit rôder autour des maisons et y tirer des coups de fusil. Maintenant le village était une ville sûre, avec un port, et comptant six mille âmes.

« Cet accroissement énorme était dû à l'administration du maréchal Bugeaud. En 1846, il vint visiter Tenès, et, suivant ses habitudes, il réunit les habitants, patrons, ouvriers, matelots, cabaretiers, gens de toutes sortes. Il leur parla longuement, interrogeant certains d'entre eux, leur donnant des conseils, leur expliquant ses projets de colonisation, mêlant à ses avis des anecdotes et des bons mots.

« Ce fut un réel succès pour lui. Chacun de ses mots était empreint de bon sens. Et puis il parlait avec son cœur, sachant admirablement ce qu'il voulait.

« Je veillais avec un soin jaloux sur mes administrés. Je rendais la justice, une justice un peu sommaire, mais nécessaire. Car les habitants de Tenès étaient de toute nationalité et de toute origine. Les assassins y côtoyaient les voleurs, les receleurs, les escrocs ; des repris de justice libérés, des échappés de bagne ou des irréguliers de la vie en formaient le fond. Tout cet amalgame n'en constituait pas moins une population dont on pouvait tirer parti pour le développement de la colonie et l'exploitation du territoire. Il me fallait aussi administrer et juger les indigènes, car si ceux-ci ne faisaient plus la guerre, il ne manquait pas d'assassins et de voleurs parmi eux. Je fus énergiquement secondé dans cette besogne par le capitaine Lapasset, chef du bureau arabe de Tenès, depuis général de division

« On avait assassiné un colon français. J'ordonnai au

capitaine Lapasset de saisir les plus vauriens des Arabes des environs. Après s'en être emparé, il déclara que, malgré ses interrogatoires, ses promesses et ses menaces, il n'avait pu obtenir aucune révélation.

« Nous en étions réduits, Lapasset et moi, à désespérer de trouver le coupable, lorsque le capitaine s'écria : « Il y a dans les montagnes une espèce de « sacripant, un géant redouté de tous, qui serait ca- « pable d'avoir fait le coup. S'il l'a fait, je n'obtiendrai « rien de lui; mais, s'il n'est point coupable, moyen- « nant quelque argent il me dénoncera les assassins. »

« Les gendarmes s'emparèrent de lui pendant son sommeil. Lapasset lui promet alors une somme d'argent s'il veut indiquer les meurtriers.

« C'est convenu, répondit-il. Tu vas me faire donner « cent coups de bâton devant l'endroit où sont enfermés « les Arabes que tu as fait saisir. Seulement dis à ton « chaoux de me mettre sur le dos cinq ou six burnous « pour amortir les coups. Puis tu me feras jeter dans « le *silos* avec les autres. Tous les soirs, rappelle-moi, « sous prétexte d'avoir des révélations de moi. Je suis « bien sûr de te découvrir les coupables. »

« La chose fut faite; aussitôt jeté dans le silos, il sembla s'exalter contre les chiens de roumis; il poussa les exclamations les plus violentes, menaçant de nous assassiner; bientôt les autres firent chorus avec lui.

« Pour les exciter davantage, il leur raconta ses brigandages, en inventant à plaisir. Les autres, pour ne pas rester au-dessous de ses fanfaronnades, racontent leurs prouesses, et trois d'entre eux se vantent d'avoir assassiné, quelques jours auparavant, le Français dont on avait trouvé le corps non loin de Tenès.

« Fort de cet aveu, l'Arabe le communique le soir au capitaine Lapasset, et les trois Arabes sont fusillés.

« Quelques jours après, étant en colonne, nous avions pris le même géant arabe pour guide.

« Après une échauffourée avec une tribu révoltée, nous nous emparâmes d'un de ces chefs religieux qui ont tant d'influence sur les esprits fanatiques. J'ordonnai de le faire fusiller. Lapasset confia à notre géant le rôle d'exécuteur. Celui-ci, à cet ordre, semble pâlir... Il hésite, puis cependant prépare lentement ses armes avec le plus grand soin, vérifiant sa batterie, examinant si la lumière n'est pas bouchée; puis il ajuste son compatriote avec précaution et lâche le coup.

« L'Arabe tombe raide mort, frappé au cœur. Le géant semble pétrifié..., et pourtant il était plutôt accoutumé à ces sortes de spectacles.

« Lapasset lui demande alors : « Mais qu'as-tu donc? « — Il y a qu'il était prophète, je le croyais invulné- « rable et j'avais peur de voir ma balle revenir s'aplatir « contre ma poitrine. — Eh bien ! si tu l'avais manqué, « tu l'aurais ajusté une seconde fois et tu l'aurais tué. » L'Arabe lui répondit en le regardant fixement : « J'au- « rais rechargé mon fusil, mais la balle eût été pour « toi. »

« Voilà la psychologie arabe !

« Tenès était en communication directe avec Orléansville, centre de la subdivision. A chaque instant, officiers et soldats s'y rendaient. Saint-Arnaud y avait développé toutes les institutions que doit posséder une ville importante. En arrivant, il y avait trouvé un théâtre, créé par Cavaignac. Saint-Arnaud, qui jouait fort bien la comédie et qui chantait à la perfection, fa-

vorisait cet établissement. Il n'y avait alors qu'une seule actrice : Mlle Adelina Gardon. Bien qu'elle fût laide et vieille, elle avait fait bien des conquêtes, à commencer par Saint-Arnaud. Elle fut la cause involontaire de la mort du lieutenant de L..., du 53e. Comme elle se promenait sur le bord d'un ravin escarpé et profond avec cet officier, elle jeta à terre une fleur. Celui-ci voulut la ramasser, glissa, tomba en bas du rocher et se fracassa la tête.

« Pour cette Déjazet d'Afrique, le lieutenant Koch, fils du général du même nom, qui a rédigé les *Mémoires* de Masséna, peignait les décors, tandis que le capitaine de zouaves Adam faisait les fonctions de régisseur. Deux sous-officiers jouaient à merveille les pièces de Scribe et de Henri Monnier, et la garnison faisait un succès fou aux camarades qui s'exerçaient sur les planches.

« Ce théâtre était d'ailleurs d'une grande utilité. Au milieu de la vie oisive du casernement qui suivait de si près la vie agitée et fatigante des expéditions, la distraction procurée par ces représentations empêchait le spleen, donnait de l'occupation et de l'intérêt, et coupait court au désœuvrement, au découragement et aux maladies.

« J'assistai à plusieurs représentations, et chaque fois la salle manquait de s'écrouler sous les applaudissements qui accueillaient Mlle Adelina.

« Le théâtre, les cafés, les salons de Saint-Arnaud avaient fait d'Orléansville un centre où tous les officiers qui faisaient campagne dans les environs étaient sûrs de trouver un accueil sinon fastueux, du moins cordial et plein de gaieté. Saint-Arnaud avait le don d'animer

les réunions qui se tenaient chez lui. Aussi presque tous les officiers d'Afrique assistaient-ils volontiers soit aux représentations théâtrales, soit à nos réunions si enjouées d'une époque où nous étions tous jeunes. Combien en ai-je vu passer ainsi à Orléansville ! C'était Bourjoly, Mellinet, Tartas, cavalier impeccable, ancien professeur à Saumur. « Jamais le soleil n'avait vu tom-« ber Tartas, disait ce Gascon. — Mais tel jour, lui fai-« sait observer un de ses collègues, je vous ai vu désar-« çonné. » Et Tartas de répondre, imperturbable : « Mais il y avait des nuages ! » Il ne s'épargnait pas les compliments et s'intitulait le *Murat africain*.

« Puis c'était le capitaine Berthaud, qui fut ministre de la guerre et mon aide de camp ; Marulaz, le fils du général auquel Louis XVIII, en 1815, avait fait offrir cinq cent mille francs pour rendre aux alliés la citadelle de Besançon. Montrant cette lettre à ses enfants : « Voilà, leur dit-il, toute la fortune que je puisse vous « laisser. » Puis Répon, Levassor-Sorval, et ce fou de Gardereins de Boisse, aussi brave que braque, dont le corps portait des traces de blessures effroyables, et Fleury, homme du monde, gai compagnon, le sportsman de l'armée d'Afrique, le diplomate en spencer qui étudiait les gens, jaugeait leur valeur, et, dans ce milieu où nous nous réunissions tous, prenait déjà, sans s'en douter lui-même, des idées, des dispositions ou des aperçus qui devaient lui servir plus tard pour organiser le coup d'État.

« Il y avait aussi à Orléansville un jeune officier de spahis, homme modeste, doué d'un joli physique, chasseur intrépide, également aimé des Français et des Arabes. C'était le futur général Margueritte, dont la

mort héroïque est demeurée légendaire. Et puis encore un autre officier de spahis : celui-là vit encore ; c'est un de mes amis les plus intimes. Il vient souvent me voir, et ses visites me sont autrement agréables que celles des médecins. C'est Du Barail : il me rajeunit de vingt ans chaque fois qu'il vient me causer d'un si lointain passé. Il est toujours si plein d'entrain et d'humour, sa voix est toujours si sonore et si vibrante que, quand il parle, il me semble entendre les trompettes de cavalerie sonner la charge.

« Nous voilà donc au milieu de l'année 1847. L'œuvre du maréchal Bugeaud est accomplie, la conquête est faite. Abd-el-Kader est réduit à l'impuissance. D'un moment à l'autre, il va venir se livrer à nous. Quant à la colonisation, le maréchal l'a menée aussi rapidement que possible. Sentant l'œuvre de guerre terminée, il voulait s'en occuper exclusivement. Son plan était emprunté aux souvenirs de l'antiquité romaine : il pensait créer des colonies militaires comme les Romains en avaient eu dans ce pays.

« Il est difficile de juger la valeur de la conception du maréchal, car il n'eut pas le loisir de la réaliser. Il trouva chez les conseillers de Louis-Philippe une opposition acharnée, invincible, et il s'estima impuissant à la surmonter.

« Il y avait six ans qu'il avait débarqué comme gouverneur général en Algérie, quand les Français possédaient juste le sol foulé par eux, sans un pouce de plus. Maintenant le pays était conquis et administré. Jugeant son œuvre assez belle et ne voulant pas entrer dans une nouvelle lutte, non plus contre les Arabes, mais contre les ministres, il demanda son remplacement. Le duc

d'Aumale fut alors nommé gouverneur général. Il arriva à la fin de 1847 avec le général Changarnier nommé commandant de la province d'Alger.

« J'étais à Tenès lors du départ du maréchal et de l'arrivée du prince. Ce fut pour moi un gros chagrin de voir le vieux maréchal s'éloigner. Je ne devais plus le rencontrer, car il allait mourir prématurément d'une imprudence.

« Je ne puis mieux comparer sa mort qu'à celle de Caton. Celui-ci avait manifesté l'idée de se tuer. On le faisait en conséquence surveiller par un esclave. Mais ce dernier se relâchant de sa surveillance, Caton en profita pour se saisir d'un poignard et s'en percer le flanc

« Le maréchal, atteint du choléra, était accablé par la fièvre et en proie à une soif ardente. Le médecin avait défendu de lui donner aucune boisson froide. Mais le maréchal donna l'ordre à son vieux serviteur, d'une façon si impérative, de lui passer un verre de limonade fraîche, que celui-ci, malgré sa consigne, céda, et le maréchal, en avalant cette boisson glacée, se donna pour ainsi dire volontairement la mort.

« C'était l'homme qui pouvait, dans les circonstances graves où l'on se trouvait, être le plus utile au pays. On perdait en lui le cœur le plus droit, le caractère le plus élevé, la faculté intellectuelle la plus puissante.

« Dès les premiers jours de son séjour à Alger, le duc d'Aumale fit quelques tournées pour se mettre en communication avec les troupes et les colons. Il vint à Tenès avant la fin de 1847. Je le reçus dans ma propre maison. Il voulut bien se souvenir que je lui avais été autrefois présenté par Marbot. Tel que je le vis alors, je

le retrouve encore maintenant. Il penchait déjà sa tête du côté gauche en me fixant avec ses grands yeux bleu pâle. Il aimait causer et raconter une foule d'anecdotes, particulièrement celles du premier Empire, et Dieu sait s'il en connaissait! Quand on pense qu'à l'âge de huit ou dix ans, c'est-à-dire vers 1830, il avait pu, grâce à sa naissance, causer avec presque tous les survivants de la grande épopée !

« Il avait surtout appris de son père une foule de faits. Et qui donc aurait été mieux placé que Louis-Philippe pour raconter les événements de la Révolution, de l'émigration, de l'Empire et de la Restauration?

« Le duc d'Aumale tenait de lui sa mémoire, sa finesse diplomatique et son ton enjoué.

« Le soir qu'il passa chez moi, il n'arrêta pas de causer. Entre autres choses, on en vint à parler de la mort de Robespierre; il me conta l'anecdote suivante :

« Un gendarme, connu sous le nom de Méda, s'est « vanté toute sa vie d'avoir tiré un coup de pistolet à « bout portant dans la mâchoire de Robespierre, ligotté « et sans défense. On ne sait si le fait est exact ou si Méda « l'avait répandu par simple vantardise. En tout cas, la « renommée sacra Méda assassin de Robespierre, et il « dut à cette circonstance d'arriver rapidement au « grade d'officier supérieur. Malgré tout, dans l'armée, « Méda avait la réputation de ne pas être précisément « un brave à trois poils. Or, en 1812, il était colonel « du 1er régiment de chasseurs à cheval, faisant partie « du corps du général Montbrun. On était au plus fort « de la bataille de la Moskowa. Montbrun venait d'être « coupé en deux par un boulet. Le 1er chasseurs rangé

« en bataille attendait des ordres. L'artillerie russe, en « voyant cette ligne immobile, vint se former en batte- « rie devant elle et commença à la canonner. Mais les « pièces étaient sans doute trop éloignées et le tir mal « réglé, de sorte que tous les boulets venaient tomber « à cent pas en avant des cavaliers. Méda, jusque-là, « s'était, suivant son habitude, tenu derrière sa troupe; « lorsqu'il fut convaincu qu'il n'y avait aucun danger, « il jugea l'occasion propice pour se montrer devant « ses hommes. Mais à peine est-il sur le front du régiment « qu'un boulet tombe sur une pierre, fait ricochet au « lieu de s'enfoncer dans le sol, et dans sa seconde « projection coupe en deux les jambes du colonel. Il « dut à ce coup de hasard de mourir malgré lui au « champ d'honneur, à la tête de son régiment.

« C'est d'Houdetot, me disait le prince, qui m'a ra- « conté la chose. Ce bon d'Houdetot avait d'abord été « engagé dans la marine. A Trafalgar, il reçut un coup « de mitraille dans les jambes qui le rendit fortement « cagneux. Ne pouvant continuer à courir sur les ver- « gues et à grimper dans les haubans, il demanda à « l'Empereur de passer dans la cavalerie; c'est ainsi « qu'il se trouvait sous les ordres de Méda à la bataille « de la Moskowa. »

« Je causais aussi de Marbot avec le prince. J'avais pu, lors de mon dernier séjour à Paris, avoir communication d'une partie de ses *Mémoires,* déjà presque entièrement rédigés. Cette lecture m'avait enthousiasmé, et, comme le duc d'Aumale les avait également lus à plusieurs reprises, ce fut pour nous un interminable sujet de conversation. »

Le prince ne fut pas seulement aimable pour le lieu-

tenant-colonel Canrobert lors de sa visite. Il admira la bonne administration du futur maréchal, et, comme il était édifié sur sa façon de servir, il se résolut à le faire nommer colonel. L'inspection générale venait d'être terminée par le général Baraguay-d'Hilliers. Celui-ci ne voulut pas proposer Canrobert pour un grade supérieur, se retranchant derrière une chinoiserie administrative.

En apprenant la chose, le duc d'Aumale eut une explication avec le général Baraguay-d'Hilliers; mais celui-ci maintint ses conclusions, et le prince ne put rien obtenir. Alors, pour trancher la difficulté, il écrivit lui-même la lettre suivante au ministre de la guerre :

« Alger, le 7 octobre 1847.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« Les besoins spéciaux du service en Algérie exigent fréquemment que des officiers supérieurs ou autres soient détachés de leurs corps pour remplir divers emplois.

« Les services rendus dans ces fonctions ne sont point toujours connus, ni surtout appréciés à leur juste valeur par les chefs de corps, et c'est le devoir du commandement que de veiller aux intérêts des officiers qui lui viennent en aide par un concours souvent précieux.

« C'est à ce titre que j'ai à vous entretenir aujourd'hui de M. Canrobert, lieutenant-colonel au 2e de ligne. Cet officier supérieur, qui s'acquitte depuis plusieurs années avec une grande distinction des fonctions de commandant du cercle de Tenès, est inconnu au 2e de ligne,

régiment qu'il n'a jamais rejoint et dans lequel il est passé par permutation, pour ne pas cesser de faire partie de l'armée d'Afrique. M. le lieutenant général comte Baraguay-d'Hilliers, inspecteur général d'infanterie dans la province d'Alger, n'a pas cru devoir s'occuper de M. Canrobert, par le motif que le 2e de ligne n'appartenait pas à son inspection. Je crois donc devoir vous demander d'user de la faculté qui vous est laissée par l'article 82 de l'ordonnance du 16 mars 1838, et d'ordonner d'office l'inscription de M. Canrobert sur le tableau d'avancement des officiers de son grade.

« Recevez, Monsieur le ministre, l'assurance de mon respectueux attachement.

« *Le lieutenant général, gouverneur général de l'Algérie,*

« HENRI D'ORLÉANS. »

Naturellement la lettre du fils du Roi produisit son effet, et, le 8 novembre 1847, Canrobert recevait l'aigrette blanche de colonel.

Le maréchal avait ignoré ces détails jusqu'au moment où je les lui contais. Je les tenais du duc d'Aumale qui me les avait révélés, à une séance de la Société des bibliophiles français, dont le prince était président d'honneur. Il ajouta que les deux dernières nominations qu'avait signées Louis-Philipppe étaient celles de Saint-Arnaud comme maréchal de camp et de Canrobert comme colonel.

« C'est moi qui les avais proposés l'un et l'autre, ajouta le prince ; dites-le au maréchal, ça lui fera plaisir. Et puis, continuait-il en souriant, on verra

que j'avais su distinguer en eux les facultés supérieures qu'ils ont montrées depuis. »

« Nommé colonel, reprenait le maréchal, on m'envoya à Batna, commander le 2e de ligne. Batna était alors la station la plus avancée au sud, sur la route de Tombouctou... »

CHAPITRE VII

L'ASSAUT DE ZAATCHA.

Mon arrivée à Batna. — Souvenirs du duc d'Aumale sur Abd-el-Kader. — Le pays des lions. — La révolution de 1848. — Je suis nommé colonel à la légion étrangère. — Un mouvement de mauvaise humeur. — Les carlistes espagnols. — Un drame militaire. — Nouvelle insurrection d'Achmet-Pacha. — Expédition dans l'Aurez. — Soumission d'Achmet. — On l'envoie en captivité à Alger. — Ses récits. — Le tueur de lions Gérard. — Je suis nommé commandant supérieur de la subdivision d'Aumale, puis colonel des zouaves. — Révolte du shérif Si-Djoudi. — Prise du camp de Sameur. — Soumission des tribus voisines. — Pacification du Jurjura. — Le lieutenant Beauprêtre. — Sa brillante expédition contre le faux prophète Mohamed-ben-Abdallah. — Nouvelle apparition du choléra. — Un hôpital improvisé.

Assaut de Zaatcha. — Marche terrible à travers le désert. — « Retirez-vous, ou je vous jette la peste. » — Je fais mon testament. — Une chaude affaire. — La tête de Bou-Zian. — Victoire complète.

Je reçois l'ordre d'aller soumettre Narah. — Prise de cette ville. — Je rentre à Batna, où j'apprends ma nomination de général.

Le maréchal Bugeaud avait donc achevé la conquête de l'Algérie, et le duc d'Aumale l'avait pacifiée. Nous allons voir maintenant la lutte se concentrer sur la Kabylie et dans les profondeurs du désert, dont les peuplades ne feront leur soumission qu'à une époque beaucoup plus rapprochée de nous.

A Batna d'abord, à Aumale ensuite, le maréchal Canrobert va être en butte aux escarmouches des

Kabyles et organiser des expéditions contre eux. Plus tard, la prise de Zaatcha amènera la conquête des oasis du Sud.

« A mon arrivée à Batna, disait le maréchal Canrobert, j'appris la prise d'Abd-el-Kader. Abandonné des siens, poursuivi même par son ancien allié, l'empereur du Maroc, il était venu rendre son épée à Lamoricière, et le duc d'Aumale était accouru recevoir son vieil adversaire.

« Le prince lui-même m'a raconté les conversations qu'il eut alors avec Abd-el-Kader dans la petite chambre du commandant de place de Djemmah-Gazhouat. L'émir y était arrivé vêtu comme un pèlerin, fatigué et trempé jusqu'aux os, — car la pluie n'arrêtait pas depuis plusieurs jours, — épuisé par les marches et les combats. Il avait demandé un petit tabouret, puis s'était mis à causer tranquillement avec le prince sur les événements qui s'étaient déroulés depuis 1840, époque où le duc d'Aumale était venu en Algérie. Ils avaient parlé ensemble de la prise de la Smala. Abd-el-Kader lui confia que, deux ou trois jours après, il avait compté prendre sa revanche; une nuit, il s'était approché du camp français, il avait échangé quelques coups de fusil avec les grand'gardes; mais voyant toutes les précautions prises, il avait jugé inutile de tenter un coup de main. S'excusant alors de sa grande fatigue et de son épuisement, il demanda à se retirer. « Durant cette conversa-« tion, il n'exprima pas un regret et ne proféra pas une « récrimination, disait le prince. Il était pressé d'abré-« ger l'entretien, dans la crainte que la conversation « n'en vînt au massacre des prisonniers ordonné par lui « en 1845. »

« Je ne puis vous exprimer, ajoutait le duc d'Au-
« male, l'émotion que j'éprouvai à la contemplation
« d'une grandeur d'âme si digne de la part d'un homme
« qui avait joué un tel rôle et essuyé de pareils revers.
« Sa seule préoccupation, après sa défaite, a été de re-
« commander à ma bienveillance tous ceux demeurés
« fidèles à sa cause dans la mauvaise fortune, et il s'est
« contenté, en ce qui le concernait, de m'assurer qu'il
« ne songeait plus qu'au repos. Son regard comme son
« maintien m'ont convaincu de la loyauté de sa parole. »

« Batna, continuait le maréchal, était le pays des lions. Je me proposais, si j'avais l'occasion d'en rencontrer, de faire tanner leur peau et de les envoyer à la famille de Marbot. Mais les circonstances ne me furent pas favorables, et je n'ai jamais pu faire le cadeau projeté.

« Batna était aussi le pays des sables brûlants du désert, dont le plus gros inconvénient était de causer des ophtalmies fort dangereuses. A la suite de diverses expéditions dans les environs, j'en attrapai une dont je souffris plus de sept ans. Car, en Crimée, je ressentais encore les conséquences de cette maladie.

« Non loin de Batna est la Pompéi africaine, Timgad, que j'allai visiter plusieurs fois. On n'avait pas encore commencé les fouilles qui, depuis, ont donné de si brillants résultats. Mais, dans une plaine immense, les fûts de colonne, les soubassements et les murailles indiquaient l'emplacement de cette cité immense, triste, monotone. On n'y voyait d'autre être animé que des lézards courant sur les pierres et se chauffant au soleil.

« A Batna, j'appris la révolution de 1848. Elle n'eut pas de contre-coup immédiat en Afrique. Les mouve-

ments populaires se réduisirent à peu de chose. Les régiments ne chassèrent pas leurs officiers comme en 1830 : des sous-officiers et des soldats, mauvais sujets, écrivirent de nombreuses lettres anonymes contre leurs chefs. On n'en tint pas compte, et les choses en restèrent là.

« Le duc d'Aumale, aussitôt les événements connus, quitta Alger, laissant le commandement au général Changarnier. La guerre de l'Europe coalisée contre la France paraissait être la conséquence immédiate de la révolution. De suite Changarnier réunit autour d'Alger deux divisions prêtes à être embarquées et écrivit au gouvernement pour l'en aviser et demander leur envoi rapide sur l'une des frontières menacées avec lui, bien entendu, comme général en chef.

« L'avis de son remplacement par Cavaignac fut la seule réponse du gouvernement provisoire.

« Je sus bientôt avec un vif chagrin que le général Marbot avait perdu toute sa situation et était fort peiné du nouvel état de choses.

« Quant à moi, la politique ne me touchait guère Toutefois, en présence de crainte de guerre, on rappela d'Algérie un certain nombre de régiments, dont le mien. J'avais réussi dans mon commandement; j'étais aimé des officiers et des soldats. Ce fut donc une profonde déception pour moi lorsque, en même temps que l'ordre de départ pour mes hommes, je reçus celui de rester et de prendre le commandement du second régiment de la légion étrangère. Pendant vingt-quatre heures je pensai envoyer ma démission : je ne voulais plus d'Algérie; je songeais aux coups de fusil en Allemagne ou en Italie ; je voulais, moi aussi, y courir.

« Avec la réflexion, je restai à Batna. Dans mon nou-

veau régiment, je retrouvai plusieurs de mes anciens carlistes espagnols de Perpignan. Un d'eux, devenu officier, faisait fonction d'adjudant-major. Durant une courte expédition, il me servit d'officier d'ordonnance. Comme j'avais oublié l'espagnol, mais que je lui avais appris le français, nous causions souvent de nos misères communes. Il me parlait des guerres civiles de la Catalogne et de la Navarre, et me raconta, entre autres, un drame qui s'était passé sous ses yeux.

« Un jour, les troupes royales d'Espagne pénétrèrent en Navarre. Plusieurs soldats appartenant au village le plus voisin désertèrent, allèrent retrouver leurs parents et furent repris quelques jours après au milieu de leurs pays servant dans les rangs carlistes. On les déclara déserteurs, et, pour l'exemple, ils furent condamnés à mort. Au dernier moment, le général accorda la grâce de la moitié d'entre eux; mais l'ordre était de tirer au sort ceux des déserteurs qui seraient exécutés. On apporta un tambour au milieu du camp, près de l'endroit où les condamnés étaient attachés et gardés à vue. Au plus jeune d'entre eux on donna un cornet et des dés, et sur la peau du tambour, suivant l'ordre du général, il joua la vie de ses compagnons et la sienne. Il n'eut pas de chance : il fut l'un de ceux désignés par le sort pour être passés par les armes. Il avait seize ans! Une heure après, le feu de peloton avait fait son œuvre : « Depuis « qu'il était arrêté, ajoutait mon officier espagnol, on « avait vu une jeune fille rôder autour du camp. Aussi- « tôt l'exécution, elle s'était précipitée sur le corps de « cet enfant... qui était son fiancé !... elle avait couvert « sa figure de baisers, et le soir avait apporté des fleurs « sur son cadavre. »

« Durant l'année 1848, je fis un certain nombre d'expéditions, et l'ordre régnait à peu près dans mon territoire, lorsqu'une circonstance fortuite me donna l'occasion d'être signalé à l'opinion publique, quoique je n'eusse pas fait grand effort pour cela. Les alouettes me tombaient toutes rôties dans la bouche, on peut le dire.

« J'étais parti en expédition pour surveiller les tribus de l'Aurès encore indépendantes, lorsque j'apprends qu'Achmet-Pacha, l'ancien bey de Constantine, qui vivait en nomade dans le Sud, s'est mis en mouvement.

« Depuis longtemps il cherchait à soulever les tribus et à nous créer des difficultés. Le vieux chef me semblait donc valoir la peine d'être enlevé et fait prisonnier. Après, on en ferait ce que bon semblerait.

« Je donne l'ordre au commandant de Saint-Germain d'établir au sud une sorte de barrière, de façon à l'empêcher de passer; de mon côté, je pars immédiatement avec une colonne d'infanterie et de cavalerie sur K'baïche, le seul endroit où Achmet peut se réfugier. Le 5 juin au matin, après une marche de nuit à travers un pays des plus dificiles, j'arrive au pied de la montagne de K'baïche et je donne un peu de repos aux troupes remplies d'ardeur, malgré les fatigues endurées.

« Au moment de repartir, un cavalier arrive aux avant-postes et demande à me parler. On l'amène : il est porteur d'une lettre d'Achmet; dans cette lettre. le vieux pacha m'offre de descendre à mon camp avec toute sa smala, me demandant de lui envoyer un officier pour lui porter l'aman et régler sa soumission. On respectera et on lui laissera les femmes de son harem.

C'est là la seule condition de sa reddition, mais elle est absolue.

« A peine le cavalier est-il arrivé qu'un autre apparait. Celui-ci est envoyé par le commandant de Saint-Germain. Sans attendre ma réponse, Achmet s'est déjà rendu au commandant, qui lui a garanti la générosité de la France; il me fait demander de faire tout au monde pour obtenir l'acceptation en haut lieu des conditions consenties par Achmet.

« Je réponds au commandant de Saint-Germain de conduire le bey et sa smala à Biskra, où je vais de mon côté.

« Biskra est une oasis dans le désert. Des bois de palmiers, arrosés par de nombreux ruisseaux, lui forment une véritable ceinture de verdure.

« Nous venions d'établir notre camp à l'ombre de ces arbres séculaires, lorsqu'on annonça l'arrivée d'Achmet. C'était le soir; tous nous courons jusqu'à la lisière de la forêt, et là nous jouissons d'un spectacle superbe. L'horizon était jaune, jaune de sables, de rochers, de soleil; la longue caravane de palanquins, de chameaux et des serviteurs du bey, escortée de nos spahis et des chasseurs d'Afrique, se déroulait en une interminable file ondoyante aux mille couleurs. Elle émergeait de la noirceur d'une énorme ligne de rochers aux contours découpés. A cette heure tardive le soleil, en allongeant les ombres, donnait une intensité plus chaude aux teintes diverses de la nature, des choses et des hommes. C'était un de ces admirables tableaux que les Decamps et les Delacroix nous représentent sur leur toile, mais là c'était un tableau réellement vivant.

« Lorsque le bey fut arrivé, j'allai à lui. Son harem comprenait soixante femmes environ, toutes hissées sur des palanquins; leurs tentes furent établies tout près de la mienne, et je plaçai une sentinelle pour empêcher, la nuit comme le jour, les soldats d'y pénétrer. Je me suis toujours demandé, en voyant ce vieillard déjà usé, ce qu'il pouvait faire de tant de femmes!

« Nous repartions pour Batna le surlendemain. Après deux jours de marche, Achmet me demanda de ralentir. « Tes femmes sont malades? lui demandai-je. — Non, me répondit-il, c'est mon fils... Mes « femmes... si elles étaient malades, — ajouta-t-il en « imitant de la main le mouvement du sabre qui tranche « une tête, — je leur couperais le cou. »

« Cela me parut tout d'abord dénoter un caractère peu sociable. Quelques jours après, il me confirma dans cette opinion, quand il me dit avoir fait couper douze mille têtes du temps de sa puissance. « Vous êtes fort, « vous; on vous obéit; mais moi, je ne pouvais imposer « mon pouvoir que par la crainte; il me fallait faire « sauter des têtes. »

« Comme il me l'avait demandé, Achmet fut envoyé à Alger avec son harem, et il reçut, jusqu'à la fin de ses jours, pour lui et ses nombreuses épouses, une petite pension du gouvernement. C'était un vieil épicurien auquel la vie de privations ne convenait plus, et il avait fait le sacrifice du peu d'espérance et d'ambition qui lui restait pour assurer son bien-être pendant ses derniers jours.

« Les récits d'Achmet étaient intéressants.

« Durant les cinquante dernières années, vingt-cinq beys avaient régné sur Constantine et vingt-deux avaient

été assassinés ; lui-même avait fait tuer deux de ses prédécesseurs. Il était, par sa mère, Arabe des grandes tentes, et, dès sa naissance, les Turcs avaient soudoyé de nombreux affidés pour l'assassiner. Il s'en souvint plus tard, lorsque, bey à son tour, il fit couper par milliers les têtes des Turcs de Constantine.

« Je lui demandai pourquoi il n'avait pas pris, pendant les deux sièges de Constantine, le commandement de la ville, au lieu de l'abandonner à son lieutenant Ben-Aïssa : « Les troupes de la garnison, me dit-il, « étant composées de Turcs, je craignais une vengeance, « car il n'était pas un défenseur de la ville dont le père « ou le frère n'eût été mis à mort sur mon ordre. J'avais « préféré sortir de Constantine à la tête de la cavalerie « arabe recrutée parmi mes partisans. »

« Achmet était petit et large d'épaules ; il avait de petits yeux tout noirs ; sa barbe, très longue, était devenue blanche ; il était voûté et très ridé. Il se vantait volontiers de ses cruautés passées. Il m'avoua qu'il aimait à faire procéder aux exécutions en sa présence et surtout pendant ses heures de repas. Au point de vue des mœurs, il était tout à fait corrompu, et quelques paroles qu'il prononça au sujet de ses femmes me révélèrent son caractère. Quand il était bey, il faisait saisir, la nuit, ceux de ses administrés supposés les plus riches, leur confisquait leurs biens et se les appropriait.

« Quelques jours après avoir quitté Achmet-Bey, je rencontrai Gérard, le fameux tueur de lions. Il était blond, avait l'œil bleu très clair et très doux, avec un parler de femme. Il venait d'être nommé officier. Je lui dis : « Eh bien ! maintenant que vous avez l'épaulette, « vous ne chercherez plus à tuer des lions. — C'est

« impossible, me répondit-il ; ça me prend comme la « fièvre ; alors il faut absolument que j'aille à l'affût. « Si cette fièvre me reprend, je serai obligé de recom- « mencer. Qui a bu boira. »

« Tout en causant avec lui, il me raconta sa première chasse : il n'avait alors qu'un mauvais fusil raccommodé avec du fil de fer, et avec cette arme, plus dangereuse pour lui que pour les lions eux-mêmes, il tua plus de dix lions. La première fois qu'il chassa avec ce fusil, il attendit le lion. Puis, quand il le vit, lentement il marcha droit sur lui, s'arrêta à vingt pas, l'ajusta tranquillement et l'atteignit en plein cœur. Jamais les Arabes n'avaient vu un homme affronter, ainsi seul, à découvert, le roi du désert.

« Le duc d'Aumale, l'ayant rencontré, connut cette particularité, et il lui fit cadeau d'un fusil à deux coups. En échange, Gérard offrit au prince les deux premiers lions qu'il tua avec son nouveau fusil ; les peaux sont encore aujourd'hui à Chantilly. »

Durant l'automne de 1848, Canrobert fut nommé commandant supérieur de la subdivision d'Aumale.

Aumale était un « biscuit-ville », c'est-à-dire un de ces postes avancés ainsi dénommés parce qu'on les construisait avec des caisses à biscuit remplies de sable.

Si la ville d'Aumale était nouvelle, son emplacement avait été autrefois occupé par une cité romaine florissante ; on trouvait continuellement dans la ville et dans les environs des inscriptions gravées sur des pierres. « Elles étaient des plus recherchées, me disait le maréchal, non par les épigraphistes — il n'y en avait pas à Aumale — mais par les maçons, auxquels elles servaient de pierres de taille. Une belle inscrip-

tion était encastrée ainsi dans un four à chaux. Elle rappelait la défaite du célèbre guerrier africain Farnax, et elle relatait sa capture et sa mort. Cette inscription est maintenant conservée au musée d'Aumale, et M. Cagnat en parle dans son beau livre sur l'*Armée romaine en Afrique* (1).

« Le 15 juin 1849, on me donna le commandement du régiment de zouaves, le régiment d'élite par excellence. Lamoricière, Cavaignac, Ladmirault, y avaient été mes prédécesseurs. »

« Jusqu'alors les environs d'Aumale étaient restés calmes; mais, vers ce moment, un shérif nommé Si-Djoudi refusa de payer les impôts et menaça de soulever les tribus avoisinantes. Au moment où le bureau arabe me prévint de cet événement, trois bataillons revenant de Kabylie traversaient Aumale pour rentrer à Alger. Je les passe en revue, je vois les hommes, je leur parle, et, satisfait de leur tenue, je préviens les chefs ; je prends sur moi de les garder quelques jours et de les emmener avec les zouaves contre les tribus rebelles.

(1) A ce moment, le colonel Canrobert fut proposé pour le grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Voici en quels termes la proposition était faite :

« M. le colonel Canrobert est un officier supérieur vigoureux, distingué et actif. Il a donné maintes fois des preuves de son courage et de son intelligence dans les différentes expéditions qu'il a commandées dans le Dahra. Il a amené, en juin 1848, la reddition de l'ex-bey de Constantine, étant à Batna, et depuis qu'il commande à Aumale, il a obtenu tout récemment un résultat très satisfaisant sur les Beni-Yaba. J'appuie vivement la proposition faite en sa faveur.

« Général Blangini. »

« Proposition approuvée à Alger, le 24 janvier 1849, par le gouverneur général de l'Algérie.

« Général Charon »

« Dès la nuit, je pars avec deux mille hommes. Au petit jour, la colonne est au pied de la montagne. Les goums, commandés par le lieutenant Beauprêtre, dont j'aurai l'occasion de parler plus loin, ont déjà détaché des éclaireurs ; ils gardent les sentiers et empêchent les Arabes de venir rôder autour de la colonne et de voir de quel côté elle se portera.

« Aux premières lueurs du jour, la sombre ligne des crêtes de la montagne se détache sur le ciel encore gris. Sur le sommet le plus élevé est un village considérable construit en pierres noires. Pas un arbre, pas un brin d'herbe ; un désert de sable jaune et les montagnes de roches grises où l'on voit s'agiter des burnous comme autant de fourmis sur une énorme fourmilière. C'est un vrai nid d'aigle. Les sentiers ont été coupés, et sur les contreforts les plus rapprochés du village sont des retranchements en pierres sèches. Les Arabes considèrent leur retraite comme imprenable et l'appellent Sameur, « l'antre du lion ».

« Il faut enlever la position sans coup férir pour éviter des pertes. Je prescris donc à la masse des goums de prendre le galop, de se porter à quatre kilomètres sur la gauche et, de là, d'escalader la montagne. Les Arabes, voyant une attaque se dessiner de ce côté, ne sauront plus si notre effort suprême sera donné à gauche ou de front, et ils diviseront leurs forces. Je forme alors deux colonnes, et, en un instant, les sentiers sont franchis, les pics escaladés, le village forcé et les Arabes tués, faits prisonniers ou dispersés.

« On s'empara d'un grand nombre de femmes et d'enfants. Bocher, qui était capitaine de chasseurs à pied, découvrit une Arabe ravissante de corps et de

figure, entièrement nue. Immédiatement il la prit sous sa protection et lui donna pour se vêtir le costume d'un zouave qui venait d'être tué. Cette femme était tellement belle que Bocher voulut me la montrer. Elle était d'une riche famille du pays. Mais nous la laissâmes aux siens, lorsque les chefs furent venus, après la défaite, demander l'aman et nous verser un tribut.

« Le soir, le grand marabout de la plaine, Si-Ali-ben-Shérif, vient me voir. Il est notre fidèle allié, et les tribus des environs vont se soumettre, me dit-il ; il faut les attendre, car toutes les tribus du Jurjura vont suivre leur exemple.

« Le camp est approvisionné de nourriture et d'eau, et il n'y a pas de malades. Je suis son conseil et j'attends. Si-Ali-ben-Shérif ne me quitte pas ; il cause du pays, de ses intérêts ; il me désigne ceux des Arabes dignes d'être nommés caïds.

« Le second jour, la tribu des Beni-Yala vient se soumettre et paye l'impôt. Le lendemain, ce sont les Beni-Melikeuks. Plus chicaniers, ils débattent le prix de l'impôt ; après de longs pourparlers, ils retournent dans leurs montagnes et promettent de verser le lendemain les sommes exigées. Le lendemain matin, tout est changé.

« Six mille Kabyles, commandés par Si-Djoudi, occupent les montagnes d'alentour, et un message m'annonce les rébellions des Beni-Melikeuks. Ce message renferme en substance la proposition suivante : « Si tu « veux nous laisser libres et te retirer à Aumale sans « rien exiger des tribus et sans les attaquer, nous « retournerons chez nous sans te faire aucun mal. »

« D'abord je renvoie le messager. Puis, réunissant

officiers et soldats, je leur explique en peu de mots le cartel qu'on nous adresse. Tous demandent à marcher au combat. A deux heures, tout le campement est sur pied. C'est à qui mettra le plus d'ardeur à se préparer. Nous partons guidés par les goums. Au petit jour nous sommes devant un magnifique village construit en amphithéâtre et tout en pierres blanches, avec des toitures en tuiles rouges. On dirait un village de France.

« L'attaque a lieu en trois colonnes; partout, malgré les feux, nous abordons les Arabes à la baïonnette et partout leur résistance est anéantie. De la plaine le grand marabout a suivi de loin les péripéties de la lutte. Les Kabyles ont tellement perdu de monde qu'ils ont pris la fuite avec Si-Djoudi.

« Cette fois le Jurjura est définitivement soumis (1).

(1) Comme j'avais pris sur moi la responsabilité d'aller de l'avant et de mettre fin à l'insurrection, on crut devoir en haut lieu m'adresser des réprimandes. Je dois dire aussi qu'elles furent atténuées par quelques félicitations.

« J'aurais désiré, écrivait le gouverneur général au ministre, que le colonel Canrobert allât un peu moins loin; mais ce n'est pas le cas d'insister sur ce léger reproche que vous me chargez de lui transmettre; j'aime bien mieux le louer d'avoir pris résolument son parti comme il l'a fait et d'avoir mené à si bonne fin une opération difficile. »

Quinze jours après, le gouverneur général renchérissait encore sur ses éloges. Connaissant mieux les détails de l'expédition, il crut devoir me proposer pour le grade de général, dans les termes suivants :

« Dans ma lettre précitée, je vous entretenais de M. le colonel Canrobert, des zouaves, commandant la subdivision d'Aumale. J'exprimais le regret que cet officier supérieur n'eût pas une ancienneté suffisante pour qu'il me fût possible de le proposer pour le grade de général de brigade.

« Depuis cette époque, six mois se sont écoulés, et chaque jour j'ai pu apprécier davantage les brillantes qualités militaires de cet officier supérieur dont je ne saurais trop faire l'éloge, et je ne puis mieux le faire qu'en joignant ici la lettre que m'écrit en sa faveur M. le général commandant la division d'Alger.

« Depuis que cette lettre est écrite, M. le colonel Canrobert a exécuté

« Dans le rapport que je rédigeai sur l'expédition, je n'oubliai pas de citer ceux qui s'étaient distingués. C'étaient d'abord les deux chefs de bataillon de Lavarande et de Lorencez, puis le capitaine adjudant-major Dubos, un tireur au fusil extraordinaire ; il marchait toujours une carabine à la main; et quand il ajustait un Arabe, c'était un homme mort.

« Parmi les sous-officiers, je désignai le sergent de zouaves Jeanningros, qui devait arriver plus tard au grade de général de division.

« Si-Djoudi, pour avoir été battu, n'en restait pas moins notre ennemi acharné, et nous n'avions pas encore fini avec lui.

« En effet, on nous signala d'abord la présence d'un nouveau prophète chez les Arabes. Puis, deux jours plus tard, j'apprends que ce dernier est de l'invention de Si-Djoudi : il a suborné un Arabe, lui a persuadé qu'il est illuminé et envoyé de Dieu, qu'il doit aller répandre partout la parole du Prophète et appeler les Arabes aux armes pour chasser les chrétiens ; et cet écervelé parcourt maintenant les villages; comme les Arabes l'écoutent, le suivent et l'acclament, partout les tribus en armes sont prêtes à se jeter sur Aumale.

« Je n'avais à ce moment que quinze cents hommes disponibles. Je ne les envoie pas en campagne contre l'imposteur. J'attaquerai lui et les Arabes avec d'autres Arabes fidèles, sous les ordres du chef du bureau d'Aumale

chez les Beni-Yala l'opération dont je vous ai rendu compte il y a quelques jours. La nomination du colonel Canrobert au grade supérieur serait dès à présent la récompense de services très remarquables et de qualités militaires tout à fait hors ligne. »

« Cet officier, du nom de Beauprêtre, a laissé un nom dans les annales algériennes. Fils d'un colon, il avait été élevé en Afrique au milieu des indigènes; aussi parlait-il leur langue aussi bien qu'eux, et avait-il une connaissance profonde de leur caractère et de leurs habitudes. Je vous garantis qu'il savait mettre cet avantage à profit.

« Engagé fort jeune aux zouaves, il s'appliqua à développer au régiment son instruction jusqu'alors peu avancée, et bientôt il sut lire et écrire la langue arabe qu'il avait toujours parlée. Un jour, on eut besoin de renseignements sur la Kabylie; il s'offrit pour fournir les indications demandées. Il se déguise alors en Kabyle, se bâtit une hutte sur l'un des contreforts du Jurjura, et là, vit comme les montagnards, cultivant quelques parcelles de terre disséminées dans les rochers; puis, sous prétexte d'apporter sur le marché des tribus voisines des denrées, il fournit subrepticement aux autorités françaises tous les détails possibles. Son rôle rempli, il rentre au camp, où ses camarades hésitent à le reconnaître, tant il est bien grimé.

« Rusé comme les Arabes, Beauprêtre était d'une bravoure à toute épreuve et d'un sang-froid imperturbable, mais terrible à l'occasion. Il employait toujours avec les tribus dépendant de son bureau les procédés de dissimulation en usage parmi elles. Ainsi, l'une de ces tribus s'étant révoltée, il fait appeler les chefs, fait entrer la moitié d'entre eux dans sa tente, tandis que l'autre moitié reste dehors. S'adressant alors à ceux qui sont entrés : « Que feriez-vous, leur dit-il, de « gens qui, après vous avoir juré fidélité et amitié, « viendraient à vous trahir et à vous massacrer dans

« le plus lâche des guets-apens? — Nous tuerions les « traîtres ! — Eh bien ! soyez satisfaits. Vous et vos « frères restés dehors aviez juré de servir loyalement, « et lorsque vous avez vu des soldats français confiants « dans vos promesses, vous les avez assassinés. Vous « êtes des traîtres. Vos frères, venus avec vous, vont « être fusillés; c'est vous-mêmes qui venez de les con- « damner. »

« Et, au même moment, le bruit d'un feu de peloton apprenait aux interlocuteurs de Beauprêtre que le sang français était vengé.

« Quant à vous, concluait-il, je vous épargne pour « cette fois. Retournez dans vos tribus et apprenez à « tous que la justice de France est inflexible, et qu'elle « atteint toujours les parjures et les traîtres. »

« Petit, fort, très râblé, d'une force musculaire étonnante, en imposant aux Arabes par ses qualités physiques presque autant que par son moral, tel était Beauprêtre ; je comptais sur lui absolument.

« Lorsque j'appris les agissements du faux shérif, je le fis appeler et je lui dis : « Vous savez ce qui se passe ; « je ne puis aller moi-même avec les zouaves me frotter « à cet imposteur. Je suis ou trop important ou pas « assez. Trop, parce que si Mohamed n'a pas encore « d'influence, ma présence suffirait à lui en donner ; « pas assez, parce que si tout le Jurjura est en feu, je « ne serai pas assez fort pour entrer en lutte avec « toutes les tribus, et ma retraite aurait les plus graves « conséquences.

« Vous, prenez le goum ; si vous êtes victorieux, tout « sera terminé ; si vous êtes vaincus, je serai encore là « avec mon prestige intact pour sauver la situation et

« prévenir à Alger. Vous savez mieux que personne « vous faire comprendre des Arabes. Je compte sur « vous, Beauprêtre. »

« Il fallait un courage à toute épreuve pour partir ainsi en guerre contre quatre ou cinq mille Arabes fanatiques, seul au milieu de quatre cents cavaliers dont la fidélité était douteuse.

« Aussi craignais-je à tout moment de recevoir une fatale nouvelle. Déjà, depuis plusieurs jours, je n'avais plus aucune communication de Beauprêtre, lorsqu'un matin je le vois arriver dans ma tente : « Eh bien ! qu'y « a-t-il ? » lui dis-je, plein d'inquiétude. Et, tranquillement, il me raconte son odyssée.

« Je suis parti avec mes cavaliers, tremblant tous « comme des feuilles agitées par le vent. Le faux « shérif avait répandu partout le bruit de son invulné- « rabilité : les balles ne l'atteignaient pas, répétaient « mes cavaliers. Je les exhortai. « Dès que Mohamed « apparaîtra, leur dis-je, je ferai feu sur lui, et alors « vous pourrez constater qu'il est un imposteur. »

« Deux jours après, nous étions réunis dans une plaine ; « le faux shérif arrive vers nous suivi d'un groupe nom- « breux. Enlevant alors mon cheval, je crie : « Vous « allez voir que cet homme n'est qu'un imposteur. »

« Tous me suivent à distance, impatients de voir ce « qui va se passer. A mes côtés se trouve le caïd Ben- « Adjouz, de tout temps notre fidèle allié.

« Tout d'un coup le shérif, suivi de cavaliers vêtus « de rouge, tire son sabre et s'avance sur nous. Ben- « Adjouz lui crie : « Est-ce bien toi le shérif? — Je suis « Mohamed-ben-Abdallah, lui répond l'autre, et tu ne « retourneras pas chez toi, impie, fils d'impie! »

« Ces paroles font l'effet d'une décharge de pile élec-
« trique sur Ben-Adjouz, qui ne peut en entendre davan-
« tage et s'enfuit à toute bride. Les Arabes qui m'entou-
« rent en font de même. Je me vois sur le point de rester
« seul au milieu des révoltés. Je crois nos affaires per-
« dues. A ce moment, un brigadier de spahis se jette
« au-devant du shérif et lui tire un coup de pistolet. La
« balle lui rase la tête et emporte son turban. A cette
« vue, mes Arabes, encore tout tremblants, se rassu-
« rent, et nos adversaires s'ébranlent. Si la poudre
« part, si les balles portent, où donc est la puissance
« surnaturelle du shérif ?

« Un des cavaliers du goum se retourne alors, lâche
« un coup de fusil, et, cette fois, le shérif est blessé.
« Aussitôt les coups de feu se succèdent, et l'imposteur
« tombe mort, percé de part en part.

« La révolte est ainsi finie par la mort de son pro-
« phète, et me voilà. »

« Tirant alors d'une musette la tête de Mohamed-ben-Abdallah, Beauprêtre me la présente. Je le félicite, et la tête du faux prophète reste, sur mon ordre, exposée huit jours sur une pique au centre de la place du marché d'Aumale ; les Arabes des environs pourront venir la voir et s'assurer de l'imposture de Mohamed.

« Si-Djoudi avait inventé ce Mohamed, et Beauprêtre l'avait vaincu et tué. Trois ans après, Si-Djoudi faisait sa soumission à Beauprêtre.

« Ce dernier fut tué dans un guet-apens, en 1864. Il était alors colonel ! Sur ma proposition, en 1849, en récompense de la façon dont il venait de réduire l'insurrection de Mohamed, il avait été nommé à la fois lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur.

« Plus terrible que toutes les insurrections, le choléra fait soudain son apparition. Il sévit en France depuis plusieurs mois et vient d'arriver à Aumale : deux zouaves en sont atteints.

« De suite, je préviens le gouverneur général, je lui demande des officiers de santé et des infirmiers, et je visite les infirmeries : elles ne contiennent guère que des fiévreux et des dysentériques. Pour isoler les cholériques, je fais établir en ville une infirmerie provisoire. Malheureusement le local est bientôt insuffisant. Il existe une ancienne écurie de chasseurs d'Afrique abandonnée : je m'y rends avec le médecin Durand. Nous examinons le local sous toutes ses faces : il est malsain, et on ne peut l'approprier. Le temps est heureusement beau. Je me décide, faute de pouvoir mieux, à faire dresser, non loin de la ville, sur une colline, au bon air, de vastes tentes que l'on clôture le mieux possible.

« Je passe la journée entière en cet endroit, surveillant les ouvriers, pressant les installations et m'efforçant, avec le concours des médecins et des habitants d'Aumale, d'y réunir le plus de confort et de salubrité possible. Je me souviens de ce que j'ai souffert après avoir été blessé à Constantine ; je fais tout au monde pour apporter un peu de soulagement aux malades.

« Tous les lits ont des draps. Aussitôt cet hôpital improvisé prêt, l'on y transporte les fiévreux, auxquels le changement d'air ne peut qu'être favorable.

« Les tentes sont doublées, c'est-à-dire que dans une tente plus grande en est une plus petite. De la sorte, on empêche l'humidité de pénétrer ; dans chacune de ces nouvelles salles d'hôpital, il y a cinq malades. On évite ainsi une accumulation toujours funeste de fié-

vreux. Les infirmeries alors évacuées, nettoyées, purifiées autant qu'il est possible, on y installe les cholériques.

« J'agissais ainsi sans ordres supérieurs. Ce n'était pas très conforme aux règlements, et je m'attendais à être blâmé. Mais, comme la santé de mes soldats était en jeu, j'étais décidé à faire de mon mieux et à supporter les réprimandes.

« Médecins et infirmiers étaient bien vite tombés pour la plupart malades. Des zouaves de bonne volonté se dévouèrent et se transformèrent en sœurs de Saint-Vincent de Paul. Leur dévouement tint lieu de connaissances spéciales.

« Heureusement, le choléra perdit bientôt de son intensité, et nous pûmes recueillir et coucher tous nos malades.

« Nous en étions là lorsque, le 25 octobre, je reçois l'ordre de prendre les troupes disponibles de la garnison d'Aumale et de me diriger à marche forcée sur Zaatcha, où l'on venait de livrer deux assauts infructueux.

« Le siège de Zaatcha fut l'une des affaires les plus dures de la guerre d'Afrique. L'armée, car une véritable armée y fut employée, y perdit le quart de son effectif.

« Zaatcha, l'une des oasis des Bibans, est situé au Sud, dans le désert, loin de nos garnisons. Cette ville est défendue contre l'artillerie ou les attaques de vive force par un mur en terre et un fossé plein d'eau. En supposant même qu'on se fût emparé des remparts, on se serait trouvé en présence de maisons construites en pierre avec des portes basses et des meurtrières en guise de fenêtres ; chacune de ces maisons constitue une

véritable forteresse. C'est un nouveau siège de Saragosse.

« Bou-Zian, le chef des révoltés, se dit naturellement prophète ; il a appelé auprès de lui tous les fanatiques qui pullulent en Afrique ; de Tunis, du Maroc, il en est accouru au bruit de la guerre sainte contre les roumis.

« D'abord, le colonel de la légion étrangère croit pouvoir enlever la ville par surprise ; sa tentative échoue.

« Le général Herbillon arrive alors de Constantine avec cinq ou six mille hommes et commence un siège en règle. Après un mois de tranchées ouvertes, après avoir fait avec le canon deux brèches dans les murs d'enceinte, il fait donner l'assaut ; mais nos colonnes sont encore repoussées.

« Les troupes qui campent dans le désert presque sans nourriture, sous la pluie perpétuelle, sont prises de tristesse. Elles sont sur le point de perdre confiance en elles-mêmes, et les maladies, tombant sur les individus attristés et affaiblis par les privations et les fatigues, font de nombreuses victimes.

« Aussitôt prévenu, je me mets en marche à travers le désert avec les zouaves. Le choléra couvait parmi nous ; il se déclare le second jour, et journellement, à partir de ce moment, il y a de nouveaux malades et des morts. Nous passons nos soirées à enlever les cadavres.

« Le pays est horrible : des dunes, des monticules, des roches, des terrains inégaux et durs pour la marche ; pas un arbre, pas un brin d'herbe, de la pluie, un ciel gris. A peine s'il y a des sources ! Quelle marche ! mais quelle constance et quel dévouement chez mes hommes ! Pas un murmure, pas une malédiction. Les plus valides se dévouent pour les plus malades. Et tous semblent avoir conscience que leur expédition va sau-

ver l'armée de Constantine, aventurée dans le désert, et à bout de forces.

« Je fais donner tous les chevaux aux malades D'abord, nous n'avions vu aucun Arabe, mais, au bout de quelque temps, on en aperçoit plusieurs qui suivent la colonne comme des chacals, cherchant à harceler les traînards et à couper le cou aux isolés. Bientôt ils deviennent plus nombreux. Un matin, au débouché d'une ravine, nous en découvrons une masse compacte décidés à nous arrêter avant notre jonction avec l'armée assiégeante. Ils présentent une longue ligne de bataille barrant le passage à notre colonne affaiblie et alourdie par ses nombreux malades.

« En raison de l'importance numérique de ceux-ci et de l'emploi intégral de tous les chevaux, je suis décidé à éviter d'avoir des blessés : car je ne pourrai les emmener. Je m'approche des Arabes avec le lieutenant de spahis Rosetti, et je leur fais signe que j'ai à leur parler. Ils me laissent avancer, et quand je suis près d'eux, je leur crie : « Vous qui m'entendez, sachez que « je porte avec moi la peste : si vous me barrez le pas- « sage, je la jette sur vous. »

« Les Arabes qui me suivaient depuis quelques jours ont constaté la vérité de mon dire. Tous les soirs, ils nous ont vus recouvrir d'un peu de sable les cadavres de nos camarades; ils ont entendu comme nous les cris rauques et odieux des chacals fouillant les sépultures aussitôt après notre éloignement. Ils ont peur de la peste, et, sans dire plus, ils s'éloignent pour nous laisser passer; on eût dit qu'ils avaient été pris soudainement d'un sentiment de respect profond, et qu'ils s'écartaient par déférence pour livrer passage à la mort.

« Je peux ainsi atteindre sans combat le camp devant Zaatcha. Il était temps. Le moral de l'armée était au plus bas. Les échecs, la température, l'éloignement, le pays dénudé et triste, tout contribuait à faire naître le dégoût. L'arrivée des zouaves rendit la confiance. C'était le signal de la fin.

« En effet, un nouvel assaut est aussitôt décidé. Il y a trois colonnes. Les colonels de Barral et de Lourmel commandent celles de gauche et du centre; moi, celle de droite. Bourbaki battra la campagne pour empêcher les Arabes du dehors de prêter main-forte aux assiégés.

« Il n'y avait pas d'illusion à se faire : l'affaire serait chaude, terrible; un grand nombre d'entre nous y resterait.

« De nos têtes de sape nous étions tout près des brèches. Elles étaient faites de décombres avec des inégalités inouïes, des pans de muraille à moitié éventrés qui menaçaient de s'écrouler et des trous profonds. Des acrobates ou des coureurs habiles semblaient seuls pouvoir cheminer en pareil labyrinthe; des caves et des silos que nos boulets et nos bombes avaient fouillés rendaient le sol mouvant.

« Partout des Arabes fanatisés, décidés à se faire tuer, pourvus de munitions, étaient prêts à nous cribler de coups de fusil à bout portant.

« J'étais terriblement vieux le jour et le soir qui précédèrent l'assaut. Ceux qui prétendent n'avoir jamais eu la crainte de la mort... je ne les crois pas. Je fis mon testament. Je n'avais guère que mes armes, mes chevaux et mes équipages. Je léguai le tout aux fils du général Marbot; c'étaient mes amis les plus dévoués et

les plus tendres. Puis j'écrivis une longue lettre à l'un d'eux; ça n'atténua pas la fatigue de mes yeux, car l'ophtalmie gagnée dans l'Aurès, aux environs de Batna, me faisait cruellement souffrir ce soir-là.

« Je m'occupai ensuite de la composition de la colonne d'assaut. Je désignai pour marcher avec moi les capitaines Bisson et Toussaint, les lieutenants Dechar et Rosetti; derrière eux devaient venir seize zouaves, soldats éprouvés. Ils étaient commandés par un sergent du nom de Royer qui est maintenant colonel et commandeur de la Légion d'honneur.

« La colonne d'assaut venait ensuite, composée des zouaves et du 5e bataillon de chasseurs à pied (dont j'avais été le commandant).

« Au lever du soleil, la colonne se masse dans les tranchées. On se forme suivant l'ordre prescrit, tandis que, toutes dispositions prises, chacun attend le signal.

« Un zouave sort des rangs, sanglotant, pleurant, comme pris d'une attaque : « Je n'ai pas demandé à « aller là; j'ai peur! » Et le voilà gesticulant, courant dans les rangs. Tous, autour de lui, d'éclater de rire et de le chasser à coups de pied au...

« Enfin le moment est arrivé!

« A cet instant, je me souviens de Constantine; je revois ma vie comme en un panorama; j'ai le sentiment que peut-être je vais y rester. Mais chassant cette idée, je me tourne vers la colonne et je crie : « Zouaves! « si aujourd'hui vous entendez sonner la retraite, rap- « pelez-vous que ce n'est pas pour nous! » Puis, tirant mon sabre et jetant au loin le fourreau, ainsi qu'un objet inutile et gênant en cette occasion, je m'élance l'épée haute : « A moi, zouaves! »

« Nous gravissons la brèche à quatre pattes, trébuchant, tombant, nous cramponnant Une grande partie des miens est tuée, mais le reste, moi toujours à sa tête, nous débouchons dans la ville.

« Là, que de ruelles, de maisons en ruine, d'obstacles! Les coups de fusil partent de partout. Il faut fouiller chaque maison, chaque cave. Nous cheminons ainsi, perdant toujours du monde, mais passant à la baïonnette tout ce que nous rencontrons.

« De temps en temps, je me retourne, je regarde autour de moi. D'abord je ne vois plus ni Rosetti ni Toussaint. Puis c'est Dechar qui tombe. Mais, toujours à mon côté, le zouave Aubert tient mon fanion tricolore. Je monte sur une terrasse : le fanion y est planté en même temps.

« Nous arrivons au bout de la ville et nous nous trouvons en présence d'une habitation plus grande, plus solide que les autres. Un feu d'enfer part de chacune des fenêtres. C'est la maison de Bou-Zian. En une minute, dix zouaves tombent tués ou blessés. On amène une pièce de canon pour attaquer cette forteresse. Les canonniers sont criblés de balles avant le premier coup de canon. Un sous-officier du génie se dévoue pour aller placer un sac à poudre contre la muraille et y mettre le feu. Le mur s'écroule : cinq cents Arabes, les derniers défenseurs de Zaatcha sont là. Les zouaves impatients se précipitent par la brèche béante et toute fumante produite par l'explosion, sorte de trou noir, et tuent tout, malgré la fusillade. Bou-Zian est pris le dernier. Sur l'ordre du général Herbillon, on le fusille. On retrouve le cadavre de son fils traversé de deux coups de baïonnette. C'était un jeune homme d'une rare beauté, dont les

yeux avaient gardé dans la mort l'expression du désespoir.

« La ville est prise; tous ses défenseurs sont morts. Combien nous a coûté cette conquête? Les quatre officiers qui m'accompagnaient sont tués ou blessés. Sur les seize zouaves qui me suivaient, douze sont tombés. Je suis sain et sauf.

« Lorsque nous nous comptons, je me sens pris d'une tristesse intense et je demeure profondément abattu. Mes pauvres camarades, mes amis, perdus à jamais!... C'est là l'horreur de la guerre.

« Je vais d'abord à la maison où l'on doit amener les blessés; je m'assure qu'on fait l'impossible pour les soulager. Puis épuisé moralement par la perte d'êtres auxquels je m'étais attaché, épuisé physiquement aussi par tant d'émotions violentes, je rentre dans ma tente où mon ordonnance m'attend. Je trouve préparé mon modeste déjeuner; je comptais le partager avec les quatre officiers, mes compagnons, et je suis seul. J'ai le cœur horriblement serré; je mange à peine; je me couche à terre, où je dors comme un plomb.

« A mon réveil, je trouve devant ma tente, fixée à la baïonnette d'un fusil, la tête de Bou-Zian. A la baguette pend celle de son fils; à la deuxième capucine est celle de l'un des autres chefs insurgés. Avant de les exposer devant le camp aux yeux des Arabes, qui pourront constater que leur shérif et ses kalifes sont morts, les zouaves ont voulu me faire l'hommage de ce sanglant trophée. Je suis écœuré; je me fâche à la vue de ces dépouilles dignes de barbares : « Que voulez-« vous? m'objectent les zouaves; ils se défendaient : il

« fallait bien les tuer si nous ne voulions pas qu'ils nous « tuent (1). »

« Je suis obligé de me résigner à cet usage indispensable pour frapper l'esprit des populations toujours disposées à se soulever.

« Je me souviens alors que j'ai confié mon testament la veille à mon ordonnance. Je l'appelle : « Je t'ai « donné mon testament pour le cas où je serais tué ; je « suis encore là ; rends-le-moi, il est inutile. » L'ordonnance me remet le papier. J'y mets le feu avec une allumette et m'en sers pour allumer ma pipe.

« Aussitôt le siège terminé, la colonne rentra à Biskra, et les diverses troupes réintégrèrent leurs garnisons, à l'exception des zouaves, des 5e et 8e chasseurs à pied et d'un bataillon étranger, qui allèrent à Batna, où on leur adjoignit quelques chasseurs d'Afrique et deux sections d'artillerie.

« Ainsi composée, cette brigade fut placée sous mon commandement, et je reçus l'ordre d'aller soumettre Narah, village en pointe d'aiguille au milieu de montagnes sauvages.

« On était à la fin de décembre. Les premières marches sont relativement faciles ; bientôt on entre dans la montagne. Le froid est vif, la neige et le verglas augmentent les difficultés déjà presque insurmontables de ces contrées abruptes, sans routes tracées. Il ne fallut pas moins de douze à quinze heures à la colonne, surchargée par son convoi et son am-

(1) En apprenant à Alger la prise de Zaatcha, le gouverneur général télégraphiait au ministre : « Je vous propose le colonel Canrobert, dont les services sont considérables, pour le grade de général. Cet avancement sera accueilli avec une grande faveur par l'armée d'Afrique. »

bulance, pour franchir cinq ou six kilomètres dans la montagne.

« Enfin, le 4 janvier, on arrive devant Narah. Nous campons près d'un ravin. Au milieu de son lit est un rocher, sorte de piton énorme, noir, inabordable, élevé comme une cathédrale surmontée de son clocher. Tout en haut est Narah.

« Les provisions étant sur le point de manquer, il fallait donner l'assaut le surlendemain.

« Je crus sage de ruser avec les Arabes. Je leur envoyai des propositions de soumission, en leur laissant croire que je considérais leur position comme inexpugnable. Ils acquièrent ainsi la conviction de leur force et ne songent même pas à garnir leur village, ni les sentiers qui y mènent, d'avant-postes d'éclaireurs.

« C'est sur quoi je comptais. A peine le jour tombe-t-il que j'emmène les officiers supérieurs sur un point élevé, et de là, leur montrant la position ennemie, je leur explique mon plan d'attaque et indique à chacun son rôle pour le lendemain.

« Nous ferons trois fausses attaques qui devront se replier et s'efforcer d'attirer les Arabes loin de la citadelle. S'il faut même, on reculera au delà du camp pour les entraîner le plus loin possible et les persuader de leur complète victoire. Lorsque le village paraîtra dépourvu de défenseurs, les réserves cachées sortiront tout à coup, se précipiteront à l'assaut d'un autre côté, tandis que les colonnes en retraite feront volte-face, cherchant à se mêler aux Arabes pour pénétrer pêle-mêle dans la place.

« Tout s'exécute au matin suivant mes instructions.

A midi, tout est fini : le village est brûlé, les habitants tués ou prisonniers, et une salve de coups de canon apprend aux populations des montagnes que la France s'est rendu justice.

« Je rentrai de là à Batna, et, en arrivant, j'appris ma nomination de général. »

CHAPITRE VIII

LE COUP D'ÉTAT.

Mon retour à Paris. — La situation politique, sociale et mondaine en 1850. — Effets de la Constitution de 1848. — Conflit à l'état latent. — Les chefs du parti républicain refusent leur concours au Président. — Constitution d'un ministère orléaniste. — Un précurseur du coup d'État : le colonel Charras. — Cavaignac, gardien de la loi. — Tous conspirateurs. — Thiers, le comte Molé, Changarnier. — Ma visite au général Changarnier. — Causes de sa popularité. — Je suis présenté par Fleury au Président. — Portrait du Président. — Je prends le commandement de ma brigade. — Je dîne chez le général Changarnier. — Ce qu'on pense et ce qu'on dit du Président. — Les réceptions à l'Élysée. — Lamartine et Ponsard. — Mlle Magnan. — La princesse Mathilde. — Je fréquente le salon de Mme Kalergie, où je rencontre Alfred de Musset. — Je vais souvent au théâtre. — Les facéties du capitaine Bocher. — Les revues du camp de Satory. — Disgrâce du général Neumayer. — Le général Changarnier se déclare nettement contre le Président. — Le colonel Poilloüe de Saint-Mars et la princesse Mathilde. — Changarnier est révoqué ; il est remplacé par le général Baraguay-d'Hilliers. — Les informations de l'*Indépendance belge* et Mme Cornu. — Le ministère de la guerre est attribué au général Randon. — Fleury prépare le coup d'État. — Ses tentatives auprès du général Pélissier qui refuse, auprès de Saint-Arnaud qui cède aux instances de sa femme. — On cherche un général en chef pour l'armée de Paris. — Refus du général de Castellane. — Le général Magnan accepte. — Funérailles du maréchal Sébastiani. — Incendie de l'église des Invalides. — Obsèques de Manuel Godoï. — Voyage du lord-maire à Paris.

Le coup d'État se prépare en silence. — Le comte de Morny. — Mocquart. — Persigny. — Le préfet de police Carlier. — Avortement de tous les projets. — Saint-Arnaud n'a pas jugé le moment opportun. — Sa conversation avec le Président. — Une réunion chez le général Magnan. — Canrobert et les principaux chefs ignorent complètement le rôle qu'ils vont jouer. — On est mieux informé dans les salons, surtout dans ceux de Mme Liadières et de Mme Lehon. — Une pre-

mière à l'Opéra-Comique : propos de gens du monde. — La journée du 1er décembre. — Une fausse alerte. — Le 2 décembre. — A six heures du matin, j'apprends que le coup d'Etat est fait. — Je reçois l'ordre d'occuper la place de la Madeleine. — Les incidents de la journée — Une série de fausses nouvelles. — Disgrâce du colonel de Margadel. — Arrestation d'Eugène Sue. — La mort de Baudin. — La journée du 4 décembre. — La fusillade du boulevard Poissonnière. — Une rencontre inattendue : Vive le colonel Canrobert!

La fin de l'émeute. — Quelques mots pour rétablir la vérité. — Visite à Mme Le Flô, à Cavaignac. — Le maréchal Canrobert veut donner sa démission. — Il la retire, mais il refuse le grade de général de division.

Nous avons cru devoir écrire nous-même tout l'épisode du coup d'État, et ne laisser la parole au maréchal Canrobert que pour le récit des faits matériels. Nous revendiquons donc pour nous la responsabilité des jugements et des appréciations que contient ce chapitre, en nous référant aux raisons exposées dans la préface.

« J'étais appelé d'urgence à Paris pour y prendre le commandement d'une brigade de la division active de la capitale.

« Je quittai mes compagnons d'armes et je partis pour Alger. Durant les quarante-huit heures que j'y passai, je vis Achmet-Bey; il se jeta dans mes bras et me remercia de la façon dont j'avais tenu mes engagements vis-à-vis de lui.

« J'arrivai le 8 mars. Je descendis dans un petit hôtel de la rue Richepanse, à côté de chez Marbot. J'étais pas mal dépaysé, étant données les circonstances dans lesquelles je me trouvais. »

En effet, le maréchal Canrobert, autant par son éducation dans une province retirée, que par suite de son séjour dans les garnisons éloignées de la capitale et de ses quinze années passées sans interruption en Algérie,

était un vrai paysan du Danube dans le Paris de 1850.

La situation politique, sociale et mondaine y était, du reste, fort bouleversée. On était dans un état de transition qui nécessitait une solution.

A la suite de la révolution de 1848, après les terribles journées de Juin, l'Assemblée constituante avait voté une constitution encore en vigueur en 1850. Cette constitution donnait des pouvoirs égaux à une Assemblée unique et à un président de la République, tous deux nommés pour quatre ans et issus du même principe : le suffrage universel. Aucun arbitre, en cas de conflit, ne les départageait. Le Président n'avait pas le droit de dissoudre la Chambre, et la Chambre celui de révoquer le Président ; seulement les députés étaient rééligibles, tandis que le Président ne l'était pas.

Le conflit inévitable, s'il ne s'était pas produit encore, était à l'état latent en 1850, et, à première vue, il devait forcément tourner à l'avantage du Président. Car ce dernier avait, de par la Constitution, le commandement de la force armée, et, de plus, il jouissait d'une popularité énorme : l'Assemblée, au contraire, n'en avait aucune.

Par suite de diverses circonstances, l'année 1852, date de l'expiration des pouvoirs du Président et de la réélection de l'Assemblée, était devenue, comme autrefois l'an mille au moyen âge, une date de prophétie néfaste : on annonçait, ou bien que le Président serait réélu par l'immense majorité de la nation, violant ainsi elle-même la Constitution, ou bien qu'un effrayant cataclysme social se produirait : le parti anarchiste et socialiste saisirait le moment pour soulever dans les villes et surtout dans les campagnes des troubles vingt

fois plus terribles que ceux des journées de Juin. C'était sans cesse le tableau de scènes horribles de pillages, d'incendies, de massacres ; les exaltés du parti socialiste y voyaient un encouragement et le commencement de la réalisation de leurs désirs. Les bourgeois, les propriétaires, les cultivateurs en concevaient, au contraire, une peur terrible, et tous étaient disposés à accepter ce qui pourrait leur enlever ce cauchemar permanent.

Telle était la situation dans l'ordre spéculatif.

Dans l'ordre politique matériel, le prince, voulant respecter la Constitution et s'en faire le gardien vigilant, avait, en arrivant au pouvoir, eu l'idée de gouverner avec le parti républicain et dans un sens franchement démocratique, comme l'y portaient ses idées, ses premières études, et même ses relations jusqu'alors entretenues exclusivement avec les républicains et les socialistes.

Mais, tout d'abord, les chefs du parti républicain lui refusèrent leur concours, et Cavaignac ne répondit pas à la poignée de main qu'il lui tendait en descendant de la tribune, le jour de la prestation du serment. Cette impolitesse gratuite avait eu, au dire du maréchal Canrobert, les conséquences les plus graves. Il ne pouvait se l'expliquer, car il la jugeait contraire aux habitudes de courtoisie parfaite de Cavaignac, contraire surtout à la haute élévation de son cœur, dont les sentiments restaient au-dessus des blessures de la vanité. Si Cavaignac était resté en bons rapports avec le Président, il lui eût apporté l'appui et les conseils de ses amis, et la République aurait peut-être été fondée pour toujours dès 1848.

Aussi, lorsqu'il s'agit de former son premier ministère, Louis-Napoléon se heurta-t-il à d'innombrables refus, et le premier cabinet se trouva entièrement composé d'orléanistes ou de légitimistes convaincus qui, dans la suite, eurent le désir de substituer à la Constitution républicaine la monarchie du comte de Chambord ou celle du comte de Paris. Un seul des ministres était un républicain sincère : M. Bixio. Au bout de quelques jours, il se retira. Ce fut un grand malheur. Par la noblesse de son caractère, par la sincérité de ses convictions, M. Bixio aurait pu être un auxiliaire dévoué et utile au Président.

Ce ministère, quelque peu remanié, résista plus d'une année à la crise. Comme la Constitution empêchait toute solution légale, le jour où il se décolla définitivement, le Président, pour le remplacer, fit choix de personnalités étrangères au Parlement ou prises en dehors de la majorité. C'était passer de l'antagonisme latent à la lutte et naturellement à l'idée d'un coup d'État.

Le premier coup d'État dans l'ordre chronologique avait été proposé par un républicain dissident, le colonel Charras, avant même la proclamation de l'élection du Président de la République. Se trouvant auprès de Cavaignac, au moment où arrivaient les chiffres du recensement donnant partout la majorité à Louis Bonaparte, Charras proposa à Cavaignac de résister au suffrage universel. Cavaignac s'y refusa : « Soit, lui répondit Charras, nous lui résisterons sans toi. — Non, répondit Cavaignac, je suis là pour empêcher toute insurrection, tout coup de force ; je ferai mon devoir. »

Cavaignac témoignait en cette circonstance de la

noblesse de son caractère. Quant à Charras, aveuglé par une haine violente contre tout ce qui touchait à Napoléon, il n'eut d'autre but toute sa vie que de satisfaire cette aversion. Il y sacrifia, sans fortanterie, avec noblesse même — car toute conviction désintéressée, et la sienne l'était, est toujours noble — sa carrière et même sa vie.

C'était un esprit étroit, auquel son caractère rigide donnait sur son parti une certaine autorité Alsacien estimé, il était entré par son mariage avec Mlle Kestner dans une des familles les plus considérables de son pays, et, de ce fait, MM. Floquet et Scheurer-Kestner ont été ses beaux-frères.

Au physique, il louchait à en être défiguré, malgré d'assez beaux traits. Son esprit était comme sa physionomie : sa haine aveuglait ses facultés belles et élevées.

Les autres projets de changement furent élaborés successivement par M Thiers, par le comte Molé et par Changarnier. Durant l'année 1849, chacun d'eux venait proposer au Président de la République de s'associer à leur coup d'État. Celui-ci feignait de ne pas les comprendre.

En 1850 et 1851, les conspirations continuent de plus belle ; mais, durant cette période, on n'en communique plus les plans à Louis Bonaparte ; il s'agit, en effet, de le renverser et de renverser avec lui la République pour proclamer un des deux prétendants.

Les partis orléaniste et légitimiste agissaient au grand jour sans cacher en rien leurs désirs et leurs tentatives. On allait s'entendre à Wiesbaden avec le comte de Chambord et à Claremont avec la famille

d'Orléans. Ces voyages se faisaient ouvertement, et l'on n'en dissimulait nullement le but.

Plus on conspirait, plus on accusait le Président de préparer un nouveau 18 Brumaire. Et cependant, autant qu'il est possible de le supposer, Louis-Napoléon resta insensible à toutes les incitations de ses adversaires et à toutes les suggestions de ses amis, jusqu'au commencement de l'année 1851.

Quant au parti républicain, s'il refusait son concours au Président, au moins ne conspirait-il pas contre lui ; en diverses circonstances même, il le défendit tant par ses orateurs à la tribune que par ses votes.

Le général Canrobert, aussitôt arrivé à Paris, s'était rendu au ministère de la guerre et de là au Carrousel, où était l'état-major du général Changarnier. Celui-ci le reçut de la façon la plus affable. Le jeune général, s'adressant à son supérieur, crut devoir le remercier de l'avoir fait venir sous son commandement. Le général Changarnier ne répondit rien. Plus tard, le général Canrobert sut qu'il avait été désigné non par Changarnier, mais par Fleury, au Président de la République.

Changarnier était alors le commandant en chef de toutes les troupes de la garnison de Paris. Il jouissait d'une popularité immense qu'il ne devait pas seulement à ses campagnes d'Afrique, car il y avait eu des généraux aussi brillants et aussi heureux que lui... Mais il avait sauvé l'ordre public dans la journée du 15 mai 1848 et même dans des circonstances assez bizarres qui démontrent une fois de plus que les petites causes produisent souvent les grands effets.

Lamartine était, à ce moment, ministre des affaires étrangères ; il voulait envoyer Changarnier comme am-

bassadeur à Berlin. Le matin du 15 mai, le général se rendit boulevard des Capucines, à l'hôtel du ministre, pour recevoir ses dernières instructions avant de se rendre en Prusse.

L'émeute commençait ; le ministre était parti en toute hâte à l'Hôtel de ville. Changarnier crut utile de le joindre pour se mettre à sa disposition ; il fallait un laissez-passer pour circuler au milieu des troupes et de la garde nationale qui encombraient les rues. On n'en trouva pas au ministère. Par contre, un des attachés au cabinet se souvint que Mme de Lamartine avait dû en recevoir un en sa qualité de présidente d'une œuvre de charité. On vint le lui demander ; elle voulut bien le confier au général, qui, muni de ce talisman, parvint à joindre Lamartine. Il arrivait à un de ces moments critiques où il faut prendre une résolution. En le voyant, Lamartine lui demande de prendre le commandement des gardes nationales qui se réunissent. Changarnier ne se le fait pas répéter : il court à la première légion rassemblée, la conduit au Palais-Bourbon, délivre la *Constituante* et chasse de la salle des séances les insurgés qui l'ont envahie.

De là sa double réputation de sauveur pour les conservateurs et de croquemitaine pour les partis insurrectionnels.

Dans cette première visite, Changarnier ne laissa non plus rien paraître de la tension de ses rapports avec le Président. Ce même jour, le général Canrobert écrivit à Fleury pour lui demander à être présenté au Président. Le lendemain même, l'aide de camp lui répondit de se trouver à l'Élysée à une heure de l'après-midi.

« Je m'y trouvai à l'heure fixée, en grande tenue,

disait le maréchal ; le prince se promenait dans le jardin de l'Élysée. Fleury me fit traverser les salons et m'emmena avec lui dans une allée où était le Président. Quand je fus près de lui, Fleury me présenta par ces mots : « Voici le général Canrobert. »

« L'homme que j'avais devant moi était de petite taille ; ses yeux, très petits, étaient ternes et très doux ; tout en ayant l'air de les diriger sur moi, il semblait regarder un objet beaucoup plus éloigné ; ses cheveux noirs, plats, très pommadés, étaient longs et tombaient bas sur ses oreilles et sur son cou ; ses moustaches, épaisses, non cirées, lui couvraient la lèvre inférieure. Il portait une redingote boutonnée et un col très haut qui lui encadrait le bas du visage. Il se présenta à moi de côté, le bras gauche sensiblement en avant, et, d'un geste emprunté, il me tendit la main. Je sentis, en la serrant, comme une main de paralytique presque ankylosée. Il m'adressa une parole banale, si banale même que je ne m'en souviens plus ; mais il avait un accent particulier qu'on eût pris pour l'accent alsacien.

« Les choses en restèrent là. Je saluai et me retirai, accompagné de Fleury, qui causa avec moi de choses indifférentes, sans m'initier en rien aux dessous de la politique.

« Il me sembla que le prince était un homme très timide, sans habitude du monde, sans assurance et gêné de la présence d'un nouveau venu. Sous cette timidité et cette gaucherie apparente, il cachait une volonté de fer, une de ces volontés de doux entêté qui ne fléchissent jamais et vont à leur but sans avoir l'air de s'imposer.

« Le Flô, parlant d'un de nos généraux d'Afrique

les plus célèbres, qui tourna plus tard à la politique, l'appelait « un roseau peint en fer ». Le président était une barre de fer peinte en roseau.

« Je fus, peu de jours après, reconnu devant ma brigade, et j'eus à me mettre au courant du service de la capitale, alors assez astreignant. »

A la suite de l'insurrection du 13 mai 1849, l'armée de Paris, forte de plus de soixante mille hommes, avait été organisée dans le but de maintenir l'ordre et de combattre l'émeute. Car le public, le Parlement et les ministres, encore terrifiés par les souvenirs de 1848, redoutaient toujours une nouvelle insurrection des socialistes, et les partis monarchiques ne se faisaient pas faute d'agiter le spectre rouge, dans l'intention d'entrainer le pays à chercher un abri dans le gouvernement de leur choix.

Tous les jours, c'étaient de nouveaux ordres en vue d'émeutes possibles. C'étaient des avis multiples sur la façon dont les troupes devaient prendre les armes et occuper les positions de combat. Chaque jour on changeait les dispositions de la veille; on y apportait des perfectionnements ou des simplifications, dans la crainte que quelque ordre ne fût divulgué et que les chefs de l'insurrection n'en fissent leur profit.

« Parmi ces nombreuses prescriptions, en voici une dont je me souviens. Il y avait à la hauteur de la porte Saint-Denis des maisons qui dépassaient l'alignement des boulevards : en les occupant, on pouvait facilement enfiler la chaussée jusqu'au boulevard des Italiens; et dans une émeute les insurgés en profiteraient certainement. Aussi, en cas de prise d'armes, celui d'entre nous qui aurait à manœuvrer sur les boulevards de-

vait-il avant tout occuper ces maisons et même en chasser les insurgés s'ils s'en étaient déjà emparés.

« Dès les premières semaines de mon séjour dans la capitale, je fus invité à dîner par le général Changarnier aux Tuileries

« Depuis notre séjour en Afrique, le général avait beaucoup changé; il avait vieilli énormément, et sa figure était toute ridée comme celle d'une vieille femme. Sa perruque toutefois était toujours aussi soignée, et sa tunique si serrée qu'on aurait cru deviner un corset sous l'uniforme. Il exhalait toujours les parfums les plus divers : ce qui lui avait valu le surnom de « général Bergamote ».

« Parmi les hôtes du dîner, il y avait un certain nombre d'officiers et naturellement les deux aides de camp du général : le capitaine du génie Pourcet, bien connu pour avoir été plus tard l'auteur de l'acte d'accusation contre Bazaine, et le capitaine d'état-major Valazé, ami intime de M. Thiers et ministre de la guerre en 1871.

« Ce dernier était un de mes amis; je l'avais connu au siège de Constantine, et je l'ai souvent revu depuis. Il n'avait pas sa langue dans sa poche. Aussi ne fut-il pas long à me faire connaître la fraîcheur des rapports qui existaient entre son patron et Louis Bonaparte.

« Oh! disait-il, il ne faut pas qu'il bronche, ce *Tho-* « *mas Diafoirus* », — faisant ainsi allusion à la façon dont le président portait des cheveux plats, qui rappelaient la coiffure du personnage de Molière, — « il « suffirait que le général Changarnier levât le doigt « pour le faire conduire à Vincennes. »

« Je ne disais rien; mais j'étais fort étonné d'enten-

dre Valazé me parler ainsi, sans retenue, de son général et du chef de l'État.

« Mais mon étonnement se changea en stupéfaction lorsqu'on se mit à table : il y avait là plusieurs généraux, des colonels, des officiers supérieurs, et, sans se gêner, oubliant même la présence des domestiques autour de la table, le général Changarnier, ses officiers d'ordonnance et les principaux invités se mirent à parler tout haut sur le compte du Président. *Thomas Diafoirus* était constamment sur la sellette... et son air gauche... et qu'on n'en ferait qu'une bouchée, etc.

« Comme je m'en expliquai avec un de mes anciens camarades d'Afrique : « C'est comme cela à toutes les « réunions, me dit-il ; c'est l'esprit courant de la mai- « son ! »

« Il était évident pour moi que bien des officiers répétaient à l'Élysée les conversations des Tuileries. A défaut des officiers, les gens de service autrefois employés auprès de Louis-Philippe, et qui, immuables comme la justice, devaient plus tard remplir le même office auprès de Baraguay-d'Hilliers, du maréchal Magnan et du président devenu Napoléon III, ne se faisaient pas faute d'avertir le préfet de police. Celui-ci avait même sûrement des agents parmi le personnel des Tuileries.

« Il y avait aussi des réceptions à l'Élysée, chez le Président ; mais on y était plus réservé, on le comprend.

« Mon premier dîner à l'Élysée eut lieu vers la fin du printemps de 1850. Lamartine et Ponsard y assistaient. Tous deux venaient de faire représenter une pièce nouvelle sans grand succès. Celle de Lamartine

était une négrerie intitulée *Toussaint-Louverture*, dans laquelle débutait Lia Félix, la sœur de Rachel. Lamartine dans cette pièce critiquait avec assez d'amertume le premier Consul. Louis-Napoléon lui avait demandé d'atténuer ses appréciations, et le poète s'était exécuté de bon cœur. Aussi était-il très en faveur à l'Élysée. Du reste, il admirait profondément Louis Bonaparte, et il a écrit de lui dans ses *Mémoires* qu'il considérait Napoléon III comme l'homme d'État le plus remarquable qu'il ait jamais connu. Il le mettait même, comme capacité, bien au-dessus de son oncle!

« La pièce de Ponsard s'appelait *Charlotte Corday*. C'était la mise en scène d'un chapitre de la Révolution, comme l'aurait écrit Thiers ou Mignet.

« Lorsqu'on se mit à table, j'offris mon bras à une jeune personne charmante, Mlle Magnan, qui devint plus tard la générale Sautereau. J'étais très fier d'être le cavalier d'une aussi jolie jeune fille, et je m'efforçai, la bouche en cœur, de lui débiter mille amabilités. Lorsque, après l'avoir aidée à s'asseoir, je voulus prendre place à mon tour, ma chaise était trop en arrière, et je tombai les quatre fers en l'air. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'étais vexé! Je devais être d'un ridicule achevé! Enfin, je n'en dînai pas moins, quoique le rouge m'eût fortement monté au visage.

« Après le dîner, Lamartine parla beaucoup. C'était un vrai tempérament de poète, toujours prêt à enfourcher Pégase et à jouer de la lyre. Il était d'une fatuité inouïe, mais tellement naturelle que son propre éloge dans sa bouche n'avait rien de choquant et même paraissait tout simple. Il avait une jolie tournure et une fort belle tête. Quant à Ponsard, petit, laid, ténébreux,

l'air morne, il ne parla presque pas, et le peu qu'il dit n'avait aucun intérêt.

« Au dîner assistaient plusieurs dames, entre autres la marquise de Contades et la princesse Mathilde, la cousine du Président, alors dans tout l'éclat de sa beauté, et qui faisait les honneurs des salons de l'Élysée avec une grâce et une dignité parfaites.

« Elle avait rendu au Président les plus grands services. Quand, au mois de septembre 1848, celui-ci était descendu à Paris à l'hôtel du Rhin, elle était aux bains de mer de Dieppe. Elle reçut de lui un exprès lui demandant de venir lui parler le plus vite possible. Louis-Napoléon avait été fiancé à sa cousine en 1836; il ne l'avait pas revue depuis, mais il la tutoyait toujours. A leur première entrevue, après une si longue absence, ils se rappelèrent le passé; puis le prince, lui exposant sa situation, lui déclara que l'argent nécessaire pour mener à bien sa campagne électorale lui faisait défaut. La princesse Mathilde n'hésita pas : elle avait de fort beaux bijoux; elle courut les engager et en apporta le montant à son cousin.

« Non seulement la princesse Mathilde présidait à toutes les réceptions de l'Élysée, mais elle recevait souvent chez elle. Du jour où je lui fus présenté, elle m'accueillit avec bienveillance, je puis même dire avec tendresse. C'est un des beaux caractères de notre époque : elle est bien la nièce de Napoléon, et elle porte sur sa figure admirablement régulière le masque des Césars. Son esprit est façonné à l'instar de celui de son oncle, tout d'une pièce; elle n'a jamais compris les abstractions qui n'ont pas d'application, car elle est toute positive — dans le sens élevé du mot. Mais il n'y

a pas d'efforts intellectuels qu'elle n'admire, pas de choses nobles et grandes auxquelles elle ne s'intéresse. Elle agit toujours suivant son cœur et ses sentiments, sans s'occuper jamais de ce qu'on dira ou de ce qu'on pensera d'elle. Sa fidélité à ses amis est devenue et restera proverbiale. Quand elle croit qu'elle peut être utile à un homme de valeur, quels que soient ses opinions et son passé, elle fait tout au monde pour lui permettre de développer ses facultés et d'accomplir son œuvre. Plusieurs des plus grands esprits de notre siècle lui ont dû beaucoup : Taine, Berthelot, Renan, Charles Blanc, les Goncourt et Paul Bert, sans compter les grands artistes de son temps qui tous furent de son intimité. Mais elle n'a pas toujours été payée de reconnaissance. Loin d'aigrir son cœur, l'ingratitude a avivé le plaisir qu'elle a d'obliger les gens dignes de son affection.

« Quand Louis-Napoléon était descendu à Paris en 1848, il ne connaissait personne dans la capitale. Il avait quitté la France à huit ans et y était rentré deux fois en prisonnier entre deux gendarmes. Durant son exil de trente-quatre ans, il n'avait fréquenté que des étrangers; il ignorait presque les mœurs de notre pays et n'était au courant d'aucun de nos usages. C'est sa cousine qui amena à lui toutes les illustrations du pays : elle donna notamment à la fin de 1848, dans le charmant petit hôtel qu'elle habitait, 10 rue de Courcelles, une grande réception au cours de laquelle elle présenta au prince Lamartine et Victor Hugo, Thiers et Mignet, Ingres et Delacroix, Musset et Sainte-Beuve, le comte Molé, et beaucoup d'autres que j'ai oubliés, pour ne citer que les plus célèbres.

« J'allais aussi dans un salon assez bizarre, chez Mme Kalerji. C'était une Polonaise, grande, à tournure élégante, à la peau plus blanche que le lait, et dont l'éclat était accru par une chevelure roux doré très extraordinaire. Quoique ayant d'assez beaux traits, elle n'avait pas de cils, ce qui donnait à sa physionomie un caractère assez particulier.

« Elle était la nièce du fameux chancelier de Nesselrode et la fille du général des gendarmes, c'est-à-dire le chef de la police secrète. Pendant l'insurrection de Pologne de 1863, elle fit évader, au moyen d'un passeport qu'elle avait fait signer à son père, un des généraux polonais les plus en vue et que les Russes cherchaient surtout à prendre. Après la mort de M. Kalerji, avec lequel elle avait d'ailleurs peu vécu, elle épousa en secondes noces M. Mouranoff, le maître de police de Varsovie. J'ignore ce qu'elle est devenue depuis.

« Comme l'avait fait la princesse de Liéven, elle cherchait à attirer chez elle les notabilités de tous les partis. Un instant, Eugène Cavaignac était tombé sous ses charmes. C'était un assidu de ses réceptions, où il trônait presque comme le maître de la maison. Un jour, me trouvant chez elle, j'aperçus, appuyé contre la cheminée, une sorte de spectre qui semblait, comme le *Penseur* de Michel-Ange, plongé dans une profonde méditation. Petit, d'allures aristocratiques, avec les cheveux très longs, des traits excessivement fins, la figure maigre et jaune, cet homme ne parlait à personne Comme je demandais qui c'était : « C'est Alfred « de Musset », me répondit-on. Je le voyais pour la première fois. Depuis, je l'ai rencontré à l'Élysée, chez

la princesse Mathilde, et aux Tuileries Il ne m'a jamais paru plus loquace que cette fois. Après avoir fait ainsi la cariatide pendant une demi-heure, il se dirigea vers la porte et disparut sans dire un mot. Je vis aussi Paul Delaroche, qui cherchait, par sa coiffure, à se faire la tête de Napoléon.

« Mais si je fréquentais peu les salons, j'allais souvent au théâtre : j'eus à cette époque l'occasion d'applaudir quelquefois Rachel aux Français; j'allais aussi à l'Opéra, grâce à l'un de mes capitaines, Charles Bocher, qui avait été mon officier d'ordonnance à Zaatcha et à Narah; il était alors fort connu dans les salons, très à la mode, et déjà l'habitué le plus assidu de l'Opéra : ce qu'il n'a jamais cessé d'être depuis.

« Lorsque le maréchal Bugeaud était à Paris, en 1849, Bocher l'avait conduit dans les coulisses, et, pendant que le rideau était baissé, il lui avait fait diriger une répétition de tout le corps de ballet. Le maréchal s'était exécuté de bonne grâce, et, à son commandement, les plus jolies danseuses avaient évolué sur la scène comme autrefois son armée dans les plaines de l'Isly.

« Bocher m'emmena aussi à l'Opéra, et il me présenta à plusieurs ballerines. Mais comme j'étais plus habitué aux soldats qu'aux élégantes actrices, je me sentis un peu dépaysé dans le milieu où Bocher obtenait ses succès.

« Il m'était prescrit de faire manœuvrer ma brigade au moins une fois tous les quinze jours au Champ de Mars. Presque chaque fois, le Président s'y rendait pour voir mes troupes. Il causait avec moi de la façon la plus affable, s'inquiétait du bien-être des soldats, des

réclamations des officiers, et cherchait à gagner les bonnes grâces de tout le monde.

« Dans l'automne de 1850 eurent lieu les revues du camp de Satory. La dernière seulement est restée célèbre. Toutes les troupes de la garnison de Paris n'y furent pas convoquées. Il n'y avait que trois régiments d'infanterie et sept régiments de cavalerie. Le général Changarnier commandait en chef; l'infanterie était sous les ordres directs du général Neumayer. Celui-ci était un homme superbe. On prétendait que dans ses notes, les inspecteurs généraux avaient l'habitude de mettre en regard de la cote *Physique :* « Joli. » Il n'était plus jeune, car il avait pris part aux campagnes de l'Empire : il avait été blessé cinq fois sous les ordres du général Foy. Celui-ci, dans une retraite en Espagne, voyant son chemin barré par une redoute que défendait le 20e régiment anglais, appelle Neumayer. « Prenez deux com- « pagnies d'élite, lui dit-il, et faites-vous tuer pour « donner le passage au reste de ma division. » Neumayer réunit ses hommes, leur parle, arrive le premier sur la redoute, tue trois Anglais de sa propre main, en blesse quatre autres, s'empare des pièces de canon et avec ses hommes met en déroute les défenseurs. Neumayer était un soldat rigide. Il avait épousé Mlle Trochu, la sœur du général, et ce dernier, alors chef d'escadron, était son aide de camp.

« Le général Neumayer reçut du général Changarnier l'ordre de prescrire aux troupes le silence le plus complet pendant le défilé et la revue. Or, aux revues précédentes, les soldats avaient crié : « Vive le Président! vive Napoléon! » et même « Vive l'Empereur! » L'infanterie défila donc ce jour-là en silence, et le Président

en fut péniblement impressionné. Mais quand vint le tour de la cavalerie, ce fut autre chose. M. de Montalembert, le frère du célèbre orateur catholique, commandait le premier escadron. Arrivé à la hauteur du Président, il salua de l'épée et, d'une voix formidable, il cria : « Vive l'Empereur! » Ce fut comme un soulagement dans la masse des cavaliers, et de toutes les poitrines partit un immense cri de : « Vive l'Empereur! » Autant le prince Louis paraissait satisfait, autant Changarnier, à côté de lui, paraissait nerveux et dépité.

« Louis-Napoléon voulait pouvoir compter sur les officiers de la garnison de Paris, et le général Neumayer ne lui semblant pas, en raison de son attitude en cette circonstance, être de son bord, il résolut de l'éloigner. Il créa pour lui un grand commandement en province, aussi important que celui du général de Castellane à Lyon : il lui confia la direction des deux divisions militaires de Rennes et de Nantes, avec faculté de choisir pour résidence l'une ou l'autre des deux villes. Malgré son avancement, Neumayer fut considéré comme une victime et choyé et adulé par tous les opposants de l'Élysée. Il refusa de prendre le commandement qui lui était attribué et offrit sa démission en termes violents. Le ministre de la guerre, le général Schramm, le fit appeler, lui conseilla de ne rien brusquer dans son propre intérêt. Neumayer se laissa persuader et rengaina sa démission.

« Mais dans l'intervalle il avait entretenu à ce sujet une correspondance avec les ennemis les plus exaltés de l'Élysée, entre autres avec le petit M. Baze, le questeur qui devait proposer de retirer au Président le

commandement des troupes pour le confier à l'Assemblée

« Ces lettres furent saisies chez M. Baze après le coup d'État, et envoyées au général Saint-Arnaud, alors ministre de la guerre. Celui-ci aimait beaucoup Neumayer; il le savait de nature peu récalcitrante, et, loin de tenir compte des papiers qu'il avait entre les mains, Saint-Arnaud le maintint dans son poste d'inspecteur général, qui lui avait été confié en 1851. Napoléon III, qui n'était pas fâché de jouer le rôle d'un Louis XII oubliant les injures du duc d'Orléans, nomma Neumayer, deux ans après, en 1853, grand officier de la Légion d'honneur. A ce moment, j'étais aide de camp de l'Empereur, et Neumayer vint lui-même en cette circonstance me demander d'obtenir de l'Empereur une audience pour pouvoir le remercier et lui exprimer sa reconnaissance et son dévouement. »

Quant au général Changarnier, il resta encore en place. Mais de même qu'il avait fait des propositions au Président pour le faire proclamer empereur, de même alors il s'offrit d'être le Monck de tout coup d'État tenté par un des partis monarchiques de l'Assemblée. Il se déclara ouvertement. Ses dîners du dimanche, où il recevait les officiers de la garnison, ne furent plus seulement des occasions de mercuriales violentes; ils devinrent surtout des réunions d'embauchage.

A l'un de ces dîners, il alla plus loin que d'habitude. Il parla de faire arrêter le Président, de le faire conduire à Vincennes. Puis s'adressant aux colonels qui étaient invités, il leur demanda s'ils se chargeraient de l'opération. L'un d'eux était le colonel Poilloüe de

Saint-Mars, dont le régiment, le 9e dragons, caserné quai d'Orsay, était connu sous le nom de régiment des demoiselles de Saint-Mars. Il fut tellement choqué des paroles du général en chef qu'il sortit des Tuileries et se rendit rue de Courcelles, chez la princesse Mathilde, qu'il fréquentait beaucoup, pour lui conter la chose.

La princesse lui demanda s'il était prêt à répéter ce qu'il avait entendu. Sur sa réponse affirmative, elle fit atteler et emmena le colonel jusqu'à l'Élysée Introduite immédiatement auprès de son cousin, elle le mit au courant. Celui-ci appela alors Saint-Mars, qui lui répéta mot par mot ce qu'il avait entendu. Le Président semblait surtout intrigué de savoir si les colonels avaient eu l'air d'acquiescer aux propositions de Changarnier ou de les repousser : « Il y en a bien un ou deux, répondit Saint-Mars, qui l'auraient fait ; mais il leur aurait fallu un ordre écrit pour dégager leur responsabilité, et personne ne voulait le donner (1). »

Cet ordre écrit manqua toujours. Louis-Napoléon était, du reste, au courant du projet dont le colonel Saint-Mars l'avait entretenu. On a souvent dit qu'il en connaissait les détails par M. Molé. Il savait en tout cas qu'une commission exécutive, présidée par M. Thiers, était prête à prendre le pouvoir, et que son premier acte serait de nommer Changarnier général en chef

(1) Le colonel Poilloüe de Saint-Mars, depuis général, avait épousé une dame auteur, qui a beaucoup écrit sous le nom de comtesse Dash : il eut d'elle un fils, le général Poilloüe de Saint-Mars, commandant en chef du 12e corps à Limoges, devenu célèbre par les ordres du jour humoristiques qu'il faisait à ses troupes.

des forces militaires de la France. Une seule chose faisait défaut : la fameuse signature instituant la commission de M. Thiers.

« Qu'attendez-vous? demandait M. Odilon Barot à Changarnier à cette occasion. — La signature de M. Dupin, président de l'Assemblée. — Vous l'attendrez toujours! » Et, en effet, on l'attend encore.

Le colonel Poilloüe de Saint-Mars confirmait de tous points les renseignements déjà recueillis par la présidence. Aussi la révocation de Changarnier fut-elle décidée à la fin de 1850. Et elle fut un fait accompli le 10 janvier 1851. Dans son extrême vanité, le général en chef de l'armée de Paris restait convaincu de son prestige et de son inamovibilité; aussi fut-il très surpris de sa révocation; mais il fut encore plus vexé lorsqu'il s'aperçut que cet événement ne produisait aucune émotion et laissait l'ensemble du public indifférent.

Il était l'ami intime de la famille de Rothschild; cela fit dire qu'il s'était lancé dans des conspirations à l'instigation du vieux baron James. La chose n'est pas vraisemblable. Il paraît beaucoup plus vrai que le vieux baron, au contraire, lui conseilla la modération et le calme après sa révocation, et il suivit son conseil.

« Moi-même, disait le maréchal Canrobert, prévenu des mesures projetées vis-à-vis de lui, je crus devoir non seulement lui faire une visite, mais encore lui écrire une lettre de félicitations à l'occasion du jour de l'an. Car je n'ai jamais oublié qu'il avait bien voulu me distinguer en maintes occasions, et que je lui dois une partie de ma carrière. Certes, Changarnier était un vaniteux, et, dans la crise présente, cette vanité lui avait

fait manquer le but. Il s'était cru tellement fort qu'il avait pris pour devise le mot du duc de Guise à la veille de l'assassinat de Blois : « On n'oserait! » Et pourtant il s'était laissé révoquer et amoindrir dans l'opinion publique. Il avait laissé perdre peu à peu son influence sur l'armée. Et tout d'un coup cet omnipotent, qui croyait n'avoir qu'à lever le petit doigt pour changer la face des choses, se vit arrêter par un simple commissaire de police. Mais, en dépit de cette vanité sans bornes, Changarnier était un général de premier ordre, un serviteur dévoué du pays, mettant l'amour de la patrie au-dessus de ses rancunes personnelles : il l'a bien prouvé en 1870.

« Je ne fus d'ailleurs pas le seul à exprimer mes regrets au général Changarnier : car, quelques jours après sa révocation, l'*Indépendance belge* annonçait que les généraux Forey, Canrobert et Reibell étaient mis en disponibilité pour avoir témoigné leur sympathie à Changarnier. »

Le général Changarnier était remplacé par le général Baraguay-d'Hilliers. Le maréchal Canrobert nous a déjà fait le portrait de ce vieux soldat de Leipzig et d'Afrique, aussi mal embouché par moments que bien tourné et distingué de physique. C'était, en outre, un politique avisé et finaud.

En 1815, lors du retour de Napoléon, étant dans la garde royale, il avait écrit au ministre de la guerre que la perte de son bras à Leipzig l'empêchait de servir. Il était ainsi resté dans ses foyers jusqu'après Waterloo. Au retour de Louis XVIII, il avait demandé sa réintégration dans la garde royale. Son poignet cependant ne lui était pas revenu. Il avait ainsi évité de

se compromettre vis-à-vis de Louis XVIII, dont il considérait le retour comme probable.

En Afrique, le général Changarnier, aimé du soldat, lançait volontiers des pointes fort méchantes contre Baraguay-d'Hilliers. Celui-ci, nous l'avons vu, était, au contraire, assez mal vu des troupes. En outre, il était fort susceptible, s'emportait à tout propos, et les rieurs étaient toujours du côté du général Changarnier Ce fut donc, sans doute, pour le nouveau commandant de Paris un véritable plaisir que celui de supplanter son ancien collègue.

Le lendemain du jour où le général Baraguay-d'Hilliers était nommé, les projets éventés du général Changarnier étaient tout au long dévoilés dans l'*Indépendance belge*. En France, rien n'avait percé de ces ténébreux projets.

Voici ce que nous savons à ce sujet : Louis-Napoléon est resté toute sa vie conspirateur, même quand il fut empereur. Son bonheur était de se servir d'agents secrets à côté de ses agents officiels. C'était le renouvellement de la politique de Louis XV si admirablement mise en relief dans le livre du duc de Broglie : *Le secret du Roi*.

Continuellement il faisait paraître dans l'*Indépendance belge* des notes ou des articles faisant connaître ses décisions ou les discussions du conseil des ministres. Ceux-ci n'arrivaient jamais à savoir comment un journal étranger pouvait dans les douze heures être exactement tenu au courant des secrets du cabinet, comme si les procès-verbaux du conseil des ministres lui avaient été communiqués.

Autant qu'il est possible de le savoir, Louis Bonaparte

lui-même faisait passer ces notes par l'entremise de Mme Cornu.

Mme Cornu était la fille d'une ancienne caméristе, devenue femme de confiance de la reine Hortense; en quelque sorte sœur de lait du prince, elle le tutoyait, et lui la recevait comme un camarade, dans l'intimité la plus étroite. Celle-ci, petite, laide, républicaine exaltée, vrai type de l'agent politique secret, s'entremettant volontiers aussi dans les affaires privées et d'ordre intime, avait épousé le peintre Sébastien Cornu, auquel on doit d'avoir achevé, à Saint-Germain des Prés, les fresques de Flandrin, mort au cours de son travail.

Louis-Napoléon chargeait sa sœur de lait de faire paraître ses articles, notes ou documents dans l'*Indépendance,* et c'est ainsi que ce journal était si bien informé.

Peu après la révocation du général Changarnier comme commandant en chef des troupes de la garnison de Paris, on vit arriver le général Randon au ministère de la guerre.

Le choix de ce général semble démontrer qu'à ce moment Louis Bonaparte, édifié sur le rôle des partis décidés à le renverser par un coup d'État, était résolu à tenter l'aventure lui-même, mais à son profit

Ceci demande une explication :

L'attitude du général Changarnier, les rapports communiqués au prince tant par le colonel Poilloüe de Saint-Mars que par d'autres, lui montraient que, s'il avait des sympathies dans l'armée, les chefs ne lui étaient pas tous acquis. Pour tenter un coup de main, il les fallait tous dévoués à sa personne.

Alors intervint Fleury. Le mot qu'il prononça en la

circonstance, même s'il est apocryphe, résume admirablement la situation : « Si nous n'avons pas de généraux, disait-il, faisons-en. » Et il proposait au prince de substituer aux vieux généraux d'Afrique les nouveaux venus, Saint-Arnaud, Pélissier, Bosquet et les camarades ou amis du cercle d'Orléansville. Mais il fallait un ministre pour enregistrer ces nominations et les régulariser. Or, le général Randon, mieux que personne, était apte à jouer ce rôle.

Au premier abord, ce général ne devait cependant pas être considéré comme *persona grata* à l'Élysée. En effet, lorsqu'au retour de l'île d'Elbe, non loin de Grenoble, Napoléon s'avançait tout seul en redingote grise et en petit chapeau devant un bataillon du 5e de ligne envoyé pour s'opposer à sa marche, Randon, alors capitaine, avait commandé aux troupes de faire feu sur l'Empereur.

Il ne sut naturellement rien des projets du prince, et parmi les ministres il était de ceux qui manifestèrent le plus souvent leur étonnement en voyant paraître dans l'*Indépendance belge* les décisions les plus secrètes du conseil des ministres. Mais il avait longtemps commandé dans la province de Constantine, et, comme le maréchal Bugeaud, il avait déclaré à maintes reprises que la conquête définitive de la Kabylie était une opération utile et urgente. Aussi devait-il, en arrivant au ministère, demander, avant tout, aux Chambres l'autorisation de faire cette campagne de Kabylie. La chose paraitrait d'autant plus naturelle que, depuis cinq ans, il ne cessait d'en démontrer la nécessité.

C'était là la seule cause de sa présence au ministère. Lorsque la campagne serait décidée, on désignerait

Fleury, en sa qualité d'aide de camp du président de la République, pour aller suivre l'expédition. Il tâterait les anciens camarades d'Orléansville. L'un d'eux accepterait bien le poste de ministre de la guerre avec mission de donner sous sa responsabilité des ordres aux autres chefs.

Deux noms s'imposaient : celui de Pélissier et celui de Saint-Arnaud. Ce dernier, cependant, n'était encore que général de brigade ; il fallait le nommer général de division avant de lui offrir le portefeuille de la guerre. Commandant des troupes de la province de Constantine, il allait avoir à diriger l'expédition de Kabylie, et ce serait une occasion de l'avancer en grade.

Ainsi donc, sans s'en douter, le général Randon préparait et facilitait les projets du coup d'État. L'expédition demandée par lui aux Chambres fut approuvée et eut lieu. Fleury, envoyé pour la suivre, fit d'abord des propositions au général Pélissier.

Celui-ci n'aimait pas la politique, et puis il était malin, et il comprit que s'il risquait gros à tenter le coup, par contre il ne risquait rien à se mettre à l'écart et à accepter l'ordre de choses établi, quel qu'il fût. On lui en saurait gré également.

Les choses ne manquèrent pas de se passer comme il l'avait prévu. Quand le coup arriva, il était gouverneur de l'Algérie par intérim. Il fit savoir indirectement aux officiers supposés récalcitrants qu'il n'hésiterait pas à les faire *empoigner* s'ils bronchaient. Quelques jours après le 2 décembre, il recevait la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. On connaît la suite de son histoire.

Le général Pélissier refusant, Fleury, ne s'ouvrit pas

complètement au général Bosquet, mais il commença à le tâter, tout en cherchant surtout à conquérir en même temps le général de Saint-Arnaud. Sans refuser pourtant, ce dernier se fit longtemps tirer l'oreille. Il avait conscience de sa valeur et espérait bien arriver avant peu général de division ; dans ses rêves il se voyait bientôt après gouverneur général de l'Algérie.

Lorsqu'en 1848 il avait quitté Paris, en adressant ses adieux à son ami M. Du Bos, il lui disait : « Si je ne suis pas tué, j'arriverai, je deviendrai gouverneur général. Je vous invite d'ores et déjà dans le palais du gouvernement à Alger. » Presque assuré du couronnement brillant de sa carrière, il hésitait à se lancer dans l'inconnu.

Fleury, adroit diplomate, ne se rebuta pas : il eut recours à l'influence de Mme de Saint-Arnaud, fille du marquis de Traseignies ; grande, élancée, plutôt distinguée que jolie, fine avec des attaches de toute beauté, très intelligente, elle exerçait une autorité considérable sur son mari. Elle fut assez facilement acquise aux projets de Fleury, et elle commença de suite ses travaux d'approche pour convertir Saint-Arnaud à ses idées ; mais, durant toute la campagne, le général ne donna aucune promesse. L'expédition terminée, il reçut cependant la troisième étoile et le commandement d'une division à Paris avec logement à l'École militaire. Déjà il était à Bougie avec sa femme, sur le point de partir en France, et il n'avait pris aucun engagement formel, lorsque Mme de Saint-Arnaud, revenant à la charge une dernière fois, emporta la place.

En arrivant à Paris, Saint-Arnaud s'installa à l'École militaire ; il fut rapidement mis au courant des gens et

des choses, et tout prêt à s'implanter à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, avec le titre de ministre de la guerre, au premier signal qui lui serait donné.

Le ministre trouvé, il fallait un général en chef pour l'armée de Paris, agissant sous l'autorité et la responsabilité du ministre, mais décidé à maintenir son autorité absolue sur ses subordonnés au moment de l'action.

Baraguay-d'Hilliers, déjà en fonction, fut probablement le premier tâté par le Président. Mais, comme Pélissier, il préférait laisser à un autre le soin de faire le coup. Ses pouvoirs, en raison de ce qu'il était député, ne pouvaient lui être conservés pour plus de six mois. Ils expiraient donc le 12 juillet 1851, et on aurait pu les lui renouveler. Mais en présence des difficultés qu'il faisait pour se soumettre aux exigences du Président, celui-ci crut devoir chercher un autre chef pour l'armée de Paris.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la marquise de Contades, fille du général de Castellane, et de sa présence à l'Élysée. Excessivement jolie, montant admirablement à cheval, d'une souplesse extraordinaire et d'une grande séduction, elle joignait à ces qualités physiques de merveilleux dons intellectuels. Très adroite, très enjouée, pleine de gaieté et d'entrain, sachant grouper autour d'elle une élite de gens d'esprit, de littérateurs, d'artistes, elle recevait volontiers dans son intimité les aides de camp du Président, le commandant Fleury, le colonel Edgard Ney et le capitaine de Toulonjeon.

Ceux-ci, sans doute à l'instigation de la fille du général de Castellane, pensèrent à ce dernier. Il commandait à Lyon, était général de division depuis 1832 ou 1833 et avait eu en cette qualité sous ses ordres,

comme capitaines ou commandants, tous les généraux actuellement au sommet de la hiérarchie militaire, principalement Le Flô, Lamoricière et Changarnier. Il avait beaucoup aidé ce dernier dans sa carrière, nous l'avons vu, en faisant surtout valoir l'*excellente santé* de son protégé. Cela suffisait à motiver ce choix. Mais, de plus, le général de Castellane était à cheval sur la discipline, et s'il prenait le commandement de l'armée de Paris, personne n'oserait bouger, pas plus le général Changarnier que les autres.

Il refusa.

Pensa-t-on au général de Bourjoly? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que le poste fut offert au général Magnan, député de Paris et déjà fort bien vu à l'Élysée. Il n'avait aucune fortune et était à la tête d'une nombreuse famille ; aussi accepta-t-il, en raison des émoluments considérables attachés au grand commandement de Paris.

Le général Magnan, après s'être destiné au barreau et avoir été clerc d'avoué, était entré dans l'armée sous les auspices du général Rapp; il avait fait les campagnes d'Espagne sous le maréchal Clauzel, et était capitaine de grenadiers de la vieille garde à Waterloo. Au milieu de l'année 1851, il commandait la division militaire de Metz. Homme d'autorité, ne plaisantant jamais sur la discipline, il convenait comme gouverneur de grande ville. Il avait la taille d'un tambour-major, d'assez beaux traits et une belle prestance.

Le général Magnan était tout disposé à agir sur des ordres écrits dont un autre — le ministre de la guerre — prendrait la responsabilité.

Maintenant donc les chefs étaient trouvés.

L'été fut calme. L'Assemblée était en vacances, et les députés aux bains de mer ou aux champs. Tout était au repos.

Le général Canrobert demeura toute la saison à Paris sans s'absenter, et il assista aux funérailles du maréchal Sébastiani qu'il contait de la sorte :

« L'enterrement eut lieu aux Invalides; je commandais les troupes du cortège sur l'Esplanade. Derrière le corbillard marchaient le général Tiburce Sébastiani et trois enfants de dix à quinze ans. Leur présence produisait une grande émotion sur la foule bordant les avenues; on se poussait pour les voir et on se les montrait, en répétant : « Ce sont les fils de l'assassin. Ce « sont les fils de l'assassinée. » C'étaient, en effet, les fils du duc de Praslin. La duchesse de Praslin leur mère, fille du général Sébastiani, avait été tuée de la main de son mari, peu d'années auparavant. Cet assassinat avait été un scandale épouvantable, dont le bruit était vaguement venu jusqu'à nous au fond du Dahra.

« En France et en Europe, on en avait beaucoup parlé. Ce n'était pas seulement la haute situation de l'assassin et de sa victime, mais surtout les détails horribles du crime qui surexcitaient l'opinion. On supposait que le duc, dégoûté de sa femme, tandis qu'elle devenait de plus en plus jalouse et amoureuse de lui, avait cherché par tous les moyens à s'en débarrasser.

« Dans le château de Praslin, il avait voulu l'enfermer dans les souterrains. La duchesse avait prétendu encore qu'elle avait à plusieurs reprises essuyé des coups de feu, soit dans le parc de Praslin, soit dans le jardin de son hôtel à Paris. Lorsque l'assassinat eut lieu, on trouva le corps de la duchesse couvert de blessures hor-

ribles; ses doigts étaient coupés et hachés; les tentures de la chambre étaient marquées en vingt endroits différents avec le sang des mains que la malheureuse femme y avait appliquées en se débattant contre son époux.

« Le duc était chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans et ami de Louis-Philippe. J'ai entendu dire par des personnes de la famille qu'on lui avait facilité son évasion, et qu'il avait vécu encore longtemps après caché en Angleterre. Je puis affirmer que lorsque l'aînée des demoiselles de Praslin se maria, son contrat contenait une clause spéciale en vertu de laquelle elle devait faire une rente versable en Angleterre et sans indication de destination. Toutefois, je dois ajouter que la majorité des membres de la famille était convaincue de la mort du duc de Praslin; on lui avait fait passer un poison, et lui-même se l'était administré. Le docteur Tardieu avait constaté sa mort et a souvent répété en ma présence qu'il en était certain.

« Les funérailles du maréchal Sébastiani furent marquées par un événement qui produisit une émotion profonde et est demeuré dans le souvenir de beaucoup de gens jaloux des anciens trophées de notre pays.

« Au moment où le corbillard arrivait devant l'Esplanade, on allumait dans l'église des Invalides des cierges derrière l'autel, lorsqu'un des luminaires communiqua le feu à une tenture. En un clin d'œil le fond de l'église fut en feu. Les bas côtés du premier étage étaient déjà remplis de dames qui, effrayées, s'enfuirent précipitamment. Un grand nombre d'officiers en tenue étaient aussi dans la nef. De suite partit ce cri : « Sauvons les drapeaux! » Et l'on vit deux personnes dont on a souvent répété le nom, M. Deschamps et M. Boverat —

j'ai connu ce dernier chef de division au ministère de la guerre — grimper sur les échafaudages, atteindre les combles, arracher les drapeaux et les jeter à terre. Malgré leur dévouement, cinquante-trois de ces trophées disparurent dans l'incendie; mais ces deux messieurs parvinrent à sauver le parasol de l'empereur du Maroc, pris par le maréchal Bugeaud à Isly. Le général Magnan dirigeait le service des secours avec beaucoup de sang-froid. A un moment, un lampadaire rempli d'esprit-de-vin prit feu et tomba. Le général Magnan fut éclaboussé et assez grièvement brûlé aux mains et aux bras. Au bout d'une demi-heure, le feu était éteint, et l'on put faire tant bien que mal la cérémonie devant l'entrée de la chapelle.

« Après la mort du maréchal Sébastiani, on annonça presque aussitôt le décès de Godoï : ses obsèques le firent réapparaître comme un revenant. Il habitait un modeste appartement au troisième d'une petite maison de la rue de la Michodière, et n'avait pour vivre qu'une pension de six mille francs que lui faisait le gouvernement français depuis 1836. Ses fils avaient été élevés au lycée Henri IV. Quant à lui, vieux podagre oublié, il était resté ignoré de tous.

« Un jour, je parlais de lui à Napoléon III : « Quelle « a donc été la cause de sa fortune ? » lui demandai-je. Et il me répondit : « Napoléon Ier le qualifiait d'un seul « mot. C'était un taureau. »

A ce moment aussi avait lieu à Londres la première Exposition universelle. Elle avait donné lieu à de somptueuses réjouissances de l'autre côté de la Manche et à de nombreuses visites de savants et d'industriels français. A son tour, le lord-maire vint à Paris dans toute

sa pompe, avec sa perruque et ses massiers ; il fut accueilli magnifiquement : on donna en son honneur des fêtes splendides à l'Hôtel de ville. On simula une petite guerre au Champ de Mars et au Trocadéro.

Du reste, durant la dernière partie de l'année, les revues se multipliaient. Le maréchal racontait qu'à toutes ces revues le Président était accompagné de Narvaëz, petit Espagnol très brun avec des joues tombantes. Il portait le titre de maréchal, duc de Valence, et avait été général en chef de l'armée espagnole durant la guerre des carlistes et plusieurs fois président du conseil des ministres. Il avait épousé une demoiselle Tascher de la Pagerie, qui vit encore fort simplement à Paris dans un petit hôtel de la rue Blanche. Il se trouvait ainsi, par son mariage, être cousin éloigné de Louis-Napoléon, qui le choyait beaucoup à cette époque, car, quelque temps auparavant, il lui avait emprunté une somme assez rondelette.

A l'Élysée et à Saint-Cloud, le coup d'État se préparait en silence. Les confidents de Louis Bonaparte étaient peu nombreux : outre Saint-Arnaud, c'était d'abord Morny, dont on connaît l'origine. Très lancé dans le grand monde, membre du Jockey-Club, tutoyant tous les grands noms de France, il était entré dans la vie politique avec l'appui de M. Guizot et était un des fidèles du dernier ministère de Juillet. Il avait vu avec un certain déplaisir la nomination de Louis-Napoléon, et même, en 1849, avait été faire visite à Claremont à Louis-Philippe exilé. Pas mal de temps s'était écoulé entre l'élection du prince et le jour où il s'était fait présenter à lui par M. Vieillard. L'entrevue avait eu lieu dans la maison du roi Jérôme, située aux Champs-

Élysées sur l'emplacement occupé depuis par le « Jardin des Fleurs. » Très insinuant, adroit, beau joueur, prêt à risquer tout, sa tête comme sa réputation, Morny était l'homme qu'il fallait pour un coup d'État. Lorsque le 2 décembre il prit possession du cabinet du ministère de l'intérieur, il était décidé à gagner la partie. On prétend qu'en cas d'insuccès, il s'était assuré une cachette chez Mme Favart de Langlade ; les gens qui racontaient la chose ne le connaissaient pas. Il avait deux pistolets d'argent finement ciselé chargés sur sa table : il s'en fût certes servi comme un joueur millionnaire qui a perdu son dernier sou et qui se refuse à mener une vie de misère ou de travail.

Quant à Louis-Napoléon, il avait foi absolue dans son entreprise : il ne lui est jamais venu à l'esprit qu'il pût manquer son but.

Au nombre des confidents était Mocquart, un érudit, ami de la reine Hortense, qui avait parfait l'éducation de Louis Bonaparte et était devenu depuis son secrétaire intime. C'était un grand et bel homme, fort modeste, se maintenant strictement dans ses attributions de secrétaire particulier et de confident. Puis Persigny, la mouche du coche, le hanneton du dévouement. Malgré ses niaiseries, son infatuation, ses bévues sans nombre, il s'était rendu sympathique à bien des gens par son dévouement sans bornes ; il était commode pour les missions difficiles ; on l'envoyait en brûlot, et, comme il avait l'habitude de *gaffer,* on ne savait jamais, quand il avait fait un pas de clerc, si c'était de son autorité privée ou non. Enfin, Carlier, le préfet de police, ancien administrateur sous la monarchie

de Juillet, homme intègre, froid, connaissant admirablement le service de la police, très fin pour démêler les intrigues et merveilleusement au courant du rôle et du personnel des sociétés secrètes et du parti anarchiste.

Tout fut décidé pour le 22 septembre. Mais, la veille, Saint-Arnaud, qui devait prendre la nuit même le ministère de la guerre, s'y refusa, et probablement aussi le général Magnan. Personne ne sut d'abord rien sur la tentative avortée. Mais, quelques jours après, l'on sut seulement qu'il était question de remplacer à la fois Saint-Arnaud et Magnan. D'où mille suppositions et quelques soupçons de la vérité.

On parla alors de confier à la fois le ministère de la guerre et le commandement de l'armée de Paris à un seul général, et on mit en avant le nom du général de Bourjoly. Il était, bien entendu, en délicatesse avec Changarnier. Au combat de l'Oued-Alleg, le général Changarnier et Bourjoly avaient chargé côte à côte. Le maréchal Valée, dans son rapport, donna le beau rôle à Changarnier. De là, colère de Bourjoly : un duel fut même imminent, mais le duc d'Orléans intervint et fit promettre aux deux adversaires de ne plus recommencer.

Les choses en restèrent là, et le général de Bourjoly, sans doute moins rancunier que son collègue, attendait une occasion pour se réconcilier. Elle ne tarda pas à se présenter. Lorsque Changarnier fut nommé général de division, Bourjoly connut la nouvelle avant l'intéressé. Il était à une dizaine de lieues de lui ; il monte à cheval, pique des deux et arrive tout essoufflé annoncer la nomination. Il s'attendait à recevoir la main de Chan-

garnier : « Mon général, lui dit-il en l'abordant, je suis heureux de vous annoncer le premier que vous êtes nommé lieutenant général. » Mais Changarnier lui tourna le dos en grommelant ces paroles : « Je puis donc arriver à quelque chose ! »

On comprend qu'une pareille attitude n'avait pas rapproché les adversaires, et on comptait sans doute sur l'animosité de Bourjoly pour *coffrer* le chef des récalcitrants si cela était nécessaire. Mais bientôt la nomination de Bourjoly devint inutile, les deux généraux Saint-Arnaud et Magnan restant en place.

Le Président, en effet, surpris du refus de Saint-Arnaud et de celui de Magnan, eut une explication avec eux :

« Je suis partisan du coup d'État, lui dit Saint-Arnaud, je suis prêt à le faire et à en assumer toute la responsabilité comme ministre de la guerre. Mais le moment n'est pas propice. Ma femme m'a fait observer que l'Assemblée était en vacances. Le coup pourrait réussir à Paris, mais les députés disséminés en province pourraient aussi se réunir sur un point quelconque du territoire. Il serait impossible de courir après chacun d'eux et d'empêcher un simulacre d'Assemblée de siéger et d'avoir un semblant de légalité sur laquelle s'appuieraient peut-être quelques autorités récalcitrantes ou craintives. Il est plus difficile, continuait-il, de lutter à de grandes distances, sur des points multiples, contre des représentants dispersés que de les prendre d'un seul coup de filet quand ils seront réunis à Paris. »

Il est probable, en outre, que Saint-Arnaud s'était aperçu qu'il y avait encore dans la garnison de Paris

un certain nombre de chefs douteux et qu'il fallait remplacer.

Aussi vit-on, à la fin de septembre, arriver de Metz le 6e de ligne avec son colonel, Garderens de Boisse, que nous avons vu tomber en agitant un drapeau sur la brèche de Constantine. Quelques jours après, l'un des plus héroïques officiers d'Afrique, le colonel Espinasse, était aussi nommé au commandement du 42e de ligne, également à Paris.

Le général Magnan, appelé à l'Élysée, eut avec le prince une conversation décisive, et, ayant entièrement reconquis sa confiance, il accepta de nouveau le commandement des troupes.

« A ce moment, disait le maréchal Canrobert, je voyais toujours Cavaignac, pour lequel j'avais le plus profond respect. Je l'avais beaucoup connu, et j'avais beaucoup regretté son départ d'Orléansville. Lui et Le Flô étaient des camarades pour moi. Je me souviens avoir déjeuné chez Cavaignac avec le général de Noue avant le coup d'État. Nous ne causâmes pas politique, mais Cavaignac me parut plus triste encore qu'à l'ordinaire. Nous approchions de la crise décisive, et j'avoue que je ne m'en doutais même pas.

« Quand, à la fin de novembre, j'assistai à la fameuse réunion des généraux de Paris chez le général Magnan, ce dernier présenta les choses assez adroitement pour nous faire croire que nous avions à défendre l'état de choses actuel contre le coup d'État préparé soit par le parti socialiste, soit par le parti parlementaire, et les discussions récentes de la Chambre semblaient donner raison à ces hypothèses. »

« Voilà qui prouve péremptoirement l'ignorance

dans laquelle se trouvaient les généraux sur les projets de l'Élysée:

« A la réunion du général Magnan, celui-ci, en parlant des circonstances graves et des dispositions à prendre, avait terminé par ces mots : « Du reste, je ne « vous donnerai que des ordres écrits ; votre responsa- « bilité sera à couvert. »

« L'un des plus anciens d'entre nous, le général Reibell, lui répondit alors : « Mais nous aussi, mon « général, nous sommes prêts à engager notre respon- « sabilité. » Or le matin du coup d'État, le 2 décembre, le général Reibell était à la tête d'une troupe de cavalerie, place de la Concorde. Deux élèves de l'École d'état-major, l'un le futur général Verdière, l'autre le futur général Billot, actuellement ministre de la guerre, qui connaissaient tous deux le général Reibell, l'accostent.

« — Que faites-vous donc là, mon général? lui dirent les deux jeunes gens.

« — Ma foi, je n'en sais rien !... On m'a dit tout à l'heure que, comme il y avait eu une élection à Paris, et qu'on savait que M. Devinck, conservateur, devait être nommé, le parti socialiste avait projeté d'enlever les urnes dans les sections de vote ! Nous sommes là, paraît-il, pour les protéger...

« — Mais alors, mon général, vous n'avez pas lu les proclamations ?...

« — Non ! Qu'y a-t-il dedans ?

« Les deux jeunes officiers apprirent alors au général les véritables causes de sa présence sur la place de la Concorde à la tête de ses troupes.

« A ce moment, en effet, autant on avait parlé de

coup d'État, autant on était revenu au calme, au moins dans le milieu où j'allais. A force de parler de coups prémédités et non exécutés, on répétait le mot de M. Molé : « Tous les matins on sonne le boute-selle, et « jamais personne ne monte à cheval. »

On était plus au courant des choses dans les salons, car il se tenait là des conciliabules où l'on discutait beaucoup, où l'on embauchait dans un sens ou dans un autre les nouveaux arrivants.

C'étaient d'abord chez les parlementaires, MM. Molé, Thiers et Pasquier, des parlotes d'orléanistes; puis il y avait aussi le salon de Mme Liadières. Celle-ci, fort bien accueillie à la cour sous le règne précédent, avait reçu du duc d'Orléans en diverses circonstances des témoignages particuliers d'estime, et tous les soirs, de cinq à six, les hommes les plus considérables de la politique, M. Thiers en tête, venaient causer familièrement chez elle.

Dans le parti de l'Élysée, on ne comptait guère que le salon de Mme Lehon. C'était une femme encore fort séduisante, quoiqu'elle eût la peau fatiguée et le dos légèrement voûté : elle avait d'admirables cheveux blonds, un regard plein de séduction, une tournure fort élégante qui captivait et en imposait. Dans son hôtel, situé aux Champs-Élysées, tout à côté du rond-point, trônait M. de Morny. On y attirait les nouveaux venus de la politique et de l'armée ; on les enrôlait dans les rangs des partisans de l'Élysée. Le maréchal Canrobert, invité à plusieurs reprises, refusa toujours de s'y rendre.

Donc, dans les milieux mondains on parlait coup d'État. Le 1er décembre avait lieu à l'Opéra-Comique,

place Favart, la première représentation d'une œuvre bien oubliée de Saint-Georges et Limnander, le *Château de la Barbe bleue*. Tout le Paris politique et mondain assistait à cette première : Cavaignac et Lamoricière y côtoyaient Morny. Comme celui-ci saluait Mme Liadières, cette dame, assez au courant, lui fit cette question à brûle-pourpoint : « Il est question d'un coup de balai. De quel côté serez-vous? — Du côté du manche! » répondit-il.

Un peu plus loin, Mme Léon Faucher, née Wolowski, était déjà installée dans sa loge lorsque, dans la loge à côté, pénétrèrent la générale de Saint-Arnaud, accompagnée de la femme d'un agent de change, fort jolie et fort spirituelle, d'origine polonaise et, par conséquent, liée avec Mme Faucher. On se salue, on cause, et Mme Faucher, moitié riant, moitié sérieuse, dit à sa voisine : « Vous êtes avec la femme du futur geôlier de mon mari. » Mais ces propos demeurèrent entre gens du monde, propos de salon sans importance, et, ce soir-là, chacun rentra chez soi pensant un peu à la pièce, et à la délicieuse Mme Ugalde alors dans tout l'éclat de son charmant talent; car elle eut un succès fou, et personne ne crut réellement à l'imminence de l'événement.

On vivait dans une sécurité si absolue que le 2 décembre, au matin, les plus intéressés et les plus à même de savoir quelque chose furent tout saisis en apprenant dans leur lit les événements, sans avoir préparé un seul moyen de défense.

Le 1er décembre, la seule chose importante du rapport de la place avait été l'ordre de fournir une compagnie d'honneur pour une séance solennelle de l'Institut.

Si l'on ne parlait pas de coup d'État, on parlait beaucoup d'insurrection, de socialisme, d'anarchie et de pillage. Durant les derniers jours de novembre, on faisait courir le bruit d'une descente à main armée de réfugiés politiques venant de Londres. Le 30 novembre, un administrateur des chemins de fer du Havre vint trouver le général Canrobert pour l'informer qu'un complot était formé dans le but d'enlever dans la nuit une partie des rails de la voie du côté de Maisons-Laffitte.

« J'habitais, disait le maréchal, du côté de la caserne de la Pépinière, dans la rue du même nom. C'était alors un quartier perdu de Paris, non loin du faubourg assez mal fréquenté, connu dans un roman populaire sous le nom de « Petite Pologne ».

« Je crus devoir en référer immédiatement au général Carrelet, commandant de la première division militaire. Je ne sais si l'alerte était fausse, mais toutes les précautions furent prises.

« Je n'avais pas été à l'Opéra-Comique le 1er décembre. Je m'étais même couché de bonne heure ce soir-là, et le 2 décembre, à six heures, j'étais levé, ayant l'habitude d'être toujours sur pied de grand matin. Je lisais à la lumière d'une lampe, lorsqu'on sonne à ma porte : j'ouvre et j'aperçois un hussard superbe, tout couvert de soutaches d'argent : c'était Edgard Ney. Il me dit : « Mais, mon général, vous n'êtes donc pas à la tête de « vos troupes? » Tout étonné, je lui réponds : « Mais « c'est déjà assez beau qu'en hiver vous me trouviez « levé à six heures! Pourquoi donc serais-je au quar- « tier à pareille heure? — Vous ne savez pas alors ce « qui se passe! — Non, je ne sais rien. — Le coup « d'État est fait! Il faut aller à la tête de vos troupes. »

« Le coup d'État!... Je ne savais pas en quoi il consistait... Je répondis alors à Ney : « Si vous avez un « ordre à me transmettre, il faut le faire envoyer par le « général commandant la place de Paris; c'est de lui « seul que j'ai à en recevoir. Dès qu'il m'aura fait par- « venir ses instructions, j'obéirai. »

« A cette réponse, Edgard Ney comprit que j'étais décidé à n'agir que disciplinairement. Il allait se retirer, quand un planton de la place entra et me remit un pli : c'était l'ordre du général Carrelet de prendre le commandement de ma brigade et d'aller occuper la place de la Madeleine.

« Me tournant alors vers Ney : « Voilà l'ordre en « question. Vous pouvez aller dire à celui qui vous en- « voie que dans cinq minutes je serai à mon poste avec « mes troupes. »

« Les officiers n'avaient pas été prévenus plus que moi. Quand les troupes furent réunies, les plantons et les adjudants allèrent les chercher à leur domicile avec l'ordre de rejoindre de suite leur poste.

« Dans de telles conditions, il était impossible de refuser d'obéir : c'était la carte forcée, même pour ceux qui auraient voulu s'abstenir de faire leur service ce jour-là.

« Je descendis : en traversant la rue, je vis collée sur ma maison la proclamation annonçant la dissolution de l'Assemblée, le rétablissement du suffrage universel et l'appel aux électeurs pour leur demander de ratifier cette résolution.

« Lorsque je pénétrai dans la cour du quartier, le régiment y était réuni et avait pris les armes sur un ordre direct envoyé de la place. Du premier coup, je

constatai l'enthousiasme des troupes. Il ne restait aucun malade à l'infirmerie; même les musiciens et les soldats de la compagnie hors rang avaient pris les fusils libres aux râteliers et avaient bouché les files manquantes des hommes absents. Le coup d'État était donc populaire dans l'armée. Plus tard, je vis qu'il l'était aussi chez le peuple. D'abord, on rendait le suffrage universel supprimé par l'Assemblée, et puis le Parlement renvoyé était impopulaire. Enfin il faut aussi se souvenir que la répression de l'insurrection de Juin et les déportations qui avaient suivi avaient terrifié la population. Aussi maudissait-on le gouvernement républicain de 1848, tandis qu'on exaltait Louis Bonaparte, venu en réparateur, et dont le premier acte avait été de gracier bon nombre de déportés.

« Ce jour-là, 2 décembre, ma brigade occupa l'avenue Marigny, la place Beauvau, les alentours de l'Élysée, la rue Royale et la place de la Madeleine.

« Il était sept heures du matin quand je m'établis avec la portion principale de ma brigade devant le portail de l'église. Il tombait une petite pluie fine, presque imperceptible. La rue Basse-du-Rempart et le boulevard des Italiens étaient presque déserts. Quoique l'on fût encore à un mois de distance du jour de l'an, déjà les petites baraques commençaient à s'élever, et sur les arbres on voyait accrochés des écriteaux indiquant les emplacements réservés aux retardataires.

« La matinée ne fut signalée par aucun incident. Au coin du faubourg Saint-Honoré et de la rue Royale, un attroupement s'était formé devant la maison de Changarnier, qui avait été arrêté le matin. Il y avait naturellement des pâtissiers en bonnet et tablier blancs, des

modistes avec des cartons à chapeaux, des ouvriers, des gens de toutes catégories. Quelques concierges bien informés racontaient les incidents de l'arrestation aux amateurs de nouvelles, qui, du reste, étaient fort calmes. Dans l'après-midi, les passants devinrent plus nombreux; mais aucun sentiment hostile ne se manifesta.

« Vers neuf heures du matin, Fleury arriva à cheval; il me prit à part et me dit : « Dans une circon-« stance comme celle-là, il peut arriver que les troupes « manquent de nourriture; pour parer à tout événement « imprévu, le prince me charge de vous remettre deux « mille cinq cents francs pour votre brigade; vous en « userez comme vous le jugerez à propos. » Je lui répondis qu'on ne payait pas des soldats pour faire leur devoir; qu'il pouvait être tranquille, que je répondais de ma brigade.

« Fleury continua ses courses et alla voir d'autres généraux. Tous ne refusèrent pas. Le général de Bourgon m'a dit depuis, en effet, avoir accepté les deux mille cinq cents francs. Il en avait remis cinq cents au commandant de son bataillon de chasseurs et mille à chacun de ses colonels, et il avait signalé la chose dans son rapport au général Carrelet.

« Un peu plus tard, ce fut un commissaire de police en civil qui m'accosta. Il m'apportait des proclamations en me priant de les faire distribuer aux troupes. Je lui demandai s'il était porteur d'un ordre écrit. Je l'envoyai alors à la place Vendôme, lui disant de remettre ses proclamations au général Carrelet, dont j'attendais les ordres.

« Dans l'après-midi, nous vîmes déboucher de la place de la Concorde dans la rue Royale la brigade des

carabiniers. Elle passa ensuite devant nous pour longer les boulevards En tête marchait le général Tartas, le « Murat africain », à la fois député de la Gascogne et général de grosse cavalerie. Comme quelques jours auparavant il avait voté contre les ministres et que le Président lui en faisait l'observation : « La main peut se « *trompère* quelquefois, le cœure jamais! » répondit-il avec son accent méridional.

« Durant la journée, des passants ou des officiers d'ordonnance apportaient les nouvelles. Tantôt on nous disait que tout allait bien, que tout était fini; tantôt que le duc d'Aumale et le prince de Joinville étaient arrivés d'Angleterre et marchaient sur Paris à la tête des garnisons du Nord. Cette dernière nouvelle prit même une telle consistance que l'ambassadeur d'Angleterre, le gros lord Normanby, crut devoir télégraphier à son gouvernement, et que la reine Victoria fit faire une enquête pour savoir si le fait était exact. On annonça aussi l'arrivée du général Neumayer avec dix mille hommes; il était à ce moment avec le général Carrelet, à la place de Paris, et il offrait sans doute son concours au gouvernement. Puis c'était la nouvelle, exacte cette fois, de la revue des troupes de cavalerie cantonnées aux Champs-Élysées, aux Tuileries et sur les quais, passée par le Président, suivi d'un nombreux état-major. On racontait que sur les quais un colonel s'était, en présence du Président, exprimé en termes violents contre lui; ses troupes s'étaient jetées sur lui, l'avaient désarmé, et on avait dû le protéger contre ses propres soldats. Le fait était exagéré : il s'agissait du colonel de Margadel, commandant le 14e de ligne. Le matin, lors de la prise d'armes à l'École militaire, il

avait déclaré « cette tentative aussi folle que celle de « Boulogne ». Toutefois, il avait pris la tête de son régiment et occupé son poste. Quand le Président le passa en revue, il ne fit aucun signe. Mais aussitôt la tête de l'état-major éloignée, il haussa les épaules et s'écria : « C'est un nouveau Boulogne, un nouveau Strasbourg ! » Saint-Arnaud l'entendit, et, sortant de l'état-major, il s'approcha de lui : « Remettez votre épée au fourreau « et rentrez chez vous. » Puis, se tournant vers le lieutenant-colonel de Négrier : « Prenez le commandement « du régiment. »

Colonel et lieutenant-colonel obéirent. Le lendemain, un arrêté ministériel régularisait les deux situations, et le lieutenant-colonel de Négrier, le père du brillant héros d'Afrique et du Tonkin, gagnait ainsi son cinquième galon dans la journée du 2 décembre. Quant à Margadel, on ne lui tint pas rigueur. Peu après sa disgrâce, on le chargeait d'une mission à Tunis. On lui donnait le commandement d'un autre régiment en Afrique, et il était, bientôt après, nommé général de brigade.

Louis-Napoléon, une fois cette revue passée, rentra à l'Élysée, et il n'en sortit plus, ni dans la soirée, ni le lendemain, ni le surlendemain. Il était contre sa nature de demeurer ainsi enfermé, surtout à un moment où sa présence eût pu produire un mouvement favorable à sa cause. J'ai su plus tard qu'il avait voulu, à plusieurs reprises, monter à cheval pour parcourir les boulevards et les quartiers populeux; mais plusieurs conseillers, surtout le général Magnan, s'y étaient formellement opposés. Ils n'avaient toutefois pas fait valoir à ses yeux le danger qui existait pour lui. Car lui-même invoquait

cette raison pour se montrer au peuple. Le général Magnan le décida en lui faisant comprendre qu'il risquait surtout la vie de ceux qui se dévouaient pour lui : « Que deviendrions-nous, nous qui jouons notre tête « pour vous, si vous étiez tué? On nous fusillerait! » Cet argument décida Louis-Napoléon.

« A six heures du soir, continuait le maréchal, je reçus avis que neuf députés avaient été arrêtés et conduits à la caserne des chasseurs à pied de ma brigade (ministère des affaires étrangères actuel), au quai d'Orsay, et qu'il me fallait donner l'ordre à un piquet de mes chasseurs de les transférer à la caserne de cavalerie, située un peu plus loin.

« Au nombre de ces députés était Eugène Sue, le romancier populaire. L'officier qui me renseigna sur ces faits me raconta que Sue était arrivé au Palais-Bourbon dès le matin; comme la salle des séances était vide, il avait demandé à être arrêté. En le voyant avec son parapluie sous le bras, avec ses vêtements d'une élégance un peu exagérée, ses boutons de manchettes en diamants et ses bagues nombreuses, ses cheveux noirs très pommadés, on l'avait pris pour un riche Américain du Sud un peu maniaque et on l'avait prié de s'en aller. Mais il avait insisté. Plusieurs députés ayant pénétré plus tard au Palais-Bourbon, il s'était joint à eux, et on les avait amenés tous ensemble au ministère des affaires étrangères. Voilà comment il se trouvait entre les mains de mes hommes.

« Rentrés à sept heures dans nos quartiers, nous en repartions le lendemain 3, vers huit heures, et nous primes les mêmes dispositions que la veille. Nul incident ne se produisit autour de la Madeleine et de

l'Élysée. A cinq heures du soir, deux commissaires de police du premier arrondissement viennent m'informer qu'un grand nombre de groupes hostiles se sont portés vers les rues Saint-Martin, Rambuteau, Transnonain, et qu'on élève des barricades dans le quartier du Marais. A la préfecture de police, on leur a dit qu'une compagnie d'infanterie engagée dans le faubourg Saint-Martin criait : Vive la République ! Vive la Constitution ! et fraternisait avec le peuple.

« En réponse, je fais remarquer aux commissaires de police combien la circulation est calme aux abords de la Madeleine. Il y avait bien, en effet, des bandes nombreuses d'hommes en blouses, mais ils ne poussaient aucun cri et paraissaient très tranquilles.

« Dans ces journées, la préfecture de police a été très mal renseignée, exagérant les faits et les inventant ou les dénaturant comme à plaisir ; au contraire, l'autorité militaire n'a pas cessé d'être exactement au courant des incidents et les a prévenus sans emballement, quoique avec promptitude.

« Les rassemblements que signalaient les commissaires de police n'étaient autres que la petite échauffourée qui devait avoir pour épilogue la mort de Baudin. Les troupes s'étant présentées devant une barricade des environs de la Bastille, l'officier qui les commandait invita les insurgés à se retirer. Une décharge répondit à ces paroles ; elle tua net un fusilier du nom de Tiran. Ses camarades, surpris par les coups de feu et voyant tomber un des leurs, ripostèrent sans attendre de commandement et s'élancèrent sur la barricade, dont les défenseurs se sauvèrent comme ils purent. Au mi-

lieu des décombres on trouva le corps de Baudin et une vieille femme blessée.

« A six heures du soir, mes troupes rentraient avec ordre de quitter leurs quartiers le lendemain, 4 décembre, à une heure de l'après-midi seulement.

« Cette journée du 4 fut la plus grave.

« Je quittai la caserne de la Pépinière vers midi et je débouchai à la tête de l'un de mes régiments sur le boulevard de la Madeleine par la rue Godot-de-Mauroy, lorsqu'un vieux monsieur s'approcha de moi et d'un air effaré : « Oh ! mon général, me dit-il, rentrez chez « vous ; n'allez pas dans Paris. C'est noir de monde ; « vous et vos troupes, vous allez être massacrés en un « rien de temps. »

« Le propos pouvait me paraître risible, mais il pouvait aussi effrayer les soldats. Me tournant alors vers mon interlocuteur : « Filez vite, lui dis-je, et ne « répétez pas ce que vous venez de dire. Sachez que « mes troupes et moi, nous en avons vu d'autres. Si « je ne retenais mes voltigeurs, ils vous donneraient « une leçon de savate. »

« Le pauvre homme s'enfuit plus mort que vif, au milieu des rires et des quolibets.

« Le second des régiments de ma brigade avait reçu l'ordre de se porter à la mairie du deuxième arrondissement, rue Drouot (actuellement neuvième arrondissement), pour y toucher des cartouches. L'ordre général était de former une longue colonne de plusieurs brigades d'infanterie et d'une brigade de cavalerie qui devait partir de la Madeleine pour se diriger vers la Bastille. Ma brigade formait la queue de cette colonne. Arrivée à la hauteur de la porte Saint-Denis, elle devait

remonter les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, du côté de la Chapelle et de la Villette, tandis que les autres brigades devaient pousser sur la Bastille ou redescendre du côté de l'Hôtel de ville et de la pointe Saint-Eustache.

« Cette longue colonne était formée par pelotons serrés en masse ; la tête était composée de gendarmerie mobile.

« Mon bataillon de chasseurs à pied arriva lorsqu'on était déjà en marche. Pour le mettre en tête de mes deux régiments, je lui donnai l'ordre de rompre, et de filer au pas gymnastique par les trottoirs, le long de la brigade. Au moment où le bataillon exécutait mon ordre, je reconnus le clairon Darot, celui qui s'était distingué au Dahra en sauvant un camarade Je l'appelai : « Tu n'as pas été décoré, lui dis-je ; si tu te con- « duis bien aujourd'hui, tu le seras. Reste à côté de « moi ; tu seras mon clairon d'ordonnance pour la « journée. »

« Bientôt les chasseurs furent à leur place, et les deux compagnies d'avant-garde chargées de parcourir les boulevards et le faubourg Saint-Martin furent mises sous les ordres du capitaine Charles Bocher, le frère du célèbre orateur orléaniste.

« Le boulevard était plein de monde. Au coin de la rue de Choiseul, les membres du Cercle des Arts, du haut du balcon, regardaient les troupes comme à une revue. A un autre cercle du boulevard Montmartre, je reconnus parmi les curieux le général Lafontaine.

« Il était à peu près deux heures et demie. J'étais sur le boulevard Poissonnière, sur le flanc de la colonne, à la hauteur du 5e bataillon de chasseurs. A ce moment,

j'aperçois le général Liautey en civil : « Tenez, me « dit-il, en me présentant un grand jeune homme, « voilà le fils du général Berge, qui est élève à l'École « d'artillerie de Metz ; il vient de parcourir le quartier « Saint-Martin ; il pourra vous renseigner. »

« Le jeune officier qu'on me présentait était le futur général Berge qui, tout dernièrement encore, commandait l'armée des Alpes. S'approchant de moi, il me dit qu'il avait constaté dans les quartiers où j'allais évoluer, l'existence d'un petit nombre de barricades ; la population restait indifférente, et seuls les conspirateurs de profession et les membres des sociétés secrètes étaient décidés à se battre.

« A peine Berge avait-il fini, que j'entendis dans la direction de la rue Saint-Denis des coups de fusil, bientôt suivis de nombreux autres. L'un d'eux, qui m'était probablement destiné, atteint Darot, qui tombe contre moi et s'écrie en se cramponnant à ma jambe : « Mon « général, je suis mort ! » Puis je vois une femme du peuple tomber en avant, les bras étendus. Dans les rangs, deux ou trois hommes sont atteints sous mes yeux. Il n'en fallait pas davantage pour impressionner de jeunes soldats encore terrifiés par le souvenir des insurrections de Juin. Aussitôt, il y eut comme un vent de panique à travers la longue colonne du boulevard. La gendarmerie mobile de tête, plus solide, ne fait pas feu ; mais toute la brigade de Cotte, peloton par peloton, tire en l'air, au hasard, sans commandement, d'une façon ridicule et insensée, au risque de tuer n'importe qui, car on était dans une formation contraire à l'exécution de feux

« Je commandai alors, criant de toutes mes forces, de

mettre l'arme au pied. Le bataillon de chasseurs, composé de vieux soldats, obéit et s'arrêta en rectifiant ses alignements ; mais il fut impossible de se faire écouter de la ligne, dont les feux de peloton mal exécutés se succédaient à tour de rôle Je cours de compagnie en compagnie, la canne haute, et frappant les hommes qui épaulent pour les empêcher de tirer. Criant et gesticulant, j'étais arrivé près de la queue de la colonne, lorsque j'entends un coup de canon. J'avais pourtant recommandé qu'on ne tirât pas sans mon ordre. Je retourne, je mets mon cheval au galop, et quand j'atteins l'artillerie, aucune pièce n'est plus en état de faire feu. Les chevaux peu habitués à pareille fusillade s'étaient cabrés ; les attelages étaient tellement enchevêtrés qu'il était impossible de les remettre en ordre. Deux pièces étaient en cage ; les caissons étaient renversés ; un timon brisé. Tout était pêle-mêle : pièces, chevaux, caissons, servants. Je m'approche du capitaine : « Je vous avais défendu de tirer sans mon ordre « formel, lui dis-je. — Mais, mon général, il partait « des coups de feu des fenêtres et des soupiraux de ces « différentes maisons. Les fantassins devant nous, « voyant plusieurs des leurs blessés, ont riposté ; nous « avons eu des chevaux tués ou blessés ; alors j'ai tiré ; « mais je n'ai pas pu continuer, car les chevaux se sont « effrayés et ont tout bousculé. »

« C'étaient, en effet, quelques insurgés — des jeunes gens élégants, m'a-t-on dit — qui, à l'abri derrière la foule, avaient tiré sur la troupe et les passants, provoquant ainsi cette riposte irraisonnée, intempestive, exécutée malgré les commandements et les objurgations des chefs.

« Quand le feu eut cessé, je m'occupai de faire mettre de l'ordre dans la batterie, qui embarrassait la chaussée. Les régiments défilèrent de chaque côté, et je dus laisser un bataillon pour garder les pièces; un seul canon fut en état de suivre ma brigade.

« Il y avait des morts et des blessés sur les trottoirs; je puis affirmer qu'ils n'ont point été victimes du feu des troupes. De la façon dont les feux ont été exécutés, les soldats n'ont pu atteindre des personnes que dans les maisons. Car, par leur position, ils n'ont pas pu tirer autrement qu'en l'air. Les personnes atteintes sur la chaussée ont été blessées ou tuées par les instigateurs de cette navrante échauffourée.

« Au fur et à mesure que mes troupes s'avançaient sur les boulevards, elles prenaient à gauche par le faubourg Saint-Martin et le faubourg du Temple, pour remonter vers la Villette et détruire les barricades élevées sur leur chemin. Cette besogne accomplie, elles rentrèrent, ramenant cinquante insurgés pris les armes à la main, car aucun prisonnier ne fut fusillé.

« Vers neuf heures du soir, toute ma brigade était revenue sur le boulevard à la hauteur de la porte Saint-Martin. J'établis à cet endroit le bivouac du 49e de ligne, qui devait passer la nuit dehors, et je rentrai avec le 5e bataillon de chasseurs et le 27e de ligne.

« A la hauteur du faubourg Montmartre, je retrouvai les débris de la batterie : trois pièces avaient pu être remises en état; les deux autres avaient encore besoin d'être réparées; néanmoins, on put les ramener toutes à l'École militaire, sous la protection des chasseurs.

« A minuit et demi, j'allai me coucher : j'étais déjà

endormi, quand je suis subitement réveillé par un planton. Paris est-il de nouveau à feu et à sang?... Non, ce n'est que le maire de Montmartre qui est là. Il veut réquisitionner un bataillon. Je le lui refuse, naturellement, et j'ordonne seulement à une patrouille de pousser une reconnaissance au delà des barrières de Clichy et Blanche, pour s'assurer que tout est tranquille dans sa commune. Ces ordres donnés, je congédie l'officier municipal et me remets au lit

« Le lendemain, 5 décembre, j'avais l'ordre d'exécuter une marche militaire du côté de Montmartre et de la Villette. Je montai des boulevards par la rue Rochechouart, où, disait-on, était élevée une barricade formidable, et, naturellement, je ne trouvai rien. En arrivant à la barrière de la Villette, j'aperçois un groupe important d'hommes à l'aspect menaçant. Un d'eux, qui paraissait être le chef de cet attroupement, s'approche de moi : j'étais à cheval, suivi du 5e bataillon. Je portais mon chapeau de général.

« L'homme alors, sorte de gavroche à casquette, avec un brûle-gueule dans la bouche, me regarde et me dit : « Vous ne me faites pas peur; j'ai servi dans les « zouaves, moi! — Ah! vous avez servi dans les « zouaves! Et qui donc était votre colonel? — Mon « colonel, c'était Canrobert... La preuve, c'est que j'ai « monté avec lui à l'assaut de Zaatcha. »

« Alors, retirant mon chapeau et le fixant : « Eh « bien, le reconnais-tu, ton colonel? »

« Je n'avais pas fini ces mots que le gavroche jette sa pipe à terre, retire sa casquette, joint les talons, prend la position militaire, porte la main à sa tête : « Mon colonel! s'écrie-t-il... Vive le colonel Canrobert

« des zouaves! » Et courant à ses compagnons : « C'est « le colonel Canrobert! » Et tous s'élancent vers moi en agitant leurs casquettes et en criant : « Vive le « colonel Canrobert! » Puis ils m'escortent ainsi à travers les rues qui avoisinent la Villette et Ménilmontant.

« Le soir, je pris position devant le théâtre de l'Ambigu; j'y passai la nuit avec trois bataillons qui bivouaquèrent. On leur apporta du bois, de l'eau-de-vie et de la soupe. Il pleuvait, et le froid humide était pénétrant. Il n'y avait pas un chat sur les boulevards.

« Le lendemain 6, au matin, ces troupes rentraient au quartier. Tout était fini.

« On a écrit que les troupes avaient été grisées durant ces trois journées : c'est absolument faux. Je n'aime pas les ivrognes, et, comme dans des circonstances aussi graves que celles de la guerre des rues, il est nécessaire que le soldat ait tout son sang-froid, je faisais attention à la chose. Je n'ai pas eu à infliger, dans toute ma brigade, une seule punition pour ivresse Les hommes touchèrent un quart de vin chaque jour et des vivres de campagne. Je souhaite aux gens qui les accusent de bombance d'en avoir fait quelquefois de plus succulentes. »

« M. Odilon Barot, dans ses *Mémoires* parus tout dernièrement, parle d'une « soldatesque avinée ». C'est d'autant plus grotesque que, quelques pages auparavant, il dépeint les soldats qui l'ont conduit à la caserne du quai d'Orsay, « timides, respectueux, hésitants ». Nous sommes loin, avec ce signalement, d'une « soldatesque avinée ».

« Les autres chefs de corps à qui j'en ai parlé

avaient, comme moi, surveillé leurs hommes, et pas plus que moi n'avaient eu à sévir.

« Si l'on veut faire allusion aux deux mille cinq cents francs remis par Fleury à plusieurs brigades de cinq mille hommes, ce n'est pas avec cinquante centimes par tête pour quatre jours qu'on a pu se livrer à des débauches. Du reste, j'avais refusé cet argent.

« Ça fait toujours bien de parler en style dithyrambique de prétoriens, d'orgies, d'argent, de vin versé à pleins bords. Mais cela n'est pas plus sérieux que vrai

« On a accusé aussi les troupes d'avoir fusillé les prisonniers. C'est faux encore. Une proclamation de Saint-Arnaud, il est vrai, disait que tout homme pris les armes à la main serait fusillé. Cette phrase n'était pas de Saint-Arnaud, mais de Morny. Le général avait terminé son affiche par des paroles dont voici le sens : « Quiconque sera pris les armes à la main sera traité « avec toute la rigueur des lois militaires. » Morny, ayant eu cette pièce entre les mains pour l'envoyer à l'Imprimerie nationale, avait modifié la phrase comme on vient de le voir. »

Cet ordre, du reste, ne fut jamais exécuté.

Le 5e bataillon de chasseurs à pied, nous l'avons vu, ramenait le 4 au soir une cinquantaine de combattants faits prisonniers. La veille, le 3, le colonel de Lourmel en avait fait un certain nombre du côté de Saint-Eustache et les avait envoyés à la place.

Ce jour-là — 3 décembre — on redoutait une émeute terrible pour le lendemain : aussi, à la place, fut-on assez mécontent de l'envoi de ces prisonniers, et le colonel de Lourmel reçut une lettre lui reprochant d'avoir fait des prisonniers. « Une mesure sévère, lui

disait-on, eût été un acte d'humanité bien compris ; elle eût calmé les exaltés et les eût arrêtés dans leurs projets de combat, ce qui, par la suite, aurait pu épargner bien du sang. »

Le chef d'état-major de l'armée de Paris, le général Cornemuse, avait écrit cette lettre, bien entendu, par ordre, et on ne sait à qui l'on doit en attribuer la responsabilité. Elle prouve seulement que, malgré les ordres, nulle part les prisonniers ne furent fusillés

L'arrestation de Changarnier, de Lamoricière, de Le Flô et de Cavaignac avait beaucoup désappointé le maréchal Canrobert.

« Le soir même du Deux-Décembre, profitant de la rentrée des troupes dans leurs quartiers, disait le maréchal, je courus chez Mme Le Flô, tant pour lui témoigner ma sympathie que pour me mettre à son entière disposition dans l'intérêt de son mari. Mais à peine me vit-elle qu'elle refusa d'accepter aucune de mes offres et que, me poussant pour ainsi dire par les épaules, elle referma presque la porte derrière moi.

« Malgré cet accueil, je m'occupai de Le Flô, et, bien que mes démarches fussent d'abord restées sans succès, je les renouvelai à plusieurs reprises. Aussi, après un refroidissement passager, je repris avec ce camarade, pour lequel j'avais toujours eu la plus profonde estime, mes relations cordiales d'autrefois.

« Chaque fois que je faisais une démarche, l'*Indépendance belge,* toujours au courant, ne manquait pas d'annoncer ma prochaine mise en disponibilité. Cet avis venait-il de Persigny ou de Morny, pour lesquels je ne ressentais aucune affinité? Je ne le sais ! Mais à plusieurs reprises on ouvrit mes lettres au ministère de l'Inté-

rieur pour y trouver, sans doute, la preuve des démarches que je faisais en faveur de mes camarades. C'était bien inutile, puisque je ne m'en cachais nullement.

« Je revis aussi Cavaignac : avant sa mort il m'invita à déjeuner chez lui. J'étais déjà maréchal. Il était toujours aussi triste. Entre autres choses, il me dit que ça lui faisait mal de voir des troupes, et que lorsqu'il entendait des tambours ou des clairons, il s'éloignait. J'avais voté pour lui, en 1848, à l'élection du Président de la République, et un jour j'eus l'occasion de le dire à l'Empereur. Comme nous causions élections, je lui dis : « Sire, j'ai voté contre vous en 1848; « vous aviez comme concurrent un ancien colonel de « zouaves, un brave et honnête homme que j'aimais « beaucoup; j'étais alors moi-même colonel du même « régiment... Ayant à choisir entre vous que je ne con- « naissais pas et mon camarade, mon prédécesseur « aux zouaves, j'ai voté pour le zouave. » L'Empereur se mit à sourire et changea de conversation.

« Le calme rétabli, je pouvais librement réfléchir sur ce qui s'était passé, et je me décidai à écrire au ministre de la guerre pour lui donner ma démission (1). Je n'eus d'abord pas de réponse.

« Au bout de quelques jours, je vis arriver chez moi le général Daumas, surnommé le *Fils du soleil,* à cause de sa chevelure d'un roux éclatant. Il était alors chef de cabinet du général de Saint-Arnaud. Il me dit qu'il avait ouvert ma lettre et l'avait déchirée; il avait pris

(1) Quoique le maréchal Canrobert m'ait toujours affirmé qu'il avait donné sa démission, je crois savoir que sa mémoire l'a trompé. Dans la lettre qu'il écrivit au ministre de la guerre, il demandait à être mis en retrait d'emploi.

cela sur lui. « Un jour, disait-il, vous me remercierez « de vous avoir empêché de briser votre carrière. » Il me fit voir que je n'avais aucune responsabilité dans les événements : j'étais soldat, j'avais obéi, je ne pouvais pas faire autrement; je n'étais prévenu de rien — ce qui était vrai. — Daumas ajoutait que j'aurais encore l'occasion de servir mon pays sur le champ de bataille; me retirer de l'armée, c'était me dérober au devoir.

« Je reconnus la justesse de son raisonnement et je n'insistai plus. Mais, au fond, j'en voulais à Saint-Arnaud des arrestations qu'il avait laissé exécuter.

« Quelques jours après, un aide de camp du ministre vint m'aviser que j'étais nommé général de division.

« Cette fois, je refusai net. Je répondis que je n'avais qu'un an et demi de grade, et qu'il en fallait trois pour passer général de division.

« Mais, en temps de guerre, le service compte double, « et par conséquent vous êtes dans les conditions exi- « gées par la loi.

« — Ah çà ! répondis-je un peu en colère... est-ce que « vous comptez comme campagne les barricades de « Paris? Non, je n'accepte pas. C'est net. Et je ne re- « viendrai pas sur ma décision. »

« Ma réponse était si catégorique que je ne fus pas nommé. »

On a beaucoup attaqué le maréchal Canrobert pour sa participation au coup d'État; on lui a prodigué les injures les plus grossières. Aux injures il n'y a rien à répondre.

On lui a dit qu'il violait la loi, qu'il aurait dû refuser d'obéir

On oublie que la loi, pour le soldat, est d'obéir à ses chefs. C'est une loi de tous les temps. Les Chambres, qui ont voté les secours et les pensions aux victimes du 2 décembre, n'ont même pas osé proposer de l'abolir.

C'est la première théorie que l'on fait répéter aux recrues qui arrivent au régiment. Tout gouvernement comme toute armée est basé sur cette loi fondamentale :

« La discipline faisant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance entière et une soumission de tous les instants ; que les ordres soient exécutés littéralement sans hésitation ni murmure ; l'autorité qui les donne en est responsable, et la réclamation n'est permise à l'inférieur que lorsqu'il a obéi. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... IX

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE. — LE COLLÈGE. — LE SÉJOUR A SAINT-CYR.

Je suis né à Saint-Céré. — Je dois avoir Marbot pour parrain. — La famille de Certain. — La première femme de mon père. — Ma sœur meurt en prison pendant la Terreur. — Mon père est compromis dans l'attentat de la Machine infernale. — Il épouse en secondes noces Mlle de Niocel qui fut ma mère, et quitte le manoir de sa famille situé à Laval de Cère. — Mon frère est tué à Ligny. — Intransigeance royaliste de mon père. — Le plus ancien souvenir de ma vie. — Les Cent-jours. — J'organise avec mes camarades une garde nationale. — Mon premier tambour. — Mes escapades dans la montagne du Quercy. — Le château de Castel-Bretonneux. — La maison paternelle. — Grandiose beauté du paysage. — Les légendes locales. — Mlle de Montal et sainte Espérie. — Mon père me donne ma première leçon de discipline. — Nos voisins de Saint-Céré. — Mon oncle et ma tante de Labau. — Les chevaliers de Saint-Louis. — Mon père m'emmène au château de Bras, résidence des Marbot, et au château de Gruniac, propriété des de Verdal.

Mon père m'envoie au collège. — Je passe par Paris. — Je suis reçu par Adolphe Marbot qui m'installe à l'hôtel de la Grande Cité. — Mes premières promenades dans la capitale. — La marchande d'oranges. — Les shakos de la campagne de France. — Cambronne. — La colonne Vendôme. — Le pont Neuf. — La statue de Henri IV. — La cour du Carrousel. — Les Tuileries. — J'arrive à Senlis. — L'institution des Chevaliers de Saint-Louis. — Mes débuts au collège. — Mes promenades. — Je vois le prince de Condé à Chantilly, le comte d'Artois et le duc d'Angoulême à Compiègne. — Le tombeau de Rousseau à Ermenonville. — Mort de mon père. — Comment je touche deux cents francs sur le legs fait par Napoléon à Marbot.

— L'école de Senlis est transférée à Vaugirard. — Dom Groult d'Arcy. — Je passe mes vacances chez Marbot à Bonneuil. — La « passoire » de Marbot. — Il me raconte les faits qui lui ont valu l'exil. — J'assiste aux funérailles de Louis XVIII et au sacre de Charles X. — Je vais au théâtre pour la première fois. — Ma passion pour Mlle Mars.
Je me présente à Saint-Cyr. — Mon échec. — C'est la faute à « Blanchard ». — Je suis reçu l'année suivante. — Mort de ma tante de Marbot. — Je passe mes vacances à Saint-Céré. — Souvenirs de Saint-Cyr : une révolte à l'École. — Le duc de Bordeaux me remet mes galons de caporal. — Portrait de mon instructeur, le commandant Viennot. — Nous sommes passés en revue par la famille royale. — Naïve admiration de la duchesse d'Angoulême pour un de nos camarades. — Je suis nommé sous-lieutenant au 47e de ligne. — Comment le duc d'Uzès m'empêcha d'être de l'état-major. — Ma première bibliothèque. — Je quitte l'École et vais rejoindre mon régiment. 1

CHAPITRE II

LE 47e DE LIGNE. — LES HÉROS INCONNUS.

Ce que je dois à mes chefs et à mes camarades du 47e. — Le colonel comte de Rougé. — Le lieutenant-colonel Parchappe. — Le Livre d'or de la Grande Armée. — Les émigrés et les chouans. — Le tambour-major du 47e. — Homogénéité morale du corps des officiers.
Séjour à Lorient. — J'endosse pour la première fois ma grande tenue. — Un prêtre goguenard. — Comment nous passons notre temps à Lorient. — Promenade à Sainte-Anne d'Auray. — Les monuments druidiques. — J'assiste à l'inauguration de la chapelle de la Chartreuse et à celle du Champ des Martyrs. — Souvenirs du capitaine d'Hauteroche sur la bataille de Quiberon. — Le général Bonté et Hoche. — Le théâtre à Lorient. — Mon amour intempestif pour la belle Mme Eugénie. — Mes malheurs au jeu. — Je suis envoyé à Belle-Isle. — Je passe par Auray. — Guidé par un vieux matelot, je visite le champ de bataille de Quiberon. — J'arrive à Belle-Isle. — Impression que me cause la mer pour la première fois. — Mon intimité avec le capitaine Aymonin. — Les confitures et la soupe aux choux de Mme Aymonin.
Les récits du capitaine : le blocus de Mayence. — Le passage du Rhin par la division Championnet. — Campagne de l'Engadine sous les ordres du général Dessolles. — Aymonin est blessé. — Le général Rubi. — Passage de la Linth. — Le caporal Dury. — Aymonin parcourt l'Alsace, l'Italie, et se retrouve à Austerlitz sous les ordres d'Oudinot. — Combats d'Amstetten et d'Hollabrünn. — Aymonin est nommé officier (1806). — Il fait la campagne de Prusse. — Le siège de Dantzig. — Bataille de Golimin. — Terrible effet de l'oisi-

veté sur les troupes. — Un soldat sauve la vie au maréchal Soult. — Héroïsme du caporal Dury devenu tambour-major. — Le sort des blessés. — Insuffisance du service de santé. — Effets funestes de l'esprit de corps. — Aspect d'un champ de bataille. — Aymonin passe dans l'armée de Junot. — Triste état moral et social des Espagnols. — Campagne de Portugal. — Le général Delaborde. — Arrivée à Lisbonne. — Les généraux espagnols. — L'insurrection de Madrid — Le général Loison. — Belle défense de Rorissa par le général Delaborde. — Héroïsme d'un simple soldat. — Bataille de Vimeiro. — Le bivouac, la veille de la bataille. — Junot est déjà aliéné. — Le comte de Bourmont. — Rapports d'Aymonin avec les officiers anglais. — Arrivée à Quiberon. — Campagne de 1808. — Aymonin passe de nouveau les Pyrénées. — L'armée de Soult. — Dulong : exploits d'un colonel de trente ans. — Rentrée à Paris en décembre 1809. — Aymonin retourne encore une fois en Espagne, où il reste jusqu'en 1813. — Escarmouches contre les guérillas. — Le sergent Desmarets. — Une église transformée en citadelle. — Bons rapports des Anglais et des Français. — La retraite de Masséna. — Les vraies causes de nos revers en Espagne. — Campagne de 1813. — Bataille de Lutzen. — Le général Girard. — Bataille de Bautzen. — Grièvement blessé. Les récits du lieutenant Huguet. — Le champ de bataille de Wagram. — La campagne d'Espagne : Busaco, les Arapiles, Vitoria. — Mon régiment quitte Belle-Isle en Mer..... 42

CHAPITRE III

LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

Le 47e fait étape à Nantes. — Le général Despinoy. — Haine du commandant Pilhoud pour les gendarmes. — A Clermont-Ferrand j'apprends la mort de ma mère. — Je tiens garnison à Lyon pendant les journées de Juillet. Le général Rouget et le duc d'Angoulême. — Une nièce dangereuse. — M'occupant peu de politique, j'apprends avec surprise la nouvelle des soulèvements qui ont éclaté à Paris à la suite des ordonnances. — La garnison de Lyon prend les armes. — Création de la garde nationale. — Effervescence de la population. — L'armée et le peuple en présence. — Sang-froid de la troupe. — Les autorités cèdent : le peuple s'empare de l'Hôtel de ville. — On apprend à Lyon le départ de Charles X. — La consigne des troupes est levée. — Le général Verdier prend le commandement de la garde nationale. — Son allocution à la garde nationale. — Sa culbute. — Le général Bachelu est nommé commandant des troupes : il nous passe en revue. — J'entends pour la première fois la *Marseillaise*. — Manifestations populaires : le professeur de gymnastique et la statue

de Louis XIV. — Une caisse d'armes antiques. — Je manque d'être jeté à l'eau par la foule.

L'installation du nouveau gouvernement amène la démission du colonel de Rougé et de nombreux officiers. — Désorganisation des troupes. — Insubordination des soldats. — Une leçon de discipline : le capitaine Moussoux. — Les « rentrants à la bouillotte » : le colonel Ruelle, le lieutenant-colonel Locqueneux, les capitaines de Roth, Garavel et Lobrot.

Les émeutes de Nîmes. — Les protestants et les catholiques se massacrent mutuellement. — Un régiment cerné dans les arènes. Le 47e est envoyé au secours du 10e de ligne. — Notre séjour à Avignon. — Souvenirs sur Trestaillons. — Nous rentrons à Lyon. — Réflexions du maréchal Canrobert sur la guerre civile.

Le général de Castellane est nommé général inspecteur à Lyon. — Sa rigueur dans l'observation du règlement. — La confession. — Ma première entrevue avec lui. — Il fait mettre Aymonin à la retraite. — Voyages de propagande du duc d'Orléans : à Clermont-Ferrand, il remet le drapeau de la garde nationale à l'ancien porte-aigle des grenadiers de la garde. — A Lyon, la visite du fils du Roi excite un grand enthousiasme : revue de la garde nationale. — Encore le professeur de gymnastique. — Je fais connaissance avec le futur maréchal Magnan.

Le 47e quitte Lyon pour Thionville. — Souvenirs qu'a laissés dans cette région le général Roguet. — La révolution de Juillet excite la haine des puissances continentales. — Préparatifs de guerre. — Je suis détaché avec ma section dans le hameau d'Hélange. — La choucroute de mon hôte. — Une visite inespérée. — Le sous-lieutenant de Laubespin et la fille du Roi. — D'Hélange je vais à Longwy, puis à Metz. — Voyage de Louis-Philippe : il visite le champ de bataille de Valmy, berceau de ses exploits. — Son entrée à Metz. — Imposante manifestation militaire en son honneur. — Le général Delort. — Les précurseurs de la Ligue des patriotes. — Fâcheuse intervention de la politique. — Départ du Roi.

Mon bataillon tient garnison à Charmes. — Le choléra. — Un remède infaillible. — On nous envoie à Montpellier. — Effervescence révolutionnaire de la population. — Je suis envoyé en détachement à Gignac. — Le vétéran Cabassut. — Je suis officier d'ordonnance du général Meynadier. — Je l'accompagne dans ses inspections à Toulouse et à Perpignan. — L'hôtel Capoul. — Le coutelas du bourreau. — Je dîne chez le général comte Guyot avec le général Lejeune. — La route de Narbonne à Perpignan. — Une cité lacustre. — Les récits de Meynadier sur la campagne des Pyrénées. — Perpignan. — Le général Soult et son frère. — Eloge du général Dagobert. — Je visite son tombeau et celui du général Dugommier. — Modestie du colonel Galimardet. — Son esprit militaire. — Je visite Port-Vendres et Collioure. — Discrétion de Meynadier au sujet de Marmont

Je rentre à Montpellier. — Le colonel Combes. — Un ennemi des grosses caisses. — Je suis chargé, en ma qualité d'« excellent latiniste », du cours des sous-officiers. — Souvenirs du colonel Combes sur la prise d'Ancône. — Je vais tenir garnison à Perpignan. — Prescriptions surannées du commandant de place. — Le général Castellane et la canne du colonel Combes. — Le général Mylius inflige les arrêts de rigueur au colonel Combes. — Un souvenir de l'Empire. — La société mondaine de Perpignan. — François Arago. — M. Guiraud de Saint-Marsal. — Un notaire ahuri. — Le général baron de Saint-Joseph. — Le maréchal de Castellane. — Quelques anecdotes sur son compte. — Sa maladie de la popularité. — Ses manies. — Son respect de la hiérarchie. — Ses cahiers de notes. — Son horreur pour les officiers en civil. — Une aventure personnelle à ce propos. — Ses libéralités et ses familiarités avec les soldats. — Les alertes. — Éducation pratique qu'il donne aux officiers. — Je suis chargé par lui de faire la carte des environs de Perpignan. — Mon séjour à Rivesaltes, à Salces. — La division active des Pyrénées-Orientales : le 2e léger. — Les capitaines Leflô et Changarnier. — Notre départ pour l'Algérie. — Les adieux du général de Castellane..... 115

CHAPITRE IV

MASCARA. — LA SIKACK.

L'Afrique depuis la prise d'Alger. — Le général Clauzel, gouverneur. — Ses qualités, ses défauts, ses essais. — Il est remplacé successivement par les généraux Berthezène, Savary, Voirol et Drouet d'Erlon. — Abd-el-Kader. — Le traité Desmichels. — L'interprète Juda ben Durand. – Le général Trézel livre à Abd-el-Kader la bataille de la Macta. — Le gouvernement renvoie une seconde fois le maréchal Clauzel. — Le capitaine Canrobert débarque à Oran.

Je fais mon entrée à Oran. — Bizarre accoutrement de la troupe. — Sort cruel réservé aux Français faits prisonniers. — Laisser aller et indicipline des soldats. — Nos alliés : le fidèle Ibrahim. — Une visite à son camp. — Portrait d'Ibrahim. — Les têtes coupées. — Arrivée des zouaves et du colonel Lamoricière. — Le duc d'Orléans, le général Oudinot, Marbot, le duc d'Elchingen, Napoléon Bertrand, le comte de Morny, le capitaine Genet. — Amabilité du duc d'Orléans avec Cavaignac. — Ses familiarités avec les soldats. — Les londrès du prince royal. — Les chevaux du duc d'Orléans. — Anecdote sur le maréchal de Mac Mahon. — Le rocher de l'aide de camp.

L'armée se met en route vers Mascara. — Bataille de l'Habra. — Je vois le feu pour la première fois. — Un commandant qui ne sait pas son métier. — Le duc d'Orléans est atteint d'une balle. — Le colonel

Combes me cite à l'ordre du jour et me propose pour la croix. — Je demande qu'on décerne ma croix à Lobrot. — Mécontentement de Marbot. — Entrée des Français à Mascara. — Le camp d'Aïn-Kébira. — Aspect misérable de l'armée. — Une nourrice à cheval. — L'abbé Wals. — Yousouf. — Notre marche sur Mostaganem. — Je meurs de faim. — Une mauvaise pensée. — Marbot me fait donner à manger — Démoralisation des troupes. — Je suis pris de la fièvre et ne songe plus qu'à mourir. — Nous rentrons à Oran. — Fin de ma première campagne. — Réflexions qu'elle m'inspire.

1836. — Je suis envoyé à Mostaganem tandis que le maréchal Clauzel s'empare de Tlemcen défendue jusqu'à son arrivée par Mustapha-ben-Ismaël. — Le maréchal Clauzel remet le commandement de la province d'Oran au général d'Arlanges et le charge d'établir une communication entre Tlemcen et la mer. — Nous nous mettons en route pour gagner l'embouchure de la Tafna. — Conseils prudents de Mustapha-ben-Ismaël. — Indécision fâcheuse du général d'Arlanges. — Pourparlers avec Abd-el-Kader. — Nous marchons sur Tlemcen. — Le camp de la Tafna. — Nous sommes cernés par les Arabes à Sidi-Yacoub. — Le général d'Arlanges blessé est remplacé par le colonel Combes. — Nous battons en retraite, poursuivis de près. — Nous atteignons le camp et nous sommes sauvés. — Séjour au camp de la Tafna. — Nos privations. — Le capitaine Verberné me raconte son odyssée.

Le général Bugeaud débarque au camp de la Tafna. Il convoque les officiers. — Ses discours sur la guerre d'Afrique. — Ils nous font l'effet d'une douche. — Bugeaud, passant outre à toutes les difficultés, organise la colonne et marche sur Tlemcen. — Le 24e de ligne supporte mal les fatigues de la route. — Les Pompiers de la garde et les Pompiers de la ligne. — Le général Bugeaud et les journalistes. — Nous rencontrons les Arabes d'Abd-el-Kader. — Mustapha-ben-Ismaël les met en fuite. — Notre arrivée à Tlemcen. — Aspect enchanteur de la ville. — La garnison vêtue de costumes de fantaisie vient au-devant de nous. — Une émeute vite réprimée. — Ce qu'il nous coûte d'avoir saccagé les oliviers de Tlemcen. — Aller et retour de Tlemcen à la Tafna. — Bugeaud est décidé à venir à bout d'Abd-el-Kader. — Je suis de grand'garde. — Une discussion avec le général. — Combat de la Sikack. — Victoire complète. — Exploits et prouesses de nos alliés. — Conséquences de la victoire. — Les palmiers qui marchent. — Le général Bugeaud divisionnaire. — Nos courses dans le pays. — Le général Létang, un des cinq rouges du général Lassalle. — Le maréchal Clauzel prépare l'expédition de Constantine. — Son échec. — Il est rappelé et remplacé par le général Danrémont. — Bugeaud revient à Oran avec l'ordre de signer la paix avec Abd-el-Kader. — L'opinion de Bugeaud sur les instructions qu'il a reçues du gouvernement. — Traité de la Tafna. — L'expédition de Constantine est décidée. — Le 47e de ligne en fait partie et débarque à Bône... 204

CHAPITRE V

CONSTANTINE.

1837. — Je débarque à Bône. — Route de Bône à Constantine. — Le pays des scorpions. — Le colonel Duvivier : archéologue et dompteur. — Les ruines romaines. — Le camp de Medjez-Amar. — Je suis pris d'une fièvre violente. — Une saignée intempestive. — Le général Danrémont. — Arrivée du duc de Nemours. — Les « crocodiles » et les faux héros de Juillet. — Le général Valée, le premier canonnier de l'Europe. — Un convoi monstre. — Froideur guindée du duc de Nemours. — Comment le colonel Combes comble un ravin. — Constantine. — Préparatifs de siège. — Fanfaronnades des Kabyles. — La pluie nous empêche de tirer. — Privations des troupes. — Un mulet affamé. — J'invente la « tente-abri ». — Les soldats meurent dans la boue. — Philanthropie du général Danrémont. — Il est coupé en deux par un boulet. — Impassibilité du duc de Nemours. — J'échange un cheval aveugle contre un borgne. — L'assaut de Constantine. — Superstition du grand Madier. — État d'âme des assiégeants. — La colonne Lamoricière à l'assaut. — La colonne Combes en avant! — Formidable explosion. — Horrible aspect des blessés. — Héroïsme de Combes. — Sa belle réponse au duc de Nemours : « Monseigneur, je suis mort! » — Je suis blessé et transporté à l'ambulance. — J'y retrouve le colonel Combes. — Affreux spectacle. — La cervelle d'un zouave. — Mort du colonel Combes. — Bizarre destinée de sa pierre tombale.

Évacuation des blessés et des cholériques. — Le dépôt de Medjez-Amar. — Pauvre Riollet! — A Dréan je couche pour la première fois dans un lit. — Insouciance des infirmiers. — Les ambulances de Bône. — Je suis rapatrié. — Épouvantable traversée. — Mort du général Pérégaux. — Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Arrivée à Toulon. — Un déjeuner avec l'oncle du banquier Joubert. — Triste état dans lequel je gagne Marseille. — Le lit de mon hôtesse. — Réconfortante hospitalité de mon oncle et de ma tante de Labau à Saint-Céré. — La brave « Miette ». — Ma passion naissante pour Mlle de Lavaur. — Mes promenades à l' « Hôtel d'Hercule » en compagnie de mon oncle. — Ses souvenirs sur l'évasion de sir Sydney Smith. — Un contrat de mariage en ma faveur. — Mes visites au château de Gruniac.

Je pars pour Paris, où je voisine avec Adolphe Marbot. — La famille de Marbot. — Le père de Marcellin et d'Adolphe Marbot précurseur de M. Schœlcher et de M. Bérenger. — Jacobin, il protège contre les fureurs de la foule un officier royaliste. — Sa générosité lui vaut la reconnaissance de ses ennemis. — Adolphe Marbot. — Un bon vivant sans le sou. — Un conteur à l'inspiration ardente. —

Pourquoi il n a pas laissé de *Mémoires*. — Aide de camp de Bernadotte, il joue un rôle important dans l'insurrection en Vendée sous le Consulat. — Ses aventures à travers le monde. — Ses exploits en Europe. — La bataille d'Eylau. — Une blessure bien gagnée. — En Espagne il est fait prisonnier par une bande de guerilleros. — Traitement barbare qu'on lui inflige. — Son ami Jean de Turenne. — Ils s'échappent grâce à la complicité d'un prêtre français et gagnent le Maroc. — La mauvaise foi des Anglais manque de causer leur perte. — Courageuse intervention du consul français, M. d'Ornano. — Marbot fait la campagne de Russie. — Il reçoit onze blessures à la bataille de Vitepsk. — Il est sauvé par un officier russe. — Envoyé prisonnier à Moscou, il s'y retrouve avec Octave de Ségur et le colonel de Saint-Marc. — Nous sommes tous envoyés à Saratow. — Marbot y trouve au nombre des prisonniers le célèbre mathématicien Poncelet. — Marbot, après sa captivité, se bat en Espagne. — Il est réintégré dans l'armée comme colonel au 14e de ligne. — Il épouse une riche veuve.

Les funérailles de Talleyrand. — Une vieille dame pas contente. — Souvenirs sur Talleyrand. — L'esprit du roi Louis-Philippe.

Je vais au Théâtre-Français. — Mlle Mars et ses amours. — Un dentiste peu flatteur. — Fantaisies du général de Brack. — La barbe des sapeurs.

Je termine ma convalescence à Bourbonne-les-Bains. — J'y rencontre Oudinot et ne puis satisfaire ma curiosité à l'égard de son « écumoire ».

Je rejoins mon régiment à Blidah. — Mes nouveaux chefs : le colonel Beaufort-Carotte et le lieutenant-colonel de Montréal. — Ses souvenirs sur Napoléon à Waterloo. — Nos passe-temps à Blidah. — Une gargote illustrée par Horace Vernet. — Un colon auquel manque le son des cloches. — Rentré en France, nous apprenons que la guerre a recommencé par la surprise de la garnison de Blidah. — Horrible supplice du capitaine de Grandchamps. — Son corps sert de billot aux Arabes.

Les troubles carlistes sur la frontière espagnole. — Le général Cabrera se réfugie en France avec ses bandes. — Je suis chargé de leur commandement. — Bizarre composition de mes nouvelles troupes. — Le sinistre Moncel. — Un roman militaire. — Bruits de guerre. — Formation au camp de Saint-Omer de dix bataillons de chasseurs à pied. — Je demande à être nommé dans ce nouveau corps 280

CHAPITRE VI

LE GÉNÉRAL BUGEAUD ET LA CONQUÊTE DU DAHRA.

Le camp de Saint-Omer. — Un second Castellane : le général Rostolan. — Bazaine vainqueur du concours de tir est couronné par le fils du

maréchal Ney. — Le duc d'Orléans me charge de faire une étude sur les chasseurs à pied. Il me propose d'être officier d'ordonnance de son père. — Mon refus mécontente Marbot. — Anecdotes de Marbot sur le duc d'Orléans : l'aubergiste dépité. — On nous renvoie à Paris. — Étape à Creil. — Ma visite au collège de Senlis. — Je suis surpris d'avoir grandi. — Entrée sensationnelle à Paris. — Le Roi nous passe en revue dans la cour du Carrousel. — Allocution du maréchal Soult. — Revue de Vincennes. — On nous embarque pour Alger.

L'Afrique depuis la prise de Constantine. — Abd-el-Kader viole le traité de la Tafna. — Le général Valée et le général Changarnier. — Défaut de plan dans la conquête de l'Algérie. — Une discussion à la Chambre. — Le général Bugeaud partisan de la conquête définitive. — Il est nommé gouverneur général (1841). — Mise à exécution de ses plans.

Réception du 6e bataillon de chasseurs par le général de Bar. — Une leçon mal accueillie. — L'inconvenance du commandant Forey est cause qu'on nous transforme en garçons de ferme. — Distractions à l'usage des troupes. — Le « tombeau de la chrétienne ». — Les débuts de la campagne. — Ravitaillement de Milianah. — Le général Baraguay-d'Hilliers. — Fatigues de la route : cas de folie causés par la chaleur. — Un pied de nez au général. — Une avalanche de jurons. — Notre marche sur Blidah. Destruction du bois d'oliviers. — Notre marche sur Médéah sous les ordres de Changarnier. — « Le général a perdu sa tête. » — L'affaire du col de Mouzaïa. — Le comte de Mérode. — Les razzias. — Précautions à prendre contre l'audace des Arabes.

Création d'une route terrestre entre Alger et Oran. — Je sauve la vie au commandant Forey et suis cité à l'ordre du jour. — Les moutons de Panurge.

Je suis nommé chef de bataillon au 13e léger. — Je me présente au colonel de la Torre à Mascara. — Il me reçoit fort mal. — Un congé de trois mois. — Mon départ pour la France. — Succès de mes épaulettes à Toulouse. — Mes vacances à Saint-Céré. — J'y apprends la mort du duc d'Orléans. — A Paris, Marbot me présente au duc de Nemours, au duc d'Aumale et au comte de Paris. — La duchesse d'Orléans.

Je rentre à Alger. — Je dine chez le général Bugeaud. — A table, le général de Négrier raconte pourquoi il est resté vingt ans chef de bataillon. — Bugeaud jugé par le duc d'Aumale et par le maréchal Canrobert — Comment il avait su se faire aimer du soldat : le tringlot embarrassé. — La « casquette ».

D'Alger je retourne à Mascara. — Amabilité du colonel de la Torre. — Son manque de tact. — M. de Lavarande. — Le colonel Géry. — Le général Lamoricière. — Je retourne prendre à Mostaganem le commandement du 5e bataillon de chasseurs. — Pacification de la vallée du Chélif sous les ordres du colonel Marey-Monge. — Les sabres et

les lions du colonel. — Le général Gentil et le commandant Bosquet. — Le général Le Pays de Bourjoly : ses exploits comme lieutenant. — C'est dans ses bras que meurt Bessières. — Il devient un des favoris du général Bugeaud.

La conquête du Dahra. — Belle allure de mon bataillon. — Son accoutrement bizarre. — Création d'Orléansville. — Escarmouches dans les environs. — Un commandant pas facile à tuer : Peraguay. — Le « palais » du colonel Cavaignac. — Ses réceptions. — Godefroy Cavaignac. — Ses récits. — Ses souvenirs sur M. de Talleyrand. — La prise de la Smalah. — Bugeaud reçoit le bâton de maréchal. — Admiration du nouveau maréchal pour la belle Mme Liadières.

Le général Changarnier quitte l'Afrique. — Ses démêlés avec le maréchal Bugeaud. — La première affaire des Grottes. — Pélissier et les Grottes d'Ouled-Réa. — Cinq cents Arabes enfumés. — Émoi de la Chambre des pairs. — Riposte de l'armée. — Le maréchal Canrobert approuve la conduite de Pélissier. — Le colonel Saint-Arnaud. — Ses rapports avec la duchesse de Berry. — Je me brouille avec lui à cause du potager du 5e bataillon. — Une frottée que j'inflige à Bou-Maza nous réconcilie. — Histoire de Bou-Maza : un faux prophète. — Fin de la campagne du Dahra. — Une scène de cannibales. — Le clairon Darot. — Saint-Arnaud obtient le désarmement des tribus rebelles.

Nous rentrons à Orléansville. — Inspection du général Fabirer. — Ma permission de trois mois est brusquement interrompue par la nouvelle d'un nouveau coup de main de Bou-Maza. — Envoi en Afrique de six nouveaux régiments, que le roi passe en revue. — Je reçois les galons de lieutenant-colonel et le commandement du poste de Tenès. — Je recommence la chasse contre Bou-Maza. — Une fille adoptive du 5e bataillon. — Un Arabe hypnotiseur. — Le colonel Bouscarin. — Le brigadier Got entre à la Comédie-Française. — Une belle femme pour le « colonel ». — Un d' « Assas » arabe. — Bou-Maza prisonnier. — Je vais annoncer la nouvelle au maréchal Bugeaud. — Il me fait l'éloge des troupes du Dahra. — Quelques anecdotes sur Pélissier. — Une omelette indigeste. — Ses querelles avec Bugeaud : « vieille perruque ». — Goût prononcé des autruches pour le papier — Pélissier et le prince de la Moskowa. — Belle défense de Pélissier par Bugeaud. — Le maréchal visite Tenès. — Comment le capitaine Lapasset et moi nous y rendons la justice. — Un aperçu de psychologie arabe. — Le théâtre à Orléansville : Mlle Gardon, la Déjazet d'Afrique. — Orléansville devient, sous l'impulsion de Saint-Arnaud, un centre littéraire, artistique, où se réunissent les officiers de la subdivision : Tartas, Berthaud, Marulaz, Répon, Fleury. — Le duc d'Aumale est nommé gouverneur général. — Mort du maréchal Bugeaud. — Le duc d'Aumale me rend visite à Tenès. — Ses récits sur la mort de Robespierre. — Le duc d'Aumale propose et fait nommer Canrobert colonel. — Le nouveau colonel est envoyé à Batna..... 364

CHAPITRE VII

L'ASSAUT DE ZAATCHA.

Mon arrivée à Batna. — Souvenirs du duc d'Aumale sur Abd-el-Kader. — Le pays des lions. — La révolution de 1848. — Je suis nommé colonel à la légion étrangère. — Un mouvement de mauvaise humeur. — Les carlistes espagnols. — Un drame militaire. — Nouvelle insurrection d'Achmet-Pacha. — Expédition dans l'Aurez. — Soumission d'Achmet. — On l'envoie en captivité à Alger. — Ses récits. — Le tueur de lions Gérard. — Je suis nommé commandant supérieur de la subdivision d'Aumale, puis colonel des zouaves. — Révolte du shérif Si-Djoudi. — Prise du camp de Sameur. — Soumission des tribus voisines. — Pacification du Jurjura. — Le lieutenant Beauprêtre. — Sa brillante expédition contre le faux prophète Mohamed-ben Abdallah. — Nouvelle apparition du choléra. — Un hôpital improvisé.

Assaut de Zaatcha. — Marche terrible à travers le désert. — « Retirez-vous, ou je vous jette la peste. » — Je fais mon testament. — Une chaude affaire. — La tête de Bou-Zian. — Victoire complète.

Je reçois l'ordre d'aller soumettre Narah. — Prise de cette ville. — Je rentre à Batna, où j'apprends ma nomination de général..... 458

CHAPITRE VIII

LE COUP D'ETAT.

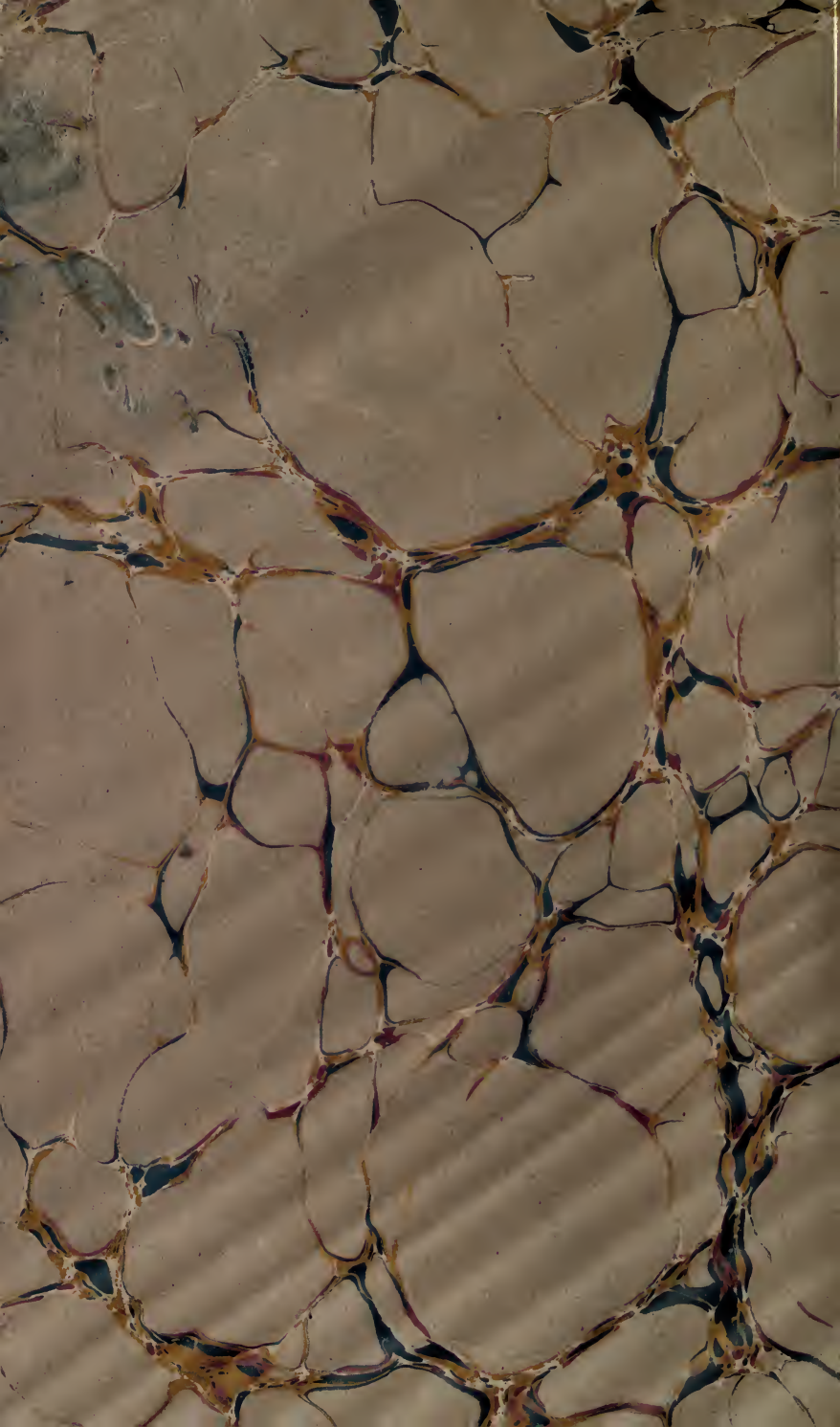
Mon retour à Paris. — La situation politique, sociale et mondaine en 1850. — Effets de la Constitution de 1848. — Conflit à l'état latent. — Les chefs du parti républicain refusent leur concours au Président. — Constitution d'un ministère orléaniste. — Un précurseur du coup d'État : le colonel Charras. — Cavaignac, gardien de la loi. — Tous conspirateurs. — Thiers, le comte Molé, Changarnier. — Ma visite au général Changarnier. — Causes de sa popularité. — Je suis présenté par Fleury au Président. — Portrait du Président. — Je prends le commandement de ma brigade. — Je dîne chez le général Changarnier. — Ce qu'on pense et ce qu'on dit du Président. — Les réceptions à l'Élysée. — Lamartine et Ponsard. — Mlle Magnan. — La princesse Mathilde. — Je fréquente le salon de Mme Kalergie, où je rencontre Alfred de Musset. — Je vais souvent au théâtre. — Les facéties du colonel Bocher. — Les revues du camp de Satory. — Disgrâce du général Neumayer. — Le général Changarnier se déclare nettement contre le Président. — Le colonel Poilloüe de Saint-Mars et la princesse Mathilde. — Changarnier est révoqué; il est remplacé

par le général Baraguay-d'Hilliers. — Les informations de l'*Indépendance belge* et Mme Cornu. — Le ministère de la guerre est attribué au général Randon. — Fleury prépare le coup d'État. — Ses tentatives auprès du général Pélissier qui refuse, auprès de Saint-Arnaud qui cède aux instances de sa femme. — On cherche un général en chef pour l'armée de Paris. — Refus du général de Castellane. — Le général Magnan accepte. — Funérailles du maréchal Sébastiani. — Incendie de l'église des Invalides. — Obsèques de Manuel Godoï. — Voyage du lord-maire à Paris.

Le coup d'État se prépare en silence. — Le comte de Morny. — Mocquart. — Persigny. — Le préfet de police Carlier. — Avortement de tous les projets. — Saint-Arnaud n'a pas jugé le moment opportun. — Sa conversation avec le Président. — Une réunion chez le général Magnan. — Canrobert et les principaux chefs ignorent complètement le rôle qu'ils vont jouer. — On est mieux informé dans les salons, surtout dans ceux de Mme Liadières et de Mme Lehon. — Une première à l'Opéra-Comique : propos de gens du monde. — La journée du 1er décembre. — Une fausse alerte. — Le 2 décembre. — A six heures du matin, j'apprends que le coup d'État est fait. — Je reçois l'ordre d'occuper la place de la Madeleine. — Les incidents de la journée. — Une série de fausses nouvelles. — Disgrâce du colonel de Margadel. — Arrestation d'Eugène Sue. — La mort de Baudin. — La journée du 4 décembre. — La fusillade du boulevard Poissonnière. — Une rencontre inattendue : Vive le colonel Canrobert!

La fin de l'émeute. — Quelques mots pour rétablir la vérité. — Visite à Mme Le Flô, à Cavaignac. — Le général Canrobert veut donner sa démission. — Il la retire, mais il refuse le grade de général de division 488

PARIS. — IMPRIMERIE NOURRIT ET [illegible], RUE GARANCIÈRE. — 12258.



HF.B.
C2273
.Yb

Canrobert, François Certain 1809-
Author Bapst, Germain
Title Le Maréchal Canrobert. Vol.1

NAME OF BORROWER.

DATE.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU